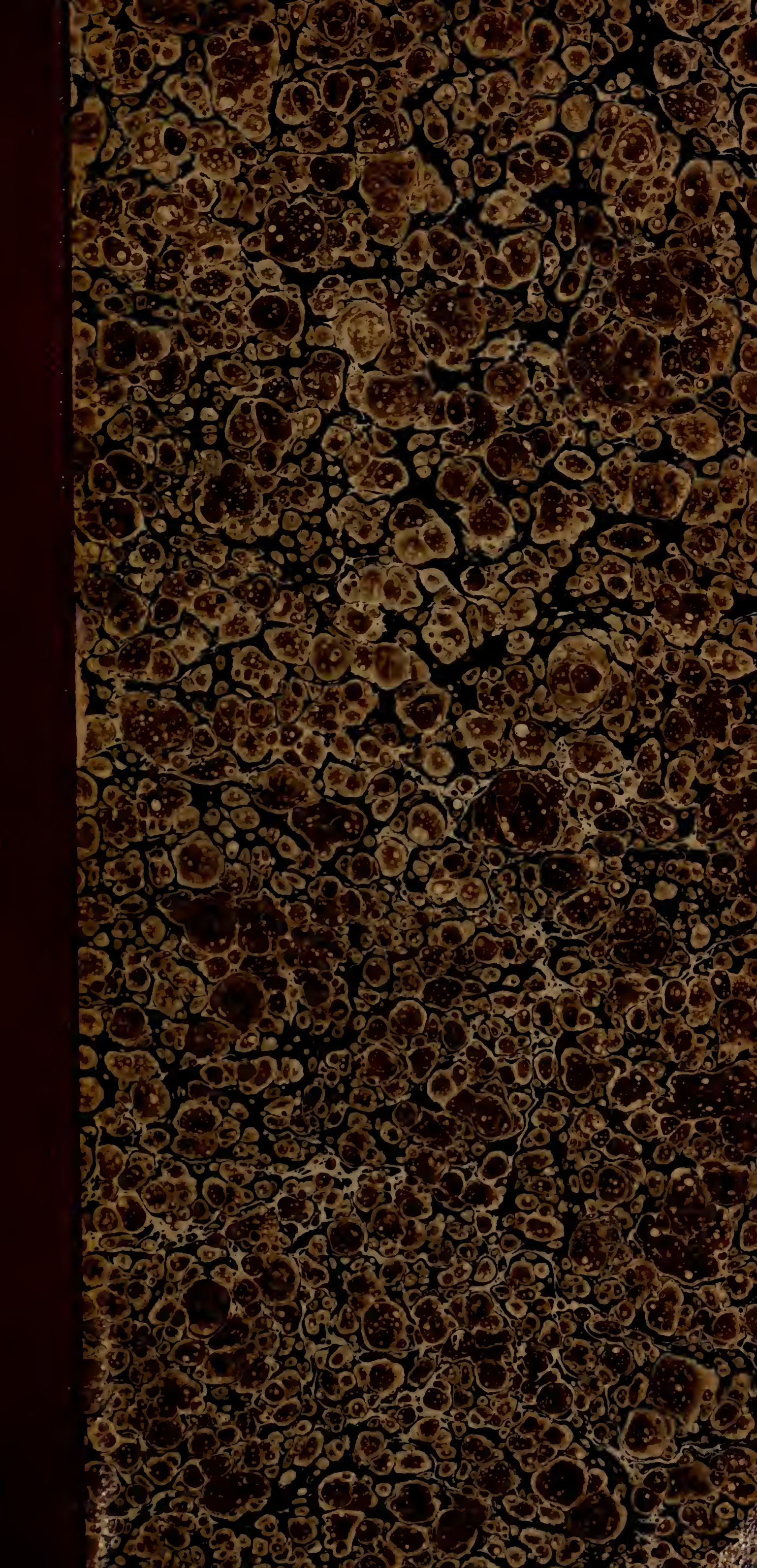
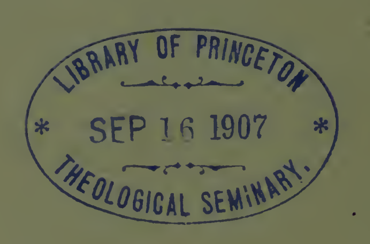



LIBRARY OF PRINCETON
SEP 16 1907
THEOLOGICAL SEMINARY.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. NOBLET
13, RUE CUJAS.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

TROISIÈME SÉRIE — DIXIÈME ANNÉE

SOIXANTIÈME ANNÉE



PARIS

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

A LA MAISON DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

26, RUE DES FOSSÉS SAINT-JACQUES, 26

1885

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS EVANGÉLIQUES DE PARIS

CHRISTIAN SCHRUMPF

Le 5 décembre dernier s'est éteint, sans grandes souffrances, un des survivants de la première époque de notre œuvre africaine, le missionnaire Jean-Christian-Théophile Schrumpf.

M. Schrumpf était Alsacien. Relieur de sa profession, il s'était offert au Comité au mois de mai 1839, et fut admis le 3 octobre suivant. Trois ans après, le 25 avril, il était consacré en même temps que M. Maitin, qui est encore au service de notre Société, et M. Lebrun, élève de la Maison des missions de Paris, mais se destinant à travailler sous les auspices de la Société de Londres dans l'île Maurice. Le discours du jeune candidat dénote une grande ardeur et exprime la ferme volonté de ne reculer devant aucune souffrance pour le service de Christ.

Les épreuves ne devaient pas lui manquer. Parti de Paris le 27 mai de la même année, en compagnie de sa femme, mademoiselle Rosette Vorster, de M. et madame Maitin et de M. Ludorf, aide-missionnaire, il arriva le 30 octobre à Port-Élisabeth. Le voyage de la côte à Béthulie fut très difficile, grâce à la chaleur et à la fatigue des attelages. Cependant l'accueil reçu dans les stations réconforta grandement les jeunes couples missionnaires. Ils firent un séjour assez long à Thaba-Bossiou; après quoi ils allèrent prendre possession des postes qui leur avaient été assignés; M. Maitin fut chargé de créer la station de Bérée, et M. Schrumpf, accompagné de MM. Arbousset et Casalis, alla fonder celle de Béthesda, à 20 lieues au sud de Morija, sur la rivière Maputsing, non loin de l'Orange. Ce site était occupé à cette époque par le chef des Bapoutis, Morosi, que nous retrouvons plus tard dans le district de Massitissi. Le chef fit une bonne réception au jeune missionnaire, qui se mit sans retard aux premiers travaux de construction, puissamment assisté qu'il était par M. Gosselin.

La nouvelle station fut fondée le 4 octobre 1843. Les premiers temps furent relativement faciles. Mais bientôt il devint évident que la grande majorité des Bapoutis et leur chef Morosi étaient loin d'être favorables à l'Évangile. En bien des occasions ils donnèrent des preuves manifestes d'hostilité au christianisme. C'est à ce moment que l'on voit apparaître dans les lettres de M. Schrumpf une note plus triste et plus sévère que précédemment. Il compte toujours sur la puissance de l'Évangile; mais le paganisme lui révèle mieux sa véritable nature; et la vie missionnaire devient pour lui une vie de luttes douloureuses.

Aux difficultés de son ministère viennent d'ailleurs s'ajouter des épreuves domestiques. De ses quatre premiers enfants, il n'en conserve que deux. Lui-même est sur le point de succomber, par deux fois, en 1846 et en 1849, aux atteintes de la fièvre typhoïde.

Pourtant, il ne resta pas, même en ces premières années si sombres, sans encouragements. Le 1er avril 1845, il eut la joie de recevoir dans l'Eglise, par le baptême, ses six premiers convertis, et un nombre égal à la fête de Noël de la même année. D'autres faits, et notamment la conversion d'une femme, Ma M'paté, sur son lit de mort, lui montrèrent que son travail n'avait pas été inutile. Petit à petit la nouvelle Église se recrutait; en 1848 elle comptait déjà 22 membres, plus 17 enfants baptisés.

L'année 1849 fut une année de crise. Cinq cas d'apostasie portèrent à l'œuvre un coup violent. Elle ne succomba pas néanmoins, et, malgré l'effervescence produite parmi les Bapoutis par les guerres cafres et par les prédications du faux prophète Molageni, elle vit ses progrès continuer, quoique lentement. En 1852 la communauté comptait 37 membres. A partir des années suivantes, le progrès s'accentue; un mouvement vers l'Évangile se dessine parmi les païens; l'auditoire monte de 60 personnes à 150 et à 200; une chapelle plus vaste devient nécessaire.

L'inauguration de ce temple, en 1856, fut une des dernières joies de M. Schrumpf. Son départ pour l'Europe eut lieu l'année suivante. Un mal du larynx, qui avait fait sa première apparition dès 1848, l'obligea à interrompre ses travaux missionnaires. Cette interruption, qui ne devait d'abord être que provisoire, devint définitive, et à partir de 1858 M. Schrumpf vécut dans la retraite. Il habitait Schiltigheim, ux portes de Strasbourg, entouré de sa nombreuse famille. Il eut la joie de voir un de ses fils embrasser la carrière pastorale, et obtenir, dans sa paroisse de Neuvillers, au Ban-de-la-Roche, un succès du meilleur aloi.

La fin de M. Schrumpf a été paisible. Atteint depuis deux ans d'une affection au cœur, qui lui causait parfois de grandes oppressions, il put continuer néanmoins à vaquer à une partie de ses occupations habituelles. Le 4 décembre, il avait célébré son jour de naissance et écrit à ses enfants

absents des lettres empreintes d'une grande sérénité. Et le 6 au matin il s'endormait sans souffrances. Une de ses dernières paroles avait exprimé sa confiance dans le Sauveur pour le moment de la mort. « Peut-on être assez insensé, disait-il, pour faire ce grand pas sans pouvoir s'abriter derrière un rempart? » Le service funèbre, présidé par MM. les pasteurs Schaeffer et Wennagel, de Strasbourg, ont eu lieu le 9 décembre. Ses dépouilles mortelles reposent dans la même tombe que celles de sa première femme, la compagne de ses travaux et de ses luttes.

Nous exprimons ici à sa veuve et à ses enfants les sympathies du public chrétien, et en particulier celles du Comité de la Société des Missions.

Dieu veuille leur multiplier, dans leur affliction, ses consolations et les preuves manifestes de sa présence au milieu d'eux!

A. B.



CONSÉCRATION DES MISSIONNAIRES H. BERTSCHY, J. MORIN ET E. MABILLE

Cette fête a eu lieu le 18 décembre dernier, à huit heures du soir, à l'Oratoire. Rarement le vaste temple a vu un auditoire aussi considérable assiéger ses portes et remplir sa nef et ses tribunes. Dès sept heures et demie, la plus grande partie des places était occupée ; nombre de personnes ont dû rester debout pendant tout le service. Cette affluence extraordinaire n'était que la marque visible de la sympathie qui remplissait tous les cœurs ; de vieux amis de notre société nous ont déclaré qu'en aucune occasion l'affection qu'inspire notre œuvre ne s'était exprimée aussi nettement; que jamais encore on ne s'était senti, comme jeudi dernier,

porté par l'intérêt et la bienveillance des fidèles et par la présence de Dieu, sensible à tous les cœurs.

Des trois nouveaux missionnaires un seul est déjà connu de nos lecteurs. C'est M. Jean Morin, qui a fait, comme on sait, un stage de six mois dans la mission du Sénégal. Il doit rejoindre son poste, à Saint-Louis, dans le courant de janvier. Il achève en ce moment même ses études de méde cine, car c'est en qualité de missionnaire médecin qu'il doit exercer son activité. M. Morin sera accompagné au Sénégal par M. Ernest Mabille, fils du missionnaire de Morija, et petit-fils de M. Casalis. M. E. Mabille rejoindra ultérieurement le champ de travail auquel le destine sa naissance; mais les besoins pressants de l'œuvre obligent le Comité à l'envoyer momentanément à Saint-Louis. Quant à M. H. Bertschy, il est destiné à l'œuvre du Lessouto, et il s'y rendra aussitôt que les ressources de la Société permettront au Comité de procéder à son envoi.

La cérémonie a commencé à huit heures par le chant du psaume CXVIII, et par la lecture de la Bible et une prière faite par M. le pasteur William Monod, proche parent de M. Morin. Après un second chant, M. Boegner, directeur de la Maison des missions, est monté en chaire et a prononcé le discours de consécration sur ce texte : « Cet homme reçoit les pécheurs et mange avec eux » (Luc, XV, 2). Dans cette parole des pharisiens, l'orateur trouve une image du Sauveur qui, gravée dans le cœur du missionnaire, lui fournit tout ce dont il a besoin : le *fondement solide* sur lequel il peut édifier son œuvre, dans la certitude du pardon; et *le divin modèle* de cette vie de pauvreté, de sainteté et de charité qui est la condition de ses succès.

Immédiatement après ce discours, l'un des trois candidats, M. Bertschy, a pris la parole et a exprimé, en son nom et au nom de ses amis, les sentiments dans lesquels tous trois se présentent à l'Église pour recevoir, par l'imposition des mains, la charge de missionnaire.

Allocution de M. Bertschy.

Vous tous, amis de notre œuvre, qui nous entourez à cette heure de votre sympathie; vous, pasteurs de nos Églises, qui allez par l'imposition des mains nous conférer la charge de missionnaires, vous êtes désireux de savoir dans quelles dispositions, avec quels sentiments nous venons vous demander notre mandat. Laissez-moi vous le dire en mon nom comme en celui de mes deux amis et condisciples.

Nous avons attendu, longtemps attendu le jour de notre consécration au saint ministère. Nous le voyions arriver de loin avec la promesse d'une joie sans mélange; c'est le but et le couronnement de nos années d'études, l'entrée dans une activité nouvelle où Dieu, je l'espère, nous bénira, et où nous voulons être en bénédiction à plusieurs.

Nous pensions volontiers en nous-mêmes : ne sommes-nous pas aussi dignes que d'autres d'être envoyés, porteurs du bon message, vers les déshérités de la terre? Mais, je dois le dire, le sentiment qui maintenant prédomine en nous est celui d'une profonde humiliation. Notre piété n'a jamais dépassé le niveau moyen, et si, autour de nous, nous n'avons pas éveillé l'attention par des excès dans le mal, nous ne nous sommes pas non plus fait remarquer par un zèle ardent pour le bien. Que de fois n'avons-nous pas reculé quand il aurait fallu confesser de bouche le nom du Seigneur ! Que de fois notre lâcheté ne nous a-t-elle pas fait renier notre Maître! Que de fois ne nous sommes-nous pas conformés au siècle présent pour éviter l'opprobre des enfants de Dieu! Que de fois n'avons-nous pas scandalisé ceux qui nous entouraient! Plusieurs peut-être de ceux qui nous ont connus ont pu se demander si c'était sérieusement que nous leur parlions d'aller en mission.

N'aurions-nous pas mieux fait de garder le silence au lieu de nous offrir à l'Eglise, de sortir en quelque sorte des

rangs, de vouloir partir pour les avant-postes où la lutte est dure, où le combat réclame une foi plus vivante que la nôtre? Là nos misères, nos faiblesses ne se verront que mieux; nos défauts, nos péchés ne paraîtront que plus grands.

Nous savons tout cela, et pourtant nous ne reculons pas. Si nous sommes persuadés de notre indignité, nous le sommes tout autant de l'appel certain adressé par Dieu à chacun de nous : « Tu seras missionnaire; tu iras au loin vers les peuples païens. » Voilà notre force; voilà ce qui nous permet de nous présenter à vous. Il nous a appelés il y a plusieurs années, et les expériences du temps écoulé depuis n'ont fait que fortifier en nous l'assurance de cette sainte vocation. Nous nous sommes appuyés sur elle quand des objections nous ont été faites, quand des doutes nous ont assaillis; c'est sur elle que nous fondons l'espoir en l'avenir; c'est elle qui nous soutiendra quand le moment sera venu de dire un dernier adieu à nos familles, à nos amis, à tout ce que nous avons aimé dans la patrie.

Cela est beaucoup, mais nous désirons avoir plus encore. Dieu nous a adressé un appel personnel; nous avons répondu : « Me voici, envoie-moi. » Cette décision que nous avons prise a été confirmée par nos parents, confirmée par le Comité des missions, quand il nous a reçus comme élèves; aujourd'hui nous demandons à l'Église de mettre aussi son sceau à notre vocation. Nous serons ambassadeurs de Dieu; nous serons aussi vos représentants. Nous obéissons à un appel direct de Dieu, mais notre confiance en cet appel sera affermie, fortifiée par le sentiment que le décret de Dieu à notre égard a été ratifié par l'Église, le corps vivant de Christ sur la terre. Voilà pourquoi nous attachons à la consécration une si haute importance.

Nous partirons envoyés par Dieu, envoyés par l'Église, mes deux chers amis au Sénégal et moi au Lessouto. Extérieurement les liens d'une amitié solide, éprouvée, seront

brisés par la distance, mais nos cœurs resteront unis; nous ferons la même œuvre, nous servirons le même Dieu, nous prêcherons le même Évangile, nous garderons la même espérance de nous retrouver après la lutte auprès du Sauveur avec ceux qui, par notre ministère, auront été amenés des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie.

La foi qui nous est commune, nous la puisons dans le même Livre sacré, document des révélations divines, source de notre enseignement, règle de notre conduite.

Le Christ en qui nous croyons est le Fils éternel du Père, fait homme, devenu notre frère, mort pour nos péchés, ressuscité pour notre justification, élevé maintenant à la droite de Dieu, établi juge des vivants et des morts.

Ce que nous voulons faire des noirs qui nous seront confiés, c'est des hommes nouveaux, régénérés par la grâce de Dieu, n'accomplissant plus les désirs de la chair, mais vivant selon l'Esprit qui leur sera donné.

Je voudrais ici glorifier Dieu qui nous a choisis pour annoncer le salut à quelques peuplades de l'Afrique ; mais que valent des paroles pour exalter l'honneur qu'il nous fait? Ce sont des actes que réclame sa gloire, et la vie ne nous suffira pas pour payer notre dette de reconnaissance envers lui.

Nous vous remercions, membres des Églises, pour toute la confiance que vous nous témoignez.

Nous vous remercions, vous nos conducteurs spirituels qui nous avez aimés, aidés de vos conseils, encouragés dans la voie que nous avons suivie. Je ne puis oublier ici deux d'entre les absents dont l'influence a été si bénie pour nous, M. Bernard, de Mulhouse, et M. Paul de Coulon, de la Suisse française.

Nous vous remercions, cher monsieur de Visme, qui pendant plusieurs années avez pris une part active à notre préparation.

Nous vous remercions, messieurs les professeurs de la Fa-

culté de Paris. Vous nous avez fait aimer la théologie ; vous nous avez initiés aux importants problèmes qu'elle soulève.

Nous remercions aussi MM. les professeurs de la Faculté indépendante de Neuchâtel, auprès desquels nous avons achevé nos études. Nous prions M. le professeur Gretillat, venu ici les représenter, de leur dire que nous n'oublierons jamais le temps passé au contact de leur foi et de leur science.

Nous vous remercions, vous, nos professeurs de la Maison des missions. Malgré vos nombreuses occupations pastorales, vous avez su nous consacrer quelques heures et compléter ainsi notre préparation.

Nous vous remercions surtout, cher monsieur Boegner, des soins que vous avez pris pour diriger nos études, pour développer en nous l'amour de notre carrière, nous en faire mieux sentir la beauté, la grandeur. Vous avez été un maître, un ami ; nous nous honorerons toujours d'avoir été vos premiers élèves.

Et vous, cher monsieur Casalis, comment saurions-nous apprécier ce que nous vous devons, l'influence que votre souvenir aura sur notre vie ? Votre présence à notre consécration est pour nous une bénédiction toute spéciale. Parfois nous avons désespéré de vous avoir auprès de nous en ce jour solennel ; maintenant nos désirs se sont accomplis. L'un de nous trois est votre petit-fils ; nous souhaitons pour lui qu'il marche sur vos traces, et c'est le vœu qu'en terminant je forme aussi pour ses deux amis.

A ces déclarations, faites avec une grande émotion, M. Morin a ajouté quelques mots pour témoigner des expériences qu'il a eu le privilège de faire comme missionnaire. Nous reproduisons également ces paroles dans leur entier.

Allocution de M. Morin.

Il y a un an, dans ce même temple, je prenais congé de

l'Église avant d'aller prendre ma place dans les rangs de la mission. Me voici de nouveau parmi vous pour recevoir, par l'imposition des mains, la charge de ministre de Jésus-Christ. J'ai goûté du ministère, et si j'y ai trouvé des difficultés que je ne soupçonnais pas, j'y ai trouvé des encouragements et des moments de bonheur que je ne soupçonnais pas non plus, et c'est à ce titre que je prends la parole ; c'est comme missionnaire en activité que je tiens à confirmer ce que Bertschy vient de vous dire en notre nom à tous trois.

En un moment comme celui-ci, on se rappelle avec une douleur indicible tant d'occasions où l'on a failli à ses devoirs de fils, de frère, d'ami, de chrétien, et le sentiment de tant de choses à réparer et qui restent en souffrance serait véritablement écrasant, si l'on n'avait au cœur la certitude de suivre la voie tracée par Dieu. Les appels directs, personnels de Dieu peuvent être rares ; mais quand un homme peut dire : « Voilà, devant Dieu, et croyant fermement que je fais mon devoir, la carrière que j'ai choisie, je ratifie de tout mon cœur l'engagement de ma jeunesse », il a le droit d'affirmer sa vocation.

Il en est, parmi ceux qui sont ici et dont l'affection et la sympathie nous entourent en ce moment, qui comprennent difficilement mon départ pour la mission. A tant d'hommes que j'aime, que je respecte, qui m'ont si fortement soutenu dans bien des circonstances, je sens le besoin de dire à ce moment décisif de ma vie : Vos objections, vos motifs pour me retenir, j'en ai senti toute la force, et pourtant je pars le cœur libre.

« Le secret du bonheur, c'est l'accomplissement du devoir « sous le regard de Dieu », disait en mourant un vénérable chrétien. Ce sera le secret de notre bonheur, comme c'est maintenant celui de notre force au moment de la séparation. Ce sera aussi votre force, mes bien-aimés parents, en bénissant votre premier-né qui va mettre en pratique si loin de vous les leçons de charité et de dévouement reçues au

chevet des malades et des mourants, et répandre la foi que, tout petit, il a reçue de vous, la sienne maintenant par la bonté de Dieu.

C'est un doux privilège, mes chers compagnons de ces trois années dont nous n'oublierons jamais le souvenir, que de pouvoir vous le dire par expérience : Il fait bon mettre la main à l'œuvre. En nous séparant de toi, Bertschy, nous tenons à te remercier publiquement de ce que tu as été pour nous pendant ces trois années. L'éloignement n'affaiblira jamais le lien qui nous unit.

Et toi, mon cher Mabille, je te souhaite la bienvenue dans notre corps missionnaire du Sénégal que j'ai l'honneur de représenter ici ; jamais tu ne regretteras le temps que tu auras donné à notre œuvre de Saint-Louis. Le travail ne nous manquera pas, ni la force pour l'accomplir, car ce n'est pas en nous que nous la chercherons.

En finissant, chers amis, laissez-moi vous mettre à cœur cette œuvre encore si faible, cette œuvre de Dieu si française du Sénégal. Souvenez-vous devant Dieu de ceux qui sont à l'ouvrage.

Priez pour ceux qui partent !

Après le chant d'un verset du cantique *Je veux t'aimer*, l'acte de la consécration a eu lieu. Les trois candidats, agenouillés, la main étendue sur la Bible ouverte, ont pris les engagements d'usage, après quoi ils ont reçu chacun, suivant une coutume en vigueur dans les premières consécrations de la Société, une bénédiction accompagnée d'un passage de l'Écriture approprié à ses circonstances. L'imposition des mains, donnée par environ cinquante pasteurs, et la prière de consécration, prononcée par M. le pasteur Charles Vernes, oncle d'un des candidats, a suivi immédiatement, puis les nouveaux ministres se sont relevés, et M. le pasteur Louis Vernes, vice-président du Comité, leur a offert à chacun, au nom de la Société, un exemplaire de la Parole de Dieu.

« C'est en vous remettant cette épée de l'Esprit, leur a-t-il dit, que nous vous armons chevaliers. » Puis il leur a donné le premier la main d'association, et l'accolade fraternelle a eu lieu. Elle a été suivie de quelques courtes paroles de M. Jousse, que nous donnons intégralement.

Allocution de M. Jousse.

Mes jeunes amis,

Appelé comme l'un des représentants de la mission à vous dire quelques mots dans cette circonstance solennelle, j'en profite pour vous faire part de quelques-unes de mes expériences personnelles dans le champ de la mission.

On raconte qu'un jeune missionnaire, une fois arrivé dans son champ de travail, au milieu de pauvres créatures dégradées et dont l'extérieur répondait si peu à l'idéal qu'il s'en était fait, se prit à dire : Pourras-tu jamais les aimer ? Cette question est d'une importance capitale : c'est l'amour en effet qui a fait les apôtres et tous ces grands serviteurs de Dieu dont l'histoire nous a conservé les noms. Les hommes au milieu desquels vous serez appelés à vivre sont d'une autre race, de mœurs différentes des nôtres, et plus d'une de leurs coutumes froissera vos regards et attristera votre cœur. Vous leur parlerez de l'amour de Dieu et, pendant des années peut-être, ils seront sourds à vos appels. Aux joies de la piété vous leur verrez préférer des plaisirs grossiers et sensuels. Dans vos relations de chaque jour avec eux, vous serez plus d'une fois appelés à constater leur ingratitude pour les services rendus, leur manque de droiture et dans plusd'un cas la perversité de leur cœur. C'est à une telle épreuve, renouvelée chaque jour et peut-être pendant des années que votre vocation missionnaire sera soumise. Si l'amour n'en triomphe pas, le découragement s'emparera de vous et vous deviendrez les détracteurs de cette race malheureuse que vous devez aimer en dépit de sa corruption et

de son ingratitude. Que l'amour qui engendre la pitié soit donc à la base de votre vocation missionnaire. Que cet amour *résiste à tout, qu'il persiste quand même*, qu'il s'accroisse par la lutte, et alors vous serez forts, calmes et joyeux, et toutes vos épreuves vous tourneront en bénédictions.

Laissez-moi vous donner encore un autre conseil, aussi basé sur une longue expérience de ma vie missionnaire. Efforcez-vous de croire et de croire toujours davantage à la présence spirituelle, mais réelle, de Jésus dans votre vie de chaque jour. Vous en aurez besoin. L'œuvre que vous avez à faire est telle qu'il vous faut prendre à la lettre toutes les promesses du Sauveur et la plus excellente de toutes est celle-ci : Voici, je suis toujours avec vous. Quelle force une telle parole donne à de pauvres serviteurs naturellement faibles et toujours si prompts à se décourager ! Et aussi quelle joie intérieure elle répand sur cette existence de missionnaire, privée à tant d'égards de ce qui fait le charme de la vie en pays civilisé. Marchez avec Dieu comme Hénoc, et que ceux au milieu desquels vous vivrez puissent dire, eux aussi, en voyant votre douceur et votre courage, votre amour et votre renoncement à vous-mêmes, que Jésus est avec vous, et que vous marchez avec lui.

Encore un mot et j'ai fini. Vos travaux sur la terre étrangère seront multiples : au travail qui a pour but le salut des âmes et le soin des écoles, se joignent naturellement ceux que réclament les nécessités de la vie présente, et sous ce rapport vous suivrez les traces de vos devanciers qui ont tenu à être des modèles en toutes choses. Mais alors cette vie active qui n'est pas sans charme, mais qui vous prend tous vos moments, qui absorbe toutes vos pensées, peut se tourner en piège et vous priver d'une puissance dont, je l'espère, vous sentez et sentirez toujours davantage le besoin, je veux dire la méditation et la prière. Vous devez être des hommes de prières, dans toute la force du mot, mettre à part chaque jour un moment où vous direz au Seigneur ce qui

vous réjouit et ce qui vous afflige : heure bénie où l'âme se retrempe, et sort mieux préparée pour le combat de la vie. Vous prierez pour vous-mêmes, vous prierez pour le peuple au milieu duquel vous vivrez, vous prierez pour ces Églises de la mère patrie, qui elles-mêmes ne cessent pas de prier pour vous.

Pendant un ministère de plus de trente ans en pays païen, j'ai passé par de grandes luttes, soutenu de grands combats et couru quelques dangers. Mais, au plus fort de la tempête, mon cœur a toujours été à la hauteur des circonstances, parce qu'il était profondément convaincu que Jésus était là et que les Églises qui m'avaient envoyé priaient pour moi.

Partez donc, chers amis, dans les champs respectifs où le Seigneur vous appelle à travailler, pleins de foi, pleins d'un saint enthousiasme et avec la conviction intime et profonde que Celui qui vous dit : Allez ! sera continuellement avec vous.

Après ce discours, l'assemblée a chanté le cantique : *Qu'ils sont beaux sur les montagnes,* pendant qu'une collecte se faisait dans les rangs. Elle a produit 793 fr. 85 c.

M. le pasteur Dumas a prononcé la prière finale et la bénédiction. Telle a été cette belle soirée, qui laissera, nous n'en doutons pas, des traces profondes dans bien des cœurs.

DÉPART POUR LE SÉNÉGAL

Le lundi 15 décembre nous avons conduit à la gare d'Orléans mademoiselle Thérèse Chollet, fiancée de M. Jaques, qui va faire seule le voyage du Sénégal. Nous avons eu le privilège de la recevoir à la Maison des missions avec sa mère, venue ici pour l'accompagner. Le 20 décembre elle s'embarquait à Pauillac, accompagnée jusqu'au bateau par

nos amis de Bordeaux, qui lui ont fait cet accueil fraternel auquel ils ont habitué nos missionnaires.

Nous invitons nos amis à se souvenir dans leurs prières de la voyageuse solitaire qui vogue en ce moment sur les grandes eaux de l'Océan. Qu'ils s'associent à nous pour demander à Dieu de la protéger pendant la traversée, et de faire de son entrée au service de la mission le point de départ d'abondantes bénédictions pour notre œuvre du Sénégal et en particulier pour celui dont elle va partager l'activité.

Nous savons qu'en partant elle n'a pas d'autre but.



AFRIQUE DU SUD

LA QUESTION DES BÉCHUANAS

Le pays des Béchuanas (Béchuanaland) est situé au nord de la Colonie du Cap, et s'étend, dans cette direction, jusqu'aux domaines du chef Khama, qui ont pour centre la ville de *Shoshong*. Il comprend les districts considérables des Batlapis, des Barolongs, des Bangoakétsis, des Bakuénas: tous Béchuanas. C'est la région où le célèbre Robert Moffat a exercé son long ministère, ayant pour résidence *Kuruman*. C'est aussi celle où son gendre Livingstone s'est préparé, par quelques années de travaux missionnaires, à ses voyages d'exploration.

De leur côté, nos frères Lemue et Rolland fondèrent, en 1832, près de Lithakou, ancienne capitale des Béchuanas, la station française de Motito, où MM. Lauga, Frédoux et Jousse ont, eux aussi, servi le Seigneur avec succès. Les besoins du Lessouto nous ont éventuellement amenés à céder à M. Moffat et à ses collègues cette œuvre de Motito, qui avait été créée avec leur plein assentiment et qui était un vrai soutien pour la leur.

Toute cette contrée est, depuis quelque temps, le théâtre d'une grande agitation, provenant des menées de Boers, qui, pour s'emparer des terres des naturels, essaient de se soustraire aux arrangements faits, l'année dernière, par le gouvernement anglais avec celui des habitants du Transvaal. On sait que ceux-ci, d'origine hollandaise, en grande majorité, mais avec un mélange de réfugiés français et d'Allemands, sont devenus, par l'effet de la convention de Londres, une république libre, ayant son drapeau, son président, son conseil, ses tribunaux. Le pays des Béchuanas était resté entièrement en dehors de cette république.

Depuis lors, certains Boers, comme nous le disions tout à l'heure, ont élevé, sous divers prétextes, des prétentions sur ce qu'ils ont appelé *Stellaland* et *Goshen,* malgré les protestations des chefs Mankoroane et Mantsioa. La politique indécise, pour ne pas dire équivoque, des autorités du Transvaal encourage les envahisseurs. Non contents de recourir à des voies de fait, ils fomentent des jalousies et des querelles parmi les naturels. Plus d'une fois déjà, le sang a coulé; l'agitation s'accroît de jour en jour.

Lord Derby a essayé d'y mettre un terme en plaçant entre les malheureux Béchuanas et les Boers un des successeurs de Moffat, le missionnaire Mackenzie, comme magistrat ou préfet. Cet homme, qui avait été le principal directeur de l'École normale de Kuruman, jouissait de la confiance du peuple et des chefs; personne n'était plus capable que lui de les conseiller et de les contrôler au besoin. Renonçant avec un vif regret à des fonctions plus relevées, il s'était mis à l'œuvre, comptant sur la coopération de sir Hercules Robinson, le gouverneur du Cap, qui, au delà des limites de la Colonie, a les attributions de haut-commissaire de la reine. Il s'est bientôt trouvé que l'intervention de M. Mackenzie ne pouvait être que morale; les Boers l'ont unanimement repoussée, et il a donné sa démission.

C'est depuis ce moment que nos journaux français ont

commencé à parler de troupes que le ministère Gladstone se serait décidé à envoyer sur les lieux pour rétablir l'ordre et pour assurer le maintien de la convention à laquelle le président Krüger et ses codélégués avaient souscrit.

Il s'agit de savoir si le pays des Béchuanas sera absorbé par le Transvaal ou s'il relèvera du Parlement du Cap, ou bien encore s'il sera placé, comme celui des Bassoutos, sous le contrôle et la protection de l'Angleterre. En sus des intérêts des naturels, il y a aussi à sauvegarder ceux de la Colonie. Elle est menacée de perdre, du côté de l'ouest, tout moyen de communication libre avec le Zambèze et les régions qui sont au delà de ses rives.

En voyant approcher un dénouement qui sera très sérieux à tous les points de vue, les amis des missions doivent tenir à savoir d'une manière positive quels ont été les résultats des travaux des missionnaires parmi les Béchuanas; en d'autres termes, en quelle mesure ils doivent s'intéresser à la conservation de ce peuple. Nos propres relations avec lui nous ont permis d'en juger; mais, pour plus de sûreté et pour être plus complet, nous allons nous aider d'un rapport qui a été, tout dernièrement, publié dans le *Christian Express* de Lovedale, par le révérend A. J. Wookey, qui a vécu, pendant quatorze ans, dans le Béchuanaland.

La tâche des premiers pionniers fut extrêmement dure. Ils eurent d'abord à se livrer à des travaux manuels de toute espèce, pour ne pas mourir de faim, eux et leurs familles, et pour se procurer un abri quelque peu convenable. Il fallut qu'ils fussent leurs propres maçons, leurs charpentiers, leurs tailleurs, leurs cordonniers, etc. Ils eurent en même temps à apprendre la langue des naturels, mot après mot, en les écoutant parler.

Cependant ils parvinrent, plus tôt qu'ils ne s'y étaient attendus, à expliquer le but de leur mission et à voir surgir quelques éléments de civilisation. Leur résidence assidue dans le pays, les visites de voyageurs et de marchands qu'ils

y avaient attirés firent comprendre aux Béchuanas les avantages qu'ils pouvaient retirer de leurs rapports avec les blancs et d'un commerce fait au moyen d'échanges. Ils amenèrent d'abord quelques bœufs, puis ils apportèrent de l'ivoire, des plumes d'autruche, des peaux de chacal et d'antilope artistement préparées. Ils demandaient pour cela des fusils, de la poudre et du plomb, et des chevaux; plus tard, des vêtements, des ustensiles de ménage, des outils, quelques meubles, des wagons. Il leur fallut du café, du thé, du sucre, etc.

Ces progrès, encouragés par un enseignement assidu, ont été si rapides, qu'à l'heure qu'il est, presque tous ces gens, naguère si grossiers, ont renoncé à leur ancien accoutrement et s'habillent à l'européenne. Ce qui leur a fait faire le plus grand progrès dans la civilisation, c'est l'introduction de la charrue. On ne trouve presque plus de champs cultivés au moyen de la pioche, ce qui était autrefois le travail des femmes. Ce sont les hommes qui retournent le sol avec des charrues tirées par des bœufs. « Enfin, dit M. Wookey, chez les Béchuanas, un marchand, pour avoir un stock complet, doit apporter de la papeterie et même des livres. »

Depuis quelques années, les anciens moyens d'échange ont fort diminué. L'ivoire est devenu rare, parce que les éléphants ont été tués ou se sont réfugiés dans des régions trop éloignées. Il en a été de même, en ce qui concerne le rapport des plumes, par le fait que les colons du Cap s'adonnent maintenant, avec un grand succès, à l'élève des autruches. En revanche, la découverte des mines de diamants a procuré aux indigènes le moyen de s'enrichir par le travail, en même temps que les mineurs ont prospéré, parce que la main-d'œuvre ne leur a jamais manqué. Les Béchuanas et d'autres naturels sont accourus de toute part, et, se mettant à tous les travaux possibles, ils ont mis les blancs à même de s'installer et de s'accroître dans des lieux où l'on eût cru la vie impossible. Et il est à remarquer que cela est

dû surtout à l'œuvre missionnaire. A Tati, dans le pays des Matébélés, et chez les Mashonas, il y a de riches mines d'or, mais on ne réussit pas à les exploiter, parce que, le missionnaire n'ayant pas encore passé par là, les populations n'ont aucun désir de se civiliser.

Ce n'est pas qu'en entrant en rapport avec une foule de blancs amenés par des motifs exclusivement intéressés, les Béchuanas y aient tout gagné. Maints d'entre eux ont appris à trop aimer les liqueurs fortes; de nouvelles maladies ont fait leur apparition; des questions de droits territoriaux ont surgi; des fermes ont été vendues; d'anciennes règles ayant trop brusquement disparu, les chefs se sont trouvés débordés. La multiplicité, la rapidité des moyens de transport et de communication, l'établissement des télégraphes ont failli troubler toutes les têtes. On le croira si l'on considère que, cinq jours après la mort de Moffat en Angleterre, on en reçut la nouvelle à Kuruman.

Cela n'empêche pas que M. Wookey ait pu résumer comme suit les résultats de l'œuvre de ce grand missionnaire, de ses collègues et de ses successeurs :

« Beaucoup de Béchuanas font profession de christianisme ; bien peu croient aux faiseurs de pluie et à la sorcellerie. Les lecteurs se comptent par milliers, quoiqu'il y en ait dans le nombre qui lisent assez mal. Chaque ville et presque chaque village a son église, son lieu de réunion où se tiennent des services et où l'on fait l'école. Tels de ces bâtiments ont très pauvre mine, mais ils existent. On désire mieux faire, et, partout où est ce désir, la bataille est à moitié gagnée. Les femmes occupent une position bien plus élevée qu'elles ne le faisaient il y a cinquante ans. On peut en dire autant des vieillards, des serviteurs, des pauvres; aucun n'est abandonné comme cela se voyait autrefois. S'il y a encore des exemples de cruauté, ils sont très rares. Et quel est le pays chrétien où l'on puisse en dire autant? En sus de tout cela, on peut ajouter que le christianisme a été en bé-

nédiction et a procuré beaucoup de bonheur à des milliers qui n'en font pas encore profession.

« Nous désirons que nos gens fassent de plus grands progrès, qu'ils deviennent plus propres, qu'ils se construisent de meilleures maisons, que le nombre de leurs écoles s'accroisse, qu'ils en viennent à avoir leurs propres pasteurs et leurs évangélistes, pleins d'un véritable zèle missionnaire! »

C'est ce que désire aussi, pour les Béchuanas et pour les Bassoutos, leurs frères,

Leur vieil ami,

EUGÈNE CASALIS.

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS (1)

Au cours de ma visite au Lessouto, je me suis dit bien souvent que nous ne connaissions pas, en France, l'étendue des difficultés contre lesquelles nos missionnaires ont à lutter au Lessouto. Il est dans la nature des choses que leurs récits portent surtout sur les jours exceptionnels, sur les points lumineux de leur activité : on racontera une conversion, une mort chrétienne, une belle fête de baptêmes, mais on prendra moins volontiers la plume pour exposer par le menu le train ordinaire de la vie missionnaire, avec ses difficultés, ses déboires ou ses préoccupations. Il résulte de ce fait qui, je le répète, est difficile à éviter, un inconvénient sérieux : bon nombre de nos amis arrivent à s'imaginer que notre œuvre au Lessouto est plus avancée qu'elle ne l'est réellement, et à s'étonner que l'évangélisation du pays n'a-

(1) L'abondance des matières nous force à renvoyer au mois de février la fin de la revue des stations. (*Réd.*)

vance pas plus vite, illusions dont le moindre tort n'est pas de diminuer le concours de sympathie et de prières sur lesquelles le missionnaire a le droit de compter.

A cette remarque on peut en ajouter une autre. Si nous ignorons, en Europe, l'étendue et le nombre des difficultés que rencontre la mission, la nature de ces difficultés ne nous est, en général, guère mieux connue. Nous nous faisons une idée très vague et très peu exacte de l'état d'esprit des populations que nos missionnaires ont à évangéliser, des problèmes souvent très ardus qu'ils ont à résoudre dans cette grande tâche de l'éducation d'une race qui leur incombe. Ce paganisme, que nous réduisons dans notre pensée à une certaine somme d'idées et de coutumes, est, par le fait, une *puissance*, une influence, s'exerçant sur toutes les parties de la vie morale et sociale des indigènes, façonnant leur caractère, leurs idées, et les marquant d'une empreinte que l'Évangile lui-même a peine à effacer. De là, dans l'œuvre missionnaire, des obstacles dont nous ne nous doutons pas, qui nous sembleraient, au premier abord, insignifiants, et qui cependant peuvent arrêter la marche de l'Évangile.

Et ce paganisme est d'autant plus difficile à connaître qu'il va se modifiant peu à peu. Les Bassoutos, à certains égards, ne sont plus ce qu'ils étaient quand nos premiers missionnaires les ont vus et décrits ; l'Évangile d'une part, la civilisation européenne de l'autre ont eu leur contrecoup jusque dans les idées et les habitudes des païens ; effet direct, d'abord, et bienfaisant ; effet de réaction aussi, et de recrudescence des mauvais éléments du paganisme.

En un mot, pour apprécier justement l'œuvre missionnaire, il faut la voir de près. Ayant eu moi-même ce privilège, j'ai désiré que nos Églises y eussent part aussi, et j'ai demandé à l'un de nos missionnaires les plus expérimentés, M. Duvoisin, de faire pour notre journal un travail sur l'état actuel du paganisme au Lessouto. Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le commencement de cette étude. Elle a pris,

sous la plume de M. Duvoisin, un développement plus grand qu'il ne pensait lui-même d'abord ; nous nous en réjouissons et nous sommes assurés que nul ne la trouvera trop longue.

M. Duvoisin a tenu à nous mettre lui-même en garde contre une autre impression que son travail, mal compris, pourrait produire sur l'esprit de ses lecteurs. Il nous écrit : « Dans une étude sur les difficultés contre lesquelles nous avons à lutter dans ce pays, difficultés inhérentes au caractère même du peuple que nous évangélisons, j'ai été naturellement amené à insister sur les côtés sombres de la vie de nos chrétiens bassoutos. J'en ai, en quelque sorte, détaché les ombres, pour les mettre en relief, faisant abstraction des points lumineux. Ce n'est donc pas un tableau de l'état de nos Églises que je vous envoie, ce serait plutôt, si j'ose dire, un traité de pathologie missionnaire. Pour être plus complètement vrai, j'aurais dû présenter aussi l'autre face; montrer la puissance de l'Évangile triomphant des influences délétères; j'y ai certainement fait allusion ici et là, mais peut-être pas assez. Je m'en console en pensant que d'autres l'ont fait et le font encore et, qu'en général, le beau côté de notre œuvre n'est pas celui que nous avons l'habitude de mettre à l'arrière-plan. Si je faisais ici un livre, voilà à peu près ce que je dirais dans la préface. Vous pourriez peut-être, cher monsieur, en toucher un mot, par manière d'introduction. »

Il est donc bien entendu que M. Duvoisin ne nous montre *qu'un côté* des choses, le côté sombre, celui que nous avons besoin de connaître, mais qui ne doit pas nous faire perdre de vue l'autre côté, celui de la lumière, qui, grâce à Dieu, n'a jamais manqué à notre œuvre.

Ceux qui voudraient compléter les renseignements donnés par M. Duvoisin ont d'ailleurs un moyen bien simple de le faire : c'est de relire le beau livre de M. Casalis sur les *Bassoutos*. M. Duvoisin nous disait lui-même que ce livre est dé-

finitif sur les matières qu'il traite; que du reste il n'a pu être écrit que dans les temps primitifs de l'œuvre, où les missionnaires, vivant de la vie de la hutte, ont forcément pénétré dans la connaissance des mœurs et des idées des indigènes plus avant qu'il n'a été donné de le faire à leurs successeurs.

Nous recommandons ces études tout spécialement aux hommes de pensée. Ils y verront une fois de plus toute la grandeur et toute l'importance de cette œuvre des missions qui, pour être souvent dédaignée par les sages de ce monde, n'en est pas moins le fait capital de ce siècle; et l'un de ces signes des temps auxquels tous, même les indifférents, feraient bien d'accorder leur attention.

A. B.

I. — *Caractère tout primitif des Bassoutos.*

Ce qui me frappe tout d'abord dans la physionomie des Bassoutos, c'est quelque chose de jeune et de primitif. Cette jeunesse, je le sais, s'altère rapidement. Les Bassoutos ne sont plus ce qu'ils étaient il y a cinquante ans, lors de l'arrivée des premiers missionnaires; ils ne sont même plus, bien s'en faut, ce qu'ils étaient il n'y a que quinze ou vingt ans. Au contact de la civilisation, qui trop souvent se révèle à eux par ses plus mauvais côtés, l'antique simplicite se perd, les mœurs se corrompent, l'ivrognerie, en particulier, fait parmi eux des ravages, et, si l'on n'y porte remède, il faudra un jour dire, de la nation dans sa partie restée païenne, ce qu'on a dit d'autres peuples, qu'elle est un fruit pourri avant d'être mûr. En dépit, néanmoins, de cette caducité précoce, et dont l'aspect lui-même du pays offre l'image (1),

(1) A la vue des profondes ravines qui sillonnent le Lessouto dans tous les sens et qui, s'étendant chaque année en drainant et en desséchant de plus en plus les parties les plus fertiles, un de nos chrétiens me disait un jour mélancoliquement : « Naga ea tsofala » (le pays vieillit). L. D.

le trait que nous avons indiqué demeure, et pour être en voie de devenir un peuple d'enfants gâtés, — car je ne saurais trouver d'expression plus juste pour les caractériser, — les Bassoutos n'ont pas cessé d'être un peuple enfant.

Ce caractère tout primitif des Bassoutos se retrouve en tout : dans leurs mœurs, qui sont celles d'un peuple pasteur et agricole, et dont bien des traits semblent empruntés aux scènes de la vie des patriarches ; dans leur gouvernement, organisé sur le modèle de la famille ; dans leur langue qui, elle aussi, s'altère, mais, charme encore par sa simplicité enfantine et pittoresque; enfin, dans leurs notions religieuses et morales. Rien de plus élémentaire que le paganisme des Bassoutos. Ils n'ont ni temples, ni idoles, ni divinités proprement dites. A peine trouverait-on chez eux quelques vestiges d'un culte dans ces sacrifices qu'ils offrent aux mânes de leurs ancêtres ; mais, en revanche, une multitude de coutumes et pratiques superstitieuses qui enveloppent comme d'un réseau toute l'existence du Mossouto du berceau jusqu'à la tombe. Même simplicité dans leurs idées morales ; elles n'ont rien de systématique, rien de raisonné; elles sont le résultat spontané d'un instinct à la fois profond et juste, et qui fait ressouvenir de cette parole de l'Écriture, qu'au commencement Dieu a créé l'homme droit. Ce code de morale naturelle, qu'on serait tenté de prendre pour une copie pâle et incorrecte de la seconde partie du Décalogue, est, comme de juste, très imparfait et assez restreint dans ses prescriptions. Il est essentiellement négatif; il a un caractère tout extérieur ; il ne condamne guère les sentiments qui ne se traduisent pas par des actes, et, dans les actes, il ne réprouve, d'ordinaire, que ce qui nuit au prochain, en sorte que la loi de la conscience se confond plus ou moins, pour le Mossouto, avec les diverses obligations de la société civile.

Chose remarquable : il n'y a pas ici de lien apparent entre l'élément moral et l'élément religieux. On dirait deux cercles

concentriques se mouvant, indépendants l'un de l'autre, autour d'un centre invisible et ignoré. Ce centre ne saurait être que l'idée de Dieu; mais cette idée, autrefois, n'existait pas distinctement pour les Bassoutos; ils n'avaient même pas, dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Qu'on n'aille pas conclure de là que c'était un peuple athée! Cette idée était tellement le postulat de toute leur nature religieuse et morale, et comme le prolongement de la ligne des éléments de vérité qui étaient déjà en eux, qu'à peine le nom de Dieu eut-il été prononcé par les missionnaires, il fut universellement adopté; et encore aujourd'hui, on trouverait que les indigènes les plus étrangers à l'influence du christianisme, et qui ne peuvent avoir de Dieu que des idées bien obscures, ont couramment ce nom à la bouche, et l'emploient même assez souvent dans leurs cérémonies païennes, comme s'il en était partie intégrante, sans avoir l'air de se douter d'où ils l'ont reçu.

De ce qui vient d'être dit ressort clairement la tâche du missionnaire chez les Bassoutos. C'est de restaurer en eux l'image divine altérée et obscurcie, mais dont il reste encore tant de traces, en travaillant à renouveler toute leur nature morale et spirituelle, l'unique base sur laquelle puisse s'élever l'édifice d'un christianisme vivant. Il s'agit de bâtir sur ces pierres d'attente que Dieu lui-même a déposées dans les âmes, et qui y sont si fortement enracinées, que, depuis six mille ans, malgré tous ses efforts, l'ennemi n'a pu les en arracher. Il faut s'efforcer de rendre toujours plus lisible la loi écrite dans les cœurs, en en rafraîchissant, si je puis m'exprimer ainsi, les caractères à demi effacés, en enlevant la poussière qui les couvre. Il faut, en même temps, chercher à dégager le sentiment religieux des mille pratiques superstitieuses dans lesquelles il est comme enchaîné, pour le diriger vers son objet naturel, la source de la lumière et de la vie; enfin et surtout, nous devons nous appliquer à éveiller de plus en plus dans les âmes la foi au Dieu vivant et vrai,

seul digne d'être servi, aimé, adoré, seul objet légitime de notre confiance ou de notre crainte, suivant en cela l'exemple qu'il nous a donné lui-même dans l'éducation du peuple d'Israël.

(*A suivre.*) L. Duvoisin

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

OÙ EN EST L'ÉVANGÉLISATION DU MONDE?

La bonne nouvelle du royaume, a dit Jésus, sera prêchée dans le monde entier (Matth. XXIV, 14). Les apôtres commencèrent à réaliser cette prédiction du Maître. On estime qu'à la fin du premier siècle il devait y avoir environ deux cent mille chrétiens; vers la fin du troisième siècle, le nombre des chrétiens s'élevait à près de six millions et représentait probablement la vingtième partie de la population totale de l'empire romain. Jusque-là, le christianisme se développa progressivement et d'une manière normale, et c'est en général par des conversions individuelles et par la formation d'Églises chrétiennes que l'Évangile pénétra dans la société antique.

Lorsque l'empereur Constantin embrassa le christianisme, le mouvement fut accéléré considérablement; les cadres existants furent forcés et se rompirent; vers la fin du cinquième siècle, le monde gréco-romain était christianisé.

Il faut distinguer avec soin, dans l'histoire de l'évangélisation du monde ou de la mission, entre la conversion pro-

prement dite et la simple christianisation. La première implique une transformation morale, spirituelle; la seconde n'est qu'un changement extérieur, superficiel; la conversion est un mouvement qui prend son origine dans le centre même de l'individu et le renouvelle tout entier; la christianisation est un courant social qui agit du dehors sur l'individu et l'entraîne. Il faut d'ailleurs se garder de considérer cette action extérieure comme un mal; elle peut pénétrer l'individu et faciliter ou même produire sa conversion.

Durant le moyen âge, la mission fut faite moins par l'Église, dont les préoccupations étaient ailleurs, que par quelques ordres religieux et par les princes. L'œuvre se ressentait de la rudesse de ceux qui la faisaient en ces temps barbares. Vers le milieu du treizième siècle, toute tentative missionnaire cessa; l'Europe était chrétienne, extérieurement du moins; la Laponie seule faisait exception; par contre, la conquête musulmane avait englouti les Églises du nord de l'Afrique et de l'Asie Mineure, si florissantes au quatrième et au cinquième siècle, et la domination du croissant avait même entamé l'Europe, au sud-est jusqu'aux Balkans, au sud-ouest jusqu'aux Pyrénées.

Les Réformateurs n'eurent pas assez de liberté d'esprit pour s'occuper de l'évangélisation du monde païen. Et, tandis que les Jésuites entreprenaient leurs grandes missions dans l'extrême Orient, en Amérique et même sur le Congo, le protestantisme du dix-septième siècle s'épuisait en querelles stériles. Ce n'est qu'en 1705 que fut organisée la première mission protestante, faite officiellement par le gouvernement danois, mais alimentée et dirigée, pendant près d'un siècle, par les piétistes de Halle. En 1721, Hans Egede allait au Groënland, et, en 1732, l'Église morave expédiait aux Antilles ses deux premiers missionnaires.

Cependant le rationalisme continuait à paralyser les grands corps ecclésiastiques, et la majorité des protestants restaient indifférents. Il fallut le réveil de la vie religieuse, à la fin du

siècle dernier, pour former et pour grouper les éléments constitutifs de l'œuvre nouvelle. En même temps, l'extension de la puissance anglaise aux Indes et les découvertes géographiques de Cook ouvraient au zèle chrétien de vastes champs d'activité; la création des grandes lignes de navigation traçait la voie des missionnaires; enfin, les idées nouvelles, mises en cours par la Révolution française dans toute l'Europe, apportaient, par leur tendance humanitaire et philanthropique, un concours puissant aux premières aspirations missionnaires.

Dans l'espace de vingt-trois ans, entre 1792 et 1815, dix grandes sociétés de missions furent fondées. La plupart existent encore et continuent à se développer. Il suffit de citer, outre la Société de Londres, bien connue de nos lecteurs, la plus ancienne de ces associations, la « Société baptiste pour la propagation de l'Évangile » parmi les païens. En 1814, elle comptait déjà 14 missionnaires, 28 aides indigènes, 20 stations, et les recettes s'élevaient à 121,417 fr. 50; en 1880, cette société employait 82 missionnaires, 57 pasteurs indigènes, 241 évangélistes indigènes; on comptait, sur toutes les stations, environ 33,000 membres d'Église communiants, et le total des recettes était, en 1884, de 1,525,300 fr. Celle d'entre ces sociétés qui dispose des moyens les plus considérables est la « Société de missions de l'Église anglicane » (C. M. S.). Elle a fait partir, depuis son origine, près d'un millier de missionnaires; plusieurs des Églises fondées par elle sont maintenant arrivées à l'autonomie; en 1805, elle recevait 29,550 fr.; en 1884, le total de ses recettes est monté à 5,811,215 fr. Elle emploie, à elle seule, actuellement, 234 missionnaires et 247 pasteurs indigènes.

Depuis 1815, de nouvelles sociétés ont été créées; la nôtre date, comme on le sait, de 1822. Le tableau suivant (d'après Warneck, *Protest. Real Encycl.*, X, p. 73) donnera une idée de l'activité missionnaire déployée, en 1880, par les Églises européennes et américaines :

	Sociétés de missions.	Recettes (en francs).	Missionnaires.	Communiants.	Chrétiens.
Grande-Bretagne	21	20.000.000	1.560	345.000	1.200.000
Amérique du Nord...	20	12.000.000	560	100.000	350.000
Allemagne et Bâle...	9	3.000.000	524	59.000	165.000
France et Suisse romande	2	321.250	29	4.000	11.600
Hollande, Danemark, Scandinavie et Finlande	14	966.250	83	24.300	154.100
Totaux........	66	36.287.500	2.756	532.300	1.880.700

On pourrait tirer beaucoup de leçons de ces chiffres. Ce qui paraît, en tous cas, admirable, c'est la somme d'initiative personnelle que représentent ces nombreuses associations libres et indépendantes ; cette phalange d'ouvriers dont chacun a dû surmonter de grands obstacles avant d'arriver sur son champ de travail ; cette armée de convertis qui ont eu chacun à lutter non seulement contre son propre cœur, mais qui ont dû rompre avec leur famille, leur société, leurs traditions, avant de célébrer la mort du Seigneur dans l'assemblée des saints; enfin, ce chiffre innombrable de dons particuliers, de petits et de grands sacrifices, dont l'ensemble donne, aux missions protestantes, un revenu annuel de plus de 36 millions.

Est-ce à dire que les chrétiens évangéliques puissent se reposer sur leurs lauriers? Loin de là. L'Église libre d'Écosse, qui comptait, en 1848, environ 300,000 membres, fournissait à cette époque, à la commission des missions de son Synode, à peu près 175,000 fr. Le docteur Duff travaillait alors dans les Indes, au service de cette commission. Il fatiguait son comité par des demandes de secours et par des projets nouveaux. « On me promet de doubler les dons pour les missions, écrivit-il un jour dans une lettre officielle; vous devriez arriver à les quintupler. » On jugeait ces chiffres exagérés. Mais Duff rentra quelque temps après en Écosse ; il formula en public les demandes qu'il avait faites dans sa

correspondance; il organisa un sous-comité et des collectes dans la plupart des paroisses. Le résultat fut que les recettes de cette année montèrent à 1,400,000 francs, et qu'elles ne sont plus jamais descendues, depuis, au-dessous de ce chiffre.

Il est hors de doute que le protestantisme français pourrait aisément doubler le revenu annuel de la Société des Missions de Paris. L'un des moyens les plus efficaces pour nous faire atteindre ce but, est de suivre avec intérêt ce qui se passe dans ce vaste champ qui est le monde et que nous devons ensemencer pour notre part. Ce qui se fait ailleurs peut nous émouvoir à jalousie; ce qui reste à faire doit aiguillonner notre nonchalance et réchauffer notre zèle. Mais l'Esprit seul vivifie.

Nous offrons aujourd'hui, aux lecteurs du *Journal des Missions*, un court aperçu de l'état actuel de l'évangélisation du monde. Ce travail (1) n'a qu'un but modeste : nous aider à nous orienter. Selon la mesure de nos forces, nous donnerons, à partir de cette année, une revue régulière, si possible trimestrielle, destinée à tenir notre public au courant de l'activité missionnaire dans le monde entier. Ce sera comme le bulletin des victoires de l'Église de Christ sur les ténèbres qui couvrent encore tant de nations.

---

(1) Ce n'est pas la première fois que notre Journal publie des études de ce genre. Dès son origine, il a tenu à mettre ses lecteurs à même de s'orienter dans le vaste champ de l'évangélisation du monde. Voir, dans la première livraison de la première année (1826), à la page 19, un article intitulé : *Précis historique de la propagation du christianisme jusqu'à la fin du dix-huitième siècle.* Et, faisant suite à ce travail, le *Tableau des stations des Missions évangéliques.*

Ajoutons, pour ceux d'entre nos lecteurs qui possèdent la collection de notre Journal, que les années anciennes renferment des notes détaillées sur l'origine et les progrès de la plupart des missions dont il va être question.

Rappelons enfin l'excellent ouvrage du Dr Christlieb, traduit en français par M. Barde : *L'Etat actuel des missions évangéliques, Lausanne,* Arthur Imer; *Paris,* Sandoz et Fischbacher : 2 fr. 50.

(*Note des Réd.*)

I. — L'AMÉRIQUE

C'est un voyage autour du monde que nous allons faire. Pour bien le suivre, il est presque indispensable d'avoir une carte sous les yeux.

En quittant l'Europe et en allant au nord-ouest, nous trouvons d'abord le *Groënland,* la terre des glaces, en dépit de son nom verdoyant. La mission y existe depuis plus de cent cinquante ans. Les 10,000 Esquimaux qui habitent ce pays sont tous chrétiens. Il faut en excepter à peine quelques centaines que leur vie nomade dans les régions arctiques soustrait aux efforts des missionnaires. Les Frères moraves entretiennent 6 stations, et l'Eglise danoise en possède 8 dans ces contrées, où il arrive parfois que le vin gèle dans les coupes de la sainte Cène, bien que les églises soient chauffées.

Au *Labrador,* une presqu'île de l'Amérique du Nord faisant face au Groënland et également habitée par des Esquimaux, le climat est plus rude encore, et les conditions d'existence plus difficiles. L'Église morave, toujours prête à s'occuper des déshérités de la terre, travaille depuis un siècle dans ce pays ; elle y a fondé 6 stations missionnaires où se sont groupés environ 1,300 chrétiens.

En passant sur le continent américain, nous nous trouvons dans le pays de ces Indiens dont les mœurs aventureuses ont enthousiasmé notre enfance. On estime qu'il en existe encore plus de 400,000 dans l'Amérique du Nord, dont un quart au *Canada.* On a longtemps cité cette race comme étant absolument réfractaire à la civilisation, comme étant destinée à disparaître nécessairement devant les progrès de la vie cultivée. Ce sont les porteurs de la civilisation qu'il fallait accuser plutôt que la civilisation elle-même ; car c'est la rapacité des colons qui a allumé la plupart des guerres de frontière qui ont eu lieu, et c'est l'eau-de-vie qui a décimé

les tribus. Du reste, des études récentes et dignes de foi semblent prouver que les Indiens ne diminuent ni autant, ni aussi rapidement qu'on l'a souvent répété. On assure que la tribu des Navajos, par exemple, dans l'Arizona, au nord du Mexique, a presque doublé dans les quinze dernières années. D'autre part, des essais de colonisation missionnaire et chrétienne, comme celle de Metlakathla (voyez *Petit Messager*, année 1881, le *Missionnaire de Metlakathla*), démontrent ce que l'on peut faire des Indiens quand on emploie les bons moyens.

Au Canada, il existe beaucoup d'Églises indiennes autonomes, c'est-à-dire arrivées à se suffire à elles-mêmes; la Société des Missions anglicanes (C. M. S.), la première en ligne dans ces contrées, emploie, répartis dans 5 diocèses, une quarantaine de missionnaires dont un tiers sont des indigènes; on peut évaluer le nombre des chrétiens indiens à près de 40,000.

Dans les *Etats-Unis*, on compte environ 27,000 Indiens convertis. En 1869, les écoles étaient fréquentées par 2,069 enfants; en 1882, elles comptaient 85,000 élèves. La politique plus humaine suivie ces dernières années par le gouvernement donnera, espérons-le, à la race cuivrée un peu plus de confiance dans les fils de ses anciens ennemis et persécuteurs, « les visages pâles ».

Les *Antilles*, où nous conduit ensuite notre voyage, sont décrites par les voyageurs comme le pays le plus enchanteur du monde; un sol inépuisable, une verdure éternelle, des montagnes pittoresques, telles sont ces îles, que l'Océan d'azur entoure d'une ceinture d'écume. Et c'est là que s'est écrite, pendant trois siècles, une des pages les plus sombres de la vie de l'humanité, l'histoire de l'esclavage alimenté par la traite. On a importé dans les Antilles, en fait de marchandise humaine, au moins sept millions de nègres, tandis que la population indigène a été exterminée à peu près complètement. Une moitié de ces îles sont encore sous la domina-

tion espagnole, et, par conséquent, fermées à l'action de l'Évangile. Les autres sont évangélisées par plusieurs sociétés de missions, surtout les Frères moraves et les méthodistes. On évalue à plus de 400,000 le nombre des chrétiens. Ce qu'il y a de louable dans la plupart de ces communautés, c'est qu'elles contribuent, pour une large part, à leur propre entretien ; beaucoup d'entre elles sont tout à fait indépendantes.

Au *Mexique* et dans l'*Amérique méridionale*, nous trouvons les Jésuites à l'œuvre. Il règne dans ces vastes contrées une religion dont les formes sont catholiques, mais dont le fond est presque païen. Quant aux Indiens nomades et chasseurs qui peuplent les grandes steppes du centre, ils demeurent abandonnés à eux-mêmes.

Sur les côtes de la *Guyane*, dont le climat meurtrier est bien connu, l'Église morave et quelques sociétés anglaises évangélisent, avec un dévouement qui va jusqu'au martyre, une population ingrate, versatile, corrompue et flottante. Sur les 25,000 chrétiens qui se trouvent sous la direction des Moraves, plus de 20 % sont constamment sous discipline. Dans la Guyane anglaise, la Société pour la propagation de l'Évangile, qui représente la tendance ultra-ritualiste de l'Église anglicane, paraît avoir eu beaucoup de succès durant ces dernières années ; on a cru constater un grand mouvement spirituel ; le nombre des chrétiens est de plus de 100,000.

Enfin, avant de doubler le cap Horn pour quitter l'Amérique et d'entrer dans l'océan Pacifique, nous devons nous arrêter à la *Terre de Feu*. Qui ne se rappelle les efforts du capitaine Allen Gardiner, au milieu de ce siècle, pour commencer une mission en Patagonie? Il finit par se fixer chez les Fuégiens ou Péchéraies ; il eut à subir des vexations sans fin, et dut enfin se réfugier sur le continent. Par suite d'un malentendu incompréhensible, des approvisionnements qui lui étaient destinés restèrent en dépôt aux îles Malouines,

et Gardiner et ses compagnons moururent de faim. On trouva plus tard leurs restes et le journal du capitaine; il avait gravé sur le roc, à son chevet, alors qu'il ne pouvait déjà plus se lever de sa couche, la parole du psaume : « Dieu est pour nous un refuge. » Son œuvre a été reprise par une société spéciale; mais il n'existe encore qu'une seule communauté de chrétiens fuégiens, au nombre de 137.

(*A suivre.*)



VARIÉTÉS

LE JUBILÉ DE LA MISSION BERLINOISE EN AFRIQUE

Hermon, 14 octobre 1884.

... Et maintenant, en route pour Béthanie!

Il s'agissait de représenter notre Société au Jubilé de la Mission berlinoise, dont les principaux missionnaires devaient se trouver réunis à Béthanie le 24 septembre. Nous devions y voir le docteur Wangemann, directeur de la Mission, et venu en Afrique pour ce Jubilé et pour une tournée d'inspection. Notre désir était surtout d'établir entre les Berlinois et nous des liens qui pussent, dans la suite, devenir pour eux et nous une force, un encouragement. La communion fraternelle est un gage de succès. Nous allons donc à Béthanie, bien décidés à faire bonne connaissance avec nos collègues, à affirmer l'unité de l'esprit par le lien de la paix.

Nous, c'est M. Mabille et moi; il est temps que je le dise, n'est-ce pas? Il est arrivé ici le 20; le 21, il a baptisé notre Christine et Frank Christol; lundi, le 22, nous enfourchons

nos bidets : Asser est de la compagnie, comme représentant des Églises du Lessouto, et un garçon d'Hermon nous suit, tenant en laisse le cheval qui porte nos provisions de bouche et nos habits de gala.

Notre première journée nous amène au cœur de l'État-Libre, dans un pays plat, desséché, dont l'horizon est illimité et où l'on se sent comme perdu, tant il est peu accidenté. Nous dessellons au bord d'une mare pour casser une croûte. En fouillant dans mon sac à provisions, je trouve un désastre : les secousses du cheval ont fait de mes habits noirs, du pain et de la viande froide un gâchis effrayant. Ma chemise blanche est hors de service, ma redingote fait piteuse mine. Que ferai-je, en présence des révérends frères berlinois qui, sans doute, seront tirés à quatre épingles et cravatés de blanc? On verra! Pour le moment, il s'agit de trouver un gîte pour la nuit.

Nous mettons pied à terre devant la maison d'un Boer qui, nous a-t-on dit, tient ce qu'on appelle une « accomodation-house », une espèce d'hôtel officieux. Nous demandons l'hospitalité : elle nous est accordée, et nous sommes introduits dans une chambre. Il ne fallait pas regarder de trop près les essuie-mains et les draps de lit, qui avaient toutes les couleurs, sauf le blanc immaculé auquel on ne peut s'empêcher de tenir en pareil cas. Mais, quand on a sommeil, on ne fait pas de longues histoires. Nous soupons de grand cœur, souhaitons le bonsoir à la dame de la maison, et bientôt nous sommes partis pour le pays des rêves.

Mardi, après le quart d'heure de Rabelais, nous rentrons dans la route poudreuse et filons vers le sud-ouest. Au bout de trois heures et demie de galop, nous entrons dans un petit village boer, nommé Reddersburg, composé d'une église, d'un élégant presbytère, de magasins tenus par des Allemands et de quelques maisons plus ou moins habitées. Nos chevaux se régalent dans l'écurie de l'hôtel pendant que

leurs maîtres se restaurent à la salle à manger : qui veut voyager loin ménage sa monture ; et, à cette saison, il faut qu'un cheval ait son picotin bien mesuré pour pouvoir fournir son étape sans trop se faire prier.

A trois heures, nous repartons ; nous approchons de Béthanie : nous sommes déjà sur le territoire de la station, car elle est immense ; elle est la propriété exclusive de la Société de Berlin qui y admet des indigènes pour les évangéliser. Nous avons devant nous une petite chaîne de collines rocailleuses, entre lesquelles se glisse la grande route de Bloemfontein. Un nuage de poussière plane au-dessus de cette route.

« C'est sans doute le Président de l'État-Libre qui arrive », pensons-nous. Et nous piquons des deux pour nous joindre au cortège, et faire, nous aussi, une entrée triomphale dans la station. Trois minutes trop tard ! Nous entendons les acclamations, nous voyons la queue de la cavalcade se débander, nous avalons la poussière des grands de ce monde et descendons de cheval devant une jolie maison blanche, ombragée d'acacias tout fiers de leurs premières feuilles. Un groupe d'hommes en habits noirs est réuni sur le perron. Nous cherchons des figures connues, nous nous présentons, on nous présente. Nous voici donc arrivés au milieu des missionnaires berlinois, dont l'accueil fraternel nous met de suite à l'aise. Je reconnais M. Knothe, dont la station est au nord du Transvaal, et que je rencontrai dans ce pays lors de « la retraite de Prétoria », comme j'appelle ma malheureuse tentative d'aller chez les Banyaïs. On nous conduit ensuite auprès du docteur Wangemann, un vieillard encore vert, bien bâti, de longues boucles blanches tombant sur ses épaules, l'œil brillant, la poignée de main vigoureuse et paternelle.

— *Sprechen sie deutsch?* me dit-il.

— *Ein klein wenig.*

— *Und sie, Bruder Mabille ?*

— *Ein klein wenig.*

Ce n'était pas encourageant pour ces messieurs, mais chacun fit de son mieux ; l'anglais nous servait de langue universelle, mais on essayait quand même de tirer parti du peu d'allemand qu'on sait encore. Des mots que je croyais avoir oubliés pour toujours sortaient tout à coup de quelque casier poudreux de mon intelligence et venaient se placer tout naturellement sur ma langue ; si j'étais resté là huit jours, j'aurais réussi à parler assez convenablement. Mais ce qui, par exemple, est brouillé à jamais dans mon esprit, ce sont les genres et les déclinaisons. Masculin, féminin, neutre, datif, accusatif, tout cela forme un labyrinthe dont je ne puis me dépétrer. En patois hollandais on dit : « Die », pour tout ; on passe cavalièrement sur la grammaire : cela simplifie la vie. Faire cela en allemand, c'est de la contrebande. Je crains cependant d'avoir massacré la langue de Schiller et de Bismarck, de quoi scandaliser les moins scrupuleux !

La réunion est vraiment intéressante. Voici un M. Schmidt, superintendant des missionnaires berlinois dans la colonie du Cap. Puis, M. Kropf, directeur de ceux qui travaillent en Cafrerie, un linguiste de premier ordre, qui joue un rôle prépondérant dans la commission chargée de revoir la Bible cafre. Celui-ci, c'est M. Posselt, de Natal, qui exerce son ministère parmi les Zoulous. Il a soixante-dix ans, mais est jeune, gai, vigoureux, le boute-en-train de toute la société : riche en histoires intéressantes qu'il raconte avec originalité. Celui-là vient du nord du Transvaal, d'un pays où les chrétiens ont parfois à choisir entre leur vie et leur foi, et savent mourir plutôt que de retourner au paganisme. Un autre, M. Nauhaus, est établi à Botsabélo, au sud-est du Transvaal, avec de grandes populations de Bapédis à évangéliser. Nous avons aussi un M. Meyer, qui demeure aux Diamond-Fields, c'est-à-dire dans l'endroit du sud de l'Afrique où l'on peut voir des représentants de toutes les tribus établies du Zambèze au cap de Bonne-Espérance, un

homme grand et maigre, l'œil clair et perçant, large d'idées, le cœur sur la main, un homme qui vous gagne du premier coup.

Le missionnaire de Béthanie est un M. Grützner, très aimable. Il a, comme aide, un autre missionnaire qui a fait la campagne de 1870 comme infirmier, et aime beaucoup raconter les expériences qu'il a faites dans le nord de la France. Enfin, voici le doyen de la compagnie, M. Wuras, qui a quarante-huit ans de service, et pour lequel le Jubilé de Béthanie a un intérêt tout particulier, puisque Béthanie est sa création ; il l'a commencée, développée, luttant contre les circonstances les plus adverses et réussissant à la sauver des plus grands dangers.

Nous sommes véritablement en Allemagne : donc, il y a des fiancés. Une jeune demoiselle est arrivée, avec M. Wangemann, pour rejoindre son bien-aimé ; on les découvre souvent en conversation intime ; ils se prennent la main quand ils se rencontrent. Dimanche, le jeune homme sera consacré ; lundi, le mariage. La demoiselle est très aimable. Je l'ai eue comme voisine de table et elle s'est mise à me parler français ! Jugez du plaisir que cela m'a fait.

Mais je n'en finirais pas, si je voulais tout te dire. Je devrais vous présenter un autre groupe de fiancés, puis un jeune noble, un hobereau, en voyage de plaisir, qui parle très bien français ; puis la station elle-même, qui ressemble plutôt à un village : maisons bien alignées, avec trottoir et balustrades vertes ; l'église, en forme de croix, la maison d'école, le jardin où tout est verdoyant, les sources, ces précieuses sources qui ne tarissent jamais et qui font de Béthanie une oasis dans le désert ; ces amas de rochers noirs si pittoresques, au milieu desquels quelques vieux saules étendent leurs branches tordues, plongeant leurs racines dans un étang artificiel où l'on recueille l'eau des sources. Tout cela est intéressant à examiner ; plus intéressants encore sont nos hôtes, si aimables, qui nous rendent leur intérieur tout

à fait *heimlich*, c'est le cas de le dire. Mais il faut passer et en venir à la partie officielle du programme des fêtes.

Le 24, nous nous acheminons en cortège vers l'Église, que les demoiselles Grützner ont décorée de guirlandes de verdure et de fleurs. Un choral très bien chanté accueille notre entrée; nous prenons place en face de l'autel, sur lequel est placé un crucifix entre deux gros cierges allumés (nous sommes chez des luthériens purs, vous le voyez). Après un service liturgique, M. Schmidt monte en chaire et prononce, en hollandais, un sermon de circonstance, où il dit que ce jour est un jour d'humiliation, de reconnaissance et d'espérance. L'auditoire, composé de gens de toute espèce, semble l'écouter avec attention. Puis M. Wuras lit, également en hollandais, la langue comprise de tous, l'histoire de la station de Béthanie, ses débuts, les désastres qui la frappèrent lors des guerres et des migrations des Korannas, pour lesquels elle avait été fondée, puis, à l'époque où les Boers envahirent ce pays et eurent maille à partir avec les Anglais. Nous assistons à une vraie lutte pour l'existence, dont Béthanie finit par sortir victorieuse, pour se développer ensuite librement et arriver à son apogée. Le bon père Wuras lit son rapport avec un entrain difficile à décrire : on dirait qu'il raconte l'arrivée dans le monde d'un de ses propres enfants, ses maladies, sa croissance difficile, puis ses débuts dans la vie active; enfin, ses succès et sa maturité. On ne pouvait s'empêcher de jouir de la satisfaction qui se peignait dans sa voix et sur sa physionomie.

Enfin, le docteur Wangemann monte en chaire. Il parle allemand; il s'adresse aux missionnaires pour leur donner, de la part des amis de leur œuvre, un témoignage solennel de leur amour; pour les remercier, les encourager, les inviter à la vigilance et au travail.

C'était réellement beau et bienfaisant. On eût dit la patrie elle-même apportant à ses enfants, exilés volontairement pour le service de Dieu, le tribut de son approbation et de

son attachement. Je n'oublierai jamais cette voix profonde, persuasive, paternelle, ni ces paroles si pleines de sentiment.

La prière d'actions de grâces du docteur Wangemann me fit aussi beaucoup d'impression, surtout quand il remercia Dieu pour chaque parole de consolation que l'Évangile apporte au chevet d'un mourant ou dans l'âme d'un pécheur angoissé.

La réunion de l'après-midi fut présidée par M. Brand, président de la République de l'État-Libre de l'Orange, qui ne dédaigna pas de figurer officiellement dans une Église de noirs et d'y exprimer ses vœux pour la prospérité de l'œuvre des Missions. Je doute cependant que beaucoup de Boers daignent souscrire aux paroles d'encouragement que leur président adressait à des missionnaires et à des noirs.

M. Mabille présenta, en sessouto, les salutations de notre Société, parlant avec la force et l'à-propos dont il a le secret. Un pasteur hollandais fit la même chose au nom de l'Église hollandaise de l'État-Libre, qu'il représentait avec un autre de ses collègues. Nous eûmes encore quelques discours de missionnaires berlinois, pendant qu'au dehors le tonnerre grondait et que la pluie et la grêle sautaient sur notre toit de zinc, sans songer qu'elles couvraient la voix de nos orateurs.

Nous passâmes la soirée à faire de la musique, à causer et à entendre M. Posselt raconter les histoires tragiques des dangers auxquels il a échappé lors des grandes guerres des Cafres, récits faits avec une animation incroyable et où les incidents comiques ne faisaient pas défaut.

(*A suivre*.)

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11132 — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885



Le moulin de l'École industrielle. (V. p. 74.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

UN MOT A NOS LECTEURS

Nous avons la satisfaction d'annoncer à nos amis que l'appel que nous avons fait entendre en décembre dernier a été écouté, et qu'un bon nombre d'abonnés nouveaux sont venus nous encourager. Nous remercions ceux auxquels nous devons ce résultat, et nous venons prier nos lecteurs de vouloir bien faire encore un effort en notre faveur. Qu'ils se donnent la peine de nous indiquer par carte postale les adresses de personnes auxquelles ils pensent que nous pourrions envoyer un numéro *spécimen* avec quelque chance de les voir s'abonner à notre recueil. En nous rendant ce petit service, ils nous mettraient en mesure d'accroître sensiblement le nombre de nos lecteurs.

Le moment est bien choisi pour procurer à notre journal une plus large diffusion. Nous avons commencé, avec le numéro de janvier, deux séries d'articles qui conserveront leur importance pendant des années et auxquelles nos lecteurs seront souvent renvoyés.

Mais d'autres considérations, beaucoup plus importantes, nous commandent aujourd'hui de répandre dans nos Eglises la connaissance de l'œuvre des missions. Nous assistons, en ce moment, à un spectacle sans exemple depuis plusieurs siècles. Par une sorte d'entente unanime, toutes les nations se précipitent à l'envi à la conquête des parties naguère en-

core inconnues de la terre, et cet effort se concentre avec une intensité particulière sur l'Afrique, sur cette Afrique où nos missionnaires travaillent, et qu'ils ont contribué, qu'ils contribuent encore à ouvrir à l'Évangile et à la civilisation. Quel est, en ce début de l'année 1885, l'événement qui aura dans l'histoire le retentissement le plus prolongé? N'est-ce pas cette conférence africaine, où les destinées ultérieures du continent noir sont étudiées et réglées?

On peut dès lors conclure que, sur l'horloge de l'histoire, *l'heure des missions a sonné*. Nous le disons avec une conviction profonde, une Église qui se désintéresse des missions, qui ne met pas sa tâche de conquête en première ligne dans ses préoccupations, cette Église abdique et déchoit volontairement. Oh! que Dieu préserve d'un sort pareil nos Églises de France. Elles, si honorées autrefois, et placées au premier rang par la persécution, sauront-elles comprendre qu'on ne vit pas de souvenirs héroïques, si glorieux soient-ils, et que si l'heure du martyre est passée, il reste aux enfants, pour garder la place des pères et pour continuer leurs traditions, l'héroïsme des missions?

Puissent-elles s'en rendre compte toujours mieux, et puisse notre modeste journal les aider dans l'accomplissement de cette grande tâche!

MISSION DU SÉNÉGAL

Arrivée à Saint-Louis de mademoiselle Chollet.

Un télégramme a annoncé l'heureuse arrivée à Saint-Louis, le 31 décembre, de mademoiselle Thérèse Chollet, dont nous mentionnions le passage à Paris dans notre dernier numéro. Son mariage civil avec M. Jaques a eu lieu dès le soir de l'arrivée, et le mariage religieux le lendemain, 1er janvier. Dieu veuille accompagner notre sœur de ses

bénédictions dans sa carrière missionnaire, et qu'il lui donne d'apporter à son mari beaucoup de force et de joie pour la tâche grande et difficile qui leur est confiée.

DÉPART DE MM. MORIN ET MABILLE

Le samedi soir, 10 janvier, MM. Morin et Mabille ont pris la parole à la réunion de prières pour les missions, et se sont recommandés au souvenir et aux intercessions des chrétiens. Le jeudi suivant, 15 janvier, à cinq heures du soir, nous célébrions, à la Maison des missions, le service de sainte Cène qui précède toujours le départ des missionnaires. Le lendemain, à deux heures de l'après-midi, M. Mabille nous quittait pour aller faire ses adieux à divers membres de sa famille, à Orléans et à Montcaret. Il a été rejoint à Bordeaux par M. Morin. Un service d'adieux, où M. Jousse représentera le Comité, est convoqué pour le soir du jour même où nous écrivons, lundi 19 janvier. Et demain matin, nos amis s'embarqueront à Pauillac, à bord du *Sénégal*. Nous espérons pouvoir donner encore des nouvelles de leur départ.

Nous ne devons pas oublier de mentionner le succès qui a couronné les études de M. Morin. Mercredi dernier, il a soutenu, devant la Faculté de médecine de Paris, une remarquable thèse qui a été reçue avec la mention *très satisfait*. Nous nous réjouissons de ce résultat, non seulement pour la famille du nouveau docteur, mais aussi pour notre mission de Saint-Louis, qui sera la première à en profiter.

Nous publions, avec l'autorisation de l'auteur, une pièce de vers composée par M. le pasteur Ch. Vernes, à l'occasion de la consécration de M. Morin, son neveu.



LE MISSIONNAIRE

Messager du salut, sur des plages lointaines
Il va porter le nom et l'amour de Jésus;
Des nègres asservis il va briser les chaînes,
Et dire aux affligés : Ne désespérez plus !

Aux pécheurs endurcis que le mal emprisonne,
Dérobant à leurs yeux l'aspect des cieux profonds,
Il va parler du Dieu qui juge et qui pardonne,
Et rassurer leurs cœurs en inclinant leurs fronts.

Dans leur âme insensible aux réalités saintes,
Sa voix éveillera l'espoir des temps nouveaux,
Et. prenant en pitié leur détresse et leurs plaintes,
A ces morts il criera : Sortez de vos tombeaux !

Au nom du Christ, souffrant sur une croix sanglante
Pour montrer du vrai Dieu la justice et l'amour,
Et faisant rayonner, par sa mort triomphante,
Dans la nuit du péché le pur éclat du jour,

Il va, vers ces petits qu'on foule et qu'on méprise
Pencher avec bonté son front compatissant,
Soulager leur misère, hélas ! qu'il a comprise,
Leur révéler l'amour d'un Père tout-puissant.

Prendre leur cause en main ; à l'ami qui console,
Jésus, les amener par ses soins empressés,
Et les fortifier par la sainte parole
Qu'il donne en nourriture aux esprits oppressés ;

Aux abus d'un trafic corrupteur et barbare,
Opposer le devoir, la foi, la liberté,
Et, dédaignant les biens qu'envie un œil avare,
Enrichir son troupeau, grâce à sa pauvreté ;

Resplendissant au ciel, leur montrer l'héritage
Incorruptible, offert à qui le veut saisir,
Afin qu'ayant sur terre un plus juste partage,
Ils aspirent en haut d'un plus noble désir!

Il a, pour le combat, saisi toutes ses armes;
En vain le doux foyer voudrait le retenir;
Son cœur est déchiré, mais, comprimant ses larmes,
Il espère, les yeux fixés sur l'avenir.

Son père lui dit : Pars, et que Dieu te conduise;
Sa mère, en frémissant, le presse entre ses bras,
Et, domptant la faiblesse à sa douleur permise,
Dieu, dit-elle, mon fils, accompagne tes pas!

Et lui, considérant, dans sa grandeur immense,
La tâche confiée à ses tremblantes mains,
Il serait accablé, si Dieu, dans sa puissance,
N'était là pour guider ses efforts incertains.

Mais le Maître fidèle a versé l'allégresse
Du sacrifice obscur dans son cœur résolu,
Et sa joie est plus vive encor que sa tristesse,
Car, qui lutte à genoux ne peut être vaincu.

Et, paré des couleurs de l'aurore naissante,
Il voit briller au loin le champ de ses travaux :
Les païens convertis, la moisson jaunissante,
Les pauvres à sa voix consolés de leurs maux,

Le royaume de Dieu, poursuivant ses conquêtes,
Jésus, par sa tendresse, essuyant tous les pleurs;
Le souffle du Très-Haut, courbant toutes les têtes,
Comme au vent du matin font les épis en fleurs,
Et l'homme aux pieds du Christ oubliant ses douleurs.

CH. VERNES.



Réunion d'adieux de MM. JEAN MORIN et ERNEST MABILLE, dans le temple des Chartrons, à Bordeaux.

C'est le 19, à huit heures et demie du soir, que cette réunion a eu lieu. L'affluence était considérable; les amis de notre œuvre, et ils sont nombreux à Bordeaux, s'étaient donné rendez-vous, pour témoigner aux missionnaires partants leur cordiale sympathie et leur amour chrétien. Tous les pasteurs de Bordeaux et plusieurs autres des environs occupaient l'espace réservé au pied de la chaire.

La présidence fut confiée à M. le pasteur Fuster. Après le chant d'un cantique et une prière, M. B. Couve, vice-président de la Société auxiliaire de Bordeaux, fut chargé de présenter à l'assemblée les deux jeunes frères que le Seigneur appelle à travailler au Sénégal. Il le fit en termes émus et sympathiques : il n'avait pour cela qu'à laisser parler son cœur.

Le missionnaire Th. Jousse, chargé par le Comité de Paris de le représenter dans cette circonstance, remercia les membres du Comité auxiliaire de Bordeaux et les nombreux amis qui le secondent, pour leur intérêt croissant en faveur de l'œuvre des missions en général et de celle du Sénégal en particulier. Il rappela qu'il y avait juste soixante ans que la première Société auxiliaire de Bordeaux avait été fondée et que le 7 mars 1825 avait eu lieu, dans le même temple des Chartrons, la première réunion mensuelle en faveur des missions.

M. E. Mabille nous transporta dans l'Eglise d'Antioche, au moment où Saul et Barnabas furent mis à part pour aller porter l'Evangile aux Gentils. « A l'exemple de ces deux serviteurs de Dieu, dit-il, l'Eglise nous envoie prêcher la bonne nouvelle du salut aux païens. Merci pour l'empressement avec lequel vous êtes venus ce soir nous dire adieu. Nous vous demandons le concours de vos prières et avec

d'autant plus d'instance que vous avez fait de l'œuvre du Sénégal votre œuvre, sans cesser pour cela de vous intéresser à toutes les autres. La mission que nous allons continuer est grande et difficile ; nous aurons des rapports journaliers avec les hommes de gouvernement, avec les colons, avec les mahométans, dans un pays où règne le catholicisme, où le protestantisme n'est qu'une infime minorité ; et nous sommes jeunes et sans expérience, nous avons besoin de sagesse, veuillez la demander au Seigneur pour nous, de même que la fidélité. Priez pour nous avec assiduité. » Notre jeune ami a cité plusieurs faits empruntés à la vie du missionnaire Hudson Taylor, qui ont très bien illustré sa demande de prières, de ces prières persévérantes auxquelles Dieu répond.

M. Jean Morin est aussi très touché de l'accueil si chaud, si sympathique des amis de Bordeaux. L'année dernière, en quittant la patrie pour aller au Sénégal, notre ami avait devant lui l'inconnu ; aujourd'hui, il peut dire : « Je reviens chez moi. L'Eglise, là-bas, est petite sans doute, mais il y a cependant des chrétiens dont la fidélité m'a humilié et encouragé tout à la fois. Il y a des ombres sans doute, mais où n'y en a-t-il pas ? Et ces ombres elles-mêmes nous font apprécier davantage les points lumineux. Priez pour que nous soyons fidèles dans l'accomplissement de notre tâche. Nous n'osons pas dire : Priez pour que nous ayons de grands succès ; nous sentons bien qu'avant de moissonner, nous devons semer ; priez pour que nous le fassions avec tact, avec mesure, avec fidélité. »

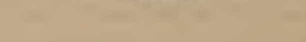
M. Fuster s'est demandé quels sentiments nous devions remporter d'une réunion comme celle à laquelle nous venions d'assister ; il n'hésite pas à dire que ce doit être un sentiment de gratitude. Rappelant l'histoire de la fondation de la mission du Sénégal, il a touché et fait toucher du doigt les épreuves qu'elle a traversées, les tristesses dont elle nous a abreuvés, les découragements dans lesquels on a été

maintes fois sur le point de tomber ; et à chaque fois que cette question se posait : Devons-nous abandonner ce champ de mission? Dieu répondait en suscitant de nouveaux ouvriers. «Voilà deux frères qui ont répondu à l'appel de Dieu par le sentiment d'une confiance absolue; cette confiance, nous voulons la partager. Dieu réserve un bel avenir à cette mission qui un jour fleurira comme celle du Lessouto. Mais pour cela entourons-la de notre affection et de nos prières incessantes. »

M. Lauga fils, un oncle du jeune Mabille, a terminé cette réunion par une prière à laquelle tout le monde s'est associé de cœur. La foule s'est écoulée lentement ; on sentait que chacun s'était intéressé d'une manière sympathique aux adieux solennels qui avaient fait l'objet de cette réunion.

21 janv. Hier nous avons accompagné, au nombre de douze, nos chers voyageurs à bord du *Sénégal*, à Pauillac. Comme toujours, le dernier adieu a été pénible, mais il a été calme et sérieux, comme il convient quand ceux qui partent et ceux qui restent se sentent également entre les mains de leur Sauveur et Maître (1).

TH. J.



AFRIQUE DU SUD

LA QUESTION DES BÉCHUANAS

(Second article.)

Ce second article est destiné à diminuer, si ce n'est à dissiper entièrement les craintes que le précédent a dû inspirer aux amis des missions.

Dans son numéro du 17 décembre, le journal du Cap,

(1) L'embarquement s'est fait le 20 janvier, mais le « Sénégal » n'a levé l'ancre que le 21 à quatre heures du matin.

l'*Argus*, a annoncé l'arrivée du major général sir Charles Warren, avec des troupes de toutes armes. Il allait se rendre dans le pays des Béchuanas comme *Commissaire spécial* subordonné au gouverneur sir Hercules Robinson, ayant néanmoins des pouvoirs très étendus.

Voici en quels termes il a fait connaître les instructions qu'il avait reçues de lord Derby, ministre des colonies :

« Le but de l'expédition est :

« 1° De chasser les flibustiers (*filibusters*) du pays des Béchuanas, de le pacifier, de prendre toutes les mesures nécessaires pour prévenir de nouvelles déprédations et de garder ce pays jusqu'au moment où sa destination ultérieure sera connue.

« 2° On sait, à n'en pas douter, que ces flibustiers sont presque tous des blancs, mais ils ont pour habitude d'employer des naturels en les prenant à leur solde. Pour pacifier le pays, il ne faudra pas agir sur les blancs seulement, mais aussi sur la population indigène, et il sera nécessaire d'y lever un corps de police armée.

« 3° Le premier but de l'expédition étant de chasser les flibustiers et de s'en rendre maître, il faudra pour y réussir les empêcher de chercher un accroissement de force parmi les habitants des territoires voisins, le Transvaal et l'État-Libre de l'Orange. Il est indispensable d'enlever aux malfaiteurs les sympathies de tous les blancs respectables. — J'ai l'intention pour cela de visiter les principaux centres des populations parlant le hollandais, pour leur expliquer personnellement le but de l'expédition. Ces centres sont le district de la Perle et celui de Cradock (*dans la Colonie*) et l'État-Libre de l'Orange. J'irai voir, à Bloemfontein, le président Brand, avec lequel je suis sur un pied d'intimité. Je me propose également, si le gouvernement du Transvaal n'y fait pas d'objection, d'aller voir quelques-uns de mes anciens amis, parmi les habitants du district de Bloemhof. »

Pour ce qui concerne les terres dont on voulait s'em-

parer, sir Charles Warren a dit que, conformément à ses instructions, tous les droits des indigènes doivent être respectés : aucune ferme ne leur sera enlevée, les eaux dont ils ont la jouissance resteront entièrement à eux ; tout ce qu'on saura, après investigation, leur avoir légalement appartenu, leur sera assuré.

Il y a cependant dans le pays des Béchuanas des milliers d'arpents de terres arides, appelées *terres sèches*, qui pourront être occupés par des blancs, sous surveillance, avec la clause qu'ils y recueilleront des eaux en les endiguant, ou en creusant des puits à leurs propres frais. Les chefs indigènes ne s'y opposeront pas. Ils sont disposés à suivre la maxime : *donnant, donnant*, c'est-à-dire à céder une portion de leurs terres pour jouir de la protection d'un gouvernement puissant et juste.

On a vu que les instructions remises à sir Charles Warren portent qu'il devra garder le pays des Béchuanas jusqu'au moment où sa *destination ultérieure sera connue.* Cela veut sans doute dire jusqu'à ce qu'on ait décidé si ce pays relèvera du gouvernement du Cap, ou s'il sera placé, comme le Lessouto, sous le protectorat direct de la reine d'Angleterre.

D'après les journaux de la Colonie, le district auquel il importe le plus de porter secours est celui que les envahisseurs ont appelé *Goshen* et dont le chef principal est Montsioa.

Avant de recourir aux moyens extrêmes, on devait accorder un délai de six semaines aux délinquants. Dieu veuille qu'ils en aient profité !

EUGÈNE CASALIS.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS

(Suite)

II. — Le manque de préparation.

Ce caractère tout primitif des Bassoutos nous fait comprendre d'emblée quel doit être pour eux le principal obstacle à recevoir l'Evangile : c'est qu'ils n'y sont pas encore préparés. Ils n'ont eu ni cette préparation positive de la loi qui était, pour l'Israélite fidèle, comme un précepteur chargé de le conduire à Christ, et dont nous voyons les résultats dans ce magnifique épanouissement de foi et de charité de la première Eglise de Jérusalem; ni cette autre préparation toute négative du monde païen et des nations civilisées de l'antiquité que Dieu avait laissés marcher dans leurs propres voies, et qui, après avoir essayé de tout et demandé tour à tour et inutilement, soit au culte de la patrie, soit à celui de l'art, soit aux religions naturelles ou aux divers systèmes de philosophie, la satisfaction des besoins les plus indestructibles de l'âme humaine, venaient à la fin, de guerre lasse, et désespérant d'elles-mêmes, chercher la paix et le pardon au pied de la croix du Galiléen. Le Mossouto, — je parle ici d'une manière générale et qui n'exclut nullement les exceptions, — est encore plus ou moins dans cet état d'ignorance de soi-même et de propre justice naïve qui précède le réveil de la conscience. Il ne connaît ni ces tourments d'une âme altérée de sainteté et soupirant après une rédemption, ni cette soif de vérité qui consume ceux qui en sont atteints. C'est naturellement, sans efforts, qu'il admet la vérité du christianisme, par l'effet d'une certaine simplicité de cœur et de ce sens droit qui perçoit les choses divines de même que l'œil perçoit la lumière; il l'accepte volontiers, en théorie, comme la vraie religion dans laquelle il faut vivre et

servir Dieu pour être sauvé; mais il est rare qu'il saisisse l'Evangile par la foi, comme la perle de grand prix qu'il aurait longtemps cherchée ou comme l'heureuse nouvelle d'une délivrance inespérée.

L'opposition entre la loi et la grâce, entre le salut par les œuvres et le salut par la foi, n'existe pas encore pour la plupart de nos chrétiens bassoutos. Ils ne connaissent guère par expérience l'état d'âme décrit Rom. VII, et pas davantage cet autre état dont l'Apôtre trace le tableau dans le chapitre suivant. On en voit peu qui marchent courbés sous le sentiment de leurs misères et de la condamnation de la loi, et, par la même raison, il y a parmi eux bien peu d'âmes affranchies, et qui, étant mortes à la loi, parce qu'en elles, la loi a achevé son œuvre, vivent dans la glorieuse liberté des enfants de Dieu. En général, le développement religieux du chrétien mossouto est d'un degré inférieur. Je le comparerais à celui des enfants d'une famille pieuse, ou à celui du fidèle de l'Ancien Testament, qui marchait sans doute dans le chemin qui mène à la vie, mais dont la foi, quoique sincère, avait encore nécessairement un caractère provisoire et incomplet, parce que les plus intimes profondeurs de son être n'avaient pas encore été ébranlées, et que pour lui la crise suprême et définitive n'avait pas eu lieu.

Dans la plupart des conversions, c'est surtout le sentiment qui est en jeu. Cela est si vrai, qu'autrefois, dans nos Églises, et peut-être, dans une certaine mesure, encore aujourd'hui, le signe auquel on croyait reconnaître qu'une personne était convertie, c'est lorsqu'elle avait été vaincue par l'émotion au point de sangloter dans les réunions. Avant cela, elle-même aurait eu parfois peine à admettre qu'elle appartînt réellement au Seigneur. Ces émotions, il faut le reconnaître, ont assez souvent des causes profondes, telles que le sentiment du péché ou des compassions de Dieu; chez plusieurs, elles sont précédées d'un long travail extérieur; mais, chez d'au-

tres, elles ne vont guère plus loin que la surface. Dans les temps d'excitation religieuse, un rien suffit pour les provoquer. Souvent, c'est un rêve, le chant d'un cantique, une association d'idées, que sais-je? une certaine intonation de voix du prédicateur ou seulement la contagion de l'exemple. On comprend qu'elles ne soient pas toujours la preuve d'un véritable changement du cœur. Combien en avons-nous vus, de ces nouveaux convertis qui, pendant des semaines, des mois, nous donnaient les plus belles espérances, puis, tout d'un coup, faisaient défection! La semence qui avait commencé à germer en eux venait de se flétrir subitement à l'heure de l'épreuve, parce qu'elle n'avait pas poussé d'assez profondes racines, et d'où cela venait-il, sinon de ce que le roc de leur cœur n'avait pas encore été brisé?

En Europe, là où la prédication fidèle de la Parole de Dieu a réveillé les consciences, il y a chez les mondains, à l'égard de l'Évangile, une hostilité secrète qui ne demande qu'à éclater. Dans de certains pays, il n'est pas toujours aisé d'aborder une personne pour la rendre attentive à ses intérêts éternels. Entrer pour cela dans les maisons..., mais, aux yeux de certaines gens, cela équivaut presque à une violation du domicile! Essayez de prêcher l'Évangile dans les rues, on vous jettera des pierres! Mais aussi, qu'une pauvre âme travaillée et chargée accepte le message du salut, et elle en sera comme transformée. Au Lessouto, l'œuvre de l'évangélisation ne nous présente d'ordinaire ni ces périls, ni ces joies. Rien de plus facile, extérieurement, que d'évangéliser les païens. Vous entrez dans un village; vous priez le chef de bien vouloir réunir ses gens; ils se rassemblent, ils font un cercle autour de vous, et là, debout ou assis sur une pierre, vous tâchez de mettre à leur portée les vérités de la Parole de Dieu. Nul ne vous contredira; on vous permet de tout dire; on dira même oui et *amen* à toutes vos exhortations, mais sans que cela tire à conséquence. Que de fois, à la vue des figures placides et de l'air de parfaite satisfaction de nos

auditeurs, aurions-nous voulu pouvoir provoquer dans leurs âmes comme le scandale de la croix, et y faire naître cette irritation qui eût été pour nous le signe que la pointe du glaive se faisait sentir! Vains efforts! Les déclarations les plus saisissantes ne réussissaient pas à troubler leur quiétude. « Il me semble, disait un jour Félix Neff, que je tire à boulets rouges contre des murs de terre grasse. » Ce sentiment, quel missionnaire au Lessouto ne l'a éprouvé? En veut-on savoir la raison? C'est que le terrain n'est pas préparé. La grande masse des païens qui nous entourent n'est pas encore mûre pour recevoir l'Evangile. Ce n'est pas encore pour eux le temps de la moisson; c'est à peine celui des semailles, et les promesses les plus touchantes de l'Évangile, aussi bien que les menaces dela loi, ne sont le plus souvent, entre nos mains, que comme le pic ou la charrue qui sert à défricher un sol presque vierge.

(*A suivre.*) L. Duvoisin.

UNE GRANDE ŒUVRE A FAIRE

dans les hautes vallées du Lessouto

Un coup d'œil jeté sur la carte du Lessouto apprend qu'il se divise en deux portions distinctes : la partie montagneuse, et la partie basse. Cette partie basse, elle-même très accidentée, forme un peu plus du tiers du pays. C'est celle qui s'étend sur le versant occidental des Maloutis, et que limite à l'ouest le Calédon. La vallée inférieure de l'Orange, à la hauteur de Massitissi, rentre aussi dans cette portion du pays. C'est la seule qui fût peuplée autrefois ; c'est celle où se trouvent toutes les stations.

La portion montagneuse, plus considérable comme étendue, comprend la partie supérieure des vallées de l'Orange, du Petit Orange, de la Makhaleng, et d'autres

rivières qui traversent, dans leur cours inférieur, la région où se trouvent les stations. Ces hautes vallées sont peu connues. Celle de l'Orange a été visitée en 1836 par MM. Arbousset et Daumas, lors du voyage qui leur permit de découvrir et de baptiser le Mont-aux-Sources, auquel elle aboutit. Elle était alors peu habitée et l'on suppose qu'il en était de même des autres portions élevées du Lessouto.

Depuis un certain nombre d'années, tout a changé. Les Bassoutos, se trouvant à l'étroit dans les limites où les ont renfermés les conquêtes des Boers, n'ayant plus, dans la région basse qu'envahissent les cultures, d'espaces suffisants pour faire paître leur bétail, ont occupé peu à peu les parties plus reculées du pays, malgré leur accès très difficile. Et c'est ainsi que, petit à petit, cette contrée, naguère encore désignée sur les cartes comme pays inoccupé, s'est peuplée dans des proportions qui ont surpris les missionnaires eux-mêmes. Ils se sont sentis pressés de porter l'Évangile à ces populations nombreuses et pour la plupart ignorantes des choses du salut. Une étude attentive de la question les a convaincus, d'autre part, que ce travail d'évangélisation ne pourrait se faire utilement des stations existantes, surtout en ce qui concerne la haute vallée de l'Orange, décidément trop éloignée de Massitissi, dont elle relève, pour que le missionnaire de ce poste puisse essayer d'y atteindre. Aussi la conférence a-t-elle proposé au Comité, dès le printemps de l'année dernière, de placer une nouvelle station au cœur de ces régions, près de la montagne de Morosi. On sait que ce poste difficile est réservé à M. Cochet.

M. Ed. Jacottet vient de faire dans les hauts Maloutis un voyage qui lui a permis d'apprécier l'étendue des besoins que la mission a encore à satisfaire au Lessouto. On lira avec intérêt le chaleureux plaidoyer qu'il nous envoie en faveur de ces populations, jusqu'à ce jour privées de l'Évangile. Hâtons-nous d'ajouter qu'il plaide une cause gagnée.

« Ce qui nous a le plus frappés, c'est la masse de popula-

tion qui s'est portée depuis quelques années dans les hautes vallées des fleuves ; nous avons pu constater les besoins nouveaux auxquels nous avons à pourvoir, et je ne doute pas qu'au point de vue missionnaire, notre voyage n'ait une réelle importance. Partout où un village peut se nicher, à portée de champs cultivables, on peut être certain qu'il ne manquera pas. Nous avons traversé le massif des Maloutis à la latitude de Morija ; sur toutes les rivières nous avons rencontré des habitants ; plus haut encore on nous a parlé de nombreux villages. La densité de la population est, sur la Makhaleng, le Petit Orange et l'Orange, bien supérieure à ce que nous pensions. Si le Comité hésite — et nous comprenons bien en face du déficit qu'il puisse hésiter — à nous laisser fonder la station de chez Morosi, dites-lui bien qu'elle est de toute nécessité, si nous ne voulons pas laisser dans le péché et l'ignorance une immense population qu'il est impossible d'évangéliser d'ailleurs. Les chiffres que nous ont fournis MM. Cochet et Ellenberger, loin d'être exagérés, restent encore de beaucoup en dessous de la vérité, et, dans deux ou trois ans, la population aura encore augmenté par l'immigration, qui continue. Représentez-vous que, au-dessus de la Kuting, il y a encore huit ou neuf rivières qui se jettent dans l'Orange, et que toutes leurs vallées sont couvertes de villages, ainsi que la vallée proprement dite de l'Orange.

« La nouvelle station de Matatiélé pourra bien, vu sa position géographique, s'occuper d'une partie, mais d'une partie seulement de ces populations ; mais si la station de Morosi ne se fonde pas, jamais on ne pourra faire quelque chose de complet. Votre connaissance des lieux vous permet de vous en faire une idée, et si vous aviez été avec nous, vous seriez sans doute entièrement de notre avis. Pouvons-nous ainsi laisser, sans paralyser notre œuvre et arrêter son développement, une nombreuse population entièrement privée des lumières de l'Évangile et des bienfaits de la civilisation? Il est temps que nous occupions enfin tous les postes néces-

saires du pays ; ce serait une mauvaise économie de temporiser plus longtemps.

« Voilà pour l'Orange ; mais il y a de plus la Makhaleng et le Petit Orange. Ici la situation même défend absolument de songer à une station missionnaire ; seuls des évangélistes indigènes pourraient vivre dans ces lieux reculés où l'on ne parvient qu'avec peine et au prix de grandes fatigues. Ce sera pour eux une vie de dévouement et de renoncement, mais nous réussirons, avec la grâce de Dieu, à trouver ceux dont nous avons besoin. Les postes de la Makhaleng se rattacheraient naturellement à Morija, mais imposeront à M. Mabille un grand surcroît de besogne. Quant au bassin du Petit Orange, il sera plus difficile de savoir qu'en faire ; il faut deux journées et demie d'une marche fatigante et même dangereuse pour y arriver de Morija ou de Thaba-Bossiou ; de chez Morosi l'accès sera sans doute plus difficile encore. Mon impression personnelle est que c'est de Morija même qu'il faut l'entreprendre, en confiant à l'un des professeurs des écoles la surintendance des évangélistes qu'on y placerait. Mais, hélas ! rien n'est encore fait, et le manque de fonds nous permettra-t-il d'agir avant qu'il soit trop tard ?

« Que le Comité et les Eglises soient mis au courant de ces nouveaux besoins, et sans doute qu'ils ne permettront pas que la limitation de nos ressources nous empêche d'entreprendre un si urgent travail. Croyez bien que je n'exagère rien. C'est surtout la population de la vallée du Petit Orange qui m'inspire une vive compassion ; vous vous représenterez difficilement un endroit aussi séparé du reste du monde. Ce sont des gens de Mogale (1) qui s'y sont établis depuis douze à quinze ans ; ils ne savent rien de la mission ou du christianisme, et le paganisme y est sans doute ce qu'il était il y

(1) Frère de Moshesh qui a laissé son nom à l'une des magistratures du Lessouto : Mohales'hoek. (*Réd.*)

a cinquante ans dans le reste du Lessouto. J'ai peu vu de spectacles qui m'aient aussi douloureusement ému.

« Le Lessouto est loin, vous le voyez, d'être encore évangélisé ; ici encore il y a des terres vierges, des populations neuves aux choses du Seigneur ; nous avons à faire encore œuvre de pionniers ; on ne s'en rend peut-être pas compte dans nos Eglises françaises? Il est bon de fonder des œuvres nouvelles au Zambèze ou en Algérie, et tout véritable ami des missions y applaudira de grand cœur, mais que pour cela on ne néglige pas des œuvres antérieures, et surtout qu'on comprenne que, pour les maintenir, il faut non seulement conserver les positions acquises, mais encore leur permettre de se développer d'une manière normale. Pour réussir, notre œuvre doit être une œuvre d'ensemble et exercer son action sur toutes les fractions de la tribu ; nous ne pouvons laisser un membre en souffrance, sans que le corps tout entier en soit lui-même atteint.

« C'est en grande partie ce but missionnaire qui nous a poussés à entreprendre ce voyage, plus encore que l'attrait de la nouveauté. J'espère que vous saurez apprécier l'importance de ces nouveaux renseignements qui me paraissent devoir peser d'un grand poids dans vos futures délibérations. Nous saisirons également la conférence de cette question aussitôt qu'elle se réunira. La population continuera sans doute à se porter en avant ; plus haut qu'au point où nous avons passé, il reste, surtout dans la vallée de l'Orange, beaucoup de place qui ne tardera pas à être occupée ; cette vallée, par endroits, s'élargit considérablement. Letsié a compris l'importance qu'il y avait à faire occuper le pays par des gens à lui, et il envoie à chaque instant fonder de nouveaux villages. Il nous faut suivre ce mouvement ; permettez-nous de le faire ! »

Ed. Jacottet.



QUE VONT DEVENIR NOS ÉCOLES AU LESSOUTO?

La situation des écoles continue à préoccuper nos missionnaires. Pour donner une idée de la gravité des embarras où les a jetés la suppression des allocations scolaires qui leur étaient faites autrefois par le gouvernement du Cap, il est nécessaire de rappeler l'origine de ces allocations et l'importance qu'elles avaient prise.

Au début, les écoles de la mission n'avaient d'autres revenus que les contributions volontaires des indigènes. Les instituteurs se contentaient d'un modeste salaire, proportionné aux ressources des Eglises. Après que le Lessouto eut été réuni à la Colonie du Cap, le département scolaire de la Colonie, à la tête duquel se trouvait et se trouve encore un homme d'une haute valeur, animé d'une vraie philanthropie et sincèrement dévoué à la cause des indigènes, le docteur Dale, se considéra comme chargé de l'instruction des Bassoutos. Il eut toutefois le bon sens de ne pas vouloir établir un système d'écoles en concurrence avec celui de la mission. Un délégué du docteur Dale, M. Nixon, se rendit au Lessouto, en 1875, pendant une session de la conférence, et, dans la séance du 2 mai, apporta aux missionnaires les propositions du gouvernement, propositions très libérales et qui furent acceptées. Le gouvernement se réservait un certain droit d'inspection et de contrôle, soit sur les programmes, soit sur le fonctionnement des écoles. En retour, il assurait à celles-ci les subventions gouvernementales, aussi bien pour le matériel scolaire que pour le salaire des instituteurs. Hâtons-nous d'ajouter que l'argent nécessaire à ces subventions était fourni non par la Colonie, mais par les Bassoutos eux-mêmes. Il était prélevé sur le produit de l'impôt qui, aux termes des traités, devait être dépensé dans le pays même et à son profit.

La seule crainte manifestée par les missionnaires, lors de leur entrevue avec M. Nixon, fut de voir, par l'intervention du gouvernement, le traitement des instituteurs s'élever à un taux hors de proportion avec leur situation précédente et avec le niveau des autres salaires, par exemple ceux des évangélistes, qui restaient à la charge exclusive des Eglises. Aussi les voyons-nous, dès cette séance du 2 mai 1875, insister sur ce danger, et indiquer le chiffre auquel aurait dû, selon eux, être établi ce traitement : 250 fr. pour les maîtres d'école ne possédant que le sessouto, et 500 pour ceux pouvant enseigner l'anglais.

L'avenir a montré que cette prudence était de saison. Le salaire des instituteurs dépourvus du brevet monta rapidement à 375 fr., tandis que celui des maîtres d'école brevetés atteignait jusqu'à 750, 875 et même 1,000 fr. En même temps nos écoles supérieures, l'école normale de Morija, l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou et plus tard l'école industrielle de *Kuting*, près de Massitissi, pouvaient, grâce aux allocations de la Colonie, se développer sans coûter autre chose à notre Société que le traitement et le travail de leurs directeurs.

Voici quelques chiffres qui montreront à quelle somme l'ensemble des subventions gouvernementales avait fini par s'élever. Durant le dernier trimestre avant la guerre, de juillet à septembre 1880, l'ensemble des allocations scolaires pour le Lessouto s'est élevé à 20,931 fr. 25, pour ce seul trimestre : l'école normale de Morija entrait dans cette somme pour 7,201 fr. 25. A une autre époque, en 1882, cette dernière école recevait, pour un trimestre, une somme passablement inférieure, mais encore très forte : 3,468 fr. 75. — En nombres ronds, c'est sur 80,000 fr. environ que nos missionnaires s'étaient habitués à compter pour défrayer leurs divers établissements scolaires.

Ce système, auquel le Lessouto doit d'incontestables progrès, ne pouvait porter tous ses fruits qu'à une condi-

tion : c'est de durer. Autrement, il constituait pour la tribu tout entière, et pour les instituteurs en particulier, un véritable danger. Il habituait les indigènes à considérer les écoles comme étant à la charge du gouvernement ; et les instituteurs à compter sur un salaire indépendant de l'état général des ressources et peut-être plus élevé que ne le comportait la condition ordinaire de leurs compatriotes. L'événement l'a bien montré. Lorsque le Lessouto eut, en automne 1883, cessé de faire partie de la Colonie et qu'un peu plus tard le nouveau gouverneur, le colonel Clarke, eut déclaré, pour faire sentir à la portion récalcitrante de la tribu les inconvénients de son attitude, que les allocations scolaires seraient supprimées jusqu'au jour où le produit de l'impôt, remontant au niveau normal, permettrait de les rétablir, nos missionnaires, restant moralement et matériellement chargés de la responsabilité des écoles, se trouvèrent plongés soudain dans des embarras dont quelques-unes de leurs lettres ont pu nous donner une idée. Ils se virent en face de ce dilemme angoissant : impossibilité morale de fermer les écoles, impossibilité matérielle presque aussi grande de les faire vivre.

On dira : mais ne pouvait-on revenir simplement à l'ancien état de choses ? Sans doute, c'était et c'est encore pour le moment la seule voie ouverte. Mais, sans compter qu'au Lessouto comme ailleurs, réduire des dépenses et des salaires et surtout les réduire de moitié, des trois quarts, ou plus encore, est chose très difficile, il ne faut pas oublier que les dernières années ont été mauvaises ; que la guerre a appauvri la tribu ; que la confiance a diminué ; que, cette année surtout, la récolte est très menacée par la sécheresse ; que certains districts sont désolés par la famine et la petite vérole ; que presque partout les contributions volontaires des Eglises ont baissé, malgré les efforts énergiques des missionnaires pour les élever. On comprendra dès lors que jusqu'à présent on n'ait pu apporter au mal qu'un remède

insuffisant, et que la situation des écoles reste très précaire au Lessouto.

Cet état de choses n'a eu qu'un bon côté ; il a, dans des cas nombreux, montré que, pour la plupart de nos instituteurs indigènes, le dévouement n'est pas un vain mot, et que beaucoup d'entre eux savent ce que c'est que de travailler pour l'amour de Dieu et des enfants qui leur sont confiés. On en jugera par une scène touchante qui s'est passée à Thaba-Bossiou et dont nous empruntons le récit à une lettre de M. Daniel Keck, en date du 3 décembre 1884.

M. Keck rappelle d'abord que, malgré tous ses efforts, les contributions des membres de l'Eglise n'ont pas atteint la moitié de la somme sur laquelle il avait cru pouvoir compter. De là une perspective terrible : la suppression totale des salaires, déjà fortement réduits. La question a dû être abordée de front à la fin d'octobre. Le 31 de ce mois, il y eut une séance où l'on examina la situation, sans aboutir à aucun résultat pratique. Le lendemain, 1er novembre, nouvelle séance où on retourna la question dans tous les sens, pour arriver toujours à cette conclusion désolante : « La famine met l'Eglise dans la misère ; nous ne pouvons donner ce que nous avions promis ; tâchez de vous en tirer comme vous pourrez, mais, de grâce, ne quittez pas l'œuvre. » — « Après cette séance, raconte M. Keck, nous donnâmes trois heures à nos ouvriers, instituteurs et évangélistes-instituteurs, pour réfléchir, et dans l'après-midi nous eûmes une nouvelle séance publique.

« Les cœurs battaient bien fort, je vous assure, car chacun comprenait la gravité du moment. « Mes amis, dis-je, l'Eglise, interrogée, a demandé à ses ouvriers de rester dans l'œuvre malgré la situation précaire qui leur est faite. Deux voies seulement s'offrent à vous, mes aides : vous pouvez donner votre démission ou rester dans l'œuvre sans salaire ; je demande que si vous cessez une partie de votre travail,

ce ne soit pas la prédication, ce qui nous ferait perdre nos postes, mais plutôt les écoles. Cependant j'aimerais et il serait désirable que vous restassiez à vos postes sans fermer vos écoles. »

Voici la touchante réponse des évangélistes et des instituteurs :

Joas, évangéliste et instituteur à Masianokeng. « Je demande qu'on proportionne l'œuvre à nos forces. Nous sommes vos charrues, nous ne quitterons pas le champ que vous nous avez donné à cultiver ; le secours que vous nous donniez, c'était les bœufs qui tirent ; déjà de huit vous les aviez réduits à deux au mois de janvier, maintenant vous ôtez même ces deux ; cependant nous, vos charrues, nous resterons à nos postes ; je reste évangéliste ; quant à l'école, je la continuerai à la condition que les parents m'aident à sarcler mes champs. »

« Le 9 novembre, ajoute M. Keck, je suis allé à Masianokeng pour cet objet, et tout a été arrangé à l'amiable, quoique la séance ait duré trois heures. »

Joël, adjoint de Joas. « J'aime trop l'œuvre pour faire des conditions ; je travaillerai comme toujours. L'œuvre de Dieu est trop belle pour que je l'abandonne pour de l'argent. Je suis votre charrue, je reste. »

Jonas, évangéliste et instituteur chez Khotso. « Je ne puis pas parler comme Joas, car il n'y a que deux enfants de chrétiens dans mon école ; je demande donc à fermer l'école pour un temps, je continuerai les services religieux le dimanche et la semaine comme par le passé. »

Samuel, évangéliste et maître d'école à Maliélé. « Je continuerai les services et l'école. »

Jacob, évangéliste chez Mama. « Malgré les grandes difficultés matérielles où je me trouve, je continuerai comme par le passé. »

Tétiké, évangéliste à Kémé. « Je resterai à mon poste. De-

puis la chute de Lévi, mon prédécesseur, l'école a été fermée; nous la rouvrirons dès que nous le pourrons. »

Esaïa, évangéliste à Korokoro : « Nous travaillons pour Dieu et non pour de l'argent ; je ne puis pas hésiter à parler comme mes collègues. »

Misa, maître d'école à Korokoro. « Je continuerai mon école comme je l'ai fait jusqu'à présent. »

Salomon, instituteur de Thaba-Bossiou. « Mon école compte 130 élèves, je ne puis la quitter, mais j'aimerais que l'on m'aidât, comme Joas, à sarcler mes champs. »

M. Keck ajoute que cette proposition de Salomon, examinée dans une séance d'Église subséquente, ne fut pas adoptée. Mais le missionnaire leva la difficulté en déclarant qu'il tiendrait lui-même la classe lorsque l'instituteur serait forcé d'aller à son champ. Quant à l'adjoint de Salomon, un nommé *Robinson*, il préféra, dans les conditions faites aux maîtres d'école, se retirer. Cette démission fut la seule. « En somme, conclut M. Keck, vous voyez que l'issue de la crise a été meilleure que nous ne pensions. »

Nous nous réjouissons qu'il en soit ainsi, et cependant nous sommes frappés de ce qu'a de précaire la situation d'évangélistes et d'instituteurs réduits à travailler sans salaire aucun. Cette situation n'est bonne ni pour les ouvriers, ni pour l'œuvre. Prolongée, elle serait funeste à la vie de l'Eglise elle-même, qui se verrait privée peu à peu de ses meilleurs moyens de se développer, l'école et l'évangélisation indigène.

Mais si l'instruction primaire souffre gravement de l'état de choses actuel, nos écoles supérieures pourraient bien en recevoir des atteintes encore plus sensibles. On se rappelle que l'école de jeunes filles de Thaba-Bossiou n'a pu être rouverte depuis le départ de M. Jousse. L'école normale de Morija, à son tour, voit venir le moment où ses ressources seront entièrement taries. Ecoutons ce que le docteur Ca-

salis, directeur de l'école, écrivait à ce sujet à son père, le 20 novembre 1884 :

« Nous venons de rentrer à Morija ; nos vacances sont passées et déjà la ruche est pleine et les travaux ont recommencé. Les premiers jours d'une rentrée sont toujours bien remplis, surtout lorsqu'il y a à admettre de nouveaux élèves. Nos cadres sont plus que pleins, mais la bourse est vide. Je suis au bout de mes économies et certes je crois que j'ai fait preuve d'habileté en réussissant à faire marcher l'école pendant 18 mois, sans recevoir de subsides ni du gouvernement, ni de la Société. Mais à l'impossible nul n'est tenu, et à la prochaine conférence, en avril, je serai forcé de déposer mon bilan si le gouvernement ne nous vient pas en aide. Ce sera une douloureuse nécessité, mais que faire ? Notre Société pourra-t-elle nous fournir les six ou sept mille francs qu'il me faut comme strict minimum pour faire fonctionner ces établissements ? »

La situation que nous venons d'exposer se recommande d'elle-même à la sollicitude de nos amis. Le Comité a fait, au cours de l'année dernière, une démarche auprès du gouvernement anglais pour obtenir le rétablissement des allocations scolaires. Son mémoire a été transmis au gouverneur du Cap. Une nouvelle tentative, actuellement projetée, aura-t-elle plus de succès ? Nous voulons l'espérer, tout en nous souvenant que ce succès dépend, en grande partie, de l'état du Lessouto et de sa complète pacification. Il se peut qu'il s'écoule encore du temps avant que ce résultat soit atteint. D'ici là, que deviendront nos écoles ? Ah ! que Dieu inspire à chacun de nous et les prières ferventes et les sacrifices que son œuvre commande !

REVUE DES STATIONS

BÉTHESDA

La station de Béthesda a changé de missionnaire au mois d'octobre dernier. Une décision de la conférence de Massitissi a appelé M. Irénée Cochet à occuper provisoirement le poste de Matatiélé, resté vacant depuis quelques années, et à en préparer la reconstitution. De Matatiélé, M. Cochet se rendra dans la haute vallée de l'Orange pour y fonder la nouvelle station dont l'établissement, comme on a vu d'autre part, a paru indispensable à nos missionnaires. Déjà l'emplacement de cette station a pu être déterminé par une commission composée de MM. Ellenberger, Preen et Cochet; elle sera située non loin de la montagne de Morosi, près d'une cime très élevée appelée Mokochumèla.

Quant au poste de Béthesda, il a passé entre les mains de M. Christol. Comme nous avons eu rarement l'occasion d'entretenir nos lecteurs de cette station, nous croyons bien faire en leur mettant sous les yeux les extraits suivants d'une lettre de M. Cochet, donnant un tableau assez complet de l'état de son troupeau quelque temps avant qu'il fût confié à d'autres mains.

L'état de l'Église avant le départ de M. Cochet.

M. Cochet nous transporte d'abord sur l'annexe de *Mékaling*. La chapelle de cette annexe avait besoin de réparations. Le missionnaire, aidé de l'évangéliste, met courageusement la main à l'œuvre, et engage les membres de l'Eglise à en faire autant, et à contribuer aussi par leurs dons au relèvement de la maison de prières. Mais voici une difficulté. Une partie des membres de l'Église sont des femmes dont les maris sont païens; elles ne sauraient être d'aucun secours par leur travail. Tout au plus peuvent-ils faire un don en

argent ou en nature. « Elles le désiraient, mais que faire? la femme est sujette au mari en tout, elle ne possède rien chez les païens bassoutos. Les maris avaient bien consenti à ce qu'elles aillent à l'Eglise, en deviennent membres, renoncent à leur faire de la bière enivrante et à prendre part à telle ou telle cérémonie païenne où, au dire de leurs docteurs, les dieux lares ne peuvent être apaisés que par des offrandes présentées par les femmes ; allait-on encore les dépouiller des grains qu'ils ont récoltés ou des quelques sous qu'ils se sont procurés à grand'peine pour bâtir ou réparer les maisons des blancs?

« Conclusion : refus net de donner.

« Je demandai à l'un d'entre eux s'il n'aurait pas donné six sous (3 pence) à sa femme pour acheter de l'eau-de-vie. « Sur-le-champ » fut sa réplique. — « Cependant, tu les lui as refusés lorsqu'elle voulait les donner pour réparer la chapelle. — Quel bien en aurait-elle tiré ? Avec de l'eau-de-vie, elle aurait été rassasiée et joyeuse! — Crois-tu que son plaisir ne serait pas plus durable si elle avait pu faire quelque chose pour *sa* chapelle? — Je ne le crois pas, car elle ne l'aurait pas *manifesté* par ses éclats de rire. » Et je n'ai pas pu le sortir de là.

« Puisque j'ai cité le nom de Mékaling, vous serez heureux de savoir que l'esprit de sacrifice n'est pas une exception rare parmi nos chrétiens. L'an dernier, malgré un secours de la caisse de la mission intérieure du Lessouto, je n'ai pu couvrir nos frais d'évangélisation. L'émigration de plus de soixante membres et la mauvaise récolte ne m'avaient pas permis de trouver des fonds suffisants dans mon Eglise. Cette année, grâce à notre situation misérable, je me suis trouvé dans la dure nécessité de ne point rouvrir les écoles, à l'exception de deux seulement. L'école de Mékaling se trouvait de fait fermée. Mon brave Teele, suivant l'exemple de Simon de Komokomong, dont il ignorait cependant le sacrifice, a renoncé à son salaire en faveur de l'école.

J'ai été d'autant plus touché de cet acte que je le sais pauvre, très pauvre.

« Oh! combien notre travail serait plus facile si nous avions plus de fidèles semblables à ces deux vieux!

« Quant à l'œuvre, elle ne se présente pas d'une manière très réjouissante dans cette vallée. Les Temboukis, qui y abondent depuis la guerre et qui s'y sentent, maintenant, plus ou moins chez eux, multiplient leurs danses et choisissent le dimanche pour les célébrer.

« L'annexe qui donne le plus grand sujet de joie est celle de *Morifi*. A chaque réunion de consistoire nous apprenons quelques nouvelles conversions. Isaac (1) a inculqué pour ainsi dire son entrain à son petit troupeau; j'y ai dernièrement réadmis deux renégats et confirmé ou baptisé six autres. Je compte très prochainement m'y rendre de nouveau pour aller baptiser dans un village un peu retiré une vieille aveugle infirme. Isaac forme son troupeau en escouades, qu'il envoie ici et là évangéliser les villages, et, chose curieuse mais réjouissante, il semble que plus nous avons eu autrefois de difficultés à annoncer l'Évangile à ces gens, plus sont grandes aujourd'hui les facilités qui nous y sont offertes. Je voudrais seulement pouvoir user de tous les moyens dont nous disposons pour gagner le plus de terrain possible. Le chef Smithe Pushuli, qui ne le cédait à personne au Lessouto en fait d'ivrognerie, a complètement renoncé à la boisson et ne cesse de me demander quand j'ouvrirai une école chez lui, afin qu'il y envoie ses enfants. Mais je n'ai pas de fonds et je ne puis m'aventurer à engager un maître d'école sans savoir où prendre son salaire, si minime soit-il.

« A *Matsatseng*, autre annexe, l'œuvre promet aussi de devenir intéressante; la congrégation a augmenté par l'immi-

(1) Cet Isaac est un des évangélistes les plus remarquables que nous ayons vus au Lessouto. Sans l'opposition de sa femme, il eût accompagné M. Coillard au Zambèze. (*Réd.*)

gration de chrétiens venant de la Colonie. Quelques conversions s'y sont produites, et l'école, que j'ai maintenue jusqu'à présent, se recrute en grande partie parmi les enfants païens. Fermer cette école eût été du coup me fermer la porte pour l'œuvre d'évangélisation proprement dite.

« La même raison m'a obligé à maintenir celle de *Phamong*, où plus de cinquante enfants païens suivent assidûment les leçons du maître-évangéliste. Pendant bien des années il nous a été impossible de constater un changement dans ce coin retiré où le paganisme règne avec toute sa corruption. Maintenant, quelques femmes se sont converties au Seigneur et nous avons tout lieu de croire que d'autres suivront l'exemple qui leur est donné.

« A *Béthesda* même la congrégation n'a point diminué, mais beaucoup de membres de l'Eglise et d'entre les meilleurs nous ont quittés. Des villages entiers, naguère peuplés de chrétiens, sont maintenant occupés par des païens. Il y a en cela peut-être un avantage, c'est que ces païens auront, bon gré mal gré, plus d'occasions d'entendre la Parole de Dieu; mais aussi nos chrétiens auront à être plus vigilants. Le paganisme a aussi sa *prédication*, comme disait un de mes anciens : l'exemple est une grande puissance, et notre jeunesse pourra bien se ressentir de ce voisinage. Jusqu'à présent, toutefois, nous n'avons pas trop à nous plaindre. Depuis avril, un assez grand nombre de personnes ont été admises dans la classe des catéchumènes, et j'en aurais davantage. Aux fêtes de Pentecôte, outre les six personnes reçues dans l'Église à Morifi, j'en ai admis trois à Matsatseng et onze sur la station.

« Par contre, la mort nous en a enlevé deux. L'une, c'est la vieille *Katrina*, qui, malgré son âge, parcourait encore toutes les semaines ses neuf ou dix kilomètres pour se rendre aux services du dimanche. Depuis quatre ou cinq ans sa vue s'était rapidement éteinte; mais il fallait voir sa chaleur et sa vivacité lorsqu'elle parlait de son Sauveur. Le 12 juin

elle s'est endormie dans la paix de Jésus, emportée par une bronchite. Sa dernière parole a été un avertissement pour le plus jeune de ses petits-fils, qui, tombé dans une faute grave depuis plus de deux ans, n'a point donné encore de signes de repentance. Elle ne devait pas être bien loin de la centaine. La seconde est la fille aînée d'Esaïa Tsiloane. Elle a succombé à une maladie de la moelle épinière. Sa mort a été une délivrance pour tous, tant elle a souffert depuis six mois. Nuit et jour elle gémissait et rien ne la soulageait. Elle avait aussi compris qu'elle ne pouvait guère avoir l'espoir de se rétablir et était prête à tout. C'est le 2 de ce mois qu'elle a achevé sa carrière. Le même jour, un de ses plus jeunes frères, dans une attaque d'épilepsie, tombait dans le feu et se brûlait les deux bras, au point qu'il ne pourra plus, je le crains, s'en servir.

« Je n'ai pas besoin de dire que beaucoup regrettent mon départ; j'espère que Dieu accordera à M. Christol de grandes bénédictions dans ce champ de travail; pour ma part, si j'ai un regret, c'est de ne pas avoir fait davantage. Le poste que je vais occuper (car je suppose que le Comité confirmera la décision de la Conférence et que je ne tarderai pas à revenir de Matatiélé pour fonder la station du pays de Morosi), ce poste ne sera pas facile. Je compte sur vos prières pour me soutenir, afin que je puisse être de quelque utilité pour l'avancement du règne de Dieu au milieu de toute cette population absolument païenne. »

Installation et débuts de M. Christol.

C'est à la mi-octobre que M. Christol a quitté la station d'Hermon où il avait, sous l'amicale direction de M. Dieterlen, fait un supplément d'apprentissage de la vie de missionnaire. Dans une lettre du 4 novembre, il nous raconte, dans le style pittoresque qui lui est propre, son voyage et son installation à Béthesda.

« Notre voyage en wagon a ressemblé à tous les voyages en wagon, c'est-à-dire à ce que que Livingstone appelle « une série de pique-niques », augmentée, pour nous, de trois bébés qui trouvaient le wagon un peu étroit pour leurs ébats. La pluie est venue plusieurs fois se joindre à la série de pique-niques. Mais le but de ce voyage nous faisait vite oublier les petits ennuis du chemin.

« Du reste, le paysage change souvent, apportant un grand élément de distraction, quelquefois de magnifiques horizons se déploient devant les voyageurs, sans que rien gêne la vue ; les arbres n'empêchent pas de voir la forêt puisqu'il n'y a point d'arbres.

« Puis, les gens qu'on rencontre rompent la monotonie de ce mode de voyage renouvelé des rois chevelus. On se demande d'où l'on vient et où l'on va, et, après que ce brin de curiosité est satisfait, on se croise, contents les uns des autres. D'autres fois, des femmes interrompent un moment leurs travaux dans les champs pour nous crier : *Re tsubise!* fais-nous fumer! c'est-à-dire « donne-nous du tabac! » D'autres plus raffinées nous crient : «Donnez-nous des bonbons! » Le désir de celles-ci étant plus à notre niveau, il nous est plus facile de les satisfaire... un bonbon suffit pour cela.

« Plus loin, une gazelle, épouvantée par notre approche, vient donner à la route une poésie orientale. A un certain endroit non loin d'ici, notre route passait par une des fermes de l'Etat-Libre. Cette ferme n'est qu'un immense parc d'autruches; nous y avons fait des rencontres où le plaisir n'était pas de notre côté, car les bœufs ont été effrayés, et, nous, nous avons eu peur des bœufs, qui oubliaient notre wagon.

« Nous arrivâmes enfin à la Makhaleng: c'était notre Rubicon avant d'atteindre Béthesda. Le gué est par extraordinaire magnifique, aussi un peintre aurait-il joui de voir les bœufs marcher en ordre dans l'eau, suivis de notre majestueux véhicule, pendant que le conducteur, à moitié dans

l'eau, criait à tue-tête en s'accompagnant des cliquetis de son immense fouet.

« Le revers de la médaille a été la montée de l'autre côté de la rivière. Nos douze bœufs ont fait ce qu'ils ont pu, mais, si nous n'avions pas été aidés par le vieux Jacob qui conduisait nos bagages, nous serions restés longtemps en panne sur cette berge sablonneuse... »

Ecoutons maintenant M. Christol sur ses impressions en se voyant installé à la tête de la station de Béthesda.

« Me voici donc le *moruti* (missionnaire) de Béthesda, et assis, comme on dit en sessouto « setulong sa moneri Cochet », dans la chaise de monsieur Cochet. Après les deux ans et demi qui sont derrière nous, il nous semble doux d'avoir enfin une œuvre à faire. Celui qui a permis que Moïse restât quarante ans à l'écart, fera tourner à notre bien spirituel le long temps que nous venons de traverser.

« Nous sommes, ma femme et moi, émus de reconnaissance envers Dieu de l'honneur qu'il veut bien nous faire de nous appeler à le servir dans cette Eglise de Béthesda. Ici ont vécu et sont morts deux grands serviteurs de Dieu : « le vieux papa Gosselin », comme disent volontiers les enfants missionnaires, et M. Cochet père. Nous nous sentons petits, petits, à côté d'eux.

« Je me sens aussi très petit auprès de mon cher frère Irénée Cochet. Aussi notre ami et voisin M. Ellenberger, qui avait bien voulu venir pour le jour de notre installation, avait-il raison de dire dans son discours à l'Eglise en parlant de celui qui s'en va : « Ke senathla » (c'est un géant). C'est Irénée Cochet qui a fait la grande église où nous étions réunis, c'est lui qui a construit les chapelles et les maisons d'école et d'instituteur qui sont sur les annexes. C'est lui encore qui est le médecin de tant de malades qui viennent à lui. Il a été en temps de paix, comme en temps de guerre, comme en temps de disette ou d'épidémie, l'ami de tous les malheureux. Aussi sentait-on bien l'autre dimanche qu'il avait

une grande place dans le cœur de tous ceux qui étaient réunis. Ces hommes et ces femmes témoignaient par leurs larmes qu'eux aussi pensaient comme M. Ellenberger.

« Que Dieu accompagne notre frère qui s'en va seul de l'autre côté des montagnes, quittant famille, amis, maison, Eglise, pour une hutte qu'il devra se bâtir sur l'emplacement de la nouvelle station.

« Je n'ai pas encore eu le temps de faire grande connaissance avec les membres de mon Eglise. Mais avec plusieurs la présentation est vite faite. Déjà le pauvre Yoanne, le sourd-muet, m'a fait très bien comprendre qu'il aimerait avoir un successeur au pantalon qui lui fut donné dans le temps. La vieille Sana nous a demandé la permission de semer du tabac dans un petit coin de terrain appartenant à la station. « Ra tsietsi », malgré son nom de « père du malheur », a déjà eu le temps de nous obliger plusieurs fois.

« J'ai déjà fait plusieurs courses dans le district avec mon frère Cochet. J'ai déjà pu voir qu'ici, comme à Hermon et dans tout le Lessouto, le grand souci du missionnaire est la question de la conservation des écoles si nécessaires à l'Eglise et à la tribu. Sur la station, la question est poignante, car la nombreuse école que dirigeait mademoiselle Jenny Cochet était l'une des plus florissantes du Lessouto, et l'école du soir pour les bergers l'une des plus nombreuses. Nous n'avons pas de secours à attendre des membres de l'Eglise, car la disette devient croissante. Le sac de maïs ou de sorgho, qui, l'année dernière, se vendait de 6 à 7 fr. 50, est arrivé à 37 fr. 50, et la récolte prochaine est loin. Que vont faire tous ces pauvres gens jusque-là? C'est là une question encore plus pressante que celle des écoles.

« Nous avons, comme vous le savez, l'avantage de n'être pas seuls habitants sur la station, car madame Cochet demeure, avec ses filles, dans une maison attenante à celle que nous occupons et que son fils lui a préparée. Nous jouissons de ce privilège, si précieux au Lessouto, comme ailleurs, d'avoir

des amis près de soi, et leur expérience nous aide dans bien des parties de l'œuvre dont nous sommes chargés. »

MASSITISSI ET KUTINC

Grâce à la plume active de M. Ellenberger, nous avons pu, il y a quelques mois, donner des nouvelles détaillées de la vie de l'Eglise de Massitissi. Nous n'y revenons pas aujourd'hui, pressés que nous sommes de réparer le tort que nous avons fait, par notre trop long silence, à d'autres stations.

Nous ne dirons pas grand'chose non plus de notre *école industrielle* de Kuting, située, comme on sait, à une très petite cteıuap sde Massitissi. Nos lecteurs n'ont qu'à se reporter au tableau complet que nous leur avons donné en 1884 (p. 180 et ss.) de l'organisation et du fonctionnement de cette école. Depuis l'époque où notre compte rendu a été publié, un moulin, qui n'existait encore qu'à l'état de projet, a été achevé et a commencé à fonctionner. Un charmant dessin de M. Christol, qu'on trouvera en tête de ce numéro, donne une idée de cette nouvelle construction, ainsi que des travaux de canalisation très considérables que M. Preen, aidé de ses apprentis, a dû mener à bonne fin pour y amener l'eau de la Massitissi, qui arrose la vallée. Notons en passant que l'école industrielle est la seule de nos stations où l'on puisse voir des bâtiments à étage. Elle en compte deux maintenant : le moulin et l'atelier, qu'on aperçoit à l'arrière-plan de notre gravure. La maison d'habitation de M. Preen, comme celles de tous nos missionnaires, n'a qu'un rez-de-chaussée.

(La fin au prochain numéro.)



TAÏTI

IMPORTANTES RÉSOLUTIONS PRISES PAR LE SYNODE

Nous recommandons à l'attention de nos lecteurs la lettre et surtout la circulaire qui suivent, et que nous venons de recevoir de M. Vernier.

Papéété, le 17 novembre 1884.

Bien cher monsieur Boegner,

Au cours de ses séances qui ont eu lieu du 10 au 13 septembre dernier, le Conseil supérieur des Eglises taïtiennes a pris un certain nombre de résolutions qu'il a ordonné de porter à la connaissance des Eglises. Ces résolutions sont contenues dans une circulaire que M. le gouverneur et M. le directeur de l'intérieur ont bien voulu faire imprimer gratis à l'imprimerie du gouvernement. Je vous en envoie un exemplaire ainsi que la traduction française.

M. le gouverneur a bien voulu nous exprimer la satisfaction spéciale que lui ont fait éprouver les résolutions 1, 2 et 6. Elles témoignent, dit-il, du désir du Conseil supérieur de recruter parmi nos nationaux les sujets auxquels devra être confiée la charge pastorale, comme aussi de ses efforts en vue de faire concourir le travail à l'œuvre de moralisation de la population indigène...

Notre circulaire a été lue dans toutes les Eglises de Taïti et de Mooréa le dimanche 9 courant, et il nous est revenu de plus d'un côté qu'elle a été accueillie avec empressement par nos chers Taïtiens. Elle est, par un certain côté, une réfutation des accusations ridicules et méchantes de nos adversaires, qui ont voulu, même dans les assemblées délibérantes du pays, rendre les Eglises protestantes responsables de l'indolence innée des indigènes et de la diminution des produits de l'agriculture. Bien que nous ayons toujours encouragé le

travail manuel comme un agent moralisateur des populations de nos îles, nous avons cru devoir l'affirmer, dans les circonstances actuelles, par un acte officiel du Conseil supérieur des Eglises.

Nous attendions le retour de notre très cher collègue M. Viénot, par le dernier courrier. Nous avons été vivement déçus de ne pas le voir arriver, et très affligés d'apprendre, par une lettre de lui, en date du 6 septembre dernier, que, vu l'état de la maladie grave et prolongée de madame Viénot, il n'ose plus parler de retour.

Comme nous sommes affligés des épreuves de notre collègue, et combien sont ardents nos vœux pour que le Seigneur le ramène promptement au sein d'une œuvre où sa présence nous semble si indispensable ! Que le Seigneur nous apprenne à trouver bonne sa volonté, malgré le mystère qui l'enveloppe parfois.

Veuillez, bien cher monsieur, excuser la brièveté de ces lignes et croire à l'assurance de mon dévouement sincère dans le Seigneur.

FRÉD. VERNIER.

Aux membres du conseil de paroisse de l'Eglise et de la paroisse entière de.....

Papéété, 24 octobre 1884.

Chers amis,

Salut à vous en l'amour de notre Dieu.

Conformément à l'ordre du Conseil supérieur des Eglises taïtiennes, nous portons à votre connaissance, nous les membres de la commission permanente, certains points qui ont fait l'objet des délibérations de ce Conseil dans sa session du 10 au 13 septembre dernier.

Ces communications sont destinées, soit à vous éclairer, soit à vous exhorter à retenir avec constance tout ce qui peut contribuer au bien, à l'honneur et à la prospérité de notre sainte religion, ou à rejeter ce qui peut entraver

l'œuvre de notre glorieux Seigneur Jésus-Christ parmi vous. Il convient que tout ce qui va suivre soit accueilli avec joie et unité d'esprit.

1. Le Conseil supérieur a réfléchi au moyen par lequel la charge pastorale, dans les paroisses, pourra être honorée et rendue efficace. Il a pensé qu'il n'y a pas d'autre moyen, sinon que les candidats qui seront appelés à diriger les troupeaux de Dieu soient bien versés dans toutes les connaissances qui conviennent à leur charge. C'est pourquoi il a formé le projet d'envoyer des délégués dans toutes les paroisses de Taïti et de Mooréa pour leur demander leur aide pécuniaire, aux fins de rendre possible le séjour à Papéété de quelques élèves pasteurs, pour y être instruits dans les devoirs de leur charge, conformément à l'article 82 de la Discipline des Eglises taïtiennes. Dans le cas où il se trouverait parmi vous un jeune frère intelligent et de bonne réputation, qui serait estimé pouvoir être revêtu plus tard de la charge sacrée, il sera examiné par les délégués dont il est question plus haut, lorsqu'ils se rendront chez vous.

2. Ces délégués vous exposeront aussi la question des îles païennes qui sont rapprochées de nous, et l'obligation morale où se trouvent les Eglises taïtiennes de leur envoyer des missionnaires pour leur enseigner le salut qui est en Jésus-Christ, ainsi que la civilisation des pays éclairés. Le Conseil supérieur a pensé qu'il ne saurait y avoir de meilleur projet pour constater la vitalité des Eglises et leur désir de se conformer à l'ordre de leur Maître, qui dit : « Allez et instruisez toutes les nations. »

3. Conformément à une très ancienne coutume des Eglises d'Europe et d'ailleurs, le Conseil supérieur a résolu que désormais des services solennels seraient célébrés dans toutes les paroisses pour commémorer d'une façon spéciale les grands actes accomplis par le Christ pour notre salut. Un tel service aura lieu à Noël et le vendredi saint, vers le milieu du jour. La fête de Noël est célébrée le 25 décembre. Quant

au vendredi saint, comme il n'est pas chaque année observé à la même époque, les présidents des conseils d'arrondissement informeront en temps opportun les présidents des conseils de paroisse du moment où il devra être observé.

Le dimanche qui suivra le vendredi saint, et qu'on appelle le dimanche de la Résurrection du Seigneur (ou de Pâques), tous les pasteurs prendront pour thème de leur méditation au service principal la victoire admirable remportée par Jésus-Christ sur la mort par le fait de sa résurrection (1).

4. Réfléchissant qu'il existe dans telle et telle paroisse certaines localités plus ou moins éloignées du village et dont les habitants sont privés du secours de tout diacre, le Conseil supérieur a pensé que le conseil de paroisse pourrait désigner quelques frères d'une activité reconnue (habitant ces localités) pour y encourager l'œuvre religieuse. Ces frères ne feraient nullement partie de la réunion du diaconat.

5. Le Conseil a été péniblement impressionné d'apprendre que le vice ignoble de l'ivrognerie se trouve encore dans les paroisses, et que ce vice a été la cause de l'inconduite de nombreux frères et sœurs dans plusieurs Eglises, et de la négligence des travaux matériels en plusieurs endroits. Il désire que les membres de l'Eglise repoussent absolument cette honteuse pratique, en sorte qu'ils soient exempts des maux qui en deviennent la conséquence, suivant l'ordre de l'apôtre Paul à l'Eglise d'Ephèse: « Ne vous enivrez point de vin dans lequel il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit. » (Eph. V, 18.)

6. Se souvenant de la loi primordiale du travail imposée par Dieu à l'homme lorsqu'il lui dit: « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front », et considérant que cette loi fonda-

(1) Pour comprendre ce paragraphe, il faut se rappeler que les Églises de Taïti, ayant été fondées et organisées par les missionnaires de la Société de Londres, ignoraient l'usage des fêtes et ne célébraient que le dimanche, conformément à la tradition puritaine. (*Réd.*)

mentale est mise en oubli par plusieurs dans les paroisses et que leur apathie est la cause de leur pauvreté et de leur misère, le Conseil supérieur demande avec une vive insistance à tous les pasteurs et tous les diacres de Taïti et de Mooréa d'exhorter instamment les membres de toutes les paroisses, hommes et femmes, à se livrer avec ardeur aux travaux des champs et à tous autres bons travaux de nature à amener l'abondance dans leurs familles, en sorte qu'elles soient en situation prospère aussi bien au point de vue temporel qu'au point de vue spirituel. C'est là un devoir dont l'accomplissement ne peut qu'être considéré avec faveur de la part de Dieu.

7. Dans le même courant de pensées, le Conseil supérieur porte à votre connaissance certaines paroles qui ont été écrites par M. le contre-amiral, ministre de la marine et des colonies, à M. le gouverneur à Papéété, et que M. le gouverneur a communiquées au Conseil. Voici quel est le désir profond de M. le ministre, c'est que les Taïtiens consacrent une large part de leur temps à l'instruction et au travail, en sorte que tous les honteux effets de l'indolence disparaissent parmi eux et que la prospérité de leur pays soit assurée. Son intention est d'accorder des marques de sa satisfaction à ceux des membres des diverses communions religieuses qui arriveront à diriger les efforts des populations vers l'agriculture.

Le Conseil supérieur désire que tous les pasteurs et les diacres prennent les paroles qui précèdent (lesquelles sont pour le bien de tous les Taïtiens) en très sérieuse considération, de telle manière que le gouvernement puisse constater ultérieurement, dans toutes les paroisses, l'ardeur des populations aux travaux de l'agriculture, et qu'il puisse aussi reconnaître que ce sont les membres de l'Eglise qui sont les plus actifs aux occupations capables d'amener l'aisance à leurs foyers et la prospérité dans le pays. D'ailleurs, celui dont les biens abondent peut venir en aide à celui qui est dans le

besoin; ainsi que l'a dit le Seigneur, « il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir ».

8. Le Conseil supérieur appelle l'attention des pasteurs et des diacres sur les points ci-après indiqués :

a) L'école du dimanche et la classe religieuse du jeudi doivent être scrupuleusement tenues dans toutes les paroisses. Elles sont de la plus haute importance pour l'avenir des Eglises.

b) Il doit être pris un grand soin des registres de la paroisse où doivent être faites toutes les inscriptions voulues, telles que les baptêmes, les mariages, les admissions de nouveaux membres dans l'Eglise, etc., etc.

c) Lorsque les secrétaires des conseils de paroisse et des conseils d'arrondissement sont appelés à faire certains extraits des registres, les présidents doivent veiller, avant l'expédition, à ce que ces extraits soient la reproduction identique des textes et que rien n'y soit changé.

9. Le Conseil supérieur appelle aussi l'attention des pasteurs et des diacres sur les dispositions de l'art. 29, § 2, du décret organique des Eglises taïtiennes, qui dit... « Les pasteurs assistés des diacres actuels relèveront sur les registres de district les noms de tous les Taïtiens inscrits comme protestants... »

M. le directeur de l'intérieur, par suite d'une demande qui lui en a été faite, a adressé une circulaire à tous les chefs pour leur demander de mettre à la disposition des pasteurs et des diacres les registres des districts, afin de leur permettre de copier les noms de tous les habitants qui y sont inscrits comme protestants. Il est nécessaire que ce travail soit accompli exactement et sans retard. La liste ainsi obtenue servira aux élections qui auront lieu dans la suite.

Telles sont, chers amis, les instructions que le Conseil supérieur désirait vous adresser. Elles doivent être lues en présence de toute la congrégation réunie au temple, et ob-

servées soigneusement pour le bien de la religion dans tout le pays.

C'est tout.

Soyez sauvés en Jésus-Christ, le vrai Rédempteur.

Pour le Conseil supérieur :

La commission permanente,

Le Secrétaire : *Sig.* P. Brun.

Le Président : F. Vernier.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

OÙ EN EST L'ÉVANGÉLISATION DU MONDE?

(Suite.)

II. — L'OCÉANIE

Nous voici dans l'océan Pacifique. Ici, nous sommes sur la scène des plus beaux triomphes de l'œuvre des missions. Cette œuvre a opéré là, par la puissance de l'Évangile, une transformation qui a littéralement changé la face de cette partie du monde en moins d'un siècle. La barbarie la plus complète y était seule connue ; l'immoralité s'y étalait en plein soleil ; l'anthropophagie y était une institution sociale ; on craignait moins les récifs de corail, qui rendent l'abord de beaucoup de ces îles si dangereux, que les habitants cachés dans les luxuriantes forêts de ces contrées, dont les richesses attiraient les navigateurs. Aujourd'hui, la bannière de l'Evangile flotte au-dessus de la plupart de ces archipels, et les factoreries établies un peu partout jouissent d'une tranquillité parfaite.

En mettant le cap au nord pour se diriger vers les îles Sandwich, on passe à une certaine distance d'un îlot isolé, appelé *Pitcairn.* Il s'y est passé un drame émouvant, qui n'a qu'un rapport indirect avec la mission, mais où la Bible a fini par subjuguer quelques natures rudes et indisciplinées. Jules Vernes a raconté cet épisode à sa façon, mais sans trop le dénaturer, sous le titre de « les Révoltés de la Bounty » (comme appendice à son livre « les 500 millions de la Bégum »).

Ce sont les naturels des îles *Sandwich* qui tuèrent le fameux capitaine Cook, en 1779. En 1820, la Société américaine y envoya des ouvriers. Depuis une dizaine d'années, l'œuvre des missions peut être considérée comme terminée dans ces îles. La population a adopté le christianisme; la civilisation, quelquefois un peu superficielle, y règne; il y existe une Société de missions qui dépense chaque année plus de 130,000 francs pour évangéliser les îles de la Micronésie. Malheureusement, on constate que la population diminue considérablement.

Dans les *îles Marquises*, l'occupation française a éloigné, dès 1838, les missionnaires anglais, qui ont été remplacés par les Jésuites. Cependant, depuis vingt-cinq ou trente ans, quelques missionnaires des îles Sandwich, appelés par un chef indigène, ont pu y reprendre pied. Il en a été de même dans l'archipel des *Iles Basses.* L'histoire des *îles de la Société,* et surtout de Taïti, est assez connue pour que nous puissions passer rapidement. La Société de Londres y entreprit une œuvre en 1797; en 1819, le roi Pomaré, que l'on a appelé le Clovis du Pacifique, se fit baptiser; du coup, toute l'île fut chrétienne de nom. En 1836, la flotte française débarqua des missionnaires catholiques à Taïti; en 1842, les îles de la Société furent placées sous la protection de la France, et les missionnaires anglais durent céder la place aux Pères. Ce n'est qu'en 1863 que notre Société put y envoyer M. Arbousset; il réorganisa les Églises, dont

la plupart des membres étaient demeurés fidèles. En somme, c'est à peine si un vingtième de la population a accepté le catholicisme ; tout le reste est protestant.

La plus grande des Iles sous le Vent, à l'ouest de Taïti, est *Raïatea*. C'est là que séjourna, depuis 1819, le plus célèbre des missionnaires des îles du Pacifique, John Williams : c'est de là qu'il partait pour faire ses tournées dans l'Océanie. Il y a dans cette île et dans les *Gambier* près de 7,000 chrétiens sous les soins de la Société des Missions de Londres.

L'archipel d'*Harvey* (Rarotonga) est entièrement christianisé et civilisé par les efforts des missionnaires de Londres. Il y a soixante ans, les navigateurs mettaient un soin particulier à éviter, parmi les îles de la Polynésie, le groupe des *îles Samoa*. Aujourd'hui, il s'y trouve des entrepôts de presque toutes les nations qui font le commerce d'outre-mer; on y compte environ 40,000 chrétiens qui, depuis plus de vingt ans, envoient des missionnaires dans la Micronésie.

Dans les *îles Tonga* ou des Amis, l'introduction du christianisme produisit d'abord une crise sociale profonde et des guerres civiles. Finalement, l'un des chefs, qui s'était tourné vers l'Évangile, acquit la suprématie et est connu, depuis lors, sous le nom de « Roi Georges ». Il est resté fidèle à sa profession jusqu'à ce jour, et continue à gouverner ses sujets, dont la plupart sont incorporés à l'Église méthodiste.

Tout le monde a entendu parler des *îles Fidji* ou *Viti* et de leurs cannibales. En 1867 encore un missionnaire fut égorgé par des cannibales vitiens (voyez M. Lelièvre, *John Hunt*, l'Apôtre des cannibales). Aujourd'hui, l'Evangile a triomphé. Il reste à peine 9,000 païens en face de près de 110,000 chrétiens, dont 7,000 catholiques.

Parmi les groupes de la Micronésie, quelques-uns, qui sont des possessions espagnoles, n'ont pas de missionnaires évangéliques. Les *îles Gilbert*, *Marshall* et *Caroline* sont évangélisées par les chrétiens des îles Sandwich et par la

Société des Missions de Londres. On trouve là, en plus grand nombre encore que dans les autres groupes du Pacifique, de jeunes Eglises arrivées à l'indépendance et à l'autonomie. Ce résultat est dû, en grande partie, au travail infatigable d'un missionnaire distingué, Sturges.

La Mélanésie a été jusqu'ici un champ de travail plus difficile. Les *îles Loyalty,* où la Société des missions de Londres a groupé environ 10,000 anciens cannibales en de nombreuses communautés chrétiennes, peuvent être regardées comme christianisées. Les *Nouvelles-Hébrides* ont acquis une triste célébrité dans l'histoire des missions. Sur l'une d'entre elles, à Eromanga, John Williams, que nous avons nommé plus haut, fut assassiné en 1839 ; un autre missionnaire, Gordon et sa femme, en 1861 ; le frère de ce dernier, en 1872. On n'y compte encore guère que 3,000 chrétiens. Un peu plus au nord, près des *îles Salomon*, un îlot, Noucapou, a été la scène du martyre de l'évêque Patteson, en 1871 (Voyez : A Boegner, John Patteson, le missionnaire de la Mélanésie). La *Nouvelle-Bretagne*, évangélisée par les chrétiens des îles Viti et Tonga, a également vu le martyre de quatre de ces pionniers. Cependant les prémices de la moisson ont été récoltées il y a peu d'années. La *Nouvelle-Guinée* vient d'être attaquée par plusieurs côtés, et l'on ne manquera pas d'en avoir tôt ou tard de bonnes nouvelles.

Il nous reste à visiter les deux plus grandes îles de l'Océanie. En *Nouvelle-Zélande,* où régnait le cannibalisme le plus effrayant, l'œuvre des missions fut commencée en 1814 ; seize ans plus tard, de grands réveils religieux éclatèrent dans ces îles, et vers 1850 tous les Maoris, c'est le nom des habitants de la Nouvelle-Zélande, étaient gagnés au christianisme. Malheureusement des querelles politiques vinrent troubler le développement des jeunes Églises ; des guerres meurtrières entre les Maoris et les colons s'ensuivirent ; les missionnaires durent quitter le pays, et il se forma parmi les indigènes une sorte de religion hybride, mélange grossier

d'éléments chrétiens et de superstitions païennes. On a dû reprendre tout ce champ de travail en sous-œuvre.

Quant au continent océanien, l'*Australie*, il est de peu d'importance au point de vue de la mission. Les indigènes ont été presque exterminés par les colons, avant d'avoir été mis en contact avec l'Évangile ; ceux qui restent sont extrêmement dégradés, presque insaisissables. Il faut la patience des missionnaires moraves pour les suivre dans leurs déserts marécageux. Et cependant on évalue à près de 1,000 le nombre des convertis.

La Hollande et l'Espagne se partagent, mais en parts inégales, la possession des îles de la Malaisie. Tous les habitants des *Philippines* sont considérés officiellement comme catholiques par le gouvernement espagnol ; il ne peut donc y être question de missions. Il existe un christianisme protestant du même genre dans les *Moluques* et à *Timor* ; des missionnaires allemands et hollandais s'efforcent de vivifier ces ossements desséchés. A *Célèbes*, par contre, la Société de missions hollandaise, à l'œuvre depuis 1826, a rassemblé près de 200 communautés d'Alifours, formant un total de 80,000 chrétiens ; leurs 35,000 compatriotes qui sont encore en dehors de l'Église, n'ont pourtant pas pu se soustraire à l'influence éducatrice du christianisme. Dans une étude sur ce pays, un voyageur appelait dernièrement les Alifours « une peuplade modèle ». Dans l'île voisine de *Bornéo*, les missionnaires rhénans avaient commencé une belle œuvre en 1835 ; mais une révolte des Dayaks, dans laquelle périrent quatre missionnaires et trois femmes missionnaires, vint flétrir toutes leurs espérances. La Société pour la propagation de l'Évangile y dirige, dans le nord-ouest, quelques communautés, comptant environ 1,600 chrétiens. A *Sumatra*, la Société rhénane a plus de succès depuis une vingtaine d'années ; elle compte 14 églises et environ 6,000 chrétiens. De plus une œuvre extrêmement réjouissante vient d'être commencée dans la petite île de *Nias*, à l'ouest de Suma-

tra. Parmi les 20 millions qui peuplent l'île de *Java*, il n'y a guère que 4,000 chrétiens. Cela provient, d'une part, de l'opposition tacite du gouvernement néerlandais contre la mission protestante, tandis que sa politique favorise ouvertement la propagation de l'islamisme ; d'autre part, on accuse, à tort ou à raison, les Églises hollandaises d'un peu de tiédeur à l'égard de leurs colonies.

F. H. KRUGER.



VARIÉTÉS

LE JUBILÉ DE LA MISSION BERLINOISE EN AFRIQUE

(Suite et fin.)

Jeudi, le 25, réunion en plein air, devant la salle d'école. On donne à chaque orateur dix minutes pour vider son sac, — et j'ouvre le feu. Je commençais à me lancer, quand je vois le président s'agiter sur sa chaise et tourner sa montre dans ses doigts. Mon temps est fini : déjà ! La moitié de mon sujet, ma péroraison, il faut ravaler tout cela ; et un autre orateur s'empare de la tribune. Ce qui me console, c'est que, quand le Dr Wangemann, directeur et inspecteur de la Mission de Berlin, donc le grand personnage du jour, eut achevé sa dixième minute, il dut, lui aussi, renoncer à aller au bout de son sujet, et se rassit en disant : « Le président me rappelle à l'ordre, j'obéis ; en toutes choses, il faut obéir. »

Les discours se succédèrent rapidement : les uns en hollandais, d'autres en sessouto, en sérolong, en setlaping ; l'un dans la langue des Bapélis du Transvaal septentrional, cousine germaine de notre sessouto. Toutes ces langues sont

proches parentes; qui en sait une comprend les autres. Mais rien de plus intéressant que de constater l'existence de cette langue, qui se parle du sud de l'Afrique au Zambèze, et même au Congo, subissant çà et là certaines modifications secondaires, mais qui n'en est pas moins un trait d'union entre toutes les tribus de l'Afrique méridionale, et une preuve de leur origine commune.

On pourrait même employer une seule et même parole, du Lessouto au Limpopo. Bapélis, Barolongs, Béchuanas, Batlapis, tous la comprendraient. A défaut de cela, nous voudrions au moins que les différentes sociétés qui travaillent dans cette partie du continent mystérieux, adoptassent une orthographe uniforme, cela simplifierait bien des choses. Nous en avons parlé aux missionnaires berlinois, qui sont en train de traduire et de publier le Nouveau Testament dans la langue des Bapélis. De ce court entretien il ne pouvait pas résulter grand'chose, mais l'idée a été lancée, elle produira peut-être quelque fruit.

Ce n'est du reste pas le seul lien qui nous unisse à cette mission. Nous avons à l'école biblique de Morija un certain nombre de jeunes hommes qui ont quitté le Transvaal pour venir s'instruire au Lessouto. D'autres sont déjà retournés dans leur patrie, pour y travailler, comme évangélistes, à la conversion de leurs compatriotes; ils ont eu du succès: des congrégations importantes se sont formées autour d'eux. Nous ne pouvons les suivre si loin; ils doivent naturellement se rattacher aux Berlinois, puisqu'ils se trouvent dans leur champ d'activité. Jusqu'à présent, ils avaient hésité à se ranger autour d'eux, à cause de leurs idées ultra-luthériennes; les entretiens que M. Mabille a eus, à Béthanie, avec les superintendants du Transvaal ont, nous l'espérons, aplani toutes les difficultés. Les évangélistes formés à Morija trouveront de l'appui, de l'ouvrage; leur travail sera surveillé et encouragé. Et notre école sera de jour en jour davantage un moyen puissant d'évangélisation des mil-

liers de païens que, sans elle, nous ne pourrions atteindre. Ce résultat, à lui seul, valait la peine que nous allions au Jubilé de Béthanie.

Mais le soleil baisse, nous devons songer au départ, songer à nos bidets, qui ont à fournir une forte étape avant de nous déposer à Hermon, et qui ne sont pas plus gras qu'il ne faut. Nous nous réunissons dans la salle d'école; on chante un cantique; le Dr Wangemann nous adresse quelques paroles d'adieu, auxquelles répond M. Mabille. On chante ensuite le cantique qui accompagne tous les missionnaires qui quittent l'institut de Berlin, et les adieux commencent. Adieux émus et émouvants, je le dirai tout franchement. Il nous en coûtait de quitter ces frères qui nous avaient si bien reçus, avec tant d'affection et de délicatesse, et qui avaient tout de suite gagné nos cœurs. Ces deux jours de communion fraternelle avaient suffi pour créer entre eux et nous des liens réels qui, je l'espère, ne se relâcheront jamais.

H. D.

DERNIÈRES NOUVELLES

La famine au Lessouto. — Nous recevons par les lettres de nos missionnaires des détails navrants sur la sécheresse et la famine qui sévissent dans quelques parties du Lessouto. M. Ellenberger nous écrit que *bien des personnes sont déjà mortes de faim;* et il ajoute que, si la pluie tarde, la désolation sera extraordinaire. Émue par ce récit, une amie dévouée vient de nous remettre un don considérable pour les affamés du Lessouto. Il va sans dire que le Comité se fera un devoir de transmettre directement aux missionnaires les sommes qui lui seront remises pour cet objet.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11178. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

LA FAMINE

Ainsi que nous l'avons annoncé il y a un mois en dernières nouvelles, une famine terrible sévit en ce moment au sud de l'Afrique. Le Lessouto, dans quelques-unes de ses parties, est très éprouvé. La récolte du maïs et du sorgho, sur laquelle les Bassoutos comptent avant tout pour leur nourriture, a complètement manqué. Le renchérissement des grains atteint des proportions inquiétantes. On se rappelle ce que M. Christol nous écrivait à ce sujet, il y a un mois : un sac de maïs, qui ordinairement coûte de 6 à 7 fr. 50, se vend maintenant au prix exorbitant de 37 fr. 50; et M. Ellenberger, nous entretenant du même sujet, nous disait que bien des personnes *sont déjà mortes de faim.*

Un de nos missionnaires écrit ce qui suit à ce propos :

« Je traverse en ce moment ce que je considère comme une véritable épreuve. La sécheresse continue à nous désoler; chaque jour nous avons les plus beaux nuages, du tonnerre, voire même de larges gouttes de pluie. Mais le pays reste sec, il ne pleut pas, et la capacité d'espérer diminue d'un brin après chaque déception. Ce n'est pas précisément le dommage fait aux récoltes qui me fait le plus de peine. Je souffre plutôt de voir que Dieu nous éprouve si cruellement et n'entend pas nos prières, et qu'il ne profite pas de cette

circonstance pour se glorifier aux yeux des païens en nous accordant la pluie que nous lui avons demandée. Je bâtissais sur cette pluie, sur cet exaucement de nos prières, les plus belles espérances. « Ce sera, me disais-je, un argument tangible à donner aux païens pour les amener à croire en Dieu, une répétition de la victoire d'Elie sur les prêtres de Bahal. Ils seront convaincus, ils se donneront à Dieu. Nous aurons un service d'actions de grâces pour couronner toute cette série de travaux spirituels. Peut-être aurons-nous un mouvement un peu général parmi les masses incrédules, etc., etc. » Mais non ! Dieu ne voit pas les choses ainsi, il reste insensible. Bien plus, il nous fait toucher l'exaucement du doigt, et nous l'enlève au moment où nous allions le saisir. Sans doute, il a de bonnes raisons pour agir ainsi. Qui lui dira : « Pourquoi refuses-tu de les exaucer? » Mais, décidément, ses voies ne sont pas nos voies, et nos pensées ne sont pas ses pensées. »

Le même missionnaire nous donne, sur l'attitude des chrétiens de sa station, les détails suivants : « Nos gens ont tenu bon jusqu'à présent, et m'ont souvent étonné par leur foi, déclarant qu'ils avaient en Dieu une confiance absolue, et qu'il saurait les aider en temps opportun. Un païen disait dernièrement : « Les chrétiens ont quelque chose de spécial, une force qui nous manque. Par cette sécheresse, ils vont à leurs services religieux en chantant ; ils travaillent dans leurs champs avec entrain et ne maigrissent pas, tandis que nous, nous pouvons à peine nous tenir sur nos jambes. » Cette observation, que me rapportait un de nos anciens, me fit plaisir. Mais nous croyons remarquer, ces derniers temps, des signes de lassitude et de découragement. On sourit tristement en voyant les nuages. On dit : Il y aura de la poussière ce soir, au lieu de dire : Il pleuvra. Et souvent on ne dit rien du tout, ce qui est, après tout, l'attitude la plus sage. »

Le Comité de notre Société a cru devoir porter ces tristes

nouvelles à la connaissance du public, certain que les amis de notre œuvre voudront faire un effort pour soulager tant de misères. Qui sait si leur charité n'aura pas les mêmes effets que celle que déployèrent les chrétiens anglais lors de la famine épouvantable qui dévasta l'Inde il y a quelques années? Grâce aux dons généreux venus de la mère patrie, les Eglises purent secourir largement les affamés, et le résultat fut que, dans les années suivantes, le nombre des conversions fut décuplé. Qui sait si, cette fois encore, la générosité des chrétiens n'est pas le moyen voulu de Dieu pour opérer l'exaucement des prières de nos missionnaires, et pour amener non seulement le soulagement des misères corporelles, mais de grands résultats spirituels au Lessouto?

Pour gagner du temps, il sera bon que les dons pour les affamés du Lessouto soient envoyés directement à M. J. Schultz, trésorier délégué, 25, rue de Londres.



ENCORE NOS ÉCOLES

Cette fois, c'est une bonne nouvelle que nous avons à annoncer à nos amis. Nous apprenons que le gouvernement a cru pouvoir rétablir, dans une faible mesure il est vrai, les allocations scolaires dont la suppression complète avait jeté instituteurs et missionnaires dans un grand embarras. Il leur a accordé, pour cette année, une subvention de 25,000 fr., c'est-à-dire à peu près le tiers de la somme qui, autrefois, était assurée à nos divers établissements scolaires. Dans l'état de détresse où se trouvent ces établissements, ce secours, encore que très insuffisant, est un véritable bienfait et doit nous inspirer une vive gratitude. Rendons-en grâce à Dieu, qui, sans doute, réserve de meilleurs jours à nos Bassoutos et à nos Eglises, et qui ne les éprouve certainement que pour leur bien.



RECTIFICATION

A propos de la traduction donnée par M. Christol, dans notre nº de février, p. 71, de l'expression *re tsubise,* on nous communique l'observation suivante : Ce terme, qui s'applique d'une manière générale à tous les usages du tabac, signifie : « Fais-nous fumer », ou : « Donne-nous une prise », selon que la personne est adonnée à l'une ou à l'autre de ces habitudes. Or, les femmes bassoutos ne fumant pas, c'est bien « Donne-nous une prise » qu'il faut lire, à moins que les interlocutrices de M. Christol n'aient été de ces femmes cafres que l'on rençontre fréquemment dans le sud du Lessouto et que, malheureusement, on voit souvent la pipe à la bouche. Dans ce dernier cas, la traduction de M. Christol serait la bonne.

REVUE DES STATIONS

(Suite et fin)

MATATIÉLÉ ET PABALLONG

Ce district, situé à une grande distance du Lessouto proprement dit, en est séparé par la chaîne des Drakensberg, qu'on ne peut franchir que difficilement en voyageant deux jours à cheval. Le voyage fait en wagon prend plusieurs semaines, le trajet direct étant impossible. On peut juger par ces faits de l'isolement dans lequel a vécu, depuis la mort de sa femme, M. Christmann, seul chargé de ce district, après le départ de M. Marzolff, qui a eu lieu à l'époque de la guerre. Malgré le sentiment parfois accablant de sa solitude, M. Christmann a réussi à faire face à ses nombreux devoirs. Ecoutons le récit d'une de ses courses à Matatiélé.

Paballong, ce 3 juin 1884.

Quelques détails sur *deux tournées d'évangélisation à Matatiélé* vous intéresseront peut-être. Ce fut le 15 mai au matin, par un beau jour d'automne, que commença la première. Nous nous arrêtons, pour la nuit, à l'annexe de N'tuantsu, où vous avez tenu une réunion que n'ont pas oubliée les quelques vieux chrétiens qui eurent le privilège de vous entendre. Cette fois, je dus en faire deux. La hutte devant laquelle nous étions assis pendant que vous parliez, et dont vous avez pris le croquis, est toujours dans le même état de délabrement. Deux flots d'immigrés, parlant de préférence le hollandais, quoiqu'ils sachent encore la langue de leurs ancêtres, le sessouto, ont depuis augmenté le nombre des habitants. Parmi eux est un spirituel causeur, que l'on écoute avec un mélange de respect pour la noblesse de ses pensées toujours exprimées avec clarté, et de sympathie pour l'affliction dont il est atteint : il a perdu la vue. Sa cécité ne l'empêche ni de confectionner des objets d'art indigène, ni de faire de longues courses à cheval. J'espère que N'tuantsu, où, avant la guerre, il se faisait une belle œuvre sous les soins d'un catéchiste distingué, Moshé, redeviendra un centre florissant d'évangélisation.

La petite colonie d'Hébron (1), — c'est le nom que le chef Sibi a donné à l'endroit où il est établi avec le gros de la population soumise à ses ordres, — revêt un air de fête à chaque visite de son missionnaire intérimaire. Ce n'est pas assez des services du samedi et du dimanche ; matin et soir la maison du chef se remplit de monde à l'heure du culte de famille qui, dans ces circonstances, assume nécessairement la forme d'une réunion dans toutes les règles. La belle voix de mon garçon soutient le chant, d'habitude si défectueux, parce

(1) Annexe de Matatiélé.

que personne ici ne le cultive. Les femmes païennes se présentent à ces cultes dans leur costume national; à l'église, au contraire, elles ne veulent venir que vêtues de robes. Celles qui peuvent se procurer ce luxe, viennent bravement s'asseoir au pied de la chaire, tandis que leurs compatriotes, encore drapées dans leurs manteaux de peau, prennent timidement leurs places au fond de la chapelle, de chaque côté de la porte; même pendant l'intervalle entre les deux services, on les voit formant des groupes à part.

« La moyenne des auditeurs du dimanche est de deux cents personnes, chiffre qui n'a jamais été atteint avant l'arrivée du catéchiste actuel, installé il y a un peu plus d'un an. Prédicateur éloquent, Apollos, qui a parfaitement conscience des beaux dons qu'il a reçus du Seigneur, n'en demeure pas moins un modèle d'humilité. Il est vraiment l'homme de la situation. J'ai l'espoir que les quelques conversions remarquables dont il a été l'instrument seront les prémices d'une riche moisson.

« La collecte qui fut faite à l'issue du service du matin, la première que j'osai annoncer, produisit 26 fr. 25 c. Ce n'est pas mal pour une première tentative. La nouvelle que la Conférence s'était enfin laissé fléchir par ses « pleurs » fut reçue avec beaucoup de joie par Sibi. Il ne tarissait pas sur ce sujet. La tribu tout entière partage ses transports.

« Rentré à la maison le lundi soir, fatigué, mais heureux, j'en repartais le samedi matin, par un temps pluvieux, pour l'annexe de Carmel, située au sud-ouest d'Hébron, à une distance de vingt milles environ, sur une éminence qui domine la rivière Mabélé. Les chrétiens de cet endroit, venus de Massitissi, où ils s'étaient réfugiés au commencement de la guerre, chérissaient d'une manière vraiment touchante la mémoire de M. Lemue, leur père spirituel. De là un empressement bien naturel de leur part, en arrivant dans un pays neuf que leur cède le gouvernement, de perpétuer le nom d'une station à laquelle se rattachent, pour eux, des souve-

nirs d'enfance et les souvenirs encore plus sacrés de leurs premières impressions religieuses.

« Après les salutations d'usage, quelqu'un plaça devant moi, sur la terre nue, un pot de bière indigène; mais il faisait si froid et le liquide avait un goût de fumée si prononcé, que je me contentai, pour ne pas offenser mes hôtes, de porter à mes lèvres la calebasse qui sert de coupe. Mon entourage en eut raison en fort peu de temps et le déclara excellent. Deux morceaux de fer, frappés l'un contre l'autre, donnent le signal de la réunion et de la préparation à la Cène. Une vingtaine de personnes, enveloppées de couvertures usées, se tenant accroupies le long de la paroi d'une hutte spacieuse, composaient l'auditoire de ce jour. Le chant a été très beau.

« De là, nous gagnons un petit village où nous étions attendus. La course ne dura que vingt minutes. Pendant que je faisais la causette, le maître de la maison, sans m'en rien dire, déballe mes couvertures, qu'il étend sur quatre sacs de blé couchés les uns à côté des autres. C'est la couche qu'il me destine pour la nuit. Je m'y étends, la nuit venue, tout en protestant intérieurement. Mais impossible de trouver le sommeil. A l'intérieur, les punaises me torturaient; à l'extérieur, deux animaux de la race porcine, blottis près de la porte improvisée qu'un chien écarte pour entrer, trouvaient un malin plaisir à mâcher quelques citrouilles qui se trouvaient là, repas qu'ils firent durer des heures; puis vint le tour des oies. Je n'avais pas besoin de ce réveille-matin. Quel soulagement lorsque l'aube parut!

« Nous eûmes, ce jour-là, un rayon de soleil. Les deux services, ainsi que l'école du dimanche, furent tenus en plein air. Chrétiens et païens étaient recueillis. Une toute petite caisse nous servit de table pour y placer la coupe et le pain de la communion. Plus de cent personnes étaient assises sur l'herbe pendant la prédication. C'était un vrai *camp meeting* qui, je l'espère, portera des fruits pour la

gloire de Dieu. Le culte du soir et du matin fut également transformé en une réunion d'une demi-heure.

« Dans la soirée du dimanche, je faisais remarquer aux personnes présentes que j'avais tout récemment baptisé un petit Vernet, mais que je n'avais pas encore entendu que quelqu'un fût baptisé du nom de Boegner. Une petite fille me fut aussitôt présentée comme répondant à ma question : son nom est « Alina Boegner », me dit la mère avec un doux sourire. C'est M. Ellenberger qui l'a baptisée peu de temps après votre passage à Massitissi.

« Mais voici la seconde nuit. Chiens, porcs et oies, tout est enfermé. Je prends mes précautions pour m'assurer quelques heures de sommeil. Les sacs sont abandonnés, et je m'établis, tant bien que mal, à l'autre extrémité de la chaumière que j'occupais tout seul. Je m'étais rapproché, sans le savoir, d'un énorme pot de bière en fermentation. Ce bruit, pareil à celui d'une marmite dont le contenu cuit à grandes eaux, me tint rigueur; mais je me consolai par la pensée que c'était la dernière nuit. Après ces tournées d'évangélisation, que le *home*, quelque modeste qu'il soit, paraît confortable et beau ! Celui que j'habite n'en est pas moins un désert depuis que le plus bel ornement de ma vie en a été retranché. C'est bien sous la croix que je travaille, mais c'est pour le Seigneur, et cette pensée allège celle que je porte. »

Dans une lettre plus récente, M. Christmann raconte à M. Jousse une visite qu'il a faite à un petit clan de Bassoutos, établis sous la conduite du chef Sophonie Moshesh, en pleine Cafrerie, sur la rivière de Tsitsa, affluent du fleuve Saint-John, à soixante milles environ au sud-est de Paballong.

L'espace nous manque pour reproduire cet intéressant récit. Nous en donnerons seulement la conclusion, à la pensée de laquelle nous nous associons de tout notre cœur.

« L'arrivée d'un collègue sera pour moi un vrai soulage-

ment. Le Tsitsa, comme extrême limite sud, le fleuve Orange, comme extrême limite nord, ce qui donne en ligne directe environ 120 milles anglais, sans parler de nombreuses courses que je dois faire dans le district de Matatiélé, voilà de quoi user un missionnaire en peu d'années. Mais je m'empresse d'ajouter que je considère comme un privilège de pouvoir faire ce travail. »

Nous devons arrêter ici cette revue des stations, sous peine de la prolonger indéfiniment. Il ne nous reste qu'à parler de Maboulêla, situé, comme on sait, dans l'Etat-Libre de l'Orange, en dehors de la série des stations du Lessouto proprement dit. Nous espérons avoir l'occasion de le faire prochainement.

Nous comptons revenir aussi à M. Christmann, dont les lettres contiennent encore plus d'un récit de nature à intéresser nos lecteurs.

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS

(Suite)

III. — Caractère des chrétiens bassoutos. Lois préventives de l'Église.

Par ce qui a été dit des Bassoutos en général, on comprendra que nos chrétiens aient plus d'un trait de ressemblance avec les enfants. Ils en ont les qualités aimables, la fraîcheur, le sourire, la naïveté, la confiance. Il y a certainement quelque chose de touchant dans la simplicité avec laquelle ils reçoivent, sans les discuter, les enseignements de leurs missionnaires et se laissent conduire par eux, en bien des choses, comme des enfants; mais, comme eux aussi, ils sont parfois capricieux et volontaires; ils devien-

nent bien vite exigeants, et, il faut le reconnaître, la reconnaissance n'est pas toujours leur vertu.

Les Bassoutos sont généralement intelligents, mais d'une intelligence toute réceptive. Les facultés qui s'éveillent les premières chez l'enfant sont aussi celles qui prédominent chez eux. Ils ont de la mémoire, de l'imagination, de la sensibilité, les organes intellectuels souples. Ils n'ont aucune peine à apprendre par cœur, même ce qui s'y prête le moins; ils ont beaucoup de facilité pour les langues; ils sont musiciens-nés et saisissent au vol la plupart des airs; ils ont par excellence le don de l'imitation, uni à un parfait naturel; ils s'expriment aisément et peuvent, à l'occasion, lorsqu'ils sont bien inspirés, faire des discours charmants de naïveté et de pittoresque. On comprend que tant de dons réunis puissent faire illusion aux personnes qui ne les voient qu'en passant, et qui, assistant, par exemple, aux examens de nos écoles supérieures, et constatant les progrès faits par les élèves dans les diverses branches de l'enseignement, ou qui, entendant les membres de nos Eglises parler et prier d'abondance dans les assemblées du culte, seront portés à leur supposer un degré de maturité qu'ils sont encore loin d'avoir atteint. Le fait est qu'ils sont encore très enfants, tant sous le rapport du caractère que du développement religieux. Chez eux, tout est instinctif, spontané, affaire d'impressions; ils ne réfléchissent guère, et la pensée est chez eux encore en germe. De là vient que ce qu'on nomme expérience chrétienne est très rare chez nos chrétiens, et que leur piété a trop souvent un caractère stationnaire. Des personnes viendront vous parler aujourd'hui de leur état spirituel à peu près dans les mêmes termes que l'année dernière ou il y a deux ans, et elles croient vous dire quelque chose de très réjouissant en vous assurant qu'elles en sont toujours au même point où elles étaient alors. Ce n'est pas qu'au fond il n'y ait progrès; il y en a nécessairement partout où se trouve une foi sincère; mais ce progrès est parfois bien im-

perceptible, bien inconscient, et je ne crois pas calomnier la majorité des membres de nos Eglises en disant qu'ils méritent plus ou moins ce reproche que l'auteur de l'épître aux Hébreux adressait à ses lecteurs : « Au lieu que vous devriez être maîtres depuis longtemps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les premiers éléments de la parole de Dieu ; et vous êtes dans un tel état, que vous avez plutôt besoin de lait que d'une viande solide » (Héb. V, 12).

Ce qu'il y a de plus profond dans l'âme humaine, je veux dire la conscience, est aussi ce qui, chez nos chrétiens bassoutos, se développe peut-être le plus lentement et persiste le plus longtemps dans l'état d'enfance. C'est à cet égard surtout qu'ils ont besoin d'être traités comme des enfants. Ils ont en général peu de spiritualité. Ils n'entrevoient que confusément la haute portée de la loi divine ainsi que les saintes obligations qui découlent de la foi à l'Evangile. Le mot de saint Augustin : « Aime, et fais ce que tu voudras », n'est pas encore fait pour eux, car beaucoup d'entre eux vous diraient, avec une naïveté parfaite, qu'ils aiment Dieu de tout leur cœur, ce qui ne les empêcherait pas de suivre en bien des choses les inclinations de ce cœur mauvais. Nos Bassoutos ne conçoivent pas une loi toute spirituelle qui varie dans ses prescriptions suivant le caractère ou la position des individus, en sorte que ce qui est bien chez l'un ne l'est pas nécessairement chez un autre. Il leur faut des règles palpables, extérieures, qui soient les mêmes pour tous. Ils veulent pouvoir compter sur leurs doigts les choses permises et les choses défendues. Un précepte de morale ne les touche qu'autant qu'il s'incarne dans de certaines observances. Ce n'est pas assez de les exhorter à la tempérance, si, du même coup, on ne proscrit l'usage de telle ou telle boisson ; ou de les mettre en garde contre l'influence du paganisme, si on ne leur interdit bien des choses indifférentes en elles-mêmes, mais qui pourraient les y ramener. Pour être compris d'eux et pour les conduire, nous avons été obligés de nous mettre

à leur niveau, et c'est ainsi que nous en sommes venus à avoir, dans nos Eglises, un petit code de règlements d'une nature essentiellement préventive, et qui ont bien quelque analogie, dans leur intention du moins, avec ces traditions des anciens, desquelles on disait que c'était une haie élevée autour de la loi de Dieu, comme autour d'une plante précieuse et délicate, pour empêcher que les aveugles et les ignorants ne la foulassent aux pieds.

Je ne pense pas qu'on puisse contester absolument la légitimité de cette méthode, pour autant qu'on ne s'en sert qu'avec intelligence et à propos. Nous la retrouvons dans la famille, dans l'école, partout où l'on est appelé à instruire des enfants. Dieu lui-même l'a employée dans l'éducation du peuple d'Israël. Pourquoi en refuserait-on le bénéfice à des chrétiens enfants, sortis du paganisme, et qui, bien qu'appelés à jouir un jour de tous les privilèges de cette liberté spirituelle que Jésus leur a acquise, ne sont pas encore en état de la comprendre ou d'en user? Et certainement, on ne saurait nier que plusieurs de ces règlements ne se soient trouvés parfois très utiles, et n'aient été comme un frein salutaire, pour retenir dans la bonne voie bien des chrétiens trop faibles pour se diriger eux-mêmes, et qui, sans cela, se fussent égarés. Mais n'en oublions pas les dangers!

Une restriction légale tombe bien plus sous les sens que la loi spirituelle qu'elle a pour mission de protéger; elle est incomparablement plus aisée à observer; mais aux yeux de chrétiens encore charnels et qui ne regardent qu'à l'extérieur, elle risque de devenir l'essentiel. Or, de même qu'un catholique dévot se ferait peut-être plus de reproches d'avoir goûté de la viande un jour maigre, que d'avoir mangé immodérément des légumes ou du poisson, nous avons eu mille fois l'occasion de constater que nos chrétiens bassoutos étaient plus touchés des infractions à nos pauvres et petites lois d'Eglise, que de la violation de bien des commandements de Dieu.

Un autre danger est de multiplier inutilement ces lois préventives. La casuistique, on le sait, est une science qui n'a pas de bornes. Du moment qu'on interdit une chose qui n'est pas mauvaise en soi, à cause de l'abus qu'on en peut faire, pourquoi n'en pas interdire une autre à cause d'un autre abus? Mais, sur cette voie, où s'arrêter? On ne peut pourtant pas songer à fermer toutes les issues du mal ou à barrer tous les chemins qui mènent à la transgression! D'ailleurs, on y réussirait, que l'avantage en serait fort mince, car immédiatement le cœur naturel s'en frayerait de nouveaux. Que de fois nous l'avons vu!

Au reste, ce régime légal n'est à sa place dans une Eglise qu'autant qu'il est librement accepté par les fidèles. Vouloir le leur imposer, serait en méconnaître le but. C'est une chose bien utile qu'une paire de béquilles pour un invalide, qui autrement ne saurait se servir de ses jambes; mais si quelqu'un croit pouvoir marcher plus aisément sans cet appendice, il y aurait mauvaise grâce à vouloir le contraindre de s'en servir. Or, que sont toutes ces lois préventives, sinon des béquilles pour des boiteux? On peut bien exhorter un chrétien qui serait plus avancé en spiritualité que ses frères, à leur faire pour un temps le sacrifice de sa liberté et à s'abstenir, pour l'amour d'eux, de choses que, quant à lui, il pourrait se permettre en bonne conscience; mais aurait-on le droit de l'y obliger? Et si, au lieu d'un individu, ce sont plusieurs qui protestent? Or, ce moment semble être arrivé pour nous. Nos chrétiens indigènes sont en voie de s'émanciper. Ils ont beaucoup vécu, ces dernières années. On peut dire qu'ils sont parvenus à cet âge intermédiaire où, sans être encore en état de se conduire soi-même, on n'entend pas être mené plus longtemps à la lisière. Par suite de l'état de désorganisation où la plupart de nos Eglises se sont trouvées dans ces temps de trouble, nos règlements sont plus ou moins tombés en désuétude. Nous voudrions les remettre en vigueur à cette heure, que je crois que

nous ne le pourrions plus ; nous serions vaincus, débordés.

Un exemple : dès les premiers temps de la mission, à la demande même des chrétiens indigènes, on fit une loi qui leur interdisait une certaine boisson enivrante appelée « yoala » (bière forte). Plus tard, et avec bien plus de raison encore, la même défense fut étendue à l'usage de l'eau-de-vie. Avant la guerre, lorsque la vente des spiritueux était strictement prohibée, ce règlement était d'une observance facile. Mais aujourd'hui, l'eau-de-vie circule plus ou moins librement dans tout le pays. Dans la vie des camps, les membres de nos Eglises en ont pris le goût et l'habitude, et pour beaucoup, hélas ! l'épreuve a été fatale : ils ne s'en sont jamais relevés. Bien qu'aujourd'hui la plupart en aient reconnu le danger et s'en abstiennent, il en est un bon nombre qui, sans qu'on puisse proprement les taxer d'ivrognerie, continuent à en boire à l'occasion. Le leur interdirons-nous ? Mais nous savons trop bien que plusieurs d'entre eux ne nous écouteraient pas ; seulement, ils feraient la chose en secret, à notre insu. L'effet le plus sûr de ce règlement, s'il était remis en vigueur, serait de faire des hypocrites. Aussi, bien que nous voyions parfaitement le danger, et sachions par expérience combien petite est la distance qu'il y a ici, pour les indigènes, entre l'usage et l'abus, nous trouvons-nous dans la nécessité de ne plus exercer la discipline que contre l'abus.

Mais une fois ce point emporté, il en sera de même de tous les autres. Cette loi préventive de l'ivrognerie était, de toutes nos lois d'Eglise, la mieux justifiée et la plus ancienne. Après qu'une telle brèche a été faite dans nos règlements, prétendre les maintenir quand même serait à la fois illogique et puéril. Il vaut bien mieux voir en ceci une direction divine qui nous invite à essayer une nouvelle méthode, et à inaugurer ainsi comme une nouvelle ère dans l'histoire du développement de notre mission. Il faut que

nous prenions courageusement notre parti d'abandonner ces ouvrages avancés des mesures préventives et des précautions humaines, pour nous retirer dans la citadelle imprenable de la parole de Dieu, et, de là, aviser à modifier nos moyens d'attaque et de défense. Laissant s'effacer de plus en plus ce caractère formel et obligatoire de nos lois d'Eglise, nous en conserverons l'esprit et la substance dans les conseils et les directions que nous serons appelés à donner aux membres de nos troupeaux. Au lieu de règlements extérieurs et uniformes qui trop souvent ont donné à notre discipline un air de règlements de police, nous nous efforcerons de faire une part de plus en plus grande à la cure d'âmes, dans laquelle, mettant chaque chrétien sous le regard immédiat de Dieu, nous tâcherons de l'amener à juger par lui-même de ce qui convient et de ce qui ne convient pas, et de ce qu'il doit faire ou éviter pour n'être en scandale à personne et marcher lui-même, sans broncher, dans le chemin étroit qui mène à la vie. Ce n'est qu'en donnant ainsi à la conscience de nos chrétiens bassoutos l'occasion de s'exercer, qu'elle pourra vraiment se fortifier et se développer, et que nous pourrons espérer de les voir sortir enfin de tutelle et parvenir à cette majorité spirituelle qui est le but auquel nous tendons.

Si, un jour, nous devons céder la place à un ministère indigène, il faudra qu'avant cela nous ayons achevé d'affranchir nos Eglises de toutes ces lois préventives et temporaires, pour ne leur laisser d'autre règle que les enseignements de la parole de Dieu; car alors nous pourrons les remettre à Dieu lui-même, duquel chacun de leurs membres pourra se dire qu'il dépend directement, et non à un corps d'hommes faillibles qui, bien qu'animés sans doute des meilleures intentions, et croyant de bonne foi continuer notre œuvre, iraient peut-être, entassant précepte sur précepte, restriction sur restriction, et tiendraient ainsi les âmes sous ce

joug des traditions et des éléments du monde dont il est toujours si difficile de les affranchir.

(*A suivre.*) L. Duvoisin.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Le courrier d'Afrique vient de nous apporter de longues et intéressantes lettres de nos missionnaires du Zambèze et de tous ceux qui les accompagnent. Les épreuves de toute sorte, contre-temps, indispositions, fatigues, délais, déceptions, ne leur ont pas manqué; mais, grâce à Dieu, ils ont été préservés jusqu'à présent de toute maladie et de tout accident grave. C'est le cœur plein d'émotion et de reconnissance que nous avons lu les pages serrées où ils nous racontent leurs faits et gestes depuis l'époque du précédent courrier jusqu'au 30 octobre, date que porte celui que nous venons de recevoir. Nos amis partageront ces sentiments et se sentiront poussés, plus que jamais, à soutenir par leurs prières de tous les jours nos chers missionnaires, placés aujourd'hui au plus fort du combat.

Notre désir serait de publier immédiatement tous les détails qui nous sont parvenus, et de contenter ainsi la légitime impatience de nos amis. Forcés, pour aujourd'hui, de nous borner, nous résumerons en quelques mots les faits dont nos lecteurs trouveront, dans notre prochain numéro, un récit détaillé.

M. Coillard, après quelques délais, a pu traverser le fleuve et se rendre à Sesheké vers le milieu d'août. Il y a été rejoint par M. Jeanmairet le 22 du même mois. Le séjour de nos amis dans cette ville a duré environ quatre semaines, à l'issue desquelles ils ont été forcés de retourner momentanément à Leshoma. L'intérieur du pays leur a été fermé par

des dissensions civiles qui ont abouti à la chute du roi Robosi. En terminant leurs lettres, le 30 octobre, MM. Coillard et Jeanmairet nous annoncent qu'un nouveau roi est élu ; qu'ils repartent tous deux le lendemain 31, avec l'évangéliste Aaron, pour la vallée des Barotsis. Il résulte, toutefois, de quelques mots de M. Coillard, que M. Jeanmairet aurait été, au dernier moment, par raison de prudence, laissé à Leshoma.

Notre prochain numéro racontera ces émouvantes péripéties. Aujourd'hui, nous publions, en le recommandant chaleureusement à l'attention de nos lecteurs, un appel des missionnaires du Zambèze aux amis de notre œuvre, et la première moitié du récit de M. Coillard, traitant de l'arrivée et du premier séjour de l'expédition à Leshoma (1).

LES MISSIONNAIRES DU ZAMBÈZE AUX AMIS DES MISSIONS

Leshoma, octobre 1884.

Chers amis,

Par les lettres nombreuses de notre dernier courrier, nous avons appris, avec joie et reconnaissance, l'intérêt que vous continuez à nous porter, et notre foi a été fortifiée.

Nous bénissons Dieu de ce qu'il a mis dans vos cœurs la volonté de lui faire des sacrifices qui vous coûtent quelque chose. Nous lui demandons de recevoir le parfum de vos holocaustes et de vous bénir, non seulement en vous enrichissant de ses grâces, selon sa promesse, mais aussi en vous accordant la joie de voir les fruits de votre travail au Zambèze.

Notre nouvelle mission est une œuvre de foi ; si vous per-

(1) Quelques-uns des détails que contient ce récit ont déjà été publiés ici ; nous croyons néanmoins devoir publier, sans la tronquer, la narration de M. Coillard, qui forme un tout homogène. (*Réd.*)

sévérez à la soutenir, elle vivra. Si vous cessez, cette œuvre aussi prendra fin.

La cause que nous plaidons est celle de Dieu, et nous ne pouvons croire autrement que vos cœurs et vos mains nous sont déjà dévoués. N'avons-nous pas reçu de France des témoignages personnels de vive sympathie? La Hollande et la Suisse n'ont-elles pas augmenté leurs libéralités? En Angleterre, en Suède et en Italie, ne possédons-nous pas de chauds amis?

Nous nous enhardissons jusqu'à vous dire : Nous comptons sur vos prières constantes et sur vos dons généreux.

Sûrs de votre coopération, nous ne saurions trop insister pour que vos contributions portent la désignation spéciale : *Mission du Zambèze*, puisque, comme vous le savez sans doute déjà, notre œuvre doit subsister uniquement de dons spéciaux, et que nous n'avons aucune participation aux recettes générales de notre Société.

Quant à nos nouvelles, vous apprendrez, par le *Journal* et par des lettres particulières, comment notre foi a été mise à une nouvelle épreuve, et cela, par suite de la révolution qui vient de surgir chez les Barotsis.

Nous sommes encore à la porte des nations du Zambèze; ce fleuve est devant nous comme les murs d'une nouvelle Jéricho. S'il en est ainsi, nous, chrétiens de la nouvelle alliance, aurions-nous, plus que les Israélites, le droit de douter de la puissance de l'Eternel des armées? Nous ne le pensons pas. Ces nouveaux rivages nous apparaissent comme la Canaan promise à l'œuvre de la grâce, le champ de travail de nos Eglises.

Fortifions donc nos mains et nos cœurs qui sont tremblants, et, nous aussi, nous verrons la gloire de Dieu!

Croyez-nous, chers amis, vos bien affectionnés.

F. Coillard.

D. Jeanmairet.

LESHOMA

Leshoma, 7 août 1884.

Leshoma! C'est notre Béthel à nous. Nous nous arrêtâmes ici dans nos pérégrinations, il y a six ans. Au milieu de préoccupations, d'angoisses et de luttes que Dieu seul connaît, et à la lueur d'un rayon d'espoir, s'ouvrirent alors devant nous des horizons nouveaux. C'est une date importante dans notre carrière. Il fait bon de revenir à Leshoma, de s'y arrêter et se recueillir pour adorer les voies de l'Éternel et célébrer sa bonté et sa fidélité.

Le voyage à travers le désert a été long. Nos bœufs venaient de loin, nos wagons étaient lourds, nos gens fatigués et sans entrain; aussi, malgré toute la détermination possible, nous cheminions lentement, plus lentement qu'on ne le fait ordinairement. De fait, notre première étape à Kané se fit avec tant de difficultés que je me décidai à renvoyer à Mangwato une partie de nos bagages. Cela nécessita de nouveaux triages, et de nouvelles réductions dans notre notion du « strict nécessaire ». Notre ami M. Whiteley se hâta de venir lui-même avec son wagon et un attelage du chef Khama. Ce fut une douce jouissance de passer encore quelques jours avec ce jeune homme si distingué, si pieux, et de causer ensemble d'une entreprise que lui aussi porte sur son cœur et qui soulève des questions d'un si grand intérêt. Pendant ce temps-là il pleuvait à verse. Nos réservoirs se remplissaient, si bien que dans le désert nous avons trouvé de l'eau en abondance et avons à peine su ce que c'est que la soif.

La vue des Makarikari a un peu ranimé l'entrain de nos compagnons de voyage. Ils sentaient comme nous que nous avions fait du chemin. Et puis, disons-le, il y a quelque chose de nouveau et de saisissant dans le panorama sauvage

qui se déroule à vos yeux avec ses lacs et ses sables, ses plaines immenses parsemées de bosquets, et ses solitudes silencieuses et sans vie. C'est à peine si une autruche ou une gazelle en fuite venait un moment interrompre la monotonie du tableau. Le lion même n'a daigné nous honorer que de son rugissement nocturne. Les hyènes affamées seules s'en prirent à nos ânes et nous causèrent du tracas.

Les Masaroas, eux, les enfants du désert, sachant que nous avions avec nous des gens de Shoshong, se cachaient à notre approche. Ils osaient à peine venir nous vendre un peu de miel. A en juger par ce que nous avons vu de nos yeux, les Bamangwatos ne badinent pas avec eux. A l'insu de leur chef sans doute, ils les dépouillent du peu qu'ils possèdent, leur arrachent le produit de leur chasse, les fruits et les racines sauvages, et même les grosses chenilles et les chrysalides dont ces pauvres hères font leurs délices. C'est dans ces plaines que viennent se perdre certains cours d'eau, le Nata par exemple, qui, après un trajet assez court, disparaît sous le nom de Sua. Le sol des Makarikari était si détrempé que nos voitures s'enfonçaient d'une manière désespérante. A peine sortis de ces fondrières, il nous fallait labourer ces sables profonds, qui seront toujours le cauchemar des voyageurs dans ces parages.

C'était pitié de voir nos pauvres bœufs avec leurs cous pelés, tirer la langue et s'affaisser sous le joug. Passe encore quand nous creusions nos sillons en rase campagne. Mais dans ces fourrés d'épines, littéralement impénétrables, et où il était absolument impossible au conducteur de manier son long fouet, nos bœufs prenaient leur revanche, et nous n'en triomphions qu'à force de nous égosiller.

Dans les forêts vierges que nous traversons la route n'a pas été tracée par un ingénieur. Le premier wagon qui y a passé s'y est faufilé de son mieux, faisant des zigzags sans fin pour éviter les gros arbres. Un second a suivi ces premières traces, puis un troisième, puis d'autres, puis

les nôtres enfin. Comment contourner tous ces obstacles avec nos énormes attelages? Il faut être constamment sur le qui-vive. Notre pauvre Léfi en sait quelque chose, lui. Il a bien fallu que, bon gré mal gré, il vainque sa répugnance et prenne le fouet à son tour. Nous proposions-nous de faire une longue traite de nuit, ou de grand matin, à peine en marche, nous étions sûrs d'entendre derrière nous le cri d'alarme : *Hihu! hihu! Koloï e tsueroe!* (le wagon est arrêté!) Il fallait revenir sur ses pas, la hache sur l'épaule, se demandant quelle pouvait être la gravité de l'accident. Hélas! c'est une boîte à chapeaux, que nous trouvons tout aplatie, une caisse de mercerie tout en pièces. On ramasse les chapeaux, les bobines de coton, les paquets d'aiguilles et de galon épars, on raccommode les ballots déchirés, et on se remet en marche.

Chacun a eu sa part de dégâts. Un rameau desséché fait une entaille à la tente du wagon de M. Jeanmairet, les branches en profitent pour balayer tout ce qu'elles peuvent atteindre, livres, trousse de dentiste, trousse de toilette, etc.

Mais personne n'a été aussi maltraité que notre ami Waddell. Un portemanteau, une malle, une caisse d'outils composaient tout son avoir. Le portemanteau et la malle y passèrent l'un après l'autre. « Au moins, disait notre jeune Écossais avec satisfaction, ma caisse d'outils a échappé. » Il en était fier de cette caisse en acajou avec ses divisions et ses compartiments ingénieux, son premier travail d'apprenti. Elle reçut bien des coups, eut bien des fractures, mais toujours notre menuisier trouvait le moyen de la rafistoler. Un jour un nouvel *hihu hihu* (hihou) de Léfi nous fit accourir tout haletants à son wagon. La caisse précieuse n'était plus! les éclats en gisaient épars sur le sol. Cette fois le malheur était irrémédiable. Pauvre Waddell! il jouait à force de bras de la cognée pour dégager du tronc d'un gros arbre le reste de ses outils. Nous, nous étions tristes et silencieux. « N'y faites pas attention, monsieur, la

boîte est perdue, mais les outils sont sauvés. » — Et un sourire essayait d'illuminer son visage rouge d'émotion. Il y a de l'étoffe dans un homme de cette trempe. Du reste, je dois le dire, nos deux artisans sont bien entrés dans l'esprit de l'expédition. Ils acceptent joyeusement nos privations, ils sont toujours contents, toujours prêts à se rendre utiles. Il est rare qu'à la halte du milieu du jour, Waddell ne trouve l'occasion de manier la scie, la hache ou le rabot. C'est un plaisir de le voir travailler, car il aime son métier. Si aucun accident ne réclame l'adresse de ses bras vigoureux, il s'en va, la hachette à la main, explorer la forêt, et revient avec des échantillons de bois de toutes espèces et de toutes couleurs. « Voilà de l'acajou, monsieur, du vrai acajou, s'écrie-t-il tout radieux, et voici du teak, puis une espèce de cèdre, et encore quelque chose qui ressemble à l'ébène ! Si Dieu nous accorde force et santé, vous verrez quel bon parti nous tirerons de tous ces trésors ! » Et à l'entendre aplanissant toutes difficultés, abattant des arbres, sciant des planches, — *des planches !* — nous voyons déjà une chaumière s'élever comme par enchantement avec tout un petit mobilier que le cher homme se plaît à prophétiser et qui fera oublier à madame Coillard le presbytère de Léribé. On sent que Waddell a été l'enfant chéri de sa mère. Il a besoin d'être entouré d'affection, et de se donner avec abandon.

Middleton, lui, est plus réservé. Chez lui la grâce de Dieu a porté de beaux fruits depuis plus de deux ans que nous le connaissons. Sérieux, plein de dignité, d'une patience et d'une charité éprouvées, doué de ce bon sens pratique particulier aux Anglais, il est aussi d'une humilité d'autant plus édifiante qu'elle n'est pas précisément le fond de son caractère. L'éducation primaire qu'il a reçue est un talent qu'il s'efforce de faire valoir. Il lit beaucoup. Il est intelligent et passionné pour la mécanique et les travaux de fer en général. Il n'a pas de métier, si ce n'est celui de peintre en bâtiments — le dernier dont nous ayons besoin. Mais il met la main à

tout. Il attelle et conduit les ânes, aide n'importe qui à n'importe quoi, et, s'il le faut, il fera cuire le repas. Sans être familier avec nos chrétiens indigènes, il voit en eux des frères. Il égaie souvent le bivouac avec son concertina dont il joue bien, et personne ne commence à chanter un cantique sans que Middleton ne l'accompagne de sa basse. Il parle joliment le sessouto et comprend assez bien le français. Le seul reproche que je lui fais, c'est son manque de prudence. Soigner sa personne, et prendre des précautions contre la fièvre, c'est pour lui, dirait-on, une faiblesse indigne d'un homme.

Ajouterai-je encore une silhouette aux deux portraits que je viens d'esquisser? Nos deux évangélistes Aaron et Léfi se complètent admirablement l'un l'autre. Comme nous tous, ils ont les défauts de leurs qualités. Aaron est actif, énergique; il a beaucoup d'entrain et d'initiative; mais il est susceptible et vif de tempérament. Léfi est un homme intelligent, d'une grande égalité de caractère. Il est sobre dans ses paroles comme dans ses habitudes. Il est intelligent et a plus d'instruction qu'Aaron. On découvre bien vite qu'il est le fils d'un chrétien, — le premier du Lessouto, — et qu'il n'a guère connu le paganisme que par contact ou par tradition. Il fait bien ce qu'il fait, mais il n'a pas beaucoup d'initiative. Ses méditations nous font du bien. Il me semble que je ne saurais mieux le faire connaître qu'en donnant un extrait d'une lettre qu'il m'écrivait avant notre départ. « Je te fais savoir, me dit-il, que ta lettre m'est bien parvenue. Je l'ai reçue avec joie. J'ai compris ce que tu me dis. C'est une exhortation et un encouragement dont je te remercie. Oui, mon père, celui qui est chargé d'une mission comme la nôtre devrait être digne de la plus grande confiance. Si même les chefs, qui ne sont que des hommes, trouvent à envoyer en pays ennemi des messagers obéissants et fidèles, qui suis-je moi pour avoir des arrière-pensées quand c'est le Roi des rois qui m'envoie? Les chefs envoient leurs messagers, mais ils restent chez eux. Mon Roi à moi ne reste

pas derrière. Il dit : « *Suis-moi!* » Donc il marche le premier. Oh! si seulement j'arrivais à pouvoir me décharger sur lui de tous mes soucis! Si je possédais la pleine confiance qu'il me dirigera, et qu'il travaillera par moi! par moi qui étais perdu sans espoir et qui ne suis devenu un *homme* que par sa grâce! Homme de Dieu! Qu'il soit béni le voyage que nous entreprenons en son nom seul! Ma femme et moi nous avons consenti à ce que notre Père nous emploie à son œuvre. Nous sommes faibles, mais nous l'entendons dire : « Ma force s'accomplit dans votre infirmité. » Nous sommes sans intelligence, mais il est dit que Jésus a été fait *notre sagesse*; nous sommes pécheurs, mais il a été fait *notre justice*. Qui donc nous a enfantés pour que nous soyons ainsi rendus accomplis ? Car de nature nous sommes pécheurs, enfants de pécheurs. Je loue la miséricorde de Dieu, je loue sa grâce qui fait de *moi* un messager de la nouvelle du salut; *moi, Molatlegi!* (*perdu*). Molatlegi, c'était mon nom d'enfant. C'était le nom qui, de tous, me convenait, à moi qui étais perdu. »

Les femmes de nos évangélistes présentent aussi dans leurs caractères des contrastes tout aussi frappants que ceux de leurs maris. L'épouse de Léfi est une toute jeune femme de peu d'expérience. Celle d'Aaron, Ma Ruthi, a grandi dans notre maison; notre affection mutuelle est donc de vieille date. La grâce de Dieu a fait son œuvre dans son cœur. Elle est missionnaire dans l'âme. Tous les jours dans le voyage, elle enseignait à ses propres enfants et à ceux de Léfi à lire et à chanter, et elle ne perd aucune occasion de parler du Sauveur aux païens qu'elle rencontre. La discrétion m'oblige à clore cette longue digression, si c'en est une. Du reste, les autres membres de l'expédition ne sont pas tout à fait des inconnus pour nous.

Nous sachant sous les tropiques et en juillet, vous nous croyez sans doute à moitié rôtis. Rassurez-vous. C'est l'hiver ici Le thermomètre, qui de jour est rarement monté

jusqu'à 20 degrés centigrades, est fréquemment descendu jusqu'à 5° au-dessous de zéro à l'intérieur du wagon. Ceux qui savent combien les natifs sont frileux, peuvent seuls se faire une idée de la peine que nous avions tous les matins à mettre la caravane en branle. Oh! ma pauvre cloche et le clairon, comme on leur en voulait! On ne savait pas comment, dans mes insomnies habituelles, je pesais, pour ainsi dire, chaque minute du sommeil de mon monde, et ne sonnais le réveil qu'au dernier moment! Un des bienfaits du dimanche, c'est que cloche et clairon étaient muets, et nos pauvres hommes en profitaient à cœur joie dans l'intervalle de nos réunions d'édification et de chant.

Notre arrivée à Patamatenga marquait un jalon sur notre route. C'est, vous le savez, l'établissement commercial de M. Westbeech. C'est là aussi que se sont établis les jésuites, après avoir en vain essayé de se fixer au delà du Zambèze, chez les Barotsis et chez les Batokas. Ils ont un personnel des plus complets, car, outre les Pères qui, naturellement, sont des ecclésiastiques, ils ont des frères : l'un est cuisinier, un autre jardinier, un troisième menuisier, etc. Leur jardin est une petite oasis; il est bien cultivé, bien arrosé; on y trouve toutes sortes de légumes dont ces messieurs se montrent généreux envers les voyageurs. Ce dont ils se plaignent, c'est que la plupart de ces légumes ne montent pas en graine, ou que les graines ne parviennent pas à maturité. Il faut donc tous les ans renouveler sa provision de semences de choux, d'oignons, de pommes de terre, etc. Il n'y a pas de population à Patamatenga. Les jésuites essaient de faire leur œuvre parmi les noirs attachés à leur propre service et à celui de M. Westbeech, et parmi ceux des quelques chasseurs ou voyageurs qui sont de passage à Patamatenga. Il n'y a apparemment pas de quoi les encourager beaucoup. Ces messieurs se sont montrés très aimables et très obligeants envers nous. Ils nous ont cédé de la nourriture pour nos gens, donné de la semence de maïs et, quand

le P. Kroot apprit que le jour où nous le visitions était mon 50e anniversaire de naissance, il sortit une bouteille de vin qu'il gardait sans doute pour quelque convalescent, et il fallut trinquer et boire à ma santé. J'avais déjà appris que le personnel de cette mission avait essuyé des désastres. C'était tant pour nos amis d'Europe que pour nous une mauvaise note pour le climat des régions zambéziennes. Le P. Kroot me rassura quelque peu. De 7 membres de la mission, 1 est mort de chute de cheval, 2 se sont noyés, 2 sont morts de faim et de fatigue, un 6e est mort de consomption, le 7e seul a eu la fièvre chez les Batokas, encore croit-on qu'il est mort empoisonné. Quoi qu'il en soit, dans ces climats pestiférés, on mourra toujours de la fièvre, on n'admet pas d'autres maladies.

C'est le 26 juillet, à la même date qu'il y a six ans, que nous sommes arrivés à Leshoma. Nous n'avions nulle intention d'établir notre campement au même endroit que nous avions précédemment occupé. Il fallait pourtant y faire un pèlerinage d'affection. Laissant donc les voitures en arrière, nous prîmes les devants à pied, ma femme, ma nièce et moi. Nous descendîmes le vallon, puis, tournant à gauche, gravissant le coteau que nous connaissions si bien, nous y cherchâmes longtemps l'emplacement de notre premier campement. Plus de taillis, plus de hutte, plus de palissade, — tout avait disparu dans les fourrés d'une végétation luxuriante ; le charbon seul qui couvrait encore le sol, c'est tout ce qui en restait. Je me trompe. Tout près se trouve un acajou gigantesque, et son tronc porte encore gravée dans ses fibres, et aussi fraîche qu'au premier jour, cette simple épitaphe :

KHOSANA

DIED (mort)

13 — IX — 78

Cela ouvre un grand chapitre dans nos souvenirs !

La mouche meurtrière, la tsetsé, qui infestait naguère ces

bois, s'est retirée et a suivi le buffle dans sa retraite de devant le fusil des chasseurs. Nous pûmes donc aller camper plus loin, à 10 kilomètres seulement du Zambèze. Le site où nous avons planté nos tentes est charmant, et c'est certainement le moins insalubre que nous eussions pu choisir. C'est un coteau sablonneux de 30 mètres au-dessus du vallon et de 1,000 au-dessus du niveau de la mer. Délicieusement ombragé sans être étouffé, il se trouve sur la lisière d'une forêt vierge et sans limites, un parc splendide que notre Père nous a préparé et dont personne, pas même le lion, ne nous a encore disputé la jouissance. Devant nous au couchant, et à droite en suivant la vallée, ondoyent des collines boisées jusqu'à une longue ligne bleue qui borne l'horizon. Cette ligne bleue sur laquelle s'arrêtent instinctivement nos regards, c'est le Trans-Zambèze, notre champ de travail, pour nous une nouvelle patrie. Dans la vallée un ruisseau, le *Leshoma*, coule, se perd, reparaît pour couler encore, et forme quelques beaux étangs d'eau limpide qui nous promettent le luxe inappréciable de bains à peu de frais.

Un des désavantages de ce lieu, et nous en découvrirons bien encore quelques-uns sans doute, c'est un sable noir, fin, qui pénètre les tissus de nos vêtements jusqu'aux pores, rend désespérément insuffisantes toutes nos mesures de propreté, et nous menace d'une consommation extraordinaire d'un article introuvable ici, donc précieux d'autant plus, le *savon*. Il faudra apprendre à le fabriquer nous-mêmes ; et notre pauvre ménagère, à qui cela donne du souci, s'est déjà munie de recettes. Pour voisins, nous avons à 200 pas d'ici un marchand du nom de Blockley ; et de l'autre côté du vallon, des chasseurs indigènes. Le hameau de ceux-ci et l'établissement de celui-là font très bien dans le paysage.

Mademoiselle Coillard a bientôt découvert dans ce voisinage, parmi les enfants de l'expédition et les garçons zambéziens qui travaillent pour nous, les éléments d'une école intéressante. Elle la fait tous les matins et tous les soirs avec

l'énergie qui lui est propre, et avec autant de zèle et d'affection qu'elle faisait celle de Léribé.

Qui dira avec quels sentiments de soulagement, de joie et de reconnaissance nous avons tout de bon dételé nos voitures, et planté nos tentes! Oui, le voyage a été long, dispendieux et difficile. Ce qui nous en reste, c'est une profonde lassitude physique et morale; il nous semblait parfois que les ressorts étaient détendus et que les sources de la vie se tarissaient. Mais jour après jour et dans chaque circonstance Dieu nous a donné la mesure de grâce nécessaire. Nous avons appris à nous décharger sur Lui de tous nos soucis, et il a eu soin de nous. Tout le long du chemin nous avons trouvé des cœurs sympathiques chez les noirs comme chez les blancs, chez les Boers aussi comme chez les Anglais. Là même où on ne nous prédisait qu'hostilité et entraves, on nous a comblés d'égards et entourés d'intérêt. Nous n'avons pas eu de maladie sérieuse, pas d'accident grave, pas même de fâcheuses aventures. Nous avons vu le spectre de la faim et redouté la soif; mais Dieu a pourvu à tous nos besoins, et a rempli pour nous les étangs du désert. Si notre chemin a été parfois obstrué et bordé de haies d'épines, c'est là aussi que nous avons cueilli les fleurs de la plus grande beauté et du parfum le plus suave. Nos difficultés les plus grandes ont aussi été les canaux des bénédictions les plus précieuses. Auprès de l'Ebénézer que nous élevons ici au nom de Celui qui a compté nos allées et nos venues, le passé nous inspire l'adoration et la louange; l'avenir, le calme et la confiance. Guidés par l'œil de l'Eternel, conduits par sa main toute-puissante, un pas à la fois nous suffit. Nous le savons, « la *lumière* est semée pour le juste, et la *joie* pour ceux qui sont droits de cœur ».

F. COILLARD.



SÉNÉGAL

ARRIVÉE A SAINT-LOUIS DES MISSIONNAIRES MORIN ET MABILLE

Une dépêche de M. Morin à sa famille nous apprend que nos voyageurs ont débarqué à Saint-Louis le 9 février. Cette dépêche, envoyée le jour même, est ainsi conçue : « Barre mauvaise, enfin arrivés. » Comme le *Sénégal* avait été signalé à Dakar dès le 29 janvier, c'est pendant dix jours entiers que nos amis ont dû attendre que le passage fût praticable. Espérons qu'ils n'auront pas eu à refaire les dures épreuves de M. et madame Golaz dans une circonstance semblable (1).



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

OÙ EN EST L'ÉVANGÉLISATION DU MONDE?

(Suite.)

III. — L'ASIE

La Malaisie nous servira de pont pour passer en Asie. Avant d'aborder sur le continent, poussons une pointe vers le nord pour visiter les grandes îles de l'extrême Orient, l'empire du *Japon* (2). Les Jésuites y avaient une mission au dix-

(1) Une lettre particulière de M. Morin nous apprend qu'il a passé cinq de ces journées d'attente dans la caserne de Dakar, et le reste sur une pirogue faite d'un tronc d'arbre, embarcation qui, paraît-il, tient la mer par les plus gros temps.

(2) Voir, sur l'histoire des missions au Japon, deux articles de M. G. Appia, *Petit Messager*, année 1882, pages 121 et 161.

septième siècle. En 1640, ils évaluaient à 400,000 le nombre des chrétiens japonais. Une réaction terrible suivit; la persécution fut telle, qu'il ne resta plus aucune trace du christianisme. Pendant deux siècles, cet empire, qui compte 36 millions 1/2 d'habitants, s'isola complètement du reste du monde. En 1858, les Etats-Unis imposèrent au Japon un traité, et, depuis vingt-cinq ans, la transformation subie par ce pays tient du merveilleux. Seize Sociétés de missions, outre l'Eglise catholique, ont profité de l'ouverture du Japon. Le Nouveau Testament est traduit en japonais et vendu dans toutes les librairies du pays. On compte environ 8,000 chrétiens, parmi lesquels on a déjà pu consacrer 12 pasteurs. Malheureusement, l'athéisme et le paganisme moderne de notre civilisation trouvent accès, eux aussi, dans ce pays. Aussi un journal japonais, organe du gouvernement, a-t-il pu dire dernièrement : « Nos jeunes gens étudient les sciences de l'Occident; ils feraient bien d'étudier aussi la morale de l'Occident, car la science sans la morale est un char qui n'a qu'une roue. »

La *Chine* contient à elle seule près d'un quart de la population du globe. Il y a plus de Chinois que d'Européens. On estime leur nombre à 350 millions. Leur histoire remonte, sans interruption aucune, à plusieurs milliers d'années; leur civilisation, figée depuis de longs siècles, est plus ancienne qu'aucune de celles qui existent ailleurs; leur religion est une philosophie pratique se réclamant de Confucius et de Lao-tseu, à laquelle s'est ajouté plus tard le bouddhisme venu de l'Inde. En réalité, leur seul culte est celui des ancêtres. Ils considèrent avec le mépris le plus profond tout ce qui vient de l'étranger. Ajoutez à cela que leur langue est l'une des plus difficiles du monde, que les Européens ne sont tolérés dans l'intérieur que depuis peu d'années, que les guerres franco-anglaises ont bien ouvert le pays, mais n'ont fait qu'augmenter chez les Chinois la répugnance pour tout ce qui vient du dehors, et vous comprendrez que l'E-

vangile ait eu peu de prise sur cette immense population.

Il semble que le christianisme a été apporté en Chine dès le septième siècle par les nestoriens; au treizième siècle, il y avait des missionnaires catholiques à Pékin. Au seizième siècle, le Père Ricci occupait une position influente à la cour du Céleste Empire. Depuis lors, la mission catholique s'est toujours maintenue en Chine; actuellement, les *Annales de la propagation* enregistrent près de 800,000 catholiques chinois.

Environ trente sociétés protestantes s'occupent, depuis une trentaine d'années, de la Chine; elles y entretiennent 200 missionnaires, et l'on compte environ 60,000 chrétiens dont 18,000 communiants. L'œuvre se fait surtout sur la côte orientale de ce vaste empire. C'est à peine si l'on est parvenu, par de rapides tournées d'évangélisation, jusqu'aux provinces centrales et occidentales. Les deux ports de Canton et de Hong-Kong ont servi de points d'attaque; la province de Fou-Kien, à l'orient de celle de Canton, a été occupée ensuite; l'île Formose est aussi un centre qui donne beaucoup d'espoir. Vu la courte existence de toutes ces entreprises de la mission évangélique dans le Céleste Empire, on ne peut qu'admirer les résultats obtenus et se résoudre, en face de la patience proverbiale des Chinois, à attendre que l'ensemencement de ces vastes régions ait été plus abondant, plus complet et plus prolongé.

Dans l'Indo-Chine, la *Birmanie* est la seule région qui possède une mission évangélique de quelque importance; dans les royaumes d'*Annam* et de *Siam*, on en est encore aux tout premiers et faibles commencements. Par contre, la mission des baptistes américains parmi les Carènes, en Birmanie, est une des plus bénies de la terre, malgré des erreurs passagères. C'est en 1813 que Judson, un des plus vaillants missionnaires de ce siècle, alla en Birmanie. En 1828 surgit presque spontanément l'œuvre de l'évangélisation des Carènes, dont le rapide développement forme une page bril-

lante de l'histoire des missions; l'évangéliste carène Ko-tha-biou est une de ces figures qu'on n'oublie plus une fois qu'on en a entendu parler. Il y a environ 75,000 chrétiens carènes, auxquels les agents du gouvernement britannique, ainsi que les voyageurs, ont toujours rendu les meilleurs témoignages.

L'*Hindoustan*, où nous passons maintenant, est la contrée qui a été le plus ensemencée par la mission. Elle promet de donner, dans un avenir prochain, les plus abondantes récoltes, à en croire les appréciations de juges bien informés. C'est tout un monde que ce pays, avec ses 300 Etats tributaires et ses 220 millions d'habitants. On y parle 25 langues, sans compter les nombreux dialectes. Avant l'introduction du christianisme, cinq religions se partageaient cette immense contrée : le brahmanisme, le culte des démons, le bouddhisme, le parsisme et le mahométisme. Deux grandes races, très distinctes, habitent l'Hindoustan : les aborigènes, surnommés Dravidas, qui ont été refoulés dans les districts montagneux du centre par des conquérants aryens venus, par le nord-ouest, des plateaux centraux de l'Asie, de même que nos ancêtres.

Nous ne pouvons faire qu'une revue plus que sommaire de l'état des missions dans les provinces principales.

Dans la présidence de *Bengale*, nous trouvons à Calcutta le quartier général d'un grand nombre de missions; c'est là et dans la basse vallée du Gange qu'ont travaillé comme écrivains, comme traducteurs, comme professeurs, comme prédicateurs, des hommes tels que Carey, Wenger, Duff, Lacroix. Au sud de Calcutta, les baptistes travaillent dans le pays des Pergunnas, autrefois une des œuvres les plus florissantes de l'Hindoustan. De nos jours, ce sont surtout les missions parmi les Kolhs et parmi les Santals qui donnent les plus belles espérances.

Mais c'est dans la présidence de *Madras* que les missions évangéliques ont eu le plus de succès en Asie. Dans le *Té-*

ougou surtout, il y a eu, après la grande famine de 1877, des conversions abondantes; tandis qu'en 1861 on comptait 724 communiants et un peu plus de 4,500 adhérents, on évalue maintenant les communiants par autant de milliers, et on parle de près de 30,000 adhérents. D'après les recensements officiels, il y avait, dans la présidence de Madras, en 1871, sur 1,000 habitants, 923 Hindous, 59 mahométans et 17 chrétiens; en 1881, c'étaient 914 Hindous, 62 mahométans et 23 chrétiens. Remarquez que l'augmentation des mahométans est de 3 °/₀; celle des chrétiens est de plus de 30 °/₀.

Chez les *Tamiles* du nord, il faut remarquer, parmi les 7 sociétés à l'œuvre dans cette région, les missionnaires luthériens de Leipzig, héritiers, avec l'Eglise anglicane, des travaux entrepris en 1706 par Ziegenbalg, et qu'ont poursuivis Fabricius et Schwartz. Les Américains et la Société pour la propagation de l'Evangile sont très actifs dans la partie méridionale de ce pays et dans le *Tinnévély*, où l'on a réussi, depuis quelques années, à former un clergé indigène respectable par le nombre autant que par les capacités.

Au pays de *Travancore*, à l'ouest du Tinnévély, sur la côte occidentale du Dekkan, et directement au nord, dans le *Malayalam*, l'Eglise anglicane, sans négliger les païens, s'occupe surtout des 500,000 chrétiens syriens dont la religion pétrifiée a besoin d'être ranimée par un souffle nouveau, et voit de beaux résultats se produire parmi eux.

La Société de Bâle a ses principales stations un peu plus au nord, sur la côte de *Malabar* et dans le *Canara*. De grands établissements industriels ont été créés par les agents de cette société, pour procurer une existence honorable aux convertis repoussés par leurs compatriotes, et pour les astreindre en même temps à un travail régulier. Au centre du Dekkan, dans le royaume de *Maïsoure*, la capitale, Bangaloure, contient 15 églises protestantes, mais il y a peu de résultats chez les indigènes.

La présidence de *Bombay* présente également un sol fort dur à la mission. Il nous faut nommer, dans le district d'Ahmenadgar, le pasteur indigène Narayan Sheshadry, qui a fait un voyage en Europe, il y a quelques années, et qui exerce une influence bénie sur ses compatriotes. Les écoles écossaises, fondées par le docteur Wilson, ne manqueront pas non plus de produire, dans l'avenir, un mouvement religieux.

Quant au *Radjpoutana* et aux *provinces centrales*, la mission est encore à ses débuts. Elle est établie depuis plus longtemps dans les *provinces du nord-ouest*; mais 50 années de travail n'ont pas visiblement ébranlé le fanatisme hindou sur les bords du fleuve sacré. Il en est presque de même dans le *Pundjab*, où nous devons pourtant relever l'activité médicale et missionnaire d'un Ecossais, le docteur Elmslie, dans le Cachemire, ainsi que le travail patient des Frères moraves dans les hautes vallées de l'Himalaya.

Arrivés là, jetons un coup d'œil en arrière. Il y a 35 sociétés de mission à l'œuvre dans l'Hindoustan, et plus de 650 missionnaires. L'école y est employée comme un puissant moyen de faire pénétrer l'Evangile dans les masses.

La presse joue également un grand rôle dans cette société païenne, mais policée. On a traduit la Bible en 58 langues et dialectes. Enfin, de nos jours, la mission des zénanas (appartements réservés aux femmes dans les maisons hindoues), c'est-à-dire l'évangélisation des femmes hindoues, que le missionnaire ne pouvait atteindre, par des femmes missionnaires, a pris un grand développement et pourra, dans la suite, exercer une influence incalculable sur la société.

Il y a dix ans, on estimait à un peu plus de 200,000 le nombre des chrétiens hindous; aujourd'hui, ils dépassent le chiffre de 350,000, ce qui fait une proportion d'un chrétien indigène sur environ 600 habitants. C'est dans le sud que les communautés sont le plus nombreuses; dans le nord du pays, ce n'est guère que parmi les aborigènes (les Kolhs et

les Santals surtout) que se recrutent les disciples de l'Evangile. L'Hindou, orgueilleux ou fanatique, méprise ou hait le conquérant, même dans la personne du missionnaire. Du reste, ici comme partout, il n'y a, dans l'Eglise de Christ, « ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles » ; environ sept huitièmes des chrétiens appartiennent aux castes inférieures et aux parias.

Quoi qu'il en soit, le christianisme indigène est devenu une puissance dans la société hindoue. Un brahmane caractérisait fort bien cette puissance, il y a quelques années, en montrant une antique pagode presque désertée : une semence d'arbre avait pris racine dans la maçonnerie; en grandissant, la racine avait lézardé le mur; quelques années encore, et le temple menacera ruine.

A l'Inde se rattache, par la religion dominante, l'île de *Ceylan*. Il s'y trouve environ 30,000 chrétiens sur une population de 2 1/2 millions d'habitants. Malheureusement, les deux sociétés anglicanes de mission qui sont à l'œuvre dans cette île ont eu pendant longtemps des relations fort peu fraternelles; cela arrive un peu partout où l'une de ces sociétés, celle dite de la Propagation, prend pied ; sa tendance exclusiviste et romanisante lui fait ignorer toutes les conventions et négliger tous les égards que les autres sociétés de mission protestantes observent entre elles.

Le nord de l'Asie est soumis au gouvernement de la Russie. De temps en temps, on entend parler de missions orthodoxes parmi les *Samoyèdes*, les *Kamtchadales* et autres peuplades païennes de ces contrées, qui sont fermées aux missionnaires évangéliques.

Nous arrivons ainsi à l'*Asie occidentale*, ou, comme on peut l'appeler aussi, mahométane. Déjà, dans l'Hindoustan, on compte environ 30 millions de musulmans; nous avons auparavant rencontré l'islamisme dans la Malaisie; il étend sa domination de là jusqu'à Zanzibar et au golfe de Guinée. Les sectateurs du prophète sont au nombre de 170 millions,

et, jusqu'à ce jour, l'Evangile n'a pas réussi à entamer ce boulevard des ténèbres. Bien plus, l'islamisme est une religion missionnaire et conquérante; il est vrai que le christianisme lui a opposé une barrière en Europe dès le huitième siècle, mais sa force d'expansion continue à agir vers l'Orient, dans l'archipel malais, et, vers le sud, jusque dans le centre et dans l'ouest de l'Afrique.

Quelques mots suffisent, hélas! pour nous mettre au courant de l'état actuel de la mission parmi les musulmans. En *Perse*, il y a des missionnaires dans trois des villes principales; mais les quelques convertis que l'on y compte sont principalement des Arméniens, c'est-à-dire des chrétiens schismatiques. Près du lac Ourmiah, la Société américaine entretient une mission florissante, mais c'est pour ramener à une foi vivante les nestoriens, une secte chrétienne dont l'origine remonte au cinquième siècle. Dans la *Turquie*, cette même société a plusieurs agents; mais leur activité se réduit à peu près à la distribution de Bibles et de traités. Il en est de même dans le *Kourdistan*, en *Mésopotamie* et en *Syrie*, où les missionnaires sont plus nombreux, mais où c'est aussi presque exclusivement dans les anciennes Eglises chrétiennes déchues que se recrutent leurs convertis.

On comprend que la *Palestine* ait particulièrement attiré les sociétés de mission. Il y en a là 17 à l'œuvre; elles ont créé des écoles, des orphelinats, des hôpitaux. Le nombre des protestants est assez élevé; mais les conversions de musulmans sont extrêmement rares. En *Arabie*, nous ne sachions pas qu'il existe aucune station missionnaire.

En *Egypte*, l'école de miss Whateley, au Caire, contient un grand nombre de petites filles mahométanes. Mais les autres missionnaires à l'œuvre dans la vallée du Nil s'occupent surtout du relèvement des chrétiens koptes, tant au Caire et à Alexandrie que plus haut vers Siout. En *Abyssinie*, où le christianisme s'est également conservé, mais pour tomber plus bas encore qu'en Perse, la mission essaie depuis

longtemps d'exercer une influence réformatrice; l'opposition des prêtres et les troubles politiques ont empêché jusqu'ici toute action sérieuse. On doit se contenter de faire pénétrer dans le pays des portions de l'Ecriture.

Dans les *Etats barbaresques*, quelques sociétés anglaises se sont occupées des juifs, mais on n'a jamais attaqué directement le mahométisme. Ces dernières années, les Kabyles, en Algérie, ont attiré l'attention des chrétiens; on en est encore aux tâtonnements. Quant aux tribus du *Sahara* et aux sultanats du *Soudan*, aucune tentative missionnaire n'y a été faite.

(*La fin au prochain numéro.*) F. H. K.

VARIÉTÉS

UNE COURSE DANS LES MALOUTIS

La cascade de la Maletsounyané.

Hermon, 20 octobre 1884.

Pour aujourd'hui, j'ai à m'acquitter de la promesse que j'ai faite de raconter notre excursion dans les Maloutis, excursion dont j'ai tant joui, que ce serait me priver d'un vrai plaisir que de ne pas en dire quelques mots.

Il s'agissait d'aller voir une certaine cascade dont nous avions entendu parler depuis plusieurs années et dont on faisait des descriptions merveilleuses. Le Père Le Bihan, missionnaire catholique, en avait le premier fait la connaissance, et disait qu'en se penchant au-dessus du gouffre où disparaissait la rivière Maletsounyané, il avait cru se trouver à l'entrée des enfers mêmes. L'imagination aidant, nous nous figurions donc le spectacle le plus grandiose et le plus

effrayant qui se puisse concevoir. Nous brûlions de pouvoir, nous aussi, admirer, jouir et trembler devant cette merveille de la création.

Et puis, cette Maletsounyané, affluent de l'Orange sur la rive droite, se trouve au cœur des Maloutis ; pour y arriver, nous aurons à voyager deux jours au milieu de ces belles montagnes où, dit-on, tant de Bassoutos ont planté leur tente depuis 1880. I. Cochet a exploré la partie méridionale du massif et y a compté environ quatre cents villages; mais il n'a pu remonter l'Orange jusqu'à sa jonction avec notre rivière. A nous l'honneur de compléter sa tâche et de voir comment nous pourrons faire arriver l'Evangile aux habitants des hautes montagnes.

Enfin, Henry Dyke doit aller en Natalie présenter ses respects à quelques membres de sa famille, et, en même temps, visiter des stations américaines, anglaises et allemandes, où il recueillera, pour notre usage, des renseignements et des exemples. M. Jacottet, pour profiter de ses vacances, va à Matatiélé, où il visitera Christmann, ce courageux Christmann, qui est tout seul de l'autre côté des montagnes, et cela depuis plus d'un an.

Chacun de nous a donc un but plus ou moins utilitaire; mais en même temps tous veulent voir la cascade et ne s'en cachent point. Car un voyage de vacances, l'école buissonnière, c'est, pour un missionnaire, une bénédiction tout comme pour le commun des mortels. Rien de salutaire comme de poser le harnais pour quelques jours et de se trouver loin de son champ de travail habituel.

Si tous ceux qui projetaient de prendre part à la fête avaient pu réaliser leurs plans, nous aurions été assez nombreux pour tenir sur la Maletsounyané une séance solennelle de notre conférence. Mais quand il s'agit de partir, notre bande se trouva réduite à six touristes, savoir : MM. Mabille, H. Dyke, Jacottet, Weitzecker, M. Wells, marchand anglais de Morija, et moi-même, plus un guide et trois garçons.

Nous avons mis sur des chevaux munis de selles *ad hoc* nos provisions de bouche et nos couvertures. Tout est bien ficelé, bouclé; on serre la main à ceux qui restent, et nous partons; c'est le 3 octobre, un vendredi.

Nous gravissons laborieusement la montagne de Morija, suant et soufflant sur cette pente pierreuse où nos chevaux, que nous sommes obligés de remorquer, ne semblent pas se trouver très heureux. Une fois sur le plateau, cela va mieux; les fronts se dérident, et déjà nous contemplons les montagnes au milieu desquelles nous allons vivre en bohémiens pendant cinq jours. Mais le plaisir ne dure pas longtemps; voyager dans les Maloutis, cela veut dire monter une côte pour en redescendre une autre cinq minutes après. Nous voici près d'un ruisseau, au milieu de champs de blé en pleine croissance et de pâturages verdissants. Un peu plus loin, un petit village et une source; nous dessellons et faisons le culte avec les Bassoutos de l'endroit que notre présence a attirés. Puis nous voilà partis, cette fois pour suivre assez longtemps une gorge étroite, au fond de laquelle un ruisseau limpide se faufile en bouillonnant entre les rochers. Qu'au moins nos chevaux ne fassent pas un faux pas! Glisser le long de cette pente, arriver au bord du précipice et, de là, d'un bond, piquer une tête dans le ruisseau, ce serait l'affaire d'un instant; mais on n'en reviendrait pas.

Au dernier tournant, nous nous arrêtons au bord d'un cours d'eau plus considérable, appelé la Makhalaneng, c'est-à-dire la petite Makhaleng. Nous mettons un certain empressement à débarrasser nos chevaux de leurs bagages et de nos propres personnes, car c'est ici que nous ferons notre repas. On n'a mis sous la dent qu'un œuf dur depuis le matin, à sept heures, et le soleil a depuis longtemps commencé à descendre vers l'horizon. Un peu de bois, des plantes sèches et de la bouse de vache durcie par le soleil, et notre feu se met à flamber; les bouillottes entrent en agitation. Le café a tiré (on sait qu'en voyage le café fait le fond

de tous nos repas), et « Madame est servie ! » Bientôt nous jouons de la fourchette et faisons honneur aux provisions que les dames de Morija ont si bien préparées pour nous.

Cela fait, remontons à cheval. Il s'agit de passer un certain col appelé « le col des Voleurs », de traverser la Makhaleng et de trouver un endroit convenable pour passer la nuit. Le col est franchi, nous descendons indéfiniment vers la rivière qui serpente à nos pieds, causons un grand émoi dans un village où nous demandons notre chemin, et finissons par arriver au gué. Nos chevaux plongent leurs museaux dans cette eau limpide et fraîche, pendant que nous admirons le paysage. Puis nous nous ébranlons, espérant atteindre, avant qu'il fasse tout à fait nuit, un petit village que nous voyons perché sur les flancs d'une montagne. C'est à peine si nous trouvons notre chemin ; mais enfin nous arrivons, ou, plutôt, nous tombons comme une bombe dans un pauvre petit village de Bassoutos composé de trois ou quatre huttes seulement, et cela, au moment où la marmite achève de bouillir et où les mamans se préparent à mettre leurs nichées sous la plume.

(*A suivre.*) H. DIETERLEN.



VENTE ANNUELLE

du Comité auxiliaire de dames.

La vente annuelle du Comité de dames aura lieu à la salle Kriegelstein, 4, rue Charras, les 18 et 19 mars prochain. Les objets destinés à cette vente pourront être adressés à madame Casalis, 5, rue Vauquelin, et à madame Boegner, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques, Paris.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

1123. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

AVIS IMPORTANTS

A NOS AMIS ET SOUSCRIPTEURS

Paris, le 20 mars 1885.

A notre grande joie, nous apprenons que la sécheresse, sans avoir entièrement cessé, a cependant diminué, et avec elle les souffrances qu'elle engendre. Un de nos missionnaires nous annonce, de plus, que l'arrivée de blés d'Europe en grande quantité a fait baisser le prix des grains qui s'était maintenu à un taux de disette. La famine a donc pris fin, et nous pouvons déclarer close la souscription pour les affamés.

Nous ne le ferons pas sans remercier cordialement les nombreux amis qui ont répondu à nos appels. Les dons reçus pour les affamés dépassent à ce jour 11,000 francs. Un télégramme, expédié il y a un peu moins d'un mois, a averti nos frères qu'ils pouvaient disposer d'une première somme de 5,000 francs pour secourir les misères dont ils sont entourés; une lettre a mis, peu après, à leur crédit le reste de la somme reçue.

Nous ne doutons pas du soulagement apporté par ces nouvelles à nos missionnaires et aux victimes de la disette. Soulagement matériel d'abord, car les misères amenées par ce fléau sont nombreuses, mais aussi reconfort moral, joie et re-

connaissance de sentir que l'Eglise de la patrie a plus que jamais pour celles du Lessouto des entrailles de mère.

Nous avons la satisfaction d'annoncer que la vente en faveur des missions, qui s'est terminée hier, a produit près de 17,000 francs. Ce chiffre, supérieur de 1,000 francs environ à celui de l'année dernière, sera encore augmenté par des rentrées qui doivent se produire. Le Comité des dames nous charge de transmettre ses remerciements à tous les amis qui l'ont aidé à atteindre ce résultat, et surtout aux Comités auxiliaires de province qui y ont contribué par leurs envois.

L'approche de notre assemblée annuelle, qui doit se tenir le jeudi 23 avril, nous oblige, en terminant, à recommander à nos souscripteurs qui ne nous auraient pas encore envoyé leurs dons, de se hâter de nous les faire parvenir, afin qu'elles puissent encore être comprises dans les recettes de l'exercice en cours. Notre ambition doit être non seulement de terminer l'année sans nouveau déficit, mais de réduire, dans une proportion aussi forte que possible, notre vieille dette, en attendant que nous arrivions à nous en débarrasser complètement.

Or, il se trouve que, depuis quelques semaines, nos recettes, qui s'étaient maintenues à une hauteur réjouissante, ont une tendance à fléchir, si bien que nous sommes, à l'heure présente, de près de 15,000 francs en retard sur les recettes de l'année dernière, à l'époque correspondante. Nous osons donc prier instamment nos amis de ne pas se lasser et de nous mettre en mesure, par de nouveaux efforts, de terminer l'année par une victoire.



LESSOUTO

LA FAMINE

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la sécheresse a diminué sur un certain nombre de points, et la pluie est tombée là où on ne l'avait pas vue depuis des mois. La récolte du blé a, en général, été satisfaisante : aussi la famine a-t-elle cessé.

« Grâce à Dieu, écrit M. Mabille le 19 février, la sécheresse a pris fin au moins pour le moment. Nous avons, à peu près partout, eu la semaine passée deux ou trois très fortes pluies, mais je ne sais s'il en a été ainsi dans tout le pays. Nous en étions à nous demander sérieusement s'il n'y aurait pas lieu à fermer nos écoles, et la question des moyens de sauver le bétail et les chevaux pour l'hiver se posait très sérieusement. Mais il nous faudra encore d'abondantes pluies pour remplir les sources et avoir de l'herbe. Dieu a exaucé nos prières ; depuis janvier, nous avons eu tous les jours une courte réunion pour demander la pluie. »

Dans le nord du Lessouto la situation, au dire de M. Kohler, ne s'était encore guère améliorée vers le milieu de février, date de sa lettre. « La disette est toujours grande, dit-il, et la sécheresse menace de la rendre plus grande encore. La prochaine récolte du maïs est déjà compromise sur un grand nombre de points du pays ; le sorgho est plus résistant et donnerait, si Dieu nous accordait de bonnes pluies générales, une moisson médiocre ; si nous n'avons pas de pluies, ce sera une véritable calamité. »

La sécheresse a donné lieu, nous dit encore M. Kohler, à un véritable déchaînement de superstition. « Jamais nous n'avons eu tant de faiseurs de pluie, jamais les faux prophètes n'ont abondé dans le pays comme aujourd'hui. Je devrais dire les prophétesses, car ce sont surtout les femmes, et parmi

elles plusieurs renégates, qui jouent ce rôle. Dans certains quartiers de mon district, on ne trouve plus ni poules, ni brebis noires ; les faiseurs de pluie les ont toutes immolées : ils choisissent les animaux noirs pour amener, disent-ils, de beaux nuages noirs... On ne s'en tient pas là ; un jour, le chef rassemblera tout son monde pour aller dans les montagnes chasser la gazelle qu'ils appellent *letsa*, afin de jeter dans l'eau le contenu de son estomac, prétendant que cette cérémonie bizarre amènera la pluie... » M. Kohler cite d'autres pratiques superstitieuses en vigueur parmi les indigènes, puis il ajoute : « Lorsqu'ils ont eu recours à toutes ces insanités, ils viennent chez le missionnaire lui demander de prier pour la pluie, peut-être même à l'instigation des faiseurs de pluie... »

M. Maeder nous raconte un exaucement remarquable de prières obtenu par son Église. Il nous écrit de Siloé le 30 janvier : « Dieu est juste et châtie nos péchés. S'il voulait nous traiter comme nous le méritons, le pays serait encore plus sec. Que pouvons-nous faire, sinon crier à lui, pour apaiser sa juste colère ? C'est ce que nous avons fait à Siloé. De concert avec le chef Moletsane, nous avons organisé un jour de jeûne et d'humiliation pour la tribu des Bataungs. Il a eu lieu dimanche dernier, le 25 janvier. Voici les quelques règlements qui avaient été établis : 1° La journée tout entière sera consacrée par chacun, païen ou chrétien, à crier à Dieu et à le prier de nous pardonner nos péchés, de nous faire grâce, et de répandre la pluie sur la terre, afin de sauver hommes et bétail. 2° Les chefs de village veilleront à ce que tous leurs gens se réunissent pour la prière en commun. 3° Les enfants au-dessous de huit ans sont dispensés du jeûne. 4° Le jeûne commencera le samedi à minuit, et durera jusqu'au dimanche à minuit. Pendant ce temps il ne sera permis que de boire de l'eau.

« Ces règles furent observées : nous eûmes une foule énorme... Et maintenant admirez, cher ami, la bonté de notre

Père céleste : il a entendu nos prières, et le lendemain lundi est tombée une pluie magnifique qui a comblé tous nos réservoirs. Et le plus remarquable, c'est que, ce même jour, en dehors du domaine des Bataungs, il n'est tombé que très peu de pluie, ou pas de pluie du tout. »

Le district d'Hermon est toujours un des plus visités par la sécheresse. Cependant, la récolte du blé, qui est terminée, a été bonne. « Mais impossible, ajoute M. Dieterlen, d'en acheter. Les chefs défendent à leurs gens d'en vendre aux marchands, et malheur à qui désobéit. Notre provision de farine est épuisée; il faut absolument la renouveler. Mais comment ? Je ne veux pas payer un sac de blé 50 francs chez les Boers, si je puis l'avoir meilleur marché chez les Bassoutos. Je compte donc aller dans mon annexe de Maboloka, où les Bassoutos cultivent le froment en grand, et je m'adresserai au chef Maminé, qui prétend être de nos amis (1). »

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

A notre vive surprise et à notre grande joie, un nouveau courrier du Zambèze nous est parvenu à peu près trois semaines après celui dont nous résumions le contenu dans notre dernière livraison. Les lettres que nous avons reçues alors, et dont nous terminons aujourd'hui la publication, étaient du 30 octobre; celles qui nous sont arrivées ce

(1) On a vu, à la page 128, qu'un heureux événement économique a modifié la situation.

mois-ci sont beaucoup plus récentes : les dernières lignes de M. Coillard sont du 15 décembre, et celles de M. Jeanmairet du 22 décembre, jour où la poste est partie de Leshoma. Disons tout de suite que les nouvelles sont bonnes, et qu'à cette date l'expédition, qui avait été éprouvée de diverses manières, n'avait cependant aucune perte à déplorer.

Obligés, cette fois encore, de ne publier qu'une partie des lettres de nos missionnaires et d'en réserver la fin pour notre prochaine livraison, nous reprenons, au point où nous l'avons laissé il y a un mois, notre résumé des faits ; nos lecteurs y trouveront un fil conducteur qui leur permettra de se retrouver au milieu d'événements assez embrouillés.

Au moment de fermer sa lettre du 30 octobre (celle qu'on trouvera plus bas, sous le titre de *Seshéké*), M. Coillard se préparait à partir, avec l'évangéliste Aaron, pour la vallée des Barotsis, se flattant de pouvoir, cette fois, pénétrer jusqu'à Léa-Luyi, la résidence du nouveau roi. Cette attente a été déçue. A Seshéké, nos voyageurs ont été arrêtés de nouveau par l'état politique du pays, encore profondément troublé, et par l'impossibilité de trouver un chef qui voulût les accompagner jusqu'à la capitale. Il a fallu rebrousser chemin et se résigner à passer le mois de novembre à Leshoma. A ce moment, le personnel de la mission a passablement souffert de la fièvre; sauf M. Jeanmairet, tous nos amis ont été successivement atteints. Mais, grâce à Dieu, ils se sont remis, et, le 10 décembre, M. Coillard, accompagné de M. Middleton et d'Aaron, a pu se remettre en route pour la vallée et pour la capitale. Les circonstances étaient changées, le pays tranquillisé, et les messagers du nouveau roi arrivaient coup sur coup pour hâter l'arrivée des missionnaires. Par contre, la saison était devenue mauvaise; aussi nos amis n'ont-ils pu voir s'accomplir cette séparation, qui doit durer trois mois au moins, sans se rendre compte de ce qu'elle avait de sérieux et de solennel. Mais

leur confiance ne s'est pas démentie un instant, et M. Coillard a pu se mettre en route avec la parfaite certitude que l'heure choisie par Dieu pour ce voyage décisif avait sonné. Dans une lettre adressée de Seshéké, le 15 décembre, au directeur de la Maison des missions, il exprime la même confiance; il constate aussi, avec un soulagement que nous partageons, que les dispositions des chefs se sont beaucoup améliorées, et qu'aux exigences du premier mois ont succédé des témoignages de déférence et même d'affection.

Nos lecteurs nous en voudraient de leur faire attendre un mois tout ce courrier, d'un intérêt si puissant; aussi en détachons-nous une lettre que l'on trouvera plus loin et où M. Coillard, s'adressant à M. Casalis, montre le lien profond et étroit qui rattache la mission des Barotsis à celle des Bassoutos.

SESHÉKÉ

Seshéké, 19 août 1884.

Seshéké! Comment le tracer sans émotion, ce nom-là!... C'est ici que mon Maître m'a conduit il y a six ans, et m'a fait entrevoir le nouveau champ de travail que nous cherchions. C'est ici qu'il m'a arrêté après m'avoir fait passer par de douloureuses alternatives de joie et de déception. *Son temps,* à lui, n'était pas encore venu. C'est ici que notre cher Eléazar Marathane a fini sa carrière et qu'il repose!... Toutes les expériences de mon premier séjour me reviennent à l'esprit. Le temps, par une dispensation de la Providence, a adouci ce qu'elles avaient alors d'amer et de douloureux. Elles ont perdu leur aiguillon; les bénédictions seules sont aussi douces qu'alors.

Je ne puis m'empêcher de plonger un regard dans l'avenir... A quoi bon? L'avenir est à Dieu, à nous le présent. Le présent! il est sombre. Notre chemin est hérissé de dif-

ficultés que j'avais bien prévues, mais dont il ne m'était pas possible de mesurer toute la grandeur.... Mais courage! c'est quand le patriarche fugitif et solitaire reposait sur une pierre sa tête fatiguée, que le Seigneur, dans une vision glorieuse, soulevait pour lui un coin du voile de l'avenir, et lui faisait entrevoir les multitudes qui devaient se réclamer de son nom. « Ne crains point, dit le Seigneur à Paul dans la ville de Corinthe, parle et ne te tais point, car je suis avec toi... *J'ai un grand peuple dans cette ville.* »

Mais revenons à Leshoma. Une fois campés, nos bœufs renvoyés à Gazuma, à deux jours de distance, pour y paître et s'y reposer, il fallait voir le Zambèze; on n'y tenait plus d'impatience.

Nous laissions ma femme et ma nièce se débarrasser de leur mieux d'un cauchemar qui les hantait depuis Mangwato: la *lessive*. Après une vie missionnaire de vingt-cinq ans, c'était encore pour madame Coillard un apprentissage à faire, un apprentissage redouté. Jamais encore elle ne s'était vue réduite à cette nécessité. Et de penser à cette accumulation de linge! Les femmes de nos évangélistes, par pitié autant que par affection, consentirent à donner un coup de main. Mais il est évident que ce n'est pas un secours sur lequel on puisse compter. Après avoir donc installé nos chères laveuses au bord du ruisseau, nous partîmes, M. Jeanmairet et moi, accompagnés d'une partie de notre monde, légèrement équipés et assez légèrement approvisionnés.

Nous suivons le vallon, qu'une conflagration récente a couvert d'un triste linceul. Deux heures et demie de marche, et, au sortir d'un taillis, un large ruban qui serpente dans la plaine, se faufilant à travers des jungles impénétrables, paraît à nos yeux. C'est le Zambèze! Il vaut la peine de s'arrêter un instant. Arrivés au gué officiel de N. (1), nous nous annonçons, — selon la coutume du pays, — par des

(1) Le nom est en blanc dans la lettre de M. Coillard.

coups de fusil. Pas de réponse. Nous tirons encore et encore sans plus de succès. C'est l'usage. Nous nous disons que le vent souffle si fort, que le cours de la rivière est si moutonné que les canots ne pourraient traverser sans danger. Satisfaits de cette explication toute gratuite de notre part, nous passons le reste du jour à chasser des oiseaux, à admirer ce majestueux fleuve, à y chercher des hippopotames et des crocodiles qui sont invisibles, et à guetter la gymnastique curieuse des martins-pêcheurs. La nuit survient, nous nous serrons la ceinture, car nous avions compté sur un meilleur hôtel, et nous nous blottissons de notre mieux sous un méchant abri de roseaux, hanté par la vermine et par les souris. Le froid était si intense : 5° centig. au-dessous de zéro, que tous, à une ou deux exceptions près, allèrent chercher le vêtement des pauvres : le *feu*. De sommeil, point. Dès le matin du lendemain, nous tirons de nouveau ; mais pas plus de réponse que la veille ! Et pourtant pas la moindre brise aujourd'hui, pas une ride sur l'onde : c'est une glace polie. Que veut dire ce silence ? Las d'attendre, et déjà à demi affamés, nous plions nos couvertures et reprenons le chemin de Leshoma. Voilà notre première visite au Zambèze, un seau d'eau froide sur nos jouissances anticipées. Plus tard, tout s'expliqua. Le batelier *Singandu*, n'ayant reçu aucun ordre à notre sujet, avait couru chez son chef. Il revenait avec des ordres positifs pour nous faire traverser immédiatement, quand la nouvelle se répandit que les Matébélés approchaient. La panique avait saisi tout le monde.

Peu de jours après arrivaient des messagers de Seshéké. Les lettres par lesquelles j'avais annoncé au roi notre arrivée à Shoshong d'abord, à Pantamatenga ensuite, avaient été arrêtées par les « seigneurs de Seshéké » et attendaient la « salutation » (1) qui devait les accompagner. Et moi qui

(1) Le présent. (*Réd.*)

les croyais à la capitale! Quelle tuile! Je refusai carrément de nouveaux présents avant d'avoir vu le roi. On m'a assuré depuis que les chefs ont expédié mes lettres, mais par un esclave à pied, comme quelque chose de peu d'importance. Quel cas en fera le roi? Quand viendra sa réponse? — Pour utiliser le temps et rompre la monotonie de notre vie, nous organisâmes une excursion aux cataractes de « Musi oa Thunya ». Au dernier moment je me vis forcé d'y renoncer et de laisser partir notre ami Jeanmairet avec Middleton et Waddel, accompagnés de nos Bassoutos et de porteurs. Nos meilleurs vœux les accompagnent. Puissent-ils jouir et nous revenir pleins d'entrain! Nos artisans ont eu la vie dure en voyage; ils ont bien droit à cette récréation.

Nous, nous regardons vers le nord, la ligne bleue au delà des forêts. Le regard se perd dans les profondeurs de cette grande perspective. A mesure que les jours se succèdent, nous nous demandons si l'horizon ne s'obscurcit pas. Il est difficile d'attendre quand on voudrait courir. Il arrive souvent des troupes de Zambéziens à Leshoma, mais ils n'apportent pas de nouvelles; ce sont des esclaves envoyés pour trafiquer. Ils apportent du millet, du sorgho, des arachides, des haricots, quelquefois un peu de miel sauvage; tout cela dans des calebasses de toutes grandeurs. Chaque calebasse vaut plusieurs colliers de verroterie ou bien un *setsiba*, deux longs mètres de calicot. C'est exorbitant. Il faut donc que ma chère femme, — la providence de toute l'expédition depuis que nous sommes à Leshoma, — passe des heures à tenir tête à ces troupes bruyantes et très impertinentes parfois; il faut qu'elle réponde calmement, marchande avec prudence, explique avec douceur pour congédier avec satisfaction ce monde tapageur. C'est une rude besogne. Léfi et Joël, qui d'abord avaient volontiers accepté la tâche de seconder « leur mère », s'en sont bientôt aperçus, et se sont retirés l'un après l'autre, la laissant se tirer d'affaire toute seule. Il ne s'agissait pas seulement de pour-

voir à la nourriture journalière des évangélistes et de leurs familles, de nos conducteurs et de nos ouvriers indigènes, mais aussi de faire les provisions nécessaires pour le retour de nos gens de Mangwato et du Lessouto, et surtout de pourvoir aux besoins de l'expédition pendant la saison des pluies et jusqu'à la récolte prochaine. Acheter ainsi soixante sacs de céréales, sans parler du reste, cela représente une somme formidable d'activité, d'énergie, de patience et de fatigue pour qui n'est pas roué à ce petit commerce chicaneur de grains de verroterie et de morceaux de calicot. Souvent triste d'une perte de temps si précieux, et épuisée, la femme missionnaire ne se plaint pas. Tout en désirant quelques jours de répit, elle se dit : « C'est pour le Seigneur. » Oui, et « pour le Seigneur », elle fait face à d'autres devoirs, et reparaîtra demain au marché qui lui est imposé, trempée dans la lutte et dans la prière.

Quand les achats se terminent de bonne heure, notre œuvre à nous commence. Nous faisons répéter à nos Zambéziens un verset de la Parole de Dieu, et chanter une strophe de cantique que nous leur expliquons. S'il est tard, nous leur disons quelques bonnes paroles. Ils nous quittent tout étonnés; nous les suivons du regard dans la vallée, et, par la pensée, au delà de la ligne bleue où nous voudrions être.

Un jour, c'était le dimanche 9 août, nous apercevons, dans l'après-midi, une longue file qui serpente dans la vallée et se dirige vers nous. En tête, nous reconnaissons bientôt Karumba, qui était retourné chez ses parents. Il nous annonce que les trente jeunes gens qu'il amène sont envoyés, avec six canots, par les chefs de Seshéké pour nous chercher. Voilà donc une éclaircie dans notre ciel gris. Dieu soit béni! Mes préparatifs furent bientôt faits, et je partis sans arrière-pensée. Je laisse à deviner si j'étais heureux en traversant le Zambèze. Le soleil se couchait alors, son disque flamboyant se baignait dans l'onde et la colorait de ses feux, tandis que les rives boisées, avec leurs panaches de palmiers, s'y

miraient comme dans une glace. Tout était paix et harmonie. Le lendemain matin, à mon réveil, je crus le charme brisé ; mes canotiers étaient en grève et déclaraient bruyamment ne vouloir pas bouger avant d'avoir reçu des *setsiba* de leur goût. Je parvins à les calmer sans céder, et j'eus avec ces jeunes gens le trajet le plus agréable. Nous n'étions pas pressés. Ils pêchaient, ils chassaient des oiseaux dans les jungles, et le soir je leur enseignais à chanter. A notre dernière étape, je leur fis une distribution de *setsiba* de calicot rouge. Après un bain, ils s'en affublèrent tous chacun à sa fantaisie et de la manière la plus grotesque. Des coups de fusil nous annoncèrent, et quand notre petit cortège arriva au port et se rendit au *lekhothla,* grands et petits étaient dehors et nous envoyaient force « lumela monere ! shangoe ! shangoe ! » Bonjour, monsieur, notre père, notre père ! » un terme de politesse.

Vous vous souvenez que Seshéké est la résidence de douze à quinze chefs. Dans notre langage européen, ce seraient des gouverneurs ou des préfets ; ce sont des Barotsis, promus au gouvernement de nombreuses peuplades tributaires. Ils assument les noms et les titres de leurs prédécesseurs, et ils forment un conseil sous la présidence du chef principal. Ce chef, aujourd'hui, c'est encore *Morantsiane,* non plus le vieillard que j'ai connu il y a six ans et que j'aimais, mais son fils à moitié abruti par l'abus de la bière et la fumée du chanvre. Le village n'est plus le même non plus. Il a été incendié pendant la guerre de Nguana-Wina. On l'a rebâti depuis, mais il a l'apparence délabrée et malpropre. Je n'y vois plus les doubles huttes, si spacieuses et si bien aérées (pour des huttes), que j'y admirais. Du reste, c'est bien encore Seshéké avec ses dignitaires, les Morantsiane, les Tahalima, les Ratau (1), les Mokhélé, les Katukura, Nalishua, etc. Quelques-uns de ces titres sont aujourd'hui portés par de

(1) On prononce Rataou.

nouvelles têtes. Cependant, je compte encore nombre de connaissances parmi ces seigneurs. A en juger par leurs salutations démonstratives, ils sont heureux de me revoir. Les petits discours officiels terminés de part et d'autre, nous causons longtemps ensemble. Eux me racontent tout ce qui s'est passé dans leur pays depuis notre passage, et moi je réponds aux questions dont ils m'assaillent et leur parle de mes voyages et de ma mission. Il fait bon tout de même arriver à Seshéké.

Mais on m'annonce que mon bagage est déjà porté à la case qui m'est destinée. Je prends donc congé de mes amis et me rends *chez moi* pour me reposer. A la porte, Aaron et moi reculons de dégoût. C'est un chenil que cette hutte et cette cour. La saleté en est telle que personne ne veut y mettre la main pour la nettoyer. Je m'assieds sur un de mes ballots, dehors. C'est là que je passerai la nuit. A la fin, un de mes canotiers, touché de pitié, s'en va chercher une pauvre petite esclave qu'il pousse de force dans la hutte, pour lui faire enlever le plus gros des immondices. Demain, Aaron et Ben feront le reste. Décidément, nos chers Zambéziens ne sont pas hospitaliers.

Nous couchons, avec la faim, devant ce taudis inhabitable. Le lendemain, avant mon lever, j'étais assailli par une foule de vendeurs turbulents et par les principaux chefs qui avaient tenu conseil pendant la nuit, et m'en apportaient le résultat. Ils regrettaient d'avoir expédié ma lettre par un esclave, et, pour réparer cette erreur, l'un d'eux allait se mettre en route pour la capitale. Je leur demandai instamment de m'y conduire aussi. Mais la loi est là qui nous barre le chemin, c'est la grande muraille de la Chine. Pas d'alternative, il faut *patienter*.

Nous entreprenons de visiter les gens à domicile, et subissons de notre mieux les assauts de ces infatigables mendiants. Ils réussiront certainement à nous piller honnêtement. Ils n'ont pas de honte, et poussent la persistance

jusqu'à l'impudence et à l'exaction. A l'ombre d'un gros arbre, tout près de notre demeure, M. Jeanmairet, qui m'a rejoint, et moi, nous essayons de réunir tous les matins les gens du village. Nous leur racontons des histoires bibliques, nous leur parlons du Sauveur, et leur faisons répéter quelque verset, puis l'Oraison dominicale ; nous leur apprenons à lire, c'est-à-dire à répéter l'alphabet. On nous regarde avec étonnement, et on imite scrupuleusement les mouvements qu'on surprend chez nous ; on bat la mesure comme nous, on prend les mêmes intonations de voix, on répète chacune de nos paroles. Les uns sont couchés, les autres sont assis ; on prise, on cause, on rit ; on se salue en claquant des mains. Nous les arrêtons, leur recommandant le silence et la bienséance, et n'en continuons pas moins notre œuvre avec sérieux. Ce qui nous donne du souci, c'est la rapacité désespérante de ces gens-là. Comment aller à la vallée, pillés comme nous le sommes déjà?

Sur ces entrefaites arrive un messager du roi. C'est un petit chef, lui aussi, avec une suite nombreuse. M. Arnot est allé avec Silva Porto chercher des secours médicaux à Benguela ; donc personne n'a pu lire mes lettres et on me les renvoie. Cela explique pourquoi aucune mesure n'a été prise pour nous conduire sans délai à Léa-Luyi. Le message apporté par Mosala revient à ceci : si les jésuites sont les auteurs de la lettre, le roi leur permet d'aller chercher le bagage (outils et marchandises surtout) qu'ils ont laissé chez lui l'an passé, mais il déclare qu'il ne prêtera de secours ni en canots ni en hommes ; ils peuvent venir en wagons. Si la lettre vient de moi, Mosala a charge de nous conduire immédiatement à la capitale. La joie que nous causa cette nouvelle fut aussi vive qu'elle fut de courte durée. Le même jour le bruit courait que les Matébélés avaient traversé le Zambèze ; ce fut une panique générale. Les canots qui devaient nous conduire chez le roi, on les envoyait chargés d'ivoire pour acheter chez M. Blockley de la poudre et des

fusils. On dressait le bétail à la nage pour le mettre en sûreté, et tout le monde se préparait à prendre la fuite. Que ferons-nous dans ce cas sans canots, sans rameurs ? Et de penser que je me suis chargé de 7 ou 8 caisses de M. Arnot pour l'obliger ! Comment retourner à Leshoma ? Comment rester seuls à Seshéké ? « Quoi qu'il en soit, mon âme se repose sur Dieu !... »

Seshéké, 4 septembre.

Encore et de nouveau à Seshéké le « bourbier du découragement ». Par quelles alternatives d'espoir et de désappointement nous avons passé en peu de jours ! En temps pareils, la présence du Sauveur est une réalité précieuse. Au milieu du chaos de nos dernières aventures, il m'est difficile de rattraper le fil de ma narration. Derrière nous, elles paraissent peu de chose, ces vagues qui faisaient trembloter ma foi comme un roseau dans un étang. De loin, nos amis les plus chauds ne peuvent pas les distinguer, ces vagues, ni se rendre compte de nos luttes. Il ne faut pas trop demander à des gens qu'absorbent d'autres préoccupations et d'autres devoirs, et à qui s'imposent journellement des événements et des questions d'un intérêt plus général ou plus immédiat. Une place dans leur affection, un coin dans leurs prières, quelques lignes dans leur correspondance et une miette de leur libéralité, comme gages de leur coopération, et nous sommes satisfaits.

Je disais donc que les canots envoyés pour nous prendre revinrent avec la poudre et les fusils. Nous ne pensions plus qu'à partir, mon ami Jeanmairet et moi. Malheureusement les rapports des espions donnaient toujours plus d'importance à l'imminence de la guerre dont les Matébélés nous menaçaient. Les chefs consultaient les devins et le sort, se vaccinaient avec certain spécifique qui devait les rendre invulnérables, cherchaient des charmes de toute espèce et passaient le reste de leur temps à dresser le bétail à la nage et à boire.

Personne ne s'occupait de notre voyage. En l'absence de Morantsiane, je réunis les vieux chefs, leur annonçai que nous avions décidé de partir à pied; ils nous approuvèrent et nous promirent des porteurs. A son retour Morantsiane fut alarmé de cette nouvelle. C'était un blâme jeté sur lui. A travers les brouillards de la boisson, il vint immédiatement offrir à « son ami » Jeanmairet une calebasse de miel et à moi deux peaux de marmouset. S'enhardissant alors: « Moruti, tu ne feras pas ce voyage à pied, à ton âge et par une chaleur pareille. Que dirait le roi? Demain tu auras mon canot. »

Nous cédâmes, mais plusieurs jours se passèrent et nous étions encore là, attendant les rameurs qui « devaient arriver d'un moment à l'autre ». Ils arrivèrent enfin. C'était samedi. Ratau et Tahalima chargèrent nos pirogues, préparant nos sièges avec un soin minutieux, firent faire à nos rameurs un petit trajet d'essai et se déclarèrent satisfaits. Quelques paroles d'adieux à la foule assemblée, une prière sur le rivage avec Aaron et Josefa qui allaient à pied sous la conduite de Mosala, et Jeanmairet sauta dans sa barque, moi dans la mienne et nous gagnâmes immédiatement le large. Là, le fleuve, contournant une île, forme une belle baie. Nous n'étions pas embarqués depuis cinq minutes que notre esquif se remplissait d'une manière effrayante. Deux hommes qui puisaient l'eau avaient de la peine à le tenir à flot. Le danger devenait de plus en plus imminent. Il n'est pas dans ma nature de retourner en arrière. Je me mis aussi à puiser et nous pûmes, non sans peine, aborder à la plage opposée. Tous mes bagages étaient mouillés, trempés. Rien ne me fit plus de chagrin que la perte de mes médecines et de trois douzaines de plaques photographiques. Ratau envoya immédiatement un deuxième canot, et, après avoir séché nos bagages, nous poussâmes jusqu'au poste de bétail de Tahalima, où nous passâmes un dimanche bien employé. Le lundi de grand matin, nous réparions activement notre pirogue avec du papyrus et des feuilles de palmier,

quand les chefs de Seshéké m'envoyèrent par un exprès l'ordre de retourner immédiatement à Seshéké. Le messager me priait confidentiellement de ne pas hésiter et me disait que des ordres pareils avaient été envoyés à Aaron et même à Makoatsa, l'ambassadeur de Khama. Qu'était-il donc arrivé?

Ratau était chargé de nous l'annoncer. Une révolution venait d'éclater à la vallée, et le roi, qu'on voulait assassiner, avait pris la fuite. C'étaient de graves nouvelles. Il paraît qu'ici les chefs les attendaient; c'est là sans doute la raison secrète de tous nos délais. Que faire maintenant? Comment faire un si long voyage dans une contrée où règne l'anarchie? Si même, en temps ordinaire, il y a si peu de sécurité dans ce pays de pillage et de rapine, qu'est-ce maintenant qu'il n'y a plus d'autorité reconnue? Et puis, vers qui aller? Qui sont les chefs de la révolution? Il fallait donc suivre les conseils de la prudence et se décider à... *attendre*. Quelle leçon dure que celle-là!

Il est difficile pour nous de découvrir les vraies causes de la révolution. Ce qu'il y a de certain, c'est que Robosi faisait peu de cas de la vie des principaux de la tribu. Il en massacra sept en un seul jour dans un banquet auquel il les avait conviés. Dernièrement il faisait encore mettre à mort un chef respecté et une des femmes de feu Sepopo; puis il prenait ses mesures pour se débarrasser de la plupart des chefs de Seshéké, quand ses desseins furent découverts. Un complot fut ourdi et Robosi ne dut son salut qu'à son sang-froid et à la fuite.

Les chefs de Seshéké ne purent contenir leur jubilation. Tous tuèrent des bœufs, firent une énorme quantité de bière et pendant plusieurs jours ce ne fut à Seshéké qu'une série d'orgies. Après 10 h. du matin, il fallait renoncer à trouver un homme à jeun. Nous eûmes à en souffrir de plus d'une manière. Un de nos hommes, Ben, s'était lié d'amitié avec un chef du nom de Kanyanga. « Voici mes

deux filles, lui dit celui-ci, ce sont tes femmes. » Ben prit la chose comme une plaisanterie. Mais non pas Kanyanga. Un jour, Ben passa devant la femme de Kanyanga sans claquer de la langue. C'est le « pardon » d'ici. Kanyanga en fut furieux. Comment, un gendre manquer ainsi de respect à sa belle-mère ! Il court tout droit à notre hutte, entre et s'empare de mon meilleur fusil, vociférant des menaces d'incendie et de meurtre, lui Kanyanga, un de nos meilleurs amis ! Nous passâmes une nuit d'angoisse. Ce même Kanyanga, tout récemment et en plein jour, avait tué de sa main une de ses femmes et son frère pour une cause tout aussi futile. Pour racheter mon fusil, le pauvre Ben se dépouilla ; manteau, ce manteau auquel il tenait tant ! couverture, chemise, calicot, tout y passa pour assouvir la rapacité de cet homme aveuglé par la passion. Cet incident, vous le comprenez, pouvait avoir pour nous les suites les plus graves. Je portai donc le cas devant le conseil des chefs et le résultat de cette investigation publique fut de laver Ben et par conséquent la mission de tout blâme. Malgré cela, pas une voix n'osa s'élever pour condamner publiquement la conduite de Kanyanga. Les chefs barotsis, toujours exposés à un assassinat clandestin, sont naturellement ombrageux et ont peur les uns des autres. L'épée de Damoclès est toujours suspendue sur leurs têtes, et quand des messagers arrivent de la capitale, nul ne sait si, outre le message ostensible qu'ils apportent, ils ne sont pas chargés surtout d'une mission meurtrière. Aussi les chefs, en se rendant au lekhothla, sont-ils toujours accompagnés d'une suite nombreuse, armée non pas de sagaies, car ce n'est pas reçu au forum africain, mais de casse-têtes. Pour peu que les soupçons paraissent fondés, ils dorment dehors et s'entourent de toutes sortes de précautions. Cela vous donne une idée du coupe-gorge où nous apportons l'Evangile de paix.

A cet égard, nos expériences ont été dures pendant notre séjour à Seshéké. En vous racontant l'incident de

Ben, je côtoyais un abîme de paganisme zambézien dont la vue seule remplit d'effroi. Il faut une grâce toute particulière de Dieu pour garder nos évangélistes au milieu de la corruption générale qui s'affiche ici en plein midi, et des tentations effrontées dont hommes et femmes assaillent les étrangers. J'ai vu de près le paganisme au Lessouto, chez les Zoulous et parmi d'autres tribus, et il était horrible. Ici il dépasse toute conception. Et c'est là le Goliath qui nous défie ! Un historien distingué dit, en parlant de George IV, que, si on l'avait dépouillé des gilets dont il avait la manie de s'affubler, on aurait en vain cherché un homme. Je ne dirai pas la même chose de nos Zambéziens; je crois que, sous l'amas de tout ce que j'ai vu dans le paganisme de plus hideux et d'odieux, nous trouverons des *hommes* et des hommes que nous pourrons aimer. Du reste, nous faisons l'œuvre de Celui qui est venu chercher et sauver « ce qui était perdu » — « non les justes, mais les pécheurs », ne l'oublions pas.

Leshoma, 15 octobre 1884.

Pour faire diversion aux préoccupations politiques et employer utilement le temps des interminables visites de mes désœuvrés amis les chefs, je leur proposai de nous faire un filet. C'est le travail privilégié des chefs et nullement au-dessous de la dignité du roi. Eux seuls ont le droit de pêcher au filet ; le peuple doit se contenter de barrages en roseaux et d'autres engins tout aussi primitifs. C'était chaque jour une occasion de m'instruire et d'évangéliser. Nos conversations étaient quelquefois d'un si grand intérêt, quand nous parlions de Nyambe (Dieu), que les mains s'arrêtaient et les yeux se fixaient sur nous.

Malheureusement mon ami Jeanmairet traînait l'aile, et, sans être alité, il me donnait de l'inquiétude. Je le dosai fortement de poudre de Dover et de quinine, et [la fièvre s'arrêta. Notre régime sévère de sorgho et

de café noir n'était guère de nature à ramener l'appétit et les forces de notre cher convalescent. Nous profitâmes donc du calme plat de la politique pour retourner à Leshoma. Le changement d'air, un régime plus régulier et les soins de ma chère femme produisirent bientôt un effet salutaire.

Que Leshoma est donc beau en revenant des sables brûlants de Seshéké ! Tout est si frais, si verdoyant ici ! C'est le printemps. Les bois se revêtent de leurs vêtements de fête aux nuances les plus variées et les plus luxuriantes. Ils ne les mettent qu'une fois l'an, aussi ne se lasse-t-on pas de les admirer. Leshoma, c'est une ruche d'abeilles. Dès l'aurore, la cloche — car nous avons une cloche — rassemble tout le monde pour la prière, puis chacun va à son travail. Personne n'est oisif. Nos évangélistes Aarone et Léfi occupent déjà leurs maisonnettes ; celle de M. Jeanmairet et celle de nos artisans sont à peu près terminées ; notre chaumière de deux chambres, l'œuvre exclusive de Waddell et de Middleton, avance aussi grand train. De sorte qu'à côté de nos tentes que la chaleur rend insupportables et que nous devons réserver pour d'autres campements, s'élève déjà un hameau des plus rustiques. Ces abris de pieux et d'herbe sont une mesure sanitaire, et, quelque chétifs qu'ils soient, ils nous paraissent, après notre vie de bohémiens de neuf mois, tout ce que nous pouvons désirer en fait de luxe, de confort, dans nos circonstances actuelles. Le tout sera peu coûteux. Nous comptons d'ailleurs que Leshoma sera pour longtemps encore le dépôt et le sanitorium de notre mission.

J'ai remporté de Seshéké des impressions profondes. Plus nous voyons de près l'œuvre qui est devant nous, plus aussi elle prend de grandes proportions. Dès mon arrivée, je me suis mis à l'étude du sérotsi. Mais j'ai bientôt découvert que cette langue n'est comprise que d'un nombre de gens très limité, des chefs surtout. Il en est de même des autres

dialectes. Le sétoka seul paraît avoir quelque importance et se recommandera nécessairement à notre étude. La langue de la contrée, à partir des chutes Victoria jusqu'à 400 kilomètres en amont et au delà, c'est le sessouto. Toutes les tribus de serfs la parlent ; ils la parlent un peu comme les paysans chez vous parlent le français ; cela nous fait rire quelquefois ; mais ils comprennent parfaitement le bon sessouto, le sessouto classique. Je savais tout cela et pourtant ce fait me frappe toujours plus.

Il est une question sociale que je n'ai pas encore pu approfondir; elle est plus compliquée que je ne l'avais d'abord cru : c'est celle de l'esclavage. D'après Serpa Pinto, c'est un des fruits du commerce des Portugais avec les Barotsis. Je ne sais. Toujours est-il qu'on éprouve un étrange serrement de cœur la première fois qu'on voit de ses yeux cette horrible plaie. A Seshéké on m'offrit un enfant de 8 à 9 ans. On voulait en avoir un fusil de 125 fr.. J'aurais pu l'avoir à moins.

L'autre jour, ici, je recevais le billet suivant : « Cher monsieur C., voici un jeune garçon qu'on offre à vendre. Si vous le désirez, vous pouvez l'acheter, car pour ma part j'en ai assez. Le prix qu'on veut pour lui, c'est un chapeau, un gilet, deux ou trois mouchoirs et de la verroterie. Si vous désirez l'avoir, dites-le-moi et je vous l'enverrai. Il est de la taille de mon petit Jonas. »

Je le fis venir. C'était un enfant de douze ans à peu près, arraché à ses parents et à son pays dans l'incursion des Barotsis chez les Mochikoulombos. Ses beaux yeux et ses dents d'ivoire étaient mis en relief par son visage d'ébène. Ses cheveux étaient plus épais et moins laineux que ceux des gens d'ici. Son dos était tout cicatrisé des coups qu'il avait reçus. Celui qui le vendait louait ses qualités ; il était bien bâti, robuste; c'était un bon berger, et il ferait certainement un excellent serviteur.

Ma femme ne pouvait détourner les yeux de ce pauvre

enfant. Elle avait le cœur gros. Le vendeur s'en aperçut et voulut en tirer parti. Poussant rudement l'enfant : « Dis donc que tu aimes beaucoup madame », fit-il. « Madame, je t'aime beaucoup, et je voudrais bien rester avec toi », reprit le pauvre petit esclave en fixant sur elle des yeux mélancoliques et suppliants. Il fallut mettre fin à cette scène émouvante. Un chapeau, un gilet, du calicot et de la verroterie, le prix d'un être humain pour la rançon duquel le Fils de Dieu a donné son propre sang ! Si nous n'avions consulté que nos sentiments, nous n'aurions pas hésité; mais ouvrir un nouveau marché d'esclaves, nous ne le pouvions pas. Le vendeur envoyé par un chef de Seshéké en fut vexé, et partit immédiatement en colère avec le petit Mochikoulombo. Nous le suivîmes des yeux, le pauvre enfant, à travers la vallée, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les bois avec ses cruels gardiens. Qu'en fera-t-on?...

A notre retour de Seshéké, une grande surprise nous attendait : *la poste!* Oui, la poste, que nous n'avons pas reçue depuis plus de cinq mois. Même chez un vieil Africain blasé, le cœur bat en ouvrant ce paquet d'une soixantaine de lettres ! Pas de journaux, car le marchand obligeant qui nous a servi de facteur avait quitté Mangwato à cheval pour rejoindre les wagons et n'avait pu se charger d'un sac plein de gazettes et de revues. Donc, à plus tard les nouvelles du monde extérieur, politiques, religieuses et littéraires. D'ailleurs nous n'avons pas à nous plaindre, car nos amis y ont suppléé avec sollicitude. Pas une mauvaise nouvelle n'est venue nous attrister; pas de comptes à payer, si ce n'est un abonnement à un journal colonial que je ne reçois plus. Je voudrais avoir soixante plumes à ma disposition, pour dire à tous ces amis à la fois le bien qu'ils nous ont fait. Une lettre qui vient de Hollande, de Suisse, d'Italie, de France, d'Angleterre, d'Europe enfin, acquiert du prix lorsqu'elle arrive au Zambèze. On la tourne et on la retourne, on en regarde l'écriture, on en examine les timbres, on la lit, et puis on la met

soigneusement de côté pour la relire à loisir. C'est un tête-à-tête qu'on se promet avec tel ami... Malheureusement, notre courrier de retour doit être préparé tout à la fois, et en quelques jours. Que nos amis n'exigent pas trop de nous; qu'ils veuillent bien prendre leur part de cette longue lettre, et suppléer ainsi aux lacunes de notre correspondance particulière. En écrivant ceci, bien des noms se pressent sous ma plume, et nombre de localités passent devant mon esprit. Nous n'écrivons pas dans le vague, croyez-le, chers amis.

Quand recevrons-nous la prochaine poste? Et plus tard, combien de fois par an? Une ou deux fois? Je ne sais. Permettez-moi cependant, chers amis, de vous adresser une requête. Ecrivez-nous *quand même*, écrivez-nous *d'autant plus*. Vous priez pour nous, vous travaillez avec nous, vous nous affectionnez; mais nous avons besoin que vous nous le disiez. Pour rester longtemps en route, vos chères lettres ne perdront rien de la fraîcheur et du parfum de votre affection. Vous viendrez ainsi verser de l'huile dans nos lampes qui risquent de s'éteindre, et nous envoyer un rayon de soleil au jour sombre de l'épreuve.

Nous plaçons l'œuvre du Zambèze sur vos cœurs, bien chers amis. Souvenez-vous que nous sommes au seuil de l'intérieur; devant nous s'étend un champ que nos ressources et votre zèle seuls limiteront. Notre expédition est terminée; les plus grandes dépenses sont faites. Et maintenant que nous entrons dans notre champ de travail, soyez sûrs que nous désirons tous le faire dans l'esprit de notre Maître: esprit d'humilité et de renoncement. Je ne crois pas exagérer en disant que nous sommes prêts à tous les sacrifices qui nous attendent encore. Nous sommes unis et heureux. Pour être au Zambèze avec notre Maître, nous ne sommes pas encore des martyrs.

Votre dévoué dans le Seigneur, F. COILLARD.

30 *octobre*. Je rouvre ma lettre pour vous donner nos

« dernières nouvelles ». Nos Bassoutos sont partis avant-hier avec les gens qui retournent à Mangwato. Les Zambéziens qui sont mal à l'aise chez eux et qui, par quelques privilégiés comme Karumba et Sachika, entendent dire que le monde ne finit pas précisément à la rivière ni même à Pandamatenga, sont dévorés du désir de sortir de leur coquille et de voir ce qui se passe au dehors. Il a fallu se montrer ferme, presque dur, pour empêcher une légion de jeunes gens de s'adjoindre à notre petite caravane au même titre que les vampires. Mais je crains bien que bon nombre n'aient pris des sentiers de traverse pour atteindre les wagons plus loin. Le même jour arrivaient une quinzaine de jeunes gens envoyés par les chefs de Seshéké pour nous chercher. Un nouveau roi est élu — Maïna ; — une ambassade est en route pour Seshéké pour mander les chefs. Un messager l'a devancé pour qu'ils se préparent sans délai à aller rendre hommage au nouveau souverain. D'où les canots et cette tribu de rameurs qu'ils nous envoient. Malheureusement, c'est l'été, le temps s'est mis à la pluie ; nous avons de constants orages et passons rapidement par les températures les plus diverses. Le beau temps d'hiver est passé. Aller à la vallée, faire ce long voyage de deux mois avec des alternatives de chaleur et de pluies et dans des canots qui ont toujours des voies d'eau, ce n'est pas précisément attrayant. Mais si *sa* présence va avec nous et si la lumière de *sa* face nous éclaire, tout sera bien. Nous avons cru qu'il valait mieux ne pas exposer M. Jeanmairet à un voyage aussi pénible et à une fièvre inévitable, *humainement* parlant. J'irai donc tout seul avec Aaron, notre évangéliste. Nous pensons partir demain dimanche. Ce n'est pas la fièvre qui m'effraie, dans ce voyage, ni les difficultés, mais la rapacité de ces pauvres Zambéziens, qui ne trouvent rien de plus naturel que de vous planter sur un îlot jusqu'à ce qu'ils vous aient extorqué force présents. Nous voulons nous tenir près du Sauveur et puiser en lui patience et amour. F. COILLARD.

LETTRE DE M. JEANMAIRET (1)

Leshoma, le 27 septembre 1884.
Rive droite du Zambèze.

Cher monsieur Boegner,

Nous sommes de retour de Seshéké, où j'ai passé un mois en compagnie de M. Coillard. Nous attendons toujours le moment de nous rendre à la vallée. Il est trop tard pour que nous nous y établissions cette année; mais tout au moins désirerions-nous nous entendre avec les chefs, et tout préparer pour faciliter notre installation l'hiver prochain.

...Seshéké est habité uniquement par des chefs avec leurs suites et leurs harems; il occupe une assez grande superficie, chaque chef ayant autant de maisons que le nombre de ses femmes, et un certain nombre de huttes pour ses esclaves. Ces derniers vivent à la campagne, où se trouvent de nombreux villages, nous dit-on. Les maîtres ont fait de Seshéké une sorte de ville de plaisance, et s'y adonnent à l'oisiveté, aux libations de bière et à la bonne chère. Ils nous ont fait bon accueil, en ce sens que volontiers ils aiment à s'entretenir avec nous, qu'ils nous reçoivent dans leurs demeures avec courtoisie, et nous offrent de leurs aliments. En dehors de chez eux, ils sont souvent moins agréables et nous importunent par leurs demandes de présents; tous s'en mêlent, et c'est pour nous un véritable exercice de patience. A ce point de vue, les marchands ne nous ont pas rendu service par leurs largesses envers les natifs.

Quelques chefs se sont montrés impertinents par leurs exigences à notre égard, soit à Leshoma, soit à Seshéké; il n'y a pas de bornes à leur cupidité, et encore jamais n'expriment-ils de reconnaissance pour nos présents; c'est un dû à leurs

(1) Voir, dans le *Petit Messager* de mars, le récit d'une visite de M. Jeanmairet aux chutes Victoria.

yeux, et souvent c'est par des murmures qu'ils nous remercient. Nous avons aussi rencontré quelques belles figures; toutefois, l'impression la plus générale qu'ils nous font est celle de la cupidité, du manque de franchise et de gratitude.

Nous avons gagné quelque terrain à Seshéké, plus par une crainte superstitieuse que par le respect. Nous sommes des serviteurs de Dieu, et ils craignent que Dieu ne les frappe à cause de nous; ceci nous donnera tout au moins l'autorité nécessaire pour leur dire la vérité, que nous ne leur ménageons guère.

Un certain dimanche, Morantsiane, le chef principal, vint dans notre cour, où j'étais occupé à faire lire notre cuisinier. Il m'interpella en me disant : « Moruti, je vais te répéter l'histoire d'Adam et d'Ève et celle de Noé. » Comme le chef était ivre, je l'engageai à renvoyer à plus tard son projet, et dis à mon élève de continuer sa lecture. Mon interlocuteur ne se tint pas pour battu et commença son récit; nous ne l'écoutâmes pas, et il dut battre en retraite peu satisfait. Un peu plus tard, j'avais à faire le service de l'après-midi, auquel Morantsiane se rendit avec le projet de nous troubler. Le premier cantique chanté, j'allais prendre la parole, quand il recommença son histoire d'Adam et de Noé. M. Coillard lui dit de se taire et d'écouter, comme il faisait lui-même. Peine perdue. J'essayai à mon tour des paroles plus sévères : « Tu te conduis comme un enfant, tandis que tu es un chef; montre-le à ton peuple. » Le causeur, froissé, se tut, et une grande attention régna tout le temps du service. Toutefois, comme nous chantions le dernier cantique, arriva un petit chef qui, se mettant à parler à haute voix, fit rire toute l'assemblée. Là-dessus, M. Coillard et moi prîmes nos sièges et partîmes, laissant ces gens stupéfaits de notre conduite. Les choses n'en restèrent pas là : la peur avait saisi nos auditeurs. Pendant que nous étions à souper, le second des délinquants vint à nous en nous suppliant de ne pas prendre sa conduite en

mauvaise part. Nous lui laissâmes débiter son chapitre sans rien répondre. Enfin, environ à neuf heures du soir, nous étions autour de notre feu, à causer, quand Morantsiane, à son tour, fit son apparition : « Baruti, vous nous avez repris, Dieu nous frappera à cause de vous : un homme du village mourra dans la nuit. » A quoi nous répondîmes : « Nous ne sommes pas venus pour vous tuer, et jamais nous ne demanderons à Dieu de vous frapper ; cependant prenez garde ! Nyambe ne souffre pas qu'on se moque de sa parole et de ses serviteurs. » Le pauvre homme nous quitta fort peu rassuré.

A Seshéké, nous avons commencé une petite œuvre, bien petite, peu brillante. Le nombre de nos auditeurs variait beaucoup, et il en était de même pour l'école que nous essayions de faire chaque jour. Les pauvres gens préfèrent les mouchoirs et le calicot à notre enseignement, et je prévois un terrain dur à défricher.

Le sékololo (sessouto) est la langue usitée généralement au lekhothla ou dans les malapa (1) ; pour cette raison, nous nous comprenons facilement, et j'ai été très surpris de constater que le sérotsi n'est usité qu'accidentellement, de même que d'autres idiomes ; c'est un fait étrange : les esclaves eux-mêmes ne savent pas un mot de sérotsi, tandis que tous, maîtres, esclaves, femmes, enfants, comprennent le sékololo.

Ce fait nous ouvre un champ immense, et vous devez comprendre notre anxiété de savoir si nous y serons reçus. On nous l'assure ; mais notre petite foi aimerait voir le fait accompli. Oh ! priez beaucoup pour nous ; nous sommes faibles pour une telle entreprise, et il ne faut pas moins qu'un miracle de la grâce de Dieu pour changer ces cœurs corrompus, cruels, en de vrais disciples du Prince de paix.

Nous avons fait un beaucoup plus long séjour à Seshéké

(1) Cours de roseaux qui entourent les maisons. (*Réd.*)

que nous ne l'aurions désiré, tout d'abord parce que nous ne pouvions obtenir des bateaux pour la vallée, puis à cause des événements politiques, bien que le roi eût envoyé un messager pour nous chercher. Enfin, le 30 août nous nous mettions en route pour la vallée, M. Coillard et moi par eau, Aarone et Josépha par terre, avec l'envoyé du roi. Un chef de Seshéké devait nous rejoindre en route et nous servir de pilote. Notre voyage débuta mal : le jour de notre départ, nous dûmes nous arrêter pour recoudre le bateau de M. Coillard, qui a failli couler par des voies d'eau ; le lendemain, dimanche, nous étions à deux ou trois milles de Seshéké seulement, et, le lundi, nos bateaux étaient chargés, quand arriva un messager de Seshéké pour nous y rappeler en toute hâte. Le roi venait d'être détrôné, la vallée était en révolution. La cause de ces événements est la cruauté de l'ancien roi : dernièrement, il a fait tuer deux personnes de qualité et se proposait huit autres exécutions, dont quatre frappaient des chefs de Seshéké. Il a été cerné dans sa maison, et ne s'est échappé qu'en tuant deux hommes de sa main. On pense qu'il est allé au lac Ngami, et il est suivi de deux grands chefs, dont l'un est Kambella. Dans sa retraite, il a tué beaucoup de gens et pillé des marchands venus à lui de Mangwato par le lac Ngami. Il espère, par ce moyen, attirer des représailles sur ses anciens sujets. Ceux-ci ont décidé de rembourser les marchands pour sauver l'honneur de leur nation déjà fort compromis.

Le nouvel élu, un cousin du précédent, se nomme Akoufouna ; il est absent du pays, et on a envoyé pour le chercher. La sœur de ce dernier, selon la coutume du pays, occupe le second siège du royaume ; elle se nomme Maembila et est à son poste à cette heure. Quand arrivera le roi ? Sommes-nous bien informés ? C'est ce que l'avenir nous dira. Quant à nous, après beaucoup d'hésitation, nous avons décidé d'attendre la réponse des chefs après leur entrevue avec l'envoyé du roi qui, seul, est retourné à la vallée ;

précipiter les choses serait nous exposer à être pillés ou abandonnés en chemin sur une île. Nous comptons aussi sur l'envoyé de Khama, en ce moment à la vallée, pour expliquer aux Barotsis le vrai caractère de notre mission; si nous sommes appelés, c'est qu'on saura déjà qui nous sommes.

Pendant une dizaine de jours, à Seshéké, j'ai été fort peu bien, et, si ce n'était une légère attaque de fièvre, j'ai du moins eu tous les symptômes de celle-ci. Mademoiselle Coillard et M. Waddell ont aussi été indisposés de la même manière à Leshoma; mais, grâce à Dieu, nous sommes tous bien à cette heure. Ici aussi, il se fait une petite œuvre; Leshoma prend l'aspect d'un village.

D. J.



LES BAROTSIS ET LES MAKOLOLOS

M. Casalis nous communique les détails historiques qu'on va lire, et dont l'importance n'échappera à personne :

« Si les Barotsis comprennent le *sessouto*, c'est que de vrais Bassoutos, du pays de Moshesh, le leur avaient apporté.

« Comme cela arrive quelquefois chez ces peuples, par suite d'évolutions inattendues dans leur mode d'existence, ces Bassoutos, après leur arrivée au Zambèze, changèrent de nom et prirent celui de Makololos; leur langue s'appela, comme conséquence, le sékololo. Dans leur pays natal, ils habitaient le voisinage du Mont-aux-Sources.

« Leur chef, Sébétoane, homme intrépide et sage, fatigué d'avoir sans cesse à se mesurer avec des ennemis venant du côté de Natal, résolut d'émigrer avec tous ses gens. Il le fit avec tant de précaution que, pendant longtemps, on ne sut ce qu'il était devenu. On l'ignorait encore lorsque nous arrivâmes. Moshesh, qui l'estimait beaucoup, s'étonnait qu'il

ne l'eût pas imité en se réfugiant, comme lui, sur quelque forteresse naturelle.

« Mon ami Arbousset ayant visité son ancien pays, en 1836, en rapporta des nouvelles fort extraordinaires, qui nous parurent peu croyables. Des blancs inconnus auraient trouvé les pauvres émigrés près des bouches du Zambèze et les leur auraient fait traverser dans de grandes barques, probablement pour en faire des esclaves. Quelques-uns, soupçonnant un piège, avaient préféré revenir chez eux.

« Plus tard, Sébétoane et ses subordonnés reparurent avec leur nouveau nom de Makololos, grâce aux premiers récits de Livingstone.

« Nous sûmes alors qu'ils étaient arrivés sur les rives du Zambèze après des migrations successives à travers différents pays, conduites avec autant de vigueur que d'intelligence.

« Sébétoane était parvenu jusqu'à Seshéké et même jusqu'à Naliélé. Il avait soumis les Barotsis, et, grâce à la sagesse de son gouvernement, il s'était fait tellement respecter et aimer d'eux, qu'ils avaient adopté sa langue pour tout ce qui tenait aux affaires.

« Malheureusement, cet homme remarquable ne vécut pas longtemps, et, après sa mort, tout changea de face. Son fils Sékélétou se fit honnir comme un tyran insupportable. Les Makololos, déjà décimés par la fièvre, disparurent rapidement, victimes des vengeances que la conduite de leur jeune chef, qu'ils n'avaient que trop imité, avait appelées sur leurs têtes.

« C'est cependant parmi eux que Livingstone avait choisi des amis et des compagnons pour ses voyages ultérieurs, et l'on sait s'ils lui ont été fidèles! L'indigène qui accompagna ses restes jusqu'à Londres, et qui les vit déposer sous les voûtes de l'abbaye de Westminster, était un de ces Makololos, c'est-à-dire un Mossouto.

« Mais si les Makololos ont disparu, le *sessouto* est resté. C'est ce qui explique que M. Coillard, dans sa première vi-

site, ait été compris de tout le monde et qu'il le soit maintenant.

« Quoi qu'il arrive aux vaillants pionniers que nous suivons avec un si poignant intérêt, je suis, pour ma part, à peu près convaincu que leur mission prendra le caractère d'un colportage en grand de la parole de Dieu, la Bible, imprimée tout entière en sessouto, étant comprise jusqu'aux portes de l'Afrique centrale. C'est sous cette forme que leur œuvre exigera le moins de missionnaires et entraînera le moins de frais.

« EUGÈNE CASALIS. »



M. COILLARD A M. CASALIS.

Leshoma, 3 décembre 1884.

Bien cher monsieur Casalis,

Je vais enfin partir pour la vallée. Le nouveau roi, non pas Maïna, comme on l'avait cru d'abord, mais *Akoufouna*, a envoyé des messagers pour nous chercher. Je ne voudrais pas quitter Leshoma sans y laisser un mot pour vous, au cas où il y aurait une occasion pour Mangwato. De fait, nous la prévoyons, cette occasion. Nous avons été remplis d'inquiétude au sujet de Makoatsa, l'ambassadeur de Khama, qui m'a accompagné et qu'on disait avoir été pillé et massacré avec toute sa suite. Les chefs, qui sont arrivés hier soir pour nous chercher, nous annoncent que Makoatsa est encore en vie et qu'il est revenu de la vallée avec les messagers que le roi nous envoie et qui nous attendent à Seshéké. On ne me dit pas qu'il n'a pas été pillé. Cela est un tout petit détail qu'on laisse dans l'ombre.

Ah! cher monsieur, les Barotsis ne sont pas les Bassoutos que vous avez connus. Raison de plus pour leur apporter

l'Evangile de paix. C'est notre *East-End* (1) à nous. Si l'œuvre qui est devant nous est difficile, et si nous sommes personnellement exposés à des privations et à des dangers, je suis sûr que nous serons d'autant plus soutenus par les prières des chrétiens d'Europe. Pour chaque circonstance où Dieu nous place, Dieu a aussi en réserve la grâce particulière qu'il nous faut. C'est ce que me dirait votre longue expérience. Que je pense donc à vous et à M. Arbousset depuis que nous sommes ici! Votre cœur de pionnier, toujours vivant dans le vétéran, doit grandement se réjouir en voyant l'avant-garde de notre mission au poste avancé, comme il y a cinquante ans. Pour quelque temps nous pouvons être, — et on n'a pas manqué de le dire, — des *sentinelles perdues*. Mais il en faut aussi, de celles-là. Et comme l'armée du Christ ne recule jamais, mais avance toujours, nous devons certainement nous réjouir du poste que Dieu nous a confié au seuil même de l'Afrique centrale.

Vous, seul survivant des fondateurs de la mission du Lessouto, savez ce qui se passe dans le cœur du missionnaire placé à l'extrême limite, que dis-je? qui *a franchi* la limite extrême du royaume actuel de Jésus-Christ et pénétré dans les régions ténébreuses du paganisme où Satan a son trône. Il me semble, à moi, que la vocation missionnaire m'apparaît sous un nouveau jour quand je vois de mes yeux ce que je ne connaissais que par ouï-dire : un pays, des pays, tout ce vaste et mystérieux intérieur où n'a pas encore lui le moindre rayon de l'Evangile. Le cœur se serre d'angoisse en pensant à ces multitudes de tribus encore assises dans les ténèbres de la mort. Et être à deux pour une telle tâche, dans des climats pestiférés, où l'on vit au jour le jour et sans cesse en présence de la mort! J'envie mon ami Jeanmairet, qui est dans la force de l'âge et a encore toute sa carrière à fournir. Lui, sans doute, me répondrait que la me-

(1) Nom d'un des faubourgs les plus misérables de Londres.

sure de nos jours n'est pas entre nos mains, et il aurait raison. Nous ne pouvons donner au Seigneur que ce que nous avons reçu de lui; mais heureux si nous sommes fidèles et si nous le lui donnons sans partage et sans arrière-pensées!

Quand vous pénétriez dans ce beau pays qu'on appelle le Lessouto, et que vous recueilliez avec soin les sons de la langue étrange que parlait ce chef qui vous avait accueillis, vous vous doutiez fort peu que vous prépariez les armes dont un enfant qui naissait alors en Berry se servirait plus tard pour attaquer la région du Zambèze. Vous avez donc une part, une grande part dans notre entreprise. Nous vous sommes redevables pour beaucoup. Vous nous avez donné la langue, cette clef qui va nous ouvrir la porte des nations.

La mission du Lessouto a été pour moi une école qui, dans mes souvenirs, reste incomparable, et où j'ai profité des trésors de vos premières expériences. Vous avez posé des fondements sur lesquels il ne nous reste guère qu'à édifier, même au Zambèze. Je craindrais de dire davantage, de peur d'être indiscret et de paraître tomber dans l'adulation, ce qui n'est pas, je crois, dans ma nature. Mais vous comprenez, n'est-ce pas? pourquoi et comment je vous associe aux débuts de notre mission zambézienne.

Léfi, ce digne ami, vient de tomber de nouveau malade, et j'ai décidé de retarder mon départ jusqu'à lundi prochain. La fille d'Aaron, qui nous a causé beaucoup d'inquiétude, va décidément beaucoup mieux. Ici, la maladie marche à pas de géant, et il faut recourir dès l'abord aux moyens les plus énergiques. On a remarqué qu'au bout de trois jours, s'il n'y a pas un changement en mieux, c'est un cas des plus graves. Si, avant cette période, on parvient à se rendre maître de la maladie, on se remet sans convalescence. Ma femme a beaucoup d'expérience et un don tout spécial pour soigner les malades. Aussi longtemps qu'elle aura la santé elle-même, tout sera fait qui doit être fait. Pour moi qui pars, on a un peu

plus de souci. Jeanmairet reste ici : c'est une mesure de prudence. Aaron et Middleton m'accompagnent. L'un et l'autre ont pour nous, personnellement, une affection et un dévouement qui rendent nos rapports des plus doux. On me souffle à l'oreille que le roi pourrait bien me retenir jusqu'à la fin de la saison des pluies. Moi, je ne compte pas sur plus de trois mois d'absence. J'espère qu'en juin prochain nous nous installerons tous à la vallée.

J'ai vu par les journaux que vos *Souvenirs* ont eu un grand succès. Cela ne pouvait manquer. Je vous en félicite bien cordialement. C'est une douceur qui vous est accordée au soir de la vie. Je suis sûr que votre ouvrage ne manquera pas de faire du bien et de servir la cause des missions.

Veuillez saluer bien affectueusement madame Casalis.

Ma chère femme se joint à moi pour vous envoyer ses amitiés.

Votre bien affectionné dans le Seigneur,

F. Coillard.



SÉNÉGAL

VOYAGE ET ARRIVÉE DE MM. MORIN ET MABILLE

M. E. Mabille nous écrit en date du 18 février : « Quoique la mer ait été tout le temps houleuse, et que le *Sénégal* ait beaucoup roulé, notre traversée a été en somme excellente. Jusqu'à Lisbonne, nous avons été tous deux bien malades ; après cette ville je me suis bien porté. Quant à Jean Morin, il n'a été vaillant qu'à la hauteur du tropique.

« Nos compagnons de route étaient pour la plupart aimables et intéressants... Nous avions des relations avec des officiers d'infanterie de marine, dont deux étaient envoyés au Gabon pour y former une compagnie de tirailleurs indi-

gènes, et également avec M. Gasconi, le député du Sénégal, et Abd-el Kader, l'envoyé de Tombouctou...

« Le 29 janvier, nous apercevions, vers trois heures de l'après-midi, la côte sénégalaise et les deux monticules appelés les Mamelles, qui signalent le voisinage de Dakar et de Gorée. Je vous avouerai que mon cœur se serra à la vue de cette côte aride qui me paraissait bien nue à travers le scintillement du brûlant soleil africain. Mais quelque chose me disait que cette côte, c'était ma patrie, que mes parents travaillaient à l'œuvre de Dieu sur ce même continent que j'avais là sous les yeux et que Jésus était mort pour ces noirs au milieu desquels j'allais désormais vivre.

« Nous doublons le fameux cap Vert, puis le cap Manuel. Voici l'île de Gorée avec sa forteresse admirablement située pour commander la rade de Dakar. Enfin nous jetons l'ancre à un demi-mille du port, et presque aussitôt nous sommes entourés d'embarcations de noirs qui nous interpellent dans un français bien amusant, et répondent à nos plaisanteries par un large sourire qui met à nu leurs belles dents blanches. Nous réunissons nos colis, dînons vite et disons adieu au *Sénégal*. Nous allons à terre dans un large canot à voiles, où nous sommes entassés plusieurs passagers et les noirs de l'embarcation. Une fois sur la jetée de Dakar, Jean s'aperçoit qu'il a oublié à bord un de ses colis et pendant qu'il retourne le chercher, je m'assieds sur l'embarcadère, où je ne tarde pas à être entouré de négrillons, qui me regardent curieusement et me posent des questions auxquelles il ne m'est pas toujours possible de répondre. En ce moment-là toute ma vie de gamin au Lessouto me revenait à la mémoire ; je me voyais jouant avec mes petits camarades de Morija. Et cependant je ne pouvais m'empêcher de trouver ces négrillons bien différents de ce que je m'étais imaginé, trop noirs, pas assez habillés, bien bavards et bien effrontés. C'était l'impression du premier moment. Aujourd'hui, il me semble que j'ai toujours vécu parmi eux.

«Jean Morin est de retour. Qu'allons-nous faire? Nous avons appris que le *Dakar*, l'aviso qui fait le service entre Saint-Louis et Dakar, n'est pas arrivé à cause du mauvais état de la barre. Il est vrai qu'un aviso de l'Etat, *le Héron*, doit partir le lendemain. Jean se fait conduire à son bord pour demander au capitaine de vouloir bien nous prendre avec notre bagage. Pendant ce temps, je dois surveiller le retour d'un compagnon de route du nom de Corbeaux, qui nous a promis un gîte chez un de ses amis, car à Dakar il n'y a pas d'hôtel. Jean revient sans avoir vu le capitaine du *Héron*. Nous attendons encore une demi-heure Corbeaux qui ne se montre toujours pas. Il est dix heures et nous risquons fort de passer notre première nuit au Sénégal à la belle étoile. Jean, qui connaît tout le monde, rencontre par hasard un ancien employé du télégraphe de Saint-Louis, qui veut bien nous indiquer un abri pour nos petits colis. Quant à notre gros bagage, il passera la nuit sur la jetée, exposé à l'humidité et peut-être aux convoitises des noirs. A force de chercher, nous parvenons enfin à dénicher Corbeaux, qui s'était oublié avec deux amis et ne pensait plus à nous. Ces amis sont obligeants et nous offrent l'hospitalité, en nous prévenant que nous ne devrons pas être exigeants, ce à quoi nous sommes bien décidés, car nous tombons de fatigue.

Je n'oublierai pas cette promenade dans les rues de Dakar. Nous suivions une allée sablonneuse plantée d'arbres. A droite, à gauche, des maisons européennes toutes blanches, qui paraissaient plus blanches encore au clair de lune; puis des cases d'indigènes serrées les unes contre les autres, misérables habitations qui m'ont paru beaucoup moins bien construites que les huttes des Bassoutos; ici une grande caserne toute neuve; là, la gracieuse silhouette de l'église catholique couverte de tuiles rouges. J'éprouvais quelque chose d'indéfinissable pendant que je marchais, silencieux, à côté de ces inconnus et sous ce ciel d'Afrique constellé d'étoiles. Enfin nous arrivons. Notre hôte, qui est un Alsacien

de Schlestadt et un employé de la Compagnie des Batignolles, n'a qu'une chambre qu'il met cordialement à notre disposition. Il défait son lit, jette à terre le matelas, sort deux draps propres, et avec nos couvertures de voyage nous improvisons un lit, sur lequel nous ne tardons pas à nous endormir.

« Le lendemain, dans l'espoir d'y trouver passage, Jean se rend à bord du *Héron*, mais, hélas! pour constater qu'il faut y renoncer, et que nous devrons rester encore à Dakar et accepter notre situation en bons philosophes.

« Après notre déjeuner nous résolûmes, pour tuer le temps, de nous faire porter en canot à Rufisque, qui se trouve à l'autre extrémité de la rade de Dakar. Morin y avait un ami à voir. Nous emmenons le lieutenant Noël, un compagnon de route, auquel nous devions l'invitation des officiers de la caserne des disciplinaires, qui nous offraient l'hospitalité pour tout le temps que nous passerions à Dakar. Il nous fallut trois bonnes heures pour arriver à Rufisque. Il faisait, même sur la mer, une chaleur torride.

« Nous fûmes très aimablement reçus par M. Duclos, l'ami de Jean, et, après un dîner de cailles et de pintades, oiseaux très communs au Sénégal, nous mîmes à la voile pour Dakar par un superbe clair de lune. Je n'oublierai jamais cette traversée en canot. Devant nous, bien loin, les lumières de Dakar; plus loin encore, le feu intermittent du cap Manuel; à gauche, Gorée, comme une masse sombre; derrière nous, le serpent lumineux formé par le sillage de notre canot, cette voile gonflée, ce noir silencieux au gouvernail, ces négrillons pelotonnés dans ma couverture. Je me mis à chanter...Ce retour à Dakar restera un de mes meilleurs souvenirs. Les Madeleines n° 1 (la caserne des disciplinaires) sont à une certaine distance de Dakar. Nous y arrivâmes fatigués, mais bien heureux de pouvoir coucher dans de vrais lits. L'accueil des officiers, nos hôtes, a été d'une cordialité qui nous a bien touchés.

Le samedi 31, visite à bord de l'*Atlas*, un aviso norvégien, chargé de rails pour Saint-Louis, qui devait partir le lendemain pour le chef-lieu. Le capitaine, qui ne parlait que l'anglais et sa propre langue, consentit à nous prendre, mais nous fit un prix que nous n'acceptâmes pas tout d'abord. Dans l'après-midi nous nous fîmes porter en canot à Gorée, où se trouvent les tombes de Guindet et d'Emmanuel Stéphan. Nous n'obtînmes pas la permission de visiter la forteresse, mais nous la vîmes d'assez près pour nous convaincre que Dakar n'a rien à craindre si jamais la colonie du Sénégal est menacée. Nous entrâmes ensuite dans l'église pour y chercher la fraîcheur et satisfaire notre curiosité protestante. Après quoi nous revînmes aux Madeleines, où nous passâmes une agréable soirée.

«Le lendemain, c'était dimanche, le 1er février. Il nous en coûtait de savoir qu'un aviso était sous vapeur et que c'était peut-être la seule occasion de longtemps d'aller à Saint-Louis sans en profiter. Je me rendis à bord de l'*Atlas* et je convins du prix de passage et de l'heure du départ. Le capitaine m'apprit que nous serions plusieurs voyageurs, dont M. Gasconi et Abd-el-Kader. A 6 heures du soir nous quittions Dakar, pleins de reconnaissance envers les aimables officiers des Madeleines et persuadés que nous serions à Saint-Louis le lendemain dans la matinée. Le capitaine nous avait formellement déclaré qu'il franchirait la barre, quoiqu'on eût télégraphié le matin même qu'elle était très mauvaise depuis plusieurs jours et le serait longtemps encore. Nous pensions que le capitaine connaissait la barre et qu'il était audacieux, comme cela convient à un homme du Nord. Nous avions tellement foi en sa promesse que nous n'avions même pas emporté de vivres. Nous devions être cruellement déçus. Le lendemain, lundi 2 février, à 9 heures du matin, nous stoppions à peu de distance d'autres bâtiments qui étaient à l'ancre depuis plusieurs jours. De la barre nous ne voyions qu'une longue langue de sable appelée la *Pointe de Barbarie*, sur laquelle

venaient déferler avec fracas d'énormes brisants, et de l'autre côté un voilier à l'ancre sur le fleuve, dont nous n'apercevions que la rive gauche, avec ses lazarets ou casernes de Gandiole, alignées comme des moutons qui paissent, et l'habitation en tuiles rouges du capitaine de la barre sur laquelle flottait, inexorable, le drapeau bleu de mauvais augure.

« Malgré toutes les bonnes raisons que nous avions de douter que nous pussions franchir la barre le lendemain à la marée montante, nous désirions tellement arriver enfin au terme de notre voyage, que nous avions encore beaucoup d'espoir et même de foi. Le soir nous fûmes très gais. Nous chantâmes, avec accompagnement de flûte et de guitare ; les officiers et les matelots de l'*Atlas* chantèrent à leur tour des mélodies norvégiennes très originales. La *Valencia*, un autre aviso norvégien à l'ancre comme nous, lança des fusées, fit des feux de Bengale, tira du canon auquel nous répondîmes par des coups de sifflet assourdissants et des hourras retentissants.

« Le lendemain soir, rien de tout cela ; la journée s'était écoulée longue, chaude, malgré la brise de mer ; aucune pirogue ne s'était aventurée à travers les brisants comme le jour précédent, et le drapeau bleu flottait toujours au mât du capitaine de la barre. A l'exemple de M. et de madame Golaz, nous avons passé cinq journées interminables à un mille de la côte et à une heure à toute vapeur de Saint-Louis. Heureusement pour nous, notre capitaine a été très humain et ne nous a pas laissés mourir de faim. Nous avons mangé avec appétit de ce qui se trouvait à bord, du biscuit, du stockfish, de la viande salée et du thé buvable. Abd-el-Kader a voulu lutter de générosité avec chacun des passagers et a mis à notre disposition une provision de vermicelle du Maroc, dont on lui avait fait cadeau à Dakar. Pour la nuit nous nous arrangions comme nous pouvions ; les uns couchaient sur des pliants mis bout à bout, d'autres sur des canapés ; je n'étais pas le plus mal partagé dans une des

chaloupes de sauvetage, emmitouflé de la tête aux pieds et mollement balancé par le roulis.

« Enfin, le cinquième jour une pirogue vint jusqu'à nous et emporta Jean Morin et deux autres passagers. Le lendemain, samedi 7 février, après avoir fait partir tous ou presque tous les noirs que nous avions à bord et qui mouraient de faim, le capitaine et moi nous passâmes la barre sans être trop mouillés, dans une pirogue admirablement conduite à travers les brisants, et fûmes à Saint-Louis le soir à la nuit tombante. Nous avions mis près de cinq heures à venir de la barre à Saint-Louis ; le vent nous était contraire et nos piroguiers avaient dû nous faire monter le fleuve à la cordelle. Vous pensez combien j'étais heureux de me trouver enfin parmi des amis.

« Le lendemain dimanche nous eûmes dans la matinée un service très touchant, au cours duquel nous prîmes la parole pour saluer l'Eglise de M. Taylor. Je croyais rêver debout de me retrouver ainsi après quinze ans dans une assemblée de noirs. Dans l'après-midi nous organisâmes, Jean et moi, l'école du dimanche, qui est immédiatement suivie d'un culte en français, présidé jusqu'à présent par M. Jaques. La semaine dernière nous avons dû nous rendre nous-mêmes à bord de l'*Atlas*, sur lequel Jean a même passé quatre jours, pour y chercher notre bagage. Ce n'est que hier 19 février que deux pirogues nous ont apporté le reste de nos colis. L'*Atlas* est toujours devant la barre et ne sera pas ici avant longtemps. La barre, paraît-il, se déplace, le fleuve s'ouvre un nouveau chenal à peu près à la hauteur de son avant-dernière embouchure, beaucoup plus près de Saint-Louis. Vous comprendrez quel grand bienfait ce sera que ce chemin de fer qu'on prétend achever dans le courant de mai. Malheureusement l'*Atlas* apporte précisément les rails de ce chemin de fer, et s'il doit rester longtemps devant la barre, l'achèvement de la ligne entre Dakar et Saint-Louis sera retardé d'autant. »

E. MABILLE.

TAÏTI

Deux nouvelles recrues pour nos écoles de Papéété.

Les amis des missions savent avec quel infatigable dévouement M. Viénot a employé le temps de son séjour en France, soit pour servir, par tous les moyens en son pouvoir, la cause de Taïti, soit pour réorganiser notre œuvre scolaire de Papéété. Ils apprendront avec reconnaissance que, d'un côté comme de l'autre, les efforts de notre missionnaire ont été couronnés de succès. Malgré l'impatience avec laquelle ils attendent son retour, les Taïtiens comprennent que M. Viénot, pour être loin d'eux, n'en sert pas moins leurs intérêts. Ils viennent de lui prouver leur confiance en l'appelant, à une grande majorité, à faire partie du conseil général dont l'île vient d'être dotée. De leur côté, les Eglises témoignent de leur attachement à M. Viénot, en décidant que le conseil supérieur ou synode aura une séance extraordinaire, dès son retour, pour lui exprimer sa gratitude.

Quant à l'œuvre scolaire dont M. Viénot a la charge, elle vient d'être l'objet d'une bénédiction pour laquelle nous ne saurions assez remercier Dieu.

A la suite de patientes recherches et d'appels renouvelés, M. Viénot a pu annoncer au Comité que deux institutrices pieuses et très capables, mademoiselle Emilie Banzet, sous-directrice à l'Ecole normale de Montbéliard, et mademoiselle Bohin, maîtresse d'école à Audincourt, avaient offert leurs services pour l'école de Papéété. Ces services ont été acceptés avec une vive reconnaissance, et nos amis s'associeront à nous pour entourer de leurs sympathies nos sœurs, qui quittent famille et position pour se donner à l'œuvre des missions ; ils béniront Dieu de ce qu'il accorde à notre Société de si précieuses recrues.

M. le pasteur Fillion, président du Comité auxiliaire de

Montbéliard, nous raconte en ces termes l'assemblée d'adieux, convoquée à l'occasion du départ de M. Viénot et de ses collaboratrices, par les soins des pasteurs de Montbéliard :

« Un très nombreux auditoire remplissait, le 15 février dernier, le vaste temple de Saint-Martin, à Montbéliard. M. le pasteur Paira a exprimé, en termes émus, les adieux et les vœux de l'Eglise. Ce n'est pas sans regrets qu'elle voit partir deux de ses enfants ; mais, puisque c'est le Seigneur qui les demande, elle les donne avec la confiance qu'ils seront bénis et cause de bénédictions dans leur nouveau champ d'activité.

« M. Viénot remercie l'Eglise de ce pays, son pays natal, du don fait à la mission, qui gagne deux aides prêtes à tout quitter pour servir Jésus-Christ au milieu des païens. Qui comprendra la grandeur du sacrifice, si ce n'est lui ? Mais il ne veut se laisser toucher que par la grandeur de l'œuvre à accomplir. Car il voit, dans un prochain avenir et grâce à la protection du drapeau français, la mission de Taïti s'étendre aux îles voisines encore livrées au cannibalisme.

« Pour terminer, M. le pasteur Dieterlen, frère de notre cher missionnaire du Lessouto, tient à adresser, au nom du Comité auxiliaire des missions de Montbéliard, des paroles d'adieu et d'encouragement aux deux héroïnes de la fête ; et chacun est heureux de l'entendre donner des détails sur notre mission du Lessouto, elle aussi, œuvre de foi et bien française.

« On aurait aimé apercevoir, ne fût-ce que de loin, ces chères servantes du Sauveur ; mais, perdues dans la foule, il leur a suffi, sans doute, d'être vues par leur divin Maître. On aurait souhaité quelque chose qui ressemblât à une consécration ; mais qu'importe, quand le Saint-Esprit consacre lui-même, en personne, ceux qu'il envoie. »

M. Viénot doit s'embarquer, avec ses nouvelles collaboratrices, au commencement de mai, et fera ses adieux à l'assemblée annuelle de la Société des missions, con-

voquée à la chapelle Taitbout pour le jeudi 23 avril prochain.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

OÙ EN EST L'ÉVANGÉLISATION DU MONDE?

(Fin.)

IV. — L'AFRIQUE

Nous sommes ainsi arrivés en Afrique, le continent noir, jusqu'il y a quelques années la « terre inconnue ». Commençons par faire une tournée le long des côtes africaines, où les missionnaires ont dû longtemps se contenter de travailler, pour ainsi dire, sur le seuil du grand continent.

Du Soudan, où nous avons quitté le pays du croissant, nous passons sur la côte occidentale. Nous y rencontrons tout d'abord nos amis Taylor, Jaques et Morin, au *Sénégal*. Notre mission, dont les résultats se réduisent jusqu'à présent à peu de chose, et dont les pertes ont été si grandes, peut servir de type de tout ce qui se fait sur cette côte meurtrière. De nombreuses sociétés y travaillent; mais les morts, plus nombreuses encore, interrompent sans cesse les travaux commencés. Cependant, les wesleyens ont eu des succès réjouissants sur la *Gambie;* une œuvre plus considérable encore est celle de *Sierra-Leone,* colonie d'esclaves libérés; il y existe des communautés chrétiennes comptant environ 18,000 membres, que la Société anglicane a déjà pu émanciper de sa tutelle; le séminaire de Foura-Bay, pour la préparation d'un pastorat indigène, est une annexe

de l'université de Cambridge. Dans la République de *Libéria*, créée par les Etats-Unis afin d'y établir des nègres affranchis, on s'est trop hâté d'abandonner à leurs propres ressources les Eglises fondées, et l'on a enrayé de la sorte un développement normal.

Les méthodistes, les Bâlois et la Société de Brême sont établis sur la *Côte d'or* et sur la *Côte des esclaves*. On connaît les tribulations des missionnaires lors de la guerre des Ashantis; maintenant, la capitale de ce pays, Koumassie, est le siège d'une station missionnaire. On estime qu'il y a, dans ces contrées, environ 30,000 chrétiens. Il faut ajouter que les missionnaires de Bâle ont fait des travaux linguistiques très estimés. Vers l'est, les communautés de *Yoruba* et l'Eglise d'*Abbéokouta* sont des centres florissants, mais isolés. Enfin, le fameux évêque nègre, S. Crowther, dirige à Lagos, avec grand succès, la mission du *Niger*, qui compte onze stations.

Au *Gabon*, les missionnaires ne font encore que débuter. Il en est de même sur le *Congo*, où les baptistes anglais sont très actifs, et peut-être un peu trop audacieux. Le climat a déjà fait de nombreuses victimes; mais les vides ont toujours pu être comblés, et il est probable que cette œuvre prendra un jour une grande importance. Naguère encore, Stanley disait, après avoir parcouru 1,500 kilomètres de voie navigable sur le Congo : « Ce fleuve sera le salut du continent africain. »

Nous touchons ainsi au triangle formé par l'Afrique australe, où les missionnaires ont pénétré depuis longtemps, en allant des côtes vers l'intérieur. La Société rhénane travaille parmi les *Héréros*, au pays d'*Ovambo* et chez les *Namaquas*, au nord de la Colonie du Cap. Elle a réussi à y grouper, sur ses stations souvent désolées par des guerres, environ 15,000 chrétiens. On sait qu'il y a quelques mois, l'empire allemand a annexé toute cette côte, dite maintenant d'Angra-Péquéna.

Si l'on considère, indépendamment de cette mission isolée, l'ensemble de l'Afrique australe jusqu'au Zambèze, on peut distinguer trois groupes d'œuvres missionnaires suivant les races auxquelles elles s'adressent.

En première ligne, on remarque la mission des Frères moraves parmi les *Hottentots*. C'est une race qui disparaît; ses débris ont été groupés en quelques communautés. Il n'y a plus de Hottentots païens dans la colonie. Cependant les Églises ne peuvent être abandonnées à elles-mêmes à cause du caractère enfant de ce peuple.

En second lieu, il faut nommer les *Cafres*, qui peuplent tout le littoral oriental de l'Afrique du Sud. Un grand nombre de missionnaires se sont établis parmi eux. Les grands établissements scolaires de Lovedale, dépendant de l'Église libre d'Écosse, sont connus (1); une institution semblable a été créée à Blythswood, dans le Transkaï, parmi les Cafres Fingous. Dans la Natalie, les wesleyens possèdent la belle station modèle de Edendale, et l'œuvre que font dans ce pays les Américains est une des mieux organisées. Chez les Zoulous et chez les Swazis nous rencontrons également plusieurs sociétés de missions; mais les troubles incessants qui désolent ce pays entravent tout progrès normal. Plus au nord, chez les Matébélés, les missionnaires de la Société de Londres ont enfin vu, après vingt ans de semailles, quelques indices précurseurs de la moisson.

Le troisième groupe est formé par les *Bétchouanas*. La Société de Berlin travaille dans l'État-Libre de l'Orange, et fait aussi une œuvre importante dans le Transvaal. Au nord de ce pays, nous rencontrons nos frères de la mission romande, établis parmi les Magwambas, de race cafre. Adossé à la chaîne des Drakensberg, se trouve le Lessouto, avec notre mission, trop connue pour que nous fassions autre

(1) Voir, année 1882, pp. 384, 431 et 466, les articles de M. Krüger sur l'Institution de Lovedale. (*Réd.*)

chose que la mentionner. Enfin, sur les confins du Kalahari, le désert de l'Afrique australe, il y a quelques stations de la Société de Londres; l'œuvre y a été commencée par le vaillant Moffat, et son gendre Livingstone est parti de là pour ses grands voyages missionnaires. C'est là aussi que viennent de passer, allant au Zambèze, nos amis Coillard et Jeanmairet, que Dieu veuille guider!

On évalue à 180,000 le nombre des chrétiens indigènes qui vivent dans l'Afrique méridionale jusqu'au Zambèze. Les guerres continuelles, le despotisme des chefs, la polygamie, d'une part, de l'autre la politique si variable du gouvernement colonial, l'influence délétère d'une partie des représentants de la civilisation qui, dans ces pays reculés, ne mettent aucun frein à leurs passions, sont les grands obstacles que rencontre l'Évangile dans l'Afrique du Sud.

En remontant le long de la *côte orientale*, on ne trouve point de missions évangéliques aussi loin que s'étend la domination portugaise. Par contre, l'île de *Madagascar* présente un des champs de travail missionnaire les plus intéressants. Après de longues et terribles persécutions, le christianisme est devenu la religion d'Etat en 1861 par la conversion de la reine Ranavalona II (morte le 13 juillet dernier). De grandes foules ont demandé à être baptisées aussitôt, et la Société de Londres a eu beaucoup de peine à faire un triage sérieux des candidats. Il y a, maintenant, une soixantaine de pasteurs indigènes consacrés et près de 300,000 chrétiens. Il faut espérer que les événements politiques contemporains ne gâteront pas cette belle œuvre, et que les tristes luttes de Taïti ne se reproduiront pas dans la grande île africaine.

Au nord de *Zanzibar*, sur la côte africaine, un missionnaire de la Société anglicane avait vécu près de trente ans, sans voir de réveil. Il a passé sa vie à faire des travaux de traduction pour un avenir auquel il croyait, mais que rien ne faisait prévoir. Aveugle et brisé par l'âge, il retournait en Europe, quand les voyages étonnants de Stanley mirent le monde

en émoi. L'Afrique centrale devint la question du jour. La Société anglicane se rappela le poste longtemps occupé par Rebmann, — c'est le nom du missionnaire dont nous avons parlé; et c'est de cet endroit que partit la première mission pour le centre de l'Afrique. Elle se fixa, après avoir subi de grandes pertes, chez le roi Mtésa, au lac *Nyanza*. La Société de Londres choisit pour s'y établir le lac de Tanganyika; elle a fait des pertes plus sérieuses que sa sœur anglicane, mais elle se maintient à son poste. Auparavant déjà, les Écossais avaient occupé le lac *Nyassa*. Le vœu de Livingstone est accompli : on attaque le cœur même du noir continent, pour couper à la racine la traite des esclaves, pour planter partout la paix de l'Evangile, et pour arrêter l'envahissement incessant de l'islamisme.

Quelques chiffres résumeront ce court exposé.

On évalue la population du globe en nombres ronds à 1,450 millions d'âmes. Un peu plus du quart de ce chiffre portent le nom de chrétiens, et parmi ces 400 millions de chrétiens on estime qu'il y a environ 118 millions de protestants. Près de deux millions de ces protestants sont des fruits du travail missionnaire parmi les païens.

Il reste 1,050 millions d'hommes non chrétiens.

Que sont deux millions de chrétiens en comparaison de ce chiffre écrasant? Ce serait fort peu comme résultat définitif; mais qu'on se rappelle le nombre total des chrétiens à la fin du siècle apostolique, dont nous avons parlé en commençant. Que l'on pense que l'œuvre missionnaire évangélique ne date, à vrai dire, que du commencement de ce siècle; que la période de l'ensemencement n'est pas finie, que celle des récoltes est à venir.

On ne peut, nous semble-t-il, embrasser d'un coup d'œil l'activité de l'Église de Christ parmi les païens sans être saisi d'admiration, sans que, surtout, le cœur soit porté à la re-

connaissance et à la louange envers Celui qui mène comme un triomphateur ses serviteurs à travers le monde. Ils vont, « pressés, mais non réduits à l'extrémité; inquiets, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés; abattus, mais non perdus »; ils portent dans leur corps la mort de Jésus, mais la vie de Jésus est manifestée dans le monde entier.

Mais ce qu'il y a de plus étrange dans cette lutte gigantesque entre la lumière et les ténèbres, c'est que le monde ne s'en doute pas. Maint voyageur traverse les mers et les terres sans s'apercevoir qu'il passe à travers un champ de bataille où l'action est engagée. Les journaux nous tiennent au courant du moindre différend politique, et la réalité vraie, la bataille spirituelle, leur échappe. Disons plus. Ce que nous avons constaté nous-mêmes durant notre rapide tournée, ce qui est visible, n'est que le côté extérieur d'un travail plus grand qui s'accomplit dans les cœurs par le moyen de la mission évangélique. Elle prépare ainsi directement la glorieuse révolution qui manifestera ce qu'est l'Eglise, parce que alors « nous le verrons tel qu'Il est », Lui qui du haut des cieux dirige la lutte.

La suivrons-nous, cette lutte? N'y prendrons-nous pas une part toujours plus active? Ne saurons-nous pas faire usage de l'arme principale et la plus efficace dans ce combat, la prière? Les promesses sont là, fermes, irrévocables; et le Père exaucera un jour, il exauce déjà la demande que le Fils a enseignée à son peuple :

« Que ton règne vienne! »

F. H. K.

Dernières nouvelles du Sénégal. — MM. Jaques, Mabille et Morin se sont rendus, le 21 février, à Dagana pour y louer une maison et pour acquérir le terrain de la station de Kerbala. Leur voyage, qui a duré une semaine, a pleinement réussi.

M. et madame Taylor se sont embarqués le 12 mars pour Sierra-Leone.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11300. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

CLOTURE DE L'EXERCICE

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que le dernier exercice s'est terminé d'une manière encourageante. Les recettes de l'année ont atteint le chiffre de. . . . . fr. 317,429 90
se décomposant comme suit :

Affamés	15,962 05
Zambèze.	28,815 55
Œuvre générale	272,653 30

Comme, d'autre part, les dépenses, y compris le Zambèze, ne se sont élevées qu'à 307,641 70
il en résulte que nous terminons l'année avec un excédent de recettes de. 9,788 20
lequel, déduit de l'ancien déficit, qui se montait à. 60,194 70
réduit celui-ci à 50,406 50

Ce résultat n'a pas été atteint sans grands efforts, et nous ne devons pas nous dissimuler tout ce qui nous reste à faire pour arriver à une situation normale. Toutefois, le sentiment qui domine en nous est celui d'une profonde reconnaissance envers Dieu, qui ne cesse de donner à notre Société des marques de sa faveur, et envers les amis qui, par leurs dons, ont contribué à l'avantage que nous venons de remporter.

Notre prochain numéro complétera ces indications, que l'heure où nous écrivons nous force d'abréger.

PROCHAINS DÉPARTS

M. Henri Bertschy doit quitter Paris mercredi prochain, 28 avril au soir, et s'embarquer à Dartmouth, pour le sud de l'Afrique.

M. Ch. Viénot, missionnaire à Taïti, accompagné de mesdemoiselles Banzet et Bohin, ses futures collaboratrices dans l'œuvre scolaire, s'embarquera, de son côté, samedi 2 mai, au Havre, pour rejoindre son champ de travail par la voie de New-York et San-Francisco.

Ces divers départs ont été annoncés hier, 23 avril au soir, au nombreux auditoire réuni à la chapelle Taitbout pour notre Assemblée annuelle. M. Viénot a fait ses adieux à l'Eglise, et a été recommandé, ainsi que ses compagnes de voyage, madame Viénot, forcée par sa santé de prolonger son séjour en France, et M. Bertschy, aux prières des fidèles.

Aujourd'hui, 24 avril, a lieu à la Maison des missions le service de sainte Cène qui précède toujours les départs des missionnaires. Lundi, 26 avril, le Comité prendra officiellement congé des voyageurs, et remettra ses instructions à M. Bertschy.

LESSOUTO

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS

(Suite)

IV. — Le paganisme.

Dans une tribu païenne telle que celle que nous évangélisons, le principal ennemi que nous ayons à combattre est, sans contredit, le paganisme lui-même, qui, tout élémentaire

et puéril qu'il puisse paraître, n'en exerce pas moins un empire immense sur les indigènes. Nous n'avons pas affaire ici, comme on serait peut-être tenté de le croire, à un ensemble de formes vides ou de pratiques purement extérieures dont on pourrait, à volonté, se dépouiller comme d'un habit. Le paganisme des Bassoutos, comme tous les autres paganismes, a sa source dans le cœur; il est le résultat de la perversion de ce qu'il y a de plus vivace et de plus intime en l'homme, je veux dire le sentiment religieux; c'est une puissance de ténèbres, un esclavage spirituel, et comme des chaînes de mensonge, dans lesquelles l'ennemi des âmes retient ces pauvres indigènes pour les assujettir à ses volontés, et dont chaque coutume superstitieuse, chaque amulette, chaque rite est un anneau.

On peut remarquer ici quelque chose de semblable à ce qui existait sous l'ancienne alliance, où, à côté des ordonnances immuables de la loi de Moïse, dont les ministres du culte étaient les gardiens, il y avait le ministère irrégulier des prophètes qui, par les révélations dont ils étaient les organes, apportaient un nouvel aliment à la piété des fidèles. En dehors des coutumes païennes plus ou moins stéréotypées, auxquelles président les « lingaka » ou docteurs indigènes, on voit de même, chez les Bassoutos, surgir, de temps à autre, des hommes ou des femmes qui se donnent pour inspirés, qui ont, assure-t-on, des visions, des révélations, des états d'extase, et dont l'apparition fait toujours une grande sensation dans la tribu. Ces prophètes, — car c'est le nom que les indigènes leur donnent, — ne se contentent pas toujours de faire des prédictions ou de donner aux chefs des avis concernant la politique; il leur arrive quelquefois d'instituer de nouveaux rites et comme de nouvelles formes de culte, par lesquelles ils rajeunissent en quelque sorte le paganisme traditionnel, en l'enrichissant d'éléments étrangers dont plusieurs sont empruntés au christianisme.

Nous en avons un exemple récent dans un phénomène aussi

étrange qu'inexplicable, appelé le « motèkétèké », d'un verbe sessouto qui veut dire s'agiter, se démener, et où l'on voit des indigènes des deux sexes, mais surtout des femmes, tomber soudain dans un état convulsif, douloureux, attribué à l'esprit de je ne sais quel dieu infernal, qui doit avoir été l'un des ancêtres de la tribu, et par lequel on entre en communion avec lui; des chants, des danses, des invocations en l'honneur de ce dieu, par lesquelles les personnes qui ont été ainsi possédées cherchent à calmer et à soulager celles qui le sont encore, le tout accompagné d'ablutions et de sacrifices, et, pour couronner ce culte étrange, un rite qui rappelle la Cène et qu'on administre aux initiés. On le voit, il y a là comme une diabolique caricature de la vie de nos Eglises, ainsi que de l'état de trouble par lequel passent parfois nos nouveaux convertis. La meilleure preuve que nous sommes ici en présence d'une manifestation de l'esprit de ténèbres, c'est que les personnes qui sont sous cette influence, — et ce sont quelquefois des villages entiers, — sont, pour un temps, entièrement fermées à celle de l'Evangile.

L'opposition que nous fait le paganisme n'a pas le même caractère qu'elle a dans d'autres pays, par exemple dans l'Inde. Il n'y a au Lessouto ni prêtres ni savants qui essaient d'opposer leur religion à la nôtre, ou qui combattent notre enseignement en s'efforçant de nous enlacer dans les subtilités de leur argumentation. Mais la superstition trouve, dans le cœur naturel du Mossouto, un auxiliaire plus puissant que tous les raisonnements. Qui n'a été frappé, en lisant l'histoire des enfants d'Israël, de voir avec quelle persistance ils retournaient toujours de nouveau à l'idolâtrie et abandonnaient le Dieu vivant, qui s'était révélé à eux par tant de prodiges et de miracles, pour servir les fausses divinités de ces nations cananéennes qu'il avait dispersées devant eux, et cela, en dépit des châtiments terribles par lesquels il les avait si souvent punis de leurs infidélités, ainsi que des dé-

livrances signalées dont ils avaient été les objets chaque fois que, dans leur détresse, ils avaient crié à lui? La raison n'en est cependant que trop facile à comprendre : c'est que l'Éternel est un Dieu saint, qui a en horreur le mal et requiert de ses adorateurs qu'ils s'approchent de lui avec des mains pures, tandis que le culte de Moloch ou d'Astarté s'accommodait parfaitement des plus mauvais penchants du cœur corrompu. Voilà aussi la raison pour laquelle les Bassoutos persistent dans leurs anciennes coutumes. Ils ne contestent pas précisément la vérité du christianisme; ils lui rendront même hommage à l'occasion. Dans les temps de sécheresse, après que les docteurs indigènes, qui sont en même temps les faiseurs de pluie, ont épuisé inutilement tous les secrets de leur art, on verra parfois, sur l'ordre des chefs, les païens se presser en foule autour de nos temples, nous demandant d'intercéder pour eux, pour que Dieu leur donne de la pluie; et si, comme il l'a fait si souvent, le Seigneur, dans ses compassions, répond à nos prières par un exaucement manifeste, on les entendra s'écrier, pour un jour, comme autrefois les Israélites : « C'est l'Eternel qui est Dieu! » ce qui ne les empêchera pas de retourner à toutes leurs superstitions. Si, vous entretenant avec eux, vous essayez de leur en démontrer la vanité, la folie, ils ne vous comprendront pas, ils se contenteront de sourire; ou si, pressés de dire ce qu'ils ont donc contre l'Evangile pour ne pouvoir se décider à l'accepter, ils se hasardent à exprimer la vraie pensée de leur cœur, vous entendrez ce mot si souvent répété : « *Melao ea Molimo e tlola batho* » (les lois de Dieu sont trop exigeantes, elles dépassent les forces de l'homme).

Quand on sait quelle prise la superstition a sur les âmes, une fois qu'elle s'y est enracinée, on comprendra que nos chrétiens bassoutos, qui sont nés et ont vécu dans le sein du paganisme, aient de la peine à s'en dégager complètement. Il ne faut souvent qu'une épreuve pour que les anciennes croyances, qui sommeillaient au fond des cœurs,

reviennent à la surface. Qu'après avoir perdu successivement plusieurs enfants en bas âge, des parents soient consolés par l'apparition d'un nouveau-né, leur foi sera bien vive s'ils ne cherchent pas à le mettre à l'abri du mauvais œil et autres maléfices, soit en lui donnant un nom odieux (1), soit en attachant à son cou un collier fait de charmes et d'amulettes, soit en observant les autres cérémonies qui sont de rigueur en pareil cas. La croyance aux sorciers est universelle, et cela presque autant chez les chrétiens que chez les païens. Essayer de leur démontrer rationnellement que ces personnages n'existent pas, ou, du moins, que ce qu'on raconte de leur puissance surnaturelle est absurde, vous n'y réussirez pas; vous pourrez peut-être les faire sourire, mais vous ne les aurez pas persuadés; c'est qu'aussi il y en a tant de preuves! Il vaut bien mieux les amener à triompher par la foi de cette crainte, en leur enseignant à se confier en Dieu qui veille sur eux, et aussi à se défier d'un autre ennemi, mille fois plus redoutable que tous les sorciers ensemble, celui qui est meurtrier dès le commencement et dont Jésus est venu les délivrer. Il est parfois intéressant de voir la foi à l'Evangile briller au milieu des vieilles erreurs. En voici un exemple touchant. Nous perdîmes, il y a quelques années, une jeune femme de cette Eglise, qui succomba à une maladie de cœur des mieux caractérisées. Cela n'empêcha pas que, dans sa famille, chacun ne crût qu'on lui avait jeté un sort. Elle-même en était persuadée. On accusait de cela une certaine voisine, elle aussi membre de l'Eglise, et qui avait un peu la réputation d'être sorcière. Quelques jours avant sa mort, la malade la fit appeler. Elle lui dit qu'elle était heureuse; qu'elle s'en allait en paix, en se reposant sur son Sauveur; mais qu'elle avait désiré la revoir encore une fois pour lui dire qu'elle lui pardonnait. L'his-

(1) Pour faire croire au mauvais esprit qu'on ne tient pas à celui qui le porte. (*Réd.*)

toire ne dit pas quelles furent à ce sujet les réflexions de la vieille; mais je ne garantirais pas que, dans son for intérieur, elle se crût à l'abri de tout reproche, et fût parfaitement sûre de n'avoir été pour rien dans l'influence fatale dont notre jeune chrétienne était la victime.

Comme presque toutes les maladies sont attribuées aux sorciers, il en résulte que c'est essentiellement contre leurs machinations ténébreuses que les médecins indigènes sont appelés à lutter, ce qu'ils font, naturellement, par des moyens analogues. Ce n'est pas qu'ils n'aient parfois d'assez bons remèdes, auxquels on ne pourrait reprocher tout au plus que d'être administrés, ordinairement, à trop fortes doses. Mais, dans l'emploi de ces remèdes, aussi bien que dans leur préparation, il se mêle toute espèce de pratiques bizarres et mystérieuses qui en font partie intégrante, et sans lesquelles, cela va sans dire, la médecine n'aurait pas d'effet. Il y a là un piège constant pour ceux de ces docteurs qui se convertissent au christianisme, et qui, ne croyant pas devoir abandonner une profession lucrative autant qu'utile, n'arrivent presque jamais à se débarrasser entièrement de ces pratiques; car ils auront beau être intelligents et avoir l'esprit ouvert, vous ne réussirez pas à leur en faire comprendre l'absurdité, non plus qu'à leur faire discerner le point précis où l'art médical finit et où commence la superstition. Or, comme, à côté des docteurs proprement dits, presque tous les Bassoutos se mêlent un peu d'être médecins, chacun ayant son secret à lui et son remède particulier pour une certaine espèce de maux, il en résulte que le danger dont nous parlons est d'une grande portée, et est une cause sérieuse d'affaiblissement pour nos Eglises.

La gloire de la vraie religion est d'avoir proclamé, en face de toutes les autres, la parfaite sainteté et la souveraine liberté de Dieu. Dans toutes les religions païennes, la notion de la divinité se confond plus ou moins avec celle des forces de la nature, et c'est surtout le cas dans un paganisme d'aussi

bas étage que celui dont nous parlons. Qu'est-ce, au fond, que Dieu pour le Mossouto païen, sinon une force inconsciente et aveugle qui n'a ni volonté, ni liberté, ni intelligence ; une puissance mystérieuse, tour à tour bienfaisante ou malfaisante, et qu'on enchaîne par des formules et par des enchantements, ou, si l'on veut, quelque chose comme une espèce de nuage invisible qui planerait au-dessus de nos têtes, chargé d'électricité, et que tout l'art serait de toucher d'une certaine manière, comme avec une baguette magique, pour en faire descendre des ondées rafraîchissantes, ou pour écarter de soi la foudre et la grêle qu'il recèle dans son sein? On comprend combien une telle notion de la divinité est incompatible avec celle du Dieu personnel et saint, tel que l'Ecriture nous le révèle, et combien, dans la mesure où les âmes sont encore imprégnées de paganisme, la foi en un Père céleste doit avoir de peine à s'y faire jour. « *Molimo ke ntho e kholo* » (Dieu est quelque chose de grand), disent communément les païens. Qui n'a entendu, à l'occasion, certains chrétiens s'exprimer de même? Aussi ne doit-on pas être surpris si la foi de beaucoup d'entre eux est encore bien indistincte, et s'ils ne pratiquent que faiblement le culte en esprit et en vérité; et, d'un autre côté, on comprendra que les âmes vraiment affranchies et chez lesquelles l'Esprit de Dieu a pu accomplir son œuvre, aient une sainte frayeur de tout ce qui touche au paganisme, et rejettent, comme souillées, bien des choses qui, à nos yeux, pourraient paraître innocentes, comme, par exemple, des ornements indigènes, mais qui sont pour elles comme des symboles de l'état d'esclavage d'où le Seigneur les a retirées.

(*A suivre.*) L. Duvoisin.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

RÉPONSE DE M. CASALIS A M. COILLARD.

Paris, le 20 mars 1885.

Bien-aimé frère,

Vous m'avez fait venir les larmes aux yeux par votre lettre du 3 décembre. Quelle position que la vôtre en ce moment-là !

Obligé, après de longs jours d'attente au milieu des tracasseries et des injustices des seigneurs de Seshéké, de vous rendre auprès d'un nouveau roi dont les vraies dispositions vous étaient inconnues, de dire adieu à votre héroïque compagne, sans savoir si vous la reverriez, de renoncer, par motif de prudence, à prendre votre collègue Jeanmairet avec vous, que vous avez dû souffrir !

Jamais, que je sache, missionnaire ne se trouva dans une position aussi désespérée, humainement parlant.

Et votre foi n'avait pas fléchi ; vous étiez calme, serein ; vous aviez le courage de m'écrire sans être précisément appelé à le faire !

Ah ! mon cher frère, comme vous m'avez humilié en comparant votre position à ce qu'était la mienne lorsque je pénétrai, avec Arbousset et Gosselin, dans le pays des Bassoutos. On nous avait dit, il est vrai, qu'il y avait eu là, tout récemment, des anthropophages, et rien ne nous donnait l'assurance qu'il n'y en eût plus, mais nous avions été invités par un chef que la souffrance avait adouci et qui s'était fait déjà une réputation d'humanité. La latitude dans laquelle nous étions et l'aspect du pays nous disaient que nous n'avions rien à redouter du climat.

Non, ce n'est pas à l'inconnu de notre position d'alors, ce n'est pas aux fatigues de nos premières années qu'il vous faut penser pour ne pas perdre courage. C'est au Seigneur

seul ; vous le savez si bien qu'il n'est pas besoin que je vous le rappelle. C'est aussi à l'intérêt que vous portent tous vos frères en Christ, aux prières qu'ils font monter vers le ciel pour vous, jour et nuit. Il n'y a qu'une pensée, qu'un cri parmi eux : « Prions ! prions ! Soyons constamment à la brèche pour ces amis ! »

Songez aussi au bien que vous faites à nos âmes par l'exemple de dévouement et de confiance que vous nous donnez. Ce n'est pas seulement nous qui en profitons. Nos enfants apprennent par vous qu'il y a encore parmi les rachetés de Jésus-Christ des hommes, des femmes qui savent ce que c'est que *donner sa vie pour ses frères*.

Vous avez revu la tombe d'Eléazar Marathane. Quel honneur ! Je ne m'étonne pas qu'après cela vous vous soyez senti rempli d'un nouveau courage. Si vous passez encore devant elle, saluez-la en mon nom.

Que vous dirai-je encore ? Tout me paraît terre à terre et fade après avoir passé quelques instants avec vous entre Seshéké et la demeure du nouveau roi. L'attente où je suis de ce qui va vous arriver tient en quelque sorte mon existence en suspens.

Salut, bien-aimés François Coillard, madame et mademoiselle Coillard ; chers frères Jeanmairet, Aaron, Léfi, Waddell, Middleton ; paix et force vous soient en notre Seigneur et Sauveur ! Que votre vie lui soit précieuse, qu'Il vous la conserve pour sa gloire et l'affermissement de notre foi !

J'ai écrit au chef Khama de Shoshong pour le remercier de tout le bien qu'il vous a fait, et à son pasteur, M. Hepburn, pour vous recommander à ses soins.

Avec moi, ma femme et mes enfants vous portent sur leurs cœurs.

EUGÈNE CASALIS.

SESHÉKÉ

Suite du récit de M. Coillard.

Leshoma, 1er décembre 1884.

A la dernière date, je congédiais nos conducteurs bamangwatos et bassoutos, et je me mettais une fois de plus, et un peu précipitamment, en route pour Seshéké. A l'heure qu'il est, selon toute apparence, je devais être à Léa-Luyi. Oui. C'était un de ces éclairs qui ont quelquefois traversé nos ténèbres. C'est aussi un échantillon des espérances et des mécomptes dont nous avons sans cesse été les jouets depuis notre arrivée ici. Il ne faut pas céder à la tentation de ne broyer que du noir. Nous ne nous sommes pas arrêtés dans les solitudes sylvestres de Leshoma pour y prendre racines. Ce n'est pour nous qu'un poste d'attente. Nous nous croirions sans doute mieux à notre place et bien plus utiles au delà de la rivière, en plein service actif, que d'être réduits au service passif de nous asseoir simplement sous notre kikajon à *attendre!*

A Leshoma, les jours se succèdent et se ressemblent. L'activité qui règne parmi nous seule les fait passer assez rapidement, et brise la monotonie de notre vie. Nous avons plié nos tentes ; à leur place se sont élevées des cases simples, mais qui sont un confort auquel nous ne rêvions pas. Notre établissement de trois mois fait l'étonnement de tout le monde, et représente presque autant d'années de travail au Lessouto, où les matériaux de construction manquent. Chacun de nous a sa tâche. Middleton et Waddell se sont essayés à scier de long. M. Jeanmairet a mis bas l'habit et a commencé son apprentissage. Un si bon exemple a entraîné Aaron. Malheureusement notre scie est trop mince et le châssis trop faible, et il a fallu que le pauvre Waddell se torturât le cerveau pour faire des planches d'un mètre avec une scie destinée à

un tout autre objet. Peut-être un jour aurons-nous une belle scie circulaire que fera marcher la force des eaux du Zambèze. Quel rêve ! C'est qu'hélas ! faire des planches, c'est un cauchemar qui n'a jamais laissé de me hanter l'esprit depuis que nous parlons de la mission du Zambèze.

L'école de ma nièce s'est aussi enrichie de quelques enfants mosaroas. Mais ce n'est pas sans peine que nous les y avons amenés. « Pensez un peu, nous disait la femme métisse d'un chasseur, cette petite fille-là veut toujours m'accompagner quand je vais entendre l'Évangile. Qu'est-ce qu'un *Mosaroa* a à faire avec les choses de Dieu? Comme si Dieu s'inquiétait des Mosaroas! » Ces pauvres enfants étaient tout ravis qu'on leur permît de venir à l'école. Mlle Coillard eut bien d'abord un peu de peine à les amener à s'asseoir avec les autres et à se soumettre à la discipline, assez légère du reste, de la petite communauté. La première visite de tous les Zambéziens qui viennent, esclaves et chefs, est pour l'école de *Missi* (Mlle Coillard). M. Jeanmairet, qui partage assidûment avec elle la classe du soir, apprend à semer son pain sur la surface des eaux. Plusieurs jeunes gens ne restent avec nous qu'un mois, puis retournent chez eux. Ils ont appris quelques lettres de l'alphabet, quelque cantique et un verset de la parole de Dieu, et ils s'en vont, apparemment pour tout oublier, pendant que notre ami commence à nouveau avec d'autres, probablement pour arriver aux mêmes résultats. C'est un écolage pour lui aussi.

La poste sera toujours un événement au Zambèze. Coïncidence providentielle! la veille même de mon départ, au soir, deux messagers venaient de Panda-Matenga, et nous remettaient un gros paquet de lettres qu'un *trader* avait eu l'obligeance d'apporter de Mangwato. Ne fallait-il pas que, dans son billet, le brave homme ajoutât qu'il avait encore pour nous « tout un sac de journaux et un tas de lettres dont il n'avait pas pu charger les porteurs. » Quel supplice de Tantale!... C'est égal, nous jouirons de ce que

nous avons, et nous dépouillons notre courrier. Adieu le dîner! Fi le sommeil! Les heures silencieuses de la nuit passent vite pendant que nous écoutons les nouvelles, et recevons avec avidité les messages qui viennent de loin. Ah! si seulement ils savaient ce que vaut une lettre au Zambèze, ces chers amis qui nous portent dans leurs prières! Ils penseraient aussi qu'il vaut la peine de nous le dire. Le « tas de lettres » n'était qu'une hyperbole; mais le sac de journaux nous arriva dûment. Je saisis cette occasion pour remercier ici, bien cordialement, les amis qui nous envoient des feuilles religieuses et politiques et nous permettent, à distance, de suivre le mouvement des esprits en Europe. Vos lettres et vos journaux, chers amis, ont bâti un pont sur l'abîme qui nous sépare. Un pont! que dis-je? Quelque chose d'une force magique bien plus puissante que le câble qui relie le Cap à l'Europe, nous a rapprochés, réunis. Des lettres et des journaux qui nous arrivent de France et de Suisse à trois mois de date! Qui l'aurait cru? Le Zambèze, ce n'est pas le bout du monde après tout.

Ainsi retrempés, nous partîmes, Aaron et moi. Avec quelle gaieté de cœur, cela se comprend. Le trajet, cette fois, fut désagréable au possible. J'étais si fatigué que je ne pouvais me tenir éveillé; il pleuvait, il ventait avec des alternatives d'un soleil ardent; la rivière était toujours belle, mais elle était « courroucée», nous ne fendions pas impunément les ondes agitées; les vagues se vengeaient en venant se briser contre nous. Tout le jour accroupis et les pieds dans l'eau, le soir nous dépliions nos couvertures, pour les trouver, hélas! toutes trempées. C'est miracle que nous n'ayons pas eu la fièvre.

Nous arrivons enfin à Seshéké. Le village est silencieux et désert; plus d'enfants qui s'amusent bruyamment, plus d'esclaves affairés, de femmes qui construisent les huttes, et de chefs qui discutent les affaires au khothla ou autour des amphores de bière. L'herbe croît partout dans les cours.

Morantsiane est seul avec quelques personnages et quelques esclaves. Qu'est-il donc arrivé ?

Quelques minutes d'entretien avec le chef et tout s'explique. Quand les chefs de Seshéké nous envoyèrent leurs canots, ils attendaient incessamment des messagers de Léa-Luyi qu'on savait en chemin; ils espéraient qu'à mon arrivée, nous pourrions tous nous mettre en route pour la capitale. Non seulement ces messagers n'arrivaient pas, mais des bruits sinistres couraient sur leurs faits et gestes. On se contait à voix basse qu'ils étaient secrètement chargés d'une mission meurtrière, on montrait du doigt les victimes désignées; on savait qu'ils avaient en route mis à mort un des chefs de leur bande; on assurait que plusieurs personnages importants avaient subi le même sort, et que même Makoatsa, l'ambassadeur de Khama, qui se rendait avec sa suite à la capitale à pied, pendant que nous remontions le fleuve en canot, avait été pillé, puis impitoyablement massacré. La peur avait saisi tout le monde, et chacun avec ses pénates, sous un prétexte ou un autre, s'était enfui dans les champs et dans les bois pour guetter le cours des événements.

A notre arrivée, Tahalima, Ratau et plusieurs autres se hasardèrent à venir nous voir, mais en s'entourant de toutes sortes de précautions. Nous tînmes conseil, et, du premier coup d'œil, nous pûmes juger la situation. Il était hors de question que l'un des chefs nous conduisît en personne à la vallée, tous se déclaraient incapables de nous donner la moindre protection, ce dont nous-mêmes nous étions encore plus convaincus qu'eux. Aussi, bien qu'ils missent canots et rameurs à notre service, notre voyage à Léa-Luyi dans les circonstances actuelles était une impossibilité. Le temps n'était pas encore venu. Rester tout seuls, Aaron et moi, dans un village abandonné, nous ne le pouvions pas non plus. Nous n'avions donc plus d'autre alternative que de retourner de nouveau à Leshoma. Ce que nous

regrettons, ce ne sont pas nos peines, mais bien ces *setsiba*, ce calicot qu'on mesure à grandes brassées et qu'il faut distribuer aux canotiers. Malgré cela, nous revenons de Seshéké avec de bonnes impressions. Chaque fois que nous sommes mis en contact avec les chefs, il nous semble que nous faisons un pas de plus dans leur confiance. Nous pouvons fort bien nous tromper, mais c'est une impression que nous partageons tous, et qui s'accentue toujours davantage. Ils sont plus communicatifs, plus prévoyants, un peu plus hospitaliers même, et surtout moins *mendiants*.

Un petit incident vint clore ce voyage d'une semaine. Aux rapides de Mbova et de Mpalira, Aaron, qui n'aime que tout juste un trajet en canot, désira couper court à pied, le fusil sur l'épaule, et accompagné par Karumba. Je descendis les rapides en canot. Arrivé au rendez-vous, je cherche : pas d'Aaron. Je lui laisse un canot, passe outre et vais l'attendre au gué de Gazungula, 8 kilomètres plus bas. Quel n'est pas mon étonnement de voir une heure plus tard arriver la pirogue sans Aaron ! Les canotiers m'assurent l'avoir cherché, appelé, longtemps attendu, mais en vain.

Je les fis traverser la rivière et les renvoyai à pied à sa rencontre. C'était le milieu du jour. Survint bientôt et subitement un de ces orages, comme on n'en peut voir que sous les tropiques. Les éclairs nous éblouissaient, le tonnerre roulait de colline en colline, la pluie battait avec une violence peu ordinaire. Le cristal du fleuve s'était brisé, les vagues rappelaient celles de la mer; le vent les tourmentait, les balayait, les emportait, et les grosses gouttes de pluie les criblaient comme des balles. Le spectacle était nouveau pour moi et grandiose. Mais mes bagages ! Et moi-même je me recoquevillais sous les plis d'un mackintosh trompeur qui buvait l'eau comme une éponge. — Je n'ai jamais encore trouvé un imperméable qui résiste au climat d'Afrique. — Je sentis tout à coup quelque chose me tomber sur la tête. C'était une natte dont un brave garçon me couvrait à

ses dépens. Il est vrai qu'il n'avait pas grands vêtements à mouiller. Tout de même cet acte de considération me fit plaisir.

Deux heures ! trois heures ! quatre heures ! cinq heures ! il pleut toujours, le soleil baisse; impossible d'aller à Leshoma, impossible aussi de construire un abri pour la nuit qui approche. Et Aaron, où est-il ? A la brune nous découvrîmes un abri de branches abandonné. Tout à coup, Aaron parut sur la rive opposée, — et dès que le vent eut baissé, il traversa et me rejoignit. Pauvre Aaron ! Il paraît qu'arrivé au rendez-vous, ne trouvant personne, personne ne nous ayant vus passer, il s'était imaginé que nous avions dû chavirer dans les rapides. Le pauvre homme, alors, de retourner avec Karumba jusqu'à Mbova, longeant les rives, questionnant en vain les passants et cherchant les épaves de nos pirogues avec une anxiété qui peut mieux se comprendre que se décrire.

Dieu est bon, il nous avait gardés l'un et l'autre.

Leshoma, 9 décembre 1884.

Le moment que nous attendions depuis si longtemps est enfin arrivé. Un nouveau roi, *Akufuna*, a été élu. C'est un jeune homme qui a grandi en exil et qui a dû d'abord agir avec prudence et s'initier aux devoirs de sa position. Dès qu'il s'est senti établi, il a pensé à nous. Il désire nous voir même avant les chefs subalternes du pays, espérant, dit-il, que nous pourrons lui donner de bons conseils pour le guider dans l'exercice du pouvoir qui lui est confié.

Deux bandes de messagers sont arrivées à Seshéké avec des messages plus pressants l'un que l'autre. Les chefs de Seshéké nous les ont transmis sans perdre de temps, et trois d'entre eux sont descendus en canot pour nous attendre au gué de Gazungula. Ils nous envoyaient une vingtaine de jeunes gens pour porter nos bagages. C'était trop d'hon-

neur ; les setsiba m'ont fait peur. Je les ai congédiés amicalement. Je mettrai nos paquets sur le dos de nos baudets. Ce sera plus humble et plus économique. Les chefs, ne comprenant rien à l'inutilité de leurs messages, finirent par venir eux-mêmes nous voir. C'était un acte de courage, car ils ne s'aventurent guère de ce côté-ci de la rivière, où en tout temps ils craignent les Matébélés, et aujourd'hui, Robosi, qu'on dit être quelque part sur le Quando. C'était aussi une amabilité dont nous leur savons gré.

C'est que Satan n'est pas à bout de ressources pour nous barrer le chemin. Nous répétons nos expériences de Léribé. Aaron avait été malade, moi-même je me relevais à peine d'une attaque de fièvre. Puis, ce fut la petite fille d'Aaron qui nous inquiéta. Léfi, à son tour eut des symptômes alarmants, puis son enfant, puis Waddell. Enfin, quand tout était prêt pour le départ, ma chère femme elle-même fut alitée. Pendant quatre ou cinq jours nous ne savions pas trop quelle tournure prendrait sa maladie. Depuis hier, elle est de nouveau sur pied, très faible, mais, je l'espère, en pleine convalescence.

Le Seigneur a permis cette irruption de la fièvre à ce moment, sans doute pour nous faire apprécier le soin paternel qu'il a pris de nous, et fortifier notre confiance en lui. Nous avons besoin d'une confiance en lui *sans limites*. La saison n'est pas la meilleure. Nous avons des pluies presque journalières qui alternent avec un soleil ardent ; puis vont arriver aussi les grandes pluies qui amènent les inondations annuelles. Un long voyage, dans de telles circonstances, et qui entraînera une absence de plus de trois mois, sans possibilité de communication aucune, est sérieux. Se reverra-t-on ? Pour ma part, j'ai bonne confiance. D'un côté, dans notre impatience, nous avons frappé à la porte jusqu'à l'enfoncer; d'un autre, pour des raisons majeures que je ne puis pas détailler ici, il m'est impossible de retarder de huit à neuf mois. Le Seigneur sait tout cela ; et, s'il nous donne l'ordre

de partir maintenant, pourquoi hésiterions-nous à obéir ? Le Zambèze n'est ni la fournaise ardente, ni la fosse aux lions. Dieu est tout-puissant pour nous garder, nous et nos bien-aimés.

Nous nous en tenons à notre décision antérieure. Nous ne voulons pas exposer plus d'hommes qu'il ne faut. M. Jeanmairet et Léfi resteront donc à Leshoma. Aaron, et Middleton à ses instances, iront avec moi. Inutile d'assurer nos amis que nous prenons nos précautions et serons prudents. Soyez donc sans crainte. Quand vous lirez ces lignes, demandez à Dieu ce que vous lui avez déjà demandé et qu'il nous a donné d'une manière si merveilleuse, *une bonne et forte santé*. Sa promesse est certaine : « AVANT *qu'ils crient, je les exaucerai !* »

Ah ! si vous saviez ce qu'on éprouve de se trouver sur le seuil de cette Afrique centrale où pas le moindre rayon de l'Evangile n'a encore pénétré ! Si les amis qui blâment notre imprudence pouvaient même de loin apercevoir ce que nous voyons et comprendre ce que nous sentons, ils s'étonneraient les premiers que les rachetés du Christ aient si peu de dévouement, connaissent si peu l'esprit de sacrifice. Ils seraient honteux des hésitations qui nous entravent... Elles sont assises dans les ténèbres de la mort, ces tribus innombrables dont celle des Barotsis n'est que la porte ; ils périssent en païens, pendant que nous avons la lumière et la vie que nous leur devons. Souvenons-nous-en, ce n'est pas en intercédant pour le monde dans la gloire du ciel que Jésus l'a sauvé. *Il s'est donné.* C'est une amère ironie que nos prières pour l'évangélisation des nations aussi longtemps que nous ne savons donner que de notre superflu, et que nous reculons devant le sacrifice de nous-mêmes ! Ah ! ce Dagon, ce *moi* qui trône dans le temple du Saint-Esprit, que de fois la grâce de Dieu ne l'a-t-elle pas renversé, mutilé ; mais que de fois aussi, sans aller jusqu'à exclure la présence de l'Eternel de nos cœurs, ne l'avons-nous

pas rétablie à sa place, cette chère idole, et secrètement servie de nouveau et adorée ! Je demande pardon pour ces remarques. J'ai trahi tout haut ma pensée. Loin de moi la prétention de m'ériger en censeur au milieu du peuple de Dieu. Mais, en observant le monde païen qui s'étend devant nous, et qui nous émeut de compassion par ses superstitions, son ignorance, ses misères inénarrables, nous voudrions que le cri du Macédonien ne restât pas sans écho dans les cœurs des enfants de Dieu. Redoublons donc d'énergie, de zèle, de sacrifices; le temps est court et le monde périt.

Votre affectionné,

F. COILLARD.

En route pour Léa-Luyi.

Leshoma, 10 décembre 1884.

Monsieur Boegner.

Bien cher frère,

Le soleil touche à l'horizon. Il y a quelques heures, nous étions tout activité, achevant nos paquets et les chargeant sur nos ânes, — ce qui n'était pas chose bien facile, car nous n'avons que deux bâts, — et nos ânes sont d'une taille si minuscule qu'on ne peut leur mettre que très peu de chose sur le dos. J'ai expédié Middleton et Aaron avec nos bagages. Ils vont bivouaquer au gué de Gazungula, et communiquer avec les chefs chargés de nous conduire à Seshéké. Cela me permet de rester ici jusqu'au dernier moment. Après leur départ, tout est bien tranquille ici, et pendant que ma chère femme prend un instant de repos, j'ai voulu vous tracer quelques lignes.

Les derniers temps ont été pour nous des temps de visitation. La plupart des membres de l'expédition ont eu une

attaque plus ou moins grave de la fièvre. Le Seigneur a voulu que nous fissions ensemble nos premières expériences de médecins et de gardes-malades. Il a voulu aussi nous demander une confiance plus entière dans son amour et dans sa puissance. Pendant trois jours ma chère femme m'a donné de l'inquiétude. Je ne savais quelle tournure prendrait la maladie. Et messages sur messages nous arrivaient de la rivière où les chefs nous attendaient; les pauvres gens semblaient ne pas comprendre que la maladie d'une femme pût être un obstacle à mon départ, quand c'était « le roi, *le roi lui-même*, qui m'appelait ». Les chefs Ratau et Tahalima, Lisoane, etc., vinrent nous faire visite et manifestèrent une sympathie qui nous fit plaisir. Loin de nous obséder de leurs importunités mendicantes, ils nous témoignèrent la plus grande déférence. « Ne crois pas que nous soyons venus ici pour te presser et t'importuner. Notre mère est malade, et c'est elle que nous sommes venus voir. Soigne-la, et quand tu seras prêt à partir, tu trouveras des canots et des gens qui t'attendront au gué. » Heureusement ma chère femme va mieux.

Ne vous étonnez-vous pas avec nous de voir comme l'ennemi nous entrave à chaque pas et nous dispute chaque pouce du chemin que nous faisons? Il n'est pas à bout de ressources. Les circonstances qui ont barré notre chemin et retardé à tant de reprises notre départ de Léribé, c'étaient des épreuves de notre foi qui se sont, sous d'autres formes, renouvelées à Pretoria, et à Mangwato surtout. Ce ne devait pas être les dernières. Nous avons passé quatre longs mois à Leshoma, quatre mois d'attente et d'espérances suivies d'amers désappointements. Au dernier moment, quand l'horizon s'éclaircit, il faut que la maladie survienne et cause de nouveaux arrêts. Je présume que ce ne sont pas là les dernières épreuves qui assailliront notre foi avant que nous soyons définitivement fixés chez les Barotsis. Mais *douter serait indigne de nous*. Notre Dieu, qui a

aplani toutes les difficultés qui sont maintenant derrière nous, aplanira aussi celles qui sont devant nous. Il a tout prévu, *lui*. Si, dans la faiblesse de ma foi, j'ai, comme Gédéon, demandé des signes de sa volonté, et si, comme à lui, ils m'ont été accordés au delà de toute attente; si ma foi, comme la sienne, a dû être éprouvée, je crois que, comme lui aussi, je verrai le nom de mon Dieu glorifié par la victoire, quelle que soit la faiblesse des instruments qu'il emploie.

Ne vous étonnez pas si, après tant de tentatives infructueuses, ce voyage aujourd'hui me paraît passablement défloré. Je pars l'esprit hanté de soucis et de préoccupations. Jeanmairet par prudence reste à Leshoma; la saison est mauvaise et Dieu a permis que ce voyage fût dépouillé de tout ce qui le rendait attrayant, afin sans doute que nous puissions juger plus calmement des hommes et des choses. Nos délais ont déjà eu un avantage, c'est que nous avons été à même de faire bonne connaissance avec tous les chefs de ces parages. Cela ne peut certainement que servir les intérêts de notre mission. Ce sont autant d'*amis* pour nous. Je vous surprendrais fort si je vous faisais la confidence d'un de mes soucis. Je vais à Léa-Luyi comme un oiseau auquel chacun s'apprête à arracher les plumes, malgré les coups de bec et de griffes qu'il ne manquera pas de donner. Dans quel état reviendrai-je? Dieu le sait. C'est bien terre à terre, n'est-ce pas? Que voulez-vous, c'est toujours la question des finances. Les marchands de ce pays, dans le but unique de se faire un bon nom et de s'assurer le monopole du commerce de l'ivoire, ont prodigué leurs présents. La crainte d'une concurrence imminente, et la rapacité des chefs, les ont forcés de multiplier ces prodigalités. Aujourd'hui, malgré tant de ruineux sacrifices, le monopole risque de leur échapper; mais l'éducation qu'ils ont faite à la tribu va portant ses fruits amers. On ne peut attendre que les Barotsis comprennent notre mission et fassent aujourd'hui une diffé-

rence entre les marchands et nous. Et comme nous ne pouvons absolument pas imiter les libéralités extravagantes de ceux-ci, on nous regarde avec un certain dédain. Pour faire notre position ici, nous avons à détruire toute une longue éducation déjà montée en graine, et à lutter contre le courant de l'opinion publique. Les commencements seront durs, mais Dieu nous aidera.

Seshéké, 15 décembre.

J'ai donc quitté les miens! Dieu veille sur eux! Ma chère femme s'est montrée à la hauteur des circonstances : Dieu l'a admirablement soutenue. Je devais partir une semaine plus tôt quand elle est tombée malade. « Demain j'irai mieux, me disait-elle, et tu pourras partir. Je ne serai pas dans ton chemin quand Dieu t'ouvre la porte et t'appelle. » Il y avait donc un arc-en-ciel sur notre séparation, car Dieu avait exaucé nos prières. Le cher Jeanmairet m'a accompagné un bout de chemin, et puis, comme Serpa-Pinto m'a plaisamment représenté en Europe, j'ai continué ma route tout seul, avec un Zambézien, ma canne à la main. Aaron avait mon fusil. On m'attendait. Mais le vent soufflait si fort, que nous dûmes attendre jusqu'au soir; et encore ne fût-ce pas sans danger que nous nous accroupîmes dans nos pirogues. Nous passâmes la nuit chez l'un des deux chefs chargés de nous conduire à Seshéké. L'autre me frappait par ses manières respectueuses et prévoyantes. Chaque fois que je le regardais, je rencontrais ses yeux fixés sur moi ; il écoutait tout ce que je disais avec un singulier intérêt. C'était *Mahaha*, un petit chef que nous avions rencontré, avec ma femme et nos évangélistes, dans un îlot, il y a six ans. Le digne homme nous avait reçus avec la plus grande cordialité, et il était si désireux d'entendre les choses de Dieu, qu'immédiatement après la salutation d'usage, il me demandait : « Chantez-nous donc Jésus. » Et nous avions en-

tonné à l'unisson le cantique que nous chantions alors à toutes les étapes :

A re bineleng Yesu,
Goba ke Eena Moloki.

C'est-à-dire : Chantons à Jésus, car Il est notre Rédempteur.

L'impression de notre visite et de nos chants ne s'est pas effacée chez ces gens, paraît-il. Et Mahaha, en m'en rappelant tous les petits incidents, ajoutait avec une figure radieuse et plongeant ses yeux dans les miens : « *Yesu* nous a bénis : nous avons eu des pluies abondantes et des récoltes splendides. Nous avions du maïs de cette hauteur ! de cette grosseur (faisant de la main un signe significatif) ! du mabélé ! du millet ! Jamais nous n'avons vu chose pareille ! » Dès qu'il avait appris notre arrivée à Leshoma, cette année, il s'était empressé d'envoyer un jeune garçon pour nous aider dans nos travaux d'installation, et, pendant mes absences, il envoyait fréquemment à ma femme du blé, du miel, etc. Aussi, jugez de son bonheur de nous escorter aujourd'hui jusqu'à Seshéké. Dieu soit loué ! tout n'est pas mauvais au Zambèze.

A Mparira, nous rencontrâmes *Makoatsa,* l'ambassadeur de Khama, qu'on avait dit massacré, et qui revenait chargé de fourrures pour son maître. Là aussi se trouvaient les trois petits chefs que le roi a envoyés pour nous chercher. Hommes aimables, pleins de considération pour nous et qui, d'emblée, nous ont gagné le cœur. Ils se rendaient à Leshoma, où ils me savaient détenu par la maladie de ma femme. Ils voulaient avoir la satisfaction de nous voir et de nous transmettre personnellement les messages dont ils étaient chargés pour nous. Je décidai de rester à Mparira ce jour-là et le lendemain, qui était dimanche, afin de causer à l'aise avec eux et Makoatsa surtout, et évangéliser. Nous n'eûmes pas lieu de regretter ce délai, car nous eûmes de grandes réunions et des conversations intéressantes.

Le trajet jusqu'à Seshéké aurait été des plus agréables, n'eût été que ce brave Middleton, « qui ne voulait nous accompagner que pour prendre soin de moi », a eu trois attaques de fièvre. Heureusement que j'étais bien pourvu et que je pus lui passer mon ombrelle blanche, — l'ombrelle que ma chère femme m'avait donnée en partant, la sienne. Maintenant, il va mieux, grâce à Dieu, mais c'est le tour d'Aaron. A notre arrivée ici, les chefs, comme on dit vulgairement, se sont mis en quatre pour nous. On nous a donné une nouvelle hutte, spacieuse et propre; ils nous ont apporté en présents des provisions de route, et le matin et le soir ils aiment à s'assembler dans notre cour et causer. Nous en profitons pour leur parler des choses de Dieu, au sujet desquelles ils nous font les questions les plus étranges; pour recueillir des renseignements sur l'ethnologie, l'ethnographie, etc., et étudier la langue des Barotsis. Quand j'ai épuisé mon humeur loquace, je me mets tout simplement à lire ou à écrire, et tout est dit. On ne se lasse jamais de voir ma plume courir sur le papier. C'est merveilleux! dit-on, et on se demande quelle peut être la médecine mystérieuse qui vous initie à cet art étrange. Aaron aussi s'est mis à l'étude du sérotsi, et c'est à qui de nous deux fera le plus de progrès. Voyez ma prétention de lutter avec un de ces philologues africains qui semblent apprendre une langue sans y penser. C'est qu'ils ont une mémoire de fer : tout s'y grave et rien ne s'efface. Tout de même, je fais quelques progrès, à la grande satisfaction de mes professeurs. Que j'en profite pour vous transmettre une petite leçon très élémentaire, mais très utile. Le nom de la tribu n'est pas du tout Barotsis, c'est le nom que lui ont donné les Makololos en corrompant le vrai, qui est :

Aruyi, *moruyi*, *morotsi*, pl. *aruyi*. — *Séruyi*, la langue. — *Boruyi*, l'espèce.

Lealuyi, — le pays, et nullement *Lua-Lui*, ni même *Lua-Luyi*, comme je l'ai écrit d'abord. La confusion qui résulte de la manie qu'ont les voyageurs d'angliciser, portugaiser,

franciser les noms indigènes, est telle, dans la géographie africaine, que je suis déterminé à rendre la prononciation indigène aussi fidèlement que possible. Livingstone lui-même, que j'admire plus que jamais depuis que j'ai lu sa vie, est tombé dans plus d'un écart. Il avoue lui-même qu'il n'avait pas l'oreille musicale. Donc j'écrirai *Léaluyi*, prononcez Léal*ou*yi.

Depuis que j'ai commencé ma lettre, on m'a apporté les trois caisses et les ballots que j'avais laissés ici aux soins d'un excellent homme, le chef Tahalima. Quelle ne fut pas notre stupéfaction de trouver qu'on avait tout ouvert. On s'est servi libéralement de verroterie, de poudre, de calicot, de bonnets de laine rouges et noirs, etc. Le voleur s'est amusé à endosser mes chemises de laine et mes vêtements de flanelle blanche, tout couvert d'ocre et de graisse qu'il était, et, les trouvant sans doute trop petits pour sa taille, les a tordus de son mieux et remis dans la caisse, pêle-mêle avec des médecines en flacons, du plomb, etc. L'affaire des chemises nous a fait rire, et nous nous sommes dit : Si seulement le coquin avait eu l'obligeance de nous laisser un morceau de savon! Mais la perte de notre verroterie et de nos étoffes, — notre argent de poche pour la route, — nous place dans une grande difficulté. Vous voyez que nous n'avons pas fait fausse route en apportant l'Evangile au Zambèze.

Dans un de mes voyages précédents, j'ai pris les portraits de plusieurs des chefs, et j'ai assez bien réussi à les imprimer. Des jeunes gens à qui je les ai montrés à Leshoma ont publié la chose. Aussi, dans chaque village où nous passons, il faut voir tout le monde accourir et me demander d'exhiber « les chefs que j'ai dans ma poche ». Il faut voir l'excitation des femmes, les exclamations bruyantes des hommes, les remarques curieuses de tout ce monde enjoué : « Eh! Ratau! vous voyez ses charmes, son bandeau, ses rides! Quel nez! Yo! yo! — Yu! voici Masotoane! Ne le voyez-

vous pas avec son œil fermé! Regardez donc son oreille déchirée! Voyez ses pendants, ses perles! Il va parler, et vous allez l'entendre dire, en clignant l'œil et avec sa toute petite voix : *Ka Sebetoane! Koenyama! Oh! lumela Masostoane!* » Ici, l'intérêt est au comble. Si jamais j'en fais des copies et les exhibe avec ma lanterne magique, que sera-ce?

Mais on entre en foule dans la cour. Les chefs m'amènent les jeunes gens qui doivent nous conduire à Léaluyi. Il faut donc attacher les paquets et se préparer sérieusement.

Adieu donc, bien cher frère.

Votre affectionné en Christ,

F. COILLARD.

Les aides missionnaires WADDELL et MIDDLETON

Nous extrayons ce qui suit d'une lettre de M. Coillard à M. le pasteur Bernard, qui a bien voulu nous la communiquer :

« Middleton est un jeune homme de 27 ans et natif de Leeds. Il y avait trois mois qu'il se trouvait en Afrique, et quelques jours seulement à Natal, lorsque nous y passâmes à notre retour d'Europe. Un jour, à l'auberge où il logeait, il prend nonchalamment un journal et voit l'annonce d'une réunion missionnaire. Il s'agissait du Zambèze, ce Zambèze dont il avait tant rêvé en Angleterre et où tendent les désirs de son cœur. Le travail de la journée terminé, il se rendit à la réunion, car elle avait lieu le soir. Immédiatement après notre rentrée chez un de mes amis, le pasteur écossais Smith, quelqu'un frappe à la porte. A 10 heures du soir, que veut-on? C'était ce jeune homme, qui timidement s'excusa pour cette visite à une heure si indue. « Je suis un ouvrier, dit-il, et je voulais faire savoir à M. Coillard que ses appels ont retenti dans mon cœur. Je n'ai ni or ni argent, mais j'ai une bonne volonté et des bras vigoureux à son

service. Je ne demande rien, si ce n'est de quoi me nourrir et me vêtir. » Nos entretiens se continuèrent pendant plusieurs jours et je me convainquis à souhait que Middleton n'était pas emporté par un enthousiasme d'aventurier. Nous le prîmes à l'essai à Léribé, où il est resté avec nous, se faisant aimer de tout le monde.

Waddell, lui, est aussi un jeune homme du même âge, mais Ecossais. Menuisier-ébéniste de son métier et fort bon ouvrier, un entrepreneur l'avait fait venir d'Ecosse pour travailler à la boiserie d'une église monumentale que les Hollandais ont construite dans un village près de Léribé, et dont la chaire seule a coûté la modique somme de 15,000 fr. A notre passage à Bethléhem nous eûmes une réunion missionnaire. Waddell était là. Il fut ému, lui aussi, mais il était lié par des engagements. Son maître, apprenant son désir, le délia; ses parents lui donnèrent leur consentement et un beau jour il vint d'un trait à Léribé pour s'offrir à nous. Une circonstance étrange lui fit trouver de l'emploi à la magistrature de Léribé, de sorte que nous pûmes faire sa connaissance de près. Il s'entend bien avec Middleton, et tous les deux sont maintenant devenus des membres de notre famille.



SÉNÉGAL

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

sur l'histoire de notre mission au Sénégal.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de leur retracer rapidement l'histoire de notre mission au Sénégal. Le nombre des abonnés au Journal s'est passablement accru ces quelques dernières années; c'est à eux que nous avons tout d'abord songé, c'est eux que nous désirons mettre au

courant de l'histoire de cette œuvre, dont ils seront régulièrement entretenus. Mais nous osons espérer que nous rendrons aussi service à plus d'un de ceux qui, autrefois déjà, ont lu ce que nous rappellerons à leur mémoire. Notre résumé pourra servir de fil conducteur jusqu'au jour où cette mission du Sénégal, arrivée à un âge plus avancé, à un développement plus considérable, trouvera son historien comme le Lessouto a eu le bonheur de l'avoir en la personne de l'un de ses anciens missionnaires (1).

Première période.

SEDHIOU

L'histoire de notre mission au Sénégal se divise en deux périodes bien distinctes. La première s'étend de 1862 à 1867; elle se passe presque exclusivement à *Sedhiou,* sur la Casamance. Cette rivière, qui donne son nom à la province qu'elle traverse, se jette dans la mer un peu au sud de l'embouchure de la Gambie. Voici comment nos missionnaires y furent amenés.

Le premier ouvrier envoyé au Sénégal, M. Jaques, arriva à Saint-Louis au mois de décembre 1862. Le gouverneur de la colonie, M. le capitaine de vaisseau, depuis vice-amiral, Jauréguiberry, qu'il visita aussitôt, lui fit l'accueil le plus favorable. Son premier soin fut d'étudier la langue, les mœurs des indigènes, et de prendre toutes les informations nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise.

Pendant qu'il se livrait à ces recherches, il s'estima heureux de faire quelque bien à ceux de ses coreligionnaires qui étaient disposés à profiter de son ministère. Il réussit à rassembler autour de lui une vingtaine de protestants, recrutés en partie dans les divers corps de la garnison, et il

(1) *Les Bassoutos,* par Eugène Casalis, à la Société des Traités religieux, 33, rue des Saints-Pères. — *Mes Souvenirs,* par le même, chez Fischbacher, 33, rue de Seine, *Paris.*

établit pour eux un culte régulier chaque dimanche matin. Faute d'une connaissance suffisante du wolof, il ne put encore s'adresser aux indigènes. Il essaya de converser en français avec plusieurs d'entre eux, mais ils ne savaient guère que les mots les plus usités pour le commerce ou la vie ordinaire, et ne comprenaient plus rien dès qu'il s'agissait des choses spirituelles.

Fallait-il rester à Saint-Louis? Au sud de cette ville, le long de la côte, s'étend la province de Cayor. Les renseignements que M. Jaques recevait des indigènes lui indiquaient que c'était ce quartier qu'il convenait d'explorer au point de vue missionnaire. La population y était nombreuse; l'islamisme n'y avait fait que peu de progrès; le climat passait pour le meilleur de la côte, et, autre avantage, on y parlait le wolof pur, tandis qu'à Saint-Louis, on parle une langue hétérogène, toute mélangée de mots étrangers.

M. Jaques attendit la fin de la mauvaise saison pour entreprendre un voyage d'exploration. Ne reculant devant aucune fatigue, il se rendit jusque dans le Bakel et visita Médine, sur le Sénégal, à 200 lieues de Saint-Louis.

A peine de retour, il projeta de repartir pour la province de Casamance, qui lui avait été recommandée. L'impression qu'il garda de ce voyage fut si bonne, qu'il demanda au Comité l'autorisation d'établir dans cette province une station missionnaire. Il était enchanté de la beauté du pays. Il reçut le meilleur accueil du commandant de Sedhiou et d'un négociant français établi là depuis vingt et un ans. Cet excellent homme lui offrit le logement et la table, et, outre cette généreuse hospitalité, il lui donna les conseils que lui fournissaient sa longue expérience et une grande connaissance du pays.

Sedhiou, chef-lieu de la province, était alors une bourgade d'au moins 4,000 âmes, située sur les rives de la Casamance. C'était, le long du fleuve, une suite de quartiers nettement tranchés et comprenant aussi le village de Dagorne,

où plusieurs noirs demandèrent aussitôt à M. Jaques d'ouvrir une école et d'y recevoir leurs enfants.

Vu le caractère d'utilité publique que présentait la nouvelle œuvre, l'administration fit à notre missionnaire, à titre gratuit, une concession de terrain. Il le fit entourer d'une palissade, creusa deux puits, prépara un jardin potager et se mit à construire une case en bambou. Ces travaux matériels étaient des plus fatigants. Les ouvriers du pays ne mettaient la main à l'œuvre qu'autant que M. Jaques était auprès d'eux et les dirigeait. Il les accompagnait dans les forêts pour couper le bois nécessaire et pour surveiller les transports. Le plus facile n'était pas de se faire comprendre par des gens qui parlaient toutes sortes de langues, et la patience de M. Jaques fut mise ainsi à une rude épreuve.

Ce qu'il lui fallait avant tout, c'était un collaborateur. Le choix du Comité se fixa sur M. Andrault, qui s'embarqua à Bordeaux au mois de janvier 1865. Le nouveau venu se trouva bientôt seul à Sedhiou, car, un mois après son arrivée, M. Jaques dut s'embarquer pour l'Europe.

M. Andrault poursuivit l'œuvre de son prédécesseur. Il continua les deux écoles que M. Jaques avait fondées; de jour en jour s'accroissait le nombre des jeunes gens qui demandaient à fréquenter celle du soir. La population se montrait polie, aimable, affectueuse. Il ne fut pas difficile au missionnaire de gagner la confiance des soldats du poste. Quelques poignées de main, quelques paroles cordiales et affectueuses suffirent pour y arriver. Un jour qu'il parlait à deux d'entre eux du bonheur du ciel et du chemin qui y conduit, ceux-ci s'écrièrent : « Ce que vous nous dites là nous fait du bien; cela nous rappelle la France où nous pouvions entendre parler de Dieu. Depuis que nous sommes au Sénégal, nous vivons presque comme des païens. » Quelques-uns lui empruntèrent des livres; d'autres achetèrent des Bibles, des Nouveaux Testaments.

La population indigène était un mélange de races diffé-

rentes où, pourtant, prédominaient les Mandingues, sur qui les missionnaires fondaient le plus d'espérances. C'était trop pour un seul homme que d'apprendre à parler ces diverses langues; il fallait partager le travail, aussi M. Andrault fut-il heureux de voir arriver peu après M. Jules Lauga, son ami et condisciple, au commencement de l'année 1866.

L'expérience acquise montrait, avec évidence, que l'école était le point sur lequel devaient se concentrer les efforts. C'est par là que M. Jaques avait commencé. Aussi, dès son arrivée, M. Andrault avait-il trouvé déjà ses élèves attentifs, tranquilles, habitués à la discipline. Leur science n'était pas considérable; presque tous en étaient à l'alphabet et savaient à peu près autant de français que leur nouveau maître savait de wolof. M. Andrault fit tous ses efforts pour rendre l'école agréable par le chant de petits cantiques, l'exhibition de jolies images qui eurent un grand succès. Peu à peu les écoliers apprirent mieux le français; il put essayer de leur expliquer les cantiques et se hasarder à leur raconter de petites histoires. Les enfants se montraient affectueux, sensibles aux témoignages d'amitié qu'ils recevaient. L'école du dimanche contribuait, pour sa part, à développer en eux les sentiments religieux.

Un pas important fut fait à l'arrivée de M. Lauga. L'école, jusqu'alors, se composait uniquement de garçons; ce ne fut pas sans grandes difficultés que les missionnaires réussirent à avoir les filles. A l'origine, deux puissants obstacles s'opposaient à cette entreprise : la crainte des parents pour les jeunes filles; les préjugés de leur race qui tenaient les femmes dans une condition sociale tout à fait inférieure. Le premier obstacle disparut quand on connut les principes, les dispositions des missionnaires; on renversa le second par le raisonnement. Un matin, MM. Andrault et Lauga entreprirent la nouvelle conquête qu'ils projetaient depuis quelque temps. Ce jour-là, ils firent une vraie moisson d'écolières et revinrent à la maison heureux et triomphants.

Mais un coup imprévu vint frapper la mission. Au point de vue du climat, l'année est divisée, au Sénégal, en deux saisons bien distinctes : la saison sèche, qui correspond à notre hiver et à notre printemps, fraîche et agréable sur le littoral, et la saison des pluies ou *hivernage*, qui correspond à notre été, insalubre et malsaine à cause de l'humidité et des miasmes paludéens que l'inondation laisse après elle en se retirant. Tout Européen qui pouvait s'absenter de Sedhiou partait, en général, pendant la mauvaise saison. Les deux missionnaires pensaient se rendre à Gorée, petite île près de la pointe du cap Vert, quand M. Lauga mourut subitement, le 1er août 1866, la veille du jour fixé pour leur départ, après quelques heures seulement d'une maladie dont il n'avait même pas eu le sentiment.

Un nouveau missionnaire, M. Guindet, accompagné de sa femme, s'offrit au Comité pour aller remplacer M. Lauga auprès de M. Andrault. Ils quittèrent Bordeaux en avril 1867. A leur arrivée à Sedhiou, les élèves de l'école sautèrent de joie autour de M. Guindet; ils gambadaient moins autour de sa femme; elle semblait les intimider; quelques-uns même la fuyaient : ils n'avaient jamais vu de blanche. Elle ne tarda pas à dissiper toute crainte; ils s'habituèrent à elle, et la déclarèrent bientôt la meilleure femme du monde.

La santé de M. Andrault ne lui permit pas de séjourner plus longtemps à Sedhiou. Il revint en France, mais emmenant avec lui trois jeunes noirs, dont deux garçons et une fille : Raïmbo, Emmanuel et Salimata. Loin de s'opposer à leur départ, leurs parents les avaient abandonnés avec confiance à leur missionnaire. C'était un projet d'évangélisation du Sénégal par des Sénégalais; ils devaient retourner dans leur patrie dès que leur éducation serait achevée en Europe.

M. et madame Guindet étaient restés seuls au Sénégal. La saison des fièvres s'annonçait comme très redoutable; le missionnaire et sa femme en avaient éprouvé quelques atteintes et résolurent d'aller passer le plus mauvais moment

à Gorée, où l'air de la mer atténue beaucoup le danger. Malheureusement, M. Guindet succomba le 2 octobre 1867, aux atteintes de la fièvre jaune. Bientôt après, sa veuve retourna en France.

Nous arrivons ainsi à la fin de la première période. Peu de chose avait été fait; mais on n'eût pu attendre davantage. Les écoles avaient très bien réussi; en s'occupant d'abord de cette branche, les missionnaires s'étaient concilié la confiance et l'amitié des familles.

A ce moment, les préoccupations du Comité se portaient surtout sur deux points auxquels était en grande partie subordonnée la reprise des travaux au Sénégal. Le premier, c'était la nécessité d'un poste central dans une province plus salubre que la Casamance. La seconde condition de réussite semblait être l'envoi d'un personnel assez nombreux pour que l'existence de la mission ne fût plus menacée par la mort d'un seul missionnaire. Nous verrons comment ces projets furent réalisés.

(*A suivre.*)



TAÏTI

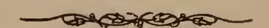
Quelques réceptions dans l'Église de Papéété.

M. Vernier nous écrit, le 15 décembre 1884 :

Nous avons eu la joie, le dimanche 7 courant, de recevoir dans la communion de l'Eglise de Papéété sept nouveaux membres, dont 4 jeunes filles ayant appartenu ou appartenant encore à nos écoles. L'une d'entre elles, mademoiselle Vahiné a Maihuruê, est une précieuse aide institutrice dans notre école de filles. Nous avons la vive espérance qu'une œuvre réelle du Saint-Esprit s'est accomplie dans leurs cœurs et qu'elles glorifieront l'Evangile par une vie de foi et d'activité chrétienne. Cet événement nous a d'autant plus

remplis de reconnaissance envers le Seigneur, qu'il est rare dans nos îles que des jeunes filles se consacrent au service de Dieu avant d'avoir trempé leurs lèvres à la coupe des voluptés de la terre. Par la bénédiction d'En-Haut, leur exemple exercera une influence heureuse sur nos chères élèves.

L'école en compte environ soixante-dix. Outre les leçons de religion ou d'histoire biblique qu'elles reçoivent dans les classes, elles assistent à l'école religieuse du jeudi et à l'école du dimanche, où se rencontrent aussi un bon nombre de garçons des écoles laïques. L'école du jeudi, qui comprend 140 élèves, est particulièrement prospère. La moyenne des présences chaque jeudi est de 112 à 115 enfants. Le concours de M. de Pomaret pour cette œuvre m'est très précieux. Nous avons foi dans la fidélité du Seigneur pour donner efficace à sa divine Parole dans beaucoup de jeunes cœurs.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

GORDON ET LES MISSIONS

L'histoire de l'Eglise et des empires n'est point dirigée par un destin immuable, qui force les hommes et les choses à exécuter un programme fixé d'avance; elle est conduite par un Chef personnel, juste et saint, qui « connaît les œuvres de chacun », hâte ou ralentit les succès selon la fidélité de ses serviteurs, et enlève aux Eglises qui ne veillent pas le flambeau de l'influence qu'il leur avait confié.

Aussi les souffrances des chrétiens sont-elles tantôt de douloureuses et fécondes semailles, tantôt des châtiments mérités et justes. En apprenant la nouvelle que le général Gordon avait succombé à Khartoum, on a pu se demander si le sacrifice d'une si belle vie était une semence d'avenir ou la

tardive expiation de tous les méfaits des blancs dans le Haut-Nil : de la traite favorisée jadis par les commerçants de Khartoum, de l'oppression égyptienne, de la triste sarabande dansée aux frais des fellahs pendant tant d'années par les cosmopolites du Levant et par les courtisans du khédive. Si cette catastrophe devait aboutir à la constitution d'une tyrannie de fanatiques dans le Soudan, nous aurions reculé au delà des temps de la reine Candace de Méroë, ou même au delà de Tirhaka, qui régnait 800 ans avant Jésus-Christ, à Napata, près de Korti; mais si l'Europe est contrainte de racheter le sang versé, en prenant en main les intérêts des noirs du Nil, Gordon sera vengé de la vraie manière. Sans rien affirmer, arrêtons-nous à cette espérance. « Depuis la mort de Li-« vingstone, écrivait naguère un auteur allemand bien in-« formé, aucun événement n'a eu dans le monde chrétien « et musulman, et même dans le monde païen, un retentis-« sement aussi grand que la mort de Gordon. » Nous voudrions pouvoir ajouter que la seconde sera une semence aussi féconde en bénédictions pour l'Afrique que l'a été la première; les symptômes pour l'affirmer font encore défaut; mais Dieu n'est pas pressé comme nous.

D'abord, un grand exemple a été donné aux chrétiens et au monde, car la vie et la mort de Gordon sont à elles seules une prédication. Son caractère était un composé d'éléments et de forces qui semblent d'ordinaire s'exclure : confiance absolue dans la direction de Dieu; intérêt enfantin pour les petits, pour les animaux, pour les êtres souffrants; avec cela, une indomptable résolution dans l'accomplissement de sa tâche et un courage déjà légendaire. « Je voudrais, écrivait-« il un jour, diriger ma vie d'après les quatre principes sui-« vants : 1° oubli de moi-même; 2° absence de toute pré-« tention; 3° décision de ne jamais prendre pour motif l'ap-« probation ou la désapprobation des hommes; 4° de suivre « en tout la volonté de Dieu, et de m'appuyer sur lui seul. » Peu de temps avant de mourir, il disait à ses soldats musul-

mans : « Ma confiance en Dieu ne m'abandonne jamais. Conservez aussi la vôtre! » (Voy. *Anti slavery reports*, 20 avril).

« Je ne suis pas seul, écrivait-il en mars 1884 de Khartoum « à sa sœur, car je crois fermement à la présence de mon « Sauveur. Je m'en tiens avec confiance à cette déclaration. « c'est qu'aucun passereau ne tombe du toit sans la volonté « de notre Père. » Dans la dernière lettre qu'il lui adresse, il dit : « Rappelez-vous que notre Seigneur ne nous a pro- « mis dans cette vie ni succès ni repos, mais plutôt l'afflic- « tion. Il reste donc fidèle, quand même tout contredit les « désirs de la chair. Tout ce qu'il fait pour moi, il le fait « par amour et par miséricorde; à moi de m'incliner devant « sa volonté, quelque obscure qu'elle puisse être. — Il y a « une classe d'officiers que je ne puis souffrir, disait-il en « 1874, ce sont ceux qui ont toujours l'excuse prête : Je lui « ai dit de le faire! Je vais le faire! Je croyais que vous « alliez le faire, etc. »

Quant à lui, il vient de faire sa ronde et a sauvé la vie à un pauvre enfant qui mourait dans une mare; il es- ère aussi sauver la mère, qui s'est trouvée vivante au moment où on l'enterrait; le lendemain, la sœur noire a quitté cette vie, « profondément regrettée par moi, dit-il; « ses frères noirs la considéraient comme un fardeau. En « sortant ce matin pour aller la voir, j'ai entendu de nou- « veau des lamentations, et j'ai trouvé un autre être de notre « espèce, un visiteur qui habite notre globe depuis dix à « douze mois, couché dans une mare de boue : encore un « enfant trouvé! que j'envoie chez moi, après avoir fait ob- « server calmement à la mère que ce qui est bon pour une « grenouille, ne l'est pas pour un être humain. Après cela, « la petite créature s'est mise à boire avec avidité du lait... « Il pleut terriblement... le pays est inondé d'un pied à un « pied et demi d'eau... Il est curieux d'observer alors les four- « mis et leur travail... Elles sont sûrement d'avis que la pa- « resse est la mère de tous les vices... Je préfère cependant

« la vie au milieu de douleurs pareilles, si ces douleurs sont « inévitables, à une existence passée dans l'inaction... J'ai « pris sept rats dans ma cabine hier soir; on ne saurait s'i- « maginer la quantité que nous en avons; ils ont emporté « mon cuir à rasoir et mon savon, rongé mes bottes, déchiré « les feuillets de mes livres; » puis il se console en regardant les oiseaux blancs qui perchent sur les éléphants, ou bien la cigogne qui rit, rit et se moque du gouverneur du Soudan; ou les bandes de girafes qui semblent, à distance dans la brume, des flèches de cathédrale, ou encore les jolis oiseaux verts à cravate noire; après cela arrivera une troupe de négriers, et le voilà de nouveau tout entier à sa redoutable tâche, qui l'attire et le repousse tour à tour, parce qu'elle semble à la fois impossible et nécessaire. En toutes choses, il s'en remet à son Dieu; il aime le devoir que son Père céleste lui indique. « J'aime ma tâche, elle me plaît », dit-il, au sein des plus accablants mécomptes.

Quant à la mission, il lui portait un intérêt intense, et pouvait dire aux envoyés de nos sociétés : « Je me sens moi-même missionnaire. » Ecœuré de tout le mal dont il était l'impuissant témoin, il désirait ardemment jeter, le long de cette interminable et monotone voie d'eau que le Nil ouvre jusqu'au centre de l'Afrique, quelques semences fécondes et bénies de vie éternelle, de consolation et de salut. Il s'adressa aux missionnaires de la Société luthérienne de Suède, si malheureux aux environs de Massouah, et leur demanda de s'établir près de Fatiko, sur le Nil, se chargeant des frais. L'entreprise n'ayant pu se réaliser, il proposa à la Société des missions épiscopales de fonder un poste sur le lac Albert; il ne fut pas non plus écouté. Pendant un temps, il espéra alors que la Société ou l'Association américaine accepterait le don de M. Arthington de Leeds et s'établirait près de la Sobat et du Bahar-el-Ghazal, si nous ne nous trompons; mais là encore ses espérances furent déçues : il ne lui resta que la ressource de favoriser les entreprises des

Anglais auprès de Mtésa, qu'il avait d'abord trouvées entachées de vanité. Il ne manquait pas en effet de mêler la critique aux encouragements. « A mon avis, dit-il dans sa lettre « au secrétaire, je trouve que vos rapports rappellent trop le « refrain du pharisien : Je te rends grâce de ce que je ne suis « pas comme (les noirs), comme le reste des hommes. Je com- « prends bien que, dans une société telle que la vôtre, il « faille payer de quelque gloire les pièces d'or de vos sous- « cripteurs ; il faut leur prêcher doucement, doucement, et « les pasteurs n'obéissent que trop à cette injonction. Au « lieu de se voiler la face, qu'un prédicateur essaie de prê- « cher droit et ferme qu'il faut payer de son nécessaire, re- « noncer à ses aises, retrancher de son luxe, et il apprendra « bientôt qu'il n'est pas besoin d'aller en Afrique pour être « martyr, ni de vivre au milieu des sauvages pour sentir les « pointes de lance vous déchirer la chair ou même le poi- « son envenimer la plaie. »

Après avoir fait la part de la critique, Gordon laissa agir son cœur, et les missionnaires Pearson et Felkin déclarent qu'aucunes paroles ne sauraient exprimer le secours vraiment royal qu'il leur offrit : de Souakim à Mrouli, près du lac Nyanza, sur une distance de milliers de kilomètres, le voyage ne coûta pas un sou à la Société : « A chaque « étape nous trouvions, par ses soins, des porteurs prêts à « se charger de nos bagages et une maison pour nous abri- « ter... En arrivant au palais de Khartoum, l'apercevant en « bras de chemise au fond du corridor, nous l'avions pris « pour le maître d'hôtel ; mais bientôt il se précipita vers « nous, s'excusa de son costume et nous dit : « Je suis si « heureux de vous voir ! » accompagnant sa parole d'une « poignée de main, d'un regard perçant sorti de ses deux « petits yeux vifs... Il n'est pas facile de faire son portrait : « maigre, de petite taille, les cheveux grisonnants, la figure « bien découpée, il a des yeux calmes, mais par moments « pétillants de feu et d'énergie ; ses mains sont nerveuses et

« son sourire tout particulier. Il passe rapidement d'un sujet « à l'autre. Au milieu de la conversation, il m'interrompit « une fois et me dit : « Vous avez écrit à votre mère, n'est-« ce pas? — Oui, répondis-je. — Voilà qui est bien. Faites « toujours savoir à votre mère comment vous êtes. Ah! « comme ma mère m'aimait! » Durant tout notre séjour ici, « il a été pour nous un vrai père et s'est montré très géné-« reux dans ses présents. Nous avons eu avec lui de déli-« cieuses conversations, que j'aurais voulu seulement pro-« longer encore; cela fait du bien de rencontrer un chrétien « d'une pareille trempe. »

En 1878, Gordon leur écrivait : « Vous connaissez mes « pensées au sujet de votre vocation ; vous avez calculé la « dépense ; il faut haïr père, mère et, par-dessus le marché, « sa propre vie. Si vous vous confiez absolument en Lui, le « succès ne peut manquer, quand même il viendrait par la « voie où vous l'attendez le moins. Si vous avez dit *A*, il faut « dire aussi *B*. Mais écrivez à la manière d'Habacuc II, 2, « de façon à ce que chaque passant puisse lire ce que vous « avez écrit ; — et c'est votre vie qui doit être écrite ainsi. »

Le livre de la vie terrestre est maintenant clos pour le héros de Khartoum ; il voit ce qu'il a cru ; il a obtenu le bien dont il disait au roi d'Abyssinie, un jour que celui-ci le menaçait de mort : « Tu ne feras alors que me donner le bien « que ma religion m'empêche de me procurer moi-même. » Il a achevé noblement sa tâche chrétienne et patriotique. Souvent le passant relira cette page de l'histoire; mais que vont devenir les vastes contrées si tristes et si meurtrières auxquelles il désirait assurer le bonheur? Comment l'œuvre commencée sera-t-elle reprise ?

Le problème de l'avenir de l'Afrique orientale est étrangement complexe ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur la carte ethnographique de ces contrées, sur cette vraie mosaïque de trente nationalités qui s'y coudoient, et cependant, quelque difficile que soit ce problème,

il a toujours attiré les chrétiens, depuis Pierre Heyling, le commensal de Grotius à Paris; depuis l'évêque Gobat, Louis Harms, Krapf, Isenberg, Flad, jusqu'au généreux Suédois Arrhenius, mort à Khartoum, toujours l'espérance des chrétiens semble avoir été que, tôt ou tard, on verra arriver l'heure pour laquelle Dieu a conservé le christianisme en Abyssinie, et laissé la Bible aux mains des descendants des Ethiopiens convertis par Edesius et Frumentius, en 322.

L'heure ne viendra-t-elle pas enfin bientôt, où d'autres que des fous tels que Théodoros et le roi Johannès gouverneront l'Abyssinie, où les travaux infructueux de tant d'hommes de Dieu produiront enfin leur fruit? l'heure où la terre d'Ethiopie deviendra pour l'Afrique un centre de lumière et une terre de bénédiction? En attendant, bien des voix nous crient que le souvenir de Gordon sera perpétué : les uns ont proposé de fonder un hôpital international à Suez; le *Journal des enfants* a ouvert une souscription pour une fondation en faveur de l'enfance abandonnée, et d'autres, appuyés par Stanley, ont proposé de fonder, en souvenir du défenseur de Khartoum, une Association internationale du Nil, qui ouvrirait l'Afrique équatoriale à un commerce honnête et aux bienfaits de la civilisation. Pour que ce ne soit pas là une simple fantaisie de journaliste, il faudra, avant tout, réaliser le vœu ardent de Gordon et le conseil pratique donné par lord Dufferin, en février 1883, savoir, de réunir Souakim à Berber, la mer Rouge au Nil par un chemin de fer. Les fonds semblaient jadis disponibles pour cette entreprise; mais que fera maintenant le gouvernement anglais?

Quoi que décident les grands de la terre et les hommes politiques, l'exemple de Gordon ne sera pas perdu; l'amour qu'il a porté aux noirs du Soudan passera de son cœur dans celui de beaucoup d'autres; quoique mort, il parlera longtemps encore. Sa tombe ne restera pas le trophée de la barbarie, et le grain tombé en terre ne demeu-

rera pas seul. Quand Dieu aura rouvert la porte à ses enfants, la voix de l'ami des missionnaires leur redira : « Si « vous regardez à Lui et à Lui seul, le succès est assuré. « Pour moi, je ne doute pas un instant qu'un homme qui « se consacrerait corps et âme à une tribu donnée, ne par« vînt à de grands résultats, car les indigènes sont intelligents « et inoffensifs. Mais qui voudra entreprendre cette tâche « obscure? Tant de gens se disent chrétiens, qui considére« raient comme un fou celui qui agirait en réalité selon les « préceptes de Jésus. » Quant à lui, il a fait ce qu'il a pu, et, malgré ses illusions, ce qu'il a fait sera raconté en mémoire de lui et à la gloire du Maître qu'il a servi.

G. A.



CHRONIQUE MISSIONNAIRE

UN ESSAI. — LE SIÈCLE DES MISSIONS. — L'INSPECTEUR JOSENHANS. — UNE SUITE DE HÉBR. XI.

Les lecteurs du *Journal des Missions* sont tenus fidèlement au courant de tout ce qui se fait et se passe au Lessouto, à Taïti et au Sénégal. Ils ont en main les documents authentiques, les lettres mêmes de nos missionnaires; ils peuvent suivre ces œuvres pas à pas, les étudier, les critiquer; ils peuvent surtout prier pour ces hommes qui si souvent leur confient les soucis, les peines, les fatigues et les joies de leur vie missionnaire.

Nous voudrions, sans diminuer la part de nos champs de travail, élargir l'horizon missionnaire de nos lecteurs. L'aperçu sommaire des progrès et des conquêtes de l'Evangile qui a paru dans les derniers numéros du *Journal des Missions*, annonçait une suite, une chronique, où seraient enregistrés les faits les plus saillants de l'histoire missionnaire contemporaine, les nouvelles du jour. Cette chronique ne doit pas

être une sèche nomenclature, une série de données statistiques. Elle ne visera pas à tout mentionner. Nous communiquerons aux amis des missions de langue française les événements les plus importants, ceux qui sont d'un intérêt général. Nous tendrons surtout à porter le lecteur à « s'édifier sur sa très sainte foi, à prier par le Saint-Esprit, à se conserver dans l'amour de Dieu, à attendre la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ pour la vie éternelle ».

C'est un essai que nous tentons aujourd'hui. L'avenir dira si notre chronique répond à un besoin.

Le siècle des missions.

Le temps où nous vivons est une époque remarquable. Il est probable que l'on dit cela depuis que le monde existe. Mais aucun siècle n'a encore mérité d'être appelé, comme le nôtre, le siècle des missions. Savez-vous comment et où cette ère missionnaire a pris naissance? C'était le 3 juin 1784; et parmi tous les jubilés que l'on a célébrés ces dernières années, on a oublié cette date. Ce jour-là, quelques chrétiens baptistes se sont réunis à Nottingham, en Angleterre, et se sont engagés à prier ensemble chaque premier lundi du mois, pour le réveil de la vie religieuse en Europe et pour l'évangélisation du monde païen. Toutes les entreprises missionnaires de notre siècle ne doivent-elles pas être considérées comme une réponse accordée à ces prières? Ah! nos pères savaient prier. Mais Dieu sait encore exaucer.

C'est dans de petits conventicules semblables, dans des arrière-boutiques, comme nous le verrons tout à l'heure, que sont nées la plupart des sociétés de mission. Aujourd'hui, la mission a conquis une place dans le monde. On a longtemps méprisé ces aventuriers, ces hallucinés, qui s'exilaient volontairement pour une chimère; on a ignoré, nié ou blâmé leurs travaux parmi des peuplades sauvages et dégradées. Les uns, c'était de mode il y a une cinquantaine

d'années, plaignaient les heureux indigènes que les missionnaires allaient troubler dans les jouissances de leur état de nature ; les autres, ceux surtout qui exploitaient les indigènes, haïssaient ces mêmes missionnaires qui osaient instruire des populations dont l'ignorance faisait le profit des colons. Dans les premières années du siècle encore, les gouvernements européens voyaient de mauvais œil l'établissement de missionnaires dans les colonies, ou s'y opposaient. Du reste, et peut-être en France plus qu'ailleurs, l'ignorance de ce qui se passait au delà des mers était incroyable.

Maintenant, tout le monde est aux écoutes pour apprendre ce qui se fait dans l'hémisphère austral ou dans l'extrême Orient. Comme la mission est un peu partout de par le monde, on en entend également parler. D'autre part, les savants ont appris à accorder plus de confiance aux renseignements géographiques, ethnographiques ou linguistiques fournis par un missionnaire qui a passé sa vie dans le pays dont il parle, qu'à ceux d'un voyageur qui l'a traversé en courant. Certains économistes reconnaissent que le commerce a pu s'étendre considérablement en mainte contrée, uniquement parce que les missionnaires avaient commencé l'éducation des indigènes et avaient donné ainsi le besoin des produits du marché européen. Enfin, une conférence internationale, où les représentants de tous les gouvernements civilisés ont siégé naguère, la conférence du Congo, vient de reconnaître officiellement à la mission chrétienne le droit d'agir dans le bassin du Congo.

Ces faits sont encourageants, cela est certain. Mais peut-être y a-t-il là un danger. Je ne veux rappeler en passant que cette parole d'un chef africain qui, regrettant l'indépendance de son pays, résumait ainsi les cinquante dernières années de son histoire nationale : « D'abord le missionnaire, puis le marchand ; ensuite, le gouvernement blanc annexe le pays. » C'est peut-être là une succession inévitable d'événements corrélatifs. Mais il faut veiller à ce que même l'apparence

d'une arrière-pensée ne s'attache à l'œuvre des missions. Elle est et doit rester, parmi les œuvres chrétiennes, l'œuvre internationale par excellence. Il faut que le missionnaire chrétien puisse toujours, comme son grand modèle apostolique, se vanter de la pureté et de la simplicité de ses intentions.

Il faut que, d'aucune façon, le centre de gravité de l'œuvre missionnaire ne soit déplacé. Le missionnaire peut faire des lexiques; il peut décrire la flore d'un pays; il peut travailler à la civilisation d'une tribu; il peut être entraîné, par sa situation, à s'occuper des destinées politiques de la contrée où il réside; mais sa raison d'être et son but unique doivent être de convertir les païens « des idoles à Dieu »; de les exhorter « à servir le Dieu vivant et vrai et à attendre des cieux son Fils Jésus, qui nous délivre de la colère à venir ».

Quand le monde romain s'humilia sous la puissance de l'Evangile, cette victoire devint une occasion de chute pour l'Eglise. Qu'il n'en soit pas de même pour la mission! Qu'elle sache conserver son esprit apostolique tout d'abord, et puis son esprit d'humilité, restant digne ainsi de Celui qui est venu pour servir.

L'inspecteur Josenhans.

Quelques-unes de ces pensées m'ont été suggérées par les différents articles nécrologiques publiés sur l'inspecteur de la mission bâloise, J. F. Josenhans, mort le 25 décembre dernier (1). Josenhans a été un homme, un homme tout d'une pièce. Je me rappelle le bienheureux Prætorius, son digne coadjuteur, mort il y a deux ans à la Côte d'or, résumant une conversation que nous avions eue sur le caractère de Josenhans, par cette comparaison frappante : « Il domine notre époque actuelle, agitée et troublée, comme un roc

(1) Il était né le 9 février 1812, à Stuttgart, capitale du Wurtemberg.

autour duquel la mer écume sans l'ébranler » (*Er ragt in unsere viel bewegte und bewegliche Zeit herein, wie ein meerum toster, unbeweglicher Fels*). Sa raideur est le seul côté de sa personnalité qui donne prise à la critique.

Je ne raconterai pas la vie de Josenhans; autant vaudrait faire l'histoire des trente dernières années de la mission bâloise. Mais je citerai quelques-unes des paroles de cet homme, qu'on n'a pas sans raison nommé un prophète. Il n'a presque rien écrit; mais il parlait souvent, et ses paroles étaient puissantes, comme son caractère.

Un jour il traitait, dans une conférence, de l'influence que les parents exercent sur leurs enfants. Il aimait beaucoup sa mère; il se plaisait à faire remonter l'ardeur de son tempérament à l'origine huguenote de sa mère, une descendante de réfugiés français (1). « Mais, dit-il, ce sont les pères qui font les vrais missionnaires. » Il voulait dire, sans doute, qu'il faut l'action forte, virile du père pour faire de bons missionnaires, et non une éducation sentimentale. Il croyait, du reste, à une prédestination absolue pour tout ce qui concerne la vocation extérieure. « Qu'y peux-tu, toi, disait-il dans le cercle de ses élèves qu'il tutoyait tous, si ton père est médecin? Est-ce ma faute, à moi, si le mien a été un marchand? Vous tous, vous n'y pouvez rien, si Dieu fait de vous des missionnaires. L'un est né pour être réformateur, l'autre pour être savetier. Mais remarquez bien ceci : être missionnaire et être sauvé sont deux choses bien distinctes. Marie n'a pas été sauvée parce qu'elle est devenue la mère du Sauveur, mais parce qu'elle s'est repentie et qu'elle a cru. »

(1) Si j'avais été un Souabe pur sang, disait-il volontiers, je me serais croisé les bras sur le rivage, lorsqu'un torrent déchaîné serait venu couper mon chemin, et j'aurais cru remplir mon devoir en prononçant un pieux discours sur la résignation à la volonté de Dieu. Mais, en ma qualité de descendant des héros de la réforme calviniste, je fais autre chose en pareil cas : je me jette à l'eau et j'essaie de voir s'il n'y a pas moyen de traverser le fleuve à la nage.

Josenhans se faisait une idée remarquablement nette et caractéristique de ce que doit être le missionnaire. Après avoir dirigé pendant vingt-cinq ans l'Institut des missions de Bâle et l'œuvre générale de cette société dans l'Inde, en Chine et en Afrique, il parle en ces termes à l'occasion d'une fête qu'on lui fit : « Nous sommes dans une période de développements paisibles. Nos frères parmi les païens deviennent de plus en plus les pasteurs de leurs convertis. Cela est beau, n'est-il pas vrai ? Notre travail aux Indes commence à ressembler au pastorat européen. Rien de mieux ; et pourtant... ce n'est pas ce qu'il faut. Dans le cabinet d'études, dans la routine pastorale ou scolaire, on désapprend d'être un héros, et par conséquent d'être un missionnaire. Car il faut que nos missionnaires soient des combattants, des soldats ; il faut qu'ils se vouent à la mort et qu'ils travaillent comme des gens voués à la mort. Quiconque ne donne pas littéralement toute sa vie à la mission n'est pas un missionnaire. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Seigneur. »

Citons encore ces remarquables paroles :

« Celui qui sert l'œuvre des missions doit la faire sienne et s'y absorber : l'œuvre des missions le transforme jusqu'à ce qu'il ait pris racine en elle ; s'il ne veut s'y livrer complètement, elle le rejette...

« L'œuvre des missions est si lourde à porter, si difficile à faire, qu'elle brise ceux qui s'en chargent, même les forts. Mais c'est dans cette expérience même de son insuffisance, dans cet écrasement de tout son être qu'un vrai serviteur des missions apprend à connaître cette vertu de la foi qu'on voit briller dans ses yeux. Cette charge nous élève chaque jour au-dessus de nous-mêmes, et chaque jour elle nous jette dans la poussière. »

On comprend qu'un tel homme ait dû s'écrier, à l'âge de soixante-six ans : « Il me serait plus facile de mourir que de quitter mon poste dans l'œuvre missionnaire. » Et pourtant il dut s'y résigner. En 1879, sa santé, si robuste, était brisée

par les fatigues de trente années de direction. Plus de sept cents élèves missionnaires avaient passé par ses mains. Il avait réorganisé et reconstruit la Maison des missions, doublé le nombre des bâtiments, institué les conférences régulières de district dans l'Allemagne du Sud et dans la Suisse allemande, fondé la Maison d'éducation pour les enfants missionnaires, ainsi que la caisse des veuves et des invalides ; il avait organisé, tant par sa visite d'inspection dans les Indes, en 1851, que par correspondance, les nombreuses communautés indigènes, remanié le système scolaire, institué le pastorat indigène. Ainsi que l'ont exprimé des voix autorisées : « Le premier directeur de la mission bâloise, Blumhardt, a été surtout un diplomate (1); le second, Hoffmann, un conquérant; le troisième, Josenhans, un législateur et un administrateur. » Désormais la mission de Bâle n'a plus, semble-t-il, qu'une voie à suivre pour prospérer : c'est celle que lui a tracée Josenhans, « le type, sinon l'idéal du directeur de missions ».

En dehors de ses dons naturels, Josenhans était un homme de Dieu. Il avait à un haut degré la crainte de Dieu ; il croyait d'une foi robuste ; il priait avec une rare énergie.

Il avait appris à prier tout jeune. Il disait un jour : « Voici un souvenir de ma première enfance qui a laissé une trace ineffaçable dans ma vie. Tous les samedis soir, pendant que nous étions à table, un certain nombre d'hommes entraient doucement chez nous, saluaient mon père et s'alignaient ensuite contre la paroi. C'étaient un tisserand, un cordier, un tonnelier et quelques autres artisans du village. Après notre repas, mon père allumait une lumière et se retirait avec ces hommes dans l'arrière-boutique. Je n'ai jamais assisté à ces réunions, mais je savais qu'ils priaient

(1) Ces termes, auquel ne s'attache ici aucune acception défavorable, s'applique évidemment, dans la pensée de l'auteur que cite notre chronique, à la sagesse avec laquelle Blumhardt sut guider la société pendant la période difficile de ses origines. (*Réd.*)

ensemble pour la venue du règne de Dieu et pour le monde entier. J'éprouvais une émotion indicible en voyant ces vieillards se réunir ainsi régulièrement afin de prier pour le monde. Plus que toute autre chose, cela m'a attiré vers la cause du Seigneur. »

Né et élevé dans ces cercles piétistes, Josenhans demeura toute sa vie un piétiste ; attaché à son Eglise wurtembergeoise, mais évitant autant l'étroitesse ecclésiastique que l'excitation méthodiste. Il sut être de sens rassis et être enthousiaste tout de même. Et cela, parce que, selon les fortes traditions du piétisme souabe, il cultivait avant tout la vie intérieure, celle qui est cachée avec Christ en Dieu.

Je ne saurais mieux faire, pour caractériser cette piété, que de citer un fragment de lettre qu'il écrivait, à l'âge de vingt-trois ans, à l'un de ses amis. « Ta dernière lettre est là, devant moi. Je la comprends; mais que dirai-je? Tu te démènes (*du zappelst*). Il s'agit de savoir si tu es dans le filet du Sauveur ou à l'hameçon du diable. Dans ce dernier cas, démène-toi jusqu'à ce que tu sois libre. Mais si le Seigneur te tient, alors reste coi. Laisse-moi te répéter ces mots : Chargez-vous de mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes. Dis-toi, cher ami, qu'il n'y a pas de danger : le Seigneur vit. Mais rappelle-toi également la parole qui dit : Les choses qui ne sont point sont celles que Dieu a choisies. Compte donc pour rien en toi-même le poète, le président de cercle, l'artiste, le prédicateur, et sois simple, sois comme un enfant; sois droit devant Dieu et devant les hommes. »

Puisse l'esprit de ce prophète de l'Éternel demeurer sur son successeur ! Puissions-nous tous en recevoir quelque chose !

(*A suivre.*) F. H. K.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11347. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13. rue Cujas. — 1885



L'EXPÉDITION DU ZAMBÈZE TRAVERSANT LE KALAHARI.

(Dessin de M. T. Haas, d'après une photographie de M. Coillard.)

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Mort de madame JAQUES, à Dagana

Dieu a permis qu'un nouveau coup de foudre frappât notre mission du Sénégal. Madame Jaques a été emportée par une attaque de dysenterie. Une dépêche datée de Dagana, du lundi de Pentecôte, 25 mai, à huit heures du matin, et signée Morin, nous a apporté cette terrible nouvelle. Nous en sommes encore atterrés, et nous ne pouvons que dire : Seigneur ! aie pitié de nous ! Aie pitié de notre mission du Sénégal et, en particulier, de ce frère, de ces parents que ta main vient de frapper si rudement !

Nous n'aurons les détails que dans une quinzaine de jours. Nous savions seulement par une lettre de M. Jaques, en date des 5 et 7 mai, et arrivée ici le dimanche de la Pentecôte, que madame Jaques avait eu, huit jours après son arrivée à Dagana, une première atteinte du mal qui devait l'emporter. Quelques lignes de M. Morin, un peu postérieures à cette lettre, nous apprenaient en même temps qu'il avait été mandé à Dagana pour donner ses soins à la malade. Au reçu de ces nouvelles nous avions envoyé à Saint-Louis ce télégramme : *Retour St-Louis si santé exige*. Hélas ! notre dépêche s'était croisée avec celle qui nous annonçait la catastrophe !

Nous sommes assurés qu'un concert de prières s'élèvera de toutes les Eglises et de tous les cœurs pour recommander

à Dieu M. Jaques, la famille de madame Jaques, et notre chère mission du Sénégal.



JEAN DANIEL KECK

Notre mission du Sud de l'Afrique vient de faire une grande perte : M. Keck, un des plus anciens ouvriers de notre Société, a été brusquement enlevé à l'affection des siens et de son Église de Maboulela. Il est mort le 9 avril, quelques jours avant l'ouverture de la Conférence, qu'il devait recevoir dans sa maison, et qui s'y est en effet réunie, d'après le désir exprès de madame Keck.

Ayant eu le privilège, lors de notre visite à Maboulela, de recueillir de la bouche même de M. Keck un récit détaillé de sa jeunesse et de sa carrière missionnaire, nous sommes en mesure de donner, sur ce dévoué serviteur de Dieu, plus de détails que nous n'en possédons d'ordinaire sur nos ouvriers. Nous croyons bien faire de les publier. La vie des chrétiens contient un enseignement plus précieux et plus utile que bien des paroles, surtout lorsque ces chrétiens ont été de ces humbles qui se tiennent volontiers aux derniers rangs et qui font peu parler d'eux-mêmes.

1. — Jeunesse et vocation.

On pourrait appeler la jeunesse de M. Keck un chapitre de l'histoire du grand réveil strasbourgeois de la première moitié de ce siècle. Il appartenait à l'une des familles qui ont été le plus fortement saisies par ce mouvement religieux, dont les effets durent encore. Son père, qui s'appelait comme lui Jean-Daniel Keck, habitait le n° 26 du quai des Bateliers et était boulanger, comme l'avaient été ses ancêtres depuis quatre générations. Sa mère, Concorde Stahl, née à Schiltig-

heim, près de Strasbourg, devait à un séjour qu'elle avait fait dans le pensionnat morave de Montmirail, en Suisse, une bonne éducation, et une piété plus fervente que celle que le rationalisme, alors professé dans toute l'Église, avait laissée subsister dans la plupart des cœurs.

Le petit Jean-Daniel, né le 9 août 1814, fit ses études primaires à l'école Saint-Nicolas. En 1823, il entra au Gymnase protestant, dans la classe de septième, que dirigeait alors M. le professeur Matter. En 1827, ayant fini sa quatrième, il quitta le Gymnase pour commencer son apprentissage de boulanger. Une certaine faiblesse de constitution lui interdisait la partie la plus rude des travaux, et notamment le transport des sacs de farine; aussi fut-il de bonne heure employé à la vente, que dirigeait sa mère. En même temps il continuait son éducation classique, faisant du latin et de l'histoire ecclésiastique avec M. Redslob, un de ses anciens maîtres du Gymnase.

Le 12 avril 1829 eut lieu sa confirmation. Son instruction religieuse avait été dirigée par M. Schuler, pasteur de l'Eglise de Saint-Nicolas, un des adeptes du rationalisme courant. Voici un fait qui donnera une idée de cette instruction religieuse : la prière y faisait complètement défaut, sauf au commencement de la première et à la fin de la dernière leçon du cours. L'instruction complète comportait deux cours ayant lieu deux hivers de suite et durant chacun trois mois. L'un de ces cours avait pour titre et pour sujet les trois vertus chrétiennes : la foi, la charité et l'espérance. Madame Keck revoyait les cahiers de son fils, et, constatant ce qui y manquait, prenait la résolution de confier l'instruction religieuse de ses filles à un pasteur animé d'un esprit plus évangélique. Dieu lui-même donnait, à ce moment, ce pasteur à Strasbourg, dans la personne de M. François Haerter, qui, cette même année, le dimanche avant la Pentecôte, était installé au Temple-Neuf, la plus vaste des églises protestantes de Strasbourg.

Toutefois, M. Haerter, dont la prédication devait amener un changement si profond dans beaucoup de vies, n'était pas encore arrivé à une parfaite possession des grandes vérités qui devaient plus tard faire la force de son ministère. Déjà il attirait de nombreux auditeurs, mais on disait : Il lui manque encore quelque chose. Des prédicateurs à la foi ardente, à la parole convaincue, avaient passé par Strasbourg, y prêchant l'Évangile du salut gratuit : c'étaient M. Bost père, bien connu dans nos Églises, et M. Bott, de Colmar, son successeur. Un noyau de fidèles s'était formé aux réunions présidées par ces deux évangélistes, et qui se continuèrent dans divers locaux, rue des Charpentiers, rue du Bouclier, quai Saint-Nicolas, plus tard dans une salle connue sous le nom de « Poêle des bouchers ». Ces réunions, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, ont été comme le foyer et le centre de ralliement des chrétiens évangéliques de Strasbourg. Chose curieuse, les rationalistes eux-mêmes sentaient confusément les lacunes de leur enseignement; témoin le pasteur Schuler, dont la doctrine, incolore et vague dans ses sermons du matin, se précisait et devenait évangélique au service de l'après-midi, et qui expliquait ainsi cette transformation : « L'après-midi, j'ai les vieilles de l'hôpital dans mon auditoire; je ne puis prêcher que de cette façon. »

Sur ces entrefaites, M. Haerter, lui-même faisait le pas décisif, et, dans un sermon prononcé le dimanche de la Trinité 1831, se déclara ouvertement pour la folie de l'Évangile. Immédiatement madame Keck se fit inscrire avec ses filles dans sa paroisse, et bientôt toute la famille subissait l'influence du réveil. Madame Keck, il est vrai, mourait le 19 mars 1833, mais cette mort fut le signal de la conversion décidée de son mari, M. Keck père, et de M. Philippe Keck, son frère, négociant (1). Rien ne peut donner, nous disait le

(1) Trois des sœurs de M. Keck entrèrent plus tard à la Maison des Diaconesses de Strasbourg, où elles se trouvent encore, l'une, sœur Henriette, en qualité de sœur supérieure.

missionnaire Keck, une idée de ces temps. On allait en famille entendre les prédications puissantes de M. Haerter et on se relayait pour que chacun à son tour pût assister au service. Qu'il occupât la chaire le matin ou l'après-midi, l'immense Temple-Neuf était comble, et quand le service était fini, le flot des auditeurs remplissait littéralement les rues avoisinantes.

Pendant ce temps, les réunions continuaient; elles furent présidées jusqu'en 1833 par M. Hausmeister, plus tard missionnaire parmi les juifs, lui-même Israélite converti; puis par M. Major, dont l'activité porta des fruits nombreux. Pour assurer à ces réunions un local digne d'elles, les frères Keck achetèrent, rue de l'Ail, une maison où vint loger M. Major. Cette maison avait une grande cour; c'est là que fut élevée, en 1835, la chapelle bien connue à Strasbourg sous le nom d'Oratoire de la rue de l'Ail.

Un des premiers fruits de l'activité de M. Major fut la fondation d'une union de jeunes gens dont M. Keck fit partie. Parmi les autres membres de cette société nommons encore : MM Schrumpf, Maeder et Hagenbach, qui tous trois entrèrent au service de notre Société, le dernier comme aide-missionnaire à Mékuatling.

Quant au jeune Jean-Daniel Keck, la première pensée de se consacrer aux missions lui vint de très bonne heure, avant sa première communion. C'était le 15 février 1829, au Temple-Neuf, à une réunion de missions organisée à l'occasion du passage des missionnaires Gobat et Kugler, par M. Kraft, le directeur du séminaire de Saint-Guillaume, âme de l'activité missionnaire à Strasbourg. L'idée de se consacrer, lui aussi, à l'évangélisation des païens traversa comme un éclair le cœur du jeune homme. Mais il la repoussa aussitôt; il craignait la responsabilité d'une telle charge; la pensée de quitter ses parents lui répugnait profondément; enfin il ne se croyait à aucun degré le don de la parole. Ces diverses impressions persistèrent en lui. La responsabilité

dont est chargé le messager de la grâce lui causait une telle épouvante, qu'il préférait mille fois les travaux les plus rudes de son métier. « Jamais, nous disait-il, je n'ai désiré être missionnaire; j'ai résisté pendant douze ans avant de me rendre. » Mais l'appel de Dieu, d'abord à peine distinct, se fit entendre de nouveau, tantôt sous une forme, tantôt sous l'autre. Un jour, c'était pendant une conversation avec M. Major que la pensée de devenir missionnaire revenait s'imposer à son esprit. Plus tard, c'était à Grenoble, où le jeune homme, faisant son tour de Suisse et de France, s'était arrêté. Il sortait d'une réunion religieuse, lorsque tout à coup, au milieu de la rue, il entendit comme une voix qui lui disait : « Il faut que tu ailles en mission. »

Cette fois encore, il résista et continua son voyage. Il fit un séjour de six mois à Lyon, où il fut membre de l'Eglise évangélique, fondée par Adolphe Monod, et que dirigeait alors M. Cordès, et termina son voyage par une visite à Paris.

Rentré à Strasbourg et se trouvant trop faible de santé pour travailler à la boulangerie, il assista pendant quatre ans son oncle dans son commerce de mercerie. A la fin de cette période, il dut remplacer son père malade dans la direction de la boulangerie. C'est alors qu'il se décida ; l'étude de la Bible, et particulièrement l'histoire de Jonas, l'ayant persuadé qu'en résistant à l'impulsion qui le poussait vers les missions il se mettait en opposition directe avec la volonté de Dieu. M. Major, auquel il s'ouvrit de sa vocation, demanda pour lui l'admission à la Maison des missions de Paris ; le Comité accueillit favorablement cette demande, et, le 4 septembre 1841, M. Keck était reçu au nombre des élèves de M. Grandpierre.

Son séjour à la Maison des missions dura trois ans, pendant lesquels il se sentit très heureux. Il eut pour condisciples, entre autres, Frédoux, Schrumpf, Maitin, Ludorf, Cochet et Léon Pilatte que sa santé empêcha de partir. Ses

études terminées, M. Keck fut consacré le 13 novembre 1844 à l'Oratoire, en même temps que MM. Frédoux et Cochet, par M. Grandpierre. Peu après il se maria avec mademoiselle Anna-Marie Reich, de Hérisau (canton d'Appenzell). De cette union naquit une fille, Marie, actuellement femme de M. Eugène Casalis. Madame Keck mourut le 17 mai 1849 à Béerséba; trois ans et demi plus tard, M. Keck épousait, en secondes noces, sa cousine, mademoiselle Caroline-Emilie Piton. Le mariage eut lieu à l'Eglise luthérienne du Cap. Mademoiselle Piton, pour rejoindre son fiancé, avait fait seule la traversée. Cette seconde union fut abondamment bénie, il en naquit cinq filles et trois fils. Deux de ces enfants, un garçon et une fille, moururent de bonne heure; un troisième est mort il y a trois ans. Le seul fils survivant de M. Keck, appelé Charles-Daniel, est missionnaire au Lessouto.

II. — La carrière active.

La carrière active de M. Keck a été très agitée. Arrivé à Béerséba le 29 juin 1845, le nouveau missionnaire apprit que la Conférence l'avait désigné pour s'établir dans le district de Molapo, dans le nord du Lessouto. Il se prépara à cette tâche par un stage à Thaba-Bossiou, auprès de M. Casalis, qui lui enseigna le sessouto, et, au commencement de novembre 1845, il fondait la première station de *Cana* et y construisait une maison avec l'aide de M. Maeder. L'œuvre était en train de se développer lorsque M. Keck fut appelé, en janvier 1849, à s'établir à Béerséba, auprès de M. Rolland. C'était l'époque de la détresse financière de notre Société : la nécessité d'opérer des retranchements se faisait sentir. Il fallut donc abandonner la station à peine fondée de Cana, qui dut être complètement reconstruite, bien des années plus tard, par M. Kohler.

M. Keck ne passa que trois ans à Béerséba. En 1852 il fut

envoyé par la Conférence à *Wellington*, pour y remplacer M. Bisseux, pendant un voyage que celui-ci fit au Lessouto. Deux ans après, nouveau changement : par suite d'une absence de M. Daumas, qui s'était rendu en Europe pour les affaires de la tribu, la station de Mékuatling était vacante. M. Keck y fut appelé et y arriva en octobre 1854. Il y resta jusqu'en septembre 1859. C'est alors seulement que, désigné par ses collègues pour évangéliser les gens du chef Mopéri, il vint s'établir à Maboulèla, où il est resté jusqu'à sa mort. Maboulèla était alors en plein Lessouto ; depuis, des remaniements territoriaux rejetèrent les Bassoutos au delà du Calédon, et Maboulèla fut englobé dans l'Etat-Libre de l'Orange. Un territoire assez vaste fut concédé à la station, qui, au point de vue du droit des Boers, est assimilée aux autres fermes du pays. De là un genre d'action un peu différent de celui en vigueur dans le Lessouto proprement dit, une partie des membres de l'Eglise de M. Keck étant en même temps, si l'on peut dire ainsi, ses tenanciers, et les questions d'Eglise se compliquant de questions d'administration.

L'activité de M. Keck à Maboulèla fut abondamment bénie. Non seulement il sut se concilier l'amour de ses paroissiens; il conquit aussi le respect des Boers du voisinage. Sa paroisse s'étendait d'ailleurs bien au delà des étroites frontières de la ferme de Maboulèla; elle embrassait en un sens tous les Bassoutos de l'Etat-Libre. Une ou deux fois par an, M. Keck attelait son wagon et allait à Smithfield, à Béthulie, bénir les mariages, distribuer la sainte Cène et baptiser les enfants ou les candidats préparés sous la direction du catéchiste Jonas ou du Dr Lautré. Ces voyages lui prenaient toujours une quinzaine de jours environ; il était généralement accompagné par l'une de ses filles. Souvent aussi il se rendait dans l'une ou l'autre de ses annexes, où son arrivée était toujours le signal d'une véritable fête.

Pour apprécier M. Keck à sa véritable valeur, il faut l'a-

voir vu dans sa station de Maboulééla. Tout dans la maison, au jardin, au temple, portait l'empreinte d'un esprit ami de l'ordre jusque dans le détail. L'intérieur de M. Keck, empreint de je ne sais quel cachet alsacien et strasbourgeois, respirait la paix et le contentement d'esprit. L'hospitalité qu'on y trouvait était celle du cœur. Tous ceux qui l'ont goûtée en gardent un impérissable souvenir.

Il ne nous appartient pas d'apprécier M. Keck comme chrétien et comme missionnaire. Comme homme, il attirait par son humilité, sa douceur et sa bonté. Comme missionnaire, il a été, dans toute la force du terme, un serviteur fidèle. Nous avons été frappé, en interrogeant les enfants et les catéchumènes de la station, de l'étendue de leurs connaissances bibliques. Cette partie de leur instruction était l'objet des soins particuliers de M. Keck et de ses filles, qui l'assistaient beaucoup dans ses travaux. M. Keck lui-même, si défiant de sa parole, était arrivé à posséder très bien le sessouto, et sa prédication, fortement nourrie de la substance biblique, a porté des fruits nombreux.

Un grand deuil a attristé les dernières années de M. Keck. C'est la mort de son fils *Paul*, que nous avons racontée autrefois tout au long. Peu avant son propre délogement, M. Keck vit partir pour l'Europe sa belle-fille, madame Daniel Keck, atteinte d'une maladie de langueur et ne voyant de remède que dans un séjour en France.

III. — La mort.

Nous allons maintenant laisser la parole au Dr E. Casalis, qui nous a envoyé un récit de la mort de son vénérable beau-père (1). Qu'il nous soit permis auparavant d'exprimer

(1) Voir, dans le *Petit Messager*, les extraits d'une touchante lettre de madame Eugène Casalis sur le même sujet. (*Réd.*)

à tous ceux qu'atteint ce grand deuil notre profonde et respectueuse sympathie. Nous demandons à Dieu de les consoler dans leurs tristesses; mais nous lui rendons grâce de ce qu'à cette tristesse il mêle aussi ses bénédictions. M. Keck laisse aux siens ce noble héritage qui s'attache à la mémoire des justes, puissent-ils tous, et puissions-nous avec eux le porter dignement !

« Mon cher Directeur, qu'il est donc vrai de dire « l'homme propose et Dieu dispose ! » Le 2 avril j'arrivais tout joyeux à Mabouléla avec ma famille, heureux d'être en vacances, heureux de pouvoir offrir nos services à nos excellents parents pour achever les préparatifs qu'ils faisaient depuis quelque temps pour recevoir notre conférence annuelle. Comme toujours l'accueil le plus cordial nous attendait. La larme à l'œil, la chère grand'maman serrait sur son cœur chacun de ses petits-enfants, s'extasiant sur leurs bonnes mines et trouvant que nous avions trop tardé à arriver ; le vénérable grand-père était là aussi, distribuant à droite et à gauche ces baisers francs et retentissants qui montraient la chaleur de ses sentiments d'amour pour les siens. Ah ! ces arrivées à Mabouléla, vous en savez quelque chose, peut-on jamais les oublier une fois qu'on a eu le privilège d'en goûter la douceur ?.....

« Le 9 avril tout était changé, le deuil était entré dans la maison et en avait chassé les rires et les chants joyeux. Dieu avait repris à lui le chef de la famille, ce vénérable vieillard qui ne parlait depuis quelques semaines que de la joie qu'il éprouvait à la perspective de revoir tous ses collègues missionnaires réunis à sa table. Un flux intestinal, contracté pendant sa dernière tournée à Béthulie et à Smithfield et qui était devenu rebelle à tout remède, a rapidement épuisé la constitution de M. Keck, robuste naguère, mais que le grand âge, des fatigues et surtout de vives préoccupations de cœur avaient passablement minée depuis quelques mois.

« Ce n'est que le 6 qu'il s'est alité ; il déclarait qu'il ne

souffrait nullement, mais constatait seulement qu'il perdait rapidement ses forces. Vous pouvez bien croire que je fis usage de tous les remèdes possibles pour arrêter le mal, mais ce fut en vain. Le cher malade, ne souffrant pas, ne se croyait pas en danger, il parlait peu, était souvent assoupi et semblait surtout préoccupé de faire modifier la préparation et la composition des boissons dont il voulait faire usage pour étancher la soif ardente qui le dévorait. Il ne semblait pas se douter que l'heure de son délogement fût si rapprochée ; mais pendant la dernière nuit qu'il passa ici-bas, un peu après minuit, je remarquai un changement alarmant dans son état, les extrémités se refroidissaient, le pouls était filiforme et irrégulier, la respiration saccadée.

« Je fis appeler tous les membres de la famille, y compris mon cher beau-frère Daniel qui arrivait du Cap, et nous entourâmes le lit du bien-aimé père. Il ouvrit les yeux et, voyant sa femme en pleurs, il lui dit d'un air étonné : « Maman, pourquoi pleures-tu ? qu'y a-t-il donc ? pourquoi m'entourez-vous ainsi ? — Cher père, lui dis-je, vous devez sentir que votre cas est très sérieux et que vous êtes entre les mains du Seigneur. » — Il ferma les yeux, les rouvrit, joignit les mains et dit avec un calme sublime : « Mes parents m'ont consacré au Seigneur lorsque je n'étais qu'un enfant, je me suis donné à lui dans ma jeunesse, je suis encore à lui, qu'il fasse maintenant de moi tout ce qu'il trouvera bon de faire. » Puis eut lieu la scène la plus solennelle, la plus émouvante qui se puisse imaginer. Le cher mourant se réveilla tout à fait, recouvra sa voix claire et sonore, et, comme le patriarche Jacob, posa ses mains tremblantes sur la tête de chacun de nous et nous bénit, en nous adressant des exhortations et des avertissements appropriés aux circonstances individuelles de chacun de ses enfants. Il nous recommanda de saluer tous ses collègues, exprima le regret de ne pas les revoir, nous dit de saluer M. et madame Casalis, M. et madame Boegner et tous les amis de notre œuvre. Il

énuméra toutes les Eglises qu'il desservait, nous priant de saluer les catéchistes, les anciens ; il n'oublia personne, entrant dans des détails qui nous surprenaient, tant il y avait d'à-propos et de netteté dans toutes ses recommandations. Il parla pendant près d'une heure, puis s'affaissa et tomba dans un état de demi-somnolence jusqu'à 3 heures de l'après-midi. Puis son esprit s'envola paisiblement, sans lutte ni agonie, vers Celui qu'il avait servi avec tant de fidélité pendant toute sa vie.

« La mort de mon cher beau-père n'est pas seulement une terrible épreuve pour sa famille, elle est une calamité publique pour tous les fermiers des environs et pour les Bassoutos de Mabouléla, de Béthulie, de Smithfield, de Ventersburg et de toutes les fermes avoisinantes ; ils perdent non seulement un missionnaire infatigable, mais un ami, un bienfaiteur; car, comme le disait quelqu'un à son ensevelissement : « Quel est l'homme qui pourrait dire qu'étant venu trouver M. Keck il n'ait trouvé secours, ou bons avis, ou exhortations auprès de lui ? »

Les funérailles eurent lieu le samedi 11 ; MM. Mabille, Henry Dyke, Kohler, Duvoisin et Eugène Maitin étaient accourus de leurs stations respectives et nous ont aidés à rendre les derniers devoirs à notre vénéré père. Nos collègues auraient désiré que la Conférence qui était convoquée pour le mardi suivant fût contremandée et qu'elle se réunît à Morija; mais madame Keck les a suppliés de n'en rien faire, alléguant qu'elle ne pouvait se résoudre à changer ce que son cher mari avait pris tant de plaisir à organiser; puis, M. Keck ayant convoqué tous les membres de ses annexes pour la communion qui sera célébrée pendant la réunion des missionnaires, il ne fallait pas désappointer tous ces pauvres gens qui vont se demander maintenant avec angoisse : « Qui prendra la place de notre père, qui nous aimera et nous soignera comme lui le faisait ? »



Décès de M. LOUIS FALLOT-LEGRAND
Membre du Comité.

Dieu a rappelé à lui, dans la nuit du lundi 25 mai, M. Louis Fallot-Legrand, membre du Comité de notre Société. Comme M. Daniel Legrand, dont il était gendre, M. Fallot avait le cœur noble et généreux ; de tout temps il a été le chaud ami des missions comme de toute œuvre religieuse et charitable. Il s'était établi à Paris au lendemain de nos désastres, qui avaient eu pour résultat de détacher de la France le Ban-de-la-Roche, qu'il habitait. Peu après, il avait été appelé à partager les travaux du Comité. Il ne put y prendre très longtemps une part active : une douloureuse épreuve de santé, en le privant à peu près complètement de l'usage de la parole, vint paralyser ses forces et le réduire à une inaction relative. Tel était, néanmoins, son attachement pour la Société, qu'il continua à fréquenter très assidûment les séances du Comité. Il ne cessa d'y paraître que l'année dernière.

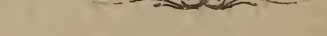
M. Fallot est mort à Rothau, au Ban-de-la-Roche, dans la maison de sa fille, madame Dieterlen. Sa dépouille mortelle repose dans le cimetière de Fouday, le village qu'il a si longtemps habité, auprès de la tombe de Daniel Legrand, son beau-père, et de celle du pasteur Oberlin.



M. le pasteur H. SCHEFFER, de Strasbourg

Le nom de M. Scheffer est inconnu d'une grande partie de nos lecteurs. Nous tenons cependant à ne pas laisser disparaître cet excellent et digne pasteur, sans nous associer aux regrets qu'il laisse dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu. M. Scheffer a été un fidèle ami de notre œuvre. Il

prenait, depuis de longues années, une part active aux travaux du Comité auxiliaire des missions de Strasbourg. Il appartenait à ce groupe d'hommes dont les noms seront toujours mêlés à l'histoire religieuse de Strasbourg, et que la mort à enlevés l'un après l'autre : les pasteurs Haerter et Kreiss, les professeurs Cuvier et Boegner. M. Scheffer était beau-frère de M. le pasteur Bernard, de Mulhouse, membre honoraire de notre Comité. Puisse Dieu susciter à nos Églises et à notre œuvre beaucoup de serviteurs fidèles comme celui qu'il vient de reprendre à lui.



UNE DÉMARCHE DU COMITÉ
auprès du Gouvernement.

Le Comité a été averti récemment par les soins de M. Chesson, secrétaire de la Société pour la protection des aborigènes, et par M. Mac Arthur, membre du Parlement anglais, que de véritables persécutions avaient été infligées par les autorités à des protestants indigènes, même à un pasteur, et dans l'île de Maré qui appartient, comme on sait, à la France, avec le groupe des Loyalty, dont elle fait partie.

Avant d'intervenir auprès de qui de droit, le Comité a écrit au secrétaire de la Société des missions de Londres, M. Wardlaw Thompson, pour s'assurer de l'authenticité et de la crédibilité du récit qui lui avait été communiqué. La réponse de la Société de Londres ne laissant malheureusement aucun doute sur la valeur du document qui lui avait été envoyé par MM. Chesson et Mac Arthur, le Comité a demandé et obtenu une audience du ministre des affaires étrangères, pour attirer l'attention du gouvernement sur les faits qui se sont passés à l'île de Maré.

Cette audience a eu lieu lundi dernier 18 mai, à 9 heures du matin. Le Comité était représenté par son président,

M. le baron L. de Bussierre; l'un des vice-présidents, M. Louis Vernes, président du Consistoire réformé de Paris; l'un des secrétaires, M. de Pressensé, sénateur, et par le directeur.

Le ministre a écouté avec une grande attention l'exposé sommaire des faits qui lui a été présenté par le président, et dont un récit détaillé a été laissé entre ses mains. Tout en se déclarant persuadé de la véracité des témoignages sur lesquels ce récit repose, le Comité s'est borné à demander au gouvernement d'ouvrir une enquête et d'agir en conséquence. Le ministre a promis qu'il serait fait droit à ce vœu, déclarant que le souci de l'honneur de notre pays réclamerait cette enquête, quand même l'opinion publique à l'étranger ne se serait pas émue des faits qui en seront l'objet.

Ajoutons que ce n'est pas la première fois que le gouvernement français fait droit à une requête du genre de celle que le Comité lui a présentée. Il y a juste vingt ans, des faits du même genre se produisirent à Lifou, île voisine de l'île de Maré. Une réclamation fut faite par voie diplomatique, et aboutit à une énergique intervention du gouvernement français en faveur des indigènes persécutés. Nous espérons qu'il en sera de même cette fois encore.



ASSEMBLÉE ANNUELLE

de la Société des missions.

L'Assemblée générale de notre Société s'est tenue le 27 avril, à la chapelle Taitbout. L'assistance, très nombreuse, nous a montré, une fois de plus, les sympathies profondes dont nos Églises entourent l'œuvre des missions. La séance, présidée par M. le pasteur Appia, vice-président du Comité, a été ouverte par une prière de M. le pasteur Puls-

ford. Dans une allocution, très riche d'idées et d'aperçus, que l'on trouvera en tête du rapport imprimé, le président a signalé les faits les plus marquants dans la situation de l'œuvre missionnaire à l'heure actuelle. Des extraits du rapport annuel ont été lus par M. Boegner, puis le compte rendu financier, préparé par M. Schultz, a été présenté par le trésorier, M. E. de Bammeville. Notre dernier numéro en a donné un résumé.

L'intérêt de la séance était dans la présence de M. Viénot et de ses deux nouvelles collaboratrices, mesdemoiselles Banzet et Bohin. On savait dans quelle situation douloureuse se trouvait M. Viénot, obligé, pour reprendre son œuvre, de laisser en Europe sa femme, encore trop souffrante pour supporter le voyage.

« En entrant au service des missions, a dit M. Viénot, j'obéissais à un devoir, mais j'étais sans enthousiasme. J'avoue même que le doute entrait parfois dans mon cœur; je me demandais s'il valait la peine d'aller troubler dans leur quiétude de pauvres indigènes. Après quelques années, je voyais clairement leur situation, leurs besoins, et je suis venu demander aux Églises la consécration. Aujourd'hui, après vingt ans de travail et de luttes, je sais à quoi m'en tenir sur l'œuvre que nous faisons et sur la misère naturelle de l'homme. Nulle part je n'ai vu cet état d'innocence idéale des enfants de la nature, tel que les poètes l'ont conçu et décrit : à Taïti, j'ai vu le mal indigène, sur lequel est venu encore se greffer le mal européen; et, l'ayant vu, en connaissant la profondeur, je viens vous dire : Plus que jamais je veux être missionnaire; plus que jamais j'entends retentir en moi la parole de saint Paul : Malheur à moi si je n'évangélise! Satan agit plus que jamais : il a ses missionnaires, lui aussi; raison de plus, à mes yeux, pour rester missionnaire de Christ. Je veux l'être, parce que je suis chrétien, et aussi à cause de ma patrie : il importe, pour l'honneur de la France, que, sous son drapeau, l'action bienfaisante de l'Évangile

agisse concurremment avec la civilisation, complétant l'influence quelquefois mauvaise de cette dernière.

« Mon cœur reste donc fidèle à la mission, et, vous comprendrez que je l'ajoute, à la mission taïtienne. Cette œuvre, à laquelle je me suis donné, n'est pas achevée. Il reste beaucoup à faire, soit pour la conservation et la défense des positions anciennes, soit pour le développement extérieur de la mission.

« L'œuvre de conservation a fait, ces derniers temps, de véritables progrès. Le décret sanctionnant la constitution des Eglises taïtiennes a été un pas immense fait en avant. Quant à l'œuvre scolaire, qui sert à la fois à la défense et à la conquête, elle a, dans nos îles, une importance capitale. Je ne saurais même énumérer les besoins auxquels doivent répondre nos établissements d'instruction : enseignement élémentaire et supérieur, enseignement professionnel, ateliers destinés à enseigner le travail manuel aux Taïtiens. Quant à l'enseignement supérieur, nous entendons le réorganiser surtout pour les filles. Les élèves instituteurs que nous formerions nous seraient enlevés par les places lucratives que ne manqueraient pas de leur offrir les colons européens. Du côté des filles, nous n'avons pas à craindre le même inconvénient. Des deux institutrices que notre œuvre taïtienne a eu le bonheur de recruter à Montbéliard, l'une, mademoiselle E. Banzet, s'occupera surtout de cette branche, tandis que l'autre, mademoiselle Bohin, se consacrera surtout aux enfants en bas âge et aura à diriger une école enfantine pour les plus petits. Cette classe préparatoire aidera au recrutement des grandes écoles; nous y recevrons les enfants de trois à huit ans, et nous sommes assurés d'avance que ce rouage scolaire, tout nouveau à Taïti, sera vivement apprécié par la population indigène.

« Quant à l'œuvre de propagande qui nous reste à accomplir, un simple fait permettra de juger de son importance : sur une centaine d'îles qui dépendent de Taïti, sept ou huit

seulement sont chrétiennes. Le reste est païen; plusieurs archipels sont même adonnés au cannibalisme. Notre action sur ces îles s'est bornée jusqu'à présent à l'éducation que des enfants, venus de l'une ou de l'autre d'entre elles, ont reçue dans nos écoles. Aux *Marquises*, où l'anthropophagie est toujours en honneur, un évangéliste, M. *Sarran*, a été placé; il a réussi à grouper et à instruire un certain nombre d'enfants; mais la position de cet agent n'est pas assurée, et l'état des finances de la Société n'a pas permis au Comité, jusqu'à présent, de se charger de ce champ de travail. »

M. Viénot exprime la confiance que Dieu, qui a soutenu les débuts modestes de l'œuvre des Marquises, ne la laissera pas périr; puis il termine en adressant de chaleureux remerciements aux amis qui l'ont encouragé et soutenu par leurs sympathies, par leurs dons grands et petits, et surtout par leurs intercessions. Il tient à remercier publiquement les mères qui ont donné leurs filles à l'œuvre taïtienne. Sa dernière parole est encore pour demander les prières des chrétiens, leurs prières pour ceux qui restent et pour ceux qui partent.

M. *Bersier* répond à M. Viénot. « C'est une bonne chose, dit-il, d'entendre une parole de foi. Ce n'est pas dans le monde qu'on les trouve. » Puis l'orateur raconte une séance de la Société de géographie, tenue récemment dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, et où M. Victor Giraud, explorateur africain, porte un jugement des plus décourageants sur l'avenir du continent noir. Les chrétiens seuls voient la terre, l'humanité, les races indigènes comme il faut les voir. Mais si l'Evangile nous met en garde contre le pessimisme, il nous préserve aussi des illusions de ce faux optimisme qui avait cours particulièrement au siècle dernier : il nous apprend ce qu'il faut penser des soi-disant îles fortunées de l'Océanie, de la soi-disant innocence des peuples sauvages. Puis, se tournant vers M. Viénot, M. Bersier le remercie de ce qu'il a fait pour Taïti; il le félicite du courage opiniâtre

avec lequel il a lutté contre ce préjugé funeste qui identifie la France avec le catholicisme et crée à la mission protestante de si formidables obstacles. « Vous avez lutté, dit-il, vous ne vous êtes point lassé. Maintenant, vous touchez au but ; l'heure du triomphe a sonné. Pourtant, si l'heure des grands combats est peut-être passée, l'ère des difficultés a commencé; soyez ferme, soyez fidèle, porté par la confiance que nous avons en vous. »

L'assistance, vivement émue par ce qu'elle vient d'entendre, s'associe à une prière de M. Dumas, pour bénir Dieu de ses bontés envers l'œuvre des missions, et pour lui recommander cette œuvre et ses ouvriers, en particulier ceux que quelques jours à peine séparent de l'heure du départ.

La collecte faite dans les rangs de l'assemblée a produit 477 fr. 65 c.

UNE SÉANCE DU COMITÉ

Le 27 avril au matin, le Comité s'est réuni pour remettre ses instructions à M. Bertschy, missionnaire à destination du Lessouto, et pour prendre congé de lui, en même temps que de M. Viénot et de mesdemoiselles Banzet et Bohin, ses nouvelles collaboratrices dans l'œuvre de Taïti. Le président de la Société, M. de Bussierre, occupait le fauteuil. Cette séance n'a pas duré longtemps, mais elle a laissé à tous ceux qui y ont assisté une impression profonde. M. Bertschy a écouté debout la lecture des instructions et a promis de s'y conformer, après quoi le président, le directeur et M. Appia lui ont adressé des paroles de sympathie et d'encouragement. M. Viénot, à son tour, a demandé la parole, et, dans une allocution brève et très cordiale, a chargé son nouveau collègue de porter aux missionnaires du Lessouto les fraternels messages de leurs compagnons d'œuvre de Taïti.

La diversité des champs de travail, a-t-il dit, n'exclut pas

l'unité de sentiment et de pensée, et si même, dans l'ardeur de la lutte pour l'existence, il s'élève parfois un peu de poussière entre les différents corps d'armée, ils n'en sont pas moins unis de cœur et d'âme dans le service de Dieu et des Eglises qui les ont envoyés à la conquête des âmes. » Pour marquer cette unité d'esprit, M. Viénot termine en tendant à M. Bertschy la main d'association.

L'ordre du jour appelle ensuite l'entretien d'adieu avec M. Viénot. Le président se fait l'interprète des sentiments de tout le Comité pour notre cher missionnaire qui part dans les conditions douloureuses que l'on sait, laissant en Europe sa femme malade et trois de ses enfants ; puis il adresse des paroles de cordiale bienvenue à mesdemoiselles Banzet et Bohin. M. Viénot, très ému, remercie en leur nom et au sien propre : il exprime sa gratitude pour la confiance que le Comité lui a toujours témoignée. Cette confiance lui est bien nécessaire, pour l'aider à accomplir les douloureux sacrifices qu'entraîne son départ, mais il ne doute pas que Dieu ne lui donne la force dont il a besoin. Revenant à la pensée qu'il avait exprimée à l'assemblée annuelle, M. Viénot termine en remerciant encore les amis qui l'ont entouré de leurs prières : c'est à ces prières, il en est convaincu, qu'il faut attribuer son prochain retour à Taïti, malgré tous les obstacles qui semblaient devoir le rendre impossible.

Après cet entretien, le Comité a réglé avec M. Viénot quelques questions de détail ; puis M. Appia a traduit, dans une courte allocution, les impressions solennelles que fait éprouver à tous le départ de notre frère et de ses collaboratrices. « Une parole de Moffat me revient à l'esprit, a dit en substance M. Appia. On lui demandait, après une période de congé qu'il avait dû passer en Angleterre, ce qu'il avait fait pendant ce temps. — J'ai fait partir Livingstone, répondit le vétéran de la mission africaine. Vous, frère Viénot, quand on vous demandera quels sont les meilleurs fruits de votre séjour en France, vous pourrez dire : J'ai recruté, pour

Taïti, ces aides que j'emmène. Vous ne le direz pas, parce que vous attribuez à Dieu, avec nous, tout l'honneur de la vocation née au cœur de nos jeunes sœurs, mesdemoiselles Banzet et Bohin. Oui, c'est Dieu qui les donne à notre œuvre et nous l'en bénissons. Nous le bénissons aussi, cher frère Viénot, de tout ce qu'il vous a donné d'accomplir, et de ce qu'il vous a gardé votre résolution de retourner au poste, malgré tant d'obstacles et de difficultés. Comptez sur notre affection et sur nos prières. Vous occupez, à Taïti, avec vos collègues, un poste d'honneur. Vous êtes là comme la sentinelle du protestantisme, préposée à la garde de cette île, la première des conquêtes missionnaires de nos Eglises pendant ce siècle. Retournez avec confiance à ce poste : Dieu y est avec vous ; et nos Eglises aussi, par leurs prières. »

S'adressant ensuite à mesdemoiselles Banzet et Bohin : « Je vous rappellerai, leur a dit M. Appia, un conseil pédagogique du grand éducateur Matthew Arnold : c'est que le secret du succès, dans l'enseignement, c'est d'avoir une bonne tête de classe. Suivez cette règle et vous vous en trouverez bien.

« Mais les meilleures méthodes pédagogiques seraient inutiles, si vous n'aviez la force d'en haut à votre disposition. Cette force, vous savez où elle réside. Au besoin, les Taïtiens eux-mêmes vous le rappelleraient. Vous avez entendu parler de ce panier que portent les indigènes quand ils se rendent au culte. Dans ce panier, ils mettent trois choses : un livre de cantiques, un crayon pour prendre des notes pendant le sermon, et la Bible, cette Bible qu'ils aiment d'un amour si fort que les efforts opiniâtres d'une propagande acharnée n'ont pu réussir à détacher la population taïtienne de l'Evangile. Attachez-vous à la Bible, nourrissez-vous-en ; là seulement vous trouverez la force et de faire votre œuvre et de surmonter les influences malsaines qu'apporte avec elle une civilisation à d'autres égards bienfaisante. Ces influences, vous aurez aussi à les combattre, vous les rencon-

trerez, vous disputant vos élèves ; mais vous les vaincrez, si vous vous armez de la Parole de Dieu, et l'on pourra dire de vous : Elles ont gâté le métier au diable.

« Encore un mot, à vous tous, chers amis qui allez partir. Dans un de ses discours Moody nous représente, avec cette vivacité de couleurs et d'images dont il a le secret, l'arrivée de saint Paul au ciel, après son martyre. Le grand apôtre traverse les rangs pressés des anges : Plus haut ! lui crie une voix. Paul avance; il entre dans la glorieuse phalange des confesseurs et des martyrs, qui s'empressent autour de lui. Plus haut ! crie encore la voix. Alors l'apôtre voit s'avancer vers lui l'homme de douleurs, qui de sa main percée saisit sa main et qui lui dit : « Cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle ; entre dans la joie de ton maître. » Cette parole, n'est-elle pas la vie éternelle? Soyez fidèles, comme Paul, et vous aurez la même récompense.

Une prière a terminé cette émouvante séance.

Départ de M. VIÉNOT, de mesdemoiselles BANZET et BOHIN et de M. BERTSCHY.

M. Viénot et ses compagnes de voyage ont quitté Paris le matin du lundi 4 mai. Ils ont passé la nuit au Havre et se sont embarqués le lendemain sur un paquebot allemand, diverses circonstances les ayant empêchés de prendre passage à bord du navire français parti l'avant-veille.

Voici les quelques lignes que M. Viénot nous a adressées du Havre, au moment de lever l'ancre :

« A bord de la *Hammonia*, 5 mai, midi.

« Cher monsieur,

« Nous voilà installés, grâce au généreux concours de nos bons amis du Havre. Mon généreux hôte, le Dr Gibert, a

trouvé du temps pour rester à déjeuner avec nous. C'est une preuve d'affection que j'apprécie !

« Le bateau est plein d'émigrants. Quel sujet de sollicitude ! Je regrette pour la première fois de ne pas parler allemand. Merci de votre sympathie et de vos encouragements. Je vous le dis encore : le Seigneur est près de nous et panse nos plaies. Priez pour nous. Ces demoiselles sont pleines de foi et de courage. Nos meilleurs sentiments à madame Boegner. On part. A Dieu, — au revoir ; en tout cas, là-haut.

« Votre tout dévoué,

« CH. VIÉNOT. »

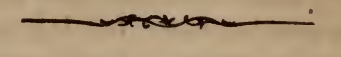
Le départ de M. Bertschy, qui devait avoir lieu le 28 avril, a dû être retardé de quinze jours, M. Bertschy s'étant trouvé malade et incapable de se mettre en route à la date fixée.

C'est seulement lundi 11 mai que nous avons dit adieu à notre ami. Il s'est embarqué, à Londres, sur le *Hawarden Castle*, et a pu nous envoyer d'excellentes nouvelles, soit de Dartmouth, qu'il a quitté le 15 mai, soit de Lisbonne, où son navire s'est arrêté le 18 mai.

Les amis de notre frère Bertschy seront heureux de savoir qu'il est parti en excellente compagnie, avec six missionnaires de la Société épiscopale. L'un d'eux, M. Douglas A. L. Hooper, ami de MM. Studd et Stanley Smith, partis naguère pour la Chine, va à ses propres frais, ainsi que son compagnon de route ; il espère s'établir dans la contrée fort peu connue du Chagga, au pied du Kilimanjaro. M. A. J. Copplestone, après avoir achevé à Edimbourg ses études de médecine, retourne, si nous sommes bien informés, dans le royaume d'Ouganda pour travailler chez le successeur de Mtésa ; les autres compagnons de route de notre ami Bertschy sont le Rev. Downes Shaw et sa femme, nièce de mademoiselle Frances Havergal, et un instituteur missionnaire.

Ajoutons que, d'après une décision de la conférence qui vient de se réunir à Mabouléla, M. Bertschy fera son stage éparatoire à Massitissi, auprès de M. Ellenberger, et qu'il

sera ensuite appelé à fonder la nouvelle station du district montagneux de Morosi.



LESSOUTO

DEUX DEUILS

dans nos familles missionnaires.

Au cours de l'exercice qui vient de finir, la mort a visité deux de nos familles missionnaires. Il y a quelques mois, elle enlevait à l'affection de sa mère, de ses sœurs, et de son frère, *Joseph Cochet*, jeune homme de 14 ans, et qui est mort presque subitement d'un mal de gorge, au moment où on le croyait entré en convalescence. Il avait commencé ses études dans la Colonie. Madame veuve Cochet se trouvait avec lui au moment de sa mort. Ses derniers moments ont été très édifiants, et ont montré que Joseph Cochet savait qu'il avait un Sauveur. Sa pauvre mère en a reçu une grande consolation.

Tout récemment, M. et madame Dieterlen ont eu la douleur de perdre leur troisième enfant, *Christine*, âgée de huit mois à peine. Elle a été rapidement emportée, avant que le Dr Casalis, averti à la hâte, ait pu arriver. La tristesse des parents est grande. Nous les recommandons aux prières des nombreux amis qu'ils comptent dans nos Eglises.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE CHEZ LES BASSOUTOS

(Suite)

V. — Le fatalisme.

Outre l'opposition directe que nous fait le paganisme, il

y en a une autre non moins redoutable, quoique plus malaisée à définir, et qui résulte de l'influence qu'il a exercée sur le caractère, les mœurs et les institutions des indigènes. Comme on l'a dit, l'homme est toujours fait à la ressemblance du dieu qu'il adore, et les croyances d'un peuple se reflètent nécessairement dans ses mœurs. Les Bassoutos ne font pas exception à cette règle; ce paganisme dont ils ont sucé le lait de génération en génération, les a comme insensiblement transformés à son image et a imprimé à toute leur physionomie une marque indélébile. Nous en relèverons quelques traits.

C'est d'abord le fatalisme, ce fatalisme qu'on retrouve dans toutes les religions païennes, et qui est comme la base commune sur laquelle chacune d'elles a élevé l'édifice de ses croyances ou de ses mythologies particulières. Pour les Bassoutos, le fatalisme n'est pas une théorie; il n'a, chez eux, rien de raisonné; on peut dire qu'il se trouve en eux comme le sang dans les veines, comme l'air dans les poumons; c'est un principe inconscient, par lequel ils se laissent conduire machinalement et sans s'en douter. Il se manifeste chez eux par une certaine apathie qui met largement en pratique le principe d'Horace: « *Nil mirari* »; par la résignation dans le malheur, par le mépris de la mort et par un degré de stoïcisme, dirai-je? ou d'impassibilité dans la douleur qui contraste avec ce que nous avons dit de leur nature vive et impressionnable. Me soupçonnera-t-on de vouloir faire ici un paradoxe si j'ajoute que, dans une certaine mesure, cette impressionnabilité elle-même me semble être un de ses fruits ?

L'homme, a-t-on dit, est un microcosme; c'est un petit monde en raccourci, dans lequel doivent se réfléchir, ainsi que dans un miroir, l'ordre, la beauté, la sagesse et toutes les autres perfections divines que nous admirons dans les œuvres de la création. Mais le fatalisme qui enlève à Dieu le sceptre de l'univers et l'en bannit, pour ainsi dire, pour

mettre à sa place le hasard, apporte, du même coup, le trouble et la perturbation dans l'âme humaine. En effet, toute notre dignité est dans l'image de Dieu en nous; sa liberté est le garant de la nôtre; or, du moment où la foi dans le Dieu vivant périt dans une âme, elle perd, par cela même, le sentiment de sa haute vocation, de sa responsabilité, de sa vraie grandeur, et voit, peu à peu, pâlir et s'éteindre en elle ce rayon divin qui était comme le sceau de sa céleste origine et de cette royauté pour laquelle elle avait été créée. Il n'y a plus désormais pour elle de principe directeur; elle n'a plus ni boussole, ni but, ni règle, et se trouve livrée, sans défense, à la merci de toutes ses impressions ainsi que des impulsions du dehors, comme un esquif sans pilote devenu le jouet des vents et des flots.

On a remarqué que, lorsque des indigènes en voyage sont saisis, par exemple, par un froid subit, ou entraînés par le courant d'une rivière, bien qu'étant peut-être plus robustes et plus vigoureux que bien des Européens, ils ne résisteront pas aussi longtemps qu'auraient pu faire ces derniers, et lutteront moins pour sauver leur vie. Quand un Mossouto est malade, il se couche et souffre en silence, sans murmurer, comme l'animal; il n'essaie pas de lutter contre son mal; il s'y laisse aller sans résistance, jusqu'à ce que la maladie le quitte ou l'emporte. Il en est exactement de même dans le domaine moral. Les Bassoutos sont essentiellement passifs; ils ne réagissent pas sur leurs impressions, ils s'y abandonnent. Ainsi s'explique le caractère quelquefois si contagieux de nos réveils, aussi bien que de cette espèce de possession du *motékétéké* dont nous avons parlé, et qui en est comme la parodie.

Quand un indigène, — pour me servir de ses propres expressions, — a « mis son cœur à une chose », qu'il s'agisse d'un arrangement de famille, d'un projet de voyage ou d'émigration, par exemple, il est, pour ainsi dire, inutile de vouloir essayer de l'en détourner; les meilleures raisons n'y

feraient rien; nous en avons mille fois fait l'expérience. « Mon cœur veut », « mon cœur ne veut pas », voilà, pour lui, l'argument définitif qui doit répondre à toutes les objections. Il ne lui vient pas même à l'esprit de supposer qu'il pourrait, s'il le trouvait bon, se déterminer en sens contraire de l'impulsion irréfléchie à laquelle il obéit. Nos Bassoutos ne conçoivent pas qu'on puisse vouloir autre chose que ce qu'on aime. Pour eux, la volonté ne se distingue pas de l'inclination du cœur. La langue elle-même connive à cette confusion des deux idées; elle n'a en effet qu'un mot pour dire à la fois aimer et vouloir.

Si l'on considère jusqu'à quel point l'œuvre du Saint-Esprit en nous, tant dans ses origines que dans son développement, réclame le concours actif et énergique de toutes les forces vives de l'âme, on pourra se faire une idée de l'ennemi formidable auquel nous avons affaire, dans cet esprit de fatalisme toujours plus ou moins à l'œuvre dans le cœur du Mossouto, et qui engourdit sa conscience, paralyse sa volonté, met chez lui, pour ainsi dire, un bâillon à la prière, et semble l'inviter à se croiser les bras en face du bon plaisir de Dieu; comme si, dans ce drame immense, à la fois si terrible et si mystérieux, de la lutte engagée en lui entre la lumière et les ténèbres, et de l'issue de laquelle va dépendre sa perte ou son salut éternel, il ne devait être que pectateur.

Il y a une foule de Bassoutos qui ne demanderaient pas mieux que de devenir chrétiens, si seulement il plaisait à Dieu de changer leur cœur, sans qu'ils eussent à s'en mêler. « *Gola Molimo o ka nsokolla!* » (si seulement Dieu voulait me convertir!) les entend-on dire parfois. A quoi l'on répond que la conversion n'est pas ce qu'ils se figurent; qu'elle n'est pas le résultat d'une influence fatale qui nous gagnerait à notre insu, sans que nous sussions comment, comme la fièvre ou la petite vérole, mais qu'il faut la chercher et la demander pour l'obtenir. Quand une personne est sous de fortes

impressions religieuses, on dit que « l'Esprit est entré en elle » (*o kenoe ke moea*), comme s'il s'agissait ici d'une action violente, extérieure, irrésistible, dans laquelle le sujet est presque entièrement passif, pour ne pas dire plus ou moins irresponsable. Notez qu'on s'exprime exactement de même, bien qu'ici, je l'avoue, avec plus de justesse, en parlant des païens qui sont sous l'influence du *motékétéké*. « *Ke gapiloe ke Satane* » (Satan s'est emparé de moi), dira, avec un calme parfait, et avec autant de froideur que s'il s'agissait d'un autre, un chrétien déchu qui s'est détourné de la bonne voie. En effet, c'est bien là, à ses yeux, la meilleure excuse de son infidélité ; car qui voudrait lui faire un crime d'être né sous une mauvaise étoile et d'avoir cédé à un entraînement fatal et irrésistible ? Qui, dans ce monde, pourrait songer à lutter contre sa destinée ?

Le principe du progrès chez l'homme n'est pas dans la sensibilité, mais dans la volonté et dans la conscience. Les religions qui s'efforcent de développer en lui la force morale sont les seules qui s'entendent à faire l'éducation des peuples, de manière à former des nations libres et vraiment civilisées ; celles qui s'adressent surtout aux sens, ne réussissent qu'à les maintenir dans l'état d'enfance. Le fatalisme, qui détruit dans l'âme le sentiment de sa responsabilité, pour n'y laisser subsister que des impressions ou des passions, est essentiellement un principe d'immobilité. C'est sans doute là qu'il faut chercher l'une des principales causes de l'enfance prolongée où se trouvent encore les Bassoutos, ainsi que de cette lenteur des progrès dans la vie spirituelle qu'on peut remarquer chez nos chrétiens.

Je me rappelle qu'à Bâle, il y a une trentaine d'années, dans une de ces réunions d'explications familières de la parole de Dieu, que le vénéré M. Bost père nous donnait dans son appartement, — le même où, quelques mois auparavant, nous nous réunissions autour du cher M. Lobstein, — venant à parler, un jour, sur ces deux pôles de la vie chrétienne,

la souveraine grâce de Dieu et la libre activité de l'homme, il remarquait qu'il serait inutile de chercher à concilier théoriquement ces deux faces opposées de la vérité, de manière à les présenter simultanément et comme de front; mais qu'il fallait se contenter d'insister, tour à tour, sur chacune d'elles, faisant en cela, disait-il, comme quelqu'un qui veut fermer le tiroir d'une commode, et qui le pousse tantôt par un bout, tantôt par l'autre, pour le faire entrer. Il aurait pu ajouter que, suivant les temps et les lieux, il faut pousser bien plus fortement un bout du tiroir que l'autre. Au Lessouto, nous n'avons pas à rappeler beaucoup à nos auditeurs qu'ils doivent laisser à Dieu une part dans l'œuvre de leur salut. Des textes tels que celui-ci : « Ce n'est pas de celui qui veut, ni de celui qui court... » ne sont pas ceux que nous éprouvons souvent le besoin de porter en chaire. C'est une bien belle doctrine que celle du repos en Dieu, telle qu'elle était prêchée un peu partout, il y a une dizaine d'années. Je ne doute pas qu'elle n'ait répondu à un besoin. Dans cette Angleterre si affairée et où, sans doute, les Marthe abondent, je comprends qu'elle ait pu aider bien des âmes inquiètes et agitées à trouver la paix; mais je crois qu'elle ne vaudrait absolument rien pour les Bassoutos. Avec eux, c'est sur la part de l'homme qu'on ne peut jamais insister assez. On ne saurait trop leur répéter qu'ils ne sont pas une argile inerte entre les mains de leur Créateur; que si Dieu les a formés à son image, c'est afin qu'ils puissent être ouvriers avec lui; qu'il ne veut rien faire sans leur concours, pas plus pour sanctifier leurs âmes que pour faire croître le blé dans leurs champs, et que ce n'est que dans la mesure où ils travailleront à leur salut avec crainte et tremblement qu'il est prêt à produire en eux la volonté et l'exécution.

(*A suivre.*) L. DUVOISIN.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

Lettre de M. JEANMAIRET (1)

Leshoma, le 16 décembre 1884.

D'après nos dernières nouvelles, vous avez pu croire que nous sommes à la vallée pour le fameux voyage projeté. Il n'en est pas ainsi : partis le 1er novembre, M. Coillard et Aaron étaient de retour le 13 du même mois. Aujourd'hui, les choses paraissent plus sérieuses : deux chefs de Seshéké sont venus eux-mêmes chercher M. Coillard. A cette heure, M. Coillard doit être à Seshéké, et demain il commencera sans doute le vrai voyage à la vallée. Il est parti d'ici le 12, avec M. Middleton et Aaron. Bien à regret, je reste ici, M. Coillard jugeant plus prudent de ne pas nous exposer ensemble dans un moment de l'année aussi défavorable. Vous l'approuverez, en lisant le récit des maladies qui ont fondu sur nous ces derniers temps; aussi, nous sommes-nous séparés le cœur anxieux pour les uns et pour les autres. Toutefois, la confiance joyeuse de M. Coillard nous a tous encouragés au dernier moment, et j'eusse bien voulu être du nombre des partants.

J'ai dit un mot des maladies, en voici le détail : M. et madame, puis mademoiselle Coillard, ont eu des attaques de fièvre qui les ont forcés à garder le lit pendant plusieurs jours. Lévi et Aaron ont aussi eu leur tour, et, le premier, très sérieusement. Enfin, ç'a été Ruti, une fille d'Aaron, qui nous a donné de vives inquiétudes et que nous avons craint de perdre. Aujourd'hui, ce sont deux enfants des évangélistes qui sont peu bien. M. Waddell n'a pas échappé non

---

(1) Bien que cette lettre revienne sur quelques-uns des points touchés par celle de M. Coillard, elle la complète à d'autres égards, aussi croyons-nous devoir la publier. (*Réd.*)

plus; c'est dire que presque tous ont été malades. J'ai été épargné cette fois, et je n'ai été atteint que lors de mon séjour à Seshéké, ce que vous savez dejà, légèrement encore, car je n'ai pas eu à garder le lit. Grâce à Dieu, il nous a tous guéris, et nous a encouragés en nous montrant que son bras n'est pas raccourci pour sauver même de la fièvre, et cette expérience douloureuse nous a donné plus de confiance et de sérénité.

A la période agitée des constructions, a succédé pour nous le calme de la solitude. Notre œuvre, bien modeste, consiste dans la prière de chaque jour, l'école des enfants, sous les soins de mademoiselle Coillard, et celle des jeunes gens, dont je m'occupe avec cette dernière et qui a lieu chaque soir. Le dimanche, nous avons deux services, en dehors de la prière; services que M. Coillard et moi présidons tour à tour; puis, deux écoles du dimanche pour les enfants et les jeunes gens, dont mademoiselle Coillard et les évangélistes se partagent la direction. Les Zambéziens me paraissent peu anxieux de s'instruire des choses de Dieu; il nous faut les stimuler pour se rendre aux services; toutefois, quelques-uns ont déjà compris par l'intelligence le fond de notre enseignement, c'est-à-dire qu'ils sont pécheurs devant Dieu et ne peuvent obtenir son pardon que par notre Sauveur Jésus-Christ, qui par sa mort efface notre faute aux yeux de son Père justement irrité. Tout ce que nous leur disons doit être si étrange pour eux! Aussi me semble-t-il qu'au premier moment, ils sont déroutés et que ce n'est que plus tard qu'ils pourront comprendre et être en mesure d'éprouver pour la lumière un attrait ou une répulsion instinctive. Nous n'attendons pas de récolter avant d'avoir semé; mais nous voudrions semer dans une terre mieux préparée. Or, à en croire nos yeux et nos oreilles, elle n'est pas préparée du tout. Dieu a encore tout à faire, et à créer tout d'abord la faim et la soif de la vérité chez les Zambéziens. Ceux-ci s'arrangent fort bien de leurs ténèbres, et ne

nous tolèrent que parce qu'ils savent que nous ne leur voulons que du bien, et aussi pour se mettre au pas de Lo-benguala et de Khama qui ont des missionnaires; c'est, à mes yeux, leur mobile dominant pour désirer notre établissement au milieu d'eux.

Quant à l'école, la plupart de nos élèves, que nous n'avons guère que pour un mois, ne dépassent pas l'A, B, C. D'autres sont dans le ba, be, bi, bo, bu, d'où ils sortiront bientôt, je l'espère. L'école des enfants est plus avancée, car elle a les enfants des évangélistes pour fonds; mademoiselle Coillard en a seule la responsabilité.

Dans ma dernière lettre, je vous ai parlé de notre établissement à Leshoma, je n'y reviens pas. Depuis lors, nous avons seulement ajouté une barrière qui préserve tout notre camp des attaques des fauves. Les hyènes seules, jusqu'à maintenant, nous font des visites régulières et tellement bruyantes, que notre sommeil en est parfois troublé. Un grand champ de maïs a été ensemencé, ainsi qu'un jardin potager pourvu d'une clôture; ce dernier réclame nos soins journaliers pour l'arrosage. Nous sommes tristes de paraître nous établir ici; mais il nous faut vivre! et nous ne pouvons rester béatement à nous croiser les bras. Le travail d'aujourd'hui nous est utile dans le temps présent, et il le sera pour nos successeurs dans la suite.

Hier, l'envoyé de Khama est arrivé ici, de retour de la vallée. Les impressions de Makoatsa sont celles-ci (c'est un païen qui parle) : « Je n'aurais aucun doute que, si les paroles que j'ai entendues eussent été prononcées par toute autre tribu, elles ne fussent le gage certain de votre admission dans cette tribu; mais, ajoute-t-il, ce sont des Barotsis! » Et cet homme, qui a beaucoup voyagé, déclare qu'il n'a jamais rien vu de pareil. Lui-même a été dépouillé de tout ce qu'il ne possédait pas sur le corps; et, le plus fort, c'est qu'il a vu les Barotsis user des mêmes procédés envers leur propre roi. « En guise de consolation, ajoute-t-il, toutes

les paroles que j'ai entendues vous sont favorables : les Barotsis veulent votre établissement chez eux. » Et, pour confirmer cette assertion, le nouveau roi a envoyé deux messagers pour nous chercher. C'est du côté du nouvel élu, Akoufouna, que l'horizon me paraît le moins brillant : c'est un tout jeune homme, élevé dans une autre tribu, comprenant, mais ne pouvant parler le sékololo ; il ne joue le rôle que d'un figurant. C'est un nouveau régime des maires du palais, et le malheur est qu'aucun de ces derniers n'a la tribu tout entière sous ses ordres, dans cette espèce de république, de corps sans tête, où le plus fort a raison. A qui nous adresserons-nous pour demander justice? Nous avons fait à Seshéké l'expérience qu'au lekhothla on ne reçoit guère que des paroles, et que nous ne pouvons compter que sur Dieu pour nous garder, nous et nos biens.

Robosi, réfugié avec son parti sur le Lynianti, après avoir donné quelques inquiétudes au roi actuel, ne paraît pas en mesure de soutenir une guerre.

Tel est en général l'état de ce peuple. J'arrive aux individus et vous dirai d'abord deux mots de Karumba et de Séagéka, en pensant surtout au premier. Ils sont loin de nous faire plaisir. Leur village est très rapproché de notre camp, et, malgré ce fait, nous ne les voyons qu'accidentellement, et jamais à nos services du dimanche. Ils devaient venir chaque semaine ici, suivre une instruction religieuse : ils n'ont pas encore paru. Enfin ils ont eu le tort de répéter aux leurs que les blancs les trompent dans leurs transactions avec eux, en sorte qu'il nous est impossible d'acheter du blé des gens du village de Karumba, car on nous comprend naturellement avec tous les blancs.

Ce manque de cœur n'est pas un fait isolé; nous l'avons encore remarqué chez quelques-uns des jeunes gens que nous avons eus à notre service, il me paraît même un trait distinctif de ce peuple. Tels d'entre eux n'hésitent pas à perdre notre confiance en terminant leur séjour chez nous

par des paroles inconvenantes, des menaces et une scène violente au sujet du calicot, tout en ayant parfaitement conscience de recevoir plus que le prix convenu d'avance. Tout cela, pour nous remercier des bons soins et de l'affection que nous leur avions témoignés.

Mon tableau n'est pas très joli, mais j'ai tenu à être vrai, et le serai aussi pour des nouvelles plus réjouissantes. Il faut que vous sachiez ce qui est pour vous identifier davantage à notre œuvre et pour prier pour nous avec plus d'efficace.

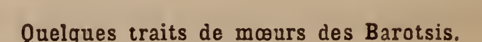
Je dois vous quitter, cher monsieur et chère madame Boegner; que Dieu bénisse vos enfants, votre *home* et votre œuvre! Recevez mes messages les plus affectueux.

Veuillez faire part de mes messages respectueux à MM. les membres du Comité; à MM. Appia, Hollard et Fallot; à M. et madame de Pressensé; à M. et madame Casalis; à Escande et à tous les amis des missions.

Votre affectionné,

D. Jeanmairet.

P. S. Le 22 décembre notre poste part. Pas de nouvelles de M. Coillard.



Quelques traits de mœurs des Barotsis.

Un supplément de la *Petite Lumière du Lessouto*, publié le 15 février, contient des extraits de lettres de M. Jeanmairet et de l'évangéliste Léfi, où j'observe quelques détails précieux. Léfi donne les noms de huit peuplades ou tribus qui sont sous le gouvernement des Barotsis. Il ajoute : « C'est une très grande nation. Les sous-chefs sont fort nombreux, ce qui rend les affaires difficiles, attendu qu'il faut faire un présent à chacun d'eux.

Ici, tout le travail est fait par des esclaves. Ceux qui ne le sont pas sont des seigneurs, et l'on travaille pour eux. »

Une chose étonnante, que M. Jeanmairet nous apprend,

c'est que les Barotsis sont gouvernés simultanément par un roi-femme (*khosi ea mosali*) et par un roi-homme (*khosi ea monna*). C'est un règlement qui fut fait par Sébétoane. Ce que l'on sait de son caractère et de ses idées permet de penser qu'il espérait adoucir, par là, les mœurs de ses nouveaux sujets. Il paraît que le roi-femme est toujours une sœur de son associé. Cela fait mieux comprendre que ces deux autorités puissent agir de concert sans trop de difficulté.

E. C.



SÉNÉGAL

Débuts de M. Morin dans le pastorat.

Saint-Louis, 28 avril 1885.

Le 1er avril, mercredi de la semaine sainte, je prends définitivement possession du cabinet de Taylor, qui restera le mien tant qu'il sera absent. Imaginez un cube posé sur un toit plat, et vous aurez une idée assez exacte de l'aspect et de la forme de ce cabinet. Comme aux anciennes chambres de prière des Juifs, on n'y arrive que par le toit, plat, entouré d'un petit mur bien cimenté pour recueillir les eaux des pluies. On appelle ici ces toits plats *argamasses*. Notre argamasse est déjà élevée; de plus, le dessus du cabinet de Taylor forme encore une petite terrasse où on peut monter, et d'où on domine la situation. Peu d'habitations particulières dans le Sud sont aussi élevées. La terrasse carrée, qui forme le toit de mon cabinet, a ses quatre côtés orientés nord, sud, est, ouest. Faisons le tour, si vous voulez (je vous rappelle que nous habitons dans le *Sud* de Saint-Louis.)

Au nord, l'église catholique et le mât du palais du gouvernement dépassent les maisons. Par la rue de l'Hôpital, nous voyons le square à l'est, par-dessus les maisons et,

caché par places, le grand bras du fleuve et l'immense pont de Sor; au loin, l'île de Sor; avec de bons yeux, on pourrait même distinguer nos cases de Béthesda à 3 ou 4 kilomètres, tant le pays est plat. De Béthesda on voit très bien le drapeau ou le fanal du gouvernement, ou, avec une lorgnette, les signaux. Au sud, à 150 mètres, on aperçoit le toit plat, le bout de la vérandah de la maison où Ernest Mabille habite seul maintenant, et qui domine un peu les maisons environnantes, et l'hôpital, immense construction en briques, qui a la plus belle argamasse de Saint-Louis. J'y suis monté bien souvent l'année dernière. Enfin, à l'ouest, que j'ai gardé pour la fin, par-dessus le petit bras du fleuve et les embarcations petites ou grandes, par-dessus les villages indigènes de Guetn'dar et N'dar-toute, avec leurs centaines de toits en paille, pointus comme des ruches d'abeilles, la mer sans limites avec une bordure d'argent formée par les brisants qui font une, deux et quelquefois trois lignes d'une blancheur éclatante entre le sable jaune et l'eau bleu-vert foncé. Avec ce soleil et le ciel d'un bleu intense, c'est un tableau qu'il faudrait pouvoir peindre. J'ai vu il y a une dizaine de jours, un matin que la mer était calme, la flottille des piroguiers de Guetn'dar gagner la haute mer : une quinzaine de pirogues sortaient avec leur petite voile carrée déployée.

Le 2 avril, qui était le jeudi saint, le vendredi, 3, et samedi, 4, nous avons eu nos services liturgiques avec lecture, en woloff, des récits de la Passion et de la Cène. Le samedi, réunion de prières dans mon cabinet pour nous préparer à la sainte Cène du lendemain. Le jeudi, après le service du matin, j'avais fait une tournée de visites à Sor, et réussi à régler à ma satisfaction une question de ménage assez grave pour que la femme, qui n'avait pas les torts, eût dû quitter la case conjugale. Nous convenons de laisser un peu patienter le mari tout seul, pour lui apprendre à vivre, mais de lui pardonner encore une fois après cette petite épreuve qui lui a été très sensible : pendant près d'un mois il a dû faire sa

cuisine lui-même. Le dimanche matin, grosse affaire : c'était la première fois que je distribuais la Cène, et cela, dans une langue étrangère. Tout est bien allé ; nous avons eu un bon dimanche de Pâques. L'après-midi, une méditation de Mabille ; le matin, je m'étais inspiré pour toute une partie de mon sermon de la méditation sur la *Résurrection*, dans les Adieux de grand-papa (Adolphe Monod).

Le mercredi, 8, nous disons au revoir aux Jaques qui partent pour Dagana avec Samba Coumba, sa femme et leurs enfants. Madame Jaques est une vaillante femme ; ils vont avoir bien chaud là-haut et ont une œuvre difficile devant eux. Jeudi, 9, je fais les dernières démarches pour un mariage, mon premier, qui se fera le lendemain ; tout est prêt, les publications sont faites, on dresse l'acte. Le lendemain, mariage civil extra-rapide et très peu majestueux. Le premier adjoint, officier de l'état civil, clérical militant, nous reçoit très bien. « L'islamisme, nous dit-il, c'est l'ennemi. Vous luttez avec nous, après tout, vous avez les principes du christianisme ; eh bien, quand l'islamisme sera déraciné, on tâchera de les ramener... (nos adeptes, à la sainte doctrine). » J'ai aimé sa franchise ; c'est un homme que j'ai eu occasion de voir une ou deux fois, et que je respecte. Mariage religieux plus digne et un peu plus long. Aussitôt après, engloutissement, il n'y a pas d'autre mot, d'un mouton, d'une montagne de riz et de bière de gingembre. Cela ne traîne pas, quinze minutes pour le tout.

Le vendredi soir, après souper, je vais faire tout seul une course à cheval, au bord de la mer, par un splendide clair de lune. Rien ne peut donner une idée de ce que sont ici les nuits et les étoiles : nous voyons en même temps la grande Ourse et la Croix du Sud qui est belle, mais ne vaut pas la grande Ourse. Nous voyons celle-ci au nord, la Croix du Sud au midi et au-dessus de nous Orion, qui est admirable. Ici, il y a vraiment clair d'étoiles, quand on ne voit pas la lune.

Enfin, hier lundi, notre premier enterrement, c'est celui d'un Anglais, mort presque subitement. Mabille a fait le service en anglais avec la liturgie anglicane; la chapelle est pleine d'Anglais, mauvais sujets pour la plupart, ne mettant presque jamais les pieds à l'Église, et qui se mettent à faire les réponses liturgiques, la plupart sans livre. La force de cette éducation religieuse anglaise, bien formaliste cependant, me frappe toujours. Nous nous sommes rendus en procession au cimetière; Mabille et moi en tête, avec le corbillard traîné par tous les Anglais. Nous nous sommes partagé le service au cimetière. Enfin j'attends un baptême pour ces jours-ci.

J. Morin.



TAÏTI

Élection de M. Puaux au Conseil supérieur des colonies.

Les amis de notre œuvre apprendront avec satisfaction que Taïti sera représenté, dans le Conseil supérieur des colonies, par M. Frank Puaux, un coreligionnaire, membre de notre Comité, et très bien qualifié, par sa grande connaissance de Taïti et par les services qu'il a déjà rendus aux Taïtiens, pour défendre auprès de qui de droit les intérêts.

L'élection de M. Puaux, n'ayant eu lieu qu'à la majorité relative des suffrages, a été attaquée par les adversaires de sa candidature. Mais, vu les difficultés d'une nouvelle consultation du corps électoral, dispersé dans un grand nombre d'îles, vu aussi le résultat presque assuré d'un second tour de scrutin, il est à espérer que le resultat du premier vote sera considéré, dès à présent, comme acquis et que l'élection sera validée en conséquence.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

UNE SUITE DE HÉBR. XI.

Ce que Josenhans pensait de l'héroïsme missionnaire rappelle un discours que vient de prononcer un savant linguiste et homme d'Etat anglais, R. N. Cust. Pour en donner un échantillon, j'en reproduis quelques passages saillants :

« *Par la foi*, George Schmidt partit au milieu du dix-septième siècle pour aller évangéliser les Hottentots; *par la foi*, il s'est abaissé jusqu'à eux; il a vécu de leur vie pour leur annoncer le Sauveur, jusqu'à ce que des hommes qui s'appelaient protestants l'aient chassé du pays. *Par la foi*, les missionnaires moraves ont repris son travail, cinquante ans plus tard, et ont construit leur grande station centrale de Gnadenthal sur l'emplacement même de la maison de G. Schmidt... *Par la foi*, Krapf et Rebmann ont passé leur vie à attendre, sur la côte orientale de l'Afrique, se criant l'un à l'autre : « Sentinelle, où en est-on de la nuit? » *Par la foi*, la Société des missions de l'Eglise anglicane et deux autres sociétés ont envoyé des missionnaires aux grands lacs de l'Afrique centrale, et ont réalisé ce que Krapf et Rebmann avaient demandé dans leurs prières... *Par la foi*, S. Crowther, d'esclave vendu par ses frères, est devenu un missionnaire, un ami, un bienfaiteur de son peuple; *par la foi*, il a fourni la preuve que les nègres peuvent devenir des pasteurs et des évêques dignes des apôtres, en dépit des calomnies et de l'incrédulité du monde... Que dirai-je encore? Le temps me manquerait pour parler de Moffat, de Livingstone, de Saker, de Comber, de Mackenzie, d'Auer, de Steere, de Mullens, de tant d'autres qui sont allés mourir en Afrique our Jésus... Ecoutez leurs dernières paroles : « Jésus, aide-moi! Amen », dit le Suédois Arrhénius, en mourant chez

les Gallas, où il n'avait pu demeurer que quelques mois. — « Est-ce vrai? Entrerai-je aujourd'hui dans la maison paternelle »? soupire joyeusement Prætorius sur la Côte d'or, qu'il était allé inspecter. — « Ne vous découragez pas si les premiers meurent. Leurs tombes montreront le chemin aux successeurs »! s'écria Golaz en quittant Paris, pour aller mourir peu après sa compagne, quelques mois seulement après leur arrivée au Sénégal. — « Tout est bien; nous avançons tranquillement » ! telle fut la dernière salutation de Pinkerton. Il était parti pour le pays de Umzila, — il est arrivé dans la patrie céleste... »

La liste donnée par M. Cust est longue, et c'est avec joie que nous y trouvons les noms de plusieurs de nos missionnaires. Mais ces quelques exemples n'en disent-ils pas plus que des volumes de sermons? Quand pleurerons-nous sur nous-mêmes et non plus sur ces héros? *Inter jubila moriuntur,* ils meurent au milieu de cris de joie. Quand nous purifierons-nous pour suivre leurs traces? Quoi! dira-t-on toujours que les temps héroïques de l'Eglise sont passés? que le renoncement n'est plus de notre siècle? que le matérialisme et l'incrédulité ont tout rongé? Tous ces hommes n'ont-ils pas vécu comme voyant l'invisible? Ils sont morts dans la foi, sans avoir reçu les choses promises, mais les ayant vues de loin, crues et embrassées, et ayant fait profession d'être étrangers et voyageurs sur la terre.

Pourrions-nous finir autrement qu'en copiant les premiers versets de Hébreux XII? « Ainsi donc, étant nous aussi environnés d'une si grande nuée de témoins, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec constance dans l'arène qui nous est ouverte, regardant à Jésus, le chef et le consommateur de la foi. »

F. HERMANN KRUGER.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11347. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

PROCHAINE RÉOUVERTURE
des cours de la Maison des missions.

On sait que, lors du départ de M. Boegner pour l'Afrique, des arrangements provisoires durent être pris pour assurer, pendant son absence, la continuation des études des élèves missionnaires, alors en petit nombre. Ils furent placés au dehors, la plupart à Neuchâtel, dans la maison de notre excellent ami, M. le pasteur Coulon. C'est là aussi qu'ils restèrent après le retour du directeur, chargé par le Comité de visiter les Eglises de langue française et de les entretenir de son voyage au Lessouto. Ces tournées, combinées avec les travaux de la direction, à Paris, eussent été inconciliables avec les devoirs et les responsabilités de l'enseignement.

Aujourd'hui, la série des visites du directeur aux principales Eglises est à peu près terminée. Sans renoncer à en faire à l'occasion de nouvelles, il peut se consacrer plus complètement à la partie sédentaire de sa tâche. Le retour à l'ancien ordre de choses s'imposait donc au Comité. Pour s'y soustraire, il eût fallu décider que la Maison des missions cessait d'être un institut formant les missionnaires des Eglises de France et devenait une simple agence. Le Comité, après de sérieuses délibérations, s'est prononcé, à l'unanimité, pour le maintien du caractère traditionnel de la Maison des missions, et a décidé que, dès octobre prochain, les

élèves seront de nouveau réunis à Paris et feront leurs études sous la direction de M. Boegner.

En même temps, le Comité a appelé M. H. Krüger, auquel sa santé interdit le séjour en Afrique, à seconder M. Boegner, en se chargeant, à titre de professeur, d'une partie des cours qui devront être faits aux élèves missionnaires. Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que M. Krüger a accepté.



Rapport de M. Krüger sur son voyage en Algérie.

Dans une séance extraordinaire, tenue le 15 juin, M. Krüger a rendu compte au Comité de son voyage en Algérie. Son rapport, que nous espérons pouvoir publier en partie, affirme le devoir des Eglises de France de s'occuper des indigènes d'Algérie, et conclut par des propositions pratiques qui sont actuellement à l'étude. Nous informerons nos lecteurs aussitôt qu'une décision aura été prise.



NOUVELLES DE NOS VOYAGEURS

Une dépêche du Cap, transmise à la Maison des missions par la compagnie Donald Currie, nous a annoncé l'heureuse arrivée, le 4 juin, dans le port de cette ville, du *Hawarden-Castle,* à bord duquel M. Bertschy s'est embarqué. M. Bertschy doit être actuellement arrivé à Morija.

D'autre part, une lettre de M. Viénot, en date du 1er juin, et écrite à San-Francisco, une heure avant l'embarquement, nous apporte des nouvelles de notre frère et de ses compagnes de voyage. Ces dernières n'ont cessé de se bien porter et de montrer le plus grand entrain; par contre, M. Viénot était indisposé depuis une quinzaine : « En douze jours, dit-il, j'ai mangé douze huîtres et un peu de lait cru, et j'é-

tais faible en arrivant ici. Je me sens mieux et l'air du Pacifique va guérir ma bronchite, qui m'a valu de nombreux témoignages d'affection. Mes compagnes de voyage continuent à être à la hauteur des circonstances...

« Suivez-nous toujours par vos prières... et veuillez croire, cher monsieur, à mes sentiments chrétiens les plus affectueux.

« CH. VIÉNOT. »



MISSION DU SÉNÉGAL

QUELQUES DÉTAILS
sur la maladie et la mort de madame JAQUES

Le courrier qui a quitté Saint-Louis quelques jours après le douloureux événement que nous annoncions il y a un mois à nos lecteurs, ne nous a apporté aucune lettre de M. Jaques lui-même. Par contre, la famille de M. Morin a reçu deux lettres, l'une de M. Mabille, l'autre de M. Morin, cette dernière datée de Dagana du 24 mai, lendemain de la mort de madame Jaques. On nous autorise à la communiquer à nos lecteurs. Nous donnerons d'abord quelques extraits de la lettre que M. Jaques nous avait adressée par le précédent courrier, et à laquelle notre dernier numéro faisait allusion : elle porte la date du 5 mai.

« Les débuts de notre installation n'ont pas été faciles, mais le Seigneur était avec nous et cela nous suffisait. Nous avons mis provisoirement Samba et sa famille dans l'une des deux seules pièces habitables de la maison jusqu'à hier, où, après bien des recherches, nous avons trouvé pour lui une case à louer moyennant 5 francs par mois. J'ai dû y faire une porte.

Nous avons trouvé les chaleurs bien plus fortes qu'à Saint-Louis. Le thermomètre oscille dans notre chambre pendant

la nuit entre 28 et 31°. Ma chère femme a été très éprouvée par ce brusque changement de température, et moins d'une semaine après notre arrivée elle a été prise d'une attaque de dysenterie, qui, en peu de jours, l'a réduite à un état d'extrême faiblesse, sans parler de très vives souffrances.

Le médecin du poste de Richard-Toll, qui dessert aussi le poste de Dagana, ne vient ici qu'une fois par semaine, et ce n'est que le huitième jour de la maladie que nous avons pu le voir. J'ai soigné moi-même ma chère femme et le Seigneur a daigné bénir les moyens que j'ai employés, car le sixième jour la maladie était coupée. Le Seigneur est fidèle: s'il afflige, il a aussi compassion; béni soit son saint nom. Il saura aussi garder ma chère malade pendant sa convalescence qui sera longue, et nous fournir les ressources dont nous avons besoin et qui, ici, font absolument défaut pour des cas de ce genre.

Le lendemain de notre arrivée, le chef de Kerbala et plusieurs Wolofs et Bambaras sont venus nous saluer et nous exprimer leur satisfaction de nous voir au milieu d'eux. La maladie de ma femme et des arrangements intérieurs indispensables m'ont occupé les premiers jours. J'ai fait ensuite informer les gens du village que j'ouvrirais une école le matin à 8 heures, mais personne ne s'est présenté, les enfants étant requis pour les travaux des champs. Par contre, les employés des traitants m'ont demandé d'ouvrir pour eux une école du soir, ce que je ferai dès que j'aurai reçu de Saint-Louis les lampes que j'y ai demandées.

Dimanche 3 mai, nous avons célébré en famille la sainte Cène, nous avons demandé à Dieu qu'il se formât ici un grand peuple et que le jour vînt où nous pourrions la célébrer au milieu d'une Eglise nombreuse et vivante.

Hier est arrivé le gouverneur avec plusieurs des chefs de corps. Je suis allé lui rendre mes devoirs.

Ma chère femme se joint à moi pour présenter à madame Boegner nos affectueuses salutations. Croyez-moi toujours,

cher et honoré directeur, votre bien dévoué en Jésus-Christ. »

L. JAQUES, *pasteur.*

7 mai. « Ma chère femme a eu une rechute. Dieu veuille que ce ne soit pas grave. Elle a bien souffert ces jours. Tout est sens dessus dessous avec les maçons qui démolissent une partie de la maison. Cela complique douloureusement la position pour ma chère malade. »

C'est à cette lettre que nous avons répondu immédiatement par le télégramme que l'on sait. Hélas! au moment où nous le faisions partir, madame Jaques avait déjà quitté ce monde depuis quelques heures. Écoutons M. Morin raconter ses derniers moments.

Dagana, 24 mai 1885.

« Mes chers parents,

Vous ne recevrez pas autre chose de moi par ce courrier que quelques détails sur la foudroyante nouvelle que vous savez déjà : la mort de madame Jaques. Je suis arrivé ici le dimanche matin et n'ai eu depuis cet instant qu'une idée, la ramener à Saint-Louis pour s'y rétablir ou non, mais avec d'autres médecins autour de moi; les souffrances ont été tellement vives jusqu'au mercredi matin qu'impossible d'y songer. Le 22, un bateau à vapeur qui ne devait monter que jusqu'à Richard-Toll a été envoyé par le gouverneur pour la chercher. Il est arrivé le soir à 6 heures. Nous avons tout préparé pour embarquer madame Jaques. Au dernier moment elle a eu une faiblesse et j'ai dû dire à ce pauvre homme que c'était impossible; elle serait morte avant d'arriver au bateau. J'ai été dire au capitaine d'attendre au lendemain, et dans la nuit, à 2 heures et demie, elle est morte sans souffrance, mais après avoir beaucoup souffert toute la semaine. C'était la dysenterie. C'est si dur de sentir à ce point-là son impuissance.

Madame Jaques a été admirable et son mari aussi. Le

vendredi matin, pendant que l'*Akbah* était en route pour venir, elle nous a dit que c'était fini, a prié avec nous et pour nous, et nous a dit : « Eh bien, maintenant, je suis prête à tout. Peut-être j'irai à Saint-Louis. Plus probablement je mourrai ici. »

Nous l'avons ensevelie dans le cimetière du poste à cinq heures du soir le même jour. C'est moi naturellement qui ai fait le service. Je reste avec ce pauvre Jaques encore quelques jours. Puis il me faudra rentrer. C'est bien sérieux. Je viens d'écrire à M. Chollet père une longue lettre. Passez celle-ci à M. Boegner, à qui je n'aurai probablement pas le temps d'écrire ; je pense lui télégraphier. Nous expédions aujourd'hui Samba porter notre courrier à Saint-Louis. J'espère que vous avez bien reçu la lettre par laquelle je vous annonçais mon départ pour Dagana après la dépêche de Jaques du 15. Il y a neuf jours que nous ne savions pas à Saint-Louis que madame Jaques fût indisposée, et depuis vingt-quatre heures déjà elle dort dans le cimetière de Dagana !

Je n'écris à personne. Pardon à tous. Je me porte très bien et ne suis pas incommodé par la chaleur qui est très forte. 36, 37, 38, 39, 40 degrés. »

Votre Jean.

« Nous ne savons ni le jour ni l'heure ! »

Citons enfin ces quelques lignes, où M. Morin exprime aux parents de madame Jaques les sentiments qu'elle avait su inspirer à tous ceux qui l'entouraient :

« Laissez-moi vous dire quelle respectueuse et cordiale ad-
« miration nous avions, mon collègue Mabille et moi, pour
« madame Jaques, et quelle profonde douleur nous a rem-
« pli le cœur à tous deux, à ce coup si subit. Notre pauvre
« collègue a bien besoin de sympathie et d'affection dans
« ces jours si sombres. Nous prions Dieu de nous permettre
« de soulager sa peine amère de toutes nos forces. »

Ajoutons que, sitôt la nouvelle du malheur qui frappe notre mission connue, nous avons reçu de nombreux et touchants témoignages de sympathie. Nous en remercions nos amis, et nous recommandons une fois de plus à leur intercession notre frère affligé et notre mission du Sénégal si éprouvée, afin qu'à ces douloureuses semailles réponde bientôt une glorieuse et riche moisson.



Une lettre de M. JAQUES

Au moment de mettre sous presse, nous recevons le courrier du Sénégal. Nous extrayons les lignes suivantes d'une lettre de M. Jaques.

Dagana, 4 juin 1885.

Bien cher et honoré Directeur,

Les voies de Dieu ne sont pas nos voies et elles sont amour et miséricorde envers les siens. Peu d'heures avant d'expirer, alors qu'elle était en pleine possession de ses facultés, ma bien-aimée compagne, après m'avoir regardé avec une expression d'ineffable tendresse, s'écriait, les yeux levés au ciel : « O Dieu, ta volonté est bonne, agréable et parfaite ! » Voilà la parole à laquelle je me tiens, je me cramponne. O Dieu, ta volonté est bonne ! Je ne vais pas plus loin. La force et les consolations du Seigneur se déploient dans mon extrême faiblesse. Que son saint nom soit béni !...

Tout semble avoir été réuni pour rendre plus douloureuse sa situation : les fatigues du départ, une installation excessivement défectueuse, les chaleurs torrides que nous avons éprouvées et qui ne lui laissaient aucun repos la nuit, une maladie par elle-même extrêmement pénible qui, après la rechute dont je crois vous avoir parlé, est devenue atrocement douloureuse ; les réparations que l'on faisait à la maison, l'éloignement du médecin du poste, le manque des ressources les plus élémentaires.

Oh ! quelles souffrances ! Par moments elle se tordait dans mes bras, tout son corps tremblait; nous ne pouvions que crier à Dieu avec larmes de lui venir en aide. Il nous a merveilleusement exaucés. Elle a été d'une patience et d'une force d'âme admirables, d'une sérénité que rien n'a pu troubler ; elle était même souriante lorsqu'elle avait un peu de répit, m'encourageant et me rappelant les bonnes promesses de Dieu ; elle priait beaucoup. Elle m'a dit plusieurs fois qu'elle n'éprouvait aucune crainte, que sa paix était parfaite; elle a eu, me dit-elle, dans ses derniers jours, des moments de communion avec Jésus d'une inexprimable douceur. Son unique regret était de me laisser seul, non pas absolument seul, pourtant, puisque le Seigneur est là.

Après l'expédition de ma lettre du 5 mai, lorsque je vis que son état, stationnaire depuis quelques jours, commençait à empirer, je télégraphiai à M. Morin de venir. Elle n'avait pas consenti à ce que je le fisse plus tôt. Il arriva par la première occasion et fut ici le dimanche 17 au matin. Il a fait tout ce qu'il était humainement possible de faire. A vues humaines, il aurait fallu pouvoir descendre plus tôt à Saint-Louis, mais nous n'avons eu aucune occasion depuis l'aviso qui avait amené le gouverneur, et, à ce moment-là, la situation était plutôt rassurante. Sur la demande de M. Morin, le gouverneur a autorisé l'*Akbah*, citerne flottante à hélice qui amène à Saint-Louis de l'eau douce, à venir chercher ma chère malade jusqu'à Dagana. Tout était prêt pour ce départ. Quand j'ai voulu la porter sur le matelas qui devait la recevoir pour aller à bord, elle s'est évanouie dans mes bras. Il était huit heures du soir. A partir de ce moment elle a été s'affaiblissant. Jusqu'à dix heures ou dix heures et demie elle me connaissait encore. Je lui rappelais de temps à autre les magnifiques paroles du Seigneur. Quelle nuit ! Elle n'a pas eu d'agonie ni de râle. Elle avait demandé une fin paisible et sans souffrance et elle l'a obtenue. A 2 heures du matin, le 23, veille de la Pentecôte, elle a poussé quel-

ques soupirs, puis sa respiration s'est éteinte ; elle entrait dans la gloire, elle contemplait son Sauveur qu'elle a tant aimé, qu'elle a si fidèlement servi et pour lequel elle a donné joyeusement sa vie. Oh ! que de prières en faveur des siens, en faveur de notre œuvre missionnaire, des malheureuses victimes de l'intempérance dont elle s'était occupée avec tant d'amour, en faveur de ce pays déshérité et de ces populations sans Dieu et sans espérance ! Que ces prières soient exaucées, et elles le seront, et il y aura une riche rosée de bénédictions envoyées du ciel.

Chaque jour je réalise davantage la perte que j'ai faite, je n'ose pas entrevoir l'avenir, je vis au jour le jour. M. Morin est resté avec moi jusqu'à aujourd'hui ; il m'a bien aidé pour la réception de la maison missionnaire qui est arrivée en partie pendant la maladie de ma chère femme, en partie avant-hier 2 juin, et que j'espère pouvoir emmagasiner complètement avant les pluies qui sont imminentes.

L. Jaques, pr.

Nous avons reçu la lettre de faire part annonçant la mort de madame Jaques. Le passage qui y est inscrit est cette parole bien connue de l'Ecclésiaste : « Souviens-toi de ton Créateur pendant les jours de ta jeunesse avant que les jours mauvais viennent. » Peu avant sa fin, madame Jaques avait exprimé cette pensée, qu'il était bon d'avoir donné son cœur à Dieu bien longtemps *avant* les jours de lutte et de souffrance.



DAGANA

Dagana n'est pas, comme on pourrait le croire, un endroit particulièrement malsain. Voici, à ce sujet, quelques lignes de M. Morin, qui vient d'y passer trois semaines :

« Dagana est un endroit très agréable à habiter, plus

chaud que Saint-Louis, mais on n'est pas obligé d'y être toujours habillé et cravaté, comme au chef-lieu. Je courais toute la journée avec un pantalon de calicot, un gilet de flanelle et une veste légère. Le fleuve est très beau, et l'eau toujours douce. »

M. Morin dit encore : La mort de madame Jacques est le premier décès d'Européen à Dagana depuis 1878; et elle a succombé à une maladie dont les blancs meurent relativement très rarement ici.



LESSOUTO

LES DONS POUR LES AFFAMÉS

Nous ne nous étions pas trompé en annonçant l'excellent effet que produirait sur nos frères du Lessouto la nouvelle des souscriptions reçues pour les victimes de la disette. Leur correspondance en contient des preuves nombreuses. Nous nous contenterons d'emprunter à la lettre annuelle de la Conférence au Comité le passage relatif à ces souscriptions. C'est l'expression collective et officielle du sentiment de nos missionnaires du Lessouto :

« Ah ! messieurs, avec quelle émotion nous avons vu venir ces secours qu'un appel de votre part avait fait affluer dans notre caisse ! Combien nous bénissons Dieu d'avoir des amis qui, quand nous sommes dans la peine, savent faire de véritables sacrifices pour nous soulager et nous confient la douce tâche d'être les distributeurs de leurs offrandes !

« Nous nous sommes efforcés de faire bon usage de ces fonds de secours pour les affamés ; nous avons constaté qu'en ce moment même, les besoins n'étaient pas pressants et que certains districts étaient à l'abri du besoin, grâce à de bonnes récoltes de sorgho et de maïs. Le moment difficile à traverser, ce seront les mois de septembre, octobre et novembre, pendant lesquels beaucoup de personnes auront

réellement de la peine à vivre, les récoltes étant à peu près nulles dans tout le bas Lessouto. C'est en vue de cette éventualité que nous avons fait sur les 10,000 francs un prélèvement de 5,750 francs que nous avons répartis entre les diverses stations en proportion de l'étendue des besoins que nous pouvons prévoir dès à présent. Le reste de la somme sera mis de côté comme réserve et sera administré par notre commission exécutive, à laquelle devront être adressées toutes les nouvelles demandes de secours.

« Veuillez, messieurs, recevoir nos plus chaleureux remerciements et être nos interprètes auprès des Eglises de France pour les remercier de leur générosité et de leur empressement à nous venir en aide. Nous ne saurions assez dire combien nous avons été touchés de cette nouvelle marque de la sympathie qu'elles éprouvent pour la mission du Lessouto. Que Dieu les bénisse pour leur charité. »

On sait que les 10,000 francs dont parlent nos missionnaires ne représentent pas le produit total de la collecte pour les affamés. Ce produit a dépassé 15,000 francs. Il est vrai que dans ce chiffre sont comprises quelques sommes assez fortes reçues pour les deux stations de Léribé et d'Hermon. Le surplus sera mis en réserve pour les moments de détresse qui pourront se produire dans l'avenir.

Quelques décisions de la Conférence de Mabouléla.

La Conférence a pris pour le placement des missionnaires les décisions suivantes. M. Daniel Keck, ayant donné sa démission du poste de Thaba-Bossiou, a été placé pour deux ans à Maboulêla, en attendant qu'une résolution définitive soit prise au sujet de cette dernière station. Thaba-Bossiou se trouvant vacant, M. Jacottet a été invité à s'y établir et à faire de la vie missionnaire pratique un apprentissage dont lui-même reconnaissait la nécessité. M. Bertschy, ainsi que nous l'avons

dit il y a un mois, a été invité à se rendre à Massitissi pour y faire son stage préparatoire sous la direction de M. Ellenberger. La fondation du poste à établir dans les Maloutis, près de la montagne de Moorosi, lui sera confiée aussitôt après ce stage terminé. Quant à M. Cochet, il reste chargé du relèvement de la station de Matatiélé, qui doit être déplacée et reconstruite plus avant dans les montagnes.

La Conférence s'est longuement occupée de la question du pastorat indigène. Elle en a consacré le principe par un vote solennel; quant aux voies et moyens, n'ayant pas sous la main d'homme disponible pour prendre la succession de M. Krüger, elle a décidé de se contenter, pour le moment, de développer l'école biblique ou école d'évangélistes de Morija. C'est là une solution provisoire d'une question qui reste à l'ordre du jour de la Conférence et du Comité.

Voici encore quelques décisions importantes et destinées à donner plus d'unité à l'œuvre missionnaire et à la constitution des Eglises. Nous laissons à nos missionnaires le soin de les exposer :

« Si maintenant nous passons des missionnaires à leur œuvre elle-même, nous avons à vous signaler les mesures que nous prenons pour consolider nos Eglises, leur donner plus de cohésion et plus d'unité, et en même temps pour assurer à notre activité dans leur sein une marche plus uniforme. A cet égard, nous avons pris cette année une série de décisions qui ne seront pas sans exercer, chacune à sa manière et dans la mesure de son importance, une bonne influence sur la marche et la vie de nos Eglises.

« C'est d'abord un projet de liturgie qui nous a été soumis et qui restera à l'étude, pour être modifié ou complété, jusqu'à l'année prochaine. Nous nous occupons ensuite d'amender, à l'usage de nos catéchumènes, les catéchismes historique et doctrinal que nous possédons et qui, sous certains rapports, nous semblent susceptibles d'être améliorés. C'est ensuite un travail de M. Mabille sur la revision de nos règle-

ments disciplinaires destiné à donner à la pratique des missionnaires un caractère plus uniforme et à adapter notre discipline ecclésiastique aux besoins du moment actuel. Ce travail a donné lieu à un échange de vues intéressant, mais sera examiné à nouveau et de plus près lors de notre prochaine réunion. Bien plus, M. Ellenberger nous promet une étude considérable sur tout ce qui concerne la discipline de nos Eglises, leur constitution, leur organisation et leurs règlements qui, jointe à celle de M. Mabille, deviendra un véritable manuel de prudence missionnaire dont nos jeunes collègues et tous ceux qui sont engagés dans l'œuvre du Lessouto tireront grand profit.

« Enfin, nous venons d'adopter un système de visites ou d'inspections de nos Eglises, par lequel chaque Eglise serait, dans le cours de deux années, visitée par deux missionnaires nommés par la Conférence, visite qui aurait pour objet : l'inspection des bâtiments appartenant à la Société, celle des registres de l'Eglise, de l'état des collectes, de la situation morale et religieuse du troupeau, et éventuellement celle de l'état des écoles, etc., etc., donc en général de tout qui se rattache à l'existence d'une Eglise. Faites avec soin, ces inspections pourront avoir une bonne influence sur les Eglises qui en seront l'objet, et établir entre nos troupeaux des liens dont nous déplorons souvent l'absence. »

UNE IMPORTANTE NOUVELLE

concernant le chef Khama et le Zambèze.

Nous avions lu, dans l'*Argus* du Cap du 6 mai, que le farouche Lo-Bengula et ses Matébélés paraissaient se préparer à attaquer Shoshong et le grand ami de M. Coillard, le chef Khama.

Nous étions disposés à le croire, attendu que notre frère nous avait écrit, le 9 décembre, que les Barotsis se dé-

fiaient beaucoup, dans ce moment-là, des Matébélés et de Robosi, qui s'était réfugié de leur côté après avoir été expulsé de sa capitale.

L'*Argus* du 20 mai vient de nous apporter une nouvelle rassurante et en même temps d'une grande portée en ce qui concerne l'avenir des régions du Zambèze.

Le général Warren, chargé, comme on le sait, de régler les questions pendantes entre le gouvernement du Transvaal et les Béchuanas, ayant été informé des intentions des Matébélés, s'est hâté de partir pour Shoshong avec une escorte. Khama l'a reçu comme un libérateur, et, après un sérieux entretien, auquel deux mille de ses sujets ont pris part, il a accepté un protectorat et a proposé de réserver, dans ce but, une partie de son pays pour lui et ses sujets.

« Tout le reste, qui est fort étendu et d'une grande valeur, il le met à la disposition du gouvernement anglais pour y placer des colons (*settlers*). Son territoire s'étend jusqu'au Zambèze. Il a été fort surpris qu'on eût parlé du vingt-deuxième degré. Il ne reconnaît pas de ligne limitant son pays, qui va droit jusqu'au Zambèze. Il demande qu'on s'en tienne à ses frontières. Il a une entière confiance dans le gouvernement anglais, et il croit que, si des fermiers anglais s'établissent chez lui, ses sujets et lui s'instruiront (*he and his people can learn from them*). Il demande avec instance que les lois qu'il a faites pour prévenir l'importation des liqueurs fortes soient maintenues; il demande aussi qu'on ne considère pas son pays comme pouvant être mis en vente. Il n'aurait fait de telles propositions à aucun autre gouvernement que celui de l'Angleterre. »

On ne s'étonnera pas si l'éditeur de l'*Argus* termine son article en disant : « Jamais, jusqu'à ce jour, une offre aussi magnifique n'avait été faite en Afrique. »

Un M. Baden-Powell s'est chargé de préparer un rapport sur les ressources et l'état (*circumstances*) du pays. Un major Edwards a été député chez les Matébélés pour aller appren-

dre à Lo-Bengula que le protectorat anglais s'étend d'ores et déjà sur le pays de Khama. Le cas était pressant, car on assurait que les Matébélés étaient arrivés au lac Ngami, à travers le territoire de Khama.

E. C.

TAÏTI

UNE VISITE PASTORALE AUX ILES SOUS LE VENT

Papéété, Taïti, le 11 avril 1885.

Très honoré directeur,

Permettez-moi de vous adresser une relation d'une visite que j'ai été appelé à faire récemment aux îles sous le Vent, à 125 milles dans le nord-ouest de Taïti. Depuis un an, les îles de Raïatéa et de Tahaa se trouvent privées du ministère de M. le missionnaire A. Pearse, qui est rentré en Europe, en congé, avec sa famille. En son absence, ses collègues, MM. Green et Cooper, se rendent de temps à autre dans ces îles pour y régler les points de discipline qui se présentent et célébrer dans les Eglises les sacrements du baptême et de la sainte Cène. Sur la fraternelle demande de ces derniers, j'ai accepté d'aller y présider ces saintes cérémonies dans le courant de mars. Je l'ai fait avec un plaisir d'autant plus grand que, depuis plusieurs années, je n'avais pas eu le privilège de visiter les îles sous le Vent, où j'avais éprouvé jadis, pendant deux anciennes excursions, des jouissances profondes.

Je devais me trouver dans l'Eglise de Raïatéa le deuxième dimanche de mars, mais les navires qui faisaient ordinairement voile vers cette île au commencement de chaque mois s'étant trouvés en retard, j'ai été empêché d'arriver le jour indiqué. Ce n'est que le jeudi, 12 mars, que j'ai pu me mettre en route, à bord de la goélette *Dolly*, commandée par le capitaine Higgins.

A neuf heures et demie du matin, l'ancre est levée, et, sous la pression d'une douce brise d'est, nous traversons paisiblement la rade. Je vois, en passant devant le temple indigène, la foule de nos enfants qui viennent de sortir de la classe religieuse du jeudi et qui remplissent la route le long de la plage. Mes collègues, qui me remplacent dans mes divers services pendant mon absence, agitent leur mouchoir en signe d'adieu, et bientôt la *Dolly* franchit la passe, sur les bords de laquelle viennent briser, sous forme d'écume éblouissante, les grandes lames de la mer.

A droite, sur les récifs, à 150 mètres, gisent les restes d'un navire allemand, le *Weser*, que les calmes et les courants du large firent échouer à cet endroit, il y a huit mois, et que nous vîmes s'abîmer, non sans un serrement de cœur.

Le temps est admirable. La ville de Papéété et les coteaux boisés qui l'entourent resplendissent dans une radieuse lumière. Quelques nuages, d'un blanc éclatant, font, dans les hauteurs de l'espace, ressortir le bleu immaculé du ciel. La scène est d'une telle splendeur par cette radieuse matinée de mars, que l'âme se sent extraordinairement joyeuse.

Tandis que la *Dolly* sillonne doucement la mer azurée, faisons un peu connaissance avec nos co-passagers : là, à l'ombre de la grand'voile, assise sur un châle et appuyée sur des coussins, est une jeune dame qui va rejoindre son mari, le surintendant d'une maison de commerce à Raïatéa. Elle commence à ressentir le mal de mer. Son enfant, une charmante fillette d'environ deux ans, longtemps inquiète à cause du malaise qu'elle éprouve, finit par s'endormir à côté de sa maman. Le soleil qui s'élève va les atteindre de ses brûlants rayons. Nous réussissons à ramener leur installation sous l'ombre fraîche de la grand'voile, en tirant le châle un ou deux mètres plus près de l'arrière du navire.

A l'ombre du roof de la cuisine, sur une natte étendue, se trouve la famille d'un Français catholique, qui va, avec sa femme et cinq enfants dont le dernier a quinze jours, pren-

dre du service dans la maison de commerce mentionnée plus haut. Il me raconte tout au long ses pérégrinations : il a habité plusieurs années à Rarotonga, où il a vécu comparativement dans une grande aisance. Il loue sans réserve les missionnaires qu'il a connus autrefois dans cette île, MM. Chalmers et Harris, de la Société de Londres. Rien n'égalait leur bonté pour les indigènes, dont ils guérissaient les maux physiques aussi bien que les maux spirituels. (M. Chalmers, qui a quitté Rarotonga depuis une quinzaine d'années, a eu l'honneur d'être un des pionniers de l'Evangile en Nouvelle-Guinée, où une œuvre admirable a déjà été accomplie sous sa direction ; M. Harris a été remplacé l'année dernière à Rarotonga par un jeune missionnaire plein de dévouement, M. Hutchin.)

Mon interlocuteur me dit qu'en quittant Rarotonga, M. Chalmers n'a pas emporté un sou, et qu'il a même refusé 1,000 dollars que lui offraient les habitants, en reconnaissance pour ses services. J'observe que ce n'est pas pour faire fortune que les missionnaires de Jésus-Christ s'en vont planter leurs tentes dans les îles de l'Océan et ailleurs. M. A., en venant à Taïti, a fait une bien mauvaise affaire. Forcé, dit-il, de se mettre en service dans un débit de boissons, il y a perdu ses économies, et maintenant il hait le métier d'enfer qu'il a eu le malheur de faire pendant deux ou trois ans. Je l'en félicite, et lui souhaite le succès dans la situation nouvelle qu'il va désormais occuper.

L'île de Mooréa, dont la plage n'est maintenant qu'à cinq ou six milles de nous, découpe sur le ciel ses crêtes rocheuses. Ses plus hauts sommets disparaissent dans les nuages. Hélas ! Mooréa est en deuil aujourd'hui, et plus particulièrement le district de Haapiti, situé au delà des rochers escarpés qu'on voit dans le sud-ouest de l'île. Hier, l'excellent pasteur auxiliaire de ce district a été rappelé à Dieu après une courte maladie. M. Brun a dû s'y rendre ce matin, pour présider le service funèbre. Le pasteur Teraïharoa fut un énergique

serviteur de Christ, heureux de dépenser ses forces et ses lumières dans l'œuvre de l'Evangile. Il le faisait avec intelligence, persévérance et douceur; aussi était-il bien aimé de ses paroissiens, qui le pleurent maintenant avec les plus sincères regrets. Que Dieu leur suscite un nouveau conducteur spirituel aussi bien qualifié que celui qu'ils ont perdu!

Dans l'après-midi, la brise fraîchit, et la mer, d'abord très calme, devient peu à peu agitée. Les sauts que fait la *Dolly* sont de plus en plus brusques. Des nuages noirs s'amoncellent dans toutes les directions. Nous voyons dans le lointain trois trombes se former. Heureusement, elles se dissipent avant que les sombres colonnes de nuages et d'eau aient rejoint la surface de la mer. Sans cela, elles nous auraient fait courir quelques dangers. Vers dix heures du soir, le capitaine, qui a surveillé constamment la formation d'un redoutable orage venant du nord, donne l'ordre d'amener toutes les voiles. L'ordre était opportun : à peine la manœuvre est-elle exécutée, qu'un vent impétueux fond sur nous. Nattes et oreillers sont précipités dans la cabine, où les dames et les petits enfants vont se blottir. Pendant quelques instants, une pluie diluvienne inonde notre esquif, que les vagues ballottent avec furie.

Après l'orage, vers onze heures du soir, étendu sur une caisse à l'arrière du navire, je réussis à m'endormir; mais quel sommeil! quel rêve! Je suis à Papéété. Chose étrange, une force inconnue me soulève au-dessus du sol. A chaque instant je perds pied et je suis transporté à gauche, à droite, dans tous les sens. La ville entière accourt pour voir ce prodige, tant la nouvelle s'est répandue en un clin d'œil. On dit partout que je suis possédé d'un esprit qui me transporte ici et là avec une irrésistible force; chacun veut me voir; la foule m'entoure, me demande ce qui m'est survenu. Soudain je suis enlevé à plusieurs mètres de hauteur. Un officier, qui veut me retenir par le bras, est entraîné avec moi. A un autre moment, je suis lancé contre la foule, qui recule

effarée. Dans la maison, à table, sur la rue, partout cette puissance occulte m'enlève et me transporte en tous sens. Je vois ma carrière rompue, car désormais je ne pourrai plus monter en chaire, présider un service quelconque sans risquer d'être tout à coup enlevé de ma place et transporté inévitablement au-dessus de la tête de mes auditeurs. Tandis que je fais ces tristes réflexions sur ma situation étrange, qui me paraît, hélas! bien confirmée, j'entends soudain un grand bruit de manœuvres à bord du navire; je me réveille, et je trouve aussitôt l'explication de mon affreux rêve : me croyant à terre, j'y subissais tous les mouvements capricieux de la goélette que les vagues transportaient, avec une puissance irrésistible, dans toutes les directions. Quel plaisir de revenir à soi-même et d'échapper, comme par un coup de baguette magique, à la triste existence à laquelle je m'étais si bien cru condamné!

A la pointe du jour, le 13 mars, nous sommes à une faible distance de la partie nord de l'île de Huahine. Le capitaine, qui craint d'être retenu dans le port plus longtemps qu'il ne le voudrait s'il y jette l'ancre, se décide à virer de bord, à côtoyer l'île par le sud et à aller directement à Raïatéa. La brise est toujours forte et la mer houleuse, ce qui rend la navigation peu agréable. A midi et demi, nous avons franchi les 25 ou 30 milles qui séparent Huahine de Raïatéa, et nous entrons heureusement au port d'Uturoa, après une traversée de vingt-sept heures depuis Papéété.

Je suis heureux d'assister à une réunion de l'Eglise au temple, à deux heures de l'après-midi. Mon intention est de passer le dimanche 15 mars avec l'Eglise de Tahaa, et le dimanche 22, avec celle de Raïatéa. Mais, après informations prises, je suis obligé, à regret, de reconnaître que je serai peut être retenu un mois et demi aux îles sous le Vent, si je ne profite pas de l'occasion qui s'offrira à moi, le 18 mars, de rentrer à Taïti. Ne pouvant consentir à être absent si longtemps, je prends la résolution d'aller distribuer

la sainte Cène à Tahaa, le dimanche 15, dans la matinée, et, l'après-midi du même jour, à Raïatéa. Je prie le jeune roi, Ariimaté, qui va se rendre à Tahaa, d'inviter les diacres de cette île à m'envoyer, dès le samedi, une embarcation, de manière à me permettre d'y aller passer la nuit et de me trouver prêt le dimanche matin à présider le service religieux.

M. George Platt, fils de l'ancien missionnaire de ce nom, et diacre de l'Eglise de Raïatéa, passe avec moi une partie de ma première soirée dans le grand presbytère désert de M. Pearse. Harassé de fatigue, je veille peu tard, et je vais essayer de trouver quelque repos dans le sommeil. Je n'y réussis guère : une tempête furieuse se déchaîne au dehors. Le vent et la pluie, qui s'abattent avec violence sur la toiture, font gémir les charpentes. Un bardeau a été enlevé par la rafale, juste au-dessus de mon lit, et la douche qui se précipite par la malencontreuse ouverture n'est pas longtemps à me faire déguerpir. Nuit fâcheuse, qui me laisse bien peu frais et dispos au matin. La tempête n'a pas cessé. Le canal qui sépare Tahaa de Raïatéa est agité comme la haute mer. Il serait dangereux de se mettre en route sur un navire quelconque pour se rendre à Tahaa. Les coups de vent et les rafales de pluie qui se succèdent toute la journée du samedi m'ôtent tout espoir d'aller passer la nuit dans cette île. Je suis forcé de céder aux éléments en tourmente et je dois me résigner à attendre le dimanche matin pour essayer de traverser le canal. Pendant la nuit du samedi, la tempête a cessé. Le dimanche, à l'aube, le bras de mer est calme comme un lac. A six heures, je monte avec quelques jeunes gens sur une embarcation pontée; nous hissons notre voile et, vers huit heures, nous abordons à Tahaa, non loin du temple où le peuple est réuni pour le premier service du saint jour.

S'il plaît à Dieu, je vous adresserai, par le prochain courrier, la suite de ce récit. F. Vernier.

Témoignages rendus par les chrétiens de Mooréa à deux de leurs pasteurs.

Papétoaï (Mooréa), ce 10 avril 1885.

Monsieur A. Boegner, directeur de la Maison des missions.

Cher frère,

Vous lirez avec intérêt ces témoignages rendus à la piété et à l'activité chrétiennes de deux pasteurs de Haapiti qui ont quitté ce monde, l'un à la fin de l'année dernière, et l'autre au commencement de celle-ci.

Haapiti, 12 janvier 1885.

Monsieur Brun, pasteur.

Notre ami, le pasteur Téoru, nous a dit adieu. Son départ a été très édifiant, parce que c'était un fidèle serviteur de Dieu, travaillant à l'avancement du règne de Christ à Haapiti et ailleurs, avec un zèle infatigable.

Voici l'œuvre accomplie par ce ministre de l'Evangile pendant son séjour ici-bas :

Il apporta la bonne nouvelle du salut d'abord aux païens.

Il l'annonça ensuite, avec beaucoup de puissance, à Taïti et à Mooréa.

Il enseigna les enfants de Haapiti le dimanche, à titre de pasteur, et les autres jours à titre d'instituteur.

Il instruisit avec ardeur beaucoup de monde dans son école biblique, où il recevait les fidèles et les infidèles.

Il visita les gens de Haapiti, membres de l'Eglise ou non, consola les affligés et exerça la charité envers les pauvres.

Il fit du bien à son père, à sa mère et à toute sa famille.

Il prononça, peu d'instants avant sa mort, quelques paroles édifiantes ; aux membres de l'Eglise qui l'entouraient de leur sympathie, il dit : « Du courage, et retenez fermement la foi en Christ jusqu'à la fin. »

Il termina sa carrière terrestre en s'écriant : « Voici le chemin de la foi qui, par la mort, nous conduit au royaume de Dieu. »

L'Eglise et la paroisse assistèrent à son enterrement.

Les bonnes œuvres et la fin triomphante de ce cher pasteur servirent de textes à des exhortations très pressantes adressées à ceux qui avaient si souvent entendu sa voix.

TERIIHOU A MAHURU,
Pasteur à Haapiti.

Haapiti, 12 mars 1885.

A monsieur Brun, président du Conseil d'arrondissement de Mooréa.

Salut !

Voici les qualités de notre cher pasteur Teriihou a Mahuru, et le bien qu'il fit à sa paroisse :

Il était très humble. Il éprouvait du respect pour les autorités, pour son père, pour sa femme et pour les gens les moins considérés.

Il avait un cœur très affectueux.

Il s'aima lui-même en entrant dans l'Eglise (1). Sa repentance fut sincère, et il se dépouilla de lui-même pour faire entièrement la volonté de son Maître.

Il aimait tout le monde et s'efforçait d'attirer beaucoup d'âmes dans le royaume de Dieu.

Il aimait les membres de sa famille et ses parents, qu'il attira à Christ en exerçant sur eux une bonne influence.

Il aimait Dieu.

Il fit la volonté du Seigneur jusqu'au moment où il fut nommé diacre. Il s'acquitta de cette charge avec zèle, et lorsque son père, vieux, usé, tomba malade, il l'aida dans l'accomplissement de son œuvre pastorale.

(1) L'Eglise comprend les communiants, et la paroisse tous les protestants, fidèles et infidèles.

Il commença à diriger une école biblique et s'en occupa avec activité. Bientôt la paroisse le choisit comme pasteur suffragant. Il embrassa cette vocation avec ardeur. Que de bien ne fit-il pas ! Grâce à lui, trois écoles bibliques furent organisées et des hommes pieux et capables placés à leur tête; une grande maison fut construite en vue de certaines réunions de l'Eglise ou de la paroisse. C'est surtout le jour de la célébration de la sainte Cène que se manifestait l'efficacité de son ministère : souvent, de nouveaux convertis participaient pour la première fois à ce pieux sacrement, à la grande joie de l'Eglise.

Tout le monde l'appréciait. Les autorités, les pasteurs taïtiens et les pasteurs étrangers éprouvaient pour lui une grande estime.

Il faisait aussi du bien à beaucoup de gens, au point de vue temporel : il donnait de l'argent aux pauvres, de la nourriture aux infirmes et aux vieillards et des vêtements à ceux qui, faute de cela, n'assistaient pas aux services religieux.

Maintenant, son œuvre est achevée.

Voici quelques-unes des paroles d'encouragement qu'il nous a laissées le jour de sa mort : « Le temps est court. — Du courage ! — Retenez fermement les paroles que je vous ai enseignées au nom du Seigneur. — Comme j'ai agi, agissez de même. — Je suis heureux de partir avant vous et d'aller là-haut, où je vous reverrai un jour. — Laissez-moi, ne me retenez plus. »

Quand il eut dit cela, il s'endormit de son dernier sommeil.

Salut dans le Seigneur.

Signé : LES DIACRES de Haapiti.

Je n'ajouterai que peu de mots à ces deux témoignages si simples, si concis et si édifiants.

Téoru était un ancien pasteur que notre cher collègue,

M. Green, avait instruit dans son école de théologie de Tahaa. Depuis longtemps, il habitait Haapiti, district de Mooréa, où il dépensait ses forces et déployait les ressources de son talent pour avancer le règne de Christ. Les services qu'il a rendus à cette paroisse, grâce à son zèle, à son instruction et à son humilité, sont très grands. Il attira beaucoup d'enfants à l'école du dimanche par sa manière d'enseigner qui était très intéressante. Avec quelle force et quelle éloquence il prêchait la parole de Dieu! Ses sermons étaient toujours instructifs et son langage élégant, incisif et coloré. Il savait tirer un excellent parti de la connaissance remarquable qu'il avait des saintes Ecritures.

Il était gai, bienveillant, hospitalier, aimable, spirituel, mais peut-être un peu trop enclin à la plaisanterie et à la familiarité. Je l'aimais beaucoup et éprouvais pour lui une bien vive sympathie. Pendant ses dernières années, il eut beaucoup à souffrir : sa patience, son courage, sa foi furent soumis à une rude épreuve; mais, Dieu soit loué! il combattit le bon combat de la foi jusqu'à la fin.

Hélas! c'est au moment où il construisait une maison, belle et spacieuse, pour recevoir ses chers élèves, qui devenaient de plus en plus nombreux, que le Seigneur l'a pris à Lui. Son Maître, après l'avoir délivré de ses tribulations, l'a introduit dans le séjour où Jésus était allé lui préparer une place, et où son activité et son amour de la volonté divine se manifesteront dans une harmonie de plus en plus parfaite. Mais ici-bas, le vide laissé par son départ se fera longtemps sentir.

Teriihou a Mahuru, fils du fidèle Ita, n'exerçait les fonctions de pasteur suffragant de son père que depuis trois ans environ. Que de bien n'a-t-il pas fait avant et surtout pendant ce petit espace de temps! C'était le serviteur de Dieu qu'il fallait à la tête de la paroisse de Haapiti. Bien des qualités se trouvaient réunies dans ce cher collègue : il était bienveillant, hospitalier, doux, franc, énergique, travailleur,

organisateur, conciliant, fidèle, zélé, charitable, désintéressé, gouvernant bien sa famille, instruit, sérieux et humble. Il jouissait partout d'une bonne réputation.

Il ne tenait pas assez compte de sa constitution maladive. Aussi a-t-il été promptement ravi à sa famille et à son troupeau. Il n'avait pas encore quarante ans. C'était pour nous un collègue bien-aimé et un ami véritable. Il s'écoulera beaucoup d'années avant qu'on l'oublie à Taïti, et surtout à Mooréa ; quoique mort, il parlera longtemps encore.

L'Eglise de Haapiti, sous son ministère, semblait avoir atteint à l'apogée de sa prospérité spirituelle.

Veuillez agréer, cher frère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

P. Brun, pasteur.



L'Église de Mooréa au comité auxiliaire de dames.

Le comité auxiliaire de dames avait remis à M. Brun, lors de son départ, des vases de communion pour l'Eglise de Mooréa. Voici en quels termes cette Eglise exprime sa reconnaissance pour ce don.

Papétoaï (île Mooréa), ce 6 mars 1885.

A madame la présidente du comité des missions des dames et aux chères sœurs de ce comité.

Salut dans l'amour de Dieu.

Il y a longtemps que nous avons décidé qu'une lettre vous serait écrite pour vous remercier touchant les belles coupes que vous nous avez envoyées pour la célébration de la sainte Cène, qui a lieu parmi nous une fois par mois et qui est pour nous une source de joie, de force, de paix et d'amour.

Ce témoignage d'affection que madame Brun, notre nou-

velle mère en Christ, nous a remis de votre part a vivement ému nos âmes.

Grande est notre joie de sentir que nous avons en France des frères et des sœurs qui nous aiment et qui prient pour nous, et que nous sommes membres du même corps, du corps glorieux du Sauveur.

Nous vous aimons aussi et prions pour vous.

Que Dieu veuille répandre sur vous, bien chères sœurs, sa grâce, sa paix et ses bénédictions.

Le règne de Christ parmi les païens nous intéresse, aussi dès que l'un de nous sera prêt à aller chez les peuples qui ignorent le beau nom de Christ, nous le soutiendrons de nos prières et de notre argent.

Nous sommes en train de recueillir de l'argent dans notre propre paroisse pour la construction de notre temple en pierres de taille que la piété de nos ancêtres a jadis élevé à la gloire de Dieu.

Nous avons reçu madame Brun avec joie, et nous pensons qu'elle marchera sur les traces saintes de la servante du Seigneur qui nous a fait tant de bien et que Dieu a prise dans son royaume.

Nous bénissons le Seigneur de ce qu'Il a ramené au milieu de nous son serviteur, M. Brun, et quelques-uns de ses enfants qui sont aussi les nôtres.

Que l'amour de Dieu le Père, la grâce de son Fils et la communion de son Esprit demeurent sur vous et sur nous dès maintenant et à toujours.

Pour le conseil de la paroisse et pour l'Eglise :

Le Président : BRUN.

Le Secrétaire : URARII.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

L'ÉGLISE PRIMITIVE ET LES MISSIONS

L'œuvre missionnaire occupe une place de première importance dans la pensée du Seigneur, dans ses ordres et ses promesses. Lorsque la vie humaine, avec ses formes diverses d'influence, lui eut fourni tout ce qu'elle pouvait et qu'il sentit approcher l'heure où il devait être semé comme le grain de froment, il se consola pour ainsi dire lui-même, en s'écriant : « Quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi. » Il indiquait par là, aux quelques païens qui étaient venus le voir, qu'il accomplirait du haut de sa croix et du sein de la gloire l'œuvre missionnaire qu'il n'avait que préparée pendant sa vie terrestre. Depuis lors, c'est l'Eglise qui est chargée d'accomplir le vœu du Crucifié, d'étendre sur le monde entier l'attrait de la croix, d'exercer avec la vertu du Saint-Esprit sur notre race entière la puissance transformatrice de l'Evangile. Non contente de dire à son céleste Epoux : « Seigneur Jésus, viens ! » elle hâte sa venue par la puissance et la rapidité de ses efforts. Le commandement du Maître, qui est le point de départ de l'œuvre des missions, se confond avec le premier rapport missionnaire pour clore l'Evangile. Jésus leur dit : « Allez par tout le monde et prêchez l'Evangile à toute créature. Et eux s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur les assistant dans leur œuvre et confirmant leur parole par les miracles qui l'accompagnaient » (Marc XVI, fin).

Le livre des Actes développe en détail ce rapport succinct, et je voudrais vous citer une page de l'un des premiers rapports missionnaires qui firent suite à celui que nous appelons le livre des Actes des apôtres.

« L'un des plus illustres témoins qui suivirent les apôtres, « dit Eusèbe, fut Quadratus, qui exerça, selon la tradition, « en commun avec les filles de Philippe, le don de prophétie. « Un grand nombre d'autres hommes connus dans l'Eglise « formèrent pour ainsi dire alors la première ligne de l'ar- « mée, composée des successeurs immédiats des apôtres.

« Dignes disciples de pareils maîtres, ils continuèrent à « édifier sur les fondements jetés par les apôtres, étendant « de plus en plus le cercle de la prédication évangélique, et « répandant dans le monde entier les semences du salut et « les puissances du royaume des cieux.

« En effet, à cette époque, la plupart des disciples, l'âme « pour ainsi dire éprise d'un invincible amour de la sagesse « divine, commençaient par distribuer leurs biens aux pau- « vres, et, après avoir ainsi accompli le commandement du « Sauveur, quittaient leur patrie et devenaient missionnaires, « tenant à honneur d'annoncer Christ et de transmettre le « texte des divins Evangiles à ceux qui étaient encore en- « tièrement étrangers à la foi. Ils ne faisaient que poser dans « des pays nouveaux les fondements de la foi, y établissaient « d'autres qu'eux-mêmes pour pasteurs des Eglises, et, se « déchargeant sur eux du soin de cultiver ce qu'ils venaient « d'ensemencer, ils passaient à des contrées et à des peu- « plades nouvelles, forts de la grâce et de l'appui de Dieu. « En effet, l'esprit divin accomplissait par leur moyen des « miracles nombreux et étonnants, et les multitudes qui se « pressaient pour les entendre acceptaient dans leurs cœurs, « presque dès l'abord, la foi au Dieu créateur de l'univers. « Comme il nous est impossible d'énumérer par leurs noms « tous les disciples immédiats des apôtres qui ont été pas- « teurs et missionnaires dans toutes les Eglises du monde, « nous nous sommes contentés de fixer par écrit les noms « et le souvenir de ceux dont la tradition est parvenue jus- « qu'à nous dans les divers monuments de l'enseignement « apostolique. »

Telle fut donc l'impression que laissa dans l'esprit des survivants le spectacle de l'activité missionnaire de l'Eglise des martyrs. Tout en faisant la part de la rhétorique de cette époque, il restait démontré à tout observateur impartial que le monde avait été conquis par la charité et par le sanglant témoignage d'une Eglise missionnaire, d'une Eglise dont tous les membres se sentaient engagés à travailler personnellement à la conquête du monde, les uns comme pionniers, évangélistes et fondateurs d'Eglises, les autres comme organisateurs et anciens des Eglises déjà fondées (1).

VARIÉTÉS

UNE COURSE DANS LES MALOUTIS

La cascade de la Maletsounyané.

Suite et fin.

(Voir le nº de mars, p. 125.)

Eh bien, croit-on que ces braves gens aient eu l'air ennuyés ou émus, qu'ils se soient agités pour savoir que faire de nos honorables personnes? Pas le moins du monde. On nous offrit l'hospitalité. En un tour de main, une hutte fut évacuée, nos bagages s'empilèrent dans la cour, on ranima le feu qui couvait sous la cendre. Et nos hôtes nous laissèrent le champ libre, sans gêne et sans murmure. Ils ne dirent pas en toutes lettres : « Faites comme si vous étiez chez vous », mais c'était tout comme. Et, de fait, nous nous sentions à notre aise; ces braves gens, avec leur simplicité et leur bon cœur, nous rendaient leur hospitalité tout à fait agréable.

(1) Nous extrayons ces lignes du remarquable discours prononcé, à l'ouverture de notre dernière assemblée annuelle, par M. Appia.

Au coin du feu, nous fîmes la causette; nous découvrîmes que nous connaissions notre hôte, qui avait un jour passé à Hermon, en 1880, pour me demander un passeport pour les Mines de diamants; la femme avait été autrefois à Morija : « Oui, dit-elle, il y avait une maison qui disait : *Tlere*, c'est-à-dire rouge (l'école supérieure, bâtie en briques), et, plus loin, une autre maison qui disait : *Tua, tua* », c'est-à-dire blanche, la maison Mabille, blanchie à la chaux.

Nous aurions pu causer longtemps avec eux : on ne goûte jamais autant le charme de la société des Bassoutos que quand on fait cercle autour d'un brasier, avec les étoiles au-dessus de la tête et que les langues se délient... Mais dormir est un devoir essentiel, et, pour dormir, il faut faire son lit.

Notre hutte n'est pas grande; pour nous y caser tous, il faut que chacun fasse preuve de renoncement et mette les coudes au corps, comme au régiment. M. Jacottet, qui se trouve placé le plus près de la porte, a juste assez de place pour se placer contre la paroi. Des harengs dans leur caque ne s'alignent pas plus régulièrement et avec plus d'économie de place que les voyageurs qu'abritait la hutte du Mossouto.

Mais dormir par terre, ce n'est pas toujours facile. Le corps humain est parfois mal commode à manier, et surtout quand il doit se mettre à l'aise sur un terrain dur et uni. Les omoplates et les hanches font votre désespoir; pas moyen de trouver un creux où ils pourront enfouir leurs saillies. Vous vous tournez à droite et espérez du soulagement, mais en vain; même manœuvre à gauche, même résultat. A force de se retourner, on finit par s'endormir, en dépit des résistances des os saillants; on dort par intermittences, mais enfin on dort et on se repose, et le lendemain vous trouve un peu raide, mais joyeux d'avoir pu se préparer à de nouvelles escalades.

Un mot encore sur ces huttes de Bassoutos. Nous nous

attendions à y être dévorés par les hôtes habituels des maisons d'indigènes. Je crois même que nous commençâmes à nous défendre, tant il nous semblait inévitable d'être attaqués. Mais c'était une illusion. Pendant les quatre nuits que nous avons passées dans ces hôtels improvisés, nous n'avons vu aucun représentant des infiniment agiles ; nous n'avons senti aucune morsure des infiniment plats... et cela n'a pas peu contribué à rendre notre excursion agréable.

Samedi 4 oct. Nous recommençons notre pèlerinage par une forte montée, faite en partie à pied, suivie de descentes et d'autres montées. Nous avons à franchir un massif de très hautes montagnes, que les Bassoutos appellent Thaba-Patsoa, c'est-à-dire la montagne grise, et dont le sommet semble se reculer devant nous au fur et à mesure que nous avançons. Nous serpentons le long des pentes à la file indienne, nos chevaux au petit pas. Ici, pas de village, des troupeaux en villégiature, gardés par quelques petits bergers qui ne vivent que de lait et qu'abritent des huttes d'herbe sèche et de branches.

Nous déjeunons au bord d'un ruisseau, en présence d'un magnifique panorama. Une vallée, formée par ce ruisseau, descend vers l'ouest et forme une trouée par laquelle nous voyons des montagnes à nous familières, celles que nous passons en allant de Morija à Hermon. De là, nouvelles ascensions, descentes des plus pittoresques ; on voudrait avoir le crayon de Christol et faire des croquis à chaque tournant. Les savants de la bande consultent baromètres et boussoles, et notent la hauteur des cols que nous franchissons. Nouveau dessellage au bord d'une rivière, c'est-à-dire la Letsounyané ; celle que nous cherchons est la Maletsounyané, c'est-à-dire la mère de Letsounyané, donc la plus grande des deux. Mais la mère semble loin encore de la fille, et nous nous impatientons.

Enfin nous nous retrouvons en pays plat. On peut faire par-ci par-là un bon temps de galop. Notre guide nous dit

que nous approchons du village de Motata, situé près de la cascade. Voilà, en tout cas, la rivière d'un bleu splendide, faisant des zigzags à travers le plateau et glissant sur un lit de roches brunes. Nous la traversons, nous courons, nous descendons pour savoir où est le fameux village qui n'arrive jamais. Décidément, le désir de voir la cascade nous rend déraisonnables et nous fait perdre patience.

Le supplice n'est pas trop long. Nous voyons des huttes rondes, voire même des maisons carrées, indices de la civilisation, et nous mettons pied à terre devant un grand vieillard aux dents blanches et lisses, l'œil paternel, le sourire aimable, que notre guide nous présente comme étant Motata lui-même. On se serre la main, on se communique les nouvelles du jour, et surtout on parle de la cascade. Où est-elle? C'est-il bien loin d'ici? — Non; si vous marchez vite, vous pourrez revenir avant la nuit. — C'est notre affaire. Motata nous offre sa maison carrée, bâtie en mottes de terre, fendue de tous côtés et coiffée d'un toit que la première forte pluie jettera par terre. Nous y déposons nos selles et nous voilà partis au pas de course, guidés par un nommé Ra-Ntaoleng, qui semble tout fier de nous faire les honneurs de son phénomène.

Au bout d'une demi-heure, nous arrivons à la rivière. Elle se prépare à faire le saut périlleux par une série de bonds plus ou moins risqués; son lit se rétrécit, elle semble impatiente de rencontrer sur sa route des barrages de rochers qu'elle doit tourner quand elle ne peut les franchir.

Mais tout à coup elle disparaît. Devant nous, une gorge profonde, formée par d'immenses rochers taillés à pic, d'une couleur rougeâtre, et qui semblent ne présenter aucune issue pour qui se trouverait à leur pied. A droite, à gauche et devant nous, ce ne sont que des précipices vertigineux, d'un sauvage effrayant et que nous admirons avec des exclamations de stupeur.

La Maletsounyané, il faut la chercher pour savoir ce qu'elle

est devenue. Elle aussi a rencontré son précipice sur sa route; elle s'y est bravement jetée. Mais où? et comment sortira-t-elle de ce mauvais pas?

Nous approchons lentement du bord de l'abîme. Les rochers sont noirs et glissants. Nous nous sentons la poitrine oppressée, le cœur sens dessus dessous, les genoux tremblants; le vertige nous saisit et nous arrête avant que nos têtes puissent dépasser le rebord du gouffre et que nos yeux puissent en découvrir le fond. Il faut se coucher à plat ventre et ramper jusqu'au dernier rocher. Un camarade vous tient par les pieds, car on ne sait pas ce qui peut arriver. De notre périlleux observatoire, nous voyons la colonne d'eau se fondre en une poussière d'un blanc de neige et se perdre dans un étang dont l'eau semble noire et sans cesse agitée. C'est une chute perpendiculaire d'un seul jet, sans station intermédiaire et tout d'une pièce. Quant à sa hauteur, nous l'évaluons à environ mille pieds. Une pierre jetée dans le trou met tant de secondes à arriver au fond. Tant de secondes pour la chute de la pierre signifie, approximativement, mille pieds, disent les savants. Va pour mille pieds! Demain, nous trouverons que c'est trop, mais aujourd'hui cela paraît à peine assez. Ne faut-il pas que la cascade soit à la hauteur de notre enthousiasme, puisque notre enthousiasme est à la hauteur de la cascade?

Mais il faut rentrer. Les ombres du soir, qui donnent un cachet si fantastique à la gorge de la Maletsounyané, menacent de nous envelopper avant que nous soyons au logis. Ra-Ntaoleng presse le pas, et nous nous mettons en marche. L'excitation passée, la fatigue se fait sentir, nous traînons la patte, et la dernière montée nous achève. Un quart d'heure après, notre château ressemblait singulièrement à une ambulance où gisaient des paquets de couvertures et où personne ne soufflait mot. L'arrivée du café dérida les fronts. Motata nous avait fait hommage d'un mouton et nous en avions grillé une bonne tranche sur la braise. On

mangea avec voracité ; on revint à la vie, et quand les langues se délièrent, chacun reconnut que c'était la faim qui l'avait jeté sur le flanc. Notre repas du matin n'avait pas été plantureux, tant s'en faut ; nous avions été sur pied toute la journée, et le soleil s'était couché depuis longtemps quand nous nous mîmes à table. Rien d'étonnant si nous avions eu un moment de défaillance et qu'un bol de café nous ait ressuscités.

Dimanche matin, nous tâchons de réunir les gens de Motata, pour leur faire un culte. Malheureusement sa femme est absente. C'est une chrétienne de l'Eglise de Matatiélé, une brave femme, qui a su garder la foi au milieu des circonstances les plus adverses, et surtout dans l'isolement des montagnes. Elle est la seule chrétienne de ces parages, tout son entourage est païen. Malgré cela, quand M. Mabille réussit à lui faire savoir que tel dimanche il y aura service de communion à Morija, elle se met bravement en route, traversant rivières et montagnes, et vient se retremper dans la communion des croyants.

A défaut d'elle, nous avons les gens du chef, au nombre d'une vingtaine, et des voyageurs, une famille de Temboukis, en route pour l'Etat-Libre, et qui ont fait halte chez Motata pour un jour. Nous sommes réunis, à l'abri du vent, dans un grand lélapa. H. Dyke et moi, nous leur avons parlé de l'Evangile dans ses traits principaux, leur mettant surtout sur le cœur de demander à Dieu de les éclairer, de leur faire connaître sa volonté. On écoutait attentivement : plût à Dieu que nous ayons pu parler avec force et persuasion, car qui sait quand il y aura de nouveau un service de ce genre chez Motata !

Après notre repas (il y avait de la soupe !), nous reprenons le chemin de la cascade, car il faut la voir d'en bas et en face pour s'en faire une idée exacte. Arrivés au bord des rochers, notre guide nous conduit à une espèce de couloir pierreux, une brèche dans la grande muraille de précipices.

La descente commence : on glisse, on tombe, et quand on veut se rattraper à un buisson, on empoigne des épines. Nous arrivons quand même, et nous remontons le ruisseau pour arriver au pied même de la cascade. Nous allons de roche en roche. Nous approchons. Et maintenant, la voilà devant nous, la Letsounyané, tombant comme une masse d'écume blanche le long d'un immense rocher noir et venant se perdre dans un grand étang où sautillent des vagues qui viennent se briser contre les rochers et se transformer de nouveau en rivière. — Rien de joli comme les détails de la cascade. En passant par-dessus le rebord du rocher, l'eau semble pleine d'entrain et de courage; elle restera compacte en dépit de la chute vertigineuse qu'elle fait. Mais bientôt le désordre se met dans les rangs. On dirait tout à coup que des éclaireurs se détachent de la masse et se lancent en avant; ils vont, ils vont, ils faiblissent : les voilà transformés en étoile filante, traînant une queue brillante qui elle-même se fond en neige et en poussière. Les plus entreprenants semblent devoir arriver au but sans se désagréger; mais c'est plus fort qu'eux, ils ne peuvent résister à l'entraînement. Et tout cela nous arrive désorganisé, pulvérisé.

Et cependant cette poussière fait du bruit en descendant dans l'abîme. On dirait tantôt des coups de fouet, tantôt le roulement d'un tonnerre lointain; puis un coup de vent dérange la masse qui tombe; on croirait alors entendre une charpente qui s'écroule à la fin d'un incendie. On ne se lasserait pas de contempler ce magnifique spectacle. Mais nous avons à prendre quelques mesures pour connaître exactement la hauteur du « pororo » (cascade, en sessouto). Nous touchons en passant une masse de neige et de glace que le soleil n'a pas encore réussi à fondre, un vrai glacier en miniature qui donne au tableau un cachet tout particulier.

Et nous prenons notre base en suivant le lit de la rivière; puis, à l'aide d'un instrument préparé pour cet usage par

M. Casalis, nous mesurons quelques angles. Notre travail ne saurait être d'une exactitude rigoureuse; mais ses résultats, comparés à ceux de nos anéroïdes, auront au moins la valeur d'un à peu près se rapprochant beaucoup de la réalité. Le fait est qu'à notre retour à Morija, quand nous eûmes remis entre les mains de M. Casalis les mesures que nous avions prises, il fit ses calculs, et nous donna, comme hauteur de la cascade, 571 pieds anglais au moins, donc, en chiffres ronds, de 180 à 200 mètres. Nos 1,000 pieds d'hier étaient exagérés, nous le reconnûmes dès que nous fûmes au pied de la cascade. Mais 571 ou 600 pieds, ce n'est pas une bagatelle, et la chute de la Maletsounyané peut à juste titre passer pour une magnifique cascade, où courraient des milliers de touristes si elle se trouvait en Suisse, au lieu d'être égarée au cœur des montagnes du sud de l'Afrique.

Nous devons maintenant songer à sortir de la gorge. Je m'écarquille les yeux pour voir des singes, car, me dit Ra-Ntaoleng, il y en a des quantités dans les fourrés et dans les buissons qui garnissent le fond de la gorge. Voir des singes en liberté, chez eux, je ne rêvais que cela en quittant Morija. Et si quelque chose a manqué au succès de notre excursion, à mon point de vue, c'est que nous n'avons pas eu le temps de pousser une pointe jusqu'à l'endroit où, paraît-il, MM. les singes ont élu domicile.

L'ascension de la gorge nous prend tout près d'une heure. C'est une de ces montées qui vous découragent avant qu'on en ait fait le dixième, qui vous font payer cher le plaisir qu'on a trouvé en bas. Mais on vient à bout de tout dans ce monde ; nous touchons au sommet ; nous nous étendons sur le gazon pour respirer ; nos chevaux nous attendent : nous les montons, et nous voici bientôt à la maison.

Je ne raconterai pas en détail le voyage de retour.

Lundi matin, H. Dyke et Jacottet nous serrent la main pour s'enfoncer plus avant dans les Maloutis et ressortir du

côté de l'océan Indien. Nous marchons, au contraire, vers le Lessouto; nous sommes encore sur le versant de l'océan Atlantique.

Nous quittons notre chemin de samedi pour en essayer un autre. De nouveaux horizons se présentent à nous : nous admirons sans désemparer. Nous voici au haut de Thaba-Patsoa, avec un peu de grésil pour nous rappeler à quelle hauteur nous nous trouvons. Pour descendre de là, nous serpentons le long de crêtes abruptes, au bout desquelles il semble que nous n'arriverons jamais. En face de nous, une autre crête de quelques mille pieds de haut, toute semblable à une épine dorsale de poisson, dont se détachent les arêtes descendant à angle droit sur un ruisseau coulant au fond d'une gorge. Nos garçons donnent la chasse à une troupe d'antilopes, et brûlent beaucoup de poudre sans rien tuer. Voilà la Makhaleng, sur les bords de laquelle sont bâtis beaucoup de gros villages. Il y a là de quoi occuper un évangéliste itinérant ne redoutant pas les grimpades et les précipices. M. Mabille en a un sous la main et l'installera dès que le chef Makoaï, auprès duquel il se fixera, aura bâti son nouveau village.

Le soleil se couche; nous traversons la rivière, montons la côte opposée et mettons pied à terre chez Makoaï lui-même, l'ancien chef de Matatiélé, un des plus grands personnages de la tribu des Bassoutos. Il ne peut nous recevoir pour cause de déménagement, mais nous conduit chez Nkési, son voisin, qui nous donne une jolie hutte, du combustible et de l'eau, et s'excuse de ne pas nous offrir de nourriture, notre visite l'ayant surpris à l'improviste. « Mais, ne voudriez-vous pas faire le culte du soir avec nous et demander à Dieu de nous donner de la pluie? — Avec plaisir : nous avions l'intention de le faire. »

Le lélapa se remplit de païens et païennes. La lune nous tient lieu de lumière; nous leur parlons de Jésus, nous prions avec eux, demandant non seulement la pluie, mais aussi

leur conversion et leur salut. Puis on se sépare, chacun va se coucher.

J'ai oublié de dire que, le samedi, dans la nuit, un de nos garçons nous a tout à coup réveillés : « Messieurs ! — Hein? — Messieurs, la lune est morte ! — Quoi ? — La lune est pourrie ! » Nous mettons le nez à la porte de notre case et cherchons la lune qui, quand nous nous sommes couchés, brillait de son plus pur éclat. Impossible de la trouver ! C'était l'éclipse totale de lune du 5 octobre, annoncée par les astronomes et les almanachs, et à laquelle aucun de nous n'avait songé. Nous observâmes le phénomène un instant, mais la fatigue l'emporta sur la curiosité, et bientôt nous nous refourrions dans nos couvertures.

Mardi, nous quittons Nkési et ses gens, repassons le col des Voleurs et approchons de la montagne de Morija. Un orage nous surprend; il tombe quelques grêlons et un peu de pluie, mais cela ne nous dérange guère, et, à trois heures de l'après-midi, nous dessellions une dernière fois nos chevaux devant la maison de M. Mabille.

H. DIETERLEN.



L'AMIRAL COURBET

missionnaire sans le savoir.

On a fait beaucoup de bruit autour du nom de l'amiral Courbet, et nous ne sommes pas chargés de savoir ou de juger s'il eût mieux valu ou non retarder la publication de ses lettres, pour laisser briller sans contradiction ni mélange l'image bienfaisante d'un homme de guerre qui meurt par attachement au devoir, et « qui ne s'embarrasse pas des affaires de cette vie pour plaire à son pays qui l'a enrôlé pour la guerre » (2 Timothée II, 4).

Certes, si saint Paul donnait les soldats, les athlètes et les coureurs de la lice en exemple aux chrétiens, il y a quelque

chose pour eux à apprendre de la fermeté des hommes de mer, par exemple de ce dialogue de deux torpilleurs français, revenant, dans la nuit, de leur expédition terrible de Foutchéou. Le pilote gémissait, et le lieutenant lui crie : « Hé! le pilote, pourquoi te plains-tu si fort? — C'est que je crains de ne pouvoir tenir plus longtemps la barre avec un seul bras, l'autre est fracassé! — Et moi, répond le lieutenant, qui ai un œil emporté! — Pardon, mon lieutenant, répond le pilote en comprimant ses gémissements, je ne le savais pas. » L'irréprochable obéissance de pareils hommes nous dit qu'il y a une force merveilleuse dans la loi du devoir.

Ce que l'on comprend moins, c'est que l'amiral Courbet a été missionnaire sans le savoir. Les Chinois ont une logique fort différente de la nôtre; les nouvelles qui nous viennent de l'Empire du Milieu montrent qu'après la terrible explosion de Foutchéou, ils se sont sentis édifiés.

Vous demanderez : Édifiés de quoi? — Écoutez : pour les Chinois, la guerre est un moyen de pillage, de destruction et de massacre. Après la ruine de leur flotte, les habitants de la vaste cité chinoise s'attendaient à voir débarquer les terribles « diables étrangers »; une panique générale s'était emparée des esprits, — et puis, ces diables étrangers n'ont pas même paru; tout est rentré dans le repos. Les païens n'en revenaient pas; l'horreur s'est changée en admiration, et peu s'en est fallu qu'on n'ait déclaré que les Français étaient des anges. A Ning-Po, ce fut mieux encore. Une jonque chinoise, chargée de dattes, de prunes sèches et de noix, rentra dans le port et rapporta, au grand étonnement de tous, qu'après avoir été capturée par les Français, elle venait d'être relâchée comme ne portant aucune contrebande de guerre; que les Français avaient été très aimables et lui avaient acheté, à un fort bon prix, une partie de la cargaison, sans courber un cheveu à personne.

Ces faits ont leur signification morale; ils disent que, là-bas,

notre christianisme, dont, hélas! nous avons ici tant sujet de nous humilier, suffit encore à nous présenter aux fils du ciel sous un jour favorable. Les « nations de l'Occident » sont apparues comme dignes d'égards, et l'on a fait un pas en avant dans la diminution des préjugés chinois. Le czar russe a été le premier à exiger que, dans le traité avec la Chine, il pût porter le même titre de « Schang-ti » que l'empereur du Céleste Empire; la France l'a exigé jadis également; le roi de Prusse ne l'a obtenu qu'après Sedan; mais ni l'Angleterre, ni l'Autriche n'ont eu cette satisfaction. Quant à M. Grévy, il est désigné par Pi-li-si-do, ce qui, pour une oreille chinoise, est l'équivalent phonétique de « Président ». Mais, quoique la forme républicaine semble une anomalie au Chinois, le Français est respecté, et la guerre franco-chinoise n'a pas eu les désastreux effets que l'on redoutait. Dans la capitale, Pékin, l'œuvre missionnaire a continué tranquillement; on s'est bien plaint, il est vrai, de la hauteur des clochers de la cathédrale catholique, d'où l'on plongeait dans les cours du palais; mais on s'est contenté de bâtir un mur immense pour servir d'écran. C'est à Formose que la mission a le plus souffert. Il a fallu fuir à Amoy. Le Dr Mackay écrit que l'année 1884 avait été particulièrement bénie. Mille païens avaient été baptisés, trente-cinq chapelles érigées et confiées à des indigènes. A l'arrivée de notre flotte, il y a eu des attaques populaires; sept chapelles ont été détruites, et les deux églises de pierre, à la construction desquelles les indigènes avaient généreusement contribué, sont détruites; mais ces maux sont réparables et, la paix aidant, nous pouvons attendre maintenant, pour les missions en Chine, un développement régulier et efficace.

G. A.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11472. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885



Le gué de Gazungula et le confluent du Linyanti avec le *Zambèze* à l'île de Mparira.

(Dessin de M. Christol, d'après une photographie de M. Coillard)

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LE COMITÉ DES MISSIONS

aux protestants de langue française.

Paris, ce 8 juillet 1885.

Frères en Jésus-Christ, amis de notre œuvre,

A la rentrée d'automne, la Maison des missions de Paris va reprendre son activité régulière et s'occuper de nouveau de la préparation des missionnaires. Interrompus pendant le voyage du directeur en Afrique et ses tournées en France, les cours de la Maison des missions viennent d'être réorganisés. Le Comité a eu le grand avantage de pouvoir associer au directeur, pour l'enseignement théologique, un homme spécialement préparé pour cette tâche, M. H. Krüger, licencié en théologie, naguère directeur de l'école pastorale de Morija; il a pu s'assurer, en outre, la coopération bénévole de quelques pasteurs et amis de Paris.

Une mesure aussi grave n'a été prise qu'après de très sérieuses et très longues délibérations, et nous avons la conscience d'avoir cherché à agir d'une part en gérants fidèles des sommes que la confiance de nos amis remet entre nos mains, et de l'autre en mandataires des Eglises de langue française qui, dans leurs synodes et dans leurs assemblées de Nantes, de Montbéliard, de Lausanne, de Neuchâtel, de Genève, des Vallées et d'autres lieux encore, ont prouvé par leurs précieux témoignages qu'elles nous regardent

comme accomplissant en leur nom et avec leur agrément une œuvre qu'isolément elles ne seraient pas à même de poursuivre avec une suffisante énergie. Sans consulter officiellement les Eglises, nous avons cherché à nous rendre un compte aussi exact que possible de leurs vœux, et l'écho qui nous est revenu presque de toutes parts a été qu'elles nous poussaient à marcher dans la voie tracée en 1827 par les fondateurs de la mission et confirmée en 1851 et 1856 par les rapports de MM. Grandpierre et Louis Vernes et par les votes de MM. Adolphe et Frédéric Monod, Vallette, Lutteroth, etc. Notre passé nous impose donc le devoir de reprendre l'œuvre dans sa totalité, de ne l'amoindrir sur aucun point et, en particulier, de lui conserver sa cohésion et son caractère spécial en continuant à former nous-mêmes à Paris les ouvriers de nos divers champs missionnaires.

Nous avons dit ailleurs et ne redirons jamais assez la reconnaissance que nous ressentons pour les frères de Suisse qui ont reçu, pendant l'intérim, nos chers élèves et leur ont fait tant de bien ; mais quelque prix que nous attachions à leur enseignement et quelque supérieures que puissent nous paraître les ressources religieuses et théologiques dont ils disposent et dont ont bénéficié nos élèves, nous n'avons pu, devant le témoignage non équivoque des amis de notre œuvre, sacrifier à ces grands avantages la tradition de notre passé et renoncer à l'une des parties les plus importantes de notre tâche.

Il en est de même en ce qui touche notre activité au dehors. Ici encore les besoins de notre œuvre et notre désir de rester d'accord avec les Eglises au nom et pour le compte desquelles nous travaillons, nous ont inspiré d'importantes résolutions.

Il y aurait une véritable infidélité de notre part à diminuer notre intérêt et nos efforts en faveur de la mission du Lessouto, dans ce moment où elle se prépare à franchir le pas difficile de l'institution du pastorat indigène. Cet effort

nécessaire ne saurait être retardé, non plus que le retour au Lessouto de M. Germond, dont l'absence prive notre corps missionnaire d'un de ses membres les plus utiles.

Quant à l'œuvre du Zambèze, faite, comme chacun sait, au moyen de dons spéciaux, la simple équité nous ordonne de soutenir énergiquement une entreprise à laquelle nos Eglises sont redevables de si grandes leçons de foi et de dévouement.

D'autre part, on nous a demandé de plusieurs côtés de ne pas négliger les musulmans et les païens de nos colonies, de ne pas abandonner aux catholiques romains seuls ou à des sociétés anglaises la tâche qui semble échue à la France protestante.

M. Krüger a été, en conséquence, invité, au cours de l'année dernière, à se rendre en Algérie, et nos amis liront incessamment son important compte rendu concluant à l'adoption partielle de l'œuvre de Kabylie.

M. Viénot, encouragé par le gouvernement et par les Eglises de France, a concentré sur Taïti de nouvelles forces d'enseignement chrétien.

Au Sénégal, la vigoureuse entrée en activité de nos missionnaires Morin, Jaques, Taylor, Mabille, et une consécration solennelle par le deuil, par le départ touchant d'une servante d'élite du Seigneur, madame Jaques, qui vient d'être enlevée subitement à la mission après cinq mois de séjour au Sénégal, puis, les préparatifs de la fondation d'une nouvelle station et de la construction d'une maison, près de Dagana, à deux journées de distance de Saint-Louis, tous ces faits sont une preuve de la sérieuse décision que nous avons prise de faire dans les colonies l'œuvre que tant de voix réclamaient.

Maintenant que nous avons, sans précipitation mais avec résolution, mis la main à ces œuvres diverses que Dieu a placées devant nous, maintenant que, confiants en Lui, nous avons commencé le travail auquel de sérieux amis chrétiens

nous ont engagés, nous avons le droit et le devoir de nous adresser à nouveau à ceux dont nous ne sommes que les délégués, et de leur demander avec instance d'élever considérablement leurs subsides, afin de nous mettre à même de poursuivre avec succès d'aussi importants travaux.

Nous ne leur rappellerons pas le principe du bon sens vulgaire : « Qui veut la fin veut les moyens », et nous n'avons pas à leur apprendre que les œuvres coloniales ou les travaux d'enseignement bien faits, dans un centre comme Paris, coûtent cher et réclament de grandes ressources. L'œuvre du Sénégal a forcément augmenté le budget de cette année, et la réouverture de la Maison des missions nécessitera une dépense qui ne sera pas moindre de 6,000 francs. Mais les bonnes dépenses dans l'œuvre missionnaire sont de sûrs placements, parce qu'elles sont approuvées de Dieu et endossées par ses enfants.

Notre deuil récent au Sénégal dit à chacun combien il importe de ménager les vies précieuses dont nous sommes responsables, d'agir par conséquent avec une grande prudence, et de pourvoir toujours avec une suffisante libéralité aux besoins de notre phalange missionnaire, si souvent exposée à des dangers de toute nature.

Que nos frères viennent donc nous dire, par des dons suffisants, par des sacrifices joyeusement faits à Dieu : « Vous avez derrière vous toutes les Eglises de langue française ; vous avez bien fait de compter sur Dieu et sur ses enfants ; nous saurons vous prouver, au besoin en réduisant nos dépenses personnelles, en retranchant quelque chose à nos aises ou à notre luxe, que nous sommes de plus en plus résolus à soutenir, dans toutes ses ramifications, une œuvre qui est véritablement la nôtre.

L'Eglise va célébrer, en France, le souvenir deux fois séculaire de ses douleurs et du martyre de ses pères. Les fidèles se souviendront que *noblesse oblige*. Ils ne reculeront pas devant les sacrifices d'argent que réclame une œuvre

visiblement bénie de Dieu, et entièrement accomplie à sa gloire, lorsqu'ils se souviendront que jadis, à l'appel du Seigneur, leurs pères ont su faire résolument, en témoignage de leur foi, des sacrifice bien autrement difficiles, ceux de la vie, de la liberté ou du sol de la patrie.

L'œuvre missionnaire s'impose à nous dans ce temps d'expansion coloniale; *nous ne pouvons pas ne pas avancer*. Montrer l'Eglise de langue française à la hauteur des devoirs que le Seigneur lui impose, n'est-ce pas faire œuvre de vrai patriotisme chrétien? Que nos frères nous soutiennent donc avec un zèle redoublé, se souvenant que la meilleure de toutes les sagesses est de faire l'œuvre de Dieu avec fidélité et avec foi!

Le président :
L. DE BUSSIERRE.

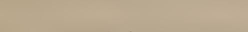
Les vice-présidents :
L. VERNES, Dr G. MONOD, G. APPIA.

Le trésorier :
E. DE BAMMEVILLE.

Les secrétaires :
E. DE PRESSENSÉ, E. BERSIER.

Le directeur honoraire :
E. CASALIS.

Le directeur :
A. BOEGNER.



LESSOUTO

RAPPORT DE LA CONFÉRENCE AU COMITÉ

sur l'exercice 1884 à 1885.

Messieurs et très honorés directeurs,

Au moment où notre conférence annuelle allait se réunir à Mabouléla, un événement douloureux est venu nous frapper, couvrant d'un voile de deuil les derniers jours de l'exercice qui finit. Le décès de notre vénéré frère M. Keck fera dans notre sein un vide d'autant plus sensible qu'il était un des derniers survivants de l'ancienne génération mission-

naire. Pendant près de quarante ans de ministère, il avait pu amasser une somme d'expérience que nous étions toujours heureux de mettre à profit ; par l'affabilité de son caractère, son absolue fidélité au devoir, il s'était acquis l'estime et l'affection générales, non seulement de la part de ses frères, mais aussi de tous ceux, blancs ou noirs, qui entraient en rapport avec lui. Il est douloureux de voir ainsi se creuser dans nos rangs de ces vides qui ne se comblent pas. Mais s'il nous a quittés, la mémoire de notre frère vivra parmi nous et, par la grâce de Dieu, elle nous sera sans doute en bénédiction, ainsi qu'à sa famille, si subitement privée de son chef. Notre sympathie est acquise à tous les siens, dans la cruelle épreuve qui les a frappés. Ce n'est, d'ailleurs, pas le seul deuil qui nous ait affligés dans le cours de cette année : vous avez déjà appris, par nos lettres particulières, la mort édifiante de notre jeune frère Joseph Cochet, le fils cadet de madame veuve Cochet, et le décès de la petite Christine Dieterlen. Dans de tels moments, on sent plus que jamais l'étroite solidarité qui nous unit les uns aux autres, et nous n'avons pas de peine à pleurer avec ceux qui pleurent; ces deuils sont en quelque sorte, pour chacun de nous, de vrais deuils personnels.

Le départ prochain de M. Mæder contribue à rendre plus sensible encore le vide fait dans notre corps missionnaire par le décès de M. Keck. Notre frère se voit obligé, par le déclin de ses forces, à quitter le champ de la mission après un demi-siècle d'une fidèle activité. C'est avec de bien vifs regrets que nous le voyons partir et que nous renonçons aux nombreux services qu'il nous avait toujours si généreusement rendus ; mais, après avoir porté pendant tant d'années le faix du jour, il a certes le droit de passer dans le repos les années que Dieu voudra bien encore lui accorder. M. Mæder a connu au Lessouto les bons et les mauvais jours, et a traversé toutes les guerres qui l'ont dévasté. Il était parmi nous un des rares représentants d'une époque disparue

et d'une génération qui s'en va. Il quitte notre mission dans un moment critique à bien des égards, mais les résultats de son activité, à Siloé et ailleurs, sont assez visibles pour qu'il puisse, du fond du cœur, rendre grâces à Dieu de tout le bien qu'il lui a donné d'accomplir. Nos vœux et nos prières le suivent dans sa retraite, lui et sa compagne.

De nouveaux ouvriers viendront sans doute remplacer ces deux vétérans blanchis par les années ; mais, dans un sens, leur perte sera toujours irréparable ; nous la sentirons d'autant plus vivement que le moment présent est critique et solennel. Si notre statistique missionnaire accuse toujours une marche ascendante de l'œuvre, et si la plupart des rapports constatent un relèvement de la vie chrétienne dans nombre d'Eglises, d'un autre côté, l'état économique et la situation politique du Lessouto ne cessent de nous causer de vives appréhensions. A n'en pas douter, le pays traverse actuellement une crise grave ; nul ne peut dire ni quand, ni comment elle finira. Nous éprouvons quelque embarras à revenir toujours sur un sujet semblable, dont la répétition peut devenir monotone, mais c'est nous qui souffrons avant tout d'un état de troubles qui paralyse nos efforts. Depuis la dernière guerre, le Lessouto n'a jamais été complètement pacifié et, ces dernières semaines, nombre d'indices nous montrent que la crise approche de l'état aigu et que, quel qu'il soit, le dénouement ne peut se faire attendre. Vous n'aurez pas de peine à comprendre comment, au milieu de ces préoccupations d'un tout autre ordre, nos chrétiens se laissent souvent aller à manquer de zèle pour les intérêts du royaume de Dieu, et que leur situation soit devenue infiniment plus difficile vis-à-vis du paganisme qui, fort de l'appui des chefs, redevient agressif. Cet état de choses constitue, pour toutes nos Eglises, une véritable épreuve. Nombre de questions, tranchées depuis longtemps, se posent de nouveau et ne sont plus résolues aussi facilement que dans les premiers temps ; et les chefs, heureux de ressaisir une autorité que le protec-

torat anglais avait considérablement amoindrie, nous suscitent parfois de sérieuses difficultés.

La visitation de Dieu n'a cependant pas manqué à la tribu, et, à deux reprises, celle-ci a senti le poids des jugements de Dieu. Ce fut d'abord une épidémie de variole qui, grave dans certains districts, s'est fait sentir un peu partout; aujourd'hui même elle n'a pas encore entièrement cessé. Il est difficile d'estimer le nombre des malades qui, sans aucun doute, a été relativement considérable. Cette première épreuve est peu de chose auprès de l'épreuve plus grave dont tous ont été atteints : pendant l'année qui vient de s'écouler, une grave disette a, par suite de sécheresses prolongées, frappé le Lessouto tout entier; les lettres de quelques-uns d'entre nous vous en ont avertis à temps. La récolte qui, sans être belle, a pourtant produit plus que nous n'avions espéré, nous donne actuellement un soulagement momentané; dans quelques districts, cependant, la sécheresse a presque tout détruit, de sorte que, cette année, il faudra soulager bien des souffrances.

Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que, dans ces circonstances, les difficultés financières qui nous ont de tout temps entravés soient plus graves que jamais. Malgré des efforts répétés, les collectes n'ont marché qu'à demi, ce qui a rendu notre situation doublement précaire, puisque la cessation presque complète des subsides que le gouvernement donnait à nos écoles nous imposait de nouvelles charges. Par nos lettres particulières, vous savez cependant que, à partir du mois de juillet dernier, le colonel Clarke a bien voulu, quoique sans s'engager à rien pour l'avenir, accorder quelques secours à nos écoles. Nous ne pouvons pourtant nous dissimuler que la situation de ces établissements ne soit encore extrêmement critique. Vu l'état politique du pays, le gouvernement ne peut rien nous promettre; les faibles subsides qu'il nous accorde actuellement sont subordonnés par lui au montant des taxes payées par les Bassoutos et

aux dépenses que, d'un moment à l'autre, il peut être obligé de faire. D'ailleurs, ce qu'il nous donne n'est guère que le tiers de ce que nous recevions avant 1881. Il y a là, pour l'avenir, un grave danger, qui pourrait compromettre l'existence même de nos écoles, c'est-à-dire de toute éducation dans ce pays. Cette année-ci déjà, la plupart de nos écoles n'ont pu subsister que grâce aux dons de nos Eglises ou de quelques amis d'Europe ; plusieurs ont déjà dû être fermées faute de fonds, et celles qui sont restées ouvertes n'ont généralement pu être continuées que grâce aux sacrifices pécuniaires que les maîtres d'école indigènes se sont eux-mêmes imposés. Ces difficultés financières ont naturellement influé sur l'œuvre même de l'évangélisation, puisque le montant des collectes n'a pu être affecté uniquement au paiement des évangélistes ou à la construction des bâtiments d'annexes, mais qu'il a dû être en partie employé à parfaire le salaire de nos maîtres d'école. Cette situation est d'autant plus pénible que le Comité laisse entièrement à notre charge les frais de l'évangélisation. Si elle se prolonge, il faudra un jour ou l'autre abandonner un certain nombre d'annexes ou d'écoles, ce qui serait une véritable catastrophe. Nous sommes heureux de dire que le résident britannique s'est montré plein de bonne volonté envers nous, et nous ne doutons pas que, pour autant que cela dépendra de lui, il ne prenne à cœur les intérêts de nos nombreuses écoles.

Si tout l'ensemble de la situation présente donc de sérieuses difficultés, nous sommes heureux d'ajouter que les sujets de reconnaissance ne nous manquent pas. Malgré l'émigration, notre statistique accuse, depuis l'année dernière, une augmentation de plus de 500 communiants, ce qui porte le nombre total des membres adultes de l'Eglise à près de 5,000. Ce chiffre serait sans doute un peu plus élevé s'il avait été possible de faire une statistique plus exacte de nos stations du district de Matatiélé, où le courant d'émigration amène chaque mois de nouvelles recrues. Le nombre des catéchu-

mènes s'est également élevé dans une proportion plus forte encore ; c'est là le fait le plus réjouissant, puisque ce sont, en réalité, les catéchumènes qui constituent le véritable gain de l'année. Plusieurs conversions remarquables ont eu lieu ; quelques renégats ont pu être réadmis dans l'Eglise et des morts chrétiennes ont édifié nos Eglises. Nous avons le sentiment que, quelque lentement que ce soit, notre œuvre avance pourtant ; si, par leur nature même, les meilleurs résultats ne peuvent être constatés officiellement, nous sommes assurés qu'ils sont là sous nos yeux. Les sacrifices pécuniaires que nombre d'évangélistes et de maîtres d'école ont consenti à s'imposer sont un signe, parmi bien d'autres, que l'Evangile produit dans nos troupeaux ses fruits de dévouement. Ce sont des cas auxquels nous pourrions en ajouter bien d'autres.

Il est d'autant plus précieux de constater, chez quelques chrétiens, ces signes de maturité spirituelle, que notre mission se voit maintenant obligée d'entrer dans un nouveau champ d'activité. Depuis quelques années, les hautes vallées des Maloutis ont commencé de se peupler ; aujourd'hui, une nombreuse population y vit, séparée par des montagnes presque inaccessibles du reste de la tribu, et privée de tout enseignement chrétien. Les tournées entreprises par quelques-uns d'entre nous nous ont révélé toute l'étendue de ces nouveaux besoins. Ce sera pour nous un surcroît de travail ; mais il nous sera nécessaire de confier le plus gros de la charge aux Bassoutos eux-mêmes, la nature du pays ne nous permettant pas d'y pénétrer facilement. Nous avons confiance que, pour pénible qu'elle soit, nous n'aurons pas de peine à trouver pour cette œuvre des ouvriers capables et zélés.

Passant maintenant, selon l'usage, à un examen un peu plus détaillé de chaque œuvre particulière, nous avons avant tout à nous occuper des *écoles supérieures* de Morija et de Kuting. Elles ont marché d'une manière généralement sa-

tisfaisante, malgré les graves embarras pécuniaires dont il a été question, et qui les menaçaient d'autant plus que leurs dépenses sont naturellement plus élevées et que deux d'entre elles ne reçoivent de notre Société que le traitement de leurs directeurs. L'*école normale* de Morija, grâce aux économies réalisées par MM. Casalis et Dyke, a pu continuer jusqu'ici à s'occuper des 38 pensionnaires qui s'y trouvent actuellement; les maîtres n'ont eu qu'à se louer de la conduite de leurs élèves. Il est intéressant de constater que ces derniers ont pris l'initiative d'une sorte de société littéraire, sur le modèle de celle de Lovedale; cette société a contribué pour beaucoup à la bonne marche de l'école et aux progrès des études. L'*école biblique* a eu, pendant l'année passée, une moyenne de 18 à 20 élèves. Cette année-ci, une forte proportion des élèves sont Bassoutos, ce qui rendra l'école plus directement utile encore à notre œuvre, qui lui doit déjà tant. Nous sommes heureux, cependant, de voir que nombre de Bapétis, Béchuanas, etc., continuent à la fréquenter; de cette manière, M. Mabille peut rendre de grands services aux missions du Transvaal ou de l'intérieur, et, en général, aux progrès du royaume de Dieu dans les tribus éloignées. Il ne sera pas inutile de remarquer, en passant, que son école n'a jamais reçu aucun subside du gouvernement, et qu'elle devra toujours compter sur la seule aide que ses amis d'Europe voudront bien lui accorder. Quant à l'*école de théologie*, commencée par M. Krüger, elle a été provisoirement continuée par M. Jacottet; les quatre élèves, tous maîtres d'école à Morija, qui en ont suivi les leçons, ont, semble-t-il, profité de l'enseignement qu'ils ont reçu; quoique l'école ne doive pas continuer sous sa forme actuelle, elle n'en aura pas moins rendu de vrais services.

A *Kuting* enfin, M. Preen continue, dans une situation financière des plus pénibles, à diriger l'*école industrielle;* dans l'absence de subsides du gouvernement ou d'allocations de

la caisse de la mission, il a heureusement pu se servir, pour la faire marcher, du travail de ses 16 apprentis. Depuis que le gouvernement a pu enfin lui accorder un faible secours, l'avenir de l'école est assuré pour quelque temps encore. M. Preen espère également que le moulin qu'il vient d'élever, avec ses élèves, lui facilitera les choses. C'est une des plus jolies constructions du Lessouto, et elle fait honneur à l'application et aux progrès des apprentis qui l'ont entièrement édifiée sous la direction de leur professeur. Il vaut la peine de constater qu'elle n'a rien coûté ni au Comité, ni à la conférence.

Comme d'habitude, c'est par le nord que nous commencerons notre course à travers les *stations*. Après avoir vécu de provisoire pendant les deux longs voyages de M. Coillard au Zambèze et à Paris, la station de *Léribé* a vu arriver, vers la fin de l'exercice précédent, un nouveau missionnaire, M. Weitzecker, qui s'est aussitôt mis à l'œuvre avec entrain. Arrivé dans un moment où le Lessouto souffre si cruellement des suites de la guerre, et où le district de Léribé se trouvait en feu par suite de disputes pendantes entre Jonathan et Joël, les deux principaux fils de Molapo, il a pu, dès les premiers jours, se rendre compte de toutes les difficultés de sa tâche ; dans de telles circonstances, nous n'avons pas à nous étonner si son rapport est sombre. Ce n'est pas au milieu d'alertes continuelles, et lorsqu'il s'agit de relever les ruines des villages détruits, que la vie de l'Eglise peut se développer d'une manière normale ; les haines politiques sont encore trop vivaces pour que la véritable unité puisse se rétablir. D'autre part, l'agglomération de la population dans le vaste camp de Thlotsé-Heights a été extrêmement préjudiciable au petit noyau de chrétiens qui se trouvait comme perdu dans une masse hostile ou indifférente. Il y a là des causes de désordre et de difficultés presque insurmontables. Mais notre frère ne perd pas courage ; s'il a commencé à semer avec larmes, et si ses premiers pas l'ont

mené au milieu des ruines d'une Eglise jadis florissante, il a déjà pu voir les prémices de son activité et constater que, là même, l'Esprit de Dieu commence à se faire sentir; la classe de catéchumènes s'est ouverte pour plus de 36 personnes à Thlotsé; 14 jeunes filles ont déclaré spontanément se donner au Seigneur. C'est bien peu, sans doute, dans un district si vaste et si peuplé, mais c'est peut-être l'augure de jours meilleurs; la population du district a passé par une dure épreuve, nous avons le droit d'espérer que ce ne sera pas en vain. Les nombreux auditoires qui viennent de temps en temps se presser dans la chapelle de la station, en sont déjà un suffisant indice, et si, sur 8 annexes, deux seules ont pu posséder cette année leur évangéliste, c'est là un état de choses que le rétablissement de la paix entre Joël et Jonathan est en train de faire cesser.

Ce que nous venons de dire de Léribé peut également s'appliquer à la station de *Cana*, qui a subi, elle aussi, le contrecoup de l'état d'anarchie dans lequel se trouve le district de Jonathan; mais, moins rapprochée du centre, elle en a moins directement souffert. Cependant, cette année-ci, l'annexe de Péka a pu être rouverte; mais il faudra longtemps pour qu'elle redevienne ce qu'elle était auparavant. En outre, l'œuvre avance, quoique bien lentement; deux personnes seulement ont pu être ajoutées à l'Eglise, qui compte actuellement 90 communiants; 8 autres sont entrées, après s'être converties, dans la classe des catéchumènes. Vous savez déjà à quel point l'état de santé de madame Kohler nous a inspiré de constantes inquiétudes; grâce à Dieu, sa maladie n'a pas empiré; il semble même qu'un mieux se soit produit; mais il faudra encore quelque temps pour que notre sœur puisse reprendre entièrement son œuvre. En attendant, mademoiselle Miriam Cochet restera à Cana, pour soulager madame Kohler.

Si, malgré leurs côtés sombres, on peut déjà constater quelques rayons lumineux dans l'état des stations de Léribé

et de Cana, le rapport de la station de *Bérée* accuse un progrès infiniment plus sensible. Il semble que la longue épreuve dans laquelle cette Eglise a gémi ait pris fin. La station est sortie de son isolement; les païens en ont retrouvé le chemin. Tandis que, l'année passée, MM. Maitin et Duvoisin n'avaient que de petits auditoires, ils ont maintenant la joie de voir presque chaque dimanche leur église presque pleine. Ce sont surtout des païens; le désir d'être vaccinés les a d'abord attirés, puis beaucoup ont continué de venir régulièrement. Il y a donc là, sur la station elle-même, une occasion unique d'évangélisation ; dans leurs villages, les païens sont également fort accessibles. C'est là un fait extrêmement réjouissant, surtout si nous nous reportons aux dernières années. Quelques admissions ont relevé le nombre des membres de l'Eglise; beaucoup de conversions ont eu lieu, de sorte que la classe des catéchumènes est relativement nombreuse. Un fait à noter, c'est la rentrée d'un certain nombre de renégats, entre autres du vieil Abraham Ramatsiatsané, bien connu des anciens missionnaires. En fait d'annexes, Masérou a acquis une grande importance; il y a là plus de chrétiens que sur la station elle-même; malheureusement, leur vie spirituelle laisse beaucoup à désirer. En fait de symptômes encourageants, nous pouvons citer encore la réouverture de l'annexe de Kolonyama, déserte depuis quatre ans.

L'Eglise de *Thaba-Bossiou* ne présente point un aspect aussi encourageant; le rapport de M. Keck commence tristement par le récit de la chute de l'évangéliste de Matukeng, qui, par son talent et son zèle, s'était conquis une grande place dans l'estime du missionnaire et de la congrégation. Cette chute est sans doute pour quelque chose dans la torpeur dont l'Eglise semble atteinte; il n'y a eu que peu de conversions, bien que quelques renégats aient pu être réadmis. A en juger par la statistique, le nombre des chrétiens aurait beaucoup diminué depuis l'année passée; mais il semble

que cette diminution apparente soit due à une revision attentive des registres de l'Eglise, qui a permis au missionnaire de constater d'anciennes erreurs. La vraie cause de l'inertie de l'Eglise doit être cherchée dans la situation politique du pays et dans le voisinage du chef Massoupa, qui fait de Thaba-Bossiou le grand foyer de la résistance païenne et des intrigues contre le gouvernement. Un point lumineux à relever, c'est l'œuvre que M. Keck a commencée auprès des jeunes gens, sur le modèle de celle des Unions chrétiennes; cette œuvre est aussi populaire parmi les païens, et chaque semaine 60 à 80 jeunes gens viennent se réunir autour du missionnaire. Il y a là, pour l'avenir, un gage de relèvement.

L'Eglise de *Maboulèla* vient d'être cruellement éprouvée par la mort de son missionnaire : son successeur, M. D. Keck, se trouvera à la tête d'une œuvre qui s'accroît d'une façon réjouissante. Maboulèla est, dans un certain sens, un centre missionnaire pour les noirs de l'Etat-Libre, et les annexes qui s'y rattachent pourraient devenir plus nombreuses, si nous ne jugions pas nous-mêmes préférable que la plupart des congrégations indigènes qui se réclament de nous, dans l'Etat-Libre, se rattachassent plutôt à l'Eglise réformée hollandaise ou aux wesleyens. Sur la station elle-même, le travail missionnaire a été béni, et, comme à Thaba-Bossiou, c'est l'œuvre parmi la jeunesse qui semble avoir eu une importance toute particulière. A *Béthulie,* l'évangéliste Jonas dirige toujours avec sagesse et fidélité la nombreuse congrégation qu'il a réunie autour de lui parmi les restes de l'ancien troupeau de M. Pellissier.

Le rapport de M. Lautré sur *Smithfield* constate également une situation relativement bonne. Comme partout ailleurs, la variole et la sécheresse ont éprouvé la foi et la fermeté des chrétiens. En sa qualité de médecin, M. Lautré a pu rendre, dans un comité de salubrité publique, de grands services aux natifs, dont ailleurs les droits avaient été sacri-

fiés. Les congrégations de l'Etat-Libre se distinguent par bien des côtés de celles du Lessouto; on peut dire, à leur louange, que, dans leurs contributions, elles se montrent infiniment plus généreuses que celles-ci; ainsi, l'Eglise de Smithfield fournit presque à elle seule le total des fonds de la caisse dite de la mission intérieure.

Retournant au Lessouto, nous atteignons la station centrale de *Morija*. Il a déjà été question des écoles supérieures qui y ont leur siège; il nous reste à parler de l'Eglise et de ses nombreuses annexes. Comme chacun le sait, c'est l'œuvre de beaucoup la plus étendue du Lessouto; ses 19 annexes font à la station comme une couronne d'Eglises. En fait d'œuvres nouvelles, il faut citer les annexes que M. Mabille a déjà fondées ou va établir sur la Makhaleng, où une nombreuse population est privée de tout enseignement chrétien; ces annexes combleront un vide évident, mais imposeront au missionnaire un fort surcroît de travail. Les anciennes annexes continuent, en général, leur marche ascendante, surtout Kolo, où, sous les soins d'Asser, l'Eglise grandit et s'affermit, et Thupa-Likaka, où s'est produit spontanément un beau mouvement de réveil, à la suite duquel 23 personnes sont entrées dans la classe; l'école, qui, naguère, avait dû être fermée faute d'élèves, en compte maintenant 112, presque tous enfants de païens. A Thaba-Tsueu, il faut noter la réadmission dans l'Eglise du chef Mafa; l'annexe de Méthinyeng va devoir être transférée au village de Seïso, fils de Léthé, ce qui occasionnera une dépense malheureusement inévitable. A Matsieng, la résidence de Letsié, l'œuvre missionnaire se poursuit dans des conditions très défavorables, que les entreprises des ritualistes ne font qu'aggraver.

La vie spirituelle de l'Eglise s'est relevée et affermie, malgré les tristes constatations qu'a faites le missionnaire. Tant sur la station que dans les annexes, les conversions ont été nombreuses; une cinquantaine de personnes ont été admises à la communion. Par contre, quelques deuils sont venus

frapper la congrégation; la mort a surtout moissonné les vieux chrétiens, des hommes comme le vieux Silas ou le chef Maréka Rapshabane, qui ont tant fait pour le bien de leurs frères. C'est la première génération chrétienne qui disparaît petit à petit, pour faire place à une autre qui, sous bien des rapports, ne la vaudra pas. Malgré les exigences d'une œuvre toujours croissante et la diminution du produit des collectes, le missionnaire a pu s'en tirer jusqu'ici sans sacrifier une seule de ses annexes ou de ses écoles.

Après Morija, *Hermon* est la plus grande de nos Eglises. La sécheresse de cette année a été ici plus grande que partout ailleurs; mais M. Dieterlen constate avec reconnaissance que, sous l'épreuve, les cœurs n'ont pas faibli. Malgré leurs souffrances, les chrétiens n'ont pas cessé d'avoir confiance en Dieu. 31 adultes seulement ont été baptisés; mais l'immigration de nombreux Barolongs, que les événements politiques ont chassés de Thaba-Ntsu, a contribué à élever le nombre des chrétiens. Environ 40 personnes sont entrées dans la classe, presque tous enfants de chrétiens. Ce que le missionnaire constate avec le plus de joie, c'est l'entente toujours plus intime qui règne entre lui et les huit évangélistes, ainsi qu'en général avec tout son troupeau. Le missionnaire et son Eglise se comprenant bien et ne faisant qu'un seul tout, c'est là la vraie condition d'une œuvre féconde en résultats durables et bénis.

Le rapport sur *Thabana-Morèna* et *Siloé* nous est présenté cette année-ci par M. Mæder. Nous sommes heureux d'entendre notre vénéré frère parler encore une fois d'une œuvre à laquelle il a consacré sa vie. Nous nous réjouissons de constater avec lui qu'ici, où plus que nulle part ailleurs il était nécessaire, l'Esprit de Dieu a passé sur les ossements desséchés. La vie se fait de nouveau sentir là où tout semblait être mort; ce n'est encore, il est vrai, qu'un commencement, mais c'est assez pour que le cœur se reprenne à espérer; la puissance de Dieu est à l'œuvre, elle peut faire d'une

des Eglises les plus endormies et les moins vivantes une communauté sainte et zélée. Sans nous laisser aller à de trop grandes espérances, nous avons le droit de penser que le moment est venu où l'Eglise va recommencer sa marche ascendante. Ces remarques s'appliquent avant tout à Thabana-Morèna; elles sont cependant vraies aussi pour ce qui concerne Siloé.

A *Béthesda*, nous trouvons à l'œuvre un nouveau missionnaire. Au mois d'octobre de l'année passée, M. Christol a succédé à M. J. Cochet, appelé par la conférence au poste de Matatiélé. M. Christol a eu tout juste le temps d'apprendre à connaître le grand district qu'il a sous ses soins; mais il s'est mis à l'œuvre avec tant de courage qu'il a déjà trouvé le temps et les moyens de fonder une nouvelle école chez Lebona, à l'est de Mohale's-Hoek. L'Eglise, affaiblie par l'émigration d'un grand nombre de ses membres qui vont chercher à Matatiélé ou dans le district de Kuting de meilleures demeures, réussit cependant à se maintenir et même à s'accroître.

Massitissi est, vers le sud, la station extrême du Lessouto; celle que l'on va bientôt fonder au delà de la Sébapala la mettra en rapport plus direct avec les deux autres que nous possédons déjà de l'autre côté des Drakensberge. Le rapport de M. Ellenberger est peut-être le plus encourageant de tous ceux que nous avons entendus; c'est que Massitissi se trouve dans une situation tout exceptionnelle : le district de Kuting n'a pas eu à souffrir, comme le reste du Lessouto, des suites de la guerre; le gouvernement anglais a toujours réussi à s'y maintenir, et l'anarchie qui nous mine y est presque inconnue. C'est sans doute ce qui pousse de ce côté le flot de l'émigration qui contribue pour une bonne part à l'accroissement de l'Eglise; il serait cependant injuste de chercher là l'unique cause de son remarquable développement. L'Eglise grandit surtout du dedans au dehors; un vrai mouvement de réveil semble s'y produire; c'est, du

moins, ce que ferait croire le nombre énorme de 132 catéchumènes, qui, cette année, viennent d'entrer dans la classe. C'est également ce que prouvent les nombreux baptêmes d'adultes que M. Ellenberger a pu célébrer pendant cet exercice. Au milieu de nombreuses difficultés, la station de Massitissi maintient sa marche ascendante et devient un centre de plus en plus lumineux. Mais l'œuvre actuelle du missionnaire qui la dirige est si grande, qu'il est à désirer que nous puissions bientôt placer près de la montagne de Moorosi un nouveau missionnaire, qui devrait se charger plus spécialement de l'évangélisation des nombreuses populations établies depuis quelques années sur le haut Orange et ses affluents.

Si de Massitissi nous traversons les Maloutis, nous arrivons au Griqualand East, où, au milieu d'une population de Bassoutos émigrés, nous possédons deux stations depuis une dizaine d'années. A *Paballong* l'œuvre suit son cours ordinaire; M. Christmann a toujours à lutter contre les mêmes difficultés, mais les encouragements ne lui font pas défaut. Le chef Lébénya est toujours bien disposé pour la mission et ne craint pas à l'occasion d'aider de son influence et même de son argent; mais il n'a pas encore compris que sa position de chef ne lui donne aucun droit dans les affaires intérieures de l'Eglise et, par ses prétentions, embarrasse quelquefois la marche des affaires. Depuis deux ans une sorte de tension existait entre lui et son missionnaire à propos d'une de ses femmes qui s'était convertie et qu'il ne voulait pas abandonner. Cette question délicate vient d'être tranchée d'une manière qui sera, espérons-le, satisfaisante à toutes les parties; la tâche de notre frère en sera facilitée. Celui-ci, d'ailleurs, est plein de courage et augure bien de l'avenir; son Eglise grandit, la vie chrétienne est en progrès et dans quelques endroits l'Esprit de Dieu se fait tout particulièrement sentir. A ses cinq annexes actuelles M. Christmann est actuellement en train d ajouter une sixième.

Outre son grand district, M. Christmann avait jusqu'en décembre dernier le soin de continuer, ou plutôt de reconstituer notre œuvre de *Matatiélé*, que la guerre avait presque entièrement désorganisée. Ce n'est, en effet, qu'à la fin de l'année que M. Cochet a pu se rendre dans la nouvelle station que la Conférence de Massitissi lui avait confiée. Jusque-là le missionnaire de Paballong n'avait cessé de s'en occuper; il lui a fallu un dévouement tout spécial pour mener de front deux œuvres aussi considérables et surtout aussi difficiles, et si aujourd'hui il nous est possible de reprendre cette œuvre, c'est à lui avant tout que nous le devons. La nouvelle station est située à une heure et demie de l'ancienne; bien des raisons nous ont obligé à la transférer : la présence de la police blanche sur l'ancien emplacement constituait déjà à elle seule un empêchement sérieux. Il était d'ailleurs nécessaire de nous rapprocher des montagnes et de nous placer entre les différentes locations que le gouvernement colonial a assignées aux anciens chefs loyaux du Lessouto ou du Griqualand, dont Sibi et Thlali Moshesh sont les plus importants. La nouvelle station se nomme *Mafube*, le nom de Matatiélé étant réservé à la magistrature; notre frère Cochet, qui n'en avait d'abord été que provisoirement chargé, en devient dès maintenant le missionnaire en titre. Il a déjà eu à lutter contre de sérieuses difficultés, que les jalousies des chefs ne contribueront pas à aplanir. A tous égards ce sera pour lui une œuvre difficile et laborieuse; mais il connaît mieux que personne les indigènes et leur caractère et pourra ainsi être à la hauteur des circonstances. Dans notre pensée, c'est de là que devra se faire l'évangélisation de la partie la plus reculée de la vallée de l'Orange; ce sera pour M. Cochet un grand surcroît de fatigues et de responsabilité.

Enfin, pour finir, il faut mentionner une Eglise nouvelle, celle de *Botsabélo*, qui a désiré se rattacher à nous. Elle a été fondée par les chrétiens qui ont suivi Sofonia Moshesh lors de son départ du Lessouto; un évangéliste indigène, Jo-

nas Lésiba, pourvoit à leurs besoins spirituels; l'Eglise s'est engagée à fournir d'elle-même le total de son traitement. Botsabélo est situé sur la Tsitsa, affluent de la rivière Saint-Johns, à plus de deux journées de Paballong; M. Christmann a été prié de s'en occuper, c'est lui qui fera les mariages et les baptêmes et distribuera la sainte Cène. Ce n'est pas une simple annexe comme les autres, mais ce n'est pas encore une Eglise arrivée à sa pleine majorité.

Tel est en résumé, messieurs et très honorés directeurs, l'état actuel de notre œuvre du Lessouto; vous verrez que, si nous avons été éprouvés et si nous devons encore être humiliés du peu que nous avons fait, nous avons pourtant le droit de bénir Dieu et de nous réjouir en lui. Nos Eglises marchent et se développent, bien lentement, il est vrai, mais dans les circonstances pénibles où nous nous trouvons, c'est déjà beaucoup de ne pas avoir à constater un mouvement de recul. Il ne nous reste qu'à vous remercier — et par vous toutes les Eglises de langue française — de l'intérêt que vous n'avez cessé de nous témoigner, et de toutes les preuves d'affection chrétienne que nous avons reçues de vous, soit officiellement, soit personnellement. Que Dieu vous accorde dans une abondante mesure l'esprit de sagesse et de zèle dont vous avez besoin pour mener à bonne fin la grande œuvre qu'il vous a confiée.

Au nom de la Conférence :

E. JACOTTET. *Le secrétaire*, H. DIETERLEN.

Maboulêla, avril 1885.



Quelques lignes de M. BERTSCHY sur sa traversée.

M. Bertschy a eu la bonne fortune de voyager avec plusieurs missionnaires. Il nous donne sur quelques-uns d'entre eux des détails intéressants :

A bord du *Hawarden Castle*, mercredi, le 3 juin 85.

Cher monsieur Boegner, demain nous devons arriver au Cap et il faut que je prépare ma correspondance. J'avais espéré en quittant Lisbonne que nous passerions assez près des côtes du Sénégal et que je verrais au moins de loin la terre où travaillent Jean Morin et Mabille, mais impossible d'apercevoir quelque chose...

Un mot sur mes compagnons de voyage. Nous sommes en première classe 42 passagers. Plusieurs groupes se sont formés, mais ce sont des cadres très, très élastiques...

J'ai laissé pour la fin le groupe missionnaire. Nous sommes sept en tout; si vous comptez la femme du seul qui soit marié, cela porte notre nombre à huit. *Trois* d'entre eux sont missionnaires proprement dits; le *quatrième* est instituteur; le *cinquième* aide-missionnaire (jardinier); et ils appartiennent à la Société anglicane. Ils débarqueront à Zanzibar pour aller dans la région des grands lacs. Deux d'entre eux y retournent pour la seconde fois et donnent chaque matin à leurs nouveaux camarades une leçon de kiswahéli. Le *sixième* est Ecossais, médecin-missionnaire et se rend à Blantyre, près du lac Shirwa, au nord du Zambèze. Je ne dis rien du *septième*, que vous connaissez trop bien. Ce sont de charmants garçons, pleins d'enthousiasme, qui chantent des hymnes de Sankey, me prêchent l'abstinence, puis rient de bon cœur de mon obstination. Chaque soir nous faisons le culte entre nous dans une des cabines sur le pont; le matin, l'un d'eux le fait pour tout le monde au salon, sauf le dimanche, où le capitaine tient à lire lui-même la liturgie. Mais alors ils ont, le dimanche soir, une réunion pour tous les passagers, et toujours deux ou trois d'entre eux parlent. Les matelots viennent avec plaisir à ce culte. On leur a distribué bon nombre de traités. Pour annoncer ces cultes du dimanche, on imite, avec deux petites cloches, une sonnerie d'église. Rien de plus doux, surtout

le soir, quand la mer est calme. Cela me rappelle plus d'une promenade à la campagne, quand soudain, au milieu du silence, la cloche d'un village voisin commençait à sonner.

Ce n'est pas tout. En seconde classe sont trois Américains, MM. Kelley et Shemeld, tous deux mariés, âgés de 35 à 40 ans, et un jeune homme, M. Agnew, qui les accompagne. J'ai beaucoup causé avec l'un d'eux, M Shemeld. Ils ne savent pas au juste où ils veulent s'établir, mais leur intention serait d'aller au nord du Limpopo, du côté où M. Coillard avait dirigé sa première expédition. Kelley voudrait y aller tout droit; Shemeld veut être plus prudent. Il aimerait s'arrêter à Natal, prendre des informations, ne pas trop s'avancer, et s'arrêter un an s'il le faut à mi-chemin pour apprendre la langue. Il me dit qu'ils ont avec eux tout l'argent de la petite société qui les envoie, des vivres pour huit ou neuf mois, point d'objets pour l'échange ou pour faire des cadeaux aux chefs, et qu'il faut agir avec prudence. Je leur ai conseillé de bien prendre leurs mesures, puisque M. Coillard, un ancien missionnaire expérimenté, au courant de la langue et des mœurs, avait échoué dans une entreprise semblable à celle qu'ils veulent tenter.

Nous avons naturellement beaucoup parlé de M. Coillard. Ils sont au courant de la première expédition, mais pas de la seconde; ils croyaient M. Coillard près de l'embouchure du fleuve et s'étaient dit qu'ils iraient le rejoindre pour se renseigner auprès de lui. Je leur ai montré où il se trouve, ce qui change leurs projets. Ils ont pris son adresse pour le cas où ils auraient à lui écrire. Vous voyez que ces hommes vont au-devant de l'inconnu, soutenus par leur foi.

Jeudi. Nous ne restons ici au Cap que quelques heures; il faut que je sorte vite, les Matthew m'ont envoyé une lettre de M. Mabille. Je dois aller par *post-cart* à Aliwal North, d'où M. Ellenberger me fera chercher. Je ferai mon stage chez lui selon la décision de la Conférence.

H. BERTSCHY.

SÉNÉGAL

Madame JAQUES

Nos amis ne s'étonneront pas de voir encore une fois le nom de madame Jaques revenir sous notre plume. Nous tenons d'autant plus à leur parler d'elle que, dans nos derniers numéros, nous n'avons guère pu que raconter sa mort. Aujourd'hui, sans que notre deuil soit moins profond, nous discernons mieux les consolations que Dieu a mêlées à la grande épreuve qui nous atteint. Il est juste que nos amis aient part à ces consolations, comme ils ont eu part à notre tristesse.

C'est une consolation que ces témoignages de sympathie qui nous sont venus de divers côtés, quand on a su l'épreuve qui nous frappait. Voici ce que nous écrit un ami vénéré : « La mort de madame Jaques est un coup très douloureux pour son cher époux, pour ses bien-aimés parents, pour le Comité des missions, pour notre chère mission, et pour nos Eglises. Que les voies de Dieu sont différentes des nôtres!

« Mais puisqu'il a plu à Dieu de trancher cette vie si précieuse, et, à vues humaines, si nécessaire, il saura faire servir cette mort à sa cause et à l'avancement de son règne, plus que l'existence la plus prolongée et la mieux employée. De quelle sollicitude et de quelle affection sera entourée cette chère mission du Sénégal qui a coûté tant de vies et qui a demandé tant de sacrifices! Elle est un Benoni, un enfant de douleur pour notre Société ; mais Jacob n'avait-il pas une tendresse particulière pour Benjamin? »

Mais c'est de l'épreuve elle-même que jaillissent, pour les chrétiens, les plus précieuses consolations; parce que Dieu y est présent, et là où est Dieu, sa grâce et sa miséricorde ne font jamais défaut.

Nous devons à la famille de madame Jaques quelques détails sur la vie et sur les derniers moments de celle que nous pleurons; nous sommes autorisés à en faire bénéficier les amis qui lisent le *Journal des Missions*.

Thérèse Chollet était de race huguenote. On montre encore, dans sa famille, le portrait de son arrière-grand-père Roux, qui s'échappa des Cévennes avec ses parents au temps des persécutions, et que l'on emporta dans une hotte.

Dirigée dans le travail par sa mère et remarquablement douée, elle acquit de bonne heure une forte instruction. Elève distinguée de l'école supérieure de Morges, elle avait son brevet à quinze ans et demi. Elle voulut ensuite étudier la musique au conservatoire de Leipzig, l'allemand en Allemagne, l'anglais en Angleterre; puis elle passa un an et demi en Roumanie, dans la pratique de l'enseignement.

Pieuse et sérieuse dès l'enfance, elle avait été amenée, d'après les principes de l'Eglise libre, à faire une profession de foi raisonnée. C'est précisément ce travail qui lui montra ce que sa piété avait encore de trop intellectuel. Elle entra alors dans une période de luttes spirituelles. Les réunions tenues par M. Stockmeyer furent pour elle le moyen de la délivrance. Arrivée à la pleine et joyeuse assurance de la grâce de Dieu, elle n'eut plus dès lors qu'une pensée, se donner tout entière à lui. Elle s'occupa spécialement du relèvement des ivrognes, œuvre qu'elle aimait et qu'elle ne se décida à quitter que lorsqu'elle se fut convaincue, par la prière, que Dieu l'appelait au Sénégal.

« Il fallait, nous écrit-on, entrer dans l'intimité de Thérèse Chollet pour connaître les trésors de son âme, et ce que cachait de valeur intellectuelle et morale son apparence si simple et si modeste. Elle était un joyau pour tous, dans la famille, pour ses amis, et même pour plusieurs qui n'avaient respiré que de loin le parfum de piété vivante et aimable qu'elle répandait autour d'elle... C'était une femme de foi, de prières et d'action, éminemment douée sous tous

les rapports, et tous les dons qu'elle avait reçus, elle les avait mis aux pieds du Seigneur, accomplissant avec joie, depuis qu'elle l'avait connu, ce service raisonnable dont parle l'apôtre; depuis onze ans qu'elle s'était donnée à lui, Christ était sa joie et sa vie, aussi a-t-elle pu dire: « La mort m'est un gain. » Elle a vaincu par le sang de l'Agneau, elle a pu quitter son bonheur, sa jeunesse, sa tâche aimée, les siens, *tout*, heureuse de s'en aller près du Sauveur qu'elle aimait tant. »

C'est dans ces sentiments de foi et d'entière consécration à Dieu que Thérèse Chollet partit pour le Sénégal. En saluant au départ, à Lausanne, une respectable amie, madame P.V., elle lui dit : « Ne pleurez pas ; si Dieu me conserve pour son œuvre, je serai bien heureuse; et s'il m'appelle près de lui, je serai plus heureuse encore, et plus près de vous. »

Lorsque, au soir du 31 décembre dernier, elle débarqua à Saint-Louis, elle fut reçue par les enfants de nos écoles avec le chant de ces strophes, en quelque sorte prophétiques et bien en harmonie avec ses dispositions :

A Jésus je m'abandonne;
Ce qu'il me dit, je le crois,
Et je prends ce qu'il me donne :
La couronne avec la croix.

Compter sur lui d'heure en heure
Tant que dure le combat,
Que l'on vive ou que l'on meure,
Compter sur lui : tout est là.

Le 8 avril, jour de son départ pour Dagana, était en même temps le jour anniversaire de son mari. « J'aime à penser, écrivait-elle à ce moment, que le premier jour de cette année, nous faisons le premier pas vers notre futur champ de travail. Où se passera le dernier jour de cette année ? Nous ne le savons ; mais Dieu le sait, cela nous suffit. Nous serons dans sa main, pourrions-nous vouloir autre chose ?»

Elle était heureuse d'aller à Dagana, et d'autant plus qu'elle n'avait pas de champ d'activité directe à Saint-Louis.

Hélas ! à peine arrivée à son poste, elle sentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Comme on sait, elle souffrit cruellement. Mais durant tout le cours de sa maladie, sa patience et sa foi ne se démentirent pas. « Elle priait constamment, écrit son mari, souvent à haute voix ou à demi-voix ; même dans les courts moments de délire qu'elle a eus, elle priait encore. » Dans la demi-convalescence qu'elle eut entre ses deux crises, elle put écrire à ses parents. Chacune de ses paroles respire la soumission à la volonté de Dieu, la paix, l'action de grâce. Elle bénit Dieu des épreuves qu'elle traverse et termine ainsi : « Louons et bénissons Dieu ensemble. »

Il en fut ainsi jusqu'à la fin. Tandis que M. Jaques était occupé aux préparatifs du départ pour Saint-Louis, il entendait sa femme dire en priant : « Je te loue, ô Dieu, de ce que tu m'as honorée en m'appelant à souffrir pour ton nom, donne-moi de te glorifier jusqu'à la fin. » Et plus tard elle disait encore : « Je suis heureuse, je suis si heureuse, je suis parfaitement heureuse. » Sa confiance n'a point été démentie : son Sauveur qu'elle a tant aimé durant sa courte existence lui a été fidèle jusqu'à la fin et s'est glorifié en elle d'une manière admirable. Une preuve de la force merveilleuse qu'elle trouvait dans sa confiance en Dieu, c'est qu'elle put rédiger elle-même, peu avant sa fin, le télégramme qui devait annoncer son départ à sa famille. En voici les termes : « Thérèse nous a devancés au ciel ; partie heureuse. »

Voici le vœu que cette mort inspire à la personne à qui nous devons la plupart de ces détails : « Qui dira quelle semence pour la mission seront ces prières et cette tombe solitaire? qui sait quelle moisson Dieu peut faire germer de ce grain tombé en terre qui parlera plus haut que bien des discours? Ce que nous savons, c'est que le bras de l'Eternel n'est pas raccourci, et que s'il lui a plu de dire à sa fidèle

servante : « Entre dans la joie de ton Seigneur », il peut susciter de nouvelles forces, et mettre au cœur d'un ou plusieurs de ses enfants « de ne pas aimer leur vie, même jusqu'à la mort. » ... Dieu n'a pu trancher cette précieuse vie sans avoir un but d'amour pour nous tous, bien que nos cœurs affligés ne le discernent pas encore. Que sa foi, sa consécration entière à Dieu soient un encouragement pour tous les chers missionnaires du Sénégal, et que de cette tombe jaillisse une source de vie pour eux et pour les pauvres païens ; je le demande bien ardemment au Seigneur ; oh! que ce sacrifice qui nous coûte tant ne soit pour aucun de ceux qu'il doit atteindre. »

N'est-il pas vrai que « tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse, et non pas de joie, mais qu'il produit ensuite un fruit paisible de justice? Fortifions donc nos mains qui sont affaiblies, et nos genoux qui sont relâchés; et faisons à nos pieds un chemin droit, afin que ce qui cloche ne se dévoie pas tout à fait, mais que plutôt il se rétablisse! »



M. ERNEST MABILLE

à ses grands-parents de Paris (1).

Nous allons, grâce à Dieu, assez bien. Nous faisons de notre mieux pour la prédication et pour la cure d'âme. Avec l'aide de mademoiselle Salimata, mon ami Jean Morin parvient à avoir son petit sermon en wolof prêt pour chaque dimanche. Moi, j'ai la réunion de l'après-midi à présider

(1) Cet article, composé depuis plus de deux mois, est antérieur à la mort de madame Jaques Ce douloureux événement nous a conduits à en différer la publication jusqu'à ce jour. (*Réd.*)

en français. Outre deux soldats d'infanterie de marine, un employé de bureau catholique, un coreligionnaire du nom de Debeux, horloger de son métier, quelques-uns de nos noirs qui comprennent le français ou font semblant de le comprendre, j'ai devant moi tous les enfants de mon école et ceux de mademoiselle Salimata, en tout une trentaine d'auditeurs, dont les uns écoutent d'une oreille et les autres dorment à poings fermés, à cause de la chaleur et, sans doute aussi, du peu d'intérêt qu'ils prennent à ce que je dis. Je me donne pourtant de la peine; j'explique aussi simplement que possible le Sermon sur la montagne, que je fais apprendre par cœur pour l'école du dimanche.

Mais comment tenir éveillés des gens qui trouvent moyen de dormir debout (car ici l'habitude est de se tenir debout quand le sommeil vous gagne)? Si l'on ajoute à cela les moustiques qui vont et viennent, se posant sur une main, sur un mollet, silencieusement, et provoquant tout à coup, par une piqûre, un brusque soubresaut du pauvre martyr, on comprendra quelle peine j'ai à obtenir quelques minutes d'attention. Il ne faut pourtant pas exagérer. Quelques-uns écoutent ou, du moins, vous regardent comme s'ils écoutaient et comprenaient; pour un prédicateur c'est si bon d'avoir des yeux qui vous regardent, au lieu de voir des paupières s'alourdir et finalement se clore en même temps que la bouche s'ouvre et que la tête s'incline en arrière!

Je prends ma revanche en classe. Là, il ne s'agit pas de dormir! La besogne ne manque pas, les cinq heures sont bien remplies. L'un est debout dans un coin et apprend sa table de multiplication, un autre est au tableau noir et fait une division à haute voix, un troisième apprend une fable de la Fontaine, la tête appuyée sur ses coudes, un quatrième fait la lecture avec moi ou récite sa grammaire, etc., etc. J'ai l'œil partout, l'oreille à tout, je me dédouble, je reprends ici, j'encourage là, gronde celui-ci, autorise celui-là à aller se moucher dans la rue, car je ne veux pas

qu'on se mouche dans la classe, avec le pan de son boubou ou le coin de son tablier. C'est un bourdonnement qui rappelle celui d'un essaim d'abeilles bien affairées. . . . .

Tout à coup le bourdonnement cesse,—c'est que le maître a parlé de sa voix de stentor. Chacun retourne à sa place, — puis, au commandement, va serrer les objets d'école dans l'armoire. — Je fais la prière, chacun dit amen avec moi et la classe est terminée. Souvent, il y a quelqu'un en retenue pour copier un devoir mal fait ou rapprendre une leçon mal sue. Si, dans le temps donné, la leçon n'est pas sue sur le bout du doigt, alors j'inflige la punition la plus redoutable, qui consiste à priver de riz l'élève peu appliqué. Le riz, c'est le dîner, tout le dîner; être privé de riz, cela signifie se serrer la ceinture et se coucher l'estomac vide. C'est dur, bien dur, — aussi faut-il que le cas soit très grave pour que semblable punition soit infligée. La cravache n'intervient que dans les cas extrêmement rares, quand il y a eu mensonge, vol ou tentative de fuite. Je dois dire que ces cas se présentent si rarement que, moi personnellement, je n'ai eu que deux fois l'occasion de m'armer du terrible instrument. Encore y allai-je avec douceur. . . . .

L'école occupe une grande partie de mon temps, elle m'intéresse beaucoup plus, certainement, que la direction du ménage dont je suis chargé depuis un mois. Nous faisons un premier déjeuner avec le cacao que nous a donné madame André, puis un second déjeuner solide à onze heures, et le soir nous soupons à six heures. Avant de venir ici, rue de l'Hôpital, où je suis tout seul depuis le départ de M. et madame Jaques pour Dagana, j'appelle la vieille Mamy, notre brave servante, une négresse de Sierra-Leone, qui baragouine un anglais impossible. Je voudrais que vous la vissiez. Grande, laide, ficelée on ne sait comment, parlant sans bien articuler, soulignant chacun de ses mots d'un geste ample, mais d'une gaucherie très amusante; avec cela, la plus brave, la plus honnête femme du monde,

d'une piété solide, éprouvée. Mais sa cuisine! Oh! sa cuisine, c'est quelque chose à voir! Figurez-vous d'abord une petite baraque où brûlent trois feux, le nôtre, c'est-à-dire celui de Morin, de mademoiselle Salimata et de votre serviteur, celui des enfants de l'école et celui de Moussa, un de nos chrétiens qui nous est fort utile, et de sa famille. Hors de cette baraque, où il fait une chaleur insupportable et où se tiennent trois cuisinières, la première chose qui se voit, c'est une immense table en plein air, sur cette table gisent pêle-mêle de la viande, des légumes, des casseroles, un poulet à moitié plumé, des assiettes et des couverts qui attendent d'être lavés. Il s'exhale de tout cela un parfum à faire fuir. Quand il faut que j'aille là, je dois faire un certain effort et me dire avec autant de philosophie que cela m'est possible : « Il ne faudrait jamais aller dans les coulisses, pas plus dans la cuisine de Mamy que dans les théâtres. » Et cependant Mamy nous fait d'excellentes soupes, et nous nous en régalons chaque jour. Quant à la viande, elle est mangeable, quelquefois même bonne. — Chaque fois, donc, avant de venir ici, rue de l'Hôpital, j'appelle Mamy dans la salle à manger et, pendant une bonne demi-heure, je suis à discuter avec elle pour savoir quel menu nous aurons le lendemain et pour en débattre le prix. La brave femme est un peu routinière et me laisse le soin d'imaginer de nouvelles combinaisons qu'elle approuve ou désapprouve. La viande est ce qu'il y a de meilleur marché ici. Le poisson est encore moins cher, à cause du voisinage de la mer. Les légumes sont très rares et coûtent beaucoup, il en est de même des fruits. Le bois est hors de prix, et l'eau coûte 4 francs la barrique, 4 fr. 50 c. rendue à domicile.

Vouloir faire des économies au Sénégal, c'est vouloir attraper la lune avec les dents. Grâce à Dieu, l'appétit est bon et, d'une manière générale, nous nous portons bien. En ce moment, il faut surtout craindre les refroidissements cau-

sés par les brusques variations de température. Dans la même journée le thermomètre saute de 31 à 20° centigrades, quand le vent du nord succède au vent brûlant de l'est. Les nuits sont très fraîches pendant la saison sèche, seulement à Saint-Louis, à cause du voisinage de la mer, très humides surtout. Je vous assure que ma ceinture de flanelle m'est bien utile. Nos amis, M. et madame Jaques, ont 31° dans leur chambre bien close, c'est-à-dire entre 40 et 45° au soleil. C'est qu'il fait sensiblement plus chaud à Dagana qu'ici. Nous l'avons bien senti quand nous y avons été. Ce soir, il fait presque trop frais dans les rues de Saint-Louis, mais dans ma chambre, où je vous écris en ce moment, il fait très bon.

Il est triste de voir l'immoralité qui règne dans les colonies. Plusieurs notabilités de Saint-Louis sont en prison pour banqueroutes frauduleuses. Que Dieu nous donne d'être fidèles, nous accorde d'être trouvés sans faute et irréprochables au milieu de tant de mal.

Je vous embrasse de tout cœur.

ERNEST MABILLE.



TAÏTI

LETTRE DE M. DE POMARET

Papéété, le 12 mai 1885.

Monsieur et honoré Directeur,

Le courrier de ce mois m'apporte la lettre que vous avez bien voulu m'écrire à la date du 3 mars dernier. Je vous en remercie et m'empresse d'y répondre.

Elle m'a trouvé à Papéété, où j'attendrai le retour de M. Viénot, qui va bientôt nous être rendu, le Seigneur en

soit béni. Ce retour si désiré me permettra d'entrer complètement dans la tâche qui m'a été confiée et pour laquelle je suis venu. A partir de ce moment, en effet, rien ne me retiendra plus à Papéété.

Si je n'avais consulté que mes propres convenances, écouté que mes seuls désirs, depuis bien des mois je serais établi au milieu de mes chers Taïtiens, dont l'appel est toujours plus pressant. « Quand viendras-tu ? Pourquoi tardes-tu ? » me disent-ils sans cesse. Et je leur réponds, non sans tristesse : « Bientôt, je l'espère ; dès que M. Viénot sera revenu. »

L'absence de notre frère me commande, en effet, de ne pas abandonner l'école française indigène des filles, à la prospérité de laquelle notre cause est d'autant plus intéressée que l'école des garçons est fermée depuis le départ de M. Allard. Je m'y emploie donc aussi activement et aussi utilement que je le puis.

Quand je m'absente pour aller dans l'arrondissement du sud, madame de Pomaret me remplace dans l'école. Cela arrive maintenant tous les quinze jours. Je pars le samedi, passe la journée entière du dimanche dans l'une des Eglises de mon ressort, et le lundi, dans l'après-midi, je suis de retour à Papéété.

Les deux autres dimanches du mois, ou bien je fais un service religieux en langue française dans l'Eglise européenne, ou bien je prêche dans le temple taïtien, ce qui permet à M. Vernier de se rendre dans quelque district voisin.

La préparation de chacune de mes prédications en langue taïtienne exige encore de moi un long travail et me prend beaucoup de temps. C'est une langue qu'on n'arrive à connaître bien, à posséder complètement qu'en vivant au milieu des indigènes, en les entendant parler, en s'efforçant de leur parler soi-même. L'oreille se forme peu à peu alors, la juste prononciation s'acquiert, et la pratique journalière

vous apprend en peu de temps tout ce que l'étude théorique de la langue n'a pu vous enseigner en bien des mois.

Outre ces occupations, j'ai continuellement à correspondre avec les pasteurs et les conseils de paroisse qui ont à me consulter sur les affaires qui les embarrassent, ou à me soumettre celles dont notre loi ecclésiastique réserve la solution au conseil d'arrondissement. J'ai à préparer les réunions et les délibérations de ce conseil, de le réunir de temps en temps, puis, après sa réunion, à rédiger les procès-verbaux et à faire connaître aux Eglises intéressées les décisions qui ont été prises.

A Papéété, outre les services religieux des dimanches, j'ai des obligations pastorales à remplir auprès de la congrégation française (visites, baptêmes, enterrements, mariages).

Enfin, en dehors de mes heures de classe, je continue à donner des leçons spéciales à des élèves que je crois capables de pouvoir passer un jour les examens du brevet de capacité.

Tels sont les divers points sur lesquels se porte actuellement mon activité, en attendant que le Seigneur me permette de me consacrer entièrement à l'œuvre propre qui m'appelle et m'attend. Le séjour que j'ai fait à Papéété, — séjour que j'eusse préféré moins prolongé, — tout en étant utile à notre cause scolaire, n'aura peut-être pas été sans profit pour moi-même. J'ai pu me mettre au courant de la situation générale de notre œuvre et me rendre compte par moi-même des dangers qui la menacent, des ennemis qui l'entourent, et des procédés qu'ils emploient pour diminuer notre influence et enrayer nos efforts.

Nous n'avons pour armes que les prières de notre foi et notre entier dévouement à l'œuvre du Seigneur. Il ne nous abandonnera pas, nous le savons, et c'est ce qui nous encourage et nous console. Mais ne nous oubliez point. Portez-nous sur votre cœur. Priez souvent, priez beaucoup pour nos chères Eglises et pour nous.

L. de Pomaret.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

DERNIÈRES NOUVELLES

Leshoma, Zambèze, 5 mars 1885.

A notre grande joie, nous recevons, au moment où notre journal est déjà composé, un volumineux courrier du Zambèze. Dieu a gardé nos missionnaires; aux dernières nouvelles, datées du 17 avril, ils étaient tous en vie, quoique très éprouvés par la mauvaise saison. L'expédition n'a fait qu'une perte, celle d'une enfant, fille de l'évangéliste Aaron, morte pendant que son père était avec M. Coillard à la vallée. Autre sujet d'action de grâces : nos amis ont été gardés du découragement. Dieu leur a conservé la foi; et la confiance avec laquelle ils regardent en avant n'a été diminuée en rien par les épreuves déjà subies, et par celles qui restent à traverser.

Le voyage de M. Coillard à la capitale a parfaitement réussi. Il n'a duré que deux mois, au lieu de trois ou quatre auxquels on s'attendait. Mais ces deux mois ont été bien remplis : ils ont suffi à M. Coillard pour faire la connaissance du roi, de sa sœur, associée, comme on sait, à son gouvernement, et pour déterminer, d'accord avec les ministres au pouvoir, l'emplacement de la future station. L'accueil fait partout à M. Coillard et à ses compagnons a été excellent, et fait bien augurer de l'avenir, malgré les obstacles formidables que la mission rencontrera dans l'état de corruption et de déchéance morale des païens du Zambèze.

Si les prévisions de M. Coillard se sont réalisées, la mission tout entière est établie chez les Barotsis depuis le mois de juin.

On lira avec émotion le récit du voyage de M. Coillard à Léaluyi. Nous ne pouvons en publier aujourd'hui que la pre-

mière moitié; la suite paraîtra dans notre prochain numéro, ainsi qu'une intéressante lettre de M. Jeanmairet, resté à Leshoma avec le gros de l'expédition.

DE LESHOMA A LÉALUYI

Leshoma, Zambèze, 5 mars 1885.

Bien chers amis,

Vous saviez, par nos dernières lettres, notre départ pour Léaluyi. Aujourd'hui je me hâte de vous annoncer notre retour et de vous donner quelques détails sur notre voyage. Je l'avoue, nous le redoutions bien un peu, ce voyage, par la saison des pluies; mais comme les événements qui l'ont retardé s'étaient produits complètement en dehors de nous, le chemin du devoir était clair. Nous avions le droit de compter sur la bénédiction de Dieu avec la confiance que donne une obéissance joyeuse. Nous n'avons pas été déçus. Le voyage a été des plus heureux et des plus prospères. Il a duré deux mois jour pour jour, au lieu de trois et même de *quatre*, comme on nous le prédisait. Aarone et moi nous nous sommes portés à merveille. Middleton seul a été malade. Avec le manque de prudence qui le caractérise, cet ami s'est dès le début brûlé les pieds au soleil dans son bateau. Non seulement il en fut impotent tout un mois, mais sa constitution en reçut un tel choc que son état nous causa du souci. Au retour, grâce à Dieu, il s'est rétabli promptement, a recouvré ses forces et est de nouveau lui-même et plein d'entrain.

Sous la conduite de chefs qui nous entouraient d'égards, avec un vieillard comme Mokhèle, un de ces dignes païens que l'on aime à connaître, un voyage sur le Zambèze ne pouvait pas manquer entièrement de charme. La rivière elle-même est toujours belle avec les monstres qui s'ébattent dans ses abîmes, et les nuées d'oiseaux aquatiques qui animent ses plages sablonneuses; avec ses îlots verdoyants, ses

rives, ici irrégulières et dénudées, là bordées de coteaux couverts de forêts, avec ses rapides et ses chutes. A chaque contour, c'est un nouveau panorama. Il n'y a précisément rien de pittoresque; la végétation elle-même n'a rien de remarquable; mais elle est là, se mirant dans le cristal du fleuve et bordant l'horizon. A certains endroits j'aurais pu me croire sur le lac de Côme ou sur le lac Majeur.

Après tout, disons-le franchement, l'attrait de la nouveauté s'use assez vite. Adossé à son bagage, pelotonné sur une natte humide, dans le tout petit espace que lui laissent ses 5 ou 6 canotiers, bercé tout le jour au grand soleil, le voyageur se lasse d'admirer, se fatigue de lire, lutte contre le sommeil et finit par céder à la fatigue. Ce n'est plus le Lessouto où l'on enfourche sa monture et où on la dirige à son gré par monts et par vaux. A un certain âge l'apprentissage du canot zambézien est dur; mais on s'y fait tout de même. On risque de s'impatienter quand les avirons battent les flots avec nonchalance, que les nautoniers se livrent, en prisant à leur aise, à un bavardage étourdissant, et qu'on n'avance pas. Quand la navigation devient difficile et dangereuse, alors, l'intérêt se réveille, le babil cesse, pas de réponse à une question inopportune. On n'entend plus que la cadence des rames qui font bouillonner l'onde. On est sur ses gardes, car le Zambèze est ombrageux; un sifflement suffit pour exciter son courroux, appeler le vent, moutonner les eaux et soulever les vagues qui font chavirer les pirogues.

On part généralement au point du jour, après la prière en public et quand chacun a pris place à son poste. A part deux ou trois courtes haltes sur la berge, on ne s'arrête que pour camper. A 2 heures de relevée on discute déjà le lieu du bivouac, puis on amarre les barques, on construit les abris et on prépare le repas du soir et la nourriture du lendemain. Je parle d'abris! Ce ne sont que des chenils de roseaux et de paille où nos jeunes gens s'entassent. Survient-il un ouragan

pendant la nuit? les abris s'effondrent immanquablement. Les Zambéziens y sont habitués et prennent la chose stoïquement. Les uns s'enfouissent sous ces amas d'herbe mouillée, les autres se couvrent des nattes sur lesquelles ils étaient étendus, celui-ci sommeille accroupi et bat la mesure avec une écuelle de bois sur la tête en guise de capuchon, tandis que celui-là, affublé des haillons d'un vêtement de peau, ronfle à ses côtés. Si les estomacs ne sont pas vides, il suffit au réveil d'échanger un regard pour que tout le monde parte d'un éclat de rire.

Le Zambèze serait une des grandes artères du commerce s'il était navigable. Il le serait sans ses rapides; mais ces rapides! nous n'en avons pas passé moins de vingt-quatre de Ka-tima-Mollo au Séoma de Ngonye, une distance, d'après le pédomètre, de 160 kilomètres. Nous avons admiré la prudence et la sollicitude des chefs non moins que l'adresse de nos canotiers, soit quand on remontait péniblement le fleuve, soit à la descente : le canot franchit comme une flèche ces flots écumants qui se disputent le passage parmi les rochers dont le lit du fleuve est obstrué. On les dirait frappés de démence. Malheur au canot qui pirouette parmi ces récifs et au milieu d'un courant irrésistible! Un de ces rapides porte le nom lugubre de Loshu (*la Mort*), à cause des accidents nombreux qui y arrivent. C'est là que les Jésuites, se rendant à la capitale en 1881, perdirent un de leurs confrères. L'infortuné, qui ne comprenait pas la langue, voyant les canotiers se mettre à l'eau pour dégager la pirogue, s'imagina qu'il y avait du danger. Il sauta du canot et disparut instantanément dans le tourbillon des vagues bouillonnantes. On ne parvint pas même à retrouver son cadavre. Les *rapides de la mort!* Nous y passâmes une triste nuit, campés par la pluie sur un îlot, au milieu d'une jungle en fermentation et d'essaims innombrables de moustiques enragés, écoutant bon gré mal gré les récits des malheurs qui ont fait la célébrité sinistre de ces lieux. C'était à apercevoir le spectre de Caron

et sa barque dans l'épaisseur des ténèbres, et à vous donner le frisson. Aussi ne vous étonnerez-vous pas des démonstrations bruyantes de joie auxquelles nos Zambéziens se livrent quand ils ont franchi sains et saufs ces endroits dangereux. Ils s'empressent d'aborder à la première plage de sable, se saisissent mutuellement les deux mains, se livrent à une danse passionnée, puis se pressent autour de leurs chefs et de nous ; tout le monde agenouillé bat des mains, tous s'entre-répondent : Shangwe ! Shangwe ! et puis, se levant, s'alignant comme en présence d'une divinité invisible mais réelle et étendant les mains, ils s'écrient de toute la force de leurs poumons : « Lô-chè ! Lô-chè ! Lô-ché ! » C'est la salutation, l'action de grâce, strictement réservée pour le souverain. Pour nous flatter, ils ajoutaient tout radieux : « Vous le voyez, Jésus nous a gardés ! »

En amont de Sesheké et au delà de Katongo j'ai été frappé de la beauté et de la fertilité de cette région que je crois être la plus salubre de la contrée. A en juger par la quantité de champs en friche, elle était relativement très peuplée. Aujourd'hui, elle est déserte et n'est plus qu'une immense solitude. Le chef Mokhèle m'assure que ce sont les Barotsis en voyage, leurs subordonnés surtout qui par leurs exactions et leurs procédés ont chassé toutes ces populations et les ont refoulées dans l'intérieur des terres. Nous avons pu nous en convaincre nous-mêmes. Apercevait-on le canot solitaire de quelque pêcheur mosubia, c'était une course, une vraie chasse de pirates. « A moi sa javeline ! à moi le poisson ! à moi sa nourriture ! » s'écrient-ils à qui mieux mieux en fondant sur leur victime. Arrivait-on en vue d'un village de Makalakas, nos jeunes gens, sourds à toutes remontrances, l'envahissaient comme une horde de brigands et s'emparaient de tout ce qui tombait sous leurs yeux. Ils forçaient ces malheureux à enlever les toits de leurs propres demeures, et à les leur apporter au bivouac. Les Makalakas offraient-ils de la nourriture ? ils la plaçaient devant ces pe-

tits-maîtres, se tenaient à distance, prosternés et frappant des mains. « Chiens de Makalakas! leur criait-on, comment osez-vous nous insulter en nous apportant cette poignée de maïs et ces mauvais fruits! Ne savez-vous pas que nous sommes les serviteurs des seigneurs de Sesheké? N'étaient les barutis (les missionnaires), nous vous étranglerions sur-le-champ! Mais attendez, nous vous ferons payer tout cela.» Et ces malheureux, tremblant de peur, redoublaient leurs battements de mains et leurs *Shangwe!* Nous dûmes intervenir plus d'une fois pour prévenir des voies de fait. Que se passe-t-il quand il ne s'exerce aucune surveillance morale? A la vue de nos canots, tous les hommes d'un village prenaient généralement la fuite. C'était navrant.

Il y a une autre pensée qui vous obsède en traversant des régions si vastes, si belles, si fertiles, si riches et pourtant sans habitants,— à part les quelques hameaux de Makalakas que l'on trouve de loin en loin. On pense involontairement à un coin de notre globe où l'homme luttant pour l'existence ne trouve pas même de place au soleil. Dites-le-moi, ces solitudes africaines et nos grandes cités d'Europe, ces monstrueuses fourmilières d'êtres humains qui, à côté de l'opulence, renferment tant de pauvreté et de misère, entrent-elles vraiment dans les vues de Celui qui, bénissant les hommes, leur a dit : « Croissez et multipliez et *remplissez la terre!* »

Le 26 décembre, nous arrivions au Séoma de Ngonye. Il nous fallut attendre quatre jours avant qu'on pût rassembler les Makalakas, dispersés par la famine dans les bois, pour transporter nos bateaux au-dessus des chutes. J'en profitai pour aller les visiter. Il vous souvient que le major Serpa Pinto en fait une description poétique. Somme toute, elle est juste. La cataracte est formée par une muraille de basalte, sur laquelle le fleuve se roule, fait une chute de cinquante pieds en formant plusieurs belles cascades d'une grande étendue. Ces nappes argentées, ces flots bouillon-

nants sont mis en relief par des remparts de rochers noirs contre lesquels ils se brisent, et par une belle végétation qui, à l'arrière-plan, forme la ligne de démarcation entre l'azur du ciel et celui du fleuve. La lumière éblouissante d'un soleil tropical qui inonde ce tableau, en fait ressortir tous les contrastes.

Ne comparons pas *Ngonye* avec *Musi-oa-tunya* (1). Il n'y a pas deux *Musi-oa-tunya* au monde. Là tout prend des proportions colossales, dont l'ensemble donne le vertige et saisit d'effroi. C'est, dirait-on, l'entrée des régions infernales. Pourtant, on admirerait, en tous pays, les chutes de Ngonye : c'est un tableau qui enchante. C'est un roulement de tonnerre étourdissant, mais il n'y a point de ces coups de foudre ni de ces canonnades qui font tout trembler sous vos pieds. Et cependant les indigènes d'ici ont une aussi haute idée de leur divinité que celle que les voisins de Musi-oa-tunya ont de la leur; et jamais ils n'oseraient s'approcher de l'abîme sans offrande. J'eus la témérité de ne pas me conformer à la coutume établie. Aussi, courant de roches en roches, cherchant un point de vue à photographier, je glissai, tombai et roulai jusqu'au bord du torrent, qui allait m'emporter comme une paille, quand je me cramponnai à temps à une saillie de rocher. J'en fus quitte pour une foulure à la main. Cet accident fit sensation. A mon retour, j'allai sur l'autre rive pour avoir une autre vue des cataractes. Chemin faisant, un de mes guides me demanda confidentiellement si au moins, cette fois, je m'étais muni d'une offrande. Je lui dis que non. Il en fut ébahi, et j'eus de la peine à le décider à me suivre. Du moment que nous fûmes en vue des chutes, il se prosterna sur un rocher, et, frappant des mains, il commença de longues incantations sur un ton qui dénotait autant de sincérité que de tristesse : « Oh ! Nyambé, toi qui habites ces abîmes, disait-il, apaise

(1) Nom indigène des chutes Victoria. (Réd.)

ton courroux ! Ces blancs sont pauvres et n'ont rien à t'offrir. S'ils avaient des étoffes et de la verroterie, nous le saurions bien, nous, et je ne te le cacherais pas. Ils sont pauvres, ils n'ont rien. Oh ! Nyambé, ne te venge pas, ne les engloutis pas, apaise ton courroux, Nyambé !... »

Quel soulagement pour ce brave Makalaka lorsque nous reprîmes, sains et saufs, le chemin du retour. Je suis sûr qu'il n'avait pas même remarqué que j'avais pris la précaution d'enlever mes souliers pour courir sur les rochers polis par les eaux.

Mais, hâtons-nous. Le 1er janvier, nous remontions la rivière, admirant les forêts qui la bordent, avec l'impression qu'elles allaient cesser. Tout à coup, en effet, pour me servir de l'expression des indigènes, ces belles forêts s'enfuirent à droite et à gauche, jusqu'aux coteaux que l'on distingue à peine à l'horizon. Devant nous, une plaine s'étend à perte de vue. C'est une vaste prairie où le Zambèze serpente limpidement, envoyant ici et là un de ses bras, et, à l'entrée de la vallée, s'élargissant comme un lac. Le coup d'œil est étrange, mais pas aussi désagréable que je l'aurais cru. Le riche tapis de verdure rachète un peu la monotonie du paysage. On se croirait facilement en Hollande, si on pouvait découvrir au moins un clocher et un moulin à vent au milieu d'un village d'une propreté proverbiale. Les inondations annuelles ont déjà commencé et envahissent les parties basses de la plaine. Nous quittons donc le fleuve, et rien n'est curieux comme de voir nos canots glissant sur l'herbe et d'entendre nos gens demander aux passants quel est le *chemin* qui conduit maintenant à la capitale.

Mais, doucement. Ce n'est pas ainsi, clandestinement, que l'on pénètre dans la vallée des Barotsis. Un soir, les chefs, l'entourant de toutes les formes possibles de l'officialité, viennent me voir. S'adressant à Aaron, qui était à mon côté, ils comptent sur lui comme Mossouto pour m'expliquer l'affaire importante qui les amène. « Il y a, dans le voisinage,

le tombeau de *Moana-Binyi,* l'un des plus anciens rois du pays. Personne ne passe sans y faire un pèlerinage et y déposer une offrande de perles blanches ou un morceau de calicot de la même couleur. Tous les voyageurs, même les blancs, se soumettent à cette coutume nationale et sacrée; ils comptent que nous nous y conformerons aussi, et déclarent que, vu mon âge, ils accepteront un compromis et iront eux-mêmes déposer mon offrande sur le tombeau de Moana-Binyi. » On devine facilement ma réponse. Les chefs, voyant qu'ils n'avaient rien à gagner, nous prédirent toutes sortes de malheurs, dont notre entêtement nous rendait seuls responsables. Le lendemain, tout notre monde était morne et silencieux, et ils éclatèrent en invectives quand nous passâmes à distance devant le tombeau du vieux roi. Mais le soir, au bivouac, grâce à une grande abondance de viande, de maïs vert et de lait caillé que des chefs hospitaliers nous avaient donnés, tout le monde avait oublié le tombeau de Moana-Binyi, et chacun avait repris sa gaieté habituelle.

Que je remarque en passant que la vallée est parsemée de ces tombeaux des rois des Barotsis. On les reconnaît de loin aux magnifiques bosquets d'arbres toujours verts qui les ombragent. Des chefs avec un certain nombre de gens vivent là, et entretiennent ces tombeaux avec beaucoup de soin. Le roi régnant seul, avec son *Gambéla* ou premier ministre, a le droit d'entrer dans l'enceinte sacrée formée de belles et fortes nattes de roseaux. Du reste, le roi mort depuis des générations est traité avec autant de déférence que s'il vivait et régnait encore. On lui fait des libations de lait et de miel, des offrandes de verroterie et de calicot blancs. On prend congé de lui avant de se mettre en voyage, on vient au retour le saluer et lui compter les nouvelles. Voilà donc pour nous un puissant levier pour prêcher la résurrection des morts et la vie éternelle. C'est une des nombreuses questions qu'il sera intéressant d'étudier au

point de vue scientifique comme au point de vue missionnaire.

Le 5 janvier nous arrivons à Nalolo, la seconde capitale du royaume, celle de *Khosi ea Mosali,* la reine. C'est une ancienne coutume des peuplades de ces régions, à laquelle Sébétoane a donné une vigueur toute nouvelle, en plaçant sa fille Ma-Mochesane comme *reine* au pays des Barotsis. J'aurai un jour, je l'espère, l'occasion de vous parler avec plus de loisir des attributions de ce personnage important. Qu'il me suffise aujourd'hui de vous faire faire connaissance avec *Maïbiba.* C'est une femme qui a passé la première jeunesse. Elle est aimable, gracieuse, intelligente et causeuse. Sa dignité ne lui est pas un fardeau. Elle siège au *lekhothla* avec beaucoup de grâce, et traite les affaires entourée de ses conseillers. Aucun d'eux n'a le droit de s'asseoir sur un siège en sa présence, pas même son mari, qui porte le titre de *Mokwe-Tunga,* le gendre de la nation, mais qui cède le pas aux principaux conseillers. Tout le monde lui adresse la salutation royale, en criant à distance et debout : Tau-tuna ! — le gros lion, le lion mâle proprement.

Maïbiba nous reçut avec la plus grande affabilité. Après s'être remise d'un peu de gêne bien naturelle, elle nous fit toutes sortes de questions sur les pays d'où nous venons et sur l'objet de notre mission. Elle nous pressa de rester le lendemain pour faire plus ample connaissance et parler à ses gens de l'Evangile de paix que nous apportons. Elle m'écoutait avec un intérêt intense mêlé de surprise quand je lui parlais de la souveraineté de Dieu, et de ses devoirs, à elle, envers lui et envers la nation. « Notre pays, remarqua-t-elle avec mélancolie, est un pays de sang ; les rois et les chefs s'y succèdent comme des ombres. On ne les laisse pas vieillir. Si vous revenez dans quelques mois, nous trouverez-vous encore au pouvoir ? Après tout les Makalakas sont à envier (les serfs et les esclaves) ; les révolutions ne les atteignent pas. — Ah ! ajouta-t-elle en soupirant et en s'a-

dressant à ses conseillers, Robosi n'est plus roi, et il a tout perdu, mais s'il a été recueilli par des gens comme ceux-ci, il peut s'estimer heureux, il n'a rien à regretter. »

Comment se défendre d'un sentiment de pitié en présence d'une personne comme Maïbiba qui a toujours — et elle le sait — suspendue sur sa tête l'épée de Damoclès! Toute la nation s'accorde à louer les belles qualités de Maïbiba, son affabilité, son horreur du sang, son intelligence des affaires, son hospitalité princière. Ce n'est pas nous qui les contredirons, car, malgré la famine qui désole la vallée, nous avons eu l'abondance au camp, outre le bœuf de rigueur. La reine avait tant à cœur le succès de notre voyage qu'elle expédia immédiatement, à notre insu, un message confidentiel au roi son frère, et se proposa de se rendre elle-même auprès de lui. De tous les chefs, c'est la seule personne qui se soit sérieusement enquise du pillage de nos marchandises à Sesheké, et qui l'ait déploré. Tout ce qu'on dit de cette intéressante princesse, et que j'ai moi-même observé, me remplit d'estime pour elle. On voudrait la voir investie du pouvoir suprême, et alors il y aurait de l'espoir pour ce malheureux pays.

Je désirais extrêmement prendre son portrait. Mais elle ne se souciait pas trop d'être exhibée comme les chefs de Sesheké dont les portraits à première vue ne l'effrayèrent pas peu. C'est du reste la seule qui ne se soit pas montrée disposée à s'asseoir devant ma chambre noire si mystérieuse. Je vous ai dit la joie bruyante des Zambéziens de Sesheké et des environs en reconnaissant les portraits de leurs chefs. Ici c'était de l'extase. Dans tous les villages on venait en foule. Il fallait dix fois le jour recommencer l'exhibition des photographies, et entendre les mêmes remarques et les mêmes éclats de rire. Puis c'était le « soleil » que j'avais dans ma poche (une montre), ensuite le portrait de ma femme que je porte dans un médaillon. Pensez, un homme qui aime sa femme au point de voyager avec son

portrait ! Et puis c'était mon miroir que les jeunes femmes n'oubliaient jamais, car ces dames noires aussi ont une petite dose de vanité. Elles se croient belles, très belles même, et elles ne pensent pas précisément que la race blanche ait le monopole de l'esthétique. Une vieille femme, qui ne pouvait pas croire que tout mon corps fût blanc comme ma figure, s'écria à la vue de mes bras mis à nu, avec un accent de compassion qui me toucha : « Est-il possible ! il est comme un enfant qui vient de naître (1) ! »

(*A suivre.*) F. C.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES DEUILS DE LA MISSION BALOISE

Pierre, écrivant aux chrétiens de la primitive Eglise, cherche à les fortifier dans leurs épreuves en leur rappelant que leurs frères, répandus dans le monde, souffrent les mêmes afflictions qu'eux.

Une de nos sociétés sœurs a reçu coup sur coup la nouvelle de la mort de plusieurs de ses ouvriers. Il est édifiant de lire avec quelle simplicité le *Heidenbote* de juillet 1885, organe de la Société de Bâle, annonce ces nouvelles, et les réflexions dont elle les accompagne.

« Le 27 février est mort à Dharwar le frère W. Roth, au moment où il se préparait à chercher en Europe un peu de repos, après vingt-cinq années de persévérant travail. Le 15 mars, la mort enlevait en pleine activité le frère K. Bender, négociant missionnaire à Akuse, sur la Côte d'Or,

(1) On sait que les enfants nègres naissent blancs. (*Réd.*)

où il avait usé ses forces. Le 16 avril, le frère W. Hasenwandel mourait à Bettigeri, aux Indes; peu auparavant, il avait rapporté, avec son collaborateur Lutze, d'une exploration dans le Nizam, les plus belles espérances pour l'avenir de la mission; maintenant, l'un est enlevé, l'autre forcé par la maladie à l'inaction et à l'attente. Le 23 avril, le frère J. Weimer meurt à Begoro, sur la Côte d'Or, quatre mois seulement après son arrivée à ce poste. La nouvelle de cette mort nous est arrivée à Bâle le 27 mai, et le lendemain nous arrivait des Indes un télégramme portant : « Frère Spering, mort de la dysenterie. »

« Quand Dieu nous parle de cette façon, il ne nous siérait pas de faire beaucoup de paroles. Le message que nous et nos frères voulons apporter aux païens est : « Repentez-vous et croyez à l'Evangile. » (Marc I, 15.) Ce message, il nous est adressé maintenant à nous aussi.

« Les fameuses thèses de Luther débutent par ces mots : « Quand notre Seigneur et Maître Jésus-Christ nous ordonne la repentance, sa pensée est que toute la vie du croyant soit une vie de pénitence. » Dieu nous envoie des épreuves; cela ne signifie pas qu'Il ne nous aime pas, mais seulement que les souffrances nous sont nécessaires pour que Christ grandisse en nous, et que son œuvre à Lui paraisse dans nos œuvres. Et voilà pourquoi il nous faut la repentance, afin d'être détachés de nous-mêmes, afin que notre idole, ce moi qui, aux yeux de Dieu, est non seulement sans valeur, mais mauvais, soit renversé et disparaisse.

« Mais la repentance n'est que la moitié du message que nous apportons aux païens. Nous ne leur prêchons pas seulement la vanité et la fausseté de leurs idoles; nous leur prêchons avant tout la puissance divine et la vérité de l'Evangile. Cette prédication, la mort de nos missionnaires nous la fait entendre à nous aussi. Nous avons sous les yeux une lettre d'Afrique, et voici ce que nous y lisons : « L'état du malade est désespéré; d'autant plus grande est notre

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

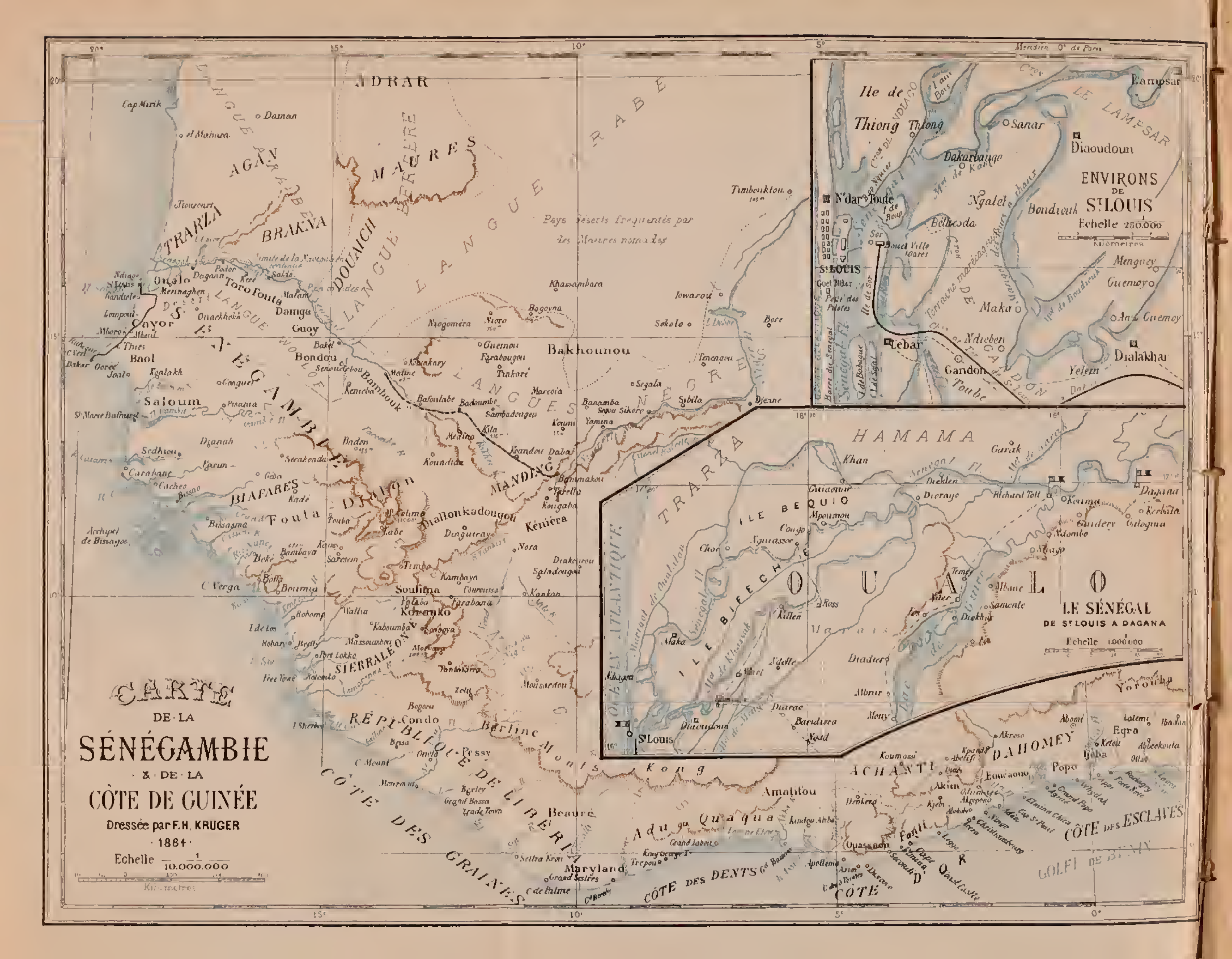
Notice sur la carte de la Sénégambie.

La carte que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Journal des Missions* représente la Sénégambie et une partie des côtes du golfe de Guinée. Elle est établie à la même échelle que la carte du centre de l'Afrique australe (1) publiée il y a un an pour permettre aux lecteurs de suivre le voyage de MM. Coillard et Jeanmairet. On peut ainsi comparer l'étendue du Lessouto à la grandeur des provinces sénégalaises; on voit, par exemple, que la distance à vol d'oiseau entre Saint-Louis et Tombouctou est la même que celle qui sépare Léribé de Sioma ou des chutes du Ngonye sur le Zambèze, dont parlait la dernière lettre de M. Coillard.

Au sud-est, c'est-à-dire dans le coin inférieur de droite de notre carte, on voit la *Côte des Esclaves*. Son nom lui vient des trois grands marchés d'esclaves qui se tenaient autrefois à Lagos, Badagry et Porto-Novo. Lagos est maintenant le quartier général de l'évêque nègre Samuel Crowther; on y compte environ 5,000 chrétiens sur 60,000 habitants. L'islamisme y a 10,000 adhérents. Vers 1830 quelques tribus qui avaient accepté le mahométisme mirent à feu et à sang le royaume de *Yorouba*, dans l'intérieur des terres. Ceux qui échappèrent à ce massacre se fortifièrent près d'une caverne

---

(1) C'est-à-dire qu'une distance mesurant sur la carte un centimètre équivaut à une distance réelle de cent kilomètres.


CARTE
DE LA
SÉNÉGAMBIE
& DE LA
CÔTE DE GUINÉE
Dressée par F.H. KRUGER
1884
Echelle 1/10.000.000
Kilomètres
ENVIRONS DE ST LOUIS
Echelle 1/250.000
Kilomètres
LE SÉNÉGAL
DE ST LOUIS A DAGANA
Echelle 1/1.000.000
ADRAR
MAURES
LANGUE ARABE
Pays déserts fréquentés par des Maures nomades
TRARZA
BRAKNA
DOUAICH
SÉNÉGAMBIE
Cayor
Baol
Saloum
BIAFARES
Fouta Djallon
Dialonkadougou
MANDING
Bakhounou
LANGUES NÈGRES
SIERRA LEONE
RÉPUBLIQUE DE LIBERIA
CÔTE DES GRAINES
CÔTE DES DENTS
Monts Kong
ACHANTI
DAHOMEY
CÔTE DES ESCLAVES
Yorouba
HAMAMA
OUALO
ILE BIFECHE
ILE BEQUIO
OCÉAN ATLANTIQUE
Timbouktou
Djenne
St Louis
Gorée
Dakar
C. Vert
Bakel
Médine
Kita
Sierra Leone
Monrovia
Maryland
Cap Palme
Dagana
Richard Toll
Lampsar
Diaoudoun
Dialakhar
Gandon
Lebar

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

Notice sur la carte de la Sénégambie.

La carte que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Journal des Missions* représente la Sénégambie et une partie des côtes du golfe de Guinée. Elle est établie à la même échelle que la carte du centre de l'Afrique australe (1) publiée il y a un an pour permettre aux lecteurs de suivre le voyage de MM. Coillard et Jeanmairet. On peut ainsi comparer l'étendue du Lessouto à la grandeur des provinces sénégalaises; on voit, par exemple, que la distance à vol d'oiseau entre Saint-Louis et Tombouctou est la même que celle qui sépare Léribé de Sioma ou des chutes du Ngonye sur le Zambèze, dont parlait la dernière lettre de M. Coillard.

Au sud-est, c'est-à-dire dans le coin inférieur de droite de notre carte, on voit la *Côte des Esclaves*. Son nom lui vient des trois grands marchés d'esclaves qui se tenaient autrefois à Lagos, Badagry et Porto-Novo. Lagos est maintenant le quartier général de l'évêque nègre Samuel Crowther ; on y compte environ 5,000 chrétiens sur 60,000 habitants. L'islamisme y a 10,000 adhérents. Vers 1830 quelques tribus qui avaient accepté le mahométisme mirent à feu et à sang le royaume de *Yorouba*, dans l'intérieur des terres. Ceux qui échappèrent à ce massacre se fortifièrent près d'une caverne

(1) C'est-à-dire qu'une distance mesurant sur la carte un centimètre équivaut à une distance réelle de cent kilomètres.

à Abbéokouta (sous la roche). Le christianisme y trouva accès; plus tard la persécution fit émigrer beaucoup de chrétiens vers le littoral; quelques-uns restèrent, se multiplièrent, et, bien que aujourd'hui encore aucun missionnaire européen ne puisse séjourner parmi les 150,000 habitants d'Abbéokouta, les 25,000 chrétiens qui y sont demeurent fidèles et pourvoient eux-mêmes à leurs besoins religieux.

En avançant vers l'occident, nous entrons dans le terrible *royaume de Dahomey*. Le despote sanguinaire Bahadoung, dont la dynastie règne à Abomé depuis le commencement du dix-septième siècle, habite un palais qu'entourent des haies de crânes humains. Ses gardes du corps sont les féroces amazones exercées au meurtre et au pillage. L'empire allemand vient d'annexer le pays de Popo; mais Whydah (prononcez Ouaïda) reste le port de mer de Dahomey, la seule ville de ce royaume où il y ait des missionnaires chrétiens; ce sont des Français catholiques.

La *Côte d'Or* s'étend du fleuve Volta à l'Assinie. Elle tire son nom du sable aurifère qui se trouve surtout dans le royaume d'Achanti. De là, les nombreux forts européens que l'on construisit le long de cette côte dès le milieu du dix-septième siècle. Toutes les peuplades nègres qui habitent ce pays parlent des dialectes de la même langue nommée tchi. L'Evangile a été annoncé, à intervalles plus ou moins éloignés, sur cette côte depuis le dix-huitième siècle. En 1828, la Société de Bâle y envoya des missionnaires; des wesleyens anglais y allèrent en 1830. Le climat y est si pernicieux que plus de cinquante missionnaires allemands y ont péri depuis lors, sans compter le nombre plus grand de ceux qui en sont revenus malades et infirmes. Les principales stations bâloises marquées sur notre carte sont Christiansbourg, Akropong, Odoumase, Kjebi et Abétifi.

Le *royaume d'Achanti* (ou mieux Asanté) a été humilié par les Anglais en 1874. Koumassi, sa capitale, où le roi Karakari célébra en 1867 les funérailles de son oncle et prédéces-

seur Kouakou-Doua en immolant 3,070 victimes humaines, s'ouvre lentement à l'influence de l'Evangile.

Sur la *Côte des Dents* ou de l'*Ivoire*, où l'Allemagne vient de faire quelques acquisitions, il n'y a pas d'établissements missionnaires.

La rivière San-Pedro forme la limite occidentale de la *République de Libéria*. Elle s'étend jusque près de l'île Sherbro et assez loin dans l'intérieur, comme le montrent les limites que nous avons indiquées par une ligne pointillée. Cette république, dont la capitale est Monrovia, fut proclamée en 1847 et reconnue presque aussitôt par les puissances européennes. C'était primitivement une colonie d'esclaves libérés venus des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Aucun blanc ne peut obtenir le droit de bourgeoisie dans l'Etat de Libéria, et les nègres indigènes ne le reçoivent qu'après trois années de vie civilisée. Il y a là un grand nombre d'églises chrétiennes; diverses sociétés de missions entreprennent depuis peu des œuvres missionnaires sur les plateaux de l'intérieur.

A l'île Sherbro nous passons dans le territoire de la colonie anglaise de *Sierra-Leone*, la patrie de notre vaillant missionnaire M. Taylor. Elle fut fondée en 1787 pour y établir des nègres libérés sur terre anglaise. De là le nom de Freetown (Libreville), sa ville principale. La mission évangélique est très active dans ces contrées. La Société anglicane (C. M. S.) y a fondé le collège de Foura-Bay près de Freetown, ainsi qu'une sorte de lycée, fréquenté par plus de cent élèves. Le dernier recensement de la colonie compte plus de 40,000 chrétiens nègres. Les entreprises missionnaires de Port-Lokko, des îles de Los, du Rio-Nunez vers le nord, et ailleurs dans l'intérieur, ainsi que dans le pays de Mende, en face de Sherbro, se heurtent contre l'islamisme, qui menace de conquérir toute l'Afrique occidentale.

Vers le 11ᵉ degré de latitude, en face de l'archipel de Bissagos, commence la Sénégambie, c'est-à-dire la contrée des

fleuves Gambie et Sénégal. Une partie des côtes et toute la vallée du fleuve Sénégal sont colonie française. L'an dernier, on pensait même rattacher le haut fleuve depuis Médine par un chemin de fer au Niger, afin d'ouvrir des relations régulières avec Tombouctou. Depuis quelque temps, un chemin de fer conduit de Saint-Louis à Dakar, au Cap-Vert, où touchent les paquebots.

Nous laissons à nos amis sénégalais le soin de nous instruire sur l'ethnographie et sur l'histoire de notre mission du Sénégal (1). Rappelons seulement que les Wolofs semblent être les aborigènes de ces contrées; ce sont des nègres assez faciles à aborder et doux de caractère. Les Mandingues et les Soningues sont des nègres musulmans. Toute la rive droite du Sénégal est, du reste, habitée par des Arabes, des Berbères et la race mêlée des Foulas, tous sectateurs fanatiques du Prophète.

Les Anglais ont une colonie sur la Gambie, et une station missionnaire assez florissante à Sainte-Marie Bathurst, une île dans l'embouchure de ce fleuve.

Le cartouche inférieur de notre carte représente le fleuve Sénégal depuis le Delta où se trouve Saint-Louis jusqu'à *Dagana*, où madame Jaques vient de consacrer par sa mort notre avant-poste missionnaire. Cette carte est dressée à la même échelle que l'essai de carte du Lessouto, publié il y a deux ans. Elle servira à suivre nos missionnaires dans leurs voyages sur le fleuve et sur le plateau au sud de Dagana. Les drapeaux que l'on voit sur cette carte indiquent des postes militaires français.

Enfin, le cartouche supérieur contient un plan des *environs de Saint-Louis* dans une proportion quatre fois plus grande que celle du cartouche inférieur. On y a marqué Bé-

---

(1) Voir, du reste, le numéro du Journal de mai dernier, p. 203 et suiv., *Coup d'œil rétrospectif sur l'histoire de notre mission au Sénégal*. Voir la suite dans le présent numéro.

thesda, la propriété de notre Société dans le canton de Gandon, à l'est du marigot de Kant (1).

Puisse cette carte servir souvent à nos lecteurs ! En l'étudiant et en la consultant chaque fois qu'ils liront les correspondances du Sénégal, ils se rapprocheront pour ainsi dire de nos amis qui se trouvent là comme dans une fournaise ardente. Ils ont besoin que nos prières retombent sur eux comme une rosée rafraîchissante. Et plus nous suivrons de près et dans le détail nos missionnaires, plus nous prendrons à cœur tout ce qui les concerne, plus aussi nos prières deviendront précises et ferventes.

F. H. K.

Le Synode de la XV[e] circonscription et les Missions.

Uzès, le 24 juillet 1885.

A monsieur le président de la Société des missions évangéliques de Paris.

Monsieur et honoré frère,

Nous avons la joie de vous communiquer l'ordre du jour qui a été voté, à l'unanimité, par le synode de la XV[e] circonscription, dans la séance du 7 juillet dernier après-midi, sur l'œuvre des missions, à laquelle travaille, depuis le commencement de ce siècle, la Société des missions évangéliques de Paris :

« Le synode de la XV[e] circonscription, persuadé que l'évangélisation du monde païen est au premier rang parmi les devoirs de l'Eglise chrétienne et de l'Eglise contemporaine en particulier,

« Témoigne sa vive et chrétienne sympathie à la Société

(1) Pour une description de la ville, nous renvoyons les lecteurs à une lettre de M. Morin, publiée au mois de juin dernier, p. 259 et suiv.

des missions de Paris, ainsi qu'au Comité auxiliaire des missions dans l'Hérault et dans le Gard, dont le siège est à Montpellier;

« Désigne l'un de ses membres, M. le pasteur de Robert, pour le représenter auprès dudit Comité auxiliaire, et prie M. de Robert de veiller, autant qu'il est en lui, à ce que les intérêts de l'œuvre missionnaire ne soient pas négligés dans les Eglises évangéliques de la XVe circonscription.

« Parmi les moyens les plus efficaces d'aider la mission parmi les païens, le Synode recommande particulièrement les suivants : prédications au moins une fois par an sur l'œuvre des missions; fêtes missionnaires, pour lesquelles le Comité auxiliaire de Montpellier a offert son concours; ventes et sociétés de travail en faveur des missions; allocutions et récits missionnaires à l'école du dimanche, au moins une fois par trimestre;

« Enfin le Synode désire que, désormais, dans les rapports annuels des Eglises, il soit fait spécialement mention de ce qui se fait au sein de ces Eglises en faveur des missions. »

Veuillez agréer, monsieur le président et honoré frère, nos affectueuses salutations en Jésus-Christ.

Pour la commission exécutive :

Le président, C. E. Babut.

Le secrétaire, Emile Fabre, P^{r}.

Le baptême d'un ancien esclave noir à Bordeaux.

Bordeaux, le 20 juillet 1885.

Monsieur le directeur,

J'ai été chargé de vous rendre compte d'une intéressante cérémonie qui a eu lieu à la « chapelle évangélique » de Bordeaux, le dimanche, 12 juillet 1885, à quatre heures de l'après-midi. Je viens donc aujourd'hui m'acquitter de mon

mandat. Il s'agissait de quelque chose d'exceptionnel, le baptême d'un adulte nègre, Moussa Tarravaré, ancien esclave païen, recueilli à Saint-Louis par notre cher et dévoué missionnaire M. Taylor, qui l'a ensuite envoyé à Bordeaux à nos amis MM. A. de Graffenried et Th. Escande. Ce sont eux qui, depuis quelques années, s'occupent avec tant de dévouement de l'« Œuvre des esclaves libérés et affranchis ». Moussa, depuis son arrivée à Bordeaux, deux ans environ, travaille chez un horloger, où il a appris rapidement et avec succès son métier, qu'il désire aller bientôt exercer à Saint-Louis. Il pourra rendre de grands services et gagner largement sa vie.

La chapelle était remplie d'un auditoire nombreux et sympathique, dans lequel on remarquait des membres de nos diverses Eglises, tous amis des missions, et, au premier rang, le Comité auxiliaire du sud-ouest et plusieurs pasteurs. Le service était présidé par M. le pasteur F. Fuster, qui avait donné une instruction religieuse complète à Moussa et auquel celui-ci avait lui-même manifesté le désir d'être baptisé.

Il a été aussi un élève assidu et sérieux de l'école du dimanche. Notre cher président a d'abord lu une série de passages appropriés à la circonstance, et a ensuite adressé à l'assemblée une chaleureuse allocution. Il a commencé par retracer à grands traits le passé de Moussa, il a rendu témoignage à la piété qui l'anime depuis qu'il a appris à connaître l'Evangile, et il a terminé par un pressant appel adressé au jeune candidat. Chacun se sentait alors intéressé et ému. L'intérêt et l'émotion ont encore augmenté quand Moussa, sur la demande de notre frère, a lu une courte déclaration de sa foi. Il l'a fait avec beaucoup de simplicité et de sérieux, puis il s'est agenouillé. M. le pasteur Fuster a versé sur son front l'eau du baptême, et M. le pasteur Cadène a prononcé une fervente prière. Moussa a reçu le nom de *Nathanaël*. Il était entouré, pendant la cérémonie, de ses

parrains et marraines, choisis parmi ceux qui se sont plus spécialement occupés de lui dès son arrivée à Bordeaux.

Ce baptême a été fait sur le terrain de l'alliance évangélique, et Moussa est entré dans l'Eglise missionnaire, qu'il retrouvera au Sénégal. Veuille le Seigneur bénir abondamment notre cher Nathanaël, affermir sa foi et sa piété, et le rendre un membre fidèle et dévoué de l'Eglise de Saint-Louis! C'est notre ardente prière.

J'oubliais d'ajouter qu'une collecte a été faite de rang en rang en faveur de « l'« Œuvre des esclaves », dont nous voyons aujourd'hui l'un des premiers fruits.

Nous saisissons cette occasion de la recommander à nos amis.

Veuillez agréer, etc. J. B. Couve.

LESSOUTO

La situation politique.

On a dit avec raison qu'en Afrique rien n'est jamais entièrement fini. Cet axiome s'applique bien à l'état politique et social du Lessouto. La dernière guerre a laissé subsister un malaise dont la tribu est loin d'être sortie. Il est vrai que, d'après les dernières nouvelles, le récalcitrant Massoupa se serait enfin décidé à payer la taxe au magistrat supérieur, celui-ci ayant refusé de la recevoir par l'intermédiaire de Letsié, auquel Massoupa voulait la remettre pour masquer sa soumission. Mais le fait n'est pas encore certain, et, le fût-il, qu'il n'y faudrait pas voir le dénouement des difficultés actuelles. Ces difficultés proviennent surtout de l'absence d'une autorité universellement reconnue et obéie. La guerre a laissé les magistrats sans grande influence; quant aux chefs, leur pouvoir, bienfaisant lorsqu'il s'exerçait sous la direction vigilante et ferme de Moshesh ou sous le con-

trôle de M. Griffith, s'est montré, ces derniers temps surtout, à la fois impuissant à maintenir l'ordre, et vexatoire pour ceux sur lesquels il s'exerce. Les excès de boisson auxquels la plus grande partie des chefs sont adonnés achèvent de leur ôter le moyen de gouverner sagement. Les abus de pouvoir se multiplient, et cet ordre intérieur, sans lequel la paix n'est qu'un vain mot, n'est toujours pas rétabli.

Il serait d'autant plus désirable que cet état de choses cessât que, si l'on en croit certains journaux, la situation troublée du Lessouto exciterait un certain mécontentement dans les sphères officielles de l'Etat-Libre. On se demande, d'autre part, si le colonel Warren n'a pas reçu la mission d'intervenir au Lessouto, à son retour du Béchuanaland.

Cette éventualité, appelée par les uns, redoutée par les autres, serait-elle un bien? Demandons à Dieu, qui si souvent a préservé de la ruine la tribu des Bassoutos, de leur ouvrir les yeux sur leurs véritables intérêts, et de les amener à cette paix véritable où peuvent naître et mûrir les fruits de la justice.

NOUVELLES DES STATIONS

Léribé, Cana, Bérée, Thaba-Bossiou et Maboulèla.

L'abondance des matières nous force, à notre grand regret, à faire un choix dans les nombreuses et intéressantes lettres que nous recevons de nos missionnaires. Il est d'autant plus nécessaire que nous donnions au moins succinctement des nouvelles de chacun d'eux.

LÉRIBÉ. On lira prochainement le récit d'une visite de M. Weitzecker au chef Joël, visite heureusement couronnée de succès.

Cana. La santé de madame Kohler n'est toujours pas encore rétablie. Tout en se sentant mieux, elle constate, dans une lettre adressée de Maboulėla à des amis, que cette longue épreuve dure encore. Elle ajoute : « Demandez au Seigneur de retirer sa main de dessus nous. Toutefois, que sa volonté soit faite. Dans deux semaines, je rentrerai à Cana. »

Bérée. Rien de nouveau à *Bérée*. M. Duvoisin nous écrit le 14 juillet : « L'œuvre ne présente rien de bien saillant. Nos auditoires du dimanche sont assez nombreux. Il y vient beaucoup de jeunesse, païenne, cela va sans dire, et assez légère. Pas de conversions. Ah ! si, comme disait le père Bost, tout le troupeau pouvait se mettre à bêler ! »

A Thaba-Bossiou, le changement décidé par la Conférence de Maboulėla a eu lieu. M. Jacottet a été installé dans son nouveau poste peu après la Conférence. Outre M. Daniel Keck, qui avait à remettre sa station à son successeur, le corps missionnaire était représenté par MM. Duvoisin et Kohler, et par M. et madame Mabille. Le temps assez froid avait empêché les principaux chefs du district, Massoupa, Theko et Maama, d'assister à la cérémonie ; seul Tsékélo, qui manque rarement une fête de ce genre, représentait, avec quelques chefs d'importance secondaire, la famille de Moshesh. Les services ont pu se faire dans le temple. Voici ce qu'en dit M. Jacottet dans une lettre du 2 juillet 1885 : « Vous connaissez ces sortes de cérémonies ; elles se ressemblent toutes du plus au moins ; il est impossible d'y dire quelque chose de nouveau ; cependant elles émeuvent toujours et intéressent, surtout lorsque l'on se voit ainsi lancé dans une carrière si nouvelle et si pleine de responsabilités. On se sent bien faible alors, et, quoi qu'on ait pu penser auparavant, on comprend que c'est une œuvre où les plus forts ne peuvent rien sans le secours de l'Esprit de Dieu. Daniel

Keck a commencé en remerciant l'Eglise et les chefs de tout ce qu'ils ont fait pour lui, et de la manière dont ils lui ont facilité la tâche; puis M. Mabille m'a présenté à l'Eglise en lui adressant, ainsi qu'à moi, de sérieuses paroles d'encouragement et d'exhortation ; puis enfin moi, dans un sessouto bien misérable, j'ai dû à mon tour prononcer quelques paroles. Enfin pour finir, Esaïa, l'évangéliste de Korokoro, et Siméone Fékou, délégué bénévole de l'Eglise de Morija, ont ajouté quelques mots. L'après-midi a été consacrée à un culte de sainte Cène.

« Le matin du lundi tous nos hôtes partaient; l'après-midi, Daniel Keck à son tour nous quittait avec la plus grande partie de ses bagages, et nous nous trouvions ainsi, ma femme et moi, seuls pour la première fois, au milieu de nos paroissiens encore inconnus. C'est un moment solennel que celui où l'on se sent ainsi dans un isolement complet, où, sauf Dieu, pour bien des choses on ne peut plus compter que sur soi-même. C'est à proprement parler le commencement de notre vie missionnaire ; notre stage de Morija n'a été qu'un noviciat facilité par bien des circonstances... »

Dans une lettre antérieure M. Jacottet nous parlait de son émotion à la pensée d'occuper le poste qu'ont desservi avant lui des hommes comme MM. Casalis et Jousse. Il exprime le vœu de continuer dignement leur œuvre. Son vif désir est d'être missionnaire dans toute la force du terme et de mettre l'évangélisation en première ligne de ses devoirs : « J'ai cherché à connaître dès l'abord mon district et je crois que tous les deux jours j'ai été en selle ; c'est ainsi sans doute que je continuerai à passer une bonne partie de ma vie, car ce n'est qu'à ce prix qu'on peut tout connaître et savoir diriger. Je veux, malgré certaines nécessités du temps, être plus missionnaire-évangéliste que pasteur. Il faut bien faire à la fois ces deux œuvres ; mais c'est la première qui doit être notre tâche spéciale. »

M. Jacottet aura d'abondantes occasions de mettre à exé-

cution son dessein. Le district de Thaba-Bossiou, dont il a été chargé, comprend une portion montagneuse très étendue ; une partie de l'œuvre à entreprendre dans les Maloutis revient à M. Jacottet, auquel elle a d'ailleurs inspiré dès l'abord une sympathie enthousiaste. Avant de prendre possession de son poste, il avait fait déjà deux visites dans ces régions : l'une en octobre dernier et dont nos lecteurs ont eu connaissance par notre numéro de février dernier ; l'autre en décembre, et dont nous n'avons pu, faute de place, les entretenir. Depuis son installation à Thaba-Bossiou, M. Jacottet a fait, malgré l'hiver qui rend les voyages difficiles, une nouvelle excursion dans les montagnes ; et cette fois, il a visité surtout le bassin supérieur du Senkunyané, ou petit Orange, dont il est spécialement chargé. La course, qui a duré huit jours, a été très difficile, mais a parfaitement réussi. « J'avais comme compagnon, nous écrit-il, Joséfa, de Korokoro, un excellent évangéliste et maître d'école, qu'avec son désintéressement bien connu M. Mabille n'avait pas hésité à mettre à notre disposition, plus une de ses ouailles de Korokoro. En chemin, Enéa, un autre évangéliste de M. Mabille, établi lui aussi dans les montagnes, sur la Makhaleng, s'est adjoint à nous ; sa connaissance détaillée du pays nous a été très précieuse... Grâce à l'hiver, tout était monotone et décoloré. Le premier jour, nous sommes arrivés, en passant par la station catholique et en traversant la première chaîne des Maloutis, à Likotopong, la plus haute annexe de M. Mabille sur la Makhaleng. J'ai été agréablement surpris de voir tout ce qu'Enéa a su faire depuis moins de six mois qu'il y est placé. De là une marche forcée nous a transportés sur le petit Orange, dans un petit village perdu au milieu des précipices, où nous avons tant bien que mal passé la nuit dans une hutte ouverte à tous les vents... Nous avons redescendu le fleuve le lendemain matin, mais par des sentiers à faire frémir même les alpinistes éprouvés, surtout lorsque c'est à cheval qu'il faut les suivre. Je n'ai jamais rien vu d'aussi totalement

sauvage... C'est comme un tombeau, et je me faisais dans mon cœur de vifs reproches d'y conduire mon pauvre Joséfa, sa femme et ses quatre enfants. Je crains que lui aussi n'ait été désappointé ; il n'est que plus beau de sa part de persévérer dans le sacrifice, car c'en est un grand, certes !... »

Le site choisi pour l'annexe à établir dans ces hautes régions est le village d'un chef appelé Moshiba. Celui-ci étant absent, l'autorisation nécessaire n'a pu être obtenue dans toutes les formes voulues. M. Jacottet ne doute pas qu'elle ne soit accordée, Moshiba ayant souvent manifesté le désir de voir le *Thuto* (l'Evangile) établi chez lui. Aussi l'installation de Joséfa pourra-t-elle sans doute se faire en novembre prochain.

Mabouléla. Le prédécesseur de M. Jacottet à Thaba-Bossiou, M. Daniel Keck, se trouve maintenant à Mabouléla, à la tête de l'œuvre naguère encore dirigée par son vénéré père. Peu après son arrivée, M. Daniel Keck a eu le chagrin de voir sa mère tomber gravement malade. Heureusement qu'aux dernières nouvelles elle était en voie de convalescence.

M. Keck s'est mis à sa tâche nouvelle avec son entrain ordinaire. Sa dernière lettre nous le montre surtout très intéressé par l'œuvre qui se poursuit sur deux des annexes de Mabouléla : Ventersburg et Masilo.



Encore les allocations scolaires.

On sait que les écoles, au Lessouto, participent dans une proportion variable au produit des impôts payés par les indigènes. Après avoir atteint un chiffre passablement élevé, les subventions officielles ont cessé pendant quelque temps ; elles ont repris récemment, mais à un taux inférieur des

trois quarts à l'ancien. Pour les six premiers mois de cette année, l'état des rentrées de la taxe a permis au colonel Clarke, le magistrat supérieur du Lessouto, d'accorder à nos établissements scolaires une subvention extraordinaire de 10,000 francs, laquelle, s'ajoutant à la subvention régulière rétablie l'année dernière et dont le chiffre est à peu près égal, porte à 20,000 francs les sommes reçues pour les écoles du Lessouto pour le premier semestre de 1885. C'est la moitié, à peu près, de ce qu'elles recevaient autrefois. — Tout en faisant part à nos frères de cette bonne nouvelle, le magistrat supérieur les a avertis qu'il ne s'agissait que d'une subvention extraordinaire sur laquelle il ne fallait pas compter. La situation de nos écoles reste donc précaire; ce qui n'empêche pas nos missionnaires de recevoir avec reconnaissance le secours inespéré qui leur est accordé.



L'Oiseau de Makhoarane (Morija).

Ce singulier titre est celui de l'un des articles que la *Petite Lumière du Lessouto* a publiés dans son numéro du 1er juillet. En voici la traduction littérale :

« Il y a une chose étonnante dans la montagne de Makhoarane. Pendant la dernière guerre, on conduisit les missionnaires qui prenaient soin des blessés dans une espèce de forteresse naturelle, au-dessus de la station. Pendant qu'ils étaient là, ils observèrent, sur un grand rocher, comme une sorte d'écriture fort extraordinaire. Cela ressemblait à des marques, à des traces qu'on eût laissées sur une argile encore molle. On y reconnut les empreintes d'un oiseau deux fois aussi grand qu'une autruche et comme on n'en voit plus de nos jours.

« Sans doute qu'au moment où se formaient les montagnes, ou peut-être après le déluge, il y avait à Makhoarane un lac fangeux. Un énorme oiseau sera venu là pour y cher-

cher des serpents d'eau ou d'autres bêtes à manger. Pendant qu'il en cherchait, ses pattes se seront enfoncées dans l'argile et y auront laissé leurs empreintes. A la longue, l'argile durcit, elle finit par devenir pierre, les empreintes durcirent en même temps que le rocher sur lequel l'oiseau avait marché, et elles sont restées là jusqu'à ce jour. Ni la pluie, ni la grêle, ni le vent, ni le soleil n'y ont rien changé. On les voit encore aujourd'hui et on les verra dans tous les temps à venir. Ceux qui peuvent en douter n'ont qu'à se rendre à Makhoarane pour demander aux missionnaires de leur montrer le rocher où se voient les traces de l'oiseau (1). Ils monteront et verront de leurs propres yeux qu'on ne les a pas trompés. Peut-être la vue de cette merveille leur inspirera-t-elle des pensées sérieuses. »

Ici, le rédacteur de la *Petite Lumière*, cherchant un enseignement dans ces empreintes, demande à ses lecteurs pourquoi les grandes leçons que Dieu nous donne dans sa parole et dans l'histoire, laissent si peu de traces sur nous et produisent si peu d'effet dans nos âmes.

« L'oiseau n'avait passé qu'une fois sur l'argile et cela a suffi pour que ses traces y soient à tout jamais restées. Nous voyons de grandes et belles choses opérées par des hommes qu'animait l'Esprit de Dieu. L'impression que cela produit sur nous est parfois très vive, pourquoi s'efface-t-elle si vite et disparaît-elle comme font les rides d'un lac après que l'on y a jeté une pierre ? »

Pour ce qui concerne la montagne de Makhoarane, voici ce que le traducteur de cet article en peut dire : « Lorsque j'arrivai à Morija, avec mes deux amis, en 1833, tout montrait que ces lieux avaient passé pendant longtemps par un état marécageux. Au bas, se trouvait encore un petit lac, où s'ébattaient des poules d'eau, des hérons ; où l'on voyait

(1) J'ai moi-même vu ces empreintes, au cours de mon voyage au Lessouto, et j'en possède un croquis dessiné par M. Christol. A. B.

aussi des loutres et pas mal de serpents d'eau. Un peu partout croissaient des roseaux parmi lesquels pullulaient les sangsues. Les eaux qui descendaient de la montagne étaient assez fortes et avaient un cours assez continu pour aller se réunir dans le fond de la vallée, y alimenter plusieurs étangs fort limpides et un beau ruisseau que nous appelâmes *Lérato, Amour*, tant il nous plaisait. La certitude d'y trouver des canards, des sarcelles, des bécasses, nous y conduisait souvent. »

E. C.



L'INDUSTRIE AU LESSOUTO

Le moulin de la Massitissi.

Il y a quelques mois, notre journal publiait un joli dessin de M. Christol, représentant le moulin élevé par M. Preen sur les bords de la Massitissi, près de l'école industrielle. L'espace nous a manqué jusqu'à présent pour donner des détails sur cette construction, qui constitue un véritable progrès de notre œuvre du Lessouto. Ecoutons le récit des difficultés qu'il a fallu surmonter pour arriver à ce résultat.

M. Preen nous écrivait le 7 janvier dernier :

« Je vous ai dit que nous avons ouvert le moulin. En Europe c'est peu de chose qu'un moulin ; dans ce pays-ci c'est beaucoup. Le nôtre est le premier qui ait été établi au Lessouto. Laissez-moi vous dire un peu les ennuis qu'il m'a coûtés.

« Les deux premiers terrassiers qui ont travaillé au canal se sont découragés après quelques semaines et, malgré un contrat sur parole, ont abandonné le travail. Il fallait absolument faire un barrage pour rehausser le niveau de l'eau, et pour cela beaucoup de monde était nécessaire : je priai nos

apprentis de donner un coup de main pour rouler des quartiers de roche dans le lit de la rivière. Ils travaillèrent de bon cœur pendant quelques jours, mais les passants se moquèrent d'eux et de leur travail. « Le blanc qui vous fait faire ce travail ne sait pas ce qu'il fait : comment veut-il faire monter l'eau sur la montagne? c'est du travail d'esclaves qu'il vous fait faire; vous êtes à l'école; on n'a pas besoin d'apprendre à rouler des pierres. » Nos apprentis se sentent humiliés, et finissent par se mettre en grève. Je les remets à l'établi pendant quelques jours, afin de me donner le temps de réfléchir : le cas est grave, il faut absolument que ce travail se fasse. Je leur parle à chacun en particulier: il se trouve qu'il y a dans le nombre quatre mauvaises têtes; je les mets à la porte; il faut de la soumission dans une école. Deux viennent me prier de les réadmettre. J'exige qu'ils viennent tous me dire s'ils veulent, oui ou non, m'obéir, que je suis disposé à oublier ce qui s'est passé. A ma grande satisfaction ils firent tous leur soumission.

« En attendant il faut que le canal se fasse, le barrage ne servirait à rien sans cela; j'engage donc cinq jeunes Bassoutos et leur promets 500 francs s'ils veulent faire mon travail. On s'arrange, tout va bien pendant les deux premières semaines, mais le quinzième jour deux d'entre eux manquent à l'appel. Où sont-ils? J'apprends qu'ils se sont sauvés. Les trois autres continuent pendant deux mois. Plus on approche du barrage, plus le canal devient profond. Aussi se découragent-ils à leur tour et font-ils les malades. Que faire? Je me décide à leur payer le travail qu'ils ont fait, et à remettre à l'œuvre une partie de nos apprentis en leur promettant un petit salaire. Avec eux nous avons pu terminer le canal, à l'aide de la poudre et de la dynamite, et, lorsque l'eau arrêtée et rehaussée se vit obligée, en dépit des sceptiques, de passer par la montagne, on juge des hourras formidables que nous avons poussés.

« Quant à la maison du moulin, elle fut assez vite bâtie. Le

rez-de-chaussée est en pierres taillées, l'étage est en briques cuites. Je vous écris en ce moment au bruit des engrenages; je suis meunier pendant le temps des vacances : au reste, je vais mettre en apprentissage le père d'un de nos apprentis que j'ai fait venir d'Aliwal, où il habitait, pour en faire un meunier.

« Il n'est guère possible de dire au juste ce que rapportera ce moulin. Nous moulons à raison de 3 fr. 10 le sac de blé et nous pouvons moudre 8 à 10 sacs par jour. Ce n'est pas à dire que nous avons 10 sacs à moudre tous les jours. En ce moment il y a famine par tout le pays. Il est vrai que la récolte du froment a lieu en ce moment, de sorte que nous pouvons espérer que la famine prendra fin et que le moulin aura de la besogne. »

Ecoutons maintenant M. Dieterlen raconter l'inauguration du moulin. On trouvera dans sa lettre de précieux détails sur l'école industrielle et sur le rôle qu'elle est appelée à jouer.

« Hermon, le 3 févriér 1885.

« J'ai promis, il y a quelque temps déjà, deux mots sur l'école industrielle de Jean Preen et sur le moulin qu'il vient de construire et d'inaugurer en décembre dernier. Ayant été invité à assister à cette intéressante cérémonie, je me suis empressé de me rendre à Massitissi, avec M. Casalis et Ad. Casalis.

« Voir un moulin, et surtout un moulin appartenant à notre mission, cela valait bien la peine de faire le voyage, sans parler des Christol que je voulais voir installés à Béthesda, et des amis Marzolff, Ellenberger et Preen que cette course allait me donner l'occasion de visiter.

« C'est, si je ne me trompe, la première fois que la mission du Lessouto se lance dans une entreprise industrielle. Et encore celle de Kuting est-elle montée sur le pied le plus modeste. On sait comment M. Preen est arrivé à bâtir ce

moulin. Les subsides du gouvernement nous faisaient défaut, il fallait ou fermer l'école industrielle, ou aviser au moyen de lui procurer des ressources extraordinaires. Le district est fertile, on y cultive en abondance le froment. Un moulin aurait toujours du travail, ses revenus feraient vivre l'école et la sauveraient de la ruine. Puis, les apprentis doivent apprendre à tailler des pierres et à bâtir, la maçonnerie fait partie du programme de leurs études. Ils tailleront donc les pierres, ils bâtiront le moulin, ils en feront les portes, les fenêtres, la roue, etc. Leur travail diminuera d'autant les dépenses et sera tout profit pour eux! J. Preen fit et refit tous ces raisonnements et, un beau jour, on donnait le premier coup de pioche pour creuser le canal qui devait amener au moulin l'eau de la Massitissi.»

Nous omettons un passage racontant les incidents de la construction, que la lettre de M. Preen nous a fait connaître :

«Pendant qu'on donnait le dernier coup de main au canal, le moulin sortait de terre, il grandissait, il prenait de la tournure. On y installait l'unique meule qui doive y trouver place pour le moment, bien casée sur ses fondements de pierre. La roue arrivait à son tour et était mise en place sans accroc ni accident; on posait la charpente, on mettait le toit, un escalier conduisant à l'étage supérieur était fabriqué à l'atelier, et, un beau jour, il se trouva qu'on n'avait plus qu'à faire arriver l'eau sur la roue, moment solennel, pendant lequel le cœur de l'ouvrier et celui de l'ingénieur battent avec plus de force qu'à l'ordinaire. Les élèves sont réunis. « Lâchez tout ! » L'eau remplit les augettes de la roue, elle s'ébranle, le mouvement se communique au moulin, la meule se met à tourner, une belle farine blanche tombe dans la main noire d'un apprenti impatient de constater que l'entreprise a réussi. « Hourra! Bravo!» Tout

autour du moulin, ce ne sont que des cris de joie, vrais chants de triomphe de l'ouvrier.....

« Et quand nous vînmes quelques jours plus tard, ce ne fut que pour inaugurer officiellement un moulin qui s'était montré bon travailleur et capable de broyer des sacs de froment à l'infini.

« Je ne raconterai pas très au long cette inauguration. Les choses se passèrent bien simplement. Nous envahissons l'intérieur du moulin, et, quand le magistrat du district et sa sœur sont arrivés, J. Preen tire une ficelle, on entend la roue s'ébranler avec ce bruit de l'eau qui est si agréable, si poétique, dirais-je, si je n'avais pas peur d'être sentimental. Une courroie amène le mouvement sur la poulie du moulin, et la farine commence à pleuvoir dans un sac, ou plutôt dans une foule de mains qui l'arrêtent au passage.

« Il y a là passablement de femmes, païennes ou autres; nous leur faisons les honneurs de l'établissement, nous leur passons de la farine, elles l'admirent, la déclarant fine et pure. A leur jugement qui trouverait à redire? La farine, au Lessouto, fait exclusivement partie du domaine des femmes qui la moulent à la main et ont, par suite, une compétence indiscutable en cette matière.

« C'est là ce que je dis aux amis réunis devant le moulin, lorsqu'il s'agit de prononcer les allocutions d'usage. Je déclara que c'est aux femmes qu'on aurait dû donner la parole; que nous autres hommes nous espérions bien que le moulin ne manquerait jamais de blé à moudre et qu'il le moudrait bien. Le magistrat appuya ce que j'avais dit au sujet des dames, si bien que madame Ellenberger prit la parole et, dans un petit discours bien senti, déclara que le moulin était bon, qu'il produirait une farine excellente, et que les femmes auraient du repos, maintenant; qu'au lieu de moudre péniblement sur la pierre la quantité de blé requise pour chaque jour, elles n'auraient plus qu'à envoyer à M. Preen un sac tout plein, et à le reprendre au bout de quelques

heures, parfaitement moulu au prix de 2 fr. 50 seulement.

« Avant de retourner à l'école, je fis encore le tour du moulin : il me faisait du bien au cœur, il m'était en édification. Je vais être sentimental sans le vouloir, mais, puisque je l'ai été à Massitissi, pourquoi ne le serais-je pas dans une lettre? Voici le fait. Le Lessouto est avant tout le pays de la routine; les Bassoutos sont routiniers jusqu'au bout des ongles. Laissés à eux-mêmes, ils chemineraient jusqu'à la fin du monde dans l'ornière tracée par leurs ancêtres. L'atmosphère du Lessouto est chargée de cette monotonie, on en est écrasé, elle vous envahit, elle vous étouffe. Devant ce moulin de Kuting, nous nous trouvions en face de la civilisation. Cette roue entraînée par l'eau, c'était comme un pas en avant, une preuve de vitalité, une promesse pour l'avenir. Pour le moment, nous n'étions pas absolument des Bassoutos. La vieille patrie était là et le sang français commençait à bouillir. On se sentait près de la France, on était fier d'être Français; j'ai déjà eu cette impression devant le pont de Béthulie, si je ne me trompe, et je n'ai pas honte de l'avouer. On se figure parfois que nous ne souffrons pas d'être si exclusivement plongés dans la vie des Bassoutos, identifiés avec leur existence. Et pourtant que de fois on a soif de voir autre chose que les produits de l'industrie indigène! Que de fois on désirerait se trouver en plein monde civilisé, au lieu de toujours se heurter aux limites étroites de l'intelligence et de l'imagination des Bassoutos!

« Le moulin de Kuting, c'était pour moi un coin de la civilisation, un symbole du monde auquel j'appartiens. Quoi d'étonnant, si je l'ai regardé avec de douces émotions et avec un vif sentiment de plaisir?

« Je parle de moi! C'est de Jean Preen et de ses élèves qu'il faudrait parler! Avoir entrepris un pareil travail, et l'avoir mené à bonne fin, c'était sans doute pour Jean Preen la cause d'une joie que personne ne peut comprendre. Puis, ce moulin, cela veut dire pour lui l'existence de l'école indus-

trielle, son avenir assuré, sa cause gagnée! Et il mérite qu'elle vive, cette école à laquelle il s'est consacré, avec sa femme, sans restriction, sans admettre même la possibilité d'un échec.

« Quant aux élèves, après avoir essuyé les railleries des passants, après avoir lutté contre leur mollesse naturelle et la fatigue de longs et pénibles travaux, on était heureux d'assister à leur triomphe. On sentait que le succès du moulin vaudrait pour eux autant ou plus que beaucoup de leçons de menuiserie. Ils ont gagné à ce travail la preuve de ce que l'on peut quand on le veut, ils ont vu qu'un travail persévérant renverse tous les obstacles. Ils ont senti que l'apprentissage qu'ils font à l'école industrielle aboutira à quelque chose de pratique. Ils ont confiance en eux-mêmes et en leurs bons outils : faut-il davantage pour faire de bons ouvriers?

« Ces jeunes gens, on ne peut les regarder sans éprouver pour eux de l'admiration et de la sympathie. Ce sont des hommes; le travail manuel les a mûris, la discipline de l'école les a développés.

« Je ne vois guère de moyen plus utile qu'une école industrielle pour former le caractère des Bassoutos. Ce qu'il y a de désespérant en eux, c'est leur indifférence pour tout ce qui est exactitude. Vous leur donnerez rendez-vous pour huit heures : ils arriveront à midi, tout souriants, sans même se douter que quatre heures de retard peuvent faire beaucoup de tort. Vous direz à votre domestique de nettoyer une allée du jardin et vous examinerez son travail : votre allée va en zigzags à travers les pêchers, tantôt large, tantôt étroite; votre garçon n'a jamais songé qu'il fallait tracer une ligne droite et garder une largeur unique. Quand je fais lire mes catéchistes, je perds quelquefois patience : ils diront un mot à la place d'un autre, sans penser que changer un mot de la parole de Dieu est une faute; j'ai de la peine à les amener à lire exactement ce qui est dans le

texte et à laisser de côté leur prose à eux. Et souvent, quand ils expliquent un passage, ils s'écartent un peu du texte, un tout petit peu, mais le sermon continue et l'explication se rapporte de moins en moins à la pensée maîtresse du verset que l'on est censé étudier. Ce manque d'exactitude devient manque de fidélité dans les petites choses, puis dans les grandes et entretient chez les Bassoutos un laisser-aller incorrigible qui fait le désespoir de toute personne civilisée qui a affaire à eux.

« Quand un jeune homme est placé dans une école (industrielle ou autre), *il faut* qu'il apprenne l'exactitude, qu'il se soumette à la discipline, accomplisse certains devoirs à un moment donné ; en un mot, il faut qu'il réagisse contre son indifférence naturelle et prenne en quelque sorte possession de lui-même. Cette lutte contre lui-même peut lui paraître pénible au premier abord, mais elle ne tarde pas à faire de lui un homme, elle lui apprend la fidélité, la persévérance et l'énergie. C'est au point que bientôt vous lirez sur ses traits qu'il est plus développé que d'autres; son regard franc et intelligent vous dira de suite que vous parlez à un gaillard auquel vous pouvez confier un travail sérieux.

« Ces jeunes gens de l'école industrielle m'ont fait l'impression d'avoir bien profité, non seulement des leçons que leur donne J. Preen, mais encore de l'influence générale salutaire que doivent exercer sur eux à la fois la discipline de l'école et la nécessité d'être exacts et fidèles dans tous leurs devoirs. N'eussions-nous à constater que ce résultat, ce serait déjà beaucoup; mais il y a plus: comme tailleurs de pierres, comme maçons et comme charpentiers, les apprentis de Kuting ont fait leurs preuves en bâtissant le moulin. Et à côté de cela, ils ont appris à lire, à écrire, ils savent un peu de géographie et d'arithmétique, et leur professeur, mademoiselle Louise Cochet, a pu être fière d'eux quand nous leur avons fait passer un examen sur ces matières.

« Une pensée m'est souvent venue en considérant la beauté

et l'importance d'une école industrielle, et les difficultés pécuniaires contre lesquelles celle de Kuting a à lutter. Il y a des gens en France, me dis-je, qui, n'ayant pas les convictions religieuses qui animent notre Société et ses agents, n'aiment pas donner pour l'évangélisation des Bassoutos. Qui pourrait les blâmer de refuser d'aider à la diffusion des croyances qu'ils considèrent comme entachées de superstition et d'erreurs? Mais ces mêmes personnes refuseraient-elles de contribuer à répandre parmi les sauvages la lumière de la civilisation et de l'éducation? N'y a-t-il pas dans tout homme civilisé un sentiment généreux qui le pousse à faire part des biens qu'il possède à ceux qui en sont encore privés? L'homme civilisé n'est-il pas un frère aîné pour le sauvage comme le chrétien l'est pour le païen?

« A des hommes qui, quoique séparés de nous sur le terrain religieux, sont cependant unis sur celui de l'instruction et de la civilisation, je dirais avec confiance : « Voici un peuple sauvage parmi lequel vous pouvez répandre la lumière à pleines mains. Voici une école industrielle et des écoles primaires qu'il ne dépend que de vous de faire vivre, de développer et de rendre prospères. Unissez-vous à nous pour cette belle œuvre, si digne de vous et du nom de « libéraux » que vous portez! Faites de ces écoles votre spécialité, intéressez-vous à elles exclusivement, si vos principes vous y obligent, et vous trouverez dans l'accomplissement de cette tâche de grandes et légitimes satisfactions. »

H. D.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

A LÉALUYI

(Suite de la lettre de M. Coillard.)

A partir de Nalolo, un jour de voyage encore, et le len-

demain nous arrivons à Léaluyi. Ma première impression est de celles qu'on voudrait oublier. Décidément la guerre, la guerre civile surtout rend les hommes fous; elle en fait des bêtes féroces. Ici comme à Paris elle a enfanté la commune, et la commune a laissé ses traces. De la belle ville indigène de Robosi, il ne reste plus que deux grandes huttes en ruines; tout le reste a été détruit de fond en comble. Une jungle épaisse a tout envahi. La capitale actuelle ne se compose que de méchants abris à moitié ensevelis dans une herbe luxuriante. C'est à peine si l'on peut découvrir les sentiers tortueux qui conduisent d'un quartier du village à l'autre. Après la fuite de Lewanika, les chefs pillèrent ses trésors, la populace et les esclaves s'én mêlèrent. Des épaves de ces richesses je n'ai trouvé que son fauteuil (son trône!) et son marchepied couverts de peaux de léopard. Il paraît que sa barque royale même, un vrai chef-d'œuvre d'industrie d'après les descriptions qu'on en fait, a été coulée, pour qu'il ne reste rien du roi expulsé. La propriété des jésuites a subi le même sort. Ces messieurs m'avaient demandé de m'en occuper, et d'en rassembler les débris s'ils en valaient la peine. Je ne trouvai qu'un peu de ferraille sans valeur, et une caisse de médicaments dont les flacons avaient été vidés pour en faire des tabatières. C'est tout ce qui restait.

Le bruit s'était répandu que nous arrivions; aussi trouvâmes-nous à la capitale la plupart des chefs les plus importants qui nous attendaient. Le lendemain de notre arrivée eut lieu notre réception officielle. Le jeune roi, drapé d'indienne portugaise à grands dessins, siégeait sur la place publique. Derrière lui étaient ses serviteurs, devant, les joueurs de serimba et des tambours qui faisaient un tintamarre étourdissant, tandis que tous les chefs avec leurs suites étaient assis en cercle autour de lui, à une distance de 150 à 200 mètres. Le coup d'œil avait quelque chose de sérieux et de comique tout ensemble, et me rappelait ce que j'avais vu à Sesheké lors de ma première visite. *Mataha,* Gambela ou premier ministre,

avait endossé un habillement de drap noir et une chemise blanche ! les autres étaient affublés de tuniques d'uniformes de toute provenance ; ici c'était celle d'un agent de police de Kimberley, là celle d'un dragon, plus loin celle d'un officier de marine, et à côté l'habit défraîchi depuis longtemps d'un haut fonctionnaire du gouvernement portugais. Nous eûmes le loisir de faire nos observations pendant que la musique royale nous rompait la tête. A un moment donné, tous les chefs furent mandés près du roi les uns après les autres ; une fois le conseil au complet, les serimba et les tambours se turent, et la cérémonie commença.

Les chefs Mokhelé et Warubita nous présentèrent, et rendirent compte de leur mission en racontant minutieusement notre voyage. Nous prîmes ensuite la parole pour saluer le souverain et son conseil, et expliquer le but de notre voyage et son caractère. Tous les chefs répondirent les uns après les autres par des discours bien inférieurs à ceux qu'en pareille circonstance nous aurions entendus au Lessouto, mais où l'on sentait un souffle de grande satisfaction et de sincérité. « Soyez les bienvenus, serviteurs de Dieu, dit Mataha ; vous qui nous apportez la pluie et la paix, l'abondance et le sommeil. C'est au nom de la nation tout entière que nous vous recevons. Nous vous avons attendus de longues années, et croyions que vous nous aviez abandonnés ; aussi est-ce avec joie que nous voyons vos visages, et que nous vous entendons dire qu'aujourd'hui vous ne venez pas seulement nous visiter, mais vivre parmi nous avec vos familles. Vous découvrirez bientôt que nous avons des *cœurs jaunes*, que notre pays est un pays de sang. La nation est fatiguée, elle soupire après la paix ; elle languit. La voici, nous la plaçons devant vous, sauvez-la. Vous le voyez, notre roi n'est qu'un enfant : sois son père, entoure-le de tes conseils. Nous ne demandons pas de présents, nous ne cherchons pas vos marchandises si vous en avez. Ce que nous vous demandons, c'est votre enseigne-

ment; ce que nous voulons, c'est la paix!»... Les autres parlèrent dans le même sens.

Le lendemain de ce jour-là, nouvelle mise en scène, mais qui faillit se terminer en queue de poisson. Il s'agissait d'offrir nos présents au roi. Les chefs barotsis voulurent absolument que la chose se fît dans les règles. Ils formèrent une longue procession qu'ouvrait le vieux Mokhelé avec beaucoup de dignité. Warubita le suivait, portant le précieux paquet. Malheureusement le roi souffrait d'une ophtalmie; il avait quitté le lekhothla et s'était retiré dans la hutte; une hutte royale, mais une hutte après tout. C'est là qu'accroupis, entassés, à demi suffoqués, nous accomplîmes cette importante cérémonie. Le public privilégié remplissait la cour et bloquait la porte. J'étais contrarié; car je comptais sur cette occasion pour donner publiquement à Akufuna, le jeune roi, des conseils. Pendant que je déployais le grand manteau Saint-Cyr que j'ai acheté à la Belle-Jardinière, Gambela, suant à grosses gouttes, essayait d'introduire ses pieds dans une paire de bottes qu'il avait convoitée. Le manteau émerveilla tout le monde. Gambela, jetant ses bottes, le mit sur les épaules d'Akufuna, qui se pavana un instant devant nous.

On m'écouta silencieusement quand, m'adressant au roi, je m'efforçai de lui montrer que devant Dieu il n'est qu'un serviteur qui devra rendre compte de son administration, que ses sujets sont les créatures de Dieu et que lui, Akufuna, tout roi qu'il est, n'a nullement le droit de mettre à mort qui que ce soit sans jugement préalable. « C'est bien dit, voilà un conseil de père », disaient à demi-voix les chefs. Mais quand je parlai du vol et de la nécessité de l'extirper, tous éclatèrent de rire. — «De quoi riez-vous? Ai-je dit quelque chose de drôle?» — «Eh, Moruti, tu parles de punir et d'extirper le vol, mais ici tout le monde vole!» — Tout en riant, ils étaient sérieux. En voici la preuve. Quelques jours après, devant m'absenter pour un seul jour, aucun d'eux ne

voulut prendre la responsabilité de mes bagages, bien que je laissasse deux garçons pour les surveiller. — « Ici, me répétait-on, on vole de jour comme de nuit, rien n'est en sûreté. » — Force me fut de les transporter chez un jeune homme d'origine écossaise et de passage à Léaluyi.

Ce jour-là nous partions de bonne heure avec Gambela et Mokubesa pour inspecter l'emplacement qu'on nous proposàit pour la station. Livingstone, paraît-il, y avait jeté les yeux, et on l'avait plus tard offert aux jésuites. Nous trouvâmes que l'eau est à une grande distance de la colline, grande complication pour les bâtisses et les ménages, et que la colline elle-même est toute couverte de champs, — source de tracas interminables avec les natifs. — Gambela tua un bœuf, nous le partagea, puis nous sautâmes en canot pour arriver de jour, si possible, à la capitale. Il se faisait déjà tard. Bientôt nous nous perdîmes de vue dans cette steppe où nous nous frayions un chemin avec peine. Le soleil se couche, pas de crépuscule ici, pas de clair de lune, pas de jalons pour nous orienter. Nous errâmes longtemps dans les ténèbres, sans pouvoir trouver le canal que nous avions suivi; partout nous aboutissions à la terre ferme. De guerre lasse, nous nous dirigeâmes vers un feu : c'était celui d'un pêcheur. L'îlot n'avait pas cent mètres carrés, l'odeur putride du poisson était insupportable. Mais nous n'avions pas le choix. Nous plantons nos rames pour faire un abri : d'un seul coup elles s'enfoncent d'un pied et font jaillir l'eau; des nuées de moustiques tourbillonnent, trompettent autour de nous et nous *lancinent* sans pitié de leurs dards; la faim nous ronge l'estomac, et la poignée de roseaux secs que nous donne le brave pêcheur suffit à peine pour rôtir un ou deux épis de maïs.

Quelle nuit! et avec quel bonheur nous saluâmes les premières lueurs de l'aurore ! A 8 heures nous étions enfin à la capitale et mettions fin aux inquiétudes de nos nouveaux amis. Nous apprîmes que Mokubesa était heureusement ar-

rivé dans la soirée, étonné de ne pas nous voir. Quant à Gambela, il avait passé toute la nuit avec son équipage complètement désorienté, errant en canot, et ce n'est qu'au matin que, le son des tambours royaux parvenant à son oreille, il put prendre la bonne direction et arriver un peu avant nous.

Les chefs nous désignèrent un deuxième endroit, et deux d'entre eux nous y conduisirent. Arrivés au village le plus rapproché du lieu en question, on abattit un bœuf, et pendant qu'on l'apprêtait, nous allâmes explorer le site proposé. Nous dûmes patauger dans des mares, traverser le ruisseau Séfula par trois fois, dans l'eau jusqu'à la ceinture. Survint ensuite une pluie battante qui nous transperça en un instant. Parlez-moi d'imperméables ! Je n'en ai pas encore trouvé un qui vaille. Nos guides étaient affublés de longues chemises portugaises d'indienne qui leur traînaient aux talons, et collaient à leurs membres; l'un d'eux s'était donné le luxe d'une ombrelle de même étoffe vieillie et dont la charpente avait une forme impossible. La pluie y passait comme à travers un tamis. Qu'importe ? C'était une ombrelle, et notre Morotsi en était fier et n'en démordait pas.

Le lendemain, par un temps magnifique, nous pûmes, Aaron et moi, examiner l'endroit plus à notre aise, et nous convaincre qu'il présente pour un établissement comme le nôtre des avantages incalculables. Reste encore la question de la salubrité, qu'un séjour seul à *Séfula* peut résoudre.

Ce sera là, en tous les cas, notre pied-à-terre en nous installant à la vallée. Il est convenu qu'au mois de mai, dès que l'inondation aura passé, et que le pays sera assez sec pour voyager, les chefs enverront des canots pour le transport de nos bagages. Nous démonterons nos wagons pour traverser le Zambèze. Nous nous diviserons en deux bandes, et pendant que les uns remonteront le fleuve, les autres feront le voyage par terre. Ce n'est pas une petite entreprise; mais nous aurons tout l'hiver devant nous. Une

dernière requête que nous ont faite les chefs en nous accompagnant à nos canots, c'est de ne pas laisser nos Bassoutos en arrière; ils veulent les avoir à la vallée. Le respect et l'estime que les Barotsis ont conservés pour leurs anciens maîtres est quelque chose d'extraordinaire. Un chef ne se croirait pas chef s'il n'avait pas pour première femme une *Makololo;* aussi, quand on le visite, il ne manque jamais de vous la présenter. C'est ce qui explique comment la langue des Bassoutos a conservé la prééminence dans ce pays. Tous les chefs importants voudraient avoir des évangélistes bassoutos. On comprend leurs motifs, mais le fait n'en est pas moins significatif, surtout après le bruit qu'on avait répandu que les Barotsis verraient avec méfiance des Bassoutos et un certain nombre d'étrangers s'établir dans leur pays. La présence d'Aaron à la capitale fit sensation; les chefs le courtisaient, les femmes lui envoyaient de la nourriture, et on venait de loin pour le voir. C'est une popularité qui a ses dangers, mais le fait est là! Ah! si seulement les Eglises du Lessouto comprenaient la mission que Dieu leur a préparée! Si seulement le zèle missionnaire, calme et résolu, sans la fougue d'enthousiasme de 1876, pouvait se réveiller parmi elles! Qui mieux qu'*elles* pourrait évangéliser ces contrées?...

Ma lettre est déjà trop longue, et je le regrette. Je ne m'arrêterai donc pas à vous conter les incidents du voyage de retour. Il se fit par des pluies incessantes qui nous retardèrent beaucoup. Nous étions impatients d'arriver à Seshéké, car nous savions que nous y aurions des nouvelles de Leshoma. Nous ne nous trompions pas. Nous avions à peine mis pied à terre qu'un jeune étourdi s'en vient vers nous, et sans autre préambule dit à Aaron : — « Philoloka, ta petite fille, est morte il y a un mois! » Le pauvre Aaron, pétrifié, se laissa choir sur son tabouret sans pouvoir parler. Du moment qu'il put se retirer dans notre hutte, il éclata en sanglots. Cela le soulagea et nous pûmes prier ensemble. Une lettre de ma chère femme confirmait cette douloureuse

nouvelle; les chefs de Seshéké qui avaient fait une visite à Leshoma nous en faisaient un tableau bien sombre. Tout le monde y était malade, et nous nous demandions *qui* nous trouverions encore en vie.

Nous ne perdîmes pas de temps, et le 11 février au soir nous étions de retour à Leshoma..... Ces moments-là ne se décrivent pas. — Notre ami Jeanmairet seul était venu à notre rencontre. A l'ouïe de nos coups de fusil, les autres se traînèrent hors de leurs cases et de leurs lits pour nous recevoir. Leshoma était devenu un hôpital. Il y avait là des figures cadavéreuses qui faisaient peur. C'est que pendant mon absence la fièvre avait sévi et n'avait épargné personne; ma chère compagne moins que qui que ce soit. Et cependant c'est sur elle que retombaient les soucis du commissariat, la charge des ouvriers, le soin du bétail. «Je bénis Dieu, me dit-elle dans sa lettre, de ce que j'ai toujours eu la tête libre, ai pu aller et venir, donner des médecines et des conseils à qui en avait besoin.» Nous avons parmi nous un ou deux hypocondriaques désespérés, et c'était là une source de beaucoup d'angoisses; mais ma nièce, toujours gaie, s'occupant du ménage et de son école quand elle était assez bien, et M. Jeanmairet luttant énergiquement contre l'abattement que cause la fièvre, et dirigeant la petite œuvre qui se fait ici, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour se créer quelque distraction et adoucir ces temps d'épreuve.

Bientôt après mon arrivée l'hôpital s'est transformé; nos patients se sont rétablis, et maintenant, malgré des hauts et des bas, l'état sanitaire de la caravane est satisfaisant. Si la fièvre s'est attaquée à nous sans nous donner de répit, c'est du moins sous une forme des plus bénignes. Tout le monde a été malade, personne n'a été sérieusement en danger. Nous en bénissons Dieu.

Résumerai-je, maintenant, mes impressions en peu de mots ?

1. A dire vrai, l'état politique du pays m'inspire peu de

confiance. Mataha, le chef de la révolution, est aveuglé par l'ambition. Le roi n'est qu'un jeune homme imberbe qui est né et a grandi dans l'exil. Il est un parfait étranger parmi les tribus qu'on l'a appelé à gouverner. Il ne parle pas encore la langue des Barotsis ni celle des Makololos. Il ne manque ni d'intelligence, ni de bonnes qualités, mais il n'a aucune expérience du pouvoir. Le pouvoir pour lui, c'est le plaisir. Les affaires le préoccupent peu. Le mécontentement perce déjà. Les uns regrettent le roi expulsé, les autres regardent à un autre chef. Sans être pessimiste, je crois prévoir une révolution nouvelle. Mais j'ai lieu d'espérer qu'elle n'éclatera pas avant que nous soyons à la vallée, et qu'elle se fera sans effusion de sang.

2. Plus on voit les Zambéziens de près, plus ils sont noirs, et guère n'est possible de les noircir davantage. Mais ne nous décourageons pas ; envisageons l'œuvre qui est devant nous dans sa réalité prosaïque. L'œuvre qui se fait avec des dévouements admirables dans les égouts de la société de nos grandes cités, nous la ferons ici. Puissions-nous la faire dans le même esprit. Mais quelle tâche ! quel défrichement ! que de choses à démolir et combien d'autres à déraciner ! Qu'il est bon de savoir que si nous portons l'Evangile dans des vases de terre, cet Evangile, c'est la puissance même de Dieu !

3. Et enfin, que le champ est vaste !... Pourquoi Dieu a-t-il voulu qu'il nous fût exclusivement réservé ? Pendant que je plaidais en Europe pour cette mission, les jésuites arrivaient dans ce pays, et — sans aucune influence étrangère — ils réussirent à se rendre impopulaires et à se fermer la porte. Si les Barotsis nous ont accueillis avec tant d'empressement, ce n'est pas qu'ils se fassent une juste idée de l'Evangile que nous apportons. Ils soupirent après quelque chose qu'ils n'ont pas et qu'ils ne connaissent même pas. Ils cherchent en tâtonnant celui qui seul peut donner la paix et sauver : « Jésus le désiré des nations ». Nous sommes

ici à l'extrême limite qu'ait atteinte l'Evangile. Devant nous s'étendent ces régions immenses ensevelies dans des ténèbres où pas une étincelle n'a encore jailli; là souffrent et meurent des populations nombreuses qu'enchaînent les superstitions horribles et sanguinaires d'un paganisme odieux... Amis chrétiens, dites, ne ferons-nous pas un suprême effort? Si les horreurs de l'esclavage ont ébranlé l'Europe, se pourrait-il que le cri de douleur du monde païen ne parvînt pas à émouvoir les enfants de Dieu d'une vraie compassion et restât sans écho?...

Votre affectionné dans le Seigneur.

F. COILLARD.

SÉNÉGAL

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF

sur l'histoire de notre mission au Sénégal.

Deuxième période.

SAINT-LOUIS.

C'est sur *Saint-Louis*, la métropole de la colonie, que se portèrent les pensées du Comité, lorsqu'il fut décidé que l'on tenterait un nouvel essai de mission. Avec l'autorisation du gouvernement, M. Andrault et ses deux collaborateurs, M. et madame Villéger et M. Preen, ce dernier en qualité d'instituteur-missionnaire, arrivèrent à Saint-Louis au commencement de janvier 1870.

Le premier soin des missionnaires fut de grouper autour d'eux leurs coreligionnaires. M. Andrault fut ensuite chargé de se rendre à Sedhiou pour examiner l'état des choses et faire un rapport qui pût faciliter la décision du Comité à l'égard de cet ancien poste missionnaire. L'accueil qu'on lui fit fut aussi bon qu'il pouvait le désirer; les fruits de la pre-

mière entreprise ne s'étaient pas perdus; mais, malgré les instances des blancs et des noirs, M. Andrault ne put se décider à se fixer de nouveau sur son ancienne station. Il promit d'envoyer un catéchiste le plus tôt possible et de revenir lui-même une fois par an, pendant la bonne saison.

A Saint-Louis, une école fut ouverte; d'abord peu nombreuse, elle fut bientôt fréquentée par une soixantaine de garçons. Il fut de nouveau difficile d'ouvrir une classe pour les jeunes filles; madame Villéger ne put en réunir que quelques-unes, et encore devait-elle promettre aux parents de ne leur apprendre que la couture. Le savoir leur semblait être pour une femme un luxe plus nuisible qu'utile.

Malheureusement la mission du Sénégal fut de nouveau cruellement éprouvée dans son personnel. MM. Andrault et Preen durent revenir en France. M. et madame Villéger, seuls, purent supporter le climat; ils eurent bien quelques atteintes de la fièvre pendant la mauvaise saison, mais, grâce à un changement d'air et au repos qu'ils trouvèrent à Gorée, ils purent reprendre leurs travaux à Saint-Louis. Leur activité s'étendit autour de ce poste central dans quelques-uns des villages environnants. M. Villéger, parfois accompagné de sa femme, s'y rendait aussi souvent que possible. Son temps était limité, car il préparait une traduction de l'Évangile selon saint Matthieu en woloff. Ce travail achevé et imprimé par les soins de la Société biblique de France, il traduisit les trois autres Évangiles, Marc, Luc et Jean, et l'Épître aux Romains, et il se proposait de continuer par les autres livres du Nouveau Testament.

Le jour de Noël 1873 fut un véritable jour de fête pour la mission. En présence d'une assemblée relativement nombreuse, Mademba Guéye fut reçu dans l'Église de Christ par le saint sacrement du baptême. Comme les indigènes du Lessouto, il voulut ajouter un nouveau nom à celui qu'il avait porté jusque-là; il choisit celui du directeur de la Maison des missions, qui avait passé une grande partie de sa vie au

milieu des noirs de l'Afrique, et s'appela désormais Mademba Casalis Guéye.

Depuis le retour en France de MM. Andrault et Preen, M. Villéger était resté seul missionnaire consacré à Saint-Louis. Mais il avait trouvé un secours momentané pour la direction de l'école, d'abord, dans la personne de M. Held, d'origine alsacienne, puis, en M. Rémond, instituteur. Pour l'évangélisation proprement dite, il avait à ses côtés un homme d'une grande valeur, un noir, M. Taylor. Né à Sierra-Leone, M. Taylor avait reçu une éducation soignée dans une institution de cette ville. En 1867, pendant qu'il était employé par le gouvernement de la Gambie, un négociant lui proposa de le prendre avec lui dans la possession française de Gorée, afin d'y tenir la comptabilité de sa maison. Cette offre fut acceptée sur-le-champ, car, dès l'âge de dix-neuf ans, M. Taylor s'était mis tout seul à l'étude du français et désirait, par-dessus tout, se perfectionner dans cette langue. Ses études antérieures avaient été faites en anglais. C'est en Gambie qu'il avait été amené à la connaissance du Seigneur; à Gorée, il devint un vrai centre de lumière, réunissant trois fois par semaine chez lui, pour célébrer le culte, tous les protestants originaires de Sierra-Leone et de Gambie qui se trouvaient alors à Gorée. Il s'occupa avec zèle des ouvriers indigènes dont la condition l'attristait beaucoup. C'est à Gorée que M. Villéger le rencontra. Il lui apprit l'existence d'une mission française et protestante à Saint-Louis, au service de laquelle M. Taylor ne tarda pas à entrer avec joie, vers la fin de 1872.

M. et madame Villéger durent prendre un congé et venir refaire leur santé dans la patrie en 1874. Dans le courant de la même année, ils retournèrent à Saint-Louis, où ils travaillèrent encore jusqu'en 1878. Dans cet intervalle, ils eurent le bonheur de voir plusieurs indigènes, hommes et femmes, passer au christianisme et recevoir le baptême. N'oublions pas de dire qu'ils trouvèrent une aide précieuse

pour l'école des filles, car mademoiselle Salimata, amenée autrefois par M. Andrault, était retournée au Sénégal après avoir pris son brevet d'institutrice. Les deux jeunes gens venus en France avec elle, Raïmbo et Emmanuel, étaient morts tous les deux, le premier à Courbevoie, près Paris; l'autre, peu après son retour au Sénégal.

Lorsque M. et madame Villéger eurent quitté Saint-Louis, toute l'œuvre resta entre les mains de M. Taylor, l'évangéliste indigène. Le Comité, prenant en considération les études qu'il avait faites à Sierra-Leone, les aptitudes dont il avait fait preuve et les services qu'il avait rendus à notre mission, se décida à le faire venir à Paris pour lui conférer la charge pastorale par l'imposition des mains. Cette consécration, d'un genre si nouveau, eut lieu le 4 juillet 1878, au temple de l'Oratoire. Ce fils d'anciens esclaves libérés sut gagner les cœurs de tous les assistants lorsqu'il parla du haut de cette chaire, illustrée par les prédicateurs les plus éloquents du protestantisme. Il fut rappelé peu après à Saint-Louis par les besoins de l'œuvre.

Nous touchons à une époque plus récente et mieux connue de la plupart de nos lecteurs. En 1880, l'Eglise comptait 19 membres communiants, 8 catéchumènes, plus un certain nombre de Bambaras qui venaient écouter la prédication. Outre les cultes pour les indigènes, M. Taylor tenait encore des services français et anglais, auxquels il ne renonça que lorsqu'il y fut forcé par le mauvais état de sa santé. Il entreprit une œuvre spéciale parmi les esclaves fugitifs qui venaient chercher leur liberté à Saint-Louis. Chez lui, ils étaient sûrs de trouver un asile; ils y trouvèrent mieux encore, et plusieurs furent admis dans l'Eglise, après avoir reçu une instruction suffisante.

Un second missionnaire, M. Golaz, partit pour Saint-Louis, où il arriva avec sa femme dans le courant de février 1881. Une terrible épidémie de fièvre jaune qui vint bientôt à sévir enleva, peu de mois après, à deux heures

d'intervalle, ce jeune frère ainsi que sa femme. C'était le 18 août. Leur enfant nouveau-né ne leur survécut que six jours.

Toute la charge de l'œuvre retomba sur M. Taylor. Les membres les plus zélés de sa petite Eglise l'aidèrent beaucoup pour l'évangélisation. Madame Taylor présida la réunion des femmes; mademoiselle Salimata partageait avec le missionnaire la surveillance de l'école. En 1883, 33 convertis figuraient sur les registres de l'Eglise. Quelques-uns, il est vrai, étaient retournés à l'islamisme, ou avaient encouru, pour mauvaise conduite, la peine d'exclusion. Il n'en reste pas moins vrai que, sous tous les rapports, les résultats étaient encourageants. M. Taylor demandait du secours; le Comité put lui faire part de la nomination, pour le Sénégal, de M. Jaques, ancien missionnaire, et de M. Morin, missionnaire et médecin à la fois, qui, tous deux, débarquèrent à Saint-Louis vers la fin de décembre 1883. Avec leur arrivée s'ouvre la période contemporaine de l'histoire de la mission.



ÉTAT ACTUEL DE LA MISSION DU SÉNÉGAL.

Nous avons passé rapidement en revue l'histoire de notre mission du Sénégal. Nos amis seront heureux, pensons-nous, de pouvoir se rendre compte de sa situation actuelle. La voici, d'après le rapport que nous a adressé la Conférence de nos missionnaires au cours du dernier exercice.

Notre mission de Saint-Louis a pour siège principal un immeuble assez considérable, mais insuffisant pour tous les services qui y étaient et y sont encore presque tous réunis : le culte, qui se célèbre dans une des ailes du bâtiment aménagée en chapelle, trop étroite pour l'auditoire actuel, les salles d'école et le logement de M. Taylor, de ses pensionnaires, et des prisonniers libérés non mariés.

La Société possède en outre, à 10 kilomètres de Saint-Louis, à Dialakhar, un terrain d'un hectare et demi, et à une heure du chef-lieu, au delà du village de Sor, près du pont de Khor, une concession de huit hectares et demi. Cette concession, connue sous le nom de Béthesda, et où on peut se rendre soit par eau, soit par une route qui la longe, est habitée par quelques libérés bambaras.

L'*école*, dirigée par mademoiselle Salimata, était en principe une école de filles ; mais l'absence d'un instituteur y a fait admettre un certain nombre de garçons que leurs parents font élever chrétiennement. La fréquentation est très régulière, et les dispositions des élèves excellentes. L'école est bien tenue, et mademoiselle Salimata apporte un grand dévouement à l'accomplissement de sa tâche. Deux membres de l'Eglise apprennent à lire aux enfants pour les dégrossir pour l'école. Une classe du soir, tenue par un moniteur musulman qu'assistent trois aides chrétiens, réunit une cinquantaine, presque toujours une soixantaine de garçons de 10 à 16 ans, pour lesquels leurs parents désirent l'enseignement primaire, mais non l'instruction chrétienne. Cette classe n'en constitue pas moins un moyen précieux d'entrer en rapport avec la jeune population musulmane.

Quant à l'*Eglise*, elle se composait à Pâques 1884 de 39 membres : 15 hommes et 17 femmes.

Depuis son origine, l'Eglise a perdu 3 membres par la mort et 5 par l'exclusion. Le registre des baptêmes d'enfants porte 23 inscriptions, celui des mariages 22. A une seule exception près, tous les membres actuels de l'Eglise sont Bambaras ou Wassoulous, — peuplade de mêmes mœurs et de même langue que les Bambaras : les indigènes des autres tribus se sont montrés bien moins accessibles, indice précieux à recueillir pour la direction à donner à de nouveaux efforts. Les candidats au baptême étaient il y a un an au nombre de 12, dont 5 hommes et 7 femmes.

L'enseignement catéchétique se fait non par *classe* comme

au Lessouto, mais par leçons particulières : les diversités de sexe, d'âge, d'intelligence et de développement ont empêché jusqu'à ce jour l'emploi d'une méthode fixe et d'un enseignement commun et uniforme. Les admissions dans l'Eglise et les baptêmes se font en général aux grandes fêtes.

Le culte public est célébré deux fois par dimanche, le matin à 8 heures et le soir à 4 heures. A 2 heures a lieu l'école du dimanche, encore tout à fait rudimentaire : elle comprend trois groupes dont chacun, chose curieuse, parle une autre langue : celui des enfants en bas âge, qui se tient en woloff; le groupe français, pour les enfants plus grands, et enfin le groupe des adultes, qui se fait en bambara. La fréquentation du culte est régulière : l'assistance moyenne est de 60 personnes le matin et de 50 le soir. Il faut y ajouter le public flottant, composé surtout d'Anglais de Sierra-Leone.

Il y a pendant la semaine trois réunions pour les membres de l'Eglise : une pour les hommes, le jeudi soir, et deux pour les femmes, le mardi et le vendredi matin : ces dernières présidées par madame Taylor, en bambara. Dans ces réunions, les assistants sont pris à partie sur des questions individuelles.

Le missionnaire est assisté dans le gouvernement de l'Eglise par quatre anciens nommés par la communauté.

Ainsi constituée, la petite Eglise se développe graduellement. Les rapports des chrétiens sont en général fraternels : ils sont unis et font cause commune. La vie d'Eglise continue à porter ses fruits. Dans les réunions de membres, les chrétiens prient ensemble, mettent en commun devant Dieu leurs sujets de crainte ou de reconnaissance. Ils ont la prière de famille. Les courses spéciales d'évangélisation, comme elles se pratiquent au Lessouto, n'ont pas passé dans les habitudes des chrétiens de Saint-Louis. Cependant, on peut en général le dire de tous, ils ne perdent pas les occasions qui se présentent de rendre fidèlement leur témoignage.

Voici, pour terminer cet exposé, un exemple vraiment encourageant de la manière délicate dont ces anciens esclaves comprennent leurs devoirs envers l'Eglise. On fit proposer à un de nos chrétiens par l'intermédiaire de M. Taylor, qui avait pu fournir sur lui les meilleurs renseignements, un commerce lucratif, mais quelquefois chanceux. Il refusa, donnant pour seul motif que, s'il venait à s'endetter, l'honneur de l'Eglise serait compromis. Le rapport auquel nous empruntons ce récit ajoute : « C'est un détail, mais un détail qui force à rendre grâce et à espérer. »

Rectification.

Il s'est glissé, dans l'article que nous avons consacré à madame Jaques, une erreur matérielle qu'on nous demande de rectifier. Ce n'est pas l'arrière-grand-père de madame Jaques, mais celui de sa grand'mère qui fut emporté des Cévennes dans une hotte. Voici la cause de cette inexactitude, que nous regrettons. Les renseignements contenus dans le passage qui va de la ligne 5 à la ligne 28 de la page 329 nous ont été communiqués au dernier moment, et trop tard pour que nous pussions en soumettre la rédaction à la famille, comme nous avions fait pour le reste de l'article. Vu leur caractère historique, nous nous sommes cru autorisé à les faire connaître à nos lecteurs.

TAÏTI

UNE VISITE PASTORALE AUX ILES SOUS LE VENT

Tahaa.

Dimanche, 15 *mars* 1885. Nous mettons pied à terre dans la charmante petite maison que M. Pearse fit construire il y

a environ deux ans, et où il passait plusieurs jours chaque mois pour donner ses directions aux diacres et ses instructions à la classe biblique. Tout y est d'une grande simplicité. Dans la chambre à coucher, une sorte d'estrade, d'environ 2 mètres de côté et de 25 centimètres de haut, tient lieu de lit. Un des côtés latéraux porte une fermeture; je suppose qu'à l'intérieur se trouvent un matelas et d'autres objets de literie, qu'on retire de leur cachette pour la nuit. La chambre du milieu est le lieu de réception. Des bancs fixés aux murs sur deux côtés permettent à une douzaine de personnes de s'asseoir. Au milieu est une table ronde et une chaise. Une troisième pièce doit servir de classe et de chambre à coucher aux élèves missionnaires qui accompagnent toujours le pasteur dans ses visites à Tahaa. Deux de ces chers jeunes gens, qui attendent le retour de leur professeur, sont avec moi.

Le service matinal terminé, les fidèles qui, du temple, nous avaient entrevus, au passage de l'embarcation, viennent nous souhaiter la bienvenue. Un instant plus tard, une députation des divers groupes de l'Église arrivent, portant sur de longues perches une trentaine de paniers pleins de vivres qui ont été cuits sur des cailloux brûlants. Ce sont des tubercules d'arum ou taro, de l'igname, des bananes-féi, des volailles en quantité et un jeune porc rôtis, des homards, du poisson, des gâteaux d'arrow-root au lait d'amandes de coco, etc., etc. Il y en avait assez pour rassasier 70 convives. « Serviteur de Dieu, dit le porte-parole après avoir énuméré le contenu des paniers, voici les preuves extérieures de l'amitié de notre roi et de sa suite, de l'Église, des diacres, des enfants de l'école, de la population entière, depuis les vieillards jusqu'aux nouveau-nés à ton égard. Mange et sois rassasié pendant que tu seras notre hôte, et puissions-nous avoir beaucoup de joie de notre rencontre en ce jour. » — Comment ne pas éprouver quelque émotion à se voir l'objet d'une aussi cordiale et généreuse hospitalité? Je réponds

que je suis touché des surabondantes preuves de la bonté des habitants de Tahaa envers moi, — que cette bonté me fait ressouvenir de l'incommensurable amour du Père céleste qui, en son Fils, nous a fait devenir les membres d'une même famille et qui, par les inépuisables ressources de sa parole, rassasie nos âmes et les remplit d'une intime joie.

A neuf heures et demie, je préside la réunion du diaconat, où se règlent quelques cas de discipline : un diacre auxiliaire est suspendu pendant trois mois de sa charge et de sa participation à la cène, pour avoir été convaincu de manque de véracité dans plusieurs circonstances. Une même peine est prononcée contre un diacre titulaire, qui a été jadis exhorté à mieux remplir les devoirs de sa charge et qui, de nouveau, les néglige d'une façon alarmante. L'exclusion de l'Église est prononcée contre une sœur qui est retournée au mal. En général, l'Église est active pour le bien. Les services religieux sont très suivis le dimanche ; ceux sur semaine le sont moins bien, surtout au chef-lieu. Des exhortations spéciales seront adressées à la congrégation sur ce point.

Vers dix heures, le grand temple neuf se remplit à peu près d'auditeurs. Il eût été plus que plein sans la tempête d'hier, qui a empêché une partie des habitants du côté sud-ouest de l'île de venir sur leurs pirogues. Le manque de routes ne leur a pas permis de venir par terre. Je suis frappé de la beauté de cet édifice, qui fut consacré au culte vers la fin de 1883 et qui a coûté 30,000 francs. Il a la forme d'un octogone allongé, dont les deux côtés parallèles à la plage ont environ 25 mètres de longueur. Il est couvert en bardeaux. L'intérieur est particulièrement agréable à la vue. Deux rangées de hautes colonnes carrées, peintes en blanc comme les lambris, supportent les architraves des voûtes en ogive. La voûte centrale, plus élevée et plus large que celle qui règne tout autour de l'édifice, entre le haut des murs et les chapiteaux, et qui a aussi la

forme d'un octogone allongé à sa base, fait admirablement l'office d'abat-voix. Nul écho ne rend les sons indistincts. L'acoustique semble ne laisser rien à désirer, ce qui n'est pas tout à fait le cas du temple de Raïatéa et même de celui de Papéété. Le temple de Tahaa fait le plus grand honneur au charpentier français qui l'a construit. La couleur bleu de ciel des voûtes, éclairées par la radieuse lumière qu'admettent les nombreuses fenêtres tout ouvertes, fait une impression d'intime plaisir, et prédispose à l'adoration. On sent s'échapper de son cœur cet élan d'admiration reconnaissante : « O Éternel, combien tes tabernacles sont aimables ! » Je suis pénétré de ce sentiment tandis que je traverse l'assemblée et en montant sur la plate-forme, où les diacres sont déjà assis en cercle autour de la chaire.

Parmi eux se trouve le nouveau roi de Raïatéa-Tahaa, Ariimaté, fils de la reine de Huahine. A son accession au trône, il a reçu le nom de Tamatoa a Tautu, qui est celui d'une des dynasties royales de l'île. L'honneur que lui confère sa nouvelle charge n'a pas diminué à ses yeux l'honneur d'être un serviteur de Jésus-Christ. Tout à l'heure, il distribuera avec les autres diacres, ses sujets, les symboles de la mort du Sauveur aux membres du troupeau.

Après une courte prière pour appeler sur le service de prédication le secours d'en haut, les nombreuses personnes de la suite du roi sont invitées, comme étant les hôtes de Tahaa, à chanter le cantique initial. Le chapitre du jour est Exode 32 : Moïse descendant de la montagne, et brisant les tables de la loi en apercevant le veau d'or. Dans la prière qui suit la lecture, nous adorons le Dieu saint, qui a les yeux trop purs pour voir le mal, et nous lui demandons d'accorder à son Église une persévérance inébranlable dans sa fidélité au Sauveur. Nous implorons spécialement cette grâce pour le jeune roi, son serviteur, afin qu'il ait pour ornement de toute sa carrière le zèle et l'humilité qui conviennent à tout vrai disciple du Seigneur Jésus.

Le texte de la méditation est le verset 26 du chapitre indiqué. C'est le cri de Moïse à la porte du camp : « A moi, ceux qui sont pour l'Éternel! » Le Seigneur m'accorde sa force pour exposer devant la nombreuse assemblée les caractères distinctifs du peuple de Dieu, les trésors de joie et l'honneur insigne, présent et futur, de tous ceux qui, par leur union intime à Jésus-Christ, ont vu ces marques bénies s'imprimer dans leur vie. Que l'Église se réjouisse d'être « pour l'Éternel » en se tenant serrée près de Christ, dont Moïse à la porte du camp fut le type; que ceux qui sont retournés aux idoles du monde reconnaissent avec horreur leur péché, et reviennent avec les larmes d'un vrai repentir au sang qui purifie; que les adorateurs du veau d'or, les esclaves du prince de ce monde, redoutent pour leurs âmes le sort des 3,000 idolâtres qui tombèrent victimes de l'indignation de Moïse, et qu'ils implorent la grâce de devenir, par une conversion sincère, des membres du peuple de Dieu et des disciples zélés de Jésus.

L'attention constamment soutenue de l'auditoire est la preuve que la parole de Dieu a été écoutée dans les cœurs. Puisse l'Esprit de vie y faire germer cette semence divine pour l'affermissement du troupeau et la conversion de plusieurs pécheurs.

A la suite du dernier chant, un enfant est présenté au baptême. Les parents, qui sont membres de l'Église, sont exhortés à considérer leur nouveau-né comme un don de Dieu d'une valeur inappréciable; de là, pour eux, un impérieux devoir de veiller sur lui avec un tendre soin, et de l'élever pour le Père céleste, en le conduisant dès ses premiers pas à Christ, le grand ami des enfants.

La bénédiction prononcée, ceux qui ne font pas partie de l'Église se retirent. Environ 250 membres sont présents au service de cène. Communication leur est d'abord faite des délibérations du diaconat; ils approuvent, en levant la main droite, l'exclusion de la sœur qui a préféré la voie large au

chemin étroit. L'Église est invitée à prier pour la brebis perdue, afin qu'elle se repente et soit ramenée au bercail.

En présence des symboles du corps rompu et du sang versé de Jésus sur la croix, son ineffable amour pour son Église est vivement mis en lumière, ainsi que le devoir des croyants de le recevoir en leurs âmes comme un hôte céleste, d'accomplir chaque jour son service, forts de sa force, éclairés et conduits par son Esprit. Les symboles sacrés, sur lesquels la bénédiction de Dieu a été appelée successivement, sont d'abord distribués aux diacres. Ces derniers reçoivent ensuite des mains du pasteur, selon l'habitude, les ustensiles qui les contiennent, et ils vont de banc en banc les présenter aux membres de l'Église. Au pied du trône de la grâce, l'âme se sent émue et humiliée; elle se réjouit aussi d'une joie profonde et reconnaissante. L'assemblée se lève et chante l'hymne d'actions de grâces :

Qu'à Jésus-Christ, le Sauveur,
Soit honneur, gloire et force;
Célébrons sans cesse la louange
De Jésus-Christ, notre Rédempteur.
Alléluia !

Les serrements de mains durent longtemps; depuis sept ans l'on ne s'était pas rencontré ! Mais, hélas ! c'est aussi le signe de notre séparation, la note triste à notre joie : je dois quitter immédiatement pour me rendre à Raïatéa. Il est une heure de l'après-midi ; nos services ont duré trois heures.

Raïatéa.

De retour à la maison missionnaire, les préparatifs de départ sont bien vite terminés. La valise est saisie par un bras ami et emportée sur l'embarcation, où l'ont précédée presque tous les paniers de vivres. Ceux qui manquent ont servi à un rapide déjeuner de 6 à 7 personnes, y compris plusieurs diacres de l'endroit. Quelques personnes nous accom-

pagnent à Raïatéa. La brise nous sert à souhait. N'était un long promontoire de récifs à fleur d'eau, qui nous oblige à faire un angle à mi-route, nous aborderions à Uturoa en quarante-cinq minutes, tandis que nous sommes plus d'une heure à arriver. Le peuple qui entoure le temple suit du regard les progrès de notre voile; bientôt nous atterrissons. C'est pour beaucoup le signal de rentrer dans la maison de Dieu, où l'école du dimanche va être terminée.

Une série de services semblables à ceux qui ont eu lieu à Tahaa commence vers trois heures. La congrégation est nombreuse, bien que le vaste édifice ne soit pas très plein. La raison est que beaucoup d'habitants qui étaient venus au chef-lieu pour le deuxième dimanche, comme c'était convenu, ont dû retourner dans leurs lointains villages. Environ 500 personnes sont présentes. Les préliminaires du service de méditation sont présidés par un diacre. Le texte que j'ai le bonheur de développer est ce passage de saint Paul à l'Église des Thessaloniciens : « C'est pourquoi nous rendons continuellement grâces à Dieu de ce qu'en recevant la parole de Dieu, que nous vous avons fait entendre, vous l'avez reçue non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu. » I Thess. 2, 13. — Ce passage trouve une belle application aux Églises des îles sous le Vent : Pourquoi, en effet, les anciens temples idolâtres s'écroulent-ils sur leurs plages ombreuses, et la voix agonisante des victimes humaines sacrifiées à Oro et à Taroa a-t-elle cessé de se faire entendre? Pourquoi l'infanticide et tant d'autres cruelles pratiques ont-elles disparu ? Pourquoi, aussi, ce beau temple neuf élevé au Dieu vivant, et cette Église de Jésus-Christ réunie dans ses murs pour commémorer sa mort expiatoire, ces louanges qui montent de centaines de cœurs reconnaissants vers le trône des miséricordes? — sinon que ces îles ont accepté la Bible non comme une parole humaine, mais comme la parole de Dieu.

Tandis que beaucoup de prétendus sages la rejettent, pour leur perdition, c'est la gloire insigne de l'Église de la tenir haut élevée comme un flambeau divin.

Les chers auditeurs, dont l'attention est intense, écoutent, le visage radieux, l'exposé rapide des preuves principales qui donnent à toute âme droite la conviction que Dieu seul est l'auteur de la Bible, en examinant les doctrines qu'elle enseigne comparées à celles de la sagesse humaine; l'inspiration des saints hommes qui l'ont écrite; l'harmonie de toutes ses parties, malgré la multiplicité des livres qu'elle contient et les 1600 ans pendant lesquels elle a été composée; les prophéties accomplies; les miracles de Jésus et de ses saints prophètes et apôtres; la puissance irrésistible d'expansion de l'Évangile, malgré les cachots, les tortures, les bûchers et toutes les cruelles inventions du prince des ténèbres pour combattre ses progrès; enfin, le pouvoir indicible de l'Évangile transformant les plus vils esclaves du péché en joyeux serviteurs du Saint des saints.

Ces preuves, qu'une incrédulité systématique seule peut rejeter, font tressaillir l'âme de l'Église du Sauveur, laquelle voit plus clairement quels trésors de grâces, de lumière, de vérité et de salut elle a dans la parole de Dieu, et combien elle doit lui rester attachée, en dépit de ceux qui rêvent de l'en priver.

Les parents des cinq enfants qui sont présentés au baptême, après la méditation, sont instamment exhortés à les instruire dans les saintes lettres dès l'éveil de leur raison, et les conduire avec amour aux pieds de Celui qui peut les baptiser du Saint-Esprit et de feu.

Environ 350 personnes restent pour le repas sacré de la cène. Nous sentons pendant cette solennelle cérémonie que le Seigneur est au milieu de nous par son Esprit. Il ouvre notre entendement pour nous faire mieux comprendre son insondable amour. Pendant que nous contemplons les signes augustes de sa mort expiatoire, Il nous dit, d'une voix que

chacun entend retentir dans son cœur : Voilà ce que j'ai fait pour toi! et toi, que ne dois-tu pas faire pour moi! par ta consécration à mon service, par ton dévouement jusqu'à la mort. On sent qu'une pénétrante joie remplit toutes les âmes présentes, et qu'elles éprouvent un plus vif désir de glorifier désormais Jésus-Christ leur Sauveur. Comme à Tahaa, l'Église, debout, chante avec allégresse l'hymne de reconnaissance à Jésus-Christ le Rédempteur.

Après la bénédiction, les salutations commencent, les énergiques poignées de mains, les interminables « Ja ora na ». En rentrant à la « Mission-House », vers six heures, je loue Dieu pour le secours qu'Il m'a accordé dans cette belle journée, et pour les émotions qu'Il m'a donné d'éprouver au milieu de ces amis dont les cœurs vibrent si joyeusement aux accents de la parole divine.

M. Henry Deane, un demi-blanc, que je reçus jadis membre de l'Église de Papéété, et actuellement une des colonnes de celle de Raïatéa, accepte avec plaisir à dîner avec moi au presbytère. La table est abondamment pourvue de tout ce que les nombreux paniers de Tahaa contenaient de meilleur. Elle défie le plus formidable appétit. Le nôtre, que n'avait guère éteint le déjeuner sur le pouce de l'autre côté du canal, s'annonce impérieux. Je n'ose pas dire tout l'honneur que nous avons fait au jeune porc traditionnel, rôti entier sur les cailloux chauffés. Les gâteaux de pia, faits au lait d'amandes de coco, sont trouvés absolument délicieux. En s'en retournant chez lui, M. Deane emportera un panier dont le contenu fera le plus grand plaisir à sa femme et à ses enfants.

(*A suivre.*) F. VERNIER.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11589. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

LESSOUTO

La situation intérieure. L'eau-de-vie. Le chef Mopéli.

De tristes faits se sont passés récemment dans le district de Cana. Un chef appelé Mapeshuane étant mort des suites de la boisson, quelques individus, entre autres le frère du défunt, ont été soupçonnés de l'avoir fait périr par leurs maléfices. Sans leur donner occasion de se justifier, le chef du district, Lépoko, les a fait exécuter à la manière indigène, c'est-à-dire que ces malheureux ont été attirés dans un guet-apens, et mis à mort sans autre forme de procès. Dans l'état de désorganisation où se trouve le Lessouto, on se demande si ce crime recevra le châtiment qu'il mérite.

Les effets désastreux de la boisson sont de plus en plus l'objet des plus sérieuses préoccupations de nos missionnaires.

M. Mabille nous dit que pour arrêter les progrès de l'ivrognerie il a fondé à Morija, de concert avec M. Henry Dyke, une société de tempérance dans laquelle païens et chrétiens sont admis sans distinction. Nos frères attendent de bons fruits de cette institution.

Les ravages croissants de l'eau-de-vie viennent de motiver une autre mesure. La commission exécutive de la Conférence, réunie à Morija, a résolu d'adresser aux chefs une lettre d'avertissement, pour ouvrir leurs yeux sur les dan-

gers que ce fléau fait courir à la tribu et pour les supplier d'agir en conséquence. Cette lettre a été rédigée ; chacun des missionnaires a dû se rendre auprès du chef de son district, accompagné d'une délégation de son consistoire, pour lui en donner lecture ; espérons qu'elle produira quelques résultats avec la bénédiction de Dieu.

Une lettre plus récente de madame Mabille, datée du 5 août et adressée à son fils, nous montre la situation sous un jour un peu plus favorable :

« Il semble qu'un meilleur esprit anime nos chefs ces jours-ci. Ton père faisait imprimer récemment, au nom de la Conférence, une lettre aux chefs du Lessouto contre l'eau-de-vie. Elle n'était pas encore en circulation que nous apprenons que Lérotholi a fait un rêve qui l'a bouleversé au point qu'il a envoyé à Letsié et à ses frères pour leur demander de chasser l'eau-de-vie du pays. Il avait rêvé qu'il voyait le Lessouto habité rien que par des blancs et une voix lui avait dit : « Voilà l'œuvre de l'eau-de-vie. »

« En outre cela, depuis quelques semaines Mopéli, frère de Moshesh, qui habite dans l'État-Libre, voyage à travers le Lessouto, visitant les différents chefs, tenant des *pitsos*, encourageant les chefs à retourner vers Dieu et à renoncer à l'eau-de-vie. Dieu, qui se sert de toutes choses pour le bien de ses enfants et l'avancement de son règne, semble vouloir exaucer les prières qu'on lui adresse et les cris d'angoisse que nous faisons monter vers lui. Il ne faut pas encore chanter victoire, mais il y a lieu d'espérer et de reprendre courage.

« Mopéli a passé la journée avec nous dimanche passé. J'en ai profité pour causer au long avec lui du temps où il était chrétien, nous avons repassé ensemble la conversion et la mort de Moshesh, et, parlant au nom de mon père, je l'ai engagé fortement à revenir à son Dieu. Il est toujours le même parfait gentleman, d'une politesse exquise. Il a un peu de la noblesse de Moshesh, mais pourtant pas au même

point. La fanfare lui a fait verser des larmes et la vue de nos jeunes gens l'a profondément ému. Un de ses petits-fils est à l'école normale. Demain, il y aura un pitso convoqué par Letsié à la demande de Mopéli, qui y parlera contre l'eau-de-vie et l'ivrognerie. Il voudrait avoir nos jeunes gens à ce pitso pour lui servir de texte et montrer à la tribu les avantages de l'éducation. »

M. Casalis nous donne sur Mopéli ces quelques renseignements :

« Ce Mopéli est un frère de Moshesh. Il fut un de mes premiers convertis à Thaba-Bossiou. Malgré mes protestations, il me quitta, attiré par la promesse qu'on lui fit de lui donner un missionnaire. Cela ne lui porta pas bonheur; plus tard la guerre des Boers l'entraîna à une autre défection et le porta à se détacher de Moshesh, ce qui lui valut de la part des Boers la permission de rester au delà du Calédon, dans le quartier de Maboulela. C'est lui qui avec Abraham Ramatsiatsane a le plus aidé à me révéler les arcanes du sessouto.



L'ÉVANGÉLISATION DES MALOUTIS

Morija, 28 mai 1885.

Il m'est revenu de différentes sources que les amis de la mission du Lessouto s'étonnent de ce que, dans les dernières lettres des missionnaires, il soit souvent question de tout un nouveau champ de travail dont on n'avait fait nulle mention précédemment. Je veux parler des vallées du haut Orange que d'abord M. Irénée Cochet, puis MM. Henry Dyke et Jacottet ont visitées en partie il y a deux ans et l'année passée.

J'avais dit moi-même, pendant mon court séjour en France de 1880 à 1882, qu'on pouvait considérer le Lessouto comme évangélisé. En effet, avant la guerre dite du désarmement

ou des fusils, grâce au nombre et à la situation des stations et annexes déjà fondées ou encore à fonder, on avait atteint en gros les populations. En développant, selon les circonstances et les besoins, le réseau des stations et annexes alors existantes, on serait arrivé sans trop de peine à la complète évangélisation du Lessouto. Par l'évangélisation, j'entends, cela va sans dire, la prédication de l'Evangile et non pas la conversion de la tribu tout entière. Celle-ci ne dépend que de l'Esprit de Dieu et de la disposition des cœurs.

Depuis la guerre, les choses, dans certains quartiers, ont beaucoup changé. Autrefois, les vallées du haut Orange et de ses affluents étaient absolument désertes, ou bien on y trouvait quelques familles de Bushmen, que les chefs Jonathan Molapo et Patela Makuaï avaient exterminées peu avant la guerre, à cause des vols dont ces Bushmen se rendaient sans cesse coupables. Près de l'endroit où l'Orange fait son coude pour se diriger directement vers l'ouest, résidait le chef Morosi, en amont du rocher qui lui servait de citadelle; il y avait, en outre, quelques villages perdus dans ces hautes régions. En 1878, un fils de Pushuli, le frère de Moshesh, nommé Maluke, avait émigré sur le haut Orange. Cet acte était contraire à la volonté du chef Letsié, qui désirait conserver tout le territoire montagneux du Lessouto pour y faire paître les nombreux troupeaux de la tribu. Malgré cela, pendant la guerre et surtout après, des villages entiers émigrèrent de la plaine dans les montagnes. Ils le firent avec l'approbation des chefs, qui espéraient ainsi soustraire une partie de leurs sujets aux vexations du gouvernement colonial, et trouver un refuge, en cas de nouvelle guerre, dans ces vallées abruptes et d'accès difficile. La plupart de ceux qui émigrèrent ainsi des plaines du Lessouto étaient les indigènes les plus païens, les plus hostiles à la civilisation et au christianisme. Aussi, pendant ces dernières années, c'est dans ces hautes vallées qu'a fleuri le motèkétèké, cette

possession quasi démoniaque dont nos lecteurs ont déjà souvent entendu parler.

Il faut dire aussi que, jusque tout récemment, les indigènes n'espéraient pas, à cause des gelées précoces, récolter dans ces régions leurs céréales habituelles. Le sorgho, le maïs devaient, pensaient-ils, y geler et ne pas arriver à maturité. Or, tel n'est pas le cas, surtout dans les vallées qui sont profondes. Il y a de hauts plateaux où le froment seul mûrit. Mais les indigènes n'aiment pas ces plateaux, où il n'y a pas d'abris ni de pierres pour construire leurs enclos pour le bétail.

Les populations qui ont émigré dans les montagnes sont très considérables. J'ose affirmer qu'il y a plus de 600, 700 villages (1) entre les sources de l'Orange et la citadelle de Morosi. Ce pays n'a encore été qu'imparfaitement exploré. Une partie de ces populations vient de Matatiélé et des environs. On n'a pas permis aux habitants de Matatiélé qui ont pris part à la guerre contre le gouvernement colonial de réoccuper leur pays. Aussi tous les fils de Makuaï et un fils de Lehana, fils lui-même du fameux Sekonyèla, ont-ils bâti dans les Maloutis de nombreux villages. Le souci de ces populations a poussé la Conférence à changer le site de la station de Matatiélé et à le rapprocher des montagnes, de telle sorte que le missionnaire de cette station puisse s'occuper de l'évangélisation d'une partie du haut Orange. Mais entre le nouveau Matatiélé et les annexes qui dépendent de Massitissi, la station la plus rapprochée, il y a encore de deux à trois journées à cheval. Il y a donc, entre les deux stations, un espace immense, plus que suffisant pour la nouvelle station que la Conférence a chargé M. Bertschy de créer, ainsi que les annexes qui en dépendent. Il faudrait une annexe pour chaque affluent de l'Orange, à cause des dis-

(1) Il importe de se rappeler que les villages indigènes sont beaucoup moins considérables que les nôtres. (*Réd.*)

tances et de la difficulté des voyages. Et puis il y a la longue vallée du haut Petit Orange, ayant elle aussi des affluents. La Conférence a pensé que cette portion des montagnes pourrait être évangélisée par des ouvriers indigènes qui seraient visités de Morija ou de Thaba-Bossiou.

J'ai déjà dit que ces populations sont en général plus païennes et plus retardées que celles qui résident en plaine, à l'ouest des montagnes. Le fait n'est pas difficile à comprendre. Voilà bientôt quatre ans qu'elles y habitent, et elles n'ont guère entendu la prédication de l'Evangile. Je dis guère, je devrais dire pas du tout. A part deux catéchistes résidant chez deux fils de Makuaï, Patela et Mpiti, l'Evangile n'a pas été prèché à ces populations. Le peu qu'elles savaient des choses de Dieu a été oublié. Il s'y élève actuellement une génération qui ne connaît pas le nom de Jésus. Les païens, en effet, ne conversent pas volontiers entre eux de Jésus et de son œuvre, même s'ils en ont connaissance.

Voilà donc tout un nouveau champ de travail, comprenant peut-être vingt mille âmes, et que nous devons, pour obéir aux ordres du Maître, évangéliser aussitôt et aussi parfaitement que possible. La Conférence l'a compris, et les amis des missions ne vont pas lui jeter la pierre de ce qu'elle fait son devoir, ou me dire à moi et à d'autres qui pensaient comme moi : Vous nous avez trompés : il y a encore beaucoup à faire !

Oui, il y a encore beaucoup à faire. Et non seulement dans les montagnes, mais même dans certains de nos districts, il y a encore beaucoup à faire. La guerre a nui énormément au développement de notre œuvre; ce n'est que ces temps-ci que M. Marzolff, à Thabana-Moréna, et moi-même avons pu essayer de fonder des annexes dans la vallée de la Makhaleng, qui coule parallèlement à l'Orange, mais seulement à une journée de marche de nos stations. A Cana, il y a plusieurs annexes à fonder. Dans le district de Léribé également; de celles qui existaient avant la guerre au nombre

de huit, deux seulement ont subsisté, et il y a de nouveaux obstacles que nous ne connaissions pas précédemment. L'eau-de-vie circule maintenant presque partout librement. Des marchands et des fermiers boers l'échangent sans se gêner contre des céréales. Tous nos chefs, à très peu d'exceptions près, sont adonnés à la boisson, incapables pour la plupart du temps de s'occuper des affaires de la tribu et de celles de leurs sujets en particulier. Ceux-ci suivent l'exemple de leurs chefs. De plus, à cause de la dernière guerre faite sans motif plausible et malgré des engagements positifs, tout ce qui vient des blancs est suspect à beaucoup d'indigènes.

Un autre obstacle à nos progrès, c'est la diminution du produit des collectes causées par les sécheresses qui se sont succédé durant les trois dernières années et qui ont fort appauvri tout le monde. Nous fonderions de nouvelles annexes dans des centres de population du jour au lendemain si nous avions des fonds; mais où les trouver? Le Comité ne peut rien nous donner pour cette œuvre-là; à peu de chose près, toutes les dépenses pour maintenir nos 82 annexes ou en créer d'autres doivent être supportées par nos Eglises elles-mêmes, et comme nos collectes ne montent qu'à 21,575 fr. pour l'exercice passé, c'est-à-dire à 250 fr. à peu près pour chaque annexe, y compris le salaire de l'évangéliste, et une partie de celui du maître d'école, plus le gros des dépenses de construction, chacun verra que le développement de l'œuvre nous est rendu excessivement difficile.

Ah! si nous avions 40,000 francs de plus à dépenser par an pour des annexes nouvelles, le pays en serait bientôt couvert. Sans doute les amis de l'œuvre voudraient que le travail se fît plus rapidement; mais à l'impossible nul n'est tenu. Je vous assure, chers soutiens de notre œuvre, que nous faisons de notre mieux, que nous cherchons à faire le travail le plus économiquement possible. Ayez patience, aidez-nous un peu, non seulement de vos prières, mais de

dons plus considérables, et si alors nous ne faisons pas le travail que Dieu met devant nous, vous aurez le droit de nous blâmer et de nous abandonner à nous-mêmes.

A. MABILLE.



NOUVELLES DES STATIONS

Maboulêla, Morija, Hermon, Thabana-Morèna, Siloé.

MABOULÊLA. — Nous avons mentionné, il y a un mois, l'œuvre qui se poursuit sur les annexes de Maboulêla. On lira avec intérêt les détails que M. Keck nous donne sur deux d'entre elles : Ventersburg et Masilo.

Ventersburg, 1er juin. — Cher monsieur, il faut que je vous parle un peu de cette œuvre de Ventersburg que mon père a fondée, il y a sept ou huit ans, et dont j'ai hérité, comme du reste de son travail missionnaire. Vendredi après-midi, en arrivant ici, j'ai été reçu par les chants d'une troupe de jeunes gens qui étaient venus à notre rencontre à cheval. Sans doute, ils étaient heureux, et cependant sur chaque visage était empreinte la tristesse : ils pleuraient leur vieux missionnaire, celui qui était leur père dans la foi !

Près du village hollandais s'élève la petite chapelle des Bassoutos ; autour de cette petite bâtisse aux murs blanchis à la chaux, bien des wagons sont arrêtés, plusieurs tentes sont plantées : c'est le campement des noirs venus de tous les côtés pour assister à la fête. Derrière le wagon missionnaire une troupe de femmes et d'enfants sont venus faire cortège. On chante à tue-tête, car dans les villages de ce pays, plus on chante fort, plus belle est la musique ! Cette procession traverse Ventersburg jusqu'à la maison louée pour nous recevoir. Ma mère et ma sœur ont leur appartement composé de trois pièces et d'une cuisine; mon domaine est indépendant du leur : deux jolies chambres me

servent, l'une de chambre à coucher et l'autre de salon de réception et de salle de réunions. Cette maison est louée par les membres de l'Église des noirs pour le missionnaire, à chacune des visites qu'il leur fait.

Le village de Ventersburg n'était composé, à son origine, que des membres de la famille Venter, qui avaient voulu avoir leur résidence spéciale. Ils ont fait venir un boutiquier, puis, petit à petit, d'autres sont arrivés. Aujourd'hui il n'y a plus un seul Venter demeurant à Ventersburg même, quoique le village reste leur propriété. Les Venters demeurent dans les fermes voisines et ne viennent au village que pour les services du dimanche; ce sont eux qui protègent et favorisent l'Église des Bassoutos, auxquels on a donné un terrain pour leur œuvre.

Cette famille appartient presque tout entière à la secte des *doppers*. Ils ont leur pasteur, mais, par une étroitesse qui dépasse toute conception, ils l'empêchent de s'occuper des noirs, sous peine de le renvoyer, non pas qu'ils ne les aiment pas, mais parce que leur pasteur est pour eux seuls et qu'ils ont peur que, petit à petit, la distinction entre blancs et noirs ne s'efface.

Ventersburg a de plus un juge de paix, un hôtel, trois boutiques, un bureau de poste et un télégraphe, plus une dizaine de maisons : on appelle cela « une ville ! » A peine arrivés, on nous apporte de tous côtés de la nourriture, des poulets, des œufs, du lait, du pain, de la viande de mouton, voire même un gigot d'antilope; en outre, on a loué pour nous des chaises, des tables, des lits, enfin tout ce qu'on peut imaginer pour nous loger confortablement. J'ai eu beaucoup de travail ici pendant les trois jours que j'y ai passés : réunion sur réunion, cela n'en finissait pas. Enfin, tout s'est bien passé : la contribution des membres de l'Église a été fixée au minimum de 5 schell. (6 fr. 25) par personne; le même minimum a été fixé pour les catéchumènes. Nathanaël, que vous connaissez sans doute (il a été suffragant de mon père

pendant dix-huit mois), a été nommé évangéliste officiel de Ventersburg; j'ai inspecté l'Église et j'ai trouvé qu'elle avait 65 membres communiants et 45 catéchumènes; j'ai baptisé 12 enfants, béni 3 mariages; baptisé 6 adultes et distribué la cène à 66 personnes. Vous le voyez, cher monsieur, cette œuvre s'est beaucoup agrandie, et, sous les soins d'un homme tel que Nathanaël, elle augmentera encore. L'Église aura à sa charge son évangéliste et sa famille. J'ai passé ma journée à visiter les autorités du district pour leur présenter Nathanaël, et partout l'accueil a été des plus favorables.

Demain, nous nous mettrons en route pour Masilo, autre annexe qui, jusqu'à présent, se rattachait à celle de Ventersburg, mais qui va devenir indépendante, devant avoir son évangéliste, un nommé Siméone. Cette séparation d'avec Ventersburg est due à la grande distance qui sépare ce dernier point de Masilo : deux journées en wagon, environ six heures à cheval.

Je consacrerai la fin de ma lettre à cette œuvre.

7 *juin*. — Cher monsieur, l'œuvre de Masilo a pris aussi un caractère définitif aujourd'hui; son évangéliste Siméone a été agréé par tous et installé officiellement. Une quarantaine de Boers et deux à trois cents indigènes étaient venus de tous côtés. Non seulement le fermier chez lequel Siméone demeure l'a autorisé à faire des services réguliers, mais même il nous a donné un terrain pour bâtir une chapelle et une maison d'habitation pour l'évangéliste, et Masilo aura aussi son école. Le grand nombre des blancs présents à la fête m'a obligé à faire un service spécial pour eux; Néhémie, évangéliste de Wynburg, m'a servi d'interprète; car le hollandais ne m'est pas encore assez familier pour le parler en public ; je me lance cependant et je ne doute pas que, dans peu de mois, je ne puisse m'en tirer. La population indigène est très nombreuse dans ces parages, et l'œuvre ici a un grand avenir. J'ai reçu 5 adultes dans l'Église et baptisé

3 enfants. Les Boers ont été respectueux jusqu'au bout, et pendant le service de communion ont été très recueillis. Nous étions réunis dans une grange devant laquelle on avait fait une palissade en roseau. Un temps magnifique nous a favorisés. Masilo compte 20 membres et 14 catéchumènes. Voilà donc Ventersburg et Masilo organisées définitivement en annexes, entretenant elles-mêmes leurs évangélistes. — Priez, cher monsieur, pour ces œuvres et pour leurs conducteurs spirituels.

Votre dévoué,

C. D. Keck.

Morija. — M. Mabille nous écrit le 15 juillet : « Que vous dire de l'œuvre ? Elle va partout très doucement. Et cependant, dimanche passé, nous avons eu à Kolo une belle fête ; il y avait de douze à quinze cents personnes, peut-être davantage. J'ai admis vingt-deux personnes à la communion, et réadmis deux personnes qui étaient depuis quelque temps sous discipline pour péchés contre le septième commandement. C'est toujours le côté faible de nos chrétiens. Maintenant, il s'y ajoute l'eau-de-vie...

« Parmi les gens que j'ai baptisés à Kolo est un homme du nom de Ramoopa, qui, depuis plus de vingt ans, était bien disposé, sans jamais pouvoir se décider. C'est depuis qu'Asser est évangéliste à Kolo qu'il s'est converti. Entre autres détails qu'il nous a donnés sur sa conversion, il nous disait, dimanche dernier, qu'une des choses qui l'ont finalement décidé à se donner à Jésus, c'est que sa petite fille ne cessait de lui demander : « Pourquoi n'es-tu pas chrétien comme tant d'autres ? Et pourquoi moi-même ne puis-je recevoir le baptême, moi qui suis toute décidée à croître dans la connaissance de Jésus et à lui appartenir (1) ? »

(1) D'après les usages de la mission, les enfants ne peuvent recevoir

« Dans quelques endroits, écrit encore M. Mabille, le 13 août, l'œuvre semble reprendre un peu de vie ; à l'annexe de Thupa-Likaka, sur le Calédon, il y a eu, ces derniers jours, quatorze nouvelles conversions. En général, il me semble que la vie chrétienne se maintient à un niveau plus uniformément élevé que par le passé. »

Hermon. — M. Dieterlen a eu la joie d'inaugurer récemment deux chapelles, l'une sur l'annexe de Bongalla, l'autre sur celle de Khoyané. Cette dernière dédicace a eu lieu le 2 août. Il faisait un temps froid, pourtant l'assemblée trouva un abri sur le penchant d'une colline, les gens y formaient des grappes, comme un essaim d'abeilles. « Nous eûmes la Cène, écrit M. Dieterlen, au même endroit, avec 300 communiants. Tout s'est bien passé, on a eu un peu froid au corps, mais chaud au cœur ; on a fait peu de discours, moi-même, je n'ai pu dire que quelques mots ; car on a commencé tard et les gens devaient partir avant que la nuit fût là. »

Une troisième construction occupe M. Dieterlen en ce moment, celle de la nouvelle chapelle-école de *Mafeteng*. Nous avons vu l'ancienne, c'est une masure mal éclairée et mal fermée, et trop étroite pour l'Église qui s'y rassemble. Les sommes nécessaires sont déjà collectées ou souscrites ; les membres de l'Église ont donné 1,800 francs ; le gouvernement, de son côté, a promis une subvention, le magistrat supérieur désirant qu'il y ait à Mafeteng un bon local pour l'école. D'autre part, les gens de Mafeteng se sont engagés à faire les 40,000 briques qui seront nécessaires, et à chercher les matériaux à Aliwal. « Je me charge moi-même, ajoute M. Dieterlen, de poser la charpente et le toit, qui sera en plaques de zinc. De cette façon, nous ferons le travail aussi

---

le baptême que si leurs parents appartiennent eux-mêmes à l'Eglise et leur garantissent ainsi une éducation chrétienne. (*Réd.*)

économiquement que possible, et arriverons à ne pas avoir de dettes...

« En général, je suis content de mon Église ces derniers temps. Il y a peu de cas de péchés flagrants, et beaucoup de bonne volonté. Ici, on écoute nos prédications avec attention, on les reconstruit le soir au coin du feu ou sur le khothla (place publique), et on m'en parle, ce qui m'encourage et me réjouit. Je ne parle pas dans le désert ; c'est une assurance précieuse et un fort stimulant. »

Thabana-Moréna et Siloé. — Nous sommes sans nouvelles de M. Marzolff depuis assez longtemps. Par contre, M. Maeder nous a écrit le 1er juin. La Conférence a accepté la démission que ce dévoué missionnaire s'est vu forcé de donner après quarante-huit années de services. « Cependant, ajoute M. Maeder, s'il plaît au Seigneur, je resterai à mon poste jusqu'au mois d'octobre prochain. Ce sera un triste jour que celui où je devrai me séparer de la mission du Lessouto, à laquelle mon cœur a toujours été attaché. Mais la vie de l'homme s'en va comme un songe.

« La Conférence a eu l'amabilité de m'offrir un souvenir qui me sera remis plus tard. Je viens justement de recevoir une lettre de notre frère Preen, qui m'offre de m'établir chez lui pour l'aider dans son école industrielle. Il mettrait dans ce cas à ma disposition l'ancienne maison du magistrat de Kuting, qui fait partie des bâtiments cédés à l'école industrielle. Je ne sais réellement si je suis encore de force à rendre quelques services, mais j'y réfléchirai tout de même. Ce que je crains le plus, c'est la possibilité d'une nouvelle guerre au Lessouto. J'ai déjà subi cinq guerres dans ce pays ; pendant trois d'entre elles, en particulier, j'ai eu beaucoup à souffrir, sans parler des calomnies accumulées sur moi, soit par les blancs, soit par les indigènes. Je ne suis plus assez fort pour pouvoir supporter tout cela.

« Le Seigneur bénit actuellement notre œuvre spirituelle

à Siloé. Les congrégations du dimanche sont toujours nombreuses. Plusieurs conversions ont eu lieu. Abiele, notre maître d'école, est un brave homme qui tâche de faire son devoir. Le vieux chef Moletsane vit encore, mais il est maintenant bien faible dans sa santé. La moisson de sorgho est à peu près achevée. Nos gens, les Bataungs, n'ont pas eu abondance de grain, mais pourtant assez, je crois, pour ne pas mourir de faim. La sécheresse a été grande. »

Depuis que ces lignes nous sont parvenues, nous avons reçu des nouvelles inquiétantes de la santé de M. Maeder. Il souffre fort d'une jambe, et son état n'est pas rassurant.

Nous ne pouvons aujourd'hui rendre au doyen de notre corps missionnaire l'hommage qui lui revient, au moment où il va cesser sa participation officielle aux travaux de ses collègues. Mais nous tenons à mettre sous les yeux de nos lecteurs l'ordre du jour adopté par la Conférence à l'occasion de sa retraite.

Ordre du jour voté le 22 *avril* 1885.

La Conférence,

Considérant les longues années de services que M. Maeder a passées au service de Dieu, dans la mission du Lessouto,

Considérant qu'à cause de son grand âge, il est obligé de donner sa démission de missionnaire et de prendre sa retraite,

Vote à M. Maeder ses plus chaleureux remerciements pour les travaux de tous genres, tant matériels que spirituels, qu'il a accomplis, pendant les quarante-huit années qu'il a passées au Lessouto,

Et fait les vœux les plus sincères pour que Dieu lui accorde, à lui et à madame Maeder, au terme de sa laborieuse et longue carrière, des années de vrai repos et ses plus précieuses bénédictions.

Elle le considérera toujours comme missionnaire hono-

raire et membre honoraire de la Conférence, et lui enverra chaque année sa convocation, en espérant bien que le Seigneur lui permettra de se retrouver souvent encore au milieu de ses frères du Lessouto.

Cet ordre du jour a été voté à l'unanimité.



QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OBSTACLES AUX PROGRÈS DE L'ÉVANGILE PARMI LES BASSOUTOS

(Suite.)

VI. — Le mensonge.

On peut remarquer, je crois, que la vérité est d'autant plus en honneur chez un peuple que la religion qu'il professe est plus pure, plus spirituelle, et met plus directement chaque âme en la présence de Dieu. Que l'on compare, à cet égard, les nations protestantes et les nations catholiques, et qu'on juge, après cela, de ce qu'on peut attendre de ces pauvres indigènes élevés à l'école du paganisme, de ce paganisme duquel on peut dire, comme du vieil homme en nous, que le mensonge est son élément naturel, et comme l'atmosphère dans laquelle seule il peut vivre et respirer!

En politique, les Bassoutos sont connus, ils ont fait leurs preuves : ce sont des diplomates achevés. Il n'y a pas d'anguille au monde qui glisse et s'échappe plus aisément des mains de quiconque croit la saisir. Cette finesse ou, si l'on veut, ce tact politique des indigènes n'est pas la clairvoyance de l'homme d'Etat qui voit les choses de haut et de loin; je la comparerais plutôt à la ruse de l'animal qui ne se préoccupe guère que du danger immédiat et de l'heure présente; mais il y a ici, dans cette ruse, un instinct si sûr et si subtil; elle met en œuvre des ressorts si délicats; elle a, dans tous ses mouvements, quelque chose de si rapide, de si

spontané, de si imprévu, que ses procédés échappent à l'analyse et qu'elle met sans cesse en défaut les calculs des plus habiles.

Les Bassoutos, comme les Athéniens, sont grands amateurs de nouvelles : « *Taba ke life?* » (Qu'y a-t-il de nouveau?) telle est ordinairement la première parole qu'ils s'adressent les uns aux autres, quand ils se rencontrent. Il n'y a pas, pour eux, de plus vive jouissance que d'entendre raconter des histoires ou d'en raconter eux-mêmes, et, comme c'est en général le cas chez ceux qui ont plus d'imagination que de souci de la vérité, ils aiment aussi beaucoup faire des contes. Le plus petit événement, en passant par leur bouche, prend souvent des proportions inouïes ; un bruit, une rumeur, devient pour eux bien vite le texte de commentaires sans fin et comme un canevas sur lequel c'est à qui brodera à qui mieux mieux. Ces récits ainsi colportés s'appellent des *mashano* (des mensonges), comme si la langue, ce témoin incorruptible des mœurs et habitudes d'un peuple, voulait nous avertir par là que nous devons nous en défier.

Qu'un Mossouto vienne à être surpris dans une situation compromettante ou périlleuse, il y a peu à craindre qu'il soit pris au dépourvu. Il trouvera sur-le-champ, pour expliquer ce qu'il y a de suspect dans ses allures, les raisons les plus naturelles et les plus plausibles, et, au besoin, inventera une histoire aussi invraisemblable et aussi circonstanciée que celles dont nous avons des exemples dans la comédie du *Menteur*.

« *U leshano!* » (Tu es un menteur!) telle est l'exclamation qui, parfois, revient sans cesse dans une conversation un peu animée. Cela se dit sans animosité, presque amicalement, le sourire aux lèvres, et sans que celui qui fait le compliment ou celui qui le reçoit ait l'air de se douter qu'il implique une injure mortelle, telle que, dans certains pays, elle ne se laverait que dans le sang.

Dans un dialecte très rapproché du sessouto, le *setlaping*, ce même mot de *leshano*, qui veut dire mensonge, signifie aussi la langue. Serait-ce pour faire entendre qu'il y a, entre ces deux choses, une étroite parenté, et que, selon le mot bien connu de Talleyrand, la parole aurait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée?

Le respect scrupuleux de la vérité est un des fruits de l'Esprit de Dieu; c'est l'accomplissement de cette loi parfaite que Jésus a mise en pleine lumière et qui, nous enseignant à aimer tous les hommes comme nos frères, nous ordonne, par cela même, d'être toujours parfaitement sincères dans nos rapports avec eux. C'est là un de ces devoirs qui ne se démontrent pas, qui portent leur évidence en eux-mêmes, et qui, dans les pays soumis à l'influence du christianisme, ont fini par s'imposer peu à peu à la conscience publique, et, par se faire une place dans le code de morale des honnêtes gens. De là vient qu'on trouve souvent ce respect de la vérité chez des hommes étrangers à la vraie piété, qui sont bien éloignés d'en avoir compris l'esprit, mais qui retiennent ce bienfait d'une éducation qu'ils ignorent ou désavouent, et d'un précepte de l'Evangile se sont fait une règle d'honneur mondain. De là vient également qu'on ne le rencontre pas toujours au même degré chez les fidèles de l'Ancien Testament, même chez des hommes selon le cœur de Dieu, qui marchaient devant lui dans l'intégrité et dans la droiture, mais auxquels il n'avait pas encore révélé toute la spiritualité ni toute l'étendue de sa loi, et dont la foi, quoique saine et vigoureuse, n'avait pu encore porter tous ses fruits. S'étonnera-t-on qu'il en soit de même de nos chrétiens bassoutos? Si l'on réfléchit qu'ils ont respiré et respirent encore l'atmosphère du paganisme; que, par leur développement religieux, ils semblent appartenir autant à l'ancienne alliance qu'à la nouvelle, et qu'ils sont encore loin, hélas! d'avoir la foi héroïque d'un David, faudra-t-il être surpris si, le cas échéant, ils ne se font pas plus scru-

pule que lui d'altérer la vérité, et si, tout en étant, jusqu'à un certain point, sincères dans leurs rapports avec Dieu, ils ne sont pas toujours assez véridiques avec les hommes? Ce n'est pas qu'en général on puisse leur reprocher de tromper le prochain, dans le but de lui nuire ou de l'exploiter. En fait d'honnêteté dans les transactions, les Bassoutos, même les païens, n'ont guère à apprendre de la plupart des blancs qui les environnent; mais mentir quand le mensonge ne fait, semble-t-il, de tort à personne; mentir pour se tirer d'embarras ou pour rendre service à ses amis; mentir par prudence, par complaisance; mentir pour le bien, et autres dissimulations de ce genre, la plupart de nos chrétiens sont encore si loin de s'en être entièrement dépouillés, que je me demande si, au fond du cœur, ils croient vraiment que ce soient là des péchés.

Il arrive quelquefois, quand des personnes ont été réveillées dans leur conscience, qu'elles viendront nous ouvrir toute leur âme et confesseront spontanément des fautes et des chutes graves qui n'étaient connues que d'elles, et, dans des occasions de ce genre, je ne sais si nous ne sommes pas moins attristés des révélations qui nous sont faites, que réjouis à la vue d'une telle manifestation de la puissance de l'Esprit de Dieu. Mais ce sont là des cas exceptionnels. D'ordinaire, il ne nous est pas aisé de voir bien clair dans l'état spirituel de ceux que nous sommes appelés à conduire. Même chez les meilleurs, il y a souvent, sans que peut être ils en aient eux-mêmes conscience, un vieux reste de duplicité et de manque de droiture qui sommeille dans les profondeurs de leur cœur comme la vase, et qui, venant parfois à se révéler à nous, lorsque nous nous y attendons le moins, nous cause de douloureuses surprises. Lorsque, entendant des bruits fâcheux sur le compte d'une personne de l'Eglise, nous lui parlons en particulier, pour tâcher de l'amener à reconnaître ses fautes et à s'amender, il est rare que nous y réussissions. En général, si elle croit entrevoir une chance

sur dix de nous cacher la vérité, il est probable qu'elle le fera, et que les efforts que nous aurons tentés pour toucher son cœur auront plutôt pour effet de l'endurcir en la poussant dans la voie du mensonge. Et, ces malheureux, il faut voir comme ils sont encore là dans leur élément ! On ne se figurerait jamais avec quel air d'innocence et de candeur ils peuvent vous regarder en face, tout en affirmant le contraire de ce qu'ils savent être vrai, avec quel accent de sincérité, quel regard limpide et franc ! Lorsqu'il faut donc absolument que nous sachions à quoi nous en tenir sur la conduite de tel ou tel, nous sommes le plus souvent réduits à faire une enquête, en nous aidant, pour cela, de nos anciens ou d'autres membres du troupeau. Mais ces enquêtes !... c'est ici qu'on court risque de tomber de Charybde en Scylla ! Quand on voit par quelles voies obliques et tortueuses les plus zélés procèdent parfois dans ces investigations, à combien de petites ruses, de détours, d'artifices ils ont souvent recours pour cela, et combien, en général, ils se font peu scrupule de mettre à contribution le mensonge dans l'intérêt de la vérité, on est tenté de se demander si ce n'est pas payer bien cher les quelques découvertes plus ou moins affligeantes qu'on pourra faire, et si le remède, ici, n'est peut-être pas pire que le mal.

« Si nous marchons dans la lumière, — c'est-à-dire, dans la sincérité et dans la droiture, — nous avons, dit saint Jean, une communion mutuelle. » « A ce compte-là, nous demandera-t-on, comment cette communion peut-elle exister dans vos Eglises ? » Je suis heureux de pouvoir dire qu'elle n'y fait pas entièrement défaut. Il y a, chez nos chrétiens bassoutos, d'heureuses inconséquences. Ils n'ont rien de cette raideur pharisaïque de certains honnêtes gens du monde qui, une fois qu'ils ont été trompés par quelqu'un, lui tournent complètement le dos et ne veulent, désormais, plus rien avoir à faire avec lui. Ils sont plutôt comme ces enfants qui peuvent bien, à l'occasion, se jouer un mauvais tour,

ou même se dire quelque gros mensonge, mais ne laissent pas, pour cela, de vivre en bonne harmonie. Et comment ne seraient-ils pas unis, quand ils ont la même foi, les mêmes espérances, le même Sauveur, et qu'à travers beaucoup de misères ils peuvent discerner, les uns chez les autres, quelques-uns des caractères des enfants de Dieu? Ces restes de dissimulation encore attachés à leur vieille nature, comme les lambeaux de la tunique de Nessus, n'empêchent pas qu'il n'y ait, chez plusieurs d'entre eux, un commencement de vie nouvelle; or, du moment que l'Esprit de Dieu est à l'œuvre dans leurs cœurs, il doit s'y trouver les éléments d'une union spirituelle. Mais ce n'en est guère que les éléments; c'est la communion fraternelle à son premier degré, telle qu'elle peut exister chez des chrétiens encore charnels, chez lesquels, comme dit l'Apôtre, il y a encore des envies, des dissensions, des querelles; ce n'est pas cette communion parfaite de chrétiens vraiment spirituels et qui ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme. Tout en s'aimant bien, ils ne laissent pas de se défier un peu les uns des autres. Souvent même ils s'en défient trop. Parfois, au lieu d'avertir charitablement un frère qui s'écarte de la bonne voie, mais qui, très probablement, prendrait en mal la répréhension, on aime mieux le surveiller de loin, l'épier, afin, si possible, de le surprendre en faute, quitte, plus tard, à lui pardonner cordialement, s'il se repent. Ce n'est pas entre eux seulement qu'ils manquent ainsi de confiance; c'est aussi quelquefois à notre égard. Il s'en faut qu'ils nous fassent part de tout ce qui les intéresse, de leurs épreuves, de leurs difficultés, de leurs tentations, de leurs projets. Ils nous appellent leurs pères, mais bien souvent ils nous traitent un peu comme ces mentors fâcheux auxquels on cache le plus possible. Un grief que nous les avons entendus formuler plus d'une fois, et notez bien, en notre présence, c'est que des faits, peu à l'honneur de tel ou tel d'entre eux, et pour lesquels ils avaient déjà été réprimandés par leurs frères, eus-

sent été portés à la connaissance du missionnaire; comme si nous étions une espèce de tribunal de dernière instance, qui ne dût connaître que des cas les plus graves, ou n'eût son mot à dire que dans les différends qui n'auraient pu être tranchés sans lui, et que, seuls dans l'Eglise, nous dussions ignorer habituellement ce qui s'y passe!

La communion fraternelle est le grand moyen de croissance spirituelle, tant pour les chrétiens pris individuellement que pour le troupeau. Qu'on se rappelle ce que saint Paul dit sur ce sujet, Eph. IV, 15, 16. Aussi, pouvons-nous comme toucher au doigt, dans ce qu'il y a encore de manque de sincérité et de défiance mutuelle chez la plupart de nos chrétiens bassoutos, une nouvelle cause de cet état parfois trop stationnaire de leur piété. L. DUVOISIN.

EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

Extraits des dernières lettres de M. COILLARD

Après l'émouvant récit qu'on a lu dans nos deux derniers numéros, M. Coillard a encore adressé, soit au Comité, soit au directeur de la Maison des missions, des lettres d'une nature plus personnelle ou plus technique, mais dont certaines parties offrent un intérêt général. Nous les publions aujourd'hui, ainsi qu'une lettre de M. Jeanmairet, un peu antérieure, et qui forme comme la conclusion de cette période de l'histoire de notre mission au Zambèze.

Dans une lettre du 25 mars, M. Coillard nous entretient de M. Arnot, et fait diverses conjectures sur son sort. Il exprime l'espoir de pouvoir travailler un jour côte à côte avec lui, malgré certaines divergences de vues sur des points secondaires.

Puis M. Coillard revient sur les bonnes relations qui se sont formées entre lui et le personnel de la mission catho-

lique de Patamatenga. Cette mission semble avoir renoncé pour le moment à entreprendre une œuvre chez les Barotsis. Les rapports qui se sont établis entre ses chefs et M. Coillard permettent d'espérer que toute concurrence entre les deux expéditions pourra être évitée. « Il y a de la place pour tout le monde, nous écrit M. Coillard, dans ces immenses régions, et j'espère bien que nous ne nous coudoierons pas. Ce serait fâcheux. »

Puis viennent quelques détails sur la mission. « Nous avions avec nos évangélistes des plans d'évangélisation que viennent toujours contrarier de légers accès de fièvre chez les uns ou chez les autres; aujourd'hui que les chefs sont tous partis, nous devons les ajourner. Je le regrette pour les évangélistes.

« Notre ami Jeanmairet, qui a transformé l'école du soir en école du jour, a essayé de leur faire une petite part dans son travail. Mais les indigènes n'ont pas tout à fait du devoir la même notion que lui, et ils trouvent que c'est fort peu intéressant de faire répéter A, B, C à un ou deux de ces Zambéziens encore bouchés et qui ne se soucient pas d'apprendre. Il ne faut pas que cela vous étonne, mais il n'y a pas beaucoup de ressort chez nos indigènes. Quand tout va bien, ils ont de l'entrain, mais ils se découragent facilement. L'évangélisation sera pénible et laborieuse à cause de la dissémination de la population. Si seulement j'avais un cheval, un de mes chevaux que vous avez montés et que j'ai perdus en route! Il y en a bien ici, mais savez-vous quel en est le prix? De 1,900 à 2,000 francs! Ce ne sont pas des montures missionnaires, celles-là. Il faut, quand on les admire, se répéter le dixième commandement : « Tu ne convoiteras point. » Ce n'est pas facile quand on voit ces chevaux paître sans rien faire, ou bien montés par des gamins qui les éreintent pour montrer qu'ils savent mieux les faire courir que leurs maîtres qui en ont peur. »

Un sujet de tristesse pour nos missionnaires, c'est la dé-

fection à peu près totale des deux Zambéziens qui ont passé quelques années au Lessouto : Karumba et Séajika. « En nous quittant, ils n'ont pas eu le courage de confesser franchement leur foi devant un paganisme qui les assaillait de tous les côtés. Ils sont entrés dans la voie des compromis, et finalement nous ne les comptons plus comme nôtres. Leur retour au monde, plus encore que leur ingratitude, nous a fait une vive peine. Nous les avons poursuivis de nos prières et de nos exhortations ; ils paraissent toujours nous écouter avec respect, mais sans faire un pas. »

Citons enfin ces quelques lignes sur les soucis qui parfois assaillent les missionnaires, à propos des pertes de bœufs subies par l'expédition. « Cela va nous placer dans un grand embarras pour aller à la vallée. Je n'ose pas y penser, cela me donne des nuits blanches. Sûrement, si le Seigneur, tout en nous ouvrant si merveilleusement les portes du pays où il nous a conduits, permet que l'ennemi s'acharne contre nous, ce sera pour manifester sa délivrance et glorifier son nom. Si je ne pouvais pas plus compter sur mon Dieu que sur certains amis, il y a longtemps que j'aurais perdu tout courage. Ma crainte, c'est que les enfants de Dieu qui nous secondent ne se fatiguent. Je voudrais pouvoir m'aboucher avec eux et leur dire en leur serrant affectueusement la main : « Mes bien chers amis, où est votre foi ? Pour vous qui priez, travaillez et donnez pour notre œuvre, et pour nous à qui elle est confiée, c'est une œuvre de foi. Et la foi suppose des difficultés, mais elle assure aussi la victoire. »

La dernière lettre écrite par M. Coillard porte la date du 9 et du 17 avril. Nous la transcrivons à peu près en entier :

Leshoma, Zambèze, 9 avril 1885.

Monsieur Boegner, pasteur.

Bien cher frère et ami,

Il y a des fleurs au Zambèze, et aussi quelques ronces,

comme partout d'ailleurs, bien que de nature différente. Nous avions, il y a dix ou quinze jours, écrit jusqu'à nous enfler la tête et nous crever les yeux pour expédier à Mangwato un courrier volumineux. J'avais loué à bon compte un Griqua, chasseur désœuvré qui promettait de revenir en moins de deux mois. Nous nous frottions les mains de bonheur. Au soulagement d'une liquidation de correspondance venait s'ajouter la perspective de recevoir, avant notre départ pour la vallée, la poste qui s'accumule à Mangwato depuis des mois. Quelques jours se passèrent. Un matin à mon réveil, une ombre passe devant ma porte. Je me frotte les yeux pour bien voir. Mais je ne me trompe pas, c'est bien Yantji, mon facteur, qui revient et rapporte nos lettres ! Et nous qui les croyions déjà en plein Kalahari !... Quelle tuile ! Un marchand, envers lequel je suppose que Yantji est endetté, prévoyant que la chasse à l'éléphant fermée par la révolution du pays des Barotsis allait se rouvrir, avait arrêté mon homme au passage, et me renvoyait notre courrier. Les Pères de la mission jésuite, qui partagent notre désappointement, m'envoient leurs condoléances et m'annoncent qu'ils expédieront un wagon à Tati ou à Mangwato fin de mai ou commencement de juin. Merci ! A ce compte-là, avec les délais africains, vous recevrez nos lettres en octobre ou en novembre.

Sur ces entrefaites, sont arrivés les wagons que nous attendions, avec une masse de nouvelles, beaucoup de lettres, et un sac tout plein de journaux et de publications.

Les nouvelles, elles, ne sont pas gaies. Nos jeunes Zambéziens, qui revenaient tout radieux, nous apprenaient que, de leurs compatriotes qui, malgré tout ce que nous avions pu faire ou dire, s'étaient obstinés à suivre Makoatsa retournant à Mangwato, cinq sont morts de faim et de soif. Deux d'entre eux avaient quitté notre service. L'un s'appelait Molilima. Un soir, se laissant choir sous un abri dans le désert, il dit à son compagnon : « C'est fini, je ne puis pas aller

plus loin, je me meurs. C'est ta faute, c'est toi qui m'as entraîné contre mon gré... » On se leva de nuit, et on abandonna là le malheureux qui sommeillait encore! Peut-on se figurer son réveil! Peu de jours après, c'était le tour de son compagnon.

Parmi nos bœufs de trait aussi, nouveaux désastres. Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions; l'épizootie qui a sévi ici avec tant de violence les avait fauchés. Nos wagons seraient encore à Mangwato dans l'impossibilité de bouger, si nos chers amis Musson et Whiteley, au détriment de leur commerce, ne nous avaient prêté des bœufs pour les ramener au Zambèze. Cet acte d'amitié et de libéralité nous a d'autant plus touchés que la présence des troupes anglaises dans le pays a considérablement haussé le prix du bétail, et que M. Musson lui-même venait d'être pillé par les aventuriers du Stellaland. Ses pertes en wagons, bœufs, marchandises, se montaient à la somme de 37,000 francs.

La mort d'une partie de nos bœufs amène de nouvelles complications pour notre voyage à la vallée, et nous cause un grand souci. Sûrement notre Père céleste ne permettrait pas de si sérieux embarras s'il n'y avait lui-même pourvu. C'est quelquefois difficile, mais il faut pourtant que la foi surnage au-dessus de tous les flots. *L'Eternel y pourvoira!* c'est là notre devise.

Et ce sac de journaux, avec quel plaisir nous l'ouvrons, trions les différentes publications, et les collationnons par dates! Il y a là bien du papier perdu et c'est dommage qu'il soit venu si loin. Mais il y a aussi là des pages précieuses que nous allons lire, dévorer avec avidité. Si vous saviez comme nous soupirons après quelque chose de nouveau, de *frais* à lire. Nos vieux journaux tombent en morceaux; notre bibliothèque est si limitée qu'intellectuellement aussi nous errons dans les solitudes arides du désert. Ce n'est pas la moindre de nos privations, celle-là. N'en déplaise à certains amis qui ont de nous une trop bonne opinion et nous

croient au-dessus de ces choses; mais tout ce qui nous tient au courant du mouvement des esprits en Europe, soit en politique, soit en littérature, soit en religion, nous intéresse vivement. De loin votre monde nous paraît plus agité que jamais, il est en travail. Nous ne sommes pas des spectateurs impassibles, croyez-le; chaque journal, chaque nouvelle nous fait passer par de nouvelles émotions. S'il en est de réjouissantes, parmi ces nouvelles, il en est aussi de bien tristes. En Europe c'est le choléra sévissant à Toulon, à Marseille, à Bruxelles, à Paris!... Dans notre voisinage et sans que nous ne nous en doutions, c'est le Béchuanaland et le Transvaal presqu'en feu! A notre porte, c'est l'expulsion des missionnaires américains du Bihé et de Baïlunda... Il y a de quoi rendre pensif. Bon nombre d'amis se demandent sans doute avec inquiétude ce qui nous attend. Mais Dieu le sait, soyons sans crainte. Qui sait? Nos frères américains peuvent rentrer triomphants au Bihé. Leur expulsion est une preuve que nous pénétrons dans une des principales forteresses de Satan, dans les lieux où il a son trône. Son succès d'aujourd'hui n'est que momentané. Dieu tournera ses propres armes contre lui, et il se servira de cette persécution pour concentrer sur cette partie du continent noir l'intérêt, les prières et les efforts des enfants de Dieu. Le méchant fait toujours une œuvre qui le trompe.

Parmi nos journaux se trouvent deux volumes, l'un envoyé par une amie de Londres, l'autre par M. L. Vernes. Lors même que les termites les ont attaqués et rongés en route, ils n'en sont pas moins les bienvenus, et je ne saurais dire notre reconnaissance envers des amis qui ont eu la délicate pensée de nous faire passer quelques heures de récréation instructive et édifiante.

Puis c'est la couverture verte du Rapport de notre Société qui attire mes regards. Je m'en empare. C'est un ami qui me fera bien des confidences. J'ouvre et je lis... Ah! je le connais, moi, le Coillard du Zambèze, un peu

du moins. Vous ne voyez que son ombre, vous, et parce qu'elle se projette de loin, elle vous induit en erreur. Laissons une ois pour toutes les épithètes louangeuses, qui risquent de dérober à notre divin Maître un rayon de sa gloire. Elles nous attristent parce qu'elles nous disent, non pas ce que nous sommes, mais ce que vous nous croyez et ce que nous devrions être. Vos bonnes paroles d'affection et d'encouragement, nous les serrons dans nos cœurs, elles nous font du bien ; elles n'ont pas manqué leur adresse.

Mais passons. Ce qui m'attire surtout et me captive dans ce rapport, c'est la liste des donateurs et de leurs dons. Je l'analyse, mon journal d'Europe à la main. M'en blâmerez-vous ? J'y cherche les unes après les autres toutes les localités que j'ai visitées, celles surtout où on avait battu la grosse caisse pour attirer le grand public. On était si fier d'exhiber un voyageur protestant, un lion récemment venu du Zambèze ! Que la langue française était belle quand, dans un élan chaleureux d'enthousiasme, un orateur plaçait sur les cœurs d'une assemblée sympathique l'évangélisation de l'Afrique tropicale !... On promettait beaucoup. J'ai le droit de le demander au rapport : Qu'a-t-on fait ici ? Qu'a-t-on fait là?... Ici *peu*, là *rien*. Une entreprise missionnaire, ce n'est pas un ballon qu'on gonfle de gaz, qu'on lance en l'admirant dans les airs et qu'on abandonne à son sort ; non, c'est une œuvre qui demande une coopération énergique, personnelle et constante... Je l'ai bien senti dans mes voyages, et je sais où gît notre force. Si elles sont rares les Eglises qui, comme celles de Marseille et de Nantes, nous secondent d'une manière collective, il y a des amis, des *amies*, quelques riches et beaucoup de pauvres qui nous portent sur leurs cœurs ; des orphelinats, des écoles du dimanche, de chers enfants qui veulent avoir une part dans notre œuvre. Chaque don, quelque minime qu'il soit, chaque nom, c'est un message qui nous dit silencieusement qu'on aime la mission du Zambèze et qu'on prie pour elle. C'est un lien puissant qui nous unit.

Avec tous ces bien-aimés collaborateurs riches et pauvres, grands et petits, français et étrangers, le faix du jour est moins difficile à porter et le succès nous paraît plus certain. Que Dieu les bénisse, tous ces bien-aimés, tant ceux qui nous sont personnellement connus que ceux que nous ne rencontrerons que là-haut dans la gloire et le repos des saints.

17 *avril*. Je renvoie demain les bœufs de nos amis de Mangwato. Nous en avons déjà perdu deux et je crains des pertes plus grandes. C'est donc une occasion pour la poste et je ferme cette lettre. Je puis à peine tenir la plume. Moi aussi, je viens d'avoir une attaque de fièvre assez violente, j'espère qu'elle sera courte. Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai été avec nos deux évangélistes de l'autre côté de la rivière, avec l'intention d'y faire une course d'évangélisation de quinze jours. Mais l'état de mon monde à Leshoma m'inquiétait trop. Aussi, après avoir béni publiquement le mariage de Karumba, je laissai les évangélistes et revins à la maison. Ma femme était comme toujours malade. Vous ne la reconnaîtriez pas, elle est si amaigrie et si faible. Elle n'est plus à un âge où la constitution supporte des secousses si fréquentes... Elise est de nouveau sur pied, un vrai squelette, mais sans rien perdre de son activité habituelle. Léfi va aussi mieux pour le moment. Je vais aussi me rétablir grâce à Dieu. Nous comptons les semaines d'ici à l'hiver; c'est la plus mauvaise saison maintenant.

Votre affectionné dans le Seigneur, F. COILLARD.



LETTRE DE M. JEANMAIRET

Leshoma, le 26 février 1885.

Cher monsieur Boegner,

Aujourd'hui ce sont de bonnes nouvelles que nous avons à vous apprendre. Le voyage de M. Coillard a dépassé notre

attente par son heureux résultat. Nos cœurs sont remplis de reconnaissance envers Celui qui a incliné les cœurs des Barotsis et qui nous a ouvert si largement la porte. Je ne vous ferai pas le récit de ce voyage et des relations de M. Coillard avec les natifs, ce récit incombe au voyageur, et le mien ne serait qu'une répétition décolorée. Que je vous dise plutôt nos impressions en face du fait accompli.

Vous pouvez vous représenter notre désappointement, lorsque la révolution arrivée chez les Barotsis renversa tous nos plans d'établissement pour l'année dernière, et posa à nouveau la question de notre réception par la tribu. Notre pauvre foi reçut une rude épreuve : nous avions déjà eu tant de difficultés pour atteindre le Zambèze. Nous avions peine à comprendre cet arrêt et cette inaction forcée à Leshoma.

Peu à peu le jour s'est fait à nos yeux et ma conviction personnelle est que Dieu avait un double but en agissant ainsi. Il voulait tout d'abord nous faire connaître notre champ de travail. Nos différents voyages à Sesheké, celui de M. Coillard à la vallée, les nombreuses visites des gens de la rivière et enfin les jeunes gens qui ont participé à nos travaux d'installation provisoire, nous ont mis à même de mesurer les difficultés qui sont devant nous.

Nos observations sur le caractère des indigènes, et sur leurs mœurs, nous ont laissé la plus pénible impression. Nous aimerions, de tout notre cœur, pouvoir répéter avec le prophète Esaïe : « Vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux. » Mais où sont ceux qui sont altérés ? nous ne les avons pas encore rencontrés. Bien plus, nous remarquons que nos jeunes gens ont une antipathie pour la prière et quelques-uns même pour l'instruction. Nous ne leur épargnons pas la vérité, leur parlant de leur état de dégradation, de la justice de Dieu et de son amour qui a voulu racheter ses créatures coupables. Nos auditeurs, du moins les plus intelligents, peuvent nous répéter notre enseignement, mais leurs cœurs ne paraissent touchés par aucun argument. Ceci se com-

prend, mais ce qui est plus affligeant, c'est leur parfaite indifférence; rien ne paraît ébranler leur quiétude; ils ne sont pas anxieux d'apprendre, d'interroger; ils ne sont pas hostiles non plus. Un épais voile couvre leur conscience et semble avoir tari en eux la source de toute noble aspiration. Cette expérience de Leshoma, nous l'avons faite aussi à Sesheké, et nous sommes portés à croire que tel doit être l'aveuglement moral de la plupart des individus. Ajoutez à ce tableau l'ivrognerie, la volupté, les superstitions et l'esclavage, et vous verrez se dérouler devant vos yeux les fortifications de l'ennemi, et en face notre petite armée qui, au point de vue numérique, peut bien être comparée aux 300 hommes de Gédéon en présence de la multitude des Madianites. Nous avons vu et nous savons ce qui nous attend.

Nous sommes, ou du moins c'est mon cas, dans la même position que les Israélites au retour des espions de Josué. Il semble que Dieu ait voulu anéantir notre propre force en faisant paraître à nos yeux le Goliath de la puissance du mal. Comme le peuple d'Israël, avant la conquête de Canaan, nos genoux sont chancelants, mais nos yeux s'élèvent vers les montagnes d'où nous viendra le secours.

La constatation de notre impuissance, tel est donc à mon sens le second but de Dieu en nous condamnant à l'inaction relative. Nous avons à demander pour recevoir et nous préparer à la lutte. Malheur à nous si nous enseignons, prêchons et exhortons de notre propre fonds; un miracle de Dieu peut seul changer des cœurs aussi endurcis que ceux des gens de la rivière. Demandez pour nous que nous ne parlions qu'avec le sentiment d'une force supérieure à nous, et alors, même si notre ministère devait paraître infructueux à cause de l'endurcissement de ces pécheurs, notre voix n'aura pas rententi en vain dans le désert.

C'est aussi le moment pour les amis du règne de Dieu de faire un effort. Il nous faut leurs prières, leur intérêt journalier. Il faut que cette œuvre devienne la leur et que par

conséquent ils soient prêts à tous les sacrifices pour assurer son succès. Quant à nous, nous irons en avant; doutant de nos propres forces, mais aussi avec la ferme persuasion que nous sommes des ambassadeurs de Dieu et que notre message vient de haut. Votre imagination peut réaliser en partie notre isolement et nos difficultés; notre chagrin à la vue de l'indifférence, de l'ingratitude et de la perversité qui nous entourent, mais jamais elle ne connaîtra ce qui se passe parfois dans nos âmes assiégées de pensées pénibles ou subissant la réaction d'une constitution affaiblie par la fièvre. Délégués de nos Églises, nous n'avons pas seulement à leur communiquer le résultat de nos efforts pour remplir notre mandat, mais aussi le droit d'attendre d'elles les encouragements qu'elles nous doivent. C'est un devoir de prier pour ces pauvres païens et une non moins grande obligation de se souvenir des ouvriers à la tâche.

Nous sommes sincèrement heureux du glorieux privilège qui nous est échu. Notre hymne de guerre n'est pas une complainte, mais un chant d'espérance et de victoire finale.

Quel sera celui de nos Églises? serait-ce le signal de la retraite? Ce n'est pas possible, nous attendons mieux d'elles, c'est aux sons de la charge que nous obéirons et que l'Éternel des armées nous soit en aide! D. JEANMAIRET.

TAÏTI

Arrivée de M. VIÉNOT à Taïti.

On lira avec émotion et reconnaissance les lignes suivantes où M. Vernier nous raconte l'arrivée à Papéété de M. Viénot et de ses compagnes de voyage:

Papéété, le 16 juillet 1885.

Bien cher monsieur Boegner,

C'est le cœur rempli d'une sincère reconnaissance envers

le Seigneur que je vous adresse ces quelques lignes. Nos prières et nos vœux ardents ont été entendus de Lui et Il nous a amené sain et sauf notre honoré collègue M. Ch. Viénot, ainsi que ses dévouées collaboratrices. Leur arrivée, le 1er juillet a été un événement qui nous a fait éprouver les émotions les plus vives et les plus douces, et qui ne pourra jamais s'échapper de notre souvenir.

Dès l'aube le sémaphore, situé sur les hauteurs voisines de Papéété, a signalé le courrier de San-Francisco; et, aussitôt chacun de se dire : Sûrement ils sont à bord. Comme nous étions anxieux de le constater, et comme nous eussions voulu pouvoir emprunter les ailes de quelque oiseau marin pour nous envoler au large à leur rencontre! A défaut d'ailes, je mets le vieux serviteur de la mission, le fidèle cheval *Baptiste*, à la voiture, et en quelques instants il me transporte à trois kilomètres, vis-à-vis de la passe par laquelle le courrier « Tahiti » va être remorqué. Longtemps j'essaie en vain de découvrir nos amis à bord au moyen de ma longue-vue, et je fais force signes avec mon mouchoir attaché au bout de mon fouet pour attirer leur attention. A la fin, j'aperçois des signaux qui répondent aux miens, et bientôt je vois distinctement mon cher collègue que j'avais presque désespéré de jamais revoir à Taïti. C'est bien lui, c'est toujours sa voix; je lui crie: — Êtes-vous tous bien? « Tous bien », me répond-il. Dix minutes plus tard je suis de retour à Papéété, où j'espère annoncer le premier la bonne nouvelle à tous nos amis; mais elle leur est déjà parvenue.

Je renonce à décrire nos émotions pendant le reste de la journée. Quelqu'un vous racontera peut-être la scène touchante où l'école a souhaité la bienvenue à son cher directeur et aux aides précieuses qu'il a amenées avec lui. — Les chants composés par M. de Pomaret et enseignés par lui aux élèves pour la circonstance ont été très bien exécutés. Des larmes de joie brillaient dans les yeux de plusieurs d'entre nous.

L'Église de Papéété se souviendra longtemps du bonheur qu'elle a éprouvé le dimanche 5 juillet, en entendant de nouveau les accents affectueux de la voix de notre cher frère Viénot, lui exprimant sa joie d'être enfin au milieu d'elle, son dessein de travailler avec une ardeur nouvelle à élever pour Dieu la jeune génération; — ce qu'il a dû quitter en France pour obéir à la voix du Seigneur; l'affection grandissante des Églises de France pour celles de Taïti, et l'intérêt profond que la Société des missions de Paris leur porte, en leur envoyant encore, dans la personne de mesdemoiselles Banzet et Bohin, des servantes éprouvées du Seigneur Jésus, complètement dévouées au bien intellectuel et religieux de leurs enfants. — « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits », tel fut le texte qui s'imposa alors à notre méditation, et toute la nombreuse assistance comprit une fois de plus combien le Père céleste est fidèle à ses promesses, et quels motifs nombreux ont tous ses enfants de lui rendre louange et gloire continuellement.

Ainsi qu'il l'avait résolu dans sa session de septembre 1884, le conseil supérieur s'est réuni en séance extraordinaire, et a présenté à notre collègue M. Viénot l'expression de la vive gratitude de toutes les Églises taïtiennes pour les services signalés qu'il leur a rendus pendant son séjour en France, et de leur bonheur à le savoir de retour au milieu d'elles, pour leur donner le concours de ses lumières et de son dévouement.

Le divin Maître nous a mis au large par l'arrivée de nos chers amis ; nous admirons l'héroïsme chrétien dont ils ont fait preuve en se séparant de ce qu'ils avaient de plus cher en France, pour nous venir seconder. Que le Seigneur leur donne longtemps force et santé pour l'accomplissement de leur grande tâche dans ces îles, à la gloire de son nom.

Agréez, etc.

F. VERNIER.

M. VERNIER AU COMITÉ

Pendant l'absence de M. Viénot, le poids de l'œuvre de Taïti a reposé principalement sur M. Vernier, qui s'est trouvé pendant de longs mois seul sur la brèche. Le directeur lui ayant exprimé la reconnaissance du Comité pour les services qu'il a rendus à l'œuvre, M. Vernier a répondu par la lettre suivante:

Papéété, le 28 juillet 1885.

A messieurs les membres du Comité des Missions évangéliques de Paris.

Très honorés messieurs et vénérés frères,

Permettez-moi de vous exprimer ma vive reconnaissance pour la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à la date du 5 juin dernier, et dans laquelle j'ai trouvé, je dois le dire, une trop bienveillante appréciation de mes quelques services pour le maintien et l'avancement de nos œuvres taïtiennes, pendant l'absence de mon cher collègue M. Viénot.

Cette absence de trois ans a été, pour ma faible foi, une longue épreuve pendant laquelle le divin Maître m'a dit plus d'une fois : « Ma grâce te suffit. » J'ai donc trouvé une bénédiction dans cette épreuve même; et, loin de me croire un droit quelconque à la gratitude de notre chère Société des missions, je puis seulement m'estimer heureux que le Seigneur, en me laissant pour un temps seul sur la brèche, ait daigné manifester sa force dans mon impuissance et m'ait fait refaire à maintes reprises l'expérience que ceux qui se confient en Lui ne sont point abandonnés.

Aujourd'hui Il m'a remis au large par le retour de son serviteur M. Viénot. L'intime bonheur que j'en éprouve, je ne puis guère l'exprimer en paroles.

Je vous remercie de tout cœur, très honorés directeurs, d'avoir bien voulu, par anticipation, vous réjouir de ma joie présente et que partagent tous mes chers collègues. Rien ne pouvait être plus encourageant à mon cœur et me faire mieux sentir tout ce qu'a d'affectueux votre sollicitude à mon égard.

J'ai la confiance que le secours d'En-Haut ne nous fera pas défaut pendant la nouvelle phase où nos œuvres vont maintenant entrer, grâce à l'inappréciable renfort que vous venez de nous envoyer.

Que Dieu sanctifie les moyens nouveaux qu'il nous donne de glorifier son saint Évangile, et qu'à Lui, auteur de tout bienfait, soit toute reconnaissance à jamais.

Je vous prie, très honorés directeurs et vénérés frères, d'agréer l'assurance de mon dévouement le plus respectueux et le plus sincère en Jésus notre Seigneur.

F. VERNIER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHRONIQUE MISSIONNAIRE

L'OPINION PUBLIQUE AU JAPON. — L'ATTITUDE DU GOUVERNEMENT. — LES ÉGLISES JAPONAISES. — TODA TADATSOU.

Il y a vingt ans, Madagascar a passé par une crise religieuse qui provoqua l'étonnement et l'admiration de l'Eglise chrétienne. Toutes les nouvelles qui viennent aujourd'hui du JAPON semblent prédire une transformation pareille dans les grandes îles de l'Extrême-Orient.

On sait avec quelle rapidité ce pays, fermé pendant des siècles à toute influence étrangère, s'assimile depuis quel-

ques années la civilisation occidentale. Tout dernièrement encore une commission gouvernementale proposait d'échanger les formes bizarres de l'alphabet japonais contre les caractères latins adaptés à la langue du pays. Beaucoup de Japonais prédisent d'ailleurs que l'anglais deviendra, tôt ou tard, la langue officielle du Japon.

Le christianisme a d'abord fort peu préoccupé les cercles progressistes. Mais, depuis peu, il se fait un revirement dans l'opinion publique. Ainsi M. Foukouzawa, l'un des représentants les plus en vue de la presse japonaise, engageait naguère ses lecteurs à accepter le christianisme. Il avait commencé par être hostile à la mission chrétienne. Il confesse maintenant que ce n'est pas un mobile religieux qui le pousse dans une nouvelle voie. C'est par politique qu'il change d'opinion. Après deux voyages scientifiques qu'il a faits en Europe et en Amérique, M. Foukouzawa a lentement acquis la conviction que la civilisation qui fait la puissance de l'Occident est un produit du christianisme. Il faut donc que le Japon, pour arriver à égaler l'Europe, passe par le christianisme. Tout montre, dit-il, que le bouddhisme japonais n'est plus qu'un vieillard qui s'en va chancelant vers la tombe, tandis que le christianisme nous apparaît comme un adolescent fort et vigoureux.

Cet article a fait beaucoup de bruit. Les sectateurs du chintoïsme, du bouddhisme et de la morale de Confucius entrèrent en lice. Mais l'opinion publique paraît être avec le rédacteur du *Djidji Chimbo*, M. Foukouzawa.

Quelque temps après, le directeur de l'école navale de Yokosouka demanda à un missionnaire évangélique de faire à ses élèves des cours de langue anglaise et de religion chrétienne. M. Foukouzawa annonça vers la même époque que, toujours sans conviction religieuse, il demandait à entrer avec toute sa famille dans l'Eglise anglicane. Un autre chef du parti progressiste, M. Itagaki, demanda à l'Eglise presbytérienne japonaise de lui fournir un missionnaire pour sa

ville natale, et s'engagea à couvrir lui-même la moitié des frais.

Le gouvernement marche à la remorque de l'opinion publique. Le 11 août 1884, un décret abolit le département des cultes chintoïste et bouddhistes, dont les ministres ne sont plus désormais salariés par l'Etat. Le Mikado, ainsi se nomme l'empereur du Japon, qui peut se vanter d'être le 123e descendant de son ancêtre Djinmou-Tenno, mort 600 ans avant Jésus-Christ, a renoncé aux honneurs célestes auxquels sa haute naissance lui donnait droit. Il y a un an les chrétiens étaient encore obligés de faire leurs enterrements sous la conduite d'un prêtre de l'une des religions officielles. Depuis que le gouvernement s'est déclaré neutre, il suffit de notifier le décès à la police, et la sépulture peut se faire comme l'entendent les intéressés.

Le « Héraut missionnaire » de Boston se demande si ces événements, qui sont un des signes des temps où nous vivons, sont réjouissants. Il y trouve, en somme, un grand péril pour la pureté de l'Evangile et pour le vrai progrès du règne de Dieu. En théorie cela est vrai. Et si le gouvernement prenait en main la cause du christianisme au Japon, le danger serait réel. Mais tant que l'Etat reste neutre et que l'on n'a pas à craindre la constitution d'une Eglise nationale officielle, pourquoi ne pas se réjouir de voir un peuple entier remué par le bon levain de l'Evangile? Pourquoi ne pas louer Dieu avec les sociétés de missions qui envoient des ouvriers dans les grandes îles du Soleil-Levant, et demander qu'ils puissent suffire à la tâche que Dieu leur fait si belle en ces jours?

Mais ce sont avant tout les jeunes Eglises japonaises qui ont besoin de l'intercession de leurs sœurs plus âgées.

Le 18 octobre dernier, il y a eu vingt-cinq ans que le docteur Hepburn a débarqué à Yokohama comme premier missionnaire évangélique au Japon. Un recensement officiel de l'année dernière compte, sur près de 37 millions d'habitants,

environ 80,000 chrétiens, dont 45,000 appartiennent aux différentes confessions évangéliques. D'autre part, un journal chrétien de Tokio fournissait dernièrement une statistique détaillée de toutes les Eglises évangéliques du Japon. Il y a, d'après ces données, 120 communautés avec près de 8,000 membres communiants. Ce qui est caractéristique, c'est que 26 de ces Eglises sont complètement autonomes, et que toutes les autres, sauf une quinzaine, subviennent à une partie de leurs frais. En tout elles ont fourni l'année dernière 18,220 yens, c'est-à-dire 95,313 fr. 37 c.

Ces résultats sont dus en grande partie aux principes justes autant que pratiques de l'activité des missionnaires de Boston (A. B. C.), avec lesquels ceux de l'Eglise presbytérienne américaine marchent de pair. L'un de ces missionnaires disait fort bien à la conférence d'Osaka : « Notre tâche n'est pas d'évangéliser tout le pays ; il nous faut introduire dans ces contrées la force expansive de l'Evangile, afin que, par sa propre énergie, cette force remplisse le pays. »

Aussi l'on travaille surtout à former un pastorat indigène. La biographie sommaire de l'un des plus distingués parmi les pasteurs japonais peut nous montrer comment s'opèrent les conversions dans ce pays. Il en ressort que le danger du christianisme au Japon paraît être l'intellectualisme.

Toda Tadatsou est fils d'un maître d'armes de la classe ou caste des Samouraï. Son père lui enseigna le tir de l'arc, ainsi que le maniement de la lance et de l'épée. A l'âge de quinze ans, Tadatsou voulut apprendre à lire. Il entra dans une école japonaise, et y entendit parler des sciences de l'Occident. Il se mit aussitôt à apprendre l'anglais, et se demanda un jour si les étrangers qu'il haïssait, tout en admirant leur habileté, ont une religion. Il acheta chez un libraire le Nouveau Testament. Les préceptes du christianisme lui plurent, mais il ne comprenait absolument pas ce que l'on doit entendre par la foi. Cependant, il commença à fréquenter des missionnaires. Le pope russe Nicolaï lui déplut ;

la confession auriculaire qu'on exigeait des chrétiens le repoussa. Une vive altercation qu'il eut avec un prêtre catholique romain le rapprocha des protestants. Se sentant une certaine facilité d'élocution, il désira de devenir prédicateur, et « cependant, dit-il, je ne connaissais pas moi-même le chemin de la paix ». Pendant deux ans, il fit alors du commerce avec un négociant anglais. Puis il se maria, et alla demeurer sur les terres d'un oncle fort riche. Finalement, convaincu de la vérité de la religion chrétienne, il se fit baptiser. Aussitôt son oncle, un Japonais de vieille tradition, le chassa de chez lui ! « Deux ans encore après mon baptême, raconte Tadatsou, je n'avais pas compris la pleine signification de la grâce. Mais Dieu me conduisait, et peu à peu la lumière se fit. » Depuis huit ans, Toda Tadatsou, qui a une trentaine d'années, est évangéliste. Ses prédications sont vives et populaires. Il n'a pas seulement de beaux succès oratoires, bien des âmes déjà ont été converties par son ministère ; il a fondé plusieurs communautés, et le missionnaire qui le dirige loue son zèle autant que sa forte et sincère piété.

C'est là une conversion, disons mieux, un développement étrange. Mais le Seigneur sait conduire par des chemins divers au même but. Puisse l'Eglise japonaise recevoir de son divin pasteur de nombreux ministres aussi fidèles que Toda Tadatsou !

(*A suivre.*) F. H. K.

AVIS DIVERS

Almanach des missions évangéliques pour 1886. Prix : 30 centimes. Bâle, librairie des missions. — La Société des missions de Bâle continue la publication de son utile Almanach des missions, qui paraît, cette année, pour la sixième fois. Comme d'ordinaire, nous n'avons que des éloges à donner à l'exécution typographique et à l'esprit de largeur qui a présidé à la rédaction de ce petit écrit. Notre Société y est

représentée par divers articles, et nous avons aussi notre place dans les éphémérides qui accompagnent, dans le calendrier, chacun des jours de l'année.

Quelques inexactitudes se sont glissées dans quelques-unes des indications qui nous concernent et doivent être rectifiées. Ainsi, le 31 mai 1883 a été le jubilé cinquantenaire, non de notre Société, mais de la mission du Lessouto. Ainsi encore, la date de la fondation de notre Société n'est pas 1821, mais 1822.

Malgré ces légères imperfections, l'*Almanach* est bien fait, et est appelé à rendre des services. Nous le recommandons aux amis des missions, et souhaitons qu'il trouve de nombreux acheteurs.

La caverne de Massitissi. — Le numéro d'octobre du *Petit Messager* des missions contient un dessin de M. Christol, représentant la fameuse caverne qui a longtemps servi d'habitation à M. Ellenberger, ainsi qu'une description de la station de Massitissi.

Nous saisissons cette occasion pour recommander le *Petit Messager* aux amis de notre œuvre. Ce journal, trop peu répandu malgré son prix modique de 2 francs, contient, outre les principales nouvelles de nos propres champs de travail, des articles variés sur les autres parties de l'œuvre des missions.

Il a donc sa place marquée dans toutes nos familles.

Dernières nouvelles. — On lit dans le *Cape Argus* du 29 août :

« Le gouvernement anglais vient de constituer le pays des Béchuanas en colonie de la couronne entièrement distincte du Cap. Elle aura pour premier gouverneur un ancien juge du nom de Shippard. Sir Charles Warrens, dont l'habileté et le succès ont été reconnus par le ministre d'Etat, a été rappelé en Angleterre, le gouvernement n'ayant pas l'intention de confier la nouvelle possession à un officier de son grade. »

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11645. — Paris. Typ. de Ch. Noblet. 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ
DES
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS DEVOIRS ET NOS BESOINS

Avec le retour de la mauvaise saison, la vie d'intérieur et la vie d'Eglise reprennent avec plus d'intensité. C'est le moment de rappeler aux amis des missions les devoirs qui s'imposent à nous et de leur demander en faveur de notre œuvre de nouveaux efforts.

Nos devoirs et nos besoins, nous les leur avons exposés dans une circulaire que notre journal a publiée dans son numéro d'août, et que nous les prions instamment de relire et de faire connaître autour d'eux. Ils y trouveront énumérées les mesures que le Comité a cru devoir prendre, après une étude attentive et consciencieuse de ce que l'heure présente réclame de nous.

Ces mesures, faut-il les rappeler ici brièvement ? A l'intérieur, la réouverture de la Maison des missions ; au dehors, une enquête entreprise pour faire, si possible, le jour sur la difficile question d'une mission en Algérie ; l'œuvre de Taïti, renforcée dans son personnel enseignant ; celle du Sénégal, recevant, par la création du poste de Dagana, un nouveau développement ; la mission du Lessouto, enfin, fortifiée par l'envoi de M. Bertschy, et prochainement par celui de M. et madame Ernest Mabille : voilà quelques-unes de nos charges présentes.

Et l'avenir nous en réserve de nouvelles. Nous ne disons rien de l'œuvre du Zambèze, qui se recommande d'elle-

même à notre sollicitude. Notre école de Saint-Louis réclame, à bref délai, un instituteur. Nos frères de Taïti nous entretiennent des besoins des îles Marquises, encore désolées par le cannibalisme. Et le Lessouto, notre principal champ de travail, traverse une phase sur laquelle nous avons à cœur d'appeler l'attention de nos amis. Le temps n'est pas éloigné où nous avons pu croire, avec nos missionnaires eux-mêmes, que la période de la croissance extérieure était terminée pour cette œuvre et que son développement dans le sens de l'autonomie, but assigné par Dieu à toute mission, allait s'accentuer. L'événement a donné tort à cette attente. Les suites de la guerre, les discordes civiles, trois années de sécheresse, d'autres causes encore ont beaucoup appauvri nos Bassoutos, et fait baisser le produit des collectes. En même temps, les allocations officielles aux écoles diminuaient dans une proportion énorme. D'un autre côté, des besoins nouveaux se sont manifestés. Une vaste population s'est établie dans les districts montagneux du Lessouto naguère inoccupés : nos missionnaires réclament les moyens de l'évangéliser. Enfin, l'éducation des futurs pasteurs exige, elle aussi, des ressources : tout nous montre donc qu'il y a encore au Lessouto une grande tâche à accomplir pour notre Société, tâche que nous ne pourrions déserter sans manquer à tous nos devoirs, soit envers nos chers missionnaires que tout relâchement, même apparent, de notre zèle jetterait dans la tristesse et le découragement, soit envers nos Eglises, toujours profondément attachées, elles viennent de le montrer, à la plus ancienne de leurs missions.

On le voit, notre tâche est grande, nos besoins sont considérables et pressants. Il faut que nos amis, que toutes les Eglises au nom desquelles nous travaillons, s'en souviennent et fassent leur possible pour nous aider.

Nous avons le droit de leur demander un redoublement d'efforts. Notre activité, en effet, s'est étendue, et tout nous

présage que nous la verrons s'accroître encore. Un tel développement n'était pas sans péril; il eût pu amener un morcellement de notre œuvre, la création de sociétés distinctes se proposant d'exploiter chacune une portion de notre champ de travail. Ce malheur nous a été épargné. L'œuvre est restée une. La punirons-nous de ne s'être point divisée, en n'augmentant pas nos dons, comme si, en gardant son unité, elle était restée stationnaire? Lui refuserons-nous des secours que nous prodiguerions peut-être à ses diverses branches, si elles se présentaient à titre d'entreprises nouvelles et indépendantes?

Mettons-nous donc à l'œuvre avec courage. Comités auxiliaires, pasteurs, collecteurs, associations missionnaires, réunions de couture, amis des missions, faisons pour notre œuvre une active propagande, gagnons-lui des cœurs, des Eglises, et pour cela redoublons tous de prières et de travail : la moisson est grande, Dieu compte sur nous.

De grands souvenirs nous ont été rappelés ces derniers jours. Sachons comprendre la leçon qu'ils nous apportent! L'Eglise vit d'héroïsme et de sacrifice. Qui dira tout ce que notre protestantisme français doit à ses confesseurs et à ses martyrs? Seulement, ne l'oublions pas : le plus noble héritage peut se perdre. La plus belle tradition retombe en condamnation sur ceux qui la recueillent sans la continuer. Faisons donc mieux que de parler de nos pères; montrons que leur race n'est pas éteinte; imitons leur exemple, perpétuons dans nos Eglises le dévouement, l'amour qui ne recule devant aucun dépouillement, l'obéissance qui va jusqu'à la mort. Et puisque l'œuvre des missions ouvre à tous les genres de sacrifices une vaste carrière; puisque Dieu semble l'avoir donnée à l'Eglise de notre siècle pour remplacer, par l'héroïsme de l'apostolat, l'héroïsme du martyre, faisons tout pour que nos Eglises aient des missions dignes d'elles, de leur passé, de leur vocation!

LESSOUTO (1)

La lutte contre l'eau-de-vie. — Cinq jours de pluie.

D'après une lettre de M. Mabille, du 2 septembre, « les chefs du Lessouto continuent à réagir contre le fléau des spiritueux. Plusieurs ont pris devant leurs sujets l'engagement de ne plus boire de l'eau-de-vie et d'en empêcher l'importation dans le pays. Des Boers qui en faisaient le commerce, ont été saisis et condamnés à de fortes amendes. L'un d'eux a dû payer la somme de 1,500 francs. »

Notre frère ajoute : « Nous venons d'avoir cinq jours de pluies abondantes. Le pluviomètre a marqué 67, 1 ; c'est le total. Depuis trois ans, nous n'en avions pas eu autant, et surtout à cette saison. Aussi l'année s'annonce bien (2). Le dimanche 23 août, nous avions eu une très nombreuse assemblée pour demander à Dieu cette bénédiction ; il y avait un millier d'hommes (païens) et plusieurs chefs. Le vendredi suivant, la pluie commençait et elle a duré jusqu'à hier vendredi, tantôt fine, tantôt tombant à flots. Les païens sont étonnés, reconnaissants. Le 13 de ce mois, nous devons avoir, avec la même assemblée, une réunion d'actions de grâces. L'œuvre continue à nous encourager dans certains endroits ; quelques chapelles se remplissent tous les dimanches, et il en résulte des conversions. »

---

(1) Les deux importants articles qu'on lira plus loin et qui ont dû trouver place dans le présent numéro, nous obligent à renvoyer au mois prochain la plupart des nouvelles de nos champs de missions, entre autres un manifeste de Letsié contre l'abus de la boisson. (*Réd.*).

(2) Au Lessouto, c'est en septembre que la campagne reverdit et que l'on sème les sorghos, les maïs, le froment. (*Note des rédacteurs.*)



Nouveau deuil dans notre corps missionnaire.

Nous apprenons que M. et madame Kohler viennent de perdre leur dernier enfant, Emile, âgé de quelques mois seulement. La santé de madame Kohler, quoique meilleure que l'année passée, n'est pas encore rétablie. Que nos amis affligés reçoivent l'expression de notre profonde sympathie.



Prochain départ de M. et Mme ERNEST MABILLE

Le comité a fixé le départ de M. Ernest Mabille pour le Lessouto au 25 novembre prochain. M. E. Mabille vient de se marier avec mademoiselle Marguerite Bain, d'Edimbourg.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

NOUVELLES RÉCENTES

Nous venons de recevoir, trop tard pour en rien publier aujourd'hui, un nouveau courrier du Zambèze, portant la date du 24 juin et du 11 juillet. Nos missionnaires, grâce à Dieu, se portent tous bien. Ils ont pu traverser, sans en être trop éprouvés, la mauvaise saison. Le retour de l'hiver leur a rendu une force et un courage d'autant plus nécessaires qu'ils ont à supporter une pénible épreuve de patience. Les canots qu'ils attendent pour aller s'établir dans la vallée des Barotsis ont été retardés. Les discordes politiques semblent ne pas être étrangères à ces délais. Quoi qu'il en soit de leur cause, nos amis sont prêts à partir d'une heure à l'autre. Continuons à les soutenir par nos prières ferventes de chaque jour, et par nos dons généreux.

SÉNÉGAL

LETTRE DE M. JAQUES

A monsieur A. Boegner, directeur. Paris.

Dagana, 22 août 1885.

Cher et honoré directeur,

... Je vous prie de me servir d'interprète auprès des nombreux amis des missions qui m'ont assisté dans mon épreuve, les uns par de précieuses lettres, tous par leurs prières. Dites-leur que Dieu les exauce, qu'Il me soutient et me donne jour après jour la mesure de courage, de patience, de foi, de force dont j'ai besoin. Je les remercie tous du fond du cœur et je leur demande de continuer leur intercession dont j'ai plus besoin que jamais.

J'ai ouvert, le 17 août, avec 18 jeunes gens (j'en aurais davantage si je pouvais les caser), l'école du soir, dont il était question depuis longtemps, le commandant ayant bien voulu m'accorder une autorisation provisoire en attendant que l'autorité supérieure à Saint-Louis se soit prononcée. Il m'avait été impossible de le faire auparavant, ayant dû confectionner moi-même les tables d'école nécessaires. Je n'y pouvais travailler que le matin de bonne heure, car souvent, à 6 heures du matin, il y avait déjà 27 à 28° sous la galerie où j'ai établi mon atelier et mon école. J'ai encore une table en œuvre, mais je ne sais quand je pourrai la terminer. Depuis quelques jours, je n'ai absolument aucunes forces, je me passerais de manger sans beaucoup de peine; le temps est si accablant et les nuits si longues et si pénibles. Cette école, qui dure de 7 heures à 8 heures et demie, chaque soir, sauf le samedi, m'intéresse vivement, mais je ne puis suffire à contenter tout le monde. Les uns ne connaissent ni A ni B, d'autres écrivent et parlent couramment le français et,

sans doute par souvenir de l'école religieuse de Saint-Louis, m'appellent mon père ou mon frère. Avec le plus grand nombre, je suis obligé de donner les explications en wolof, puis en français. Samba Coumba m'aide pour les absolument illettrés. Si je trouve parmi les soldats du poste un garçon capable, je le prendrai comme moniteur (le commandant me l'a offert) moyennant rétribution.

Je me suis mis au bambara avec Samba Coumba ; mais que cela me paraît plus difficile que le wolof ! Ce qui augmente la lenteur et la difficulté du travail, c'est que je suis obligé de me servir du wolof pour obtenir de Samba les mots et les phrases en bambara. Le wolof est assez élastique, en sorte que le même mot revient parfois absolument différent de ce que j'avais écrit précédemment.

Je continue à faire chaque dimanche avec Samba et les siens un petit culte en wolof. Quelques personnes y viennent de temps à autre.

L'hivernage suit son cours. Du 18 juin à aujourd'hui, 22 août, nous avons eu 11 tornades et parfois quelques fines ondées passagères. La vaste plaine à l'est de Dagana se remplit peu à peu. A l'endroit où, il y a deux mois, se balançaient les hautes tiges du gros mil avec leurs grappes enveloppées de chiffons, de feuilles ou d'herbe sèche pour les mettre à l'abri des oiseaux, on va maintenant en pirogue et on prend des poissons de 80 centimètres à un mètre de long. Les eaux du fleuve sont jaunes et déposent un épais sédiment. Après avoir précipité avec de l'alun les matières terreuses, je fais passer l'eau dans un filtre de charbon de ma fabrication et de là dans un filtre anglais, qui me donne de l'eau aussi pure qu'on peut l'avoir, mais ayant quand même un goût particulier peu agréable. Les indigènes souffrent beaucoup de diarrhées causées par cette eau jaune, ce qui n'arrive pas à Saint-Louis.

J'ai semé dans le jardin du poste une partie des graines si généreusement envoyées par la Société africaine. Notre

commandant fait des essais de semis d'arbres et d'arbrisseaux. Nous espérons avoir des haricots, peut-être des pois, des concombres. Le vrai moment pour la culture est en novembre, où les nuits sont plus fraîches; mais alors on a les vents d'est qui, en quelques heures, vous grillent tout un jardin. J'attends que les gros travaux des champs de mil soient passés pour commencer la route de Kerbala. Je l'ai reconnue en détail avec Samba. Elle n'offre pas de difficultés. A peine aurons-nous à enlever deux ou trois arbres, mais beaucoup de buissons.

Toujours votre bien affectionné et dévoué en Christ,

L. JAQUES.



RÉOUVERTURE DES COURS

de la Maison des missions.

La réouverture des cours de la Maison des missions a eu lieu mercredi dernier, 14 octobre, à quatre heures de l'après-midi. Le Comité ayant décidé de donner une certaine solennité à cette séance, des invitations ont été envoyées aux membres du Comité de la Société auxiliaire de dames, à MM. les pasteurs et professeurs de théologie de Paris, et à quelques amis de l'œuvre. La fête a eu lieu au local de la Société, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques. M. Louis Vernes, vice-président, occupait le fauteuil. Près de lui se trouvaient les membres du Comité : M. Casalis, directeur honoraire; M. Krüger, professeur; le directeur et les élèves missionnaires. La réunion a été ouverte par un chant et par une prière de M. le pasteur Gout. Après quoi le président a prononcé une allocution improvisée que nous regrettons de ne pouvoir reproduire qu'imparfaitement.

Messieurs, a-t-il dit en substance, la Maison des missions,

qui reprend aujourd'hui son enseignement, a déjà traversé bien des vicissitudes depuis son origine. Ouverte en 1823, elle eut d'abord à sa tête M. le pasteur Galland. Cette première direction fut courte, M. Galland ayant été forcé de se retirer pour cause de santé. Après de longues recherches, le Comité lui trouva un successeur; c'était M. le pasteur Grandpierre, qui fut installé le 14 mars 1827, dans une séance solennelle que présidait le vénéré M. Stapfer. L'ordre de choses établi à cette date dura jusqu'en 1848. A cette époque, le malheur des temps amena la fermeture temporaire de la Maison des missions.

Le provisoire dura plus longtemps qu'on ne prévoyait. Ce n'est que le 27 novembre 1856 que la maison fut rouverte, après de longues délibérations auxquelles j'eus l'honneur de prendre une part active. Cette fois encore une séance solennelle eut lieu, non plus, comme en 1827, au boulevard Montparnasse, mais à Passy, dans cette maison de la rue Franklin, qui est restée le siège de notre Société jusqu'après la guerre. M. le comte Delaborde, alors président de la Société, installa le nouveau directeur, notre vénéré M. Casalis, dans ses fonctions. Une allocution émue de M. Grandpierre, le directeur honoraire, termina cette belle séance.

Après la guerre de 1870, nouveaux changements. On résolut de confier la partie classique de l'instruction de nos élèves à l'École préparatoire des Batignolles; pour leurs études théologiques, outre les leçons qu'ils continuaient à suivre à la Maison des missions, la Société put mettre à profit les cours de l'École libre des sciences religieuses et, quelque temps après, de la Faculté de théologie de Paris. Je suis heureux de pouvoir remercier ici, au nom du Comité, MM. les professeurs de cette Faculté de l'intérêt qu'ils ont bien voulu témoigner à nos élèves.

Le voyage en Afrique de notre directeur amena un intérim que ses tournées subséquentes dans les Eglises ont

prolongé jusqu'à ces derniers temps. Nos élèves, peu nombreux, d'ailleurs, à l'époque de son départ, furent placés à Neuchâtel, dans l'hospitalière maison de M. le pasteur Paul de Coulon, de Corcelles. La Société des missions conserve une profonde reconnaissance à cet excellent ami pour l'accueil et la direction que nos futurs missionnaires ont trouvés sous son toit, ainsi qu'à MM. les professeurs de la Faculté indépendante de Neuchâtel dont ils ont suivi les cours.

L'été dernier, une étude approfondie de la question a persuadé le Comité que le devoir nous imposait le maintien de la tradition constante de notre Société. Malgré les difficultés que soulève une telle mesure et dont il a parfaitement conscience, c'est par un vote unanime que le Comité a décidé que la Maison des missions devait continuer à former les missionnaires de nos Eglises protestantes. Je suis heureux de pouvoir ajouter que cette résolution a reçu une approbation d'autant plus précieuse à nos yeux qu'elle émane d'un des hommes auxquels nous avons momentanément confié nos élèves : M. le professeur Godet, de Neuchâtel. Vous serez heureux d'entendre en quels termes il l'exprime :

« La vie missionnaire des Eglises de France a besoin d'un foyer sur lequel elle se concentre et d'où elle émane. Ce foyer, c'est la Maison des missions. Les élèves missionnaires ont besoin d'un milieu, d'une atmosphère essentiellement missionnaire, où la vocation qu'ils ont apportée se développe, s'éclaire, s'affermisse. C'est ce qui ne se peut faire complètement que dans la Maison où les nouvelles de la mission affluent, et d'où les directions et les ordres partent continuellement. C'est le quartier général où les jeunes officiers trouvent un stimulant toujours nouveau pour la guerre à laquelle ils doivent présider. »

Un concours de circonstances a rendu possible la mesure qui s'était ainsi imposée à notre conscience. M. Krüger, depuis plusieurs années attaché à notre Société, s'est vu dans l'impossibilité de reprendre du service sur le terrain de la

mission active. Il a consenti, malgré les offres qui lui étaient faites d'autre part, à nous continuer son concours sous une nouvelle forme, et nous avons été heureux de l'adjoindre à M. Boegner comme professeur. Qu'il reçoive ici l'expression de notre gratitude et de nos vœux pour sa nouvelle carrière.

C'est donc avec une pleine confiance que nous rouvrons aujourd'hui la Maison des missions. Un seul regret se mêle à notre joie : c'est qu'il ne nous soit pas possible de célébrer cette fête dans une véritable maison, propriété et asile définitif de notre Société.

Et vous, mes jeunes amis, futurs serviteurs de la grande cause des missions, laissez-moi, comme le faisait M. Stapfer en s'adressant, en 1827, à nos devanciers, laissez-moi vous rappeler la grandeur de votre vocation et vous exhorter à vous préparer à votre tâche future avec tout le sérieux et toute l'application dont vous êtes capables. Puisse votre séjour dans cette maison vous inspirer cet esprit d'union, ce renoncement à votre volonté propre, cette subordination réciproque, cet oubli de vous-mêmes dont vous aurez tant besoin dans le service de notre œuvre, et qu'il est d'autant plus nécessaire d'acquérir que notre génération s'en éloigne davantage.

Un souvenir encore, et j'ai fini. La séance d'installation de M. Casalis fut terminée, nous dit le *Journal des Missions*, par une prière de l'élève Coillard. L'élève Coillard! Quel est celui d'entre vous que ces mots ne remplissent pas d'une sainte ambition? Dieu veuille faire de chacun de vous un bon et fidèle missionnaire!

Le vénérable directeur honoraire de la Maison des missions, M. Casalis, s'est alors levé et a déclaré qu'il se voyait obligé par l'émotion de charger M. le pasteur Dumas, son gendre, de lire à sa place les quelques paroles que lui a inspirées la fête de ce jour :

Mesdames et Messieurs, frères et sœurs en Christ,

Lorsque je fus appelé à prendre la direction de la Maison des missions de Passy, il y eut, comme aujourd'hui, une réunion composée de membres des deux comités. Il y a longtemps de cela, c'était le 27 novembre 1856, trois mois après le jour où j'avais remis ma chère station de Thaba-Bossiou aux soins de M. et madame Jousse.

Devant moi se trouvaient les élèves qui allaient m'être confiés : François Coillard, d'Asnières-lès-Bourges; Victor Bouhon, de Paris; Adolphe Mabille, Oscar Rau, Frédéric Ellenberger, tous les trois d'Yverdon. Mon fils Eugène comptait aussi parmi les élèves, mais il faisait ses études à la Faculté de médecine, et en ce moment les suites d'une fièvre typhoïde, à laquelle il avait failli succomber, l'empêchaient d'être avec nous.

La séance, que présidait le comte Jules Delaborde, mon toujours fidèle ami, fut ouverte par une prière fervente, comme celles que savait faire M. le pasteur Fisch.

Après que j'eus expliqué aux élèves ce que je leur apportais et ce que j'attendais d'eux, M. Grandpierre, le vénéré directeur auquel je succédais, prit la parole. Il commença par ces mots que je recommande tout particulièrement à l'attention des élèves de la rue des Fossés-Saint-Jacques :

« Mes amis, dit-il alors à ceux de Passy, les années que j'ai passées à la Maison des missions comptent parmi les plus heureuses de ma vie; j'y ai eu mes épreuves, elles m'ont été bonnes. Les grâces, les bénédictions, les joies ont dominé, surabondé, à la gloire du Seigneur. Je me rappellerai toujours l'intimité qui régnait entre tous les membres de la famille missionnaire. Une fois la semaine au moins, les élèves se réunissaient le soir dans le cabinet du directeur (M. Casalis le sait bien), et là, le cœur répondant au cœur, on se faisait part mutuellement de ses expériences personnelles et l'on s'encourageait à persévérer dans la fidélité au

Seigneur. Si une lettre était arrivée d'Afrique, on la lisait, ou plutôt on la dévorait, et, suivant qu'elle apportait des nouvelles propres à réjouir ou des communications de nature à affliger, tous se prosternaient ensemble pour rendre grâces ou pour s'humilier et intercéder auprès du trône des miséricordes. Je suis persuadé que cette douce et fraternelle intimité qui a régné entre les élèves eux-mêmes et entre les élèves et le directeur a été pour beaucoup dans les bénédictions que le Seigneur a daigné accorder à notre mission. »

M. Grandpierre, après avoir proposé cet exemple aux élèves qu'il me remettait, se tourna vers moi et m'adressa de chaleureuses paroles d'encouragement. Ces paroles, je vous les adresse à mon tour, mon bien-aimé successeur! « Cher Casalis, dit-il, moi, je vous dis : cher Alfred Boegner, louez avec moi aujourd'hui les miséricordes du Seigneur. Ayez bon courage, j'ai la confiance en Dieu qu'il en sera de cette institution rouverte et réinstallée comme du second temple de Jérusalem. « La gloire de cette dernière maison sera plus grande que celle de la première. » Dieu veuille qu'elle forme plus de missionnaires et de meilleurs missionnaires, non seulement pour l'Afrique, mais pour le monde entier, non à la gloire d'un homme, ni d'aucun homme, mais à la gloire du Dieu trois fois saint, Père, Fils et Saint-Esprit. » Mon jeune successeur, le Seigneur, dans son amour, vous a ménagé des encouragements plus réels et plus précieux que ces paroles, il vous a entouré de véritables forces. Vous n'êtes pas seul, comme je l'étais presque entièrement alors. En sus de la compagne dévouée qui. pour apprendre à vous mieux seconder, n'a pas craint de franchir les mers, vous avez auprès de vous, sous le même toit, un collaborateur, un conseiller d'élite. Amis d'enfance, longtemps condisciples, chacun de vous ayant visité notre champ de missions le plus considérable, il vous sera facile de vous entendre. Vous savez d'ailleurs, l'un et l'autre,

quels secours spéciaux vous ont promis divers membres du Comité. Courage donc, bien-aimés frères ! Ayez foi en Dieu. Veuillez bien m'en croire, il vous réserve de grandes grâces et je serai le premier à l'en bénir de tout mon cœur !

Pour retourner à mon petit récit, après quelques émouvantes paroles de M. le pasteur Frédéric Monod, l'élève Coillard, sur l'invitation du président, offrit une prière de clôture, qui fut suivie d'une autre prononcée par un jeune ministre genevois, M. Louis Vallette, neveu et suffragant de son vénérable homonyme des Billettes. On me l'avait adjoint pour l'enseignement de l'hébreu. Vous savez qu'il a été tout récemment recueilli dans les cieux. Il ne nous y oubliera certainement pas, et nous pouvons être bien assurés que Coillard, au milieu de ses luttes sur le Zambèze, sera fidèle, lui, aussi, à intercéder pour nous.

Mesdames et messieurs, j'ai fini. Il me resterait cependant encore à rappeler un souhait que j'ai exprimé pendant bien des années, et peut-être sera-t-il entendu cette fois : « Donnons enfin à notre chère Ecole des missions une maison moins insuffisante et plus digne des Eglises de notre patrie ! »

Si nos cerveaux n'eussent été comme labourés par les sifflements des obus prussiens passant par-dessus nos têtes ; si un boulet communard ne fût tombé dans notre escalier ; si nous n'eussions pas ramassé dans notre jardin et dans notre cave des brassées de baïonnettes et de sabres, rouges de sang, horribles instruments de luttes fratricides, nous n'aurions pas consenti à renoncer aux charmes de Passy. Il le fallait cependant. Là, messieurs, nous étions beaucoup trop isolés, l'éloignement rendait les séances du Comité trop difficiles, quelquefois même impossibles ; nos amis de province et de l'étranger ne pouvaient jamais nous visiter, les élèves ne profitaient de presque aucun des avantages que le quartier où nous sommes actuellement offre pour les études. C'est par ici qu'il vous faut chercher, messieurs ; oh !

que Dieu vous indique Lui-même l'immeuble dont vous avez besoin, qu'Il vous y installe sans trop de retard et qu'Il vous bénisse !

Le directeur de la Maison des missions, M. Boegner, s'est exprimé en ces termes :

Monsieur le président,
Messieurs et très honorés frères,

On vous rappelait tout à l'heure la cérémonie touchante qui le 14 mars 1827 réunissait au siège de la Société, alors situé au n° 41 du boulevard Montparnasse, les membres des deux Comités, et divers amis des missions, à l'occasion de l'entrée en fonctions de M. Grandpierre. Le vice-président de la Société, M. Stapfer, ayant investi de sa charge le nouveau directeur, celui-ci, dans une allocution émue, put faire part de ses craintes et de ses désirs aux frères qui venaient consacrer par la prière son nouveau ministère. Vous venez d'entendre par la bouche même du successeur de M. Grandpierre, mon vénéré prédécesseur, M. Casalis, — qu'il me permette de le remercier ici de ses précieux encouragements, — vous venez d'entendre comment, lui aussi, eut la joie, à son entrée à la direction, de s'épancher librement dans le cœur des soutiens et amis de notre œuvre, accourus pour l'investir de sa charge et pour inaugurer en même temps la nouvelle Maison des missions, à Passy.

Seul entre les trois directeurs qu'a eus notre Société depuis 1827, je n'ai pas été officiellement installé dans mes fonctions. Je n'ai pas eu la douceur, au moment où je devenais le chef de cette maison, d'y recevoir la visite des représentants de nos Eglises et des membres de nos deux Comités et de leur demander d'implorer avec moi la bénédiction de Dieu sur cette activité où j'entrais avec ma femme comme saint Paul dans l'Eglise de Corinthe, me sentant faible, rempli de crainte et dans un grand tremblement. Les circons-

tances, je le sais, expliquent qu'il en ait été ainsi. Associé pendant trois ans à M. Casalis en qualité de sous-directeur, je suis entré en fonctions par une transition presque insensible, et l'occasion pour une installation solennelle a fait défaut. Je l'ai compris, mais je ne l'ai pas moins regretté plus d'une fois dans la suite.

Aujourd'hui, mes regrets, s'il m'en est resté, s'effacent. La Maison des missions, qui avait dû, par suite de mon voyage en Afrique et de mes tournées dans les Eglises, confier à d'autres la préparation de ses élèves, se rouvre; l'enseignement, pour lequel vous m'avez associé un aide précieux, recommence. A l'appel du Comité, vous êtes venus en grand nombre nous apporter, à l'entrée de cette année si importante, vos encouragements et les témoignages de votre affection. Croyez-le, ces encouragements, ces marques d'affection, nous savons les apprécier. Par votre présence, vous affirmez une fois de plus que la Maison des missions est la chose de tout notre protestantisme, vous vous rendez responsables de sa prospérité, vous vous engagez à lui faire une place dans vos prières. Pour nous assurer ce concours indispensable, nous ne saurions mieux faire que de vous parler de l'œuvre qui se fait ici et de vous dire comment nous la comprenons, nous qui en sommes chargés.

La direction de l'œuvre des missions, abstraction faite de la préparation des élèves, est à elle seule une lourde tâche, suffisante pour les forces d'un homme. Et cette tâche n'a fait que s'accroître avec les années. L'œuvre, encore à ses débuts lors de l'installation de M. Grandpierre, a maintenant soixante-trois années d'existence. Sous la gestion de M. Casalis, deux nouveaux champs de mission se sont ajoutés au premier. Dans ces dernières années, nous avons vu naître l'œuvre du Zambèze, et tout indique que notre expansion n'est pas encore arrivée à son terme.

De leur côté, les Eglises portent à notre œuvre un intérêt toujours plus marqué. L'affection qu'elles lui témoignent

nous est une force ; mais en même temps elle nous crée de nouvelles obligations. Nous avons à compter avec une opinion plus bienveillante, plus éclairée, mais aussi plus exigeante qu'autrefois. Jugez de ce que doit être la correspondance avec nos champs de mission, correspondance officielle, d'abord, au nom du Comité, avec nos différents corps missionnaires constitués en conférences, et correspondance particulière du directeur avec les missionnaires. Jugez de ce que devrait être la correspondance d'intérieur avec les Eglises, les Comités auxiliaires, les différentes associations grandes et petites qui s'occupent de notre œuvre et les nombreux amis qui échangent avec nous des communications. Jugez de ce que devrait être la rédaction de nos journaux, qui sont comme la correspondance générale de la Société et de nos missionnaires avec les Eglises et qui voudraient, faibles serviteurs d'une grande cause, rappeler sans cesse aux fidèles leurs devoirs envers l'humanité païenne et leur souffler l'esprit apostolique ! Jugez de ce que sont, de ce que devraient être ces visites du directeur aux Eglises qui vont se faire plus rares, mais qui ne pourront cesser entièrement, et dont chacune devrait être le point de départ d'un redoublement de zèle et d'efforts pour la cause des missions.

Jugez enfin de ce que doit être la direction de l'œuvre, la préparation de ces séances du Comité où se règlent des questions si graves, où se décident, sous le regard de Dieu, l'emploi des fonds, la destination des missionnaires, la marche du travail sur nos divers champs d'activité, la fondation des œuvres nouvelles, la règle de conduite de la Société selon les circonstances et les besoins du moment. Représentez-vous ce que devrait être l'homme investi de toutes ces fonctions, quelle prudence il lui faudrait, quelle sagesse, quelle activité, quel zèle, quelle piété, quelle vie cachée avec Christ en Dieu. Envisagez cette tâche dans sa variété, dans ses difficultés, dans ses périls, et dites si celui

qui en est chargé n'a pas droit aux prières de l'Eglise, si ce n'est pas votre devoir de le soutenir de toutes vos forces dans l'accomplissement d'une œuvre qu'il fait en votre nom !

Cette assistance fraternelle qu'il réclame, vous la lui accorderez d'autant plus qu'à la direction des travaux de la Société vient s'ajouter la direction de la Maison, la préparation des futurs missionnaires. Cette préparation, est-il besoin de le dire ? nous nous en faisons l'idée la plus élevée. Nous avons de hautes ambitions pour nos élèves. Je ne vous entretiendrai pas longuement de l'instruction que nous comptons leur donner. Le soin de vous en parler revient, pour aujourd'hui, à mon ami, M. Krüger, qui est venu me décharger d'une forte partie des cours. Il vous entretiendra de ce qui fera l'objet principal de ses leçons : la Bible. Ai-je besoin de dire que nous sommes pleinement d'accord sur ce que doit être notre commun enseignement ? Nous croyons que si une forte culture théologique est nécessaire aux conducteurs de nos Églises, cette culture est indispensable, à plus forte raison, aux missionnaires que leur vocation destine non plus seulement à entretenir ce qui existe, mais à fonder et à bâtir. Nous sommes donc résolus à continuer, dans la mesure de nos forces, la tradition de notre Société, qui a toujours attaché la plus haute importance à la préparation théologique de ses élèves. Nous ne l'oublions pas, toutefois : cette préparation emprunte à la vocation spéciale de nos élèves un caractère particulier. Un missionnaire est, avant tout, un homme d'action et de pratique ; il lui faut emporter avec lui des outils de travail et des armes prêtes à servir ; de là, notre intention de donner, dans nos leçons, moins d'importance aux questions d'introduction, que nous traiterons d'ailleurs avec toute la sincérité dont nous sommes capables, qu'aux questions de fond : la substance de la révélation, la moelle de la Bible, la doctrine de l'Evangile avec toute sa sève, la croix de Jésus-Christ, avec toute sa folie, tel sera l'objet principal de notre enseignement.

Mais, cet enseignement même, vous le savez, n'est qu'une partie de la préparation de nos futurs missionnaires. La Maison des missions leur doit non seulement l'instruction, mais l'éducation ; ils doivent se former ici au service actif de Christ dans l'armée des missions. Elever des missionnaires ! Former des soldats, des apôtres, peut-être des martyrs de Jésus-Christ ! Oui, telle est notre œuvre. Nous savons ce qu'elle implique de notre part. Il faut, je le dis en tremblant, que la Maison des missions développe tout ensemble la piété et la vocation des élèves. Il faut qu'ils croissent dans la connaissance de Dieu et d'eux-mêmes ; dans l'horreur du péché et dans l'expérience de la grâce ; dans la victoire chaque jour plus complète sur eux-mêmes, dans la pratique toujours plus constante de la charité, dans la communion toujours plus intime avec Christ. Il faut pour cela qu'ils prennent ici de fortes habitudes de piété, bien plus, qu'ils reçoivent des exemples qui les encouragent et les stimulent. Il faut aussi que leur vocation s'affermisse et qu'ils s'exercent à leur futur ministère par une vie simple, par le service des autres, par l'apprentissage du renoncement, par l'emploi d'une partie de leur dimanche aux œuvres les plus modestes de ministère évangélique.

Jugez maintenant, messieurs, de ce que doit être, de ce que devrait être cette maison pour qu'elle soit digne de l'œuvre qui doit s'y faire, quel esprit devrait y régner, quelle influence s'y faire sentir. Jugez surtout de ce que devraient être ceux qui la dirigent, ceux qui y enseignent ! Ah ! je comprends qu'après avoir arrêté les yeux sur cette tâche si vaste et si compliquée, M. Grandpierre se soit écrié, le jour de son installation : « Qui est suffisant pour ces choses ! » Et ce cri, il le poussait avant d'avoir mis la main à l'œuvre dont il ne connaissait les difficultés que par ses pressentiments. Celui qui vous parle les connaît pour les avoir mesurées, pour en avoir porté le poids, pour avoir plus d'une fois fléchi sous le fardeau. Vous comprendrez

donc qu'il dise, à son tour, en son nom et au nom de ceux qui lui sont associés : « Qui est suffisant pour ces choses? »

Messieurs, laissez-moi vous le dire : si nous ne croyions pas au secours tout-puissant de Dieu, nous ne resterions pas un jour de plus au poste que nous occupons. Faibles par l'âge, par les aptitudes, par la vie spirituelle; pécheurs sentant chaque jour nos misères, nous serions désespérés, si nous étions seuls à la tâche. Mais voici notre force : c'est que nous croyons être ici par la volonté de Dieu. Nous croyons qu'elles s'adressent aussi à nous, ces paroles de Jésus-Christ à ses apôtres : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi : c'est moi qui vous ai choisis, et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit soit permanent. »

Non, ce n'est pas nous qui avons choisi ce poste : en y entrant, c'est à notre Maître que nous avons fermement cru obéir. Quant à moi, j'étais heureux dans l'exercice du ministère, et la prédication de l'Evangile me semblait la charge la plus belle et la plus auguste dont un homme puisse être revêtu. L'appel de la Société est venu; je n'y ai répondu qu'après de longues luttes, et parce que j'y ai vu un devoir. De même aussi, ce n'est pas ma volonté propre qui a amené la réouverture de notre enseignement; heureux de sentir nos élèves entre des mains sûres, je jouissais de pouvoir consacrer une large part de mon temps à ces tournées dans les Eglises qui resteront un de mes plus beaux souvenirs. Le Comité s'est convaincu, après les délibérations les plus consciencieuses, que le devoir était de revenir à la tradition, à peine interrompue d'ailleurs, de notre Société, et de demander encore à la Maison des missions de préparer les missionnaires des Eglises de langue française; ici encore nous avons obéi, comptant bien qu'avec plus de travail, Dieu nous accorderait aussi plus de bénédictions.

Et toi, mon cher ami, qui vas débuter dans tes fonctions nouvelles, certes, je puis l'attester, en les acceptant, tu n'as

pas cédé à tes préférences personnelles. Tes préférences t'eussent appelé ailleurs, vers ce poste que l'on t'offrait et où tu aurais pu te livrer sans réserve à tes études favorites. Mais tu as jugé, comme tu l'as dit, que, si tu eusses pu vivre plus tranquille à Genève, tu mourrais la conscience plus tranquille en venant à Paris, et tu as tenu à apporter le concours de tes forces à notre Société que tu avais déjà servie dans un de ses champs de travail. Dieu te bénira de l'avoir fait. Notre amitié, presque aussi vieille que nous, après nous avoir donné beaucoup de joies, va maintenant être féconde pour le service de Dieu.

Non, ô Jésus, ce n'est pas nous qui avons choisi le difficile service où tu nous appelles; c'est toi qui nous as choisis pour l'accomplir. Dégage maintenant ta promesse, et, puisque tu nous as confié ce travail, puisque tu nous as établis à ce poste, fais que, selon ta parole, nous y portions du fruit, et que notre fruit soit permanent. Assiste-nous, nous et celles qui partagent notre travail, et ces amis qui veulent bien en prendre aussi une part. Assiste-nous, et que cette Maison soit digne et de son nom et de son passé, et qu'il en sorte en grand nombre des soldats de Christ, humbles, croyants, bien préparés à l'œuvre excellente qui les attend.

En terminant, je m'adresse à vous, chers amis, avec qui nous allons vivre. Je vous souhaite la bienvenue sous notre toit et à notre table de famille. Désormais, vous êtes des nôtres. Les souvenirs que nous laissent vos devanciers nous font bien augurer de notre vie en commun. Ils sont pour nous plus que d'anciens élèves; il reste entre nous un lien d'amitié, presqu'une parenté. Il en sera de même pour vous, j'espère. Nous vous ouvrons notre cœur et l'intimité de notre foyer. A votre tour, donnez-nous votre confiance et votre affection; si nous sommes ainsi unis dans le désir de faire ensemble l'œuvre pour laquelle Dieu nous a rapprochés, tout ira bien.

Messieurs, un mot encore, à vous qui avez tenu à honorer

cette fête de votre présence. Notre espoir, c'est que vous en garderez plus qu'un souvenir. Vous avez renouvelé aujourd'hui l'alliance entre notre protestantisme et la Maison des missions. Cette alliance, gardons-la les uns et les autres. Pensez à nous, nous en avons besoin; soutenez-nous par votre prière et par votre affection. Et puisse cette Maison, à son tour, être pour vous, pour votre culte, pour nos Eglises, pour le protestantisme de langue française tout entier, un foyer de lumière et de chaleur, une source de vie et de bénédiction.

M. Krüger a prononcé ensuite l'allocution suivante :

On nous a dit les avantages qu'il y a à rouvrir la Maison des missions; il faut en effet qu'il y ait ici plus qu'une simple agence. Il faut que le missionnaire qui doit quitter son pays et sa parenté pour aller au delà des mers et vivre dans une grande solitude, se rattache à la Société des missions au nom de laquelle il voyage, instruit, exhorte, organise, par autre chose qu'un simple lien financier et administratif. Il est bon qu'il se sente, avec tous ses compagnons de labeur, membre d'une famille, et que cette famille soit non pas une figure de rhétorique, mais une réalité. Cette parenté constitue pour le missionnaire une force dont on se rend trop peu compte aussi longtemps qu'on séjourne au milieu des siens.

D'autre part, il faut aussi que la Maison des missions soit une réalité et non un simple mot pour les Eglises de langue française. Elles doivent savoir qu'il y a à Paris une maison, une famille dont toute l'existence n'a qu'un seul but, l'avancement du règne de Dieu parmi les païens. Elles doivent le savoir pour mesurer à ce but le besoin que nous avons de leurs prières.

Tout cela est évident. Mais comprendra-t-on aussi facilement que la Maison des missions doive avoir son enseignement à elle? Ne dira-t-on pas que l'instruction donnée à la Maison

des missions est pour le moins superflue au milieu de toutes les ressources intellectuelles qu'offre Paris ?

Parmi toutes les raisons qui militent en faveur d'un enseignement donné directement à la Maison des missions, je n'en indiquerai qu'une seule, celle que l'on peut tirer de la nature même de l'enseignement dont on a bien voulu me confier une partie.

Il s'agit d'enseigner aux futurs missionnaires la théologie, c'est-à-dire l'ensemble de toutes les connaissances qui concernent la religion et l'Eglise chrétiennes. C'est là ce que l'on enseigne dans les facultés de théologie; on y forme et l'on doit y former des théologiens chrétiens. Ici, nous devons former des missionnaires.

Sans doute, l'idéal serait que nos élèves pussent puiser, avec les futurs conducteurs des Eglises de la mère patrie, dans les trésors de l'enseignement universitaire. Les uns iraient ensuite apprendre l'art pastoral dans des séminaires spéciaux, les futurs missionnaires viendraient passer un ou deux ans à la Maison des missions comme à une école d'application, et se prépareraient ainsi à aller glorifier leur Maître au milieu des ténèbres du paganisme.

Cela ne se peut malheureusement. Le temps et d'autres éléments nécessaires à une pareille combinaison font défaut. Nous devons donc être une école spéciale, mais donner aussi l'enseignement théologique général. Au lieu de pouvoir nous contenter de rappeler à nos élèves les connaissances qu'ils nous apporteraient de l'Université, au lieu de faire de la science missionnaire un enseignement particulier s'appuyant sur des données rendues familières aux élèves par leurs études précédentes, nous serons obligés de leur communiquer les diverses matières théologiques, tout en les leur présentant sous l'angle missionnaire.

C'est ainsi, du reste, que l'on a toujours fait ici; en rouvrant l'enseignement de la Maison des missions, nous restons fidèles à la tradition de plus d'un demi-siècle.

Vous dirai-je en peu de mots comment nous envisageons notre enseignement, et ce qui en fera un enseignement spécial? Je m'en tiendrai aux branches que je dois enseigner, la théologie biblique et la théologie historique. Cette dernière n'est en somme que le prolongement de l'autre; et tout en sauvegardant le caractère unique des écrits bibliques par une étude particulièrement approfondie de ces documents et de l'histoire qu'ils nous racontent, on peut ne voir dans ces deux branches de la science théologique que l'étude d'un seul sujet : le plan que suit Dieu pour accomplir le salut éternel, but direct de toute activité missionnaire.

Dans l'histoire du peuple juif, dès les promesses faites aux patriarches, nous voyons la préparation de ce salut : Moïse l'attend, David le chante, tous les fidèles de l'ancienne alliance l'appellent de leurs vœux; les prophètes l'annoncent à travers les châtiments que provoquent l'impiété et l'apostasie des masses. Quand les temps sont accomplis, Jésus naît. Il vainc le mal par sa pureté absolue, il révèle le Père à ses disciples, il s'offre lui-même en sacrifice, comme l'agneau qui porte les péchés du monde. C'est le salut incarné dans un homme descendu du ciel. C'est pour la théologie chrétienne « l'objet de tout et le centre où tout tend ». « Qui le connaît, dit Pascal, connaît la raison de toutes choses. Car on peut bien connaître Dieu sans sa misère et sa misère sans Dieu; mais on ne peut connaître Jésus-Christ sans connaître tout ensemble et Dieu et sa misère. » De là nous passons à l'histoire de l'Eglise. Quelle étude plus attrayante, plus instructive, plus profitable pour le futur missionnaire que celle des travaux de Paul, grand théologien, sans doute, mais missionnaire plus grand encore! Quel spectacle que celui de ses courses depuis Antioche, la première Eglise missionnaire, jusqu'au moment où il annonce la « bonne nouvelle », l'évangile de la joie, dans le prétoire, au centre même de l'ancien monde! Qu'est-ce ensuite que l'histoire des siècles suivants, sinon la réalisation progressive du plan

divin dans le monde entier? D'abord le grand mouvement d'expansion des trois premiers siècles; puis l'assimilation des barbares du Nord et la christianisation de l'Europe; puis le long crépuscule du moyen âge où, pendant que le monde chrétien emploie ses forces, tout en guerroyant, à ébaucher les diverses nationalités européennes, l'Eglise se replie pour ainsi dire sur elle-même pour préparer dans les cercles mystiques la réformation. Malheureusement la joie du salut retrouvé s'épuise trop tôt en formules et en querelles théologiques. L'Eglise romaine, secouée dans sa torpeur par la Réforme, est longtemps seule à suivre les voyageurs dans les mondes nouveaux et à y planter l'étendard chrétien. Enfin, depuis le commencement de ce siècle, l'Eglise évangélique, revenue à elle-même, se souvenant du premier devoir de toute église chrétienne, fait un nouvel effort d'expansion, effort énergique entre tous et surpassant tout ce que l'on avait fait jusque-là pour conquérir toute la terre habitée.

Voilà le champ de nos études.

Au centre, Christ, le missionnaire divin, venu dans ce monde pour sauver les hommes. Comme préparation à ce fait cardinal, la grande période de l'ancienne alliance visant, par l'élection même d'Abraham, au salut de tous les peuples. Finalement, l'histoire de l'Eglise comme étant la réalisation plus ou moins conséquente, à travers les siècles, du salut promis à la postérité de la femme le jour même de la chute : toute l'histoire de l'humanité considérée comme une grande histoire des missions, dominée par l'idée du salut, dont la pensée en Dieu remonte au delà de la création du monde, dont la réalisation sera couronnée par le retour de Christ, la destruction du dernier ennemi, la mort, afin que Dieu soit tout en tous!

Voilà, avons-nous dit, le but de toute activité missionnaire. Voilà ce que nous voulons lire et relire dans l'histoire d'Israël, dans celle de Jésus, dans l'histoire de son Église. Nous n'aurons pas le temps, peut-être, de faire l'exégèse minu-

tieuse de tel texte difficile et obscur de l'Ancien Testament ou l'examen détaillé, prolongé et si intéressant de telle épître isolée du Nouveau Testament; nous lirons toute la Bible; nous aurons l'ambition de la lire dans les textes originaux, pour nous rapprocher le plus possible des auteurs sacrés, autant que pour nous préparer par l'étude des langues anciennes à celles qui devront nous servir dans notre commerce avec les peuples auxquels nous annoncerons le salut. Dans toutes ces études, nous n'aurons qu'une seule idée directrice : l'avancement du règne de Dieu dans le passé, afin que, pénétrés de la puissance que donnent la contemplation et la méditation des grandes victoires de Christ, nous soyons capables nous-mêmes d'être ses témoins et ses champions jusqu'aux extrémités de la terre.

Je me suis laissé aller à m'adresser ainsi tout naturellement à vous, jeunes amis, qui vous préparez à entrer dans la lice, élèves de la Maison des missions, qui allez soit terminer, soit commencer ici votre instruction. Permettez que je finisse en vous donnant comme devise un vieil adage. *Quid facit theologum?* demandaient les anciens : Qu'est-ce qui fait le théologien? et par théologien ils entendaient non pas l'homme de science, le spécialiste, mais l'homme que son désir de connaître Dieu, de se rapprocher de lui, pousse à puiser aux sources mêmes de la révélation. C'est ce que doit être le missionnaire. Donc, *quid facit theologum?* Réponse : *Oratio, meditatio, tentatio faciunt theologum. Tentatio*, l'épreuve, l'exercice, la lutte de tous les jours et de tous les instants, mais lutte victorieuse, contre la chair, les passions et la paresse, contre le mal qu'il nous faut vaincre en nous avant d'aller attaquer son incarnation dans le paganisme. *Meditatio*, la méditation; vous entendrez beaucoup de leçons, vous allez entreprendre de lire beaucoup de livres; sachez fermer quelquefois vos livres et vos cahiers, et, dans le silence d'une méditation bénie, efforcez-vous de saisir, d'étreindre la substance de ce que vous apprenez. *Oratio*, la prière,

oui, sur toutes choses, la prière! Que vos luttes, que vos méditations vous élèvent au-dessus de ce monde, vous transportent plus haut que vos travaux ; que votre cœur apprenne à se répandre en oraisons devant votre Père céleste! que ces prières vous entourent comme une forte armure, qu'elles pénètrent, qu'elles portent toutes vos études! Alors, vous le verrez, vos études seront pour vous un temps de joie, un progrès journalier dans la vie de Christ! Qu'il en soit ainsi!

M. Appia a encore adressé ces paroles à l'assistance :

Il est des moments où il est bon de s'absorber dans les devoirs de détail et où il suffit à l'âme, pour avoir la satisfaction et le calme, de se sentir tout entière appliquée à l'œuvre du moment présent. La cloche qui sonne, l'aiguille de la pendule, le tableau des occupations nous disent alors ce que nous avons à faire; et, comme des soldats fidèles à leur consigne, nous nous sentons portés par le devoir.

Il est d'autres moments où la force naît, non de la persuasion que notre travail manuel, notre lecture ou notre correspondance nous sont imposés par la règle, mais du sentiment bienfaisant que l'ensemble de nos travaux, de nos principes, de nos idées est d'accord avec le plan divin.

Un jour, Louis Meyer se leva, disant qu'il lui semblait avoir vu une sorte d'arbre : la racine en était l'Evangile de Christ, d'où sortait un tronc partagé en trois branches : la prédication, l'éducation de l'enfance et l'influence sociale du christianisme. De chacune de ces fortes branches se détachaient des rameaux, et l'ensemble lui paraissait sinon réalisé, au moins ébauché dans les établissements de Saint-Marcel; l'un des rapports de Saint-Marcel raconte le fait.

Un des comptes rendus de la Maison des diaconesses signale également cette vue d'ensemble de l'œuvre de la charité féminine, comme ayant été une des forces et des bénédictions de l'année écoulée.

Eh bien, messieurs, cette vue d'ensemble ne se présente peut-être jamais d'une manière plus lumineuse à l'âme chrétienne que lorsqu'elle essaie de réaliser le dernier commandement du Christ : « Allez et instruisez toutes les nations. » Le patriote cherche à relever son pays; l'apologiste, à trouver l'accord entre la science et la foi; le pédagogue, à formuler les vrais principes de l'éducation, et tout cela est digne des efforts du chrétien. Mais ici, dans cette humble maison de la rue des Fossés-Saint-Jacques, vous avez décidé de former des hommes qui répètent avec Jésus-Christ: « Le champ, c'est le monde », des hommes qui ont pour programme d'amener toutes les nations à l'obéissance de Christ, se souvenant que le nom de Jésus est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, le noir et le blanc, l'Européen et le Mongol, tout peuple et toute nation fléchissent le genou, et que bientôt toute langue confesse qu'il est le Seigneur, parce que, de fait, il régnera seul en maître dans les cœurs par l'amour, dans les pensées par la vérité et dans les institutions par la toute-puissance de son influence.

Affirmer ce principe souverain est le privilège de l'œuvre missionnaire, et comme les principes n'ont ici-bas de force qu'en s'incarnant dans des hommes, et que Jésus-Christ n'a point commencé par la théorie de l'apostolat, mais par la formation des apôtres, de même, en France, nous avons établi, non pas, il est vrai, une école ambulante de missionnaires, comme la sienne, qui suivait le Docteur de Galilée de Capernaüm au Thabor, du Thabor au Calvaire, du Calvaire au mont des Olives et de là à l'extrémité du monde; mais, dans les formes modernes, une école d'apôtres, qui, sans renier leur patrie, disent aux chrétiens de langue française : « Notre but est d'amener toutes les nations captives à l'obéissance de la croix. Ce but sera atteint. Il l'est déjà chaque jour davantage, et rien, ni la tiédeur de l'Eglise, ni l'incrédulité du siècle, ni la séduction de l'orgueil ne pour-

ront entraver la marche victorieuse de notre maître. Et en plein dix-neuvième siècle, en réponse au monde qui renvoie l'Evangile aux choses passées, nous prouvons sa vitalité divine en le montrant en train de conquérir la terre, et de transformer l'humanité en un royaume des cieux. »

Courage donc, bien-aimés frères, professeurs et directeurs de cette maison, vous qui formez nos apôtres modernes : vous vous êtes mis avec eux à l'école du Maître. Comme lui, vous leur expliquerez en particulier, dans l'intimité de l'affection, les mystères du royaume de Dieu. Par le témoignage de votre sincérité, de votre joie, de vos fortes espérances, vous continuerez à former pour le monde des hommes de Dieu. « Toute l'Ecriture, divinement inspirée », n'est-elle pas destinée à préparer « ces hommes parfaits, accomplis pour toute bonne œuvre »? (2 Tim. III, 15, 16, 17.) Portés par la grandeur de votre œuvre et par la régularité de vos travaux, vous direz plus d'une fois, comme Néhémie à Samballat, lorsque le monde voudra vous détourner de votre tâche par des intérêts légitimes, mais secondaires : « Je fais un grand travail, et je ne saurais descendre pour te suivre. »

Et vous, jeunes apôtres, successeurs de ceux de Capernaüm et de Bethsaïda, vivez avec Christ, soumettant votre être tout entier à son empire. Apprenez d'abord, par votre propre expérience, qu'il est votre Roi, pour le faire sentir ensuite aux païens, soit par votre exemple, soit par vos paroles, soit par toute votre supériorité morale et intellectuelle. Comme Jacques, l'humble fils du charpentier, apprenez le grec, qu'il dut certes avoir étudié avec soin, pour rédiger son épître si bien écrite ; apprenez à l'école de Jean les profondeurs de la philosophie, à celle de Paul les secrets de la vraie polémique. Certes, ici encore, le champ est vaste pour vous, même sans sortir de l'étude spéciale de la Parole de Dieu, qui est par excellence l'âme des missionnaires.

Dans un sens, on ne fait point de provisions ici-bas, car

la manne tombe tous les matins; mais dans un autre, chacune de nos journées, surtout de nos journées d'études, est un jour de semailles. Que vos espérances, vos travaux, vos luttes et vos victoires de la rue des Fossés-Saint-Jacques deviennent pour votre carrière future des démonstrations, des forces, comme le furent aussi pour saint Paul sa conversion, ses souffrances, ses délivrances et ses expériences intimes. Vous n'êtes pas seuls; vous pouvez tout par Christ, qui vous fortifie.

Le 21 janvier 1683, Louis XIV interdisait à tous les protestants de convertir et de baptiser des musulmans et des païens. Le grand roi, qui voulait réduire le protestantisme à des proportions mesquines et ridicules, sentit bien que la mission est un moyen efficace d'agrandir notre horizon. Vous le sentez aussi bien que nous, messieurs, à cette heure. En ce jour, nous affirmons à nouveau que, chargés par nos Eglises de défendre l'héritage du passé de notre Société, nous avons voulu, par un vote unanime, le conserver dans toute son intégrité et dans toute sa grandeur, parce que, une fois placé sur la pente glissante des amoindrissements, on est en grand danger de finir par se contenter du terre-à-terre, d'abandonner la foi pour la vue, et de substituer à la sagesse de Dieu la prudence de la chair.

Vous ne nous délaisserez pas, messieurs, dans ce travail de fidélité et de foi. Nous avons sincèrement cherché à comprendre les désirs et les légitimes exigences de nos Eglises. A vous de leur dire qu'elles ne peuvent pas nous laisser seuls, et qu'elles nous doivent à nous, mais avant tout au Seigneur, l'appui efficace de leurs dons, de leurs prières et de leur sympathie; nous comptons bien que cet appui ne nous fera jamais défaut.

Une fervente prière de M. de Pressensé a terminé cette séance, qui vivra certainement dans le souvenir de ceux qui y ont assisté.

RAPPORT

PRÉSENTÉ AU COMITÉ DANS SA SÉANCE DU 15 JUIN 1885

Par M. H. KRUGER sur son enquête en Algérie (1).

L'Algérie se divise naturellement en deux régions bien distinctes, le Tell et le Sahara. Il importe de caractériser rapidement la première.

Tell est un mot arabe qui signifie butte, et par extension colline, montagne. Le Tell est, en effet, un pays de montagnes. Sa configuration est très capricieuse. On l'a comparé à un immense escalier dont les marches, parallèles au littoral, s'élèvent depuis la mer jusqu'à la ligne de séparation des eaux, entre le bassin méditerranéen et le bassin saharien.

Il est peut-être plus simple, pour donner une idée de cette région, de faire remarquer une particularité de sa configuration : elle est traversée sur toute sa longueur par une sorte de sillon allant de l'est à l'ouest. Un bourrelet de montagnes, dont l'élévation et la largeur sont très variables, sépare ce sillon de la mer. Au sud se trouve une série de massifs enchevêtrés; leurs rameaux se projettent confusément dans toutes les directions; la suite de leurs crêtes forme une ligne brisée qui portait autrefois le nom de Grand Atlas.

Le sillon dont nous avons parlé a toujours été la grande route suivie à travers l'Afrique du Nord par les invasions venues de l'Occident ou de l'Orient, et, en temps de paix, la ligne de grande communication avec la frontière tunisienne et le Maroc. C'est dans cette dépression irrégulière, qui se prolonge jusqu'au golfe de Carthage, qu'est posée aujourd'hui la voie ferrée qui de Tunis ira bientôt à Alger, et qui d'Alger conduit à Oran et à Tlemcen.

---

(1) Nous nous dispensons de citer nos sources. Notre travail n'est original que dans la manière dont il résume les renseignements que nous avons réussi à nous procurer sur l'Algérie.

F. H. K.

Presque la moitié de la population algérienne habite dans la zone du littoral. La surface de cette région équivaut environ au dixième de l'étendue totale de notre colonie.

En négligeant la population non municipale, c'est-à-dire l'armée (env. 40,000 hommes) et quelques autres catégories de peu d'importance, on compte en Algérie, d'après le *Tableau général du* 30 *septembre* 1884, 3,254,932 habitants. Sur ce nombre, 2,842,497 sont des sujets musulmans ; 181,354 sont des étrangers dont les deux tiers sont Espagnols ; 35,663 sont des Israélites naturalisés en bloc en 1871. Il reste 195,418 Français.

Il y a donc en Algérie, en laissant de côté l'armée et les Israélites, un Européen sur neuf indigènes musulmans, et presque la moitié des Européens sont des étrangers.

I

Que dire des 377,000 Européens français et étrangers ?

On peut diviser en deux catégories la population européenne en Algérie : les uns sont allés dans la colonie parce que leur réputation avait sombré dans leur pays natal ; les autres, les plus nombreux, parce que, pour une raison ou pour une autre, les moyens d'existence ne leur ont pas suffi chez eux. Qui nierait que, parmi ces derniers, et même au nombre des premiers, il n'y ait des hommes probes et honnêtes ? Mais la grande majorité des colons algériens semble être retournée à cette rudesse primitive que l'on constate aux origines des peuples. Elle résulte autant des éléments disparates qui composent cette population que des conditions d'existence qui lui sont faites sous un climat plus excitant que dangereux, sur une terre inculte, en face d'indigènes hostiles et bien supérieurs en nombre. On sait que la plupart des colons arrivent en Algérie sans ressources et avec de déplorables illusions. Une fois débarqués sur la terre nouvelle, ils se sentent libres ; ils sont loin de leur famille, de leurs parents, de leurs connaissances, de ce frein salutaire qui fait du bien à tous au pays natal. Qui ne sait que cette indépendance peut devenir à la fois un bienfait et un immense danger ? L'initiative personnelle se développe, mais la digue qui retient le torrent de nos passions se rompt plus facilement, lorsque, dé-

racinés, transplantés sous de nouveaux cieux, nous nous sentons inconnus, libres, seuls maîtres de nous-mêmes.

Ces réflexions suffisent pour donner une idée de la vie algérienne. Du reste, tout le monde accordera que l'irréligion est beaucoup plus affichée en Algérie que n'importe où en Europe. On m'a parlé d'une église catholique où l'herbe poussait entre les dalles; je ne l'ai pas vue. Quant aux protestants, qui sont environ 10,000 en Algérie, je n'ose dire combien sont restreints les auditoires que réunissent les 20 ou 25 cultes officiels qui se font par dimanche dans les trois provinces. Il est facile de jeter le cri d'alarme; mais on n'a pas encore trouvé ce qu'il faudrait non seulement pour remédier à la déchéance du protestantisme, mais pour élever à un niveau supérieur la moralité et l'honnêteté en Algérie.

Trente-cinq mille Israélites forment une sorte de transition entre les Européens et les indigènes musulmans. Ils ont été naturalisés en bloc par leur compatriote M. Crémieux, en 1871. Ils n'en sont pas moins méprisés et détestés par les Européens et par les musulmans. Nous n'avons pas à examiner s'ils sont méprisables; un rabbin de Jérusalem nous a dit un jour qu'il avait rarement rencontré des compatriotes plus ignorants et plus corrompus que les juifs algériens.

Nous nous arrêterons davantage à l'étude des indigènes musulmans.

On a longtemps confondu en Algérie les deux termes d'indigène et d'Arabe. Après s'être substitué aux autorités turques, en 1830, le gouvernement français se trouva en présence des califas, des aghas et des caïds qui formaient l'aristocratie du pays. Les familles auxquelles appartient cette aristocratie sont ou se disent d'origine arabe. On crut facilement que tous les habitants du pays étaient Arabes de race et de langue. Les guerres des dix-sept premières années de la conquête, que le dernier historien de l'Algérie a pu nommer la résistance arabe et dont la personnalité bientôt légendaire de l'Arabe Abd-el-Kader était l'âme, ne contribuèrent pas peu à entretenir la même illusion. On se rappelle la lettre de Napoléon III, en 1863, où il est question de transformer l'Algérie en un royaume arabe. Aujourd'hui encore,

tous les certificats, tous les reçus que l'administration imprime pour les indigènes, sont rédigés en français et en arabe, deux langues également étrangères et inconnues à plus d'un tiers de la population musulmane.

Mais, même parmi les indigènes qui savent l'arabe ou qui le parlent exclusivement, il en est beaucoup qui ne sont pas de race sémitique. La confusion que l'on fait à cet égard est encore assez répandue en France pour que nous insistions sur cette question.

Dans une conversation publiée récemment par le *Temps*, Mgr Lavigerie n'évalue pas à moins de deux millions la population non sémitique en Algérie. Il resterait environ 800,000 Arabes. Mais la question est plus complexe que ne le feraient croire ces chiffres.

Distinguons d'abord avec le cardinal deux types bien caractérisés, l'Arabe nomade et le Kabyle sédentaire. L'Arabe est essentiellement pasteur; le Kabyle est agriculteur, industriel et commerçant; l'un ne connaît que la propriété collective, l'autre pousse la division de la propriété jusqu'à admettre plusieurs propriétaires pour un seul olivier; l'un mène une vie de paresse et d'aventures, dans des espaces trop vastes même pour ses nombreux troupeaux; l'autre, cantonné dans un petit coin de terre escarpée auquel il se cramponne avec passion, connaît le travail sans le pratiquer à l'excès; chez l'un l'esclavage et la polygamie; chez l'autre peu ou point de servage, et le plus souvent une famille monogame; l'organisation sociale des Arabes est patriarcale et féodale; les Kabyles sont démocrates et égalitaires; chez les uns tous les actes de la vie religieuse et civile sont endigués par les prescriptions du Coran, qui est increé et immuable; les autres ont toujours maintenu une certaine distinction entre la loi civile et la loi religieuse. L'Arabe indolent est rêveur et poète; son imagination transforme la réalité au gré de sa fantaisie : en pays arabe, tel col s'appelle la Selle du Géant, telle crête la Lèvre du Vent; tel défilé se nomme la Bouche du Désert et telle plaine sans eau, le Palais de la Soif. Le Kabyle est positif, calculateur; il voit le fait; l'idée reste en dehors de son horizon; il n'emploie les mots qu'avec leur sens propre et appelle chaque chose par son nom : Tizi-Ouzzou, c'est le col des

genêts épineux; Alma-bou-Aman, la prairie de l'eau; Tirilt-Bouksas, le petit plateau incliné; Taourirt-Amoqrane, la grande colline. La langue arabe, gutturale, rauque, désagréable à l'ouïe, est de la famille sémitique; le kabyle, plutôt doux, harmonieux, chantant, appartient à la famille des langues chamitiques.

Il y a donc là deux races bien distinctes. Nous avons choisi, pour les opposer, deux types extrêmes : l'Arabe habitant les tentes dans les steppes des Hauts-Plateaux, et le Kabyle demeurant dans son bourg fortifié sur la crête des contreforts jurjuriens.

On peut admettre que les Arabes authentiques sont au nombre d'environ 450,000 en Algérie; les Kabyles purs sont moins nombreux; peut-être atteignent-ils le chiffre de 350,000. Les premiers sont les descendants directs de ces hordes nomades que la vengeance d'El-Mostancer déchaîna sur l'Occident perfide au milieu du onzième siècle. Les seconds forment les restes de l'élément autochtone; ils représentent le type le plus pur de la race berbère en Algérie.

Il reste à peu près deux millions d'indigènes qu'il serait tout aussi faux de classer parmi les Berbères purs qu'il est impossible de les appeler des Arabes. M. Sabatier, l'ancien administrateur de Fort-National, admet une sorte de type intermédiaire sous lequel il range les populations mélangées avec des éléments divers et demeurant dans l'Aurès et dans d'autres parties de la province de Constantine. Il estime que ces Chaouïa, — c'est ainsi qu'on les appelle, — sont environ 6 à 700,000. On pourrait dire alors qu'en dehors de ces trois groupes, Kabyles purs, Chaouïa et Arabes, deux cent mille indigènes flottent entre le premier et le second type, et un million environ ménagent, par des dégradations successives, la transition entre le deuxième et le troisième groupe.

C'est là un essai de classification. On n'arrivera jamais à des divisions rigoureuses. On pourrait comparer les diverses couches de la population algérienne aux strates géologiques d'un sol bouleversé profondément et à diverses reprises. Seulement les roches, une fois déplacées et transformées, restent ce qu'elles sont devenues; on peut les étudier sur place, à la loupe et au

chalumeau, et analyser ainsi leurs éléments. Le mélange des races est plus intime, et l'analyse n'aboutit qu'à des résultats approximatifs.

II

L'histoire jette bien quelque lumière sur l'origine de ce mélange ; elle n'est que d'un faible secours pour dévoiler les éléments primitifs dont il se compose. Par contre, elle nous aide à comprendre comment les habitants de l'Algérie sont devenus ce qu'ils sont, et elle nous fait voir, surtout, comment l'islamisme est arrivé à les unir aujourd'hui en dépit des différences de race, de langue et de mœurs.

Nous ne connaissons cette histoire que par les immigrants et les conquérants successifs de l'Algérie. Nous essaierons d'en exposer les grands traits, mais en nous plaçant, autant que possible, au point de vue des premiers habitants de l'Afrique septentrionale. Il nous importe surtout de savoir jusqu'à quel point les Berbères ont été chrétiens, et comment ils sont devenus musulmans.

Quelques-unes des dénominations que les anciens historiens donnent aux populations autochtones de l'Algérie, se retrouvent dans les noms encore usités de plusieurs tribus berbères. Mais les renseignements sur leur origine font absolument défaut. Ces noms inscrits sur des monuments égyptiens et vivant encore dans la bouche des Kabyles sont une preuve de l'étonnante vitalité de cette race.

On peut placer au quinzième siècle avant Jésus-Christ deux invasions : l'une, venant de l'est, est poussée dans l'Afrique du Nord par la révolution produite en Canaan au temps de Josué; l'autre arrive du nord par le détroit de Gibraltar, et paraît avoir amené un flot de population germanique, dont les hommes blonds, aux yeux bleus, que l'on rencontre en Kabylie, dans l'Aurès et au Maroc, sont peut-être des traces ataviques. Autant que l'on peut supposer, ces deux populations immigrées furent assimilées et absorbées par les Berbères primitifs.

Un fait plus décisif pour l'histoire de l'Afrique septentrionale

fut l'arrivée de la colonie tyrienne, conduite par Elissa (Didon), une nièce de Jézabel, la femme d'Achab, roi d'Israël. Cette princesse se fixa, vers le milieu du neuvième siècle avant Jésus-Christ, dans le golfe de Tunis, et appela son premier établissement Carthage ou Villeneuve. Les relations des Africains avec cette colonie furent d'abord pacifiques. Les Phéniciens étaient des négociants et non des conquérants. Mais les Berbères ne tardèrent pas, sans doute, à remarquer que Carthage les exploitait : les nations marchandes ne peuvent être qu'égoïstes. Dans les luttes qui suivirent, il faut présumer que les tribus indigènes ne purent pas s'unir pour un effort commun. Elles succombèrent isolément devant les mercenaires grecs et gaulois que Carthage employait. Les Africains sédentaires furent soumis et devinrent des serfs attachés à la glèbe ; les tribus nomades ou guerrières grossirent les armées de Carthage. Leur mécontentement fut sans doute pour beaucoup dans la guerre des mercenaires. Hamilcar les jeta sur l'Espagne ; Annibal les conduisit en triomphe jusque dans les plaines de Cannes. Mais ses revers les détachèrent de lui ; à Zama les Numides, sous Massinissa, combattirent contre leur ancien général que sa fortune avait trahi en Italie. Ils vainquirent grâce au secours des Romains, et il est probable que, cinquante ans plus tard, Scipion Émilien, le destructeur de Carthage, apparut aux Berbères comme un libérateur.

L'illusion ne dura guère. Le génie romain organisa le système de concussions que les Carthaginois avaient pratiqué sans lui donner une apparence de légalité. Le pays fut sillonné de routes, non pas au profit des indigènes, mais pour mieux les surveiller et écouler plus facilement vers la métropole les fruits de la terre arrosée de leurs sueurs. Car les grandes propriétés des marchands carthaginois passèrent, avec tout leur bétail humain, entre les mains des spéculateurs italiens ; de là l'abondance et le bon marché des blés que produisait le grenier de Rome, comme on appelait alors la province d'Afrique.

Les tentatives de secouer le joug ne manquèrent pas. Jugurtha, que les historiens romains nous représentent comme un traître, fut peut-être un héros national. Un instant toute la haine des Berbères contre le conquérant, qui n'avait anéanti Carthage que pour lui succéder, semble s'être incarnée dans la personne de ce

descendant d'une antique famille berbère. Mais si vénale que fût Rome, elle était encore trop puissante pour que les Africains pussent s'affranchir. Cinquante ans après Jugurtha, Juba reprend la lutte pour l'indépendance nationale, mais sans plus de succès. La génération suivante vit Tacfarinas, un vrai Kabyle du Jurjura, tenir en échec les légions de Rome pendant huit ans, jusqu'à ce qu'il pérît dans sa lutte désespérée sur les bords de l'Oued-Sahel. Ce n'étaient malheureusement que des efforts sporadiques et isolés. La passion égalitaire, un des signes distinctifs du caractère kabyle, fut fatale à cette race : elle a poussé dès l'origine à un morcellement qui énervait toute résistance, et a toujours empêché la formation d'une nationalité homogène. Que pouvait une tribu isolée contre la maîtresse du monde?

Mais voici ce que nous enseignent ces velléités d'indépendance : si la domination romaine sut couvrir l'Afrique de monuments qui étonnent encore le voyageur, elle le fit avec les ressources que lui procurait une oppression systématique des indigènes. On vit là, durant deux siècles, deux sociétés juxtaposées, celle des conquérants et celle des vaincus. Il y eut si peu de contact volontaire que la langue de Rome n'a pas laissé de trace sensible dans le vocabulaire des dialectes berbères.

Le christianisme qui parut en Afrique dès le second siècle, fut-il l'aurore d'une nouvelle période? et quelle transformation a-t-il opérée dans la population indigène? On dit généralement que les Berbères reçurent le christianisme avec enthousiasme; mais la situation désespérée des prolétaires n'a-t-elle pas été pour quelque chose dans les conversions nombreuses et rapides dont on parle? La nouvelle religion persécutée par l'autorité que l'on haïssait n'apportait-elle pas comme un nouvel élément d'opposition? N'y a-t-il pas du vrai dans l'essai qu'on a fait de représenter l'*Apologétique* et quelques autres traités de Tertullien comme des défis jetés par l'Afrique à la face de Rome? Aussi bien il est frappant de voir que, quand Rome commence à se faire chrétienne, l'Afrique lui répond en se faisant schismatique : de là, peut-être, le grand succès du mahométisme en Afrique. Le schisme donatiste a également été alimenté par le sentiment national berbère luttant contre l'Église catholique romaine. Donat

n'était-il pas l'évêque des Cases-Noires? Les Quinquegentiens qui, au quatrième siècle, s'emparèrent d'Alger et détruisirent Cherchel, n'étaient autre chose que cinq tribus du Jurjura ralliées autour du donatiste Firmus. Elles furent vaincues par Théodose ; mais peu après une autre révolte, dirigée par l'évêque Optat, de Timgad, reprit la lutte en Tunisie.

Nul doute que si ces héros de la cause nationale avaient triomphé, le christianisme n'eût définitivement gagné les Berbères et ne les eût transformés comme il fit des barbares européens, nos ancêtres. Car à l'époque où les Vandales passèrent le détroit de Gibraltar, on comptait déjà dans l'Afrique septentrionale plus de 400 évêques. Mais tels que nous voyons les faits, il faut conclure que l'interdiction du christianisme en Afrique causa une violente fermentation dont le caractère fut bien plus politique que religieux.

Le mélange regrettable du spirituel et du temporel qui se produisit à partir de Constantin, fut également pour beaucoup dans les troubles africains. Dès 329, c'est-à-dire aussitôt que l'autorité civile s'ingéra dans les querelles donatistes, le parti extrême des schismatiques prit les armes. On les nommait Circoncellions. Ils parcouraient par bandes les vallées ; ils paraissaient sur les marchés ; ils prêchaient l'égalité et la fraternité, et mettaient en liberté tous les esclaves. C'était une sorte de jacquerie africaine ; la religion ne fait que leur servir de prétexte pour la revendication de leurs droits ; tout prouve, jusqu'aux noms de quelques chefs (Fachir, Faraxen, Maxida), que ce sont des indigènes berbères qui tentent de secouer, par une révolution sociale, les chaînes du servage et du prolétariat auquel on les avait réduits depuis des siècles.

L'attitude des évêques catholiques en face de ces populations froissées et aigries par un long écrasement mit le comble à leur exaspération. L'empereur Justinien avait émancipé les fils d'un serf et d'une mère libre. Les propriétaires jetèrent un cri d'alarme. Un évêque de Carthage se fit l'écho de leurs plaintes, et le préfet d'Afrique, par une loi de restriction, attacha à tout jamais les serfs africains à la terre où ils étaient nés. On comprend que les descendants des premiers martyrs africains finirent par lutter contre les Romains catholiques, contre les Vandales ariens,

contre les Byzantins orthodoxes, non pas tant pour leur *schibboleth* donatiste ou monophysite, que pour leur liberté sociale et leur indépendance nationale. Ils luttèrent avec acharnement, avec obstination; mais ils ne réussirent jamais qu'à serrer les mailles du filet de l'administration romaine ou à rendre plus exigeants les exacteurs byzantins.

Au milieu du septième siècle, les Arabes parurent en Tunisie. Ils portèrent le dernier coup à la domination byzantine, qui se démembrait et s'effondrait déjà en Afrique. Trente ans plus tard, le fameux Okba courut avec une audace admirable et n'égalant que son fanatisme à travers toute l'Afrique du Nord jusqu'à l'Océan. Cette course ne fut pas suivie d'une occupation régulière. Son seul résultat appréciable pour les Berbères fut la disparition complète de leurs dominateurs étrangers.

Quelque temps après, des musulmans exilés de Syrie viennent s'établir dans le Maghreb. Ils y propagent les doctrines des Ouahbites, sorte de puritains de l'islamisme, dont l'origine remonte au califat d'Ali. Faut-il s'étonner si des populations, fatiguées d'une longue oppression, délivrées indirectement par le passage des Arabes de Sidi-Okba d'un servage de quinze siècles, prêtent une attention facile aux missionnaires enthousiastes de la simple doctrine de l'islam? Leur christianisme avait dégénéré depuis longtemps; il s'éteignit naturellement, et l'islamisme pénétra chez les Berbères, non à la pointe du cimeterre, mais par une infiltration rapide. Il fut librement accepté.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'en proclamant l'unité d'Allah et la mission de Mahomet, les Berbères devinrent encore une fois schismatiques. Leurs missionnaires leur avaient enseigné le ouahbisme. C'est comme schismatiques qu'ils luttèrent dans la suite contre les califes ommiades et abbassides qui représentaient l'islamisme orthodoxe et qui voulaient occuper le pays que Sidi-Okba avait parcouru. Ce fut la reproduction, au huitième et au neuvième siècle, des batailles de Firmus et de Gildon; on pourrait presque rapprocher le puritanisme ouahbite de l'ascétisme montaniste, et certainement la séparation d'Abdallah-ben-Ouahb du calife Ali ressemble singulièrement aux origines du schisme donatiste.

Il y a une seule différence entre les deux périodes; elle suffit presque à expliquer la vigueur première et la persistance du mahométisme chez les Berbères, ainsi que la disparition si rapide et si complète du christianisme dans le nord de l'Afrique. Ces mêmes Berbères qui, païens, n'avaient pu s'affranchir de la domination carthaginoise; qui, chrétiens, n'avaient pas réussi à briser les chaînes de Rome et de Byzance, devenus musulmans ouahbites, triomphèrent des armées orthodoxes que Bagdad envoyait contre eux. Au commencement du dixième siècle, ils furent enfin libres et maîtres chez eux, comme ils ne l'avaient plus été depuis l'établissement de l'aristocratie tyrienne à Carthage.

Voilà d'où vient l'attachement profond des indigènes algériens pour l'islamisme.

Nous n'avons pas intérêt à retracer l'histoire de la fermentation politique et religieuse qui agita le nord de l'Afrique pendant le moyen âge; nous ne suivrons pas les destinées des diverses dynasties berbères qui se succédèrent non sans éclat, ni les luttes qui eurent pour résultat la conversion de la majorité des tribus à l'islamisme orthodoxe. Notons seulement que de la confusion du moyen âge au nord de la Méditerranée sortit l'équilibre européen ; sur le littoral africain, le développement vers une situation politique définitive fut enrayé d'abord, puis complètement arrêté. D'une part, le défaut séculaire de la race berbère, cette tendance au morcellement que nous avons plusieurs fois constatée, empêcha les empires qu'ébauchèrent tour à tour les Fatimites, les Zirites, les Almoravides et les Almohades de se consolider et de se perpétuer ; d'autre part, l'invasion lancée au onzième siècle dans l'Afrique occidentale par le sultan berbère de l'Égypte paralysa tout progrès, et finit par faire retomber ces pays dans la plus déplorable barbarie.

Seul l'islamisme survécut à l'épanouissement de la nationalité berbère à laquelle il avait indirectement contribué. On peut constater aujourd'hui que tel groupe de la population indigène algérienne pratique le mahométisme avec plus de ferveur que tel autre; mais ce ne sont là que des nuances. Les 2,800,000 indigènes de l'Algérie, tant Arabes que Kabyles et Chaouïa, sont tous rangés sous la bannière du croissant.

III

Nous devons aborder ici la nouvelle question : Qu'est-ce que l'islamisme au nord de l'Afrique?

Il est en Afrique ce qu'il est aux Indes, ce qu'il est en Turquie ou à Zanzibar. Bien plus on peut dire : il est aujourd'hui ce qu'il était aux jours des premiers califes. Aucun système religieux n'a su créer une semblable uniformité; aucune religion n'étouffe autant toute originalité individuelle, et ne détruit tout germe de progrès comme le fait l'islamisme. Partout où il apparaît il produit une vive fermentation, il cause une expansion étonnante; mais ce mouvement est bientôt suivi d'une cristallisation rapide et définitive. La vie est encore à la surface que le cœur se refroidit déjà; et finalement toute vie se fige dans le moule froid de l'islam.

Rien de plus simple que le *credo* du musulman : « Il n'y a d'autre divinité qu'Allah, et Mahomet est son envoyé. » On pense communément que le second article de cette profession est ce qui caractérise une religion appelée mahométisme. Il n'en est rien. Aussi préférons-nous le nom d'Islam qui est plus juste; il se rapporte au premier article, et dévoile l'erreur fondamentale de cette doctrine.

Islam signifie soumission, résignation. Allah n'est pas seulement unique et éternel; il est, comme W. G. Palgrave le dit si bien, le seul agent, la seule force, la seule action qui existe.

Toutes les créatures, matière et esprit, instinct et intelligence, sont purement passives. L'unique pouvoir, l'unique moteur, l'unique énergie capable d'agir, c'est Allah; le reste, depuis l'archange jusqu'à l'atome de poussière, n'est qu'un instrument inerte. *La ilah illa Allah*, il n'y a de divinité qu'Allah. Devant cet être incommensurable toutes les créatures sont confondues sous un même niveau d'inertie. Les animaux ne se distinguent des hommes que par la diversité accidentelle établie entre tous les êtres de la création par le géant éternel. Toute originalité personnelle est nivelée; toute volonté propre est anéantie. Quand Allah résolut de créer l'espèce humaine, dit la tradition islamique, il prit le limon dans lequel tout homme préexiste, et le

divisa en portions égales. Il jeta l'une en enfer, et dit : Ceux-ci pour le feu éternel! puis avec la même indifférence, il jeta l'autre au ciel, en ajoutant : Ceux-ci pour le paradis! Car tel est son bon plaisir. *La ilah illa Allah.*

Voilà l'islamisme.

Il y a sans contredit de la grandeur dans cette exaltation de la toute-puissance divine; les parties du Coran qui chantent les louanges d'Allah ne manquent pas d'élévation. Mais il faut faire une réserve essentielle. Nous pouvons admirer la 2e et la 18e sourate du Coran; nous pouvons trouver des éléments de vérité dans la définition de l'unité d'Allah telle que l'entendent les docteurs musulmans. Mais c'est uniquement parce qu'il nous est très difficile de prendre dans leur vrai sens islamique les descriptions ou la définition de la grandeur d'Allah. Elles nous rappellent certaines exclamations des prophètes ou des psalmistes; elles élèvent nos pensées vers ce Dieu de miséricorde qui nous a aimés en Christ avant la fondation du monde. Mais nous mettons ainsi dans le texte ce qui n'y est pas.

En effet, ce qui caractérise l'idée du Dieu de l'islam, c'est qu'elle s'épuise dans l'attribut de l'incommensurabilité. Il est beau d'entendre au-dessus du bourdonnement des bazars de la ville orientale, ou dans le silence de la campagne, la voix du muezzin qui du haut de son minaret appelle les fidèles à la prière, en psalmodiant : *Allahou akbar!* Allah est grand! Cette pensée nous élève parce que nous ne l'isolons pas; elle devient odieuse si nous nous disons : Dieu est grand, mais il n'est que cela. Sa majesté nous écrase. Il n'est ni juste ni saint. Le Coran ne connaît pas un Dieu dont les yeux sont trop purs pour voir l'iniquité. Lorsque Allah châtie, il le fait comme un despote oriental; du reste, il n'y a ni bien ni mal, tout est absorbé dans cette raison unique que donne le Coran : Toutes choses sont ce qu'il plaît à Allah.

Telle est la doctrine du Dieu de l'islam : elle est impie et monstrueuse.

On rencontre dans le Coran des passages qui louent la miséricorde d'Allah. On peut lire sur tous les murs des mosquées, sur tous les documents musulmans, on peut entendre comme

formule de consécration de tous les actes de la vie, ces paroles sacramentelles: Au nom d'Allah clément, miséricordieux ! On ne se doute pas, le plus souvent, que cette miséricorde, cette clémence ne sont que des fantaisies et des caprices de sultan. Voici ce qu'enseigne Soyouti, un docteur musulman accrédité. Lorsque l'homme est malade, Allah (quand il est d'humeur pitoyable, pouvons-nous ajouter) dit à l'ange de gauche : Cesse d'écrire ses mauvaises actions. Et il dit à l'ange de droite : Ecris ses actions plus belles qu'elles ne sont. — En effet, le Coran ne se lasse pas de répéter : Allah pardonne à qui il veut. Qu'on lise encore dans la 4e sourate : « Allah entend tout, il sait tout. Il ne punira pas un faux serment non prémédité... Allah est clément et miséricordieux. » D'après la 5e sourate il suffit devant Allah de nourrir et d'habiller un pauvre ou de jeûner pendant trois jours pour se racheter d'un faux serment fait avec préméditation.

Nous ne nous arrêterons pas, après cela, à exposer un sommaire de la doctrine musulmane. Tout est superficiel, tout est en dehors dans cette théologie et dans cette morale.

On répète souvent que les mahométans prient cinq fois par jour. Il est plus exact de dire que ce que nous appelons prière n'existe pas dans l'islamisme. La prière du musulman n'est qu'une récitation bredouillée ou psalmodiée d'une profession de foi. Même les mystiques de l'islamisme n'ont pas su s'élever à une notion plus vraie de la prière ; ils répètent cent, mille ou sept mille fois certaines formules, pensant ainsi arriver plus près de Dieu.

L'islamisme ne connaît pas l'antithèse entre les bons et les méchants ; il distingue seulement entre croyants et infidèles. Mais rien de plus simple que de croire ; on dit : Point de divinité hormis Allah, et Mahomet est l'envoyé d'Allah ! on devient ainsi un musulman parfait. C'est l'intellectualisme le plus effréné qui se puisse imaginer. Aussi, tandis que, pour blâmer la foi d'un chrétien, on peut dire : Il croit de la tête seulement, le dicton musulman nous apprend que la foi du barbare ne va pas plus haut que ses clavicules.

Enfin, un dernier trait caractéristique de l'islamisme, c'est la confusion qu'il fait entre le domaine religieux et le domaine

civil. Le Coran donne des prescriptions détaillées sur les droits d'hérédité, par exemple ; il règle par ses ordonnances les principaux actes de la vie du musulman. La théologie n'est séparée de la jurisprudence que par une nuance. Ibn-Khaldoun définit cette dernière comme étant la connaissance des préceptes d'Allah concernant les actions des hommes en tant qu'elles sont ordonnées, défendues ou permises; cette science est tirée du livre d'Allah (le Coran), de la tradition et des hadits(paroles de Mahomet). Le statut civil et personnel du musulman, dans l'ordre social, revêt un caractère religieux et reçoit une sanction qui le rend immuable. La façon de manger et de boire, l'esclavage et la polygamie, la position dégradante de la femme ne sont pas, en pays musulmans, des coutumes nationales ou locales qui peuvent se transformer ; leur forme est prescrite et fixée par la religion ; elle durera autant que cette sanction divine.

On a donc parfaitement raison de dire que l'islamisme est avant tout une théocratie. Allah est représenté dans le monde par l'imam. Ce point est capital, dit un des commentateurs les plus autorisés : le peuple musulman est gouverné par l'imam. Cet imam doit être seul, unique; son autorité doit être absolue ; elle doit tout embrasser ; tous doivent s'y soumettre et le respecter ; nulle ville, nulle contrée ne peut en reconnaître un autre ; et quand même une autorité indépendante serait à l'avantage temporel dans cette ville ou dans cette contrée, elle n'en serait pas moins illégitime et contraire à la religion.

Avec ces doctrines, la société musulmane forme un tout homogène, mais pétrifié. Elle est hermétiquement fermée à l'idée et au goût du progrès. Les ignorants haïssent l'infidèle, disait un musulman distingué d'Alger, les savants le méprisent.

IV

Nous avons parlé rapidement du pays de l'Algérie, de ses habitants et de leur religion. Examinons maintenant ce que la France, la civilisation et l'Église chrétienne ont fait pour les indigènes algériens.

La première rencontre des musulmans d'Algérie et des Français eut lieu sur le champ de bataille de Staouéli, le 19 juin

1830. Trois semaines plus tard, la prise du Fort-l'Empereur aux portes d'Alger termina les démêlés de la France avec le dey d'Alger.

On se trouvait maître d'Alger, et l'on ne savait que faire de l'Algérie. Tandis que les gouverneurs se succédaient rapidement et changeaient plus rapidement encore de systèmes d'administration, Abd-el-Kader organisa une résistance qui s'appuyait surtout sur l'élément arabe ou arabisé, et qui prenait tous les caractères d'une guerre sainte contre l'envahisseur infidèle. Pendant quinze ans, toute la partie occidentale de l'Algérie, depuis Médéa jusqu'à la frontière marocaine, fut dévastée par des luttes acharnées et presque constantes. Les deux dernières années de cette période furent surtout marquées de part et d'autre par des représailles terribles ; nos soldats et nos officiers s'étaient accoutumés aux procédés barbares de leurs ennemis.

En décembre 1847, Abd-el-Kader se rendit au duc d'Aumale. L'Algérie était conquise, du moins les grandes voies de communication étaient praticables dans le pays. On pouvait songer à étendre un peu partout la colonisation. Il y avait alors environ 10,000 Européens dans le pays, dont à peine 5,000 Français. On comprend aisément quels sentiments d'hostilité les anciens occupants du sol devaient nourrir à l'égard de ces nouveaux venus étrangers, conquérants et chrétiens.

Aussi l'ère des insurrections commença-t-elle en 1847. Il y en eut un peu partout ; mais c'est surtout le massif montagneux du Jurjura qui devint un foyer de révolte, ou, comme on ferait mieux de dire, le théâtre de la résistance nationale inutilement provoquée.

En effet, les Kabyles n'ont été d'abord rien moins qu'hostiles aux Français. En septembre 1830, trois mois après le débarquement de Sidi-Ferruch, les Zouaoua, une tribu kabyle, accompagnèrent, comme auxiliaires volontaires, l'expédition du maréchal Clauzel contre Médéa. Neuf ans plus tard, les Kabyles du Jurjura refusèrent d'écouter les propositions d'Abd-el-Kader, qui, à bout de ressources, s'était rendu chez eux pour les exciter à la révolte. Peu après, ils laissèrent passer la colonne du duc d'Orléans

par les Portes de Fer, sans l'inquiéter. Ils ne demandaient qu'à vivre en paix avec les nouveaux maîtres d'Alger.

Il fallut l'obstination du maréchal Bugeaud pour pousser, en 1844 et 1845, des reconnaissances armées dans le pays de gens qui n'avaient jamais offensé la France. La seconde de ces expéditions rappelle nos incursions dans le Palatinat à la fin du dix-septième siècle.

En 1852, le général Randon entama des négociations avec les tribus que Bugeaud avait inutilement attaquées. Le succès de cette méthode, aussi simple que correcte, fut complet. Malheureusement, le même général, devenu maréchal, oublia ses expériences. Il organisa la grande expédition militaire de 1857. Le sang coula à flots; le combat décisif fut livré le 24 mai à Ichriden. Le 14 juin de la même année, eut lieu la pose de la première pierre de Fort-National, cette épine plantée dans l'œil de la Kabylie.

On doit certainement regretter que la Kabylie n'ait pas été ouverte pacifiquement à l'influence européenne. Mais il faut reconnaître que la campagne de 1857 a été menée rapidement, et a été suivie d'une longue ère de paix et de tranquillité.

Ces quelques souvenirs historiques suffisent à rappeler comment l'indigène algérien a fait la connaissance du Français. Les insurrections du Sud Oranais, en 1864, en 1865 et en 1870, et surtout la grande révolte nationale en pays berbère, dans la province de Constantine et autour du Jurjura, en 1871, prouvent que les musulmans algériens voient toujours en nous des conquérants et des infidèles, et n'ont pas encore abandonné l'espoir de secouer notre autorité. Ils sont vis-à-vis de nous ce que leurs ancêtres étaient à l'égard de Rome.

Qu'avons-nous fait, en dehors des campagnes militaires, pour occuper le pays, pour le coloniser, et surtout pour nous concilier la population indigène, pour la civiliser ou pour l'assimiler?

La colonisation ne nous intéresse que par l'influence qu'elle a pu exercer sur la disposition d'esprit des indigènes. A cet égard nous n'examinerons pas si le système des concessions gratuites ou provisoires, ou celui des achats à prix fixe, aux enchères ou

de gré à gré, est préférable. Nous devons constater seulement que le cantonnement des tribus est considéré par les indigènes comme un acte de spoliation; que l'occupation par les colons de terres mises sous séquestre entretient certainement des rancunes dans le cœur des anciens occupants; enfin, que l'expropriation ou la vente de gré à gré, mal comprise des indigènes, augmente le plus souvent au milieu d'eux le nombre des mécontents.

Quant à l'influence civilisatrice que les colons exercent sur les indigènes, elle est nulle. Tels qu'ils sont, les colons se sentent les plus forts en temps de paix; mais ils savent que les indigènes sont neuf ou dix fois plus nombreux, et ils ne voient en eux que l'ennemi qui est toujours à redouter. Les mauvais traitements d'une part, et les représailles de l'autre, ne manquent pas. Les colons qui ont de bonnes relations avec les indigènes se trompent malheureusement du tout au tout, sur les moyens de les attirer à la civilisation. On en voit qui se félicitent, quand ils réussissent à faire prendre à l'Arabe un verre de vin ou de liqueur. Ils ignorent que les transgressions particulières ne sont que de la licence et ne sauraient constituer un principe de progrès. Le musulman qui boit du vin ou qui rompt le jeûne du Ramadan n'est ni civilisé, ni surtout moralisé. Si la conscience est en jeu, elle amènera une recrudescence de fanatisme, ou bien l'individu deviendra un ivrogne, objet de la haine de ses coreligionnaires et de la risée de ses séducteurs.

Du reste, il est frappant de voir combien les colons sont unanimes pour nier la possibilité de la civilisation des indigènes. Aussitôt que l'on aborde ce sujet, on se heurte, en Algérie comme dans la plupart des colonies, contre deux théories profondément ancrées dans l'esprit des colons : celle du refoulement et celle de l'extermination. Et il n'y a pas que des colons sans instruction et sans compétence qui croient naïvement à la réalisation de l'une ou de l'autre de ces alternatives, et qui y voient le seul moyen de prospérité pour l'Algérie; des hommes instruits et sérieux se laissent aller aux mêmes conclusions. Tant l'esprit humain peut s'aveugler dans la mêlée des partis ! Comment est-il possible de refouler près de trois millions d'individus ? et à quel niveau moral faut-il être tombé pour exami-

ner de quelle manière on pourrait exterminer 2.800.000 hommes, parce qu'on s'est établi chez eux ?

L'administration a essayé de diverses manières, depuis longtemps et souvent avec une grande sollicitude, d'agir sur les populations indigènes, surtout par l'établissement d'écoles primaires. Le succès n'a pas été en proportion de ces efforts. En 1881, vingt-deux écoles arabes-françaises contenaient 1,149 élèves, dont 88 filles. Ce sont des chiffres dérisoires. Depuis lors, on a créé une dizaine d'écoles dans la grande Kabylie. Il nous a été malheureusement impossible de recueillir des données statistiques complètes et récentes sur ces établissements. Quelques-unes de ces écoles sont admirablement dirigées. Les élèves sont nombreux, bien disciplinés ; ils ont fait, en moins de deux ans, des progrès étonnants.

Cependant il faut se garder d'exagérer l'influence que ces écoles auront sur l'ensemble de la population, et se laisser aller à croire que l'assimilation des Kabyles du Jurjura est proche. Ces écoles sont un grand bienfait ; mais ce n'est encore qu'un tout petit commencement.

On peut se demander bien plutôt si ces écoles, que nous avons admirées comme tous les visiteurs, feront une œuvre durable en Kabylie.

Qu'adviendra-t-il, en effet, des élèves qui en sortiront? Ils rentreront dans leurs villages ; ils cesseront de lire et d'écrire, comme il arrive à nos paysans en pleine France. L'influence de leur milieu les reprendra complètement. Et pour conserver quelques mots de français, ils n'en seront pas moins hostiles aux conquérants, ni moins musulmans que par devant. Nous savons que tout progrès, toute émancipation est impossible dans l'islam.

A cet égard, nous devons applaudir aux paroles du père J. Dugas, ancien missionnaire jésuite : Les Kabyles (et tous les musulmans) ne seront entièrement Français que lorsqu'ils seront chrétiens (le P. Dugas dit: catholiques). Nous ne demandons pas au gouvernement français en Algérie de revenir aux méthodes d'assimilation de Charlemagne ; nous ne pensons pas non plus que l'administration algérienne doive devenir un collège pour la propagation de la foi chrétienne; mais il est éton-

nant et regrettable qu'après une expérience de plus de cinquante ans, l'administration ne veuille pas reconnaître que la question indigène en Algérie est une question religieuse. La « théocratie panislamique de l'imamat », comme s'exprime le commandant Rinn, est tout ensemble la clef de voûte de l'islamisme et la négation pure et simple de toute forme de gouvernement, de toute administration, de tout ordre social qui ne dépend et ne dérive pas directement de l'iman autorisé et reconnu par le monde musulman (*dar ul Islam ;* litt. la maison de l'Islam). Il s'ensuit que les indigènes algériens ne deviendront Français que le jour où ils cesseront d'être musulmans.

V

Nous arrivons ainsi à rechercher ce que l'Eglise chrétienne a fait jusqu'ici pour les musulmans algériens.

Louis Veuillot compare la royauté chrétienne qui planta son étendard sur la Kasbah d'Alger, à Moïse qui succomba sur le seuil de la terre promise. Nous ne savons quel rôle la mission chrétienne aurait obtenu en Algérie, si Charles X était resté sur le trône. Mais il est certain que les nombreux régimes qui se sont succédé dans l'administration des affaires algériennes, se sont toujours montrés hostiles à tout essai de propagande chrétienne parmi les musulmans. Il est de tradition en Algérie que le seul moyen de maintenir la paix est de sauvegarder jalousement l'islamisme contre toute influence chrétienne.

D'autre part, l'Eglise chrétienne, tant romaine que protestante, n'a déployé que peu de zèle pour offrir aux indigènes algériens les vérités de l'Evangile.

Nous n'avons pu recueillir aucune donnée précise sur les origines de la mission catholique en Algérie. En 1850, Mgr Pavy adressa un mémoire au ministre de la guerre pour demander la liberté de faire pénétrer quelque connaissance de la religion chrétienne parmi les Arabes de nos possessions africaines. Nous ignorons la réponse qu'obtint l'évêque d'Alger.

C'est en Kabylie que paraît avoir débuté la mission des jésuites. Le premier père envoyé comme curé à Fort-National, en

1861, commença à s'occuper des indigènes. Il distribua quelques aumônes en vêtements, en aliments, en remèdes ; il aménagea ensuite dans son presbytère une « chambre des Kabyles », comme on l'appelait, qui s'emplissait de fréquents visiteurs. Un sou, un morceau de sucre attirèrent bientôt quelques garçons ; on en forma une classe de 20 à 30 élèves. Enfin, le père s'enhardit à visiter les tribus environnantes. Quelques velléités de conversion se produisirent. L'administration française s'en émut ; on pria le père de cesser ses courses faites « sous couleur de charité » et qui agitaient le pays. On le surveilla de près. Il discontinua son travail missionnaire, et ses successeurs ne l'ont pas repris.

Après la famine de 1868, Mgr Lavigerie recueillit plus de mille orphelins qu'il habilla et nourrit. Nous avons visité les villages créés par l'archevêque d'Alger dans la plaine du Chélif pour ses enfants devenus grands. Ils paraissent peu prospères. Mgr Lavigerie disait lui-même tout dernièrement à un correspondant du *Temps* que sa famille arabe lui donnait peu de satisfaction. « Il est vrai, écrit d'autre part un père jésuite, que 800 orphelins nés sous le joug de Mahomet sont partis pour le ciel, enfants de l'Eglise, prémices de leur peuple auprès du trône de l'Agneau. » Il veut dire que la plupart de ces orphelins « ont fait une bonne mort » peu après avoir été recueillis et baptisés.

Une tentative de mission catholique plus intéressante se rattache à l'insurrection de 1871. Le vice-amiral de Gueydon, alors gouverneur général de l'Algérie, autorisa l'archevêque d'Alger à ouvrir quelques écoles en Kabylie : « J'ai passé ma vie, dit-il publiquement en cette occasion, à protéger les missions catholiques sur toutes les mers du globe. Je ne puis admettre qu'elles soient persécutées sur une terre française. »

En 1873, il y avait, ensuite de cette permission, cinq stations missionnaires dans la grande Kabylie ; deux avaient été fondées par les pères jésuites, trois par la congrégation des missionnaires d'Alger, communément appelés Pères blancs.

La station de Djemâa-Saharidj semble avoir pris rapidement un essor brillant. Au mois de mai 1873, un père jésuite et un frère s'y établirent. Quelques semaines après, ils avaient déjà deux classes, et bientôt les élèves atteignirent la centaine. On

leur enseignait le français, la lecture, l'écriture, le calcul, quelques éléments de géographie et d'histoire; les plus avancés recevaient en outre des notions d'arpentage, de dessin linéaire et de jardinage. L'école était gratuite.

Laissons le P. Dugas nous décrire le côté missionnaire de ces institutions; c'est une page caractéristique pour la pratique missionnaire de Rome. « Point de crucifix dans les salles de classes, raconte le père, point de prières ni de signes de croix au commencement ou à la fin des leçons; point de médailles ou de scapulaires au cou des enfants; aucun catéchisme entre leurs mains... Tout au plus se permettait-on d'exposer les principes de la loi naturelle contenue dans le Décalogue, les dogmes communs aux chrétiens et aux musulmans, quelques faits de l'Ancien Testament admis par le Coran. Pour la chapelle, simple chambre très pauvre dans la modeste demeure, l'entrée en est interdite aux élèves; seuls les maîtres y vont presque furtivement adorer Notre-Seigneur et puiser les forces nécessaires à cette vie de privations et de contrainte. »

On reprit aussi, avec l'œuvre des écoles, la distribution des remèdes et les visites aux malades.« On commence, dit le même père, par les actes; on cache la vérité derrière les bienfaits; puis, quand la charité a dégagé la route, quand elle a le droit de parler un peu plus haut, alors on dit le mot de la doctrine, toujours discrètement et sans rien brusquer. »

Quel fut le résultat de cette mission si habilement déguisée? Nous avons visité quelques-unes des stations catholiques de la grande Kabylie. Elles sont dans un état de délabrement manifeste; les enfants sont extrêmement peu nombreux dans les écoles, et les pères ne sortent presque pas. La station principale, celle de Djemâa-Saharidj, était à vendre il y a quelques années. Elle n'a été réoccupée que depuis la création d'une école du gouvernement dans le même village, à l'arrivée des missionnaires anglais. Voici, du reste, le jugement de Mgr Lavigerie, d'après la correspondance du *Temps*, citée plus haut : « Si l'on nous avait laissé faire depuis trente ans, aujourd'hui la Kabylie serait chrétienne. Mais la France, qui a favorisé l'islamisme dans le pays, a rendu la vie très difficile aux missionnaires catholiques. A l'heure présente, j'ai renoncé aux conversions indi-

viduelles. J'ai même interdit d'en recevoir aucune, sauf *in articulo mortis*, pour éviter les accusations dont on nous poursuit. Nous ne travaillons plus qu'à la conversion en masse de la nation. »

Il serait intéressant de savoir comment Son Éminence se figure cette conversion en masse, et comment l'inaction à laquelle sont réduits les missionnaires doit amener ce résultat. Il ressort toujours, de ces quelques données sur la propagande romaine en Algérie, que les difficultés d'une mission religieuse sont énormes dans notre colonie de l'Afrique septentrionale. Malgré les ressources grandioses dont dispose l'Église catholique, et spécialement un homme comme Mgr Lavigerie, le résultat de ses essais de mission est nul jusqu'ici. L'archevêque rend l'administration responsable de ces insuccès. Il y a du vrai dans cette explication; mais il faudrait au moins ajouter que le sol algérien est bien dur, et que le christianisme romain est peu fait pour attirer les musulmans.

On nous demandera, sans doute, si la mission évangélique réussit mieux. Il est difficile de trancher la question; le protestantisme n'a encore rien fait, ou à peu près, pour l'évangélisation des indigènes algériens.

Énumérons rapidement les quelques tentatives que l'on a osées, et qui le plus souvent sont restées à l'état de projet.

En 1832, la Société des missions de Paris pensa envoyer en Algérie MM. Arbousset et Casalis. Ils entreprirent l'étude de la langue arabe. Mais l'état de la nouvelle colonie et un appel pressant venu du sud de l'Afrique déterminèrent le Comité à les envoyer au cap de Bonne-Espérance et ensuite chez Moshesh (1).

(1) Voici en quels termes cette décision a été motivée :

« La commission a pensé qu'il ne serait pas prudent, dans le moment actuel, de persévérer dans le projet d'envoyer des missionnaires à Alger, par plusieurs motifs : d'abord à cause de l'état actuel de cette colonie, ensuite à cause de la longueur des études de médecine, qui deviennent indispensables pour des missionnaires qui veulent travailler parmi les musulmans; en troisième lieu, parce qu'il est nécessaire que la Société concentre ses efforts et ses travaux sur un point, au lieu de les porter sur plusieurs points à la fois; enfin, et surtout, parce que ce serait ré-

Vingt ans plus tard, le Comité des missions chargea M. Pfrimmer, de retour du sud de l'Afrique, de faire en Algérie un voyage d'exploration en vue d'une mission à établir dans ce pays. M. Pfrimmer s'acquitta de cette tâche d'une manière remarquable, comme nous l'apprend le rapport de l'année 1853. Mais M. Pfrimmer ayant conclu de ses observations « qu'il ne croyait pas que le moment fût venu d'entreprendre l'œuvre de la conversion des musulmans d'une manière directe et spéciale », la Société ne put prendre aucune résolution pratique.

En même temps que le cardinal archevêque d'Alger recueillait les enfants victimes de la famine de 1868, une dame chrétienne, pleine d'amour et de zèle, fonda dans sa maison, à Saint-Denis-du-Sig, un orphelinat, où elle admit quelques petites bédouines. Elle les soigna et les instruisit pendant plusieurs années; mais, les besoins de leur entretien prolongé dépassant ses ressources, elle se vit obligée d'interrompre une œuvre qui semblait donner des promesses.

L'Église méthodiste fit faire une enquête en Algérie, il y a environ huit ans, par M. J. W. Lelièvre. Mais la conférence ne donna pas suite à ce projet.

Là s'arrête l'activité missionnaire des Églises de France dans notre colonie algérienne.

Les Anglais ont été plus persévérants.

En 1879, M. et madame Pearse et M. et madame Grattan Guiness furent frappés, pendant un voyage en Kabylie, de la beauté des sites, de la densité de la population, de son assiduité au travail. Ils résolurent d'y faire un essai de mission. M. Pearse chercha un ouvrier à Paris, à Bâle et enfin à Glay, où il rencontra, en juin 1881, M. Mayor. Vers la fin de la même année, M. Pearse alla en Kabylie avec un de ses amis, M. Glenny, et accompagné de F. S. Zaytoon, un jeune Druse converti, et de H. S. Mayor, ces deux derniers comme missionnaires. On les

---

sister à l'Esprit de Dieu que de ne pas se rendre aux désirs de ces tribus nombreuses du sud de l'Afrique qui demandent à grands cris des missionnaires. » (Procès-verbaux du Comité, séance du 4 janvier 1832.)

(*Note des Réd.*)

établit à Djemâa-Saharidj, où la station catholique était alors inoccupée.

L'administrateur de Fort-National se montra bientôt hostile. Il défendit d'abord aux missionnaires de distribuer des remèdes; plus tard, il les empêcha de recevoir chez eux des enfants, parce qu'ils n'étaient pas instituteurs. M. Zaytoon perdit courage et quitta. M. Mayor consentit à rester, à condition qu'on lui adjoignît un instituteur muni du brevet. Il fit lui-même des tournées en Suisse, en Angleterre et en France vers la fin de 1882, pour trouver un aide. A son retour en Algérie, il rencontra M. C. Marchal, qui l'accompagna en Kabylie.

Ils demeurèrent trois mois à Djemâa-Saharidj. Ensuite de difficultés et de malentendus, le Comité de la mission se reconstitua. En mars 1883, M. Mayor s'en sépara. Peu après, M. Marchal quitta également, et deux dames anglaises, qui s'étaient fixées à Djemâa-Saharidj, s'en retournèrent en Angleterre. Vers la fin de la même année, M. Glenny revint avec une nouvelle famille missionnaire, M. et madame Lamb et leurs enfants; en septembre 1884, un jeune Suisse, M. Cuendet, leur fut adjoint.

Ils apprennent la langue du pays; on ne peut donc encore parler de leur activité missionnaire.

Depuis le mois de novembre 1882 jusqu'au 30 avril 1884, c'est-à-dire en dix-huit mois, cette mission a dépensé 83,760 fr. 60 c. Dans cette somme est compris l'envoi de M. Bureau comme missionnaire à Tlemcen, en janvier 1884. Depuis lors une nouvelle station a été établie à Tanger.

En quittant Djemâa-Saharidj, M. Mayor alla chez les Béni-Ghobri. Il acheta un terrain à Moknéa, y construisit une petite maison et y demeura jusqu'en août 1884. Tombé malade et manquant de ressources, il alla en Suisse et ne put retourner à Moknéa avec madame Mayor qu'en avril dernier. Il parle couramment le kabyle; il a beaucoup de relations avec les indigènes qui l'entourent, et dans d'autres tribus, jusque dans le Mzab. A Moknéa même, il a des amis qui aiment ses visites, qui les lui rendent et qui paraissent rechercher les conversations sur des sujets religieux. Autant qu'on peut en juger actuellement, c'est une œuvre missionnaire naissante; elle semble avoir pris racine;

elle pourrait donner de beaux fruits. En tous cas, c'est la seule mission active en Algérie; cela ne devrait-il pas suffire pour éveiller en sa faveur l'intérêt des chrétiens français?

Jetons ici un coup d'œil en arrière.

Nous savons que l'Algérie est aux portes de la France, un pays accidenté, dont le climat devient plus salubre, quoique rude, à mesure que l'on s'écarte des terres plates, pour s'élever dans les montagnes.

Les indigènes forment plusieurs groupes distincts, mais tous sont musulmans. Il se trouve toutefois que, parmi eux, les plus intéressants, la couche ethnique sur laquelle tous les immigrants sont venus s'implanter, sont précisément ceux qui semblent montrer des dispositions moins réfractaires à la civilisation et au christianisme. Le flot des nombreuses invasions les a poussés dans les montagnes du Jurjura; en inondant les plaines, il n'a fait qu'affleurer les pentes rocheuses de la Kabylie, et y a laissé comme un îlot de tribus berbères comparativement pures de mélanges étrangers. Isolées depuis la fin du moyen âge dans leurs retraites inaccessibles, leur caractère natif s'est accentué. L'islamisme, que ces Berbères ont accepté avec tous les autres au neuvième siècle, s'est pour ainsi dire usé sur eux, et le fond primitif a reparu.

L'influence exercée sur les indigènes par la majorité de la population européenne en Algérie est délétère. C'est, du reste, une expérience universelle dans toutes les colonies. La raison n'en est pas seulement le niveau moral des populations coloniales; c'est surtout la perversité du cœur humain qui fait que la masse des indigènes imitera toujours les vices d'une civilisation supérieure, avant de saisir le profit moral qu'elle pourrait retirer de ce contact. Une nouvelle corruption s'ajoute ainsi à celle qui existe déjà.

Le gouvernement a souvent essayé d'adoucir le choc et le conflit entre deux races ennemies, et de concilier les voix âpres de deux intérêts diamétralement opposés. Les colons l'accuseront toujours de favoriser les indigènes au détriment des vainqueurs; les indigènes considèrent le gouvernement du conquérant comme

une autorité illégale et injuste que l'on supporte impatiemment tant qu'on ne peut la briser.

Les essais d'assimilation par l'école ont été insuffisants jusqu'ici. Ils se heurtent, du reste, comme toutes les tentatives de civilisation purement sociale en Algérie, contre l'islam qu'elles doivent respecter, et ils échouent. D'où nous concluons que la question algérienne est une question religieuse. S'il en est ainsi, qui donc doit essayer de la résoudre, sinon les chrétiens français ?

C'est là, nous semble-t-il, ce qui se dégage de notre étude.

Nous pouvons ajouter aussitôt que, si l'on tente un essai, c'est en Kabylie qu'il faut le faire.

Dans une lettre, adressée au Comité au commencement de l'année, j'ai parlé de cinq districts qui me paraissaient réunir les conditions voulues pour l'entreprise d'une mission évangélique. J'en écarte quatre aujourd'hui, pour ne retenir que la grande Kabylie.

Le Mzab renferme peut-être la population la plus intéressante au point de vue religieux et social qu'il y ait en Algérie. Mais les Mzabites demeurent à 500 kilomètres au sud d'Alger et ils ne sont que 30,000 environ.

Les Chaouïa de l'Aurès seraient plus faciles à atteindre ; mais ils sont plus nomades qu'on ne le pense. Leurs villes leur servent d'entrepôts plutôt que de lieux d'habitation.

Dans le Dahra, entre Mostaganem et Ténès, et surtout entre Ténès et Cherchel, les indigènes sont paisibles et accessibles. Ils sont plus denses dans la petite Kabylie, où l'on trouverait facilement des villages bien retirés, bien tranquilles, bien faits pour évangéliser la population.

Mais le spectacle que nous offre la grande Kabylie est unique. Nous avons parlé des habitants de ce pays ; ils font saillie sur le nivellement lugubre du monde musulman qui les entoure. Ils sont près de 250,000 sur une surface de 255,000 hectares. Enfermés dans leurs villages fortifiés sur les crêtes de hautes montagnes ou cachés dans de grandes forêts, ils sont et demeureront longtemps encore seuls chez eux. Et pourtant c'est là, comme dans un champ clos, que le conflit est engagé entre la civilisation

française et les traditions séculaires de la race berbère. Le gouvernement y multiplie les essais d'assimilation ; la France y envoie ses meilleurs instituteurs ; elle offre au Kabyle notre langue, nos institutions, nos ressources industrielles, nos instruments d'agriculture. L'indigène sentira tôt ou tard qu'il y va de sa vie ou de sa mort, selon l'attitude qu'il prendra en face de cette invasion pacifique qui monte jusqu'aux rochers où jamais ni les aigles romaines ni les étendards turcs n'avaient pénétré.

La civilisation, dans ce qu'elle a de plus beau, de plus pur, de plus élevé, est le produit du christianisme ; en dehors de Christ il n'y a ni nouvelle naissance ni créature nouvelle. Sera-t-il dit que la France offrira aux Kabyles les formes extérieures de notre civilisation, sans que les chrétiens français songent à porter à ces mêmes Kabyles ce que nous seuls nous pouvons leur donner, l'essence de notre civilisation, son germe vivifiant, ce qui seul les sauvera dans la crise qu'ils traversent, l'Evangile ?

NOTA. Le Comité, ayant cru devoir publier, à titre de document, le Rapport qu'on vient de lire, laisse naturellement à son auteur la responsabilité de ses appréciations. Il exprime à M. Krüger sa reconnaissance pour son beau travail, ainsi que pour les nombreux renseignements de détail qu'il y a joints.



MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

LES MISSIONS A LA CONFÉRENCE AFRICAINE

L'article VI de l'Acte de la conférence du Congo, réunie à Berlin, est ainsi conçu :

« Toutes les puissances exerçant des droits souverains, ou

une influence quelconque sur les contrées indiquées, s'engagent à veiller à la préservation de l'existence des tribus indigènes; elles promettent de travailler à améliorer les conditions de leur existence morale et matérielle, et en particulier elles s'engagent à supprimer la traite; elles favoriseront et protégeront, sans distinction d'Église ou de nationalité, les institutions et les entreprises religieuses, scientifiques ou charitables, organisées pour le bien des indigènes. Les missionnaires chrétiens, les savants et les explorateurs auront particulièrement droit à cette protection, et la liberté de conscience est expressément garantie aux indigènes aussi bien qu'aux étrangers. Aucune entrave ne sera mise à l'exercice public d'un culte, de quelque forme qu'il soit, ni à l'organisation de missions, ni à l'érection d'églises, de temples ou de chapelles. »

Notre siècle a ses tristesses et ses hontes, profondément affligeantes et profondément humiliantes; il a aussi ses grandeurs et ses gloires. Il aura été le premier qui ait vu les quinze puissances qui dominent le monde chrétien se réunir, sur l'initiative commune de l'Allemagne et de la France, non pour déclarer ou terminer la guerre, non pour préparer ou approuver une conquête, mais pour fixer les conditions sous lesquelles les nations civilisées entreront en rapport avec les sauvages de l'Afrique, et s'engager à mettre fin à l'atroce chasse à l'homme qui l'a dévastée pendant tant d'années.

L'année 1885 sera signalée comme celle qui a vu un roi philanthrope fonder une vaste association reconnue par toutes les puissances et garantissant, en théorie au moins, les principes d'une civilisation libérale aux quarante millions d'hommes qui occupent, dit-on, le bassin du Congo, c'est-à-dire un pays vaste comme cinq fois la France.

Or, quiconque connaît l'histoire retrouvera dans l'établissement de l'Association internationale du Congo le résultat tardif d'une immense chaîne d'influences philanthropiques, libérales et même religieuses, qui remontent, de proche en

proche, par Livingstone, par Krapf, par nos sociétés missionnaires, par les Burton et les Wilberforce, à ce mouvement religieux qui fit de la fin du siècle dernier le commencement de la nouvelle ère des missions.

L'influence qu'ont exercée dans le mouvement général qui porte les peuples de l'Europe vers les colonies les individualités marquantes dans l'histoire des missions, est un fait nouveau qu'on peut apprécier de différentes manières, mais qui marque une date mémorable dans l'histoire. Si Stanley doit, à ce qu'il paraît, laisser seul son nom au grand lac du Congo, à défaut de la géographie, l'histoire dira qu'un missionnaire chrétien devait primitivement laisser son nom au grand fleuve, et que longtemps avant sa main avait tracé un large sillon sur nos cartes ; l'histoire rappellera que ce missionnaire a été de fait le génie tutélaire de toute cette entreprise, elle dira que c'est en mourant à genoux que David Livingstone et après lui Krapf ont dessiné sur la carte d'Afrique le plan de conquête de ce continent par l'Evangile.

(*Extrait du discours de M. Appia à l'assemblée annuelle de la Société.*)

Un don généreux. — Nous venons d'apprendre qu'un ami, présent à notre séance de rentrée, a résolu de donner 1,000 francs pour l'acquisition d'une Maison des missions, en réponse à l'appel de M. Casalis.

Le Gérant : Alfred Boegner.

11695. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

NOS JOURNAUX

Il y a un an, à pareil jour, nous entretenions nos lecteurs de nos projets pour rendre le *Journal des Missions* plus digne et de sa tâche et de son passé. En même temps, nous les invitions à un redoublement d'efforts en sa faveur. « Faites connaître nos journaux, leur disions-nous ; trouvez-nous des abonnés nouveaux. »

Qu'est-il advenu de nos promesses et de notre appel ?

Nos promesses, nous les avons tenues. Les articles annoncés, la carte du Sénégal ont paru. Nous avons même réalisé quelques progrès dont nous n'avions pas parlé; l'apparence extérieure de notre journal a été l'objet de soins nouveaux; nous avons publié quelques gravures ; enfin, nous avons, à diverses reprises, augmenté de plusieurs pages nos livraisons (1). Seule, notre Chronique missionnaire a été quelquefois en souffrance; mais le tort en est uniquement à l'abondance des matières, qui nous a obligés à quelques regrettables renvois au prochain numéro.

Quant à notre appel, nous sommes heureux de dire qu'il a été entendu. Nos registres accusent un accroissement très sensible du nombre de nos abonnés. Nous en rendons grâce

(1) Ces améliorations ont entraîné un supplément de frais qui pèsera sur notre caisse, s'il n'est compensé par des abonnements nouveaux en grand nombre. (*Réd.*)

à Dieu, et nous exprimons notre vive reconnaissance aux amis qui ont bien voulu répondre à notre invitation.

Est-ce à dire que nous soyons arrivés au terme des progrès possibles, et qu'il ne nous reste aucun effort à faire?

Non, certes! Nous sentons vivement, pour notre part, tout ce qui sépare encore nos journaux, sous leur forme actuelle, du modèle idéal auquel nous désirons ressembler. Nous n'avons abdiqué, sur aucun point, les hautes ambitions des fondateurs de notre recueil : leur programme reste le nôtre, et nous espérons le remplir dans toute son étendue et dans l'esprit qui les a toujours inspirés. Nous savons ce qui nous reste de progrès de toute sorte à faire pour atteindre le but, et nous sommes bien décidés à les tenter, en comptant avant tout sur le secours de Dieu.

Mais vous aussi, chers lecteurs, vous avez des efforts à faire pour que nos journaux soient connus et lus comme ils devraient l'être.

Vous en faut-il une preuve? Nous pourrions vous rappeler ici ce que nous disions, il y a un an, de notre désir de voir nos journaux, non seulement faire leurs frais, mais devenir une ressource matérielle pour la Société; comme c'est le cas pour un grand nombre de feuilles missionnaires à l'étranger. Nous préférons, cette fois, passer sous silence ces considérations d'argent, d'ailleurs légitimes, et invoquer d'autres raisons inspirées directement par l'intérêt de notre cause.

Ces raisons, quelques mots les résument : *nos journaux ne sont pas lus comme ils devraient l'être.*

Certes, s'il s'agissait ici de publications ordinaires, n'ayant en vue que des intérêts humains, notre devoir serait d'être modestes et de ne demander qu'au bon plaisir des lecteurs une plus vaste publicité. Mais notre cause est celle même de la mission parmi les païens, et cette cause, nous sommes seuls à la représenter et à la plaider dans notre France protestante. Cette cause n'est connue, aimée, servie dans nos

Églises, que dans la mesure où nous sommes lus. Nous avons donc le droit de parler haut, et, au nom même du devoir, au nom du Maître dont nous exécutons les ordres en travaillant, de réclamer pour nos feuilles la plus large diffusion possible.

Sur les six cents et quelques Églises officielles (1) que compte notre pays, il y en a encore plus de deux cent cinquante (2) qui ne reçoivent pas un seul exemplaire du *Journal des Missions*. Sur nos cent sept circonscriptions consistoriales réformées et luthériennes, il y en a environ quarante-cinq qui reçoivent moins de six abonnements. Dix consistoires n'en reçoivent chacun que cinq ; six n'en reçoivent que quatre; six n'en comptent que trois; onze n'en ont que deux; sept n'en ont qu'un seul chacun; enfin, il y a quatre circonscriptions consistoriales dans toute l'étendue desquelles personne ne lit notre journal.

Nous pourrions citer d'autres faits, entrer dans le détail, montrer le chiffre vraiment dérisoire des abonnements dans telle grande Église, dans telle région riche en protestants, et nullement dépourvue des biens de ce monde. Les quelques indications que nous avons données suffisent. Elles montrent tout ce qui reste à faire pour que l'œuvre des missions soit vraiment connue dans nos Églises et ait sa place dans les cœurs et au foyer de nos protestants français.

Faire pénétrer nos journaux là où ils ne sont pas connus, prendre d'assaut les régions encore fermées à notre cause, voilà notre tâche. Cette tâche est immense, et nous ne nous en acquitterons que si vous tous, chers lecteurs et amis persuadés que répandre les journaux de mission est un de

(1) Nous ne comptons pas les Eglises libres, qui se confondent géographiquement avec les autres. (*Réd.*)

(2) Le chiffre exact est sans doute plus élevé. Nous ne pouvons l'indiquer aujourd'hui, à cause de la difficulté qui résulte, pour l'établissement d'une statistique complète, des abonnements servis à des personnes habitant en dehors du chef-lieu des Eglises. Nous sommes en train de faire ce travail.

vos devoirs, nous venez en aide par tous les moyens dont vous disposez. Il sera peut-être bon de rappeler brièvement ces moyens.

Avant tout, soyons nous-mêmes de bons lecteurs de nos journaux. Ici, comme en toutes choses, la qualité l'emporte sur la quantité. Si tous nos abonnés lisaient consciencieusement nos pages et prenaient à cœur de prier pour notre œuvre et ses ouvriers, quels progrès ne ferions-nous pas!

Et puis, faisons lire le journal autour de nous. Trouvons de nouveaux abonnés dans le cercle de nos amis et de notre famille. Parents chrétiens, voilà une lecture instructive, saine, édifiante, sans porter l'étiquette de l'édification; procurez-la à vos enfants, à tel ami, auquel elle pourra faire du bien! Voici Noël, l'époque des étrennes; quel bon cadeau qu'un abonnement au *Journal des Missions*, au *Petit Messager*, s'il s'agit d'un enfant!

Nous connaissons des personnes qui, désirant faire pénétrer le *Journal des Missions* dans des familles qui ne le connaissaient pas, les y ont abonnées pour un an, les engageant à le recevoir, l'année suivante, à leurs propres frais. L'exemple est bon à suivre; une fois le journal introduit dans la place, il plaide lui-même sa cause et la gagne le plus souvent.

Mais notre principale préoccupation doit être la conquête des Églises encore indifférentes aux missions. Ici, la grande difficulté est de se procurer des adresses. Amis des missions, c'est ici surtout que votre concours nous est nécessaire. Indiquez-nous, si possible, dans les contrées où notre œuvre est encore ignorée, des personnes que l'envoi d'un numéro *spécimen* pourrait déterminer à s'abonner. Et, si vous connaissez telle famille, telle Église où vous croyez qu'un abonnement, gratuit pour la première année, serait apprécié à sa valeur, et que vos moyens ne vous permettent pas de payer cet abonnement, donnez-nous quand même l'adresse en question. Qui sait? D'autres bonnes volontés viendront peut-être achever ce que la vôtre aura commencé.

« Il faut, nous écrivait récemment un pasteur dévoué à notre cause, que les riches paient des abonnements dont ils vous laissent l'emploi. » Ce conseil n'est-il pas excellent? Les uns procurant les abonnés, les autres fourniront l'abonnement ; ici encore, comme toujours, les efforts associés feront merveille.

Qu'on nous permette encore un mot en faveur du *Petit Messager des missions évangéliques*. Ce frère cadet du *Journal* autrefois très répandu, jusqu'à présent n'est pas remonté à un degré de prospérité souhaitable. Il est peu connu, et, si le nombre de ses lecteurs a passablement augmenté ces derniers temps, il est encore beaucoup trop restreint. Et cependant le *Petit Messager* a sa place marquée à côté de son aîné; il s'adresse aux enfants; son prix le rend accessible aux petites bourses; il peut faire et a déjà fait du bien. Nous serions heureux que nos amis prissent à tâche de lui trouver, à lui aussi, de nouveaux lecteurs.

Que Dieu, qui n'a cessé de bénir nos journaux en même temps que la cause qu'ils défendent, nous donne la joie de les voir accomplir, cette année encore, un progrès signalé!

A. B.



NOS PUBLICATIONS A PRIX RÉDUITS

A l'occasion des prochaines étrennes et des arbres de Noël, nous croyons devoir attirer l'attention de nos amis sur nos publications à prix réduits, dont ils trouveront la liste sur la couverture.

Les différents volumes, les brochures et les cartes que nous annonçons, restant dans notre dépôt, représentent un capital mort et improductif. Qu'ils viennent au contraire à s'écouler et à se répandre par la vente et par des distributions bien faites, et nous en retirerons un double profit : un bénéfice matériel, d'abord, et surtout un intérêt moral, une

diffusion plus large de publications propres à faire connaître et apprécier notre œuvre.

Ces raisons suffiront, nous l'espérons, pour que nos amis nous aident à écouler nos livres et nos brochures. Nous aimons à croire qu'ils n'auront pas à regretter le service qu'ils nous auront rendu, et que même ils y trouveront leur avantage, plusieurs de nos volumes et de nos brochures, notamment l'ouvrage du major Malan sur le Lessouto et le *Petit Messager* cartonné, formant des cadeaux à la fois bon marché et utiles.

N'oublions pas de signaler aussi à l'attention de nos amis la série des années 1875 à 1885 du *Journal des Missions*; relatives à la mission des Banyaïs et du Zambèze, que l'on peut se procurer en livraisons.



Départ de M. et madame ERNEST MABILLE

M. et madame Ernest Mabille nous ont quittés jeudi soir 19 novembre. Ils emmènent avec eux mesdemoiselles Laure Casalis et Eugénie Mabille, qui vont rejoindre leurs familles à Morija. L'embarquement à Londres, à bord du *Drummond Castle*, s'est fait mercredi, 25 novembre, et le départ de Dartmouth, le surlendemain, à midi.



Prochaine tournée de M. JOUSSE dans le Nord.

Après avoir parcouru diverses parties du midi et de l'ouest, M. Jousse se propose de visiter aussi le nord de la France. Il se met à la disposition des Eglises pour donner des conférences et tenir des réunions sur les missions. On est prié de vouloir bien lui adresser les invitations le plus tôt possible à Paris, 26, rue des Fossés-Saint-Jacques.

A cette occasion, nous nous faisons un devoir de mentionner une distinction dont M. Jousse a été l'objet et dont l'honneur rejaillit sur notre Société. A l'issue d'une conférence donnée à Nantes sur l'Afrique centrale, M. Jousse a été nommé membre honoraire de la Société de Géographie de cette ville, et a reçu, en cette qualité, une médaille d'argent.

LESSOUTO

ADRESSE DE LETSIÉ

Fils de Moshesh

à son peuple, au sujet de la yoala des blancs (*eau-de-vie*).

(Traduit du journal *la Petite Lumière.*)

Aux chefs grands et petits, aux pères des villes grandes et petites, à la nation tout entière du Lessouto.

Mes maîtres! je désire vous parler par cet écrit; veuillez m'écouter avec patience. Je veux vous parler d'un ennemi qui s'appelle la *yoala* des blancs.

Depuis trois ou quatre ans, cet ennemi nous fait la guerre. Ne voyez-vous pas où il nous mène? Moi qui ai été laissé seul avec vous par votre ancien maître Moshesh, je vois que cet ennemi ne nous conduit pas à la vie, mais bien à la destruction. Voyant cela, je ne puis pas me taire. Depuis la dernière guerre que nous avons eue, nous n'avons pas retrouvé la paix; il n'y a pas encore eu de vraie paix chez nous. Notre peuple a été envahi par la yoala des blancs (l'eau-de-vie). Cet ennemi est entré dans le pays avec une grande force. Nous voyons déjà son œuvre, qui est de tuer, de disperser, de faire disparaître des hommes : nous en avons déjà enterré plusieurs. Oh! mes maîtres, ne consentez pas à être vaincus par cet ennemi! Il y a parmi nous des gens

qui veulent nous aider à lui faire la guerre; ceux-là désirent que nous ne périssions pas. Pourquoi seriez-vous les auxiliaires de ceux qui nous haïssent et qui se réjouiront de notre perte? Se peut-il que ce peuple n'ait plus de maîtres qui en aient pitié?

Comment pourrons-nous travailler à des œuvres de paix aussi longtemps que nous aurons cet ennemi au milieu de nous?

Je vous appelle, chefs de ce peuple, venez à mon aide, attaquons cet ennemi avec vigueur, avec persévérance, faisons-le disparaître. Je dis : Vous, chefs grands et petits, pères des grandes et des petites villes, levez-vous, tenez-vous fermes sur vos jambes; chassons-le du milieu de la nation; fermons-lui les gués par lesquels il vient nous chercher; qu'il n'y ait personne qui dorme; veillons avec résolution. Vous voyez que cet ennemi nous a déjà causé une grande famine qui a porté bien des gens à se disperser, à quitter leurs villes. Un peuple peut-il vivre ainsi? Où s'en vont nos blés, si ce n'est là où est la yoala des blancs? Pourquoi y a-t-il tant de désordre parmi vous? Les guerres, les disputes, les meurtres, les vols, faute d'un chef reconnu de tous donnant des ordres, publiant des lois, d'où tout cela vient-il, si ce n'est de cette yoala des blancs? Bassoutos, ne pouvez-vous pas prendre soin de vous-mêmes, veiller à votre salut? Faut-il que des étrangers fassent cela pour vous? Moi, qui suis votre père et votre chef, je vous dis : Jetons au loin la yoala des blancs! jetons-la, jetons-la!

Y consentez-vous? voulez-vous me croire? Si vous le faites, confirmez mes paroles. Je vous le demande instamment, voyant que nous allons à la destruction. Ce sera une belle chose si vous faites ce que je vous dis, nous serons sauvés en faisant les œuvres de la paix pour ce pays qui est le nôtre, le Lessouto!

C'est moi, LETSIÉ MOSHESH.

15 août 1885.

Une explication et quelques mots du traducteur.

Les Bassoutos ont une petite bière nutritive et rafraîchissante, appelée le *léting*, faite de sorgho germé. Ils en ont une autre, composée des mêmes ingrédients, mais différemment traitée, qui est enivrante : c'est la *yoala*. Tout le monde ne pouvant pas prononcer les mots hollandais et anglais *brandewyn, brandy*, et les missionnaires n'ayant pu songer à traduire littéralement notre mot français si séduisant et si trompeur, *eau-de-vie*, les Bassoutos ont appelé cette pernicieuse boisson : *yoala ba makhoa*, la *bière forte* des blancs.

Je regrette que Letsié, dans son manifeste, n'ait pas fait entrer quelques mots de repentance personnelle. Peut-être étaient-ils au fond de son cœur ; les chefs n'aiment pas à se confesser devant leurs sujets. Demandons à Dieu de lui inspirer une véritable componction dans ses rapports avec les missionnaires. C'est déjà beaucoup qu'il ait *compris* que son peuple et lui étaient menacés d'une ruine terrestre. L'adresse de Letsié avait été précédée d'une très sérieuse lettre écrite aux chefs et au peuple par MM. Mabille, Duvoisin et Dieterlen au nom de tous leurs frères.

E. C.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter que, d'après les dernières nouvelles, les efforts de nos missionnaires et des chefs bassoutos pour extirper l'ivrognerie semblent obtenir de sérieux résultats. On en jugera par ces lignes de M. Dieterlen, en date du 29 septembre 1885 :

«... Le Lessouto est en ce moment dans une bonne phase, en ce sens que l'ivrognerie est blâmée et combattue par la majorité des chefs. La conférence a écrit à ceux-ci une lettre énergique qui leur a été présentée par les Eglises. Letsié en a publié une autre, où il parle fortement contre l'eau-de-vie. Mopéli, un frère cadet de Moshesh, a fait une tournée à travers le pays, prêchant une vraie croisade contre les boissons enivrantes. De cette triple attaque est résultée

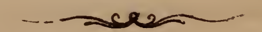
une tendance marquée vers la tempérance. Lérotholi, Mama, Moyéla, Béreng, ne boivent plus depuis quelques semaines. Les gens sont enchantés de se voir dans l'impossibilité de se procurer de l'eau-de-vie. Ils revivent et sont heureux. Dimanche dernier, nous avons tenu de grandes réunions à ce sujet, et j'ai été frappé de voir combien les païens semblaient reconnaissants des efforts qui sont faits pour les sauver de l'ennemi qui menaçait de les perdre. Avec la bénédiction de Dieu, il résultera beaucoup de bien de ce mouvement. Il y aura toujours des faibles qui succomberont ; mais si la masse du peuple et des chefs tient bon, la nation a encore devant elle de beaux jours, et l'Evangile aura un obstacle de moins à renverser pour pénétrer dans les cœurs. »

DIETERLEN.



Consécration de M. CHRISTOL

M. Christol a reçu l'imposition des mains, le dimanche 11 octobre, dans l'église de Béthesda. Treize missionnaires étaient présents. Le discours d'usage a été prononcé par M. Dieterlen ; après quoi, la cérémonie s'est faite d'après le formulaire employé pour la consécration de tous nos missionnaires. Nous espérons pouvoir donner prochainement de plus amples détails sur cette solennité.



STATISTIQUE 1884 A 1885

Le tableau que nous publions accuse un progrès à peu près général de la mission du Lessouto. Le nombre des membres communiants de l'Eglise est monté à 4,988, soit 564 de plus qu'il y a un an. Le chiffre des catéchumènes est supérieur de 386 à celui de l'année précédente. Il y a une forte augmentation pour les baptêmes d'enfants, de même que pour le chiffre des écoliers, qui, de 2,180, est monté à 2,947. Le total des annexes est supérieur de 12 à celui de l'année dernière; il est vrai que, dans ce dernier, il y avait une lacune provenant de l'arrêt partiel de l'œuvre de Léribé. Cette même raison explique aussi sans doute l'énorme accroissement du nombre des ouvriers indigènes, monté de 103 à 121. Les collectes aussi sont en hausse. Toutefois, nous croyons qu'ici il n'y a qu'une apparence, provenant de ce que nos frères ont ajouté à leurs recettes une somme de 8,228 fr. 10 cent., provenant de personnes étrangères aux Eglises, ce qui réduit le produit réel des collectes à 21,986 fr. 50 cent. Ce chiffre, inférieur de 4,797 fr. 05 cent. à celui de l'an dernier, s'explique par la sécheresse et la disette qu'elle a engendrée. Seul, le nombre des admissions et réadmissions dans l'Eglise a baissé quelque peu. Malgré cela, nous croyons que les résultats de l'année sont plutôt de nature à nous encourager. Ne cessons de présenter à Dieu les besoins de nos missions et de demander pour elles l'effusion du Saint-Esprit.



STATISTIQUE DE 1884 A 1885

STATIONS	COMMUNIANTS	RENÉGATS	SOUS DISCIPLINE	ADMISSIONS (BAPTÊMES D'ADULTES OU CONFIRMATIONS)	RÉADMISSIONS	CATÉCHUMÈNES	BAPTÊMES D'ENFANTS	MARIAGES	DÉCÈS	ÉCOLIERS	ANNEXES	OUVRIERS INDIGÈNES	COLLECTES POUR LA MISSION INTÉRIEURE	COLLECTES POUR LA MISSION EXTÉRIEURE	TOTAUX
Léribé	107	2	5			36	2		2	156	9	9	461 85		461 85
Cana	90		1	2		21	8	2		25	4	5	414 05		414 05
Mabouléla . . .	220		8			104	20	6		85	4	6			
Bérée.	219		1	16	5	42	12	4	4	189	4	5	947 15		947 15
Thaba-Bossiou.	442		10	12	6	96	25	4	9	308	7	9	2.364 05		2.364 05
Morija	938	10	22	59	10	371	69	12	16	912	16	31	8.373 40	245 90	8.619 30
Hermon	814	2	13	8	11	209	42	12		401	8	10	1.530 50		1.530 50
Th.-Morèna . .	212		1	14	1	32	28	3	2	25	3	5	546 85		546 85
Siloé	440		3	19	7	94	38	3	2	90	5	6	1.687 50		1.687 50
Béthesda. . . .	321	6	8	23	2	98	7	9	3	229	5	9	799 35		799 35
Massitissi. . . .	424		3	53	2	197	60	1	5	255	8	12	1.926 55		1.926 55
Paballong . . .	229	2	7	21	1	61	11		3	173	5	8	600 »	162 50	762 50
Mafube (Matatiélé).	189	3	4	9	3	98	8	2		22	3	3	76 85		76 85
Smithfield . . .	108		1		3	24	7	1	1	45		1	600 »		600 »
Béthulie	235					65	17	5		32		2	1.250 »		1.250 »
Étrangers . . .													8.228 10		8.228 10
TOTAUX. .	4.988	25	87	236	51	1.548	354	64	47	2.947	81	121	29.806 20	408 40	30.214 60

Mort d'ABRAHAM MOLETSANE, chef des Bataungs

Nous apprenons, juste à temps pour l'annoncer, la mort du vieux chef chrétien Moletsane, à l'âge de plus de cent ans. Nous lui consacrerons dans notre prochaine livraison un article accompagné de son portrait, par M. Christol.

Un pas en avant dans le district de Léribé.

Léribé, le 9 juillet 1885.

Bien cher monsieur Boegner,

J'ai enfin quelque chose de nouveau et d'encourageant à vous communiquer.

Peu de jours avant la conférence de Maboulélа, je me rendis chez Joël pour m'assurer de ses bonnes dispositions quant à l'établissement d'un évangéliste maître d'école chez lui. Il y avait danse au grand village qui, depuis l'an dernier, s'est élevé au confluent de la Kalo et du Calédon. Aussi, dussé-je attendre assez longtemps avant que le chef, averti de ma visite, jugeât convenable de quitter le lieu des réjouissances où j'avais estimé chose prudente de ne pas aller le surprendre. Dans l'intervalle je fus voir le brave Tsupané, son premier conseiller, qui se remettait tout doucement de la chute de cheval qu'il avait faite au *pitso* de Bérée, et après laquelle on avait fait courir dans le pays le bruit qu'il était mort et enterré. Il reçut très bien les quelques passages que je lui citai de la Parole de Dieu, ainsi que les exhortations dont je les accompagnai.

Nous causions amicalement dans son *lélapa*, lorsque des chants se firent entendre. C'était Joël qui arrivait, accompagné d'une trentaine de ses hommes marchant au pas de danse. Il s'avançait à leur tête, tenant une longue baguette dans sa main droite, vêtu à l'européenne,

mais le plus simplement possible, sans chapeau, sans habit, sans souliers, rien qu'avec une chemise et un pantalon retroussé jusqu'au genou, sans doute pour être plus libre dans ses mouvements. Quant à ses hommes, ils étaient en grand costume païen, n'ayant guère, pour couvrir par-ci par-là leur nudité, que les ornements bizarres dont ils aiment à s'affubler en pareilles circonstances. Quand le cortège eut défilé et que tout ce monde eut été prendre place autour du chef, en face de la hutte royale, je me présentai, et, après les salutations d'usage, nous entrâmes en matière. Je vis avec plaisir que Joël tenait toujours à avoir un maître d'école appartenant à notre mission. Ce n'était pas, malheureusement, le besoin de la vérité qui sauve qui prédominait dans ses considérants, mais bien plutôt les avantages de l'instruction au point de vue terrestre, ainsi que celui d'avoir auprès de lui un homme capable d'être au besoin son interprète pour l'anglais. Je partis, cependant, très content de voir cette porte en plein paganisme (il n'y a pas chez Joël un seul chrétien) décidément ouverte.

La Conférence m'aida de son mieux pour la création de cette nouvelle annexe. M. Mabille put me fournir un jeune homme bien qualifié, Yoséfa Mpétetsi, ou Ramathe, et maintenant voilà bientôt un mois et demi que celui-ci est à son poste. Il est tout encouragé par l'excellent accueil que lui a fait Joël, par le grand nombre d'élèves qu'il a, parmi lesquels se trouvent quatre des enfants de Joël lui-même, et par le désir d'instruction qui se manifeste en général autour de lui non seulement chez les hommes, mais aussi chez les femmes.

Ce n'est là cependant encore qu'une installation provisoire. Joël me presse d'aller choisir l'emplacement de la maison d'école à construire, pour laquelle il fournira le terrain et une partie au moins des matériaux. L'état de ma santé ne m'a pas permis jusqu'ici de me rendre à son invitation, mais j'espère le faire sous peu et y aller en wagon, afin de

pouvoir y passer quelques jours et faire les choses tranquillement et mieux. Le point noir, c'est le salaire de ce nouvel ouvrier. Pour cette année, deux de mes collègues, mieux partagés que moi, m'ont généreusement prêté leur concours. Mais après ? Espérons que le Seigneur y pourvoira. La Conférence a bien voulu aussi m'aider pour la création de l'annexe chez Khétisa, car c'est là aussi un poste des plus importants à occuper. Ici c'est l'homme qui manque le plus. Je n'ai pas encore réussi à le trouver.

Nous avons de nouveau eu une alerte, ces derniers jours. C'est maintenant le tour de Motsuéni, dont les lecteurs du *Journal* connaissent la position singulière, de se mettre en guerre avec Jonathan. Celui-ci a donné ordre à tout son monde de rassembler au camp les récoltes, afin d'être prêt à tout événement. Il paraît toutefois, d'après les dernières nouvelles, que Letsié a intimé à Motsuéni l'ordre de renoncer à toute prétention sur le district de Léribé, et de s'en tenir à ses espérances d'arriver un jour au pouvoir suprême. Letsié affirme ainsi son respect pour l'ordre de succession établi par Moshesh, mais les fils de Letsié, Lérotholi surtout, ne paraissent nullement vouloir reconnaître les droits de leur neveu Motsuéni, et comme ce sera avec eux que la question devra se régler, à la mort de Letsié, les conséquences sont faciles à prévoir. Vraiment, si au-dessus des chefs bassoutos, non moins qu'au-dessus des autres princes de la terre, on ne savait pas que c'est Dieu qui règne, ce serait à désespérer de l'avenir de ce peuple.

Votre bien affectionné,

J. WEITZECKER.



EXPÉDITION DU ZAMBÈZE

LA BONNE SAISON A LESHOMA

Leshoma, Zambèze, 24 juin 1885.

Mon cher monsieur Boegner,

La poste nous a vraiment gâtés depuis onze mois que nous sommes ici. Nous l'avons déjà reçue quatre fois, et nous l'attendons une cinquième fois dans le courant du mois prochain. Pensez donc, *cinq fois* elle aura reconstruit son pont entre l'Europe et le Zambèze ! Nous ne pouvons pas en espérer autant tous les ans. Les nouvelles qu'elle nous apporte sont en moyenne de cinq mois de date ; mais elles n'ont rien perdu de leur fraîcheur, et, en les recevant, il semble que l'Europe soit moins éloignée et nos déserts moins solitaires.

Mais la poste d'Afrique a de singuliers caprices. Une note du bureau général du Cap, du 19 janvier, me parvenait après la mi-juin, *cinq mois* après date ; elle m'avertissait que si, dans les vingt et un jours je ne payais pas les droits de douane, le précieux paquet de lunettes que M. Krüger s'était chargé d'expédier serait renvoyé à Strasbourg. Les employés du gouvernement connaissent-ils la géographie? J'en doute. Adieu donc mes pauvres lunettes ! Que n'aurais-je pas donné pour les avoir ! M. Jeanmairet s'est échiné à me raccommoder les débris de mon lorgnon. Cela m'aide à me résigner. Les lunettes seront d'autant plus précieuses quand elles arriveront.

Le dernier courrier nous a désappointés : il nous a apporté un nombre assez limité de lettres et de journaux dépareillés. Un funeste accident, nous écrit-on, est arrivé au « Post-Cart », entre Potchefstroom et Prétoria. Une rivière, qui s'est subitement transformée en un torrent impétueux, a emporté voiture et chevaux ; quatre personnes et trois

passagers ont péri. Quelques jours après, on parvint à pêcher quelques sacs de lettres; le reste est perdu. Si des amis qui nous ont écrit ne reçoivent pas de réponse, ils en sauront la raison (1).

Puisque je suis sur le sujet de la poste, il faut que je vous parle des *timbres*. Toutes les lettres que nous recevons d'Europe nous coûtent 10 pence, soit 1 franc d'amende. Nos amis devraient savoir que le Transvaal n'est plus dans l'union postale depuis que la république a recouvré son indépendance. Donc, aux 75 centimes qui suffisent pour la colonie, il faut en ajouter 40 pour le postage du Transvaal (2). Du reste, en examinant soigneusement mes enveloppes, ce qui me frappe, c'est l'arbitraire. Voici, par exemple, deux lettres de Natal, toutes deux avec un timbre de 2 pence; l'une passe, l'autre est taxée d'une amende de 4 pence!

Nous avons béni Dieu en apprenant que le choléra a disparu en France et en Italie. Mais dans quel état de fermentation se trouve l'Europe avec les nihilistes, les socialistes, les troubles de l'Irlande, de l'Ecosse et d'ailleurs. C'est un volcan! Ce qu'il y a de certain, c'est que tout nous dit que nous vivons dans des temps sérieux. « Encore un peu de temps, et Celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas. »

Nous n'entendons ici que les échos lointains et souvent confus de ce qui se passe de l'autre côté du Limpopo, et même à notre porte. Nous avons été abasourdis par les nouvelles d'Angra-Pequena et de Sainte-Lucie. Nous allons donc avoir les Allemands pour voisins, et qui sait? peut-être un jour pour maîtres. Le commerce n'a qu'à gagner par une vigoureuse concurrence; mais les tribus africaines, quelles seront leurs destinées? Là, comme au pays des Béchuanas et chez les Zoulous, l'Angleterre recueille aujourd'hui les

(1) Nous avons pu constater que, parmi les lettres ainsi perdues, il s'en trouvait de la Maison des missions.

(2) D'après l'administration des postes, l'affranchissement pour le Transvaal est de 1 franc.

fruits de sa politique d'expédients. Elle a semé le vent, elle récolte maintenant le tourbillon. C'est regrettable, car, malgré toutes ses hésitations et toutes ses bévues, l'Angleterre s'est toujours montrée la protectrice des races indigènes.

Une nouvelle désastreuse nous arrive de Saul's poort. Dans leur voyage de retour au Lessouto, nos conducteurs, l'évangéliste Andréase et sa famille ont perdu plusieurs bœufs. Un coup de foudre en tua sept. Andréase et Joséfa furent renversés, insensibles. Lorsqu'ils revinrent à eux-mêmes, le jeune Zakéa Mosenene, à la tête de l'attelage, était aussi par terre, et, en regagnant ses sens, il s'écriait : « Seigneur Jésus, reçois mon esprit. » Il n'y eut personne de tué, grâce à Dieu. Mais ces pertes, ajoutées à toutes les autres, font pour nous un douloureux oreiller de tristesse et de soucis.

Nous sommes maintenant en plein hiver. Le thermomètre, descendu le matin jusqu'à 7° centigrades, s'élève, au milieu du jour, à 25 degrés. Les grandes chaleurs et la vive lumière de l'été sont donc passées, et avec elle la fièvre, cet hôte importun dont nous n'avons pu nous débarrasser pendant les six derniers mois. Quand souffle le vent du nord-est, il nous arrive imprégné des miasmes des parages des chutes Victoria. Les appétits languissent alors, les maux de tête, les frissons et tous ces lugubres symptômes qui nous sont maintenant si familiers, nous attaquent plusieurs à la fois ou tous simultanément. C'est la fièvre. Mais elle est bénigne et de courte durée. Nous nous sentons revivre, l'entrain renaît avec le courage, l'avenir même s'illumine devant nous, comme s'il ne devait plus y avoir de printemps ni d'automne, c'est-à-dire de mauvaises saisons. Sans doute, au Zambèze, on est bien un peu trappiste malgré soi. Tout vous dit et vous répète chaque jour l'avertissement solennel : « Frère, souviens-toi que tu dois mourir. » Quelque bienfaisante que soit cette pensée, nous partageons l'illusion de

tout le monde, et nous croyons que le moment n'est pas encore là, puisque nous n'avons pas encore fait notre œuvre.

Quand on demande à un Mossouto s'il va pleuvoir, il prend la mine d'un sage, regarde les nuages, considère le vent, et il répond invariablement avec toute la gravité d'un oracle : « Si la pluie aime tomber, elle tombera ; si elle n'aime pas tomber, elle ne tombera pas. » Et vous voilà bien avancés! Je demandais l'autre jour aux marchands qui ont passé des années dans ce pays s'ils considèrent que cette année a été bonne ou mauvaise quant à la fièvre. « Eh bien! me dirent-ils, après des saisons pluvieuses comme après des saisons sèches, nous avons eu des années bonnes et nous en avons eu de mauvaises aussi. » Les yeux fermés, j'aurais cru que c'était la réponse de quelque philosophe du Lessouto. Mon impression à moi est que nous avons eu une bonne saison. Lors de notre premier voyage, en 1877, nous avons passé ici la meilleure partie de l'année : nous avons été constamment et dangereusement malades, et nous avons perdu deux hommes. Du reste, j'ai la conviction que si la « peste meurtrière » ne s'est pas approchée de nos tentes, c'est que les prières des enfants de Dieu nous ont entourés.

La vie de Leshoma est nécessairement triste et monotone. L'attente et l'incertitude de l'avenir la rendraient insupportable si chacun n'avait ses occupations régulières. Notre « parc » n'a ni allées ni sentiers. Sous les arbres rabougris, ce ne sont que des fourrés hantés par les serpents. On n'y entend guère que le cri rauque des perroquets et le ramage d'une volée d'oiseaux qui attaquent occasionnellement quelque hibou attardé et surpris par le jour. La population à proximité ne se compose, vous le savez, que de quelques familles de chasseurs métis et de celle du marchand Blockley avec les Masaroas et les Zambéziens qui sont attachés à leur service. Des bandes de Masubias, de Matokas, de Manangow, de Mashipatane, etc., vont et viennent constamment

pour chercher un peu de travail et vendre leurs denrées. Le cœur se serre en voyant ces pauvres gens faire un voyage de six jours et plus (aller et retour) pour échanger une ou deux calebasses de millet ou d'arachides pour un morceau de calicot ou quelques colliers de verroterie. Quand notre provision est faite, il faut les renvoyer, ce qu'ils ne comprennent pas. Nous saisissons ces occasions pour leur faire connaître quelque chose de l'Evangile. Bon nombre de ceux qui ont travaillé chez nous sont partis avec une connaissance plus ou moins complète de l'alphabet et aussi de quelques cantiques. C'est ainsi que nous jetons notre pain à la surface des eaux.

Nous avons à notre service deux jeunes gens qui sont un peu plus avancés. L'un d'eux, Kamburu, est notre factotum et aussi notre blanchisseur. Il frotte impitoyablement le linge jusqu'à le trouer, ou bien le rapporte à peu près dans le même état qu'il l'a pris. Il n'a jamais été à Paris, ce Kamburu, il ne connaît pas l'eau de Javelle : il fait le désespoir de notre ménagère. L'autre est notre marmiton, éveillé et intelligent : c'est Nguana-Ngombe, le veau ! Comme Kamburu, il était loué pour un mois; en voici dix que les deux sont avec nous. Nguana-Ngombe a pris goût à la cuisine, qui se fait en plein air. Il va puiser son eau, chercher son combustible dans la forêt, et pile le maïs qu'il fait cuire tous les jours sans sourciller. Quand on l'appelle, il accourt sautant sur une jambe : on sait qu'il est de bonne humeur ; le contraire, c'est l'exception. Il a une montre dans la tête, ce garçon-là, et elle ne se détraque jamais. A sept heures, à la minute, tous les matins, le café (mêlé à du maïs rôti) et la « polenta » sont sur la table, et, à cinq heures, le dîner. Il ne faut pas que je le loue trop, autrement il pourrait bien me donner un démenti. Cela m'est déjà arrivé plus d'une fois Ce qui nous fait plaisir, c'est que ces deux garçons, sous les soins de ma nièce d'abord, de M. Jeanmairet ensuite, vont bientôt lire couramment, et écrivent déjà joliment. Je demande

instamment les prières de nos amis pour eux, afin que leurs cœurs s'ouvrent à la grâce de Dieu.

Notre vie est un peu plus primitive ici qu'au Lessouto, c'est naturel. La fabrication de la bière, du vinaigre, des chandelles, etc., présente peu de difficultés. Mais un de nos soucis, c'était le savon. Le mauvais savon qu'un marchand vous vend quelquefois par faveur coûte 2 francs la livre, souvent plus. C'est sérieux pour une expédition comme la nôtre. Il a donc fallu se procurer peu à peu les ingrédients nécessaires : cendres, chaux, graisse, et puis madame Coillard a fait son apprentissage. Quel travail que de faire bouillir pendant six à huit jours cette mixtion! Mais aussi quelle satisfaction de sortir du pot, car nous n'avons pas de chaudière, les tranches du précieux savon! Tout le monde s'y intéresse et se félicite du succès.

Notre but, c'est de nous servir autant que possible, tant pour la nourriture que pour le ménage, des produits ou des ressources du pays. Nous cultiverons notre blé; nous pourrions même faire croître notre café et fabriquer grossièrement notre sucre si nous avions des bras et du temps. J'ai l'impression qu'une fois installés, nous ne serons pas pour nos collaborateurs d'Europe un trop lourd fardeau. Le casuel, le point noir, hélas! c'est celui du roulage et des voyages... Nous n'aurons pas, sans doute, de pertes de bœufs tous les ans; mais c'est désolant que nos désastres se succèdent ainsi à nos débuts. Nous le sentons vivement.

Les Jésuites quittent définitivement le pays. Ils ont complètement renoncé à leur projet de mission parmi les Barotsis; ils ont déjà abandonné *Tati* (1), que les mineurs ont une fois de plus déserté, et ils vont se retirer tout de bon de Panda-Matenga. Quels sont leurs plans? Vont-ils concentrer leurs forces chez les Matébélés? et pour combien de temps?

---

(1) Endroit situé non loin du lac Macaricari, au sud du Zambèze, et où se trouvent des mines d'or.

Ces messieurs ont été extrêmement bons et obligeants envers nous. Nos rapports avec eux ont été des plus agréables, j'allais presque dire amicaux. Ils m'ont fait savoir qu'ils pourraient me céder à bon compte certains objets dont nous pourrions avoir besoin. J'attelai donc mon tombereau et partis avec Middleton ; ce voyage nous prit une semaine. Le P. Booms avait dû conduire à Tati le P. Kroot, tombé gravement malade. Je trouvai donc le frère de Saadeleer tout seul. C'est un Flamand, un homme au cœur chaud, plein d'énergie, et, je le crois, un vrai chrétien. Avec mon tombereau, j'étais tout à fait indépendant ; cependant, ce digne homme rivalisa d'égards envers nous avec M. Westbeech. Vous auriez été bien étonné de me voir, moi, huguenot de race, m'entretenant sérieusement avec ce disciple de Loyola, des expériences de la vie chrétienne, de l'évangélisation du monde, de l'Afrique surtout, du prochain retour du Sauveur, de la vraie conversion et de la manière la plus efficace de traiter les indigènes.

Nous ne pouvions pas être d'accord sur tous les points, cela va sans dire. Pour les indigènes, ces messieurs ne reculent pas devant le « christianisme musculaire », la bastonnade, à l'occasion. Nous le répudions, nous, ce système-là ; nous croyons davantage à l'influence morale que nous devons nécessairement exercer si nous marchons avec Dieu. Les marchands, comme les Jésuites, nous trouvent trop indulgents. On dit partout, de l'autre côté de la rivière, que les « Maruti » ne battent pas les gens, et il se peut que nos pauvres esclaves, qui ne croient qu'à la brutalité, s'en prévalent. Ils ont certainement le secret de vous provoquer ; mais, cependant, c'est chose sérieuse que de prendre la loi entre ses mains et de se faire justice soi-même. Le P. Booms est revenu à Panda-Matenga pour procéder à leur déménagement. A son invitation, je vais de nouveau partir pour lui faire visite et voir quelles transactions je puis faire avec lui. N'est-ce pas extraordinaire que les Jésuites se retirent en

nous laissant le champ libre, quand, pendant six ans, ils ont été seuls dans ce pays et menaçaient de nous fermer la porte ?

Depuis que je vous ai écrit la dernière fois, de nouveaux troubles ont éclaté à la vallée. Une forte coalition s'est formée contre le jeune roi Akufuna, qu'on méprise et qu'on taxe d'étranger, de mokalaka. Les partis en sont venus aux mains ; celui du roi a triomphé après une bataille sanglante. Comme toujours en pareilles circonstances, des massacres de chefs ont eu lieu, et de sinistres rumeurs ont jeté la terreur dans le pays. Ceux qui ont survécu se sont réfugiés, avec le reste de leurs partisans, dans une grande île ; de sorte que la voie du fleuve n'est plus sûre. Il est donc fort douteux que les canots que l'on nous avait promis, et qui devaient arriver ce mois-ci, puissent nous être expédiés. Nous sommes toujours dans l'attente. Le bruit court que les chefs de Sesheké, qui ont été rendre hommage au nouveau roi, sont sur leur retour, à pied, bien entendu. Donc, nous aurons bientôt des nouvelles. Nous redoutons de nouveaux délais. La saison avance, la seule pendant laquelle nous puissions voyager et construire; la perdre, c'est nous exposer à perdre encore toute une année. Aussi, vous comprenez nos inquiétudes. Cependant, nous sommes bien déterminés à faire tous nos efforts pour traverser le fleuve au plus tôt, dussé-je laisser ensuite les wagons à Seshéké et me rendre de nouveau à la capitale. MM. Westbeech et Blockley m'ont assuré leurs services. C'est une terrible épreuve de patience et de foi. Cela nous rejette d'autant plus sur le Seigneur.

Je vous parlerai plus tard de nos plans, lorsqu'ils seront définitivement arrêtés. Si, dans vos courses, il vous arrivait de rencontrer quelque ami qui voulût faire quelque chose de tout spécial pour moi, il est bon que vous sachiez que la première chose dont nous avons besoin, ce sont des *canots* pour voyager et évangéliser. Un bon canot coûte, par échan-

ges, de 175 à 200 francs. Il nous en faut quatre pour commencer. Je pourrais mentionner d'autres choses, mais, pour aujourd'hui, cela suffira.

Chaque contribution mentionnée dans le Journal pour le Zambèze nous fait du bien. Nous prions pour les amis qui nous secondent ainsi, et nous demandons ardemment à Dieu que leur nombre aille toujours croissant.

(*A suivre.*) F. COILLARD.

SÉNÉGAL

M. TAYLOR A SIERRA-LEONE

Hastings, Sierra-Leone, 26 septembre 1885.

Cher directeur,

Je viens vous remercier de votre honorée lettre du 18 juillet, qui m'est arrivée il y a seulement quelques jours. Avant sa réception, je dirai même dès mon arrivée ici, je me proposais de vous donner des détails sur mon voyage, sur Sierra-Leone, etc., etc., et, si je ne l'ai pas fait, c'est que j'attendais la fin de mon congé pour tout embrasser en une seule lettre. Je vois maintenant que cela n'est guère possible qu'à la condition d'abréger bien des choses dans mon récit.

Comme vous le savez déjà, je suis parti de Saint-Louis avec ma femme le 12 mars dernier. Nous emmenions avec nous deux de nos élèves, Pierre et Alouine Garnier, une jeune mulâtresse et deux filles de la maison, Jatou et Sophie. Les garçons nous ont été confiés par leur oncle, qui, voulant leur inspirer l'amour du bon et du beau, n'a pas reculé devant les dépenses que nécessitait un voyage à Sierra-Leone, où ils pourraient voir de leurs yeux le degré de civilisation atteint par les indigènes comme eux. La mu-

lâtresse est une jeune fille catholique qu'avait séduite un indigène originaire de Sierra-Leone. Sur notre représentation, il consentit à l'épouser, et, de peur d'être ébranlé dans sa résolution après notre départ, nous pria de l'emmener avec nous en fournissant les frais du voyage et autres. Cet homme nous a rejoints depuis le mois de juin, et, à l'heure où j'écris, je suis heureux de pouvoir dire que le mariage a eu lieu le 11 juillet dernier.

De mon voyage du Sénégal à Sierra-Leone, je n'ai rien à vous raconter, si ce n'est les railleries dont m'ont accablé les officiers du paquebot anglais en voyant ma femme aller, venir, se mettre à table, tandis que je m'étendais dans la cabine, incapable de quoi que ce soit. Partis de Gorée le 20 mars, nous sommes arrivés le matin du 25. Je ne me suis levé que lorsqu'on m'eut annoncé que Freetown était devant nous. A la vue de la côte s'élevant par degrés jusqu'à des collines mesurant 1,500 pieds à peu près au-dessus du niveau de la mer, de « Sugar-Loaf », se dressant avec fierté au-dessus des autres montagnes, des crêtes des édifices religieux et autres qui se font remarquer de loin, mon cœur tressaille de joie, une foule de pensées et d'émotions se pressent dans mon esprit. « Sierra-Leone est un des points « les plus lumineux dans un vaste continent plongé dans « les ténèbres les plus épaisses, il a donc une grande « mission à remplir. Il a déjà su prouver que le nègre est « capable de quelque chose, et il fait ainsi prévoir de meil« leurs jours pour une race opprimée. Après tout, ne peut« on pas être fier d'appartenir à cette race dont le plus « grand tort est d'avoir souffert pendant des siècles et de « souffrir toujours en une grande mesure au profit des puis« sants de la terre?

Sic vos non vobis nidificatis aves, etc. (1).

(1) Vers connu de Virgile, dont voici le sens : « C'est ainsi, oiseaux du ciel, que vous avez construit des nids pour n'en point jouir. »

« La voie de la souffrance, n'est-ce pas là une voie royale ? « C'est en marchant dans cette voie que le Christ a racheté « l'humanité perdue. Quelle richesse de consolation dans le « dialogue suivant, tenu, d'après une vieille légende juive, « à l'occasion de la proclamation du décalogue ! « Tu nous « défends, dirent les Israélites au Seigneur, d'attenter à la « vie, à l'honneur ou aux intérêts de nos semblables. Tu « nous défends de mentir, de convoiter, de rendre le mal « pour le mal. Mais si cette prohibition n'est pas adressée « aux autres nations de la terre, nous deviendrons, hélas ! « leur victime ! » Le Seigneur répondit : « Mes enfants, « lorsque je créai l'agneau, il vint me trouver et me dire : « O Seigneur ! tu ne m'as donné ni des griffes pour déchi- « rer, ni des dents pour mordre, ni des cornes pour frapper, « ni même des pieds légers pour courir ; que deviendrai-je « au milieu des animaux si je suis ainsi faible et sans dé- « fense ? Et je répondis à l'agneau : Préférerais-tu la cruauté « du tigre ou le venin du serpent à ta faiblesse ? — Non, Sei- « gneur, me répondit l'agneau ; je préfère ma faiblesse et « mon innocence, et je te remercie de m'avoir plutôt fait « le persécuté que le persécuteur. Ainsi toi, ô mon peu- « ple d'Israël ! tu seras un agneau au milieu des na- « tions. Qu'elles te déchirent, qu'elles te sacrifient ; ton « triomphe sera dans ton calme, dans ta résignation, dans « ton innocence. »

Au plus fort de mes réflexions, un coup de canon annonce notre arrivée et y met forcément fin. Il faut maintenant chercher nos bagages et nous tenir prêts pour le débarquement. Pendant que je me livre à ces occupations, j'entends une voix qui demande la cabine du « Rev. Mr Taylor, french missionary from Senegal (1) ». C'est un bateau envoyé par un ami pour nous chercher. Avec l'aide de mon homme, qui est un batelier rompu à ces sortes d'exercices,

(1) Le révérend Taylor, missionnaire français du Sénégal.

j'arrive à dénicher toutes nos malles et à les charger dans le bateau ; un quart d'heure après, nous marchons sur la terre ferme, entourés d'amis qui nous souhaitent la bienvenue avec chaleur et enthousiasme. Après deux jours passés à arpenter Freetown avec mes élèves, tant pour leur faire voir les établissements publics que pour ménager des surprises à quelques amis qui ne m'attendaient pas du tout, nous partons pour Hastings, mon village natal, où demeurent mes vieux parents, et où nous arrivons le même jour, à quatre heures du soir. Notre première rencontre avec nos enfants nous a été un mélange de joie et de douleur. Ils avaient été prévenus de notre arrivée au chef-lieu deux jours auparavant, et ils nous attendaient avec une grande impatience ; mais, lorsqu'ils nous virent, ayant perdu tout souvenir de notre physionomie, ils répondirent à nos épanchements par l'hésitation et par des regards d'étonnement. Pauvres enfants ! ils ne pouvaient croire à notre identité. Ils avaient remplacé le souvenir de nos personnalités par une création de leur imagination qui correspondait peu à la réalité qu'ils avaient devant eux. Ce n'est qu'après avoir passé quelques jours avec nous qu'ils se décidèrent à se laisser franchement gagner.

(*A suivre.*) TAYLOR.



TAÏTI

Une visite pastorale aux îles sous le Vent.

(Fin.)

Lundi, 16 *mars*. Encore une journée où je reçois des marques non équivoques d'affection. A dix heures, déjeuner chez M. Deane, où on a tué le veau gras. De retour au presbytère, je vois plusieurs groupes se réunir de tous les points

du village dans l'enclos de la mission. Leurs épaules plient sous le poids des perches chargées de fruits, de volailles vivantes, etc. Ils déposent le tout à dix mètres de la maison. Le diacre auxiliaire Apoo, une des rares têtes chauves du pays, dont la langue est habile à rendre en paroles ses sentiments et ceux des autres, me présente l' « Aroha » (don affectueux) des dix groupes de l'Église de Raïatéa et de toute la population. Ma visite a réchauffé leurs cœurs. Puisque je dois repartir dans deux jours, ils ne veulent pas que je m'en retourne les mains vides. Il faut que j'emporte le tout à Taïti, si je ne veux pas leur faire de la peine. Je les remercie cordialement; mais, les deux ou trois tonnes de vivres qui sont là, devant moi, ne me semblent pas peu embarrassantes! Pour tourner la difficulté, j'essaie d'un moyen qui réussit quelquefois : je leur dis que j'accepte avec empressement leur présent, et je leur propose, maintenant que j'en suis décidément le propriétaire, de me faire le plaisir d'en recevoir de ma part la plus grande partie. Un grand éclat de rire de toute l'assistance accueille ma proposition. On refuse catégoriquement de l'entendre ainsi. Pour ne pas les offenser, je n'insiste plus, mais je pense, à part moi, que je trouverai bien le moyen de laisser en arrière quelque chose de l'encombrant « Aroha ».

Comme le navire est à 1 kilomètre 1/2 de distance, ils chargent de nouveau sur leurs épaules l'énorme masse de vivres, à l'exception d'une petite partie que je retiens, et les transportent dans la remise des MM. Platt, située tout près de l'embarcadère.

Les MM. Platt sont trois frères et fils de l'excellent missionnaire Platt, de précieuse mémoire dans tout le groupe des îles de la Société. Le plus jeune consacre presque tout son temps à enseigner les enfants. Il tient, les jours sur semaine, une classe en taïtien pour les petits indigènes, et une classe en anglais pour les enfants des colons européens. Les trois ensemble ont fait presque tous les frais de la construc-

tion d'une superbe maison d'école, située près du temple. L'influence religieuse et morale qu'ils exercent dans l'île est considérable. Ils sont tous les trois diacres de l'Église. Les deux aînés font le commerce; outre leur magasin, ils ont une usine à égrener le coton, dirigée par un intelligent jeune homme, M. G. Brodien, marié à notre chère ex-institutrice Sarah Henry. J'ai le plaisir de faire une visite à ces derniers dans l'après-midi. Ils occupent une jolie maison toute neuve et entourée de fleurs. Je passe avec eux deux heures très agréables.

Le soir, réunion de chant au presbytère. Je réussis presque à enseigner à la jeunesse qui m'entoure l'air du cantique de Moody et Sankey : « Semons », qui a été traduit en taïtien. Les difficultés à vaincre sont énormes; mais, demain, quelques nouvelles répétitions en viendront à peu près à bout. Quand ce cantique est chanté dans l'église de Papéété, l'assemblée en jouit beaucoup.

Mardi, 17 *mars*. Les chers MM. Platt m'ont invité à déjeuner. Rien ne surpasse la cordialité de leur hospitalité. Nous nous entretenons avec intérêt du passé et du présent de l'œuvre religieuse aux îles sous le Vent, à laquelle M. Pearse a donné, depuis douze à quinze ans, une nouvelle impulsion. Quel homme actif que M. Pearse; quel travail n'a-t-il pas eu sur les bras! Direction générale des Églises de trois îles; direction du collège missionnaire et enseignement des élèves, visites pastorales aux troupeaux, prédications, école d'enfants, classe biblique, imprimerie, etc. Il a fait le travail de trois missionnaires. Bien qu'il heurtât parfois les vues de ses difficiles Raïatéens, son absence est vivement sentie par eux, et ils soupirent après son prochain retour. Son imprimerie a fourni à la jeunesse plusieurs publications d'instruction intellectuelle et religieuse. Son petit journal périodique, la « Lamepa », a fait du bien dans plusieurs groupes d'îles. (Tout missionnaire devrait être imprimeur e avoir une petite imprimerie à sa disposition : il ferait dix

fois plus de besogne.) A la veille de son départ pour l'Europe, M. Pearse prêcha à Papéété sur l' « Étoile brillante du matin ». A quelques semaines de là, un des jeunes gens de notre école du dimanche mourait en disant : « Christ est l'Étoile brillante de mon cœur. »

A cinq heures du soir, S. M. Tamatoa, qui est de retour de Tahaa, et les trois frères Platt me font l'honneur de dîner au presbytère. Avec ce que j'ai retenu du présent de vivres qui m'a été offert hier, j'ai peu de difficulté à leur faire une réception convenable. Le mouton d'Australie en conserve est très apprécié de Sa Majesté, contrairement à un préjugé que partagent presque tous les indigènes à l'égard de cet animal. J'ai d'ailleurs, comme hors-d'œuvre et dessert, du saucisson, soi-disant de Lyon, et du fromage de Gruyère fabriqué en... Californie. On n'est guère habitué ici, aux îles sous le Vent, à un tel luxe. La chaleur qui règne dans le presbytère nous fait trouver très agréable la fraîcheur de la température sur la vérandah, où la nuit nous surprend bientôt.

Mes hôtes partis, arrivent les chanteurs. Assis sur le plancher, les jambes croisées à la façon des tailleurs, ils remplissent le salon et toute la galerie en face. De sept à dix heures, nous étudions « Semons » et d'autres beaux cantiques. Que d'efforts pour vaincre les obstacles de nos mélodies! Il faut l'avouer, une ou deux répétitions de plus ne seraient pas inutiles; mais impossible de les avoir; demain, il faudra se dire adieu.

Mercredi, 18 *mars*. Grâce aux soins des chers amis Platt, la plus grande partie des vivres présentés par l'Église, avant-hier, ont été empaquetés dans quatorze énormes corbeilles faites en feuilles de cocotier tressées. Dix corbeilles sont mises à bord. Comme les grandes cages qui contiennent les volailles sont si pleines que les pauvres bêtes ne peuvent pas même se retourner, j'en fais préalablement mettre un certain nombre en liberté. Les 25 ou 30 qui restent, avec

les corbeilles de fruits (moins celles qui seront mises à la disposition du capitaine pour tenir lieu de fret), seront très appréciées par plusieurs amis, à Taïti.

Le pavillon, signal du départ, va être hissé incessamment au grand mât de l' « Atalante ». Les dames Platt me transmettent le vœu de quelques jeunes personnes qui travaillent sur la vérandah : elles désirent que je leur donne encore une répétition des chants étudiés la veille. Je cède volontiers, et nous passons un dernier quart d'heure à chanter. Mais... voilà le pavillon à la tête du mât. A regret, je dis adieu aux amis dont l'accueil affectueux m'a été si agréable. M. George Platt, qui m'accompagne au navire, me fait présent d'une lance et d'un bouclier tels qu'en portent les guerriers papous de la Nouvelle-Guinée ; ils lui avaient été donnés par un jeune missionnaire indigène gravement malade, qui est venu récemment mourir dans son île natale.

L'ancre est levée vers quatre heures du soir. La brise, très faible, menace de cesser tout à fait à l'embouchure de la passe. Il sera peu gai de coucher à bord, tandis que nous ne sommes qu'à trois milles de Raïatéa. Un vent de terre vient heureusement dissiper nos craintes; en vingt minutes nous sommes sur la haute mer, que je ne vis jamais aussi tranquille dans ces parages. Pendant que le soleil s'incline à l'horizon, nous contemplons les beautés de l'île charmante que nous venons de quitter.....

Le directeur de la factorerie allemande, dont dépend notre navire, est un des passagers. Il est de nationalité anglaise. Le capitaine est Allemand. Ils sont l'un et l'autre très aimables et prévenants à mon égard. Ils me demandent de bénir la table. La nuit venue, tout est tranquille. Le second officier du bord va chercher son grand accordéon et, tout en fumant sa pipe, exécute avec précision et entrain une vingtaine de très beaux airs. La série se termine par les airs de « la Marseillaise », de « God save the Queen » et un autre.

Jeudi, 19 *mars*. Au jour, Raïatéa a disparu, et Huahine

est loin derrière nous. Les vents debout, qui se lèvent, nous obligent à de longues bordées en zigzag qui nous font perdre un temps précieux. Vers le soir seulement nous apercevons dans un ciel brumeux les pentes précipiteuses des hauts sommets de Mooréa. La nuit vient. A l'aube, la direction du vent ne s'est pas améliorée en notre faveur. Dans les douze dernières heures, nous avons parcouru de soixante à quatre-vingts milles, et nous n'en avons pas fait vingt-cinq dans la direction de Taïti : c'est désolant!

Vendredi, 20 *mars*. Le soleil se lève avec une ardeur redoublée sur notre pont, et, malgré l'ombrelle qui nous abrite, brunit sans pitié nos visages! Nous louvoyons jusque dans l'après-midi, sans espoir d'arriver au port.....

Nous regardons cependant toujours vers le port. Tout à coup, le capitaine, qui examine à travers l'unique verre de sa jumelle le remorqueur « Eva », à l'ancre dans la rade, voit s'échapper de la cheminée une colonne de fumée noire. Il pousse un hourra joyeux qui déride tous les fronts. L'« Éva » chauffe et va venir nous remorquer. Une demi-heure plus tard nous arrivons à Papéété, heureux d'avoir pu, en quarante-huit heures, terminer sans accident notre traversée.

Grand étonnement et joyeuse surprise quand j'arrive chez moi : on ne m'attendait que dans une quinzaine de jours. J'ai le regret de trouver ma femme souffrant d'une fièvre épidémique qui avait déjà atteint beaucoup d'habitants de Papéété avant mon départ, mais qui n'est pas dangereuse.

J'éprouve, au retour de cette rapide excursion aux îles sous le Vent, une vive reconnaissance envers le céleste Père dont le secours ne m'a pas fait défaut un instant.

F. VERNIER.

Dernière heure. Une lettre de M. Morin, reçue le 28 novembre, nous annonce enfin l'heureux retour de M. Taylor à Saint-Louis.

Le Gérant : ALFRED BOEGNER.

11765. — Paris. Typ. de Ch. Noblet, 13, rue Cujas. — 1885

TABLE DES MATIÈRES

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS

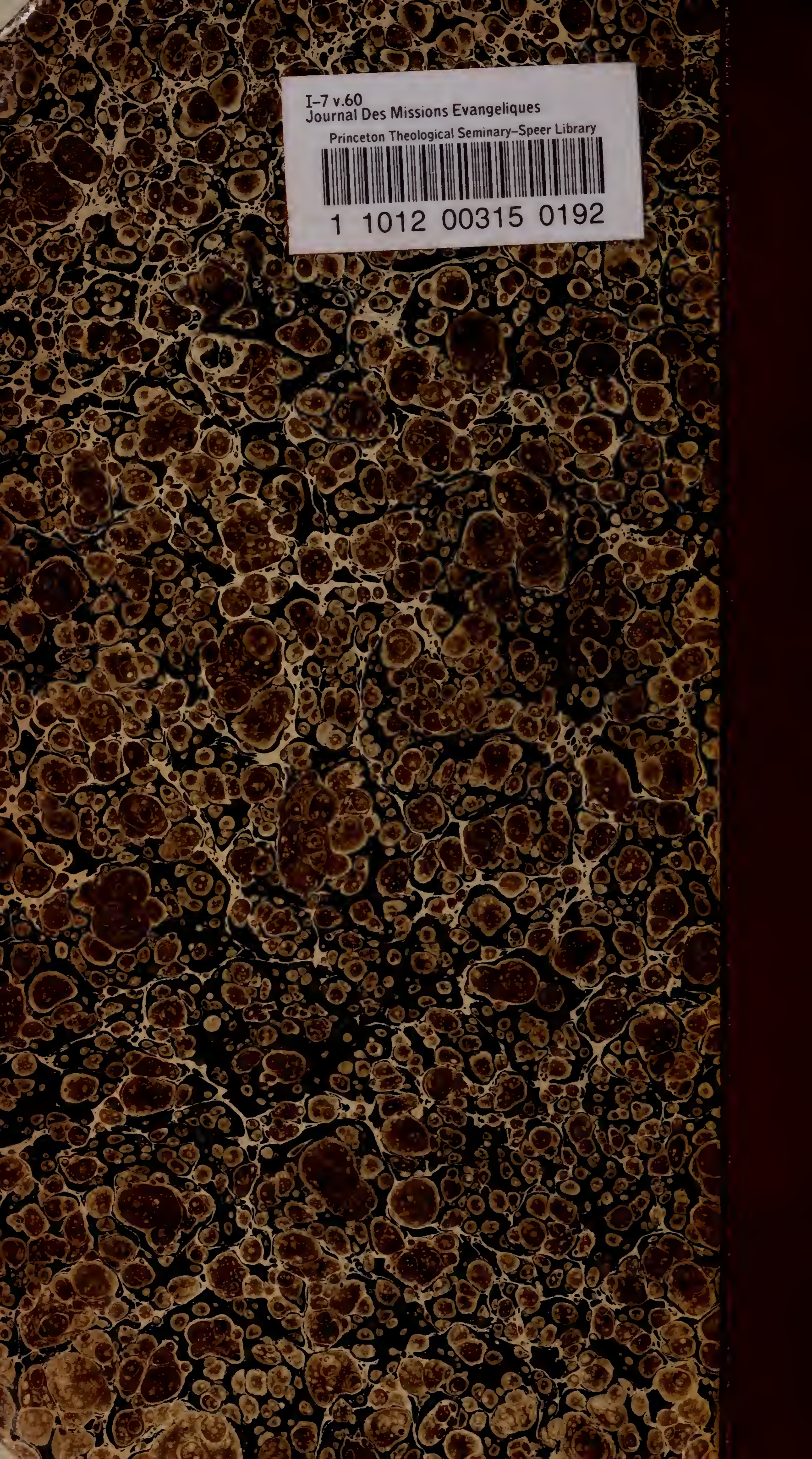
MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

VARIÉTÉS

GRAVURES ET CARTE

FIN

Paris. — Imprimerie de Ch. Noblet, 13, rue Cujas.


I-7 v.60
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary–Speer Library
1 1012 00315 0192